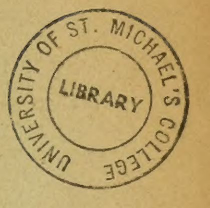

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876459 7


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

5

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

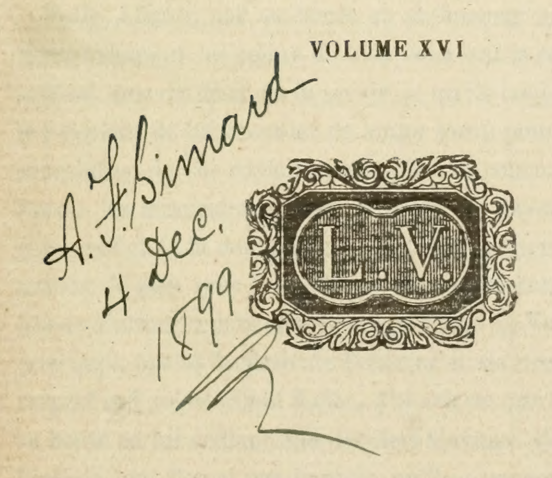
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME XVI



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1865

AU SÉRÉNISSIME

PRINCE ALBERT

ARCHIDUC D'AUTRICHE

CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, LEGAT A LATERE

DU SAINT SIÉGE APOSTOLIQUE,

GOUVERNEUR DE TOUS LES ROYAUMES ET POSSESSIONS DU PORTUGAL.

Votre Altesse, par sa bonté et sa douceur accoutumées, s'attache tellement les cœurs de tous ceux qui la connaissent, qu'ils brûlent tous du désir de la servir et qu'ils conjurent ardemment le Seigneur de lui accorder de longs jours pour le bonheur et la consolation de ces royaumes soumis à la couronne du Portugal. Parmi les admirateurs dont je parle, je revendique une place pour moi et je la demande d'autant plus grande que j'ai pu apprécier de plus près l'excellence des vertus dont il a plu au Seigneur d'orner la personne royale et l'âme de Votre Altesse. C'est pourquoi, pressé du désir de l'obliger et de resserrer les liens de respect qui m'attachent à elle, j'ai cru ne pas trop présumer de sa bonté en lui dédiant mes derniers travaux. Qu'elle ne juge pas l'estime que j'en ai par la place qu'ils occupent; c'est peut-être parce qu'ils sont les derniers, qu'ils me sont les plus chers, conformément à ce que nous lisons du patriarche Jacob, *Gen.* XXXVII, qui avait une prédilection pour son fils Joseph, parce qu'il l'avait

eu dans sa vieillesse. Je lui offre donc dans la cinquième partie de mon ouvrage sur l'Introduction au Symbole de la foi un résumé des quatre parties qui compose tout cet ouvrage, non pas tellement servile toutefois qu'il n'admette des considérations nouvelles, qui se sont présentées à mon esprit depuis que j'ai terminé les premières parties de ce travail. Encore que la doctrine et la matière de ce résumé se rapportent principalement à la foi, qui est la perfection de notre entendement, on n'a pas négligé d'y exciter la volonté à l'amour et à la crainte de notre Seigneur, à l'observation des saints commandements, ce qui est la fin de toutes les écritures chrétiennes.

Puisse Votre Altesse accepter avec sa bienveillance ordinaire cet obscur travail ! Si les soucis incessants de la direction des affaires ne lui laissent pas le loisir de parcourir ce que j'ai écrit dans les premières parties de cet ouvrage, cette dernière, qui les résume et en contient toute la substance, lui deviendra d'une lecture plus facile. Plaise au Seigneur, notre Maître, de bénir les Etats de Votre Altesse et son auguste personne, en lui donnant une longue vie pour le bien commun de ce royaume et de toute l'Eglise chrétienne.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Maintenant, lecteur chrétien, que j'ai achevé les quatre parties de l'Introduction au Symbole de la foi, où il est traité de son excellence et de ses principaux mystères, je crois utile de résumer tout ce qu'elles contiennent, afin d'aider la mémoire à retenir plus facilement tout ce qui a été dit. Et pour qu'on sache bien quel sera l'ordre de ce résumé, nous avertissons donc et déjà que nous n'en avons pas adopté d'autre que celui que nous avons gardé dans l'exposition plus détaillée des mêmes vérités. Dans la

première partie du grand ouvrage dont celui-ci n'est que le sommaire, nous avons suivi l'ordre rigoureux et logique, allant toujours des choses faciles aux choses difficiles, des vérités plus claires aux vérités plus obscures, de ce qui est plus connu à ce qui est moins connu, et finalement des choses qui se découvrent par la lumière naturelle de la raison à celles que nous révèle la lumière surnaturelle de la foi. Et comme parmi les vérités du premier ordre, la première, à notre avis, est l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'un Seigneur suprême par qui le monde est gouverné, et ensuite le respect légitime qui lui est dû à cause de sa grandeur souveraine et de ses bienfaits infinis. Ces deux vérités trouveront leur place dans la première partie de ce résumé, correspondant à la première partie de notre Introduction.

Dans la seconde partie, qui n'est qu'une suite naturelle de la précédente, je prouverai clairement que la religion chrétienne rend à Dieu le culte et l'honneur qui lui sont dus et qu'en dehors d'elle il n'y a pas de religion véritable et, par conséquent, pas de culte agréable à Dieu.

Dans la troisième partie nous descendons jusque dans les profondeurs du mystère de notre adorable religion, je veux dire de l'œuvre de la rédemption. Supposé la foi en ce mystère, on y prouve clairement que, quoique notre Seigneur eût pu racheter le monde par beaucoup d'autres voies, néanmoins il n'y en avait aucune qui fût plus en rapport avec sa gloire ou avec nos besoins que l'Incarnation et la Passion de notre Sauveur.

La quatrième partie traite aussi des mêmes mystères, mais sous un tout autre point de vue. On y démontre par les oracles des prophètes et par les œuvres que le Messie, d'après leurs propres témoignages, devait opérer en venant en ce monde, que Jésus-Christ est le véritable Messie promis dans la loi, puisqu'en lui brillent et se vérifient toutes les marques que les prophètes ont données pour le reconnaître. Or il y a là, en faveur de notre

foi, une démonstration nouvelle qui ne le cède en rien à tout ce qui précède. Voire des merveilles clairement prédites dans des prophéties, de l'authenticité desquelles nul ne saurait douter, se réaliser, point par point, au temps et de la manière qui avaient été fixés, n'est-ce pas une des plus solides preuves de la foi? C'est la preuve dont se servit saint Paul pour convaincre, non-seulement les fidèles circoncis qui croyaient aux saintes Ecritures, mais encore un grand nombre de Gentils, hommes et femmes, comme on peut le voir au chapitre dix-septième des *Actes des Apôtres*. C'est encore cette même doctrine qui convertit tous les jours ceux que notre Seigneur fait passer des ombres de la circoncision aux lumières de l'Evangile, et pour lesquels des colléges spéciaux ont été établis dans quelques grandes villes de la chrétienneté; elle enseigne aux nouveaux convertis sur quels fondements inébranlables reposent leurs nouvelles croyances. Afin que, ne se contentant plus d'un acte de foi général et d'ensemble, ils s'éclairent aux pures lumières des saintes Ecritures; enfin pour ceux qui sont déjà fermes dans la foi, l'évidence de cette doctrine leur est un sujet de joie et un motif nouveau de se confirmer dans leurs croyances.

De là il résulte qu'encore que les fruits qu'on peut retirer de cet ouvrage soient nombreux, un de ses principaux avantages est d'éclairer les mystères de notre foi, de confirmer les fidèles dans la vérité, en leur en découvrant la beauté et l'excellence, et de les porter enfin à en avoir une plus grande estime et à l'embrasser avec plus d'amour et plus d'ardeur. Or ces choses, si nécessaires dans tous les temps, le sont bien davantage en ces jours où la foi a reçu, à cause de nos péchés, de profondes blessures et essuyé ces tristes naufrages sur lesquels nous versons tous des larmes si amères. Je passe sous silence bien d'autres avantages signalés qu'entraîne après elle la foi formée, c'est-à-dire la foi qui est accompagnée de la charité.

Et ici, qu'on ne s'étonne pas des proportions de ce livre; sans doute je n'ai voulu faire qu'un résumé des quatre premières parties de mon Introduction, mais je n'ai pas hésité à y insérer les réflexions et les considérations nouvelles qui s'offraient à mon esprit tandis que je l'écrivais. Je ne m'excuse pas de répéter quelquefois certaines sentences dans les termes mêmes de l'Introduction, quand elles sont exposées dans le grand ouvrage avec la même brièveté. Mais c'en est assez pour toi, lecteur chrétien, je n'ajoute plus aucune réflexion!

PRÉFACE

DE CETTE PREMIÈRE PARTIE

Effets merveilleux de la foi unie à la charité.

Comme le but principal de ce résumé est d'exposer notre foi et les moyens par lesquels elle se confirme et s'accroît dans les âmes, il sera bon de faire connaître rapidement les fruits et les avantages qu'elle produit, afin que la vue de ces merveilleux effets allume dans nos cœurs un ardent désir de nous procurer ce joyau précieux et ce riche bijou. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que la foi est le premier fondement de la vie chrétienne, la racine et le principe de toutes les vertus. La foi est l'étoile polaire et le guide assuré qui nous permettent de naviguer sûrement à travers la mer orageuse du monde. La foi place sans cesse sous nos yeux les principales raisons et les plus impérieux motifs qui entretiennent en nous la crainte et l'amour de Dieu; le ciel, l'enfer, le jugement, la passion de notre Seigneur Jésus-Christ et tous les autres bienfaits divins. La foi nous fait connaître

plus parfaitement la beauté de la vertu et la laideur du péché; elle nous excite ainsi à aimer l'une et à détester l'autre. La foi nous découvre les ruses et les piéges de notre adversaire, en même temps qu'elle enseigne la manière de les éviter. La foi, pour tout dire en peu de mots, est la maîtresse de notre vie, le principe de notre justification, le fondement de notre espérance, la sagesse des humbles, la philosophie des ignorants, la force des faibles, la consolation des affligés, le frein des pécheurs, la condamnation des méchants, le refuge des bons, le tourment perpétuel des mauvaises consciences. Enfin la foi, dans l'ordre de la connaissance, élève l'homme au-dessus de la nature humaine, jusqu'à la hauteur des choses surnaturelles et divines. Et qu'est-ce que la foi en effet, sinon une lumière surnaturelle que le Saint-Esprit répand dans nos âmes et qui nous incline à croire fermement, sans le secours des raisonnements humains, tout ce que Dieu nous enseigne par le ministère de son Eglise?

S'il en est ainsi, si tels sont les fruits et les effets de la foi, quels efforts le chrétien ne doit-il pas faire pour l'acquérir? C'est là une de ses principales obligations et son plus impérieux devoir. De même donc qu'il travaille sans relâche à augmenter en lui la charité, par laquelle il aime Dieu de plus en plus, de même il doit s'efforcer de faire toujours de nouveaux progrès dans la foi, afin d'arriver à une connaissance plus parfaite de Dieu.

INTRODUCTION

AU

SYMBOLE DE LA FOI.

CINQUIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ DES QUATRE PARTIES PRÉCÉDENTES.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

Du premier article de notre foi qui est : Je crois en Dieu.

La première chose que la foi nous enseigne, c'est qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire qu'il existe dans cet univers un Seigneur souverain, un premier moteur, une cause première, de laquelle découlent toutes les autres causes, une première vérité et une première bonté d'où procèdent toute vérité et toute bonté, un premier principe sans principes qui est lui-même le principe de toutes les choses créées; c'est le fondement de notre foi et le premier article de notre symbole; c'est ce qui a fait dire à l'Apôtre « que celui qui veut s'approcher de Dieu, doit croire avant tout qu'en ce monde il y a un Dieu. » *Hebr.* XI, 6. Cette vérité est si manifeste par la seule lumière naturelle que la raison la découvre par une démonstration évidente; c'est par la raison que plusieurs philosophes anciens et tous nos sages d'aujourd'hui sont parvenus à la connaître, car ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître, par

les effets qu'ils voient dans le monde, la première cause d'où ils procèdent, c'est-à-dire Dieu. Voilà pourquoi saint Thomas dit que les sages ne mettent pas cette première vérité au nombre des articles qui sont purement de foi; elle s'impose avec une évidence incontestable que ne saurait admettre l'obscurité essentielle de la foi. Les ignorants, au contraire, qui sont incapables de pénétrer cette raison et qui ne croient cette vérité que parce qu'elle a été révélée par Dieu, en font un pur article de foi.

Mais il faut voir maintenant comment les philosophes se sont élevés à la connaissance de cette vérité; nous n'en embrasserons qu'avec plus de joie les témoignages de notre foi. Quand la foi s'accorde avec la raison et la raison avec la foi, quand l'une et l'autre attestent et confirment une même chose, il se forme dans notre âme une douce et parfaite connaissance de ce que la foi nous enseigne.

I.

Première preuve de l'existence de Dieu : Le mouvement des corps.

Le premier fondement sur lequel les philosophes font reposer la preuve de l'existence de Dieu, est la considération du mouvement des cieux. Pour comprendre ceci, il faut savoir que tous les corps qui se meuvent ont en eux-mêmes ou trouvent en dehors d'eux le principe de leur mouvement. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'homme et les autres animaux; c'est bien le corps qui est en mouvement, mais c'est l'âme qui le meut. Aussi que l'âme vienne à manquer, et le mouvement, dont elle était le principe, cesse et s'éteint aussitôt. Mais ne nous occupons pas des mouvements de la terre et élevons nos pensées jusqu'aux mouvements des cieux les plus élevés qui donnent l'impulsion aux cieux inférieurs, où brillent les étoiles, et causent encore tous les mouvements qui se produisent sur la terre. Telle est leur rapidité et leur vitesse qu'en un seul jour ils font une fois le tour du monde. Or ces cieux, d'après ce que nous venons de dire, doivent avoir un moteur qui les fasse mouvoir. Mais ce moteur, qu'est-il? Dépend-il d'un autre? Et cette puissance qu'il a de com-

muniquer le mouvement, ne la tient-il que de lui ou lui est-elle donnée par un être distinct de lui? Vous dites qu'il tient de lui seul son être et sa puissance? Mais alors ce moteur est Dieu lui-même, puisque Dieu seul, en tant qu'il est supérieur à tout ce qui existe, ne dépend dans son être et sa puissance de personne que de lui. Vous voulez au contraire qu'il y ait au-dessus de lui un être plus excellent duquel il tire son être et la puissance qu'il a de communiquer le mouvement; dans ce cas, je vous ferai sur cet être supérieur les mêmes demandes, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous admettiez une série infinie de moteurs, chose impossible! ou que vous vous arrêtiez à un premier moteur duquel tous les autres tirent leur mouvement, à une première cause à la vertu de laquelle toutes les causes participent; c'est ce dernier moteur et cette cause suprême que nous appelons Dieu. Voilà comment les philosophes démontrent l'existence d'un premier moteur et d'une première cause qui ont par eux-mêmes le mouvement et l'être, sans les tenir de qui que ce soit. Ceux qui saisissent la force de cette démonstration, ne font par du premier article du symbole un pur objet de foi, ainsi que je l'ai déjà observé, à cause de son évidence; c'est pourquoi nous ne l'appellerons pas pour eux un article de foi, mais seulement une disposition à la foi et le préambule de cette vertu.

II.

Seconde preuve : L'instinct des animaux.

A cette première preuve on peut en ajouter une seconde plus frappante peut-être pour l'intelligence du vulgaire et plus propre à le convaincre, je veux parler des aptitudes merveilleuses dont tous les animaux sont doués pour leur conservation, c'est-à-dire pour se procurer leur nourriture, pour se guérir dans les maladies, pour se défendre dans les périls, enfin pour se perpétuer. Ils travaillent avec une constance ininterrompue à tout ce qui peut les conduire à ces fins, et cela avec une perfection telle qu'on les dirait aidés et conduits par la raison. Que s'ensuit-il de là? Sans doute il faut conclure qu'il existe dans le monde une raison

et une sagesse souveraine qui a donné à tous les animaux des inclinations naturelles qui les portent à faire ce que réclame leur conservation avec autant de sûreté que s'ils étaient doués d'intelligence. Nous avons appuyé dans notre Introduction ces principes par des exemples incontestables et nombreux ; ici nous n'en citerons que quelques-uns, encore même avec toute la brièveté possible.

Pour se convaincre des aptitudes que les animaux ont pour se conserver, qu'on s'arrête un instant au magnifique exemple que nous donne la fourmi ; plus cet animal est petit et méprisé, plus brille en lui la grandeur de la providence du Créateur. Voyez avec quelle soigneuse persévérance la fourmi s'approvisionne en été contre les rigueurs de l'hiver, comme elle garde dans le grenier qu'elle s'est fait le grain qu'elle a recueilli, comme elle le sèche au soleil pour le préserver de la pourriture, comme elle l'enferme soigneusement quand il est sec, et, chose plus étonnante, comme elle sait, malgré l'humidité de la terre, l'empêcher de germer et de se transformer ! Quelle merveilleuse habileté dans un si petit animal et comment l'expliquer, si on n'admet pas qu'elle lui a été communiquée par le Maître universel et la Providence de tout ce qui existe ?

Mais que ne pourrait-on pas dire de la manière dont les abeilles font le miel qui les soutient et les alimente ? Comment décrire l'art merveilleux que déploient les araignées en tissant les toiles où viennent se prendre les mouches qui leur servent de nourriture ? Disons seulement que tous les animaux qui se nourrissent d'herbe savent distinguer en naissant les plantes qui leur seraient nuisibles et se gardent d'y toucher.

Les animaux sont encore pourvus de toutes sortes de ressources pour échapper aux périls qui les menacent. Ils y échappent tantôt par la force, tantôt par l'agilité, tantôt par la crainte qui les rend sans cesse vigilants et attentifs sur leur propre sort ; tous les animaux en effet, dès leur naissance, ont une horreur naturelle de la mort. Pour leur permettre de s'y soustraire, le Créateur leur a donné la connaissance naturelle de leurs amis et de leurs ennemis. Les petits poussins craignent le chat et n'ont

aucune peur du chien. La poule ne fuit ni le paon, ni l'oie ; elle a peur de l'épervier, quoique plus petit. Tous les oiseaux en général redoutent si fort l'approche des oiseaux de proie, qu'ils ont peur même de leur ombre. Le cerf trouve une protection et une défense dans sa timidité ; la colombe et le lièvre dans leur agilité, ainsi de suite pour beaucoup d'autres animaux. Et pour que nous n'attribuions pas ces choses au hasard, voilà que ces animaux ne craignent rien tant que ce qui mérite d'être craint, et qu'ils ne peuvent jamais se résigner à l'envisager avec indifférence. Il y a d'autres animaux qui se défendent avec art et donnent le spectacle d'une industrie merveilleuse. En voici un remarquable exemple. Plutarque nous apprend que le jeune perdreau, quand il est poursuivi, se renverse et se couvre de terre le plus qu'il lui est possible, afin de se dérober aux recherches de ses ennemis. Le lapin se prévaut aussi de son industrie ; il a toujours soin de pratiquer dans son terrier deux ou trois issues, afin de s'échapper et de s'enfuir par l'une quand on lui ferme l'autre. Mais que comparer aux précautions intelligentes des grues, mille fois plus étonnantes que tout ce qui précède. Quand les grues cheminent et se disposent à dormir, l'une d'elles fait toujours sentinelle, et celle qui est choisie pour cette veille assidue tient toujours une pierre à la patte, afin d'être réveillée si par hasard elle était gagnée par le sommeil. Ces faits sont connus de tous, et cependant on n'en tire pas toujours sujet d'adorer la Providence et de reconnaître que ces merveilles sont son œuvre. Que ces inductions sont étonnantes et que pourraient faire de plus les animaux en les supposant raisonnables.

Arrivons aux aptitudes dont les animaux sont doués pour se guérir dans leurs maladies. Plutarque nous apprend que la tortue, mordue par quelque vipère, a un contre-poison dans une espèce de thym, nommé origan, qu'elle cherche avidement et duquel elle se nourrit. Nous savons aussi, par le même auteur, que dans l'île de Crête le cerf, blessé par une flèche, a recours à une plante, appelée dictame, qui le soulage et le guérit. N'est-ce pas là une manifestation de la sagesse et de la providence du Créateur qui n'a pas voulu laisser sans remède un animal que

tous les veneurs poursuivent avec acharnement et, merveille mille fois plus grande! qui lui a permis, sans qu'il ait besoin de connaître et de lire Dioscoride, de discerner naturellement une chose dont il avait un si pressant besoin? Mais voici qui n'est pas moins admirable. L'hirondelle sait que la chélidoine apaise et guérit les douleurs que ses petits ressentent aux yeux; les couleuvres usent de la même plante dans le même but, et c'est l'exemple de ces animaux qui a découvert aux médecins l'utilité qu'ils pouvaient en retirer pour soulager nos douleurs de la vue. Il est donc vrai, nous n'en pouvons douter après ces mémorables exemples, non-seulement les animaux égalent les hommes par la perfection de leurs instincts qui sembleraient avoir pour principe une intelligence raisonnable, ils lui sont encore supérieurs en ce qu'ils connaissent naturellement les remèdes qui peuvent les guérir, tandis que les hommes s'instruisent de leurs exemples ou sont forcés, pour acquérir ces connaissances, de se consumer dans de rudes labeurs. Voyez encore, à l'appui du fait que j'affirme, comment les chiens et les chats distinguent vite et bien les herbes avec lesquelles ils se purgent! Que dire de l'animal qu'on nomme hippopotame; il se roule sur des épines pour provoquer, faire couler son sang quand cela est utile, et se plonge ensuite dans la boue pour l'arrêter. Que dire enfin de la cigogne qui, sentant son ventre trop chargé, va puiser avec son bec de l'eau salée et se purge avec elle.

Disons un mot de ce que font les animaux pour leurs petits; soit qu'il s'agisse de leur donner la vie, soit qu'il s'agisse de les soutenir ou de les défendre, leurs soins sont admirables et ne nous étonnent pas moins que ceux des créatures douées de raison. Faut-il les mettre au monde, en effet, les oiseaux cherchent dans les arbres touffus une retraite solitaire et cachée; ils font là avec un art merveilleux un tissu de pailles entrelacées, en forme de panier rond, pour y donner la vie à leurs petits. Mais ce n'est pas tout; ils recherchent avec des précautions infinies des plumes ou d'autres objets moelleux, afin que ces petits, nouvellement éclos et privés encore de leur plumage, ne se meurtrissent pas. Quant à ces derniers, si jeunes qu'ils soient, ils ont garde

de souiller leur nid et jettent toujours soigneusement au dehors ce qui pourrait le rendre malpropre; le père survient ensuite qui enlève du nid tout ce qui pourrait s'y attacher de souillures. Que dire encore? C'est un éternel sujet d'actions de grâces de voir comment le mâle et la femelle se partagent le travail de la création, se relevant tour à tour pour réchauffer les œufs; tandis que l'un demeure sur eux, en effet, l'autre s'écarte et se procure de quoi manger.

Ce même spectacle nous est offert par tous les quadrupèdes, qui observent la foi et la loi du mariage plus exactement que les hommes et condamnent ainsi cette détestable loi des Maures qui permet à un mari d'épouser plusieurs femmes; ils n'ont, en effet, pour la plupart qu'une seule femelle. Mais qui pourra dignement célébrer l'amour des oiseaux pour leurs petits? Voyez-les à l'œuvre; ils vont chercher la nourriture au prix des plus grandes fatigues, ils l'introduisent ensuite dans leurs corps et l'en retirent bientôt pour la donner à leurs petits toute prête et toute chaude, comme font les mères pour leurs enfants.

Il faut voir encore avec quel soin ils les défendent après les avoir créés! L'homme n'est pas plus habile qu'eux à se mettre en ordre de bataille pour résister et lutter. Quand les vaches sentent venir le loup, elles se mettent en rond, comme un escadron redoutable, enferment leurs veaux au milieu d'elles et présentent à l'ennemi leurs têtes et leurs cornes. Les juments dans le même péril, usent de la même ruse pour défendre leurs poulains; seulement elles tournent leurs têtes en dedans et leurs pieds en dehors parce qu'elles connaissent bien que c'est par leurs pieds qu'elles sont redoutables. Bien d'autres animaux qui n'ont pas de force pour défendre leurs petits suppléent à la force par la ruse; tel par exemple le lapin, qui ne quitte jamais son terrier pour aller chercher de quoi se nourrir, sans couvrir d'herbes ou d'autres matières l'issue par laquelle il est sorti, afin que le chasseur ne trouve pas ce chemin libre pour s'emparer de ses petits; il les aime d'ailleurs si vivement, qu'il s'arrache tous les poils de son ventre afin de leur donner une couche plus commode et plus douce.

Quand les oiseaux font leurs nids à terre et qu'une coulœuvre

menace de dévorer leurs petits, comme ils sont attendrissants ces mouvements et ces cris plaintifs de la mère autour de ceux qu'elle veut à tout prix défendre ! Saint Grégoire par cet exemple prouve la sollicitude et les soins qui dévoraient l'âme de la mère des sept Machabées pour conserver à ses enfants avec la foi la vie de leurs âmes.

J'ajouterai encore ici une observation importante qui m'a été rapportée par une personne digne de foi ; cette personne m'assurait qu'elle avait vu sur un arbre magnifique où un aigle royal avait bâti son nid, une foule d'oiseaux marcher sur ses traces et construire les leurs. De même que les hirondelles choisissent nos maisons afin d'y être plus sûrement à l'abri des attaques de l'ennemi, de même ces oiseaux avaient mis sous la protection de l'aigle qui épouvante les oiseaux de proie, leur propre salut et la vie de leurs petits. En l'un et l'autre cas brille l'intervention de la divine Providence qui excite ces oiseaux à chercher un endroit sûr pour leurs petits, et qui donne à l'aigle en même temps que le mépris d'une proie si petite, la générosité de respecter ceux qui se sont confiés à sa défense et à sa noblesse ; pareil à ces grands seigneurs qui se constituent les défenseurs de tous ceux qui viennent chercher un refuge dans leurs demeures. Admirables attentions de la providence, qui veut bien, par l'exemple des oiseaux, nous porter à la vertu, soit qu'elle nous propose la noblesse de l'aigle et de l'épervier, soit qu'elle place sous nos yeux la charité et les attentions des cigognes pour leurs vieux parents.

Et puisque j'en suis arrivé là, voici un fait extraordinaire que je n'aurais jamais osé rapporter s'il n'eût été vu par un grand nombre de témoins. Nous avions dans notre monastère deux chiens, qui s'écartèrent un jour pour se battre, l'issue de la bataille fut funeste à l'un d'eux qui se retira du combat blessé à mort. Mais le chien valide ne cessa de visiter son infortuné compagnon et s'efforçait de soulager sa plaie en la léchant, remède dont l'efficacité est souveraine, comme il résulte de ce que nous avons dit dans notre Introduction. Ces soins admirables ne m'étonnent pas cependant, car je lis dans l'Evangile, *Luc*. XVI, 21,

que les chiens se montrèrent plus compatissants envers le pauvre délaissé que les serviteurs du mauvais riche ; ces derniers en effet lui refusaient l'aumône, tandis que ces pauvres animaux, usant de toutes leurs ressources, léchaient ses ulcères pour les guérir; le Sauveur rapporte cet exemple plein d'utiles enseignements pour la plus grande confusion des hommes qui se montrent moins compatissants que les animaux domestiques. Ce qui me plonge dans la plus vive admiration, c'est de voir ce pauvre animal porter dans sa bouche un morceau de pain à son compagnon réduit à l'impuissance de s'en procurer. Le Créateur a voulu par la piété de ces animaux confondre les hommes étrangers à toute sorte d'humanité et de miséricorde. Que si quelqu'un était porté à regarder ces choses comme incroyables, il n'a qu'à lire ce que Pline rapporte de la fidélité des chiens envers leurs maîtres.

Mais pour en revenir à notre sujet, c'est en considérant ces propriétés étonnantes des créatures, que les philosophes se sont élevés jusqu'à l'affirmation d'une providence suprême qui dirige dans sa sagesse et sa puissance les choses de ce monde. Ne voyons-nous pas en effet, disent-ils, tous les aimaux sans raison pourvoir à leur conservation, avec une sûreté et une droiture qui sembleraient exiger le secours d'une puissance dont nous les savons dépourvus. Or que sentent-ils, sinon qu'il existe dans le monde une raison universelle, sagesse increéée et souveraine qui forme tous les animaux avec des inclinations merveilleuses qui suppléent chez eux à la raison en leur donnant d'agir tous comme s'ils en étaient doués ? En voulez-vous un exemple ? Prenez celui des hirondelles. Ces oiseaux feraient-ils leurs nids autrement qu'ils ne le font s'ils étaient conduits et éclairés par la raison ? Pourvoieraient-ils autrement à la création de leurs petits ? Les pères répartiraient-ils entre eux le travail de la création d'une manière différente ? Changeraient-ils plus à propos pour leur conservation de climats et de pays ? C'est pourquoi saint Augustin étonné de ces merveilles et de tant d'autres qu'il apercevait chez les créatures, disait ces mémorables paroles : « Je tiens pour chose si certaine qu'il existe dans ce monde une vérité première et souveraine qui se manifeste dans les choses créées, qu'avant de la révo-

quer en doute, je douterais plutôt de ma propre existence. » *Conf.* lib. VII, c. x.

III.

Troisième preuve : Structure admirable du corps des animaux.

A cette seconde preuve s'en ajoute une troisième de même nature, tout aussi claire et non moins efficace, qui se prend de la perfection admirable avec laquelle la main de l'ouvrier souverain a construit les corps de tous les animaux, leur donnant tout ce qui peut servir à la conservation de leurs vies. Quelle merveilleuse harmonie entre la structure des animaux et les fins qu'ils doivent atteindre! Comme tout le corps du poisson est bien proportionné pour la nage, celui de l'oiseau pour le vol, celui du lion avec ses dents et ses griffes, ses ongles pour la lutte, celui de l'oiseau de proie enfin avec son bec, et ses griffes et la légèreté de ses ailes pour la chasse, et ainsi de suite. Les oiseaux qui se nourrissent de poissons, comme le cigne et d'autres oiseaux de ce genre, ont les jambes longues afin de pouvoir marcher sur le sable ; leurs cous sont aussi très-longs et leur permettent de saisir les poissons qui nagent ou reposent au fond des eaux, leurs pieds affectent enfin la forme de rames et c'est grâce à leur puissant secours qu'ils peuvent se diriger et nager ; quelquefois ces mêmes oiseaux ont le bec très-large et garni au dedans de petites dents afin de retenir le poisson qui voudrait se dérober à leurs atteintes. Le chameau a lui aussi le cou très-élevé, et on comprend qu'avec la roideur de son corps cela lui devient indispensable pour pouvoir atteindre jusqu'à terre et y prendre sa nourriture. Quant à l'éléphant, qui ne voit combien eût été embarrassant pour lui un cou proportionné au reste de son corps ; voilà pourquoi à la place de cet organe si lourd et si gênant, l'éléphant a une trompe flexible et agile dont il se sert comme d'une main pour manger, pour boire et pour beaucoup d'autres fins.

Voyez encore le soin que la Providence a pris du vêtement des animaux ; aux uns elle a donné des plumes, aux autres une toison ; ceux-ci sont défendus par des cuirs épais, ceux-là par

des coquilles, les uns sont couverts de peaux, les autres d'écailles. Tous sont protégés et cette sorte de vêtement qui ne les quitte jamais, croît avec l'âge et suit les développements de leurs corps.

Voilà des considérations rapides et générales sur la structure des corps des animaux, qui fait éclater magnifiquement les ressources de la divine sagesse. Pour rendre cette manifestation plus frappante, entrons dans de plus grands détails et traitons séparément des diverses parties de ces mêmes corps et surtout de celles du corps de l'homme qui diffère si peu des animaux sous ce rapport. Le corps de l'homme, qui renferme tant et de si merveilleux secrets, a été décrit par des médecins et des philosophes célèbres, dans des livres dont l'étendue ne le cédait pasà la science; et cependant, malgré la longueur de leurs descriptions, ces hommes ne sont pas parvenus à épuiser les merveilles qu'il contient. Il y aurait beaucoup à dire sur cette matière, mais comme nous en avons déjà dit quelque chose dans notre introduction, nous en parlerons ici d'une façon très-sommaire.

Et d'abord il vous est utile de savoir que notre âme, quoique étant une substance simple, a trois facultés principales que les philosophes désignent sous des noms particuliers; ils les appellent âme intellective, âme sensitive, âme végétative. L'âme intellective qui nous est commune avec les anges, nous fait entendre, par les lumières de l'entendement, les choses spirituelles et universelles. L'âme sensitive nous met en relation avec les corps au moyen des cinq sens, c'est-à-dire de l'ouïe, de la vue, etc., et elle nous est commune avec les animaux sans raison qui en sont doués comme nous. L'âme végétative enfin soutient nos corps, elle restaure par la nourriture que nous prenons les forces qui nous sont enlevées par la chaleur naturelle qui est en nous, et elle accroît nos corps jusqu'à une mesure qu'elle ne peut dépasser; par cette faculté nous nous rapprochons davantage des arbres et des plantes qui puisent dans les sucs de la terre le principe de leur conservation et de leur développement, tout comme nous le puisons nous-mêmes dans la nourriture que nous mangeons.

En considérant plus en détail la science profonde que révèlent les corps animés, la première chose qui frappe, c'est la charpente

magnifique des os de tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête : ils s'enchâssent admirablement les uns dans les autres, avec tant de mesure et de si justes proportions qu'aucun ouvrier n'aurait été capable de réaliser un si bel ouvrage. Afin de maintenir ces os chacun à la place qui leur appartient, le Créateur les a enlacés les uns aux autres avec des cordes et des ligaments si fermes qu'il n'est pas possible qu'un de ces os se désunisse sans une grande violence. Et notre admiration augmentera sensiblement lorsque nous saurons que d'un seul côté du corps on compte plus de cent cinquante os, qu'on en trouve un égal nombre de l'autre côté, et que de part et d'autre les os se correspondent avec une régularité, une symétrie, une proportion parfaites, sans que la longueur d'une main excède d'un cheveu celle de l'autre main, celle d'un pied ou d'une côte la longueur du pied et de la côte qui sont opposés.

Mais ce n'est pas tout, il a fallu jeter sur ces os le manteau de la chair et du sang, c'est-à-dire transformer, par une sorte d'alchimie naturelle, le pain que nous mangeons en sang et en chair; or, je le demande, que de connaissances, que de métamorphoses, que d'auxiliaires une pareille œuvre ne réclame-t-elle pas? Le premier qui concourt à cette merveilleuse opération est la bouche où se fait la première digestion ; ses dents de devant sont aiguës et déchirent la nourriture, les molaires au contraire sont plates et broient ce qui a été déchiré ; c'est alors que la langue, dans l'intérieur de la bouche, transporte cette même nourriture d'un côté et d'un autre pour en rendre la digestion plus facile.

Les aliments passent ensuite de la bouche dans le gosier, comme dans un canal qui les conduit dans l'estomac où la chaleur naturelle du cœur et du foie, placés près de là, leur fait subir une transformation complète. Quand ils sont pour ainsi dire cuits et digérés, ils passent dans les intestins les plus voisins où prennent naissance un grand nombre de veines fort déliées qui aboutissent au foie et par lesquelles celui-ci attire à lui la partie la plus délicate de la nourriture ; ce qu'elle a de plus grossier au contraire, après avoir profité à l'entretien des intestins, sort du corps. Le foie reçoit donc dans ses pores la précieuse liqueur qui, sous l'in-

fluence de sa puissante chaleur, subit un changement nouveau, et, de blanche qu'elle était, devient rouge comme le foie lui-même. Mais tout n'est pas fini, et comme cette liqueur ainsi transformée ne peut pas toute lui servir, le foie la rejette ailleurs et dans des parties du corps où elle pourra devenir très-utile. La rate reçoit les scories et comme la lie de ce sang impur et subsiste par elles; le superflu de la bile passe dans une bourse unie au foie qui renferme le fiel. Ce n'est qu'après avoir été ainsi purifié que le sang, quittant le fiel, s'en va dans toutes les veines qui forment un réseau magnifique dans tout le corps, de la tête aux pieds; c'est ce sang qui, en formant la chair, soutient les membres et leur rend ce que la force même de la vie leur enlève.

Or ce dépensier à son tour n'oublie pas son seigneur et fait parvenir au cœur le sang dont il se nourrit. Cette liqueur, arrivant dans ce nouvel organe, subit une épuration nouvelle qui augmente sa finesse et sa chaleur; elle prend le nom de sang artériel et s'en va porter la vie dans tout le corps en passant par des veines particulières qu'on appelle artères, formées d'un canal intérieur recouvert d'une double enveloppe qui les met en mesure de résister à la vigueur et au mouvement de ce sang. Ces artères, afin d'être mieux protégées, sont toujours placées sous les autres veines auxquelles elles communiquent la chaleur et la vie.

Mais au-dessus du cœur siège et règne, si on peut le dire, un roi qui lui est supérieur. Je veux dire le cerveau auquel il envoie par des canaux particuliers le sang qu'il purifie. Ce sang, sous l'influence d'une chaleur nouvelle, acquiert plus de finesse encore et forme la matière du cerveau; les cervelles descendent jusque dans l'épine dorsale, et c'est de cette masse blanche et délicate que procèdent les nerfs qui se répandent dans tout le corps, comme les veines et les artères, et vont porter dans les parties les plus éloignées les esprits animaux par lesquels nos membres obtiennent sensation et mouvement. Si par hasard ces canaux s'obstruent, une paralysie générale gagne tous les membres qui demeurent alors sans mouvement, parce que, les esprits animaux ayant cessé de circuler, la vie ne peut plus se répandre.

Chacune de ces choses offre des merveilles signalées et fournit ample matière à de belles considérations. Une de celles qui se présentent le plus naturellement à l'esprit est celle que faisait le grand Salomon; ce monarque si illustre par sa sagesse disait « qu'il avait vu toutes les œuvres de Dieu et qu'il n'avait trouvé dans aucune, notamment dans la structure du corps des animaux, rien à ajouter ni rien à retrancher. » *Eccles.* III, 14. Quels que soient le nombre et la variété des animaux qui marchent sur la terre, qui nagent sous les eaux, ou qui volent dans l'air, ni Salomon, ni tous les sages du monde ne pourraient découvrir dans cette multitude si diverse de créatures animées rien de superflu, ni rien qui fasse défaut, ni quoi que ce soit qui ne trouve sa place, ni un seul corps qu'on pût désirer plus en harmonie avec la fin de l'être auquel il est donné. De là Salomon conclut, *Sap.* XIII, que les merveilles et la perfection de cet ouvrage suffisent pour convaincre tous les esprits et pour leur montrer que le hasard ne saurait produire une œuvre si parfaite et si bien harmonisée, mais qu'il fallait en rapporter la gloire à une sagesse et à une providence souveraine qui gouverne tout ce qui existe. Voyez en effet, ne serait-ce pas une folie insigne de soutenir qu'un relief composé d'un groupe d'images d'une beauté et d'une perfection irréprochables aurait été produit en secouant, sur la première table venue, et, sans aucune autre précaution, une branche d'hysope trempée dans des liquides de diverses couleurs? Eh bien, ne serait-ce pas une folie plus incompréhensible de soutenir que le corps de l'homme ou celui d'un autre animal, composé de membres si divers et présentant une si grande richesse d'organes intérieurs et extérieurs, parfaitement accommodés à l'usage et au service de la vie; ne serait-ce pas une folie étrange, en vérité, d'en attribuer l'origine au hasard et de n'admettre plus aucun principe intelligent dans lequel toute cette perfection et toute cette proportion aient leur source?

Voilà pourquoi Salomon disait que les hommes ont adoré Dieu, parce qu'ils ont connu par la beauté de ses ouvrages l'excellence de cette sagesse souveraine qui a su et voulu faire de semblables prodiges. C'est la démonstration invincible par laquelle Galien, le

prince des médecins, établit l'existence d'une sagesse souveraine et profonde qui a fait cette œuvre si parfaite.

IV.

Quatrième preuve : ordre admirable des choses créées dans le monde supérieur.

La vérité si importante de laquelle nous parlons, repose sur d'autres preuves non moins éclatantes. En parlant de la structure du corps humain et de l'ordre qui régnait dans toutes les parties de ce corps qu'on appelle le monde inférieur, nous avons vu le parti qu'on en pourrait tirer pour les choses qui nous occupent; le monde supérieur dans lequel nous vivons apporte une confirmation nouvelle à la même vérité. Voyez en effet ce qui s'y passe; le soleil, la lune et tous les cieux ont chacun leurs mouvements particuliers qui engendrent la variété des quatre saisons de l'année, si bien accommodée à la production des fruits de la terre et des animaux qui la couvrent; chaque année, car l'année n'est autre chose qu'une révolution de ce même soleil, un nouveau monde semble surgir et ainsi aux choses qui finissent succèdent les choses qui naissent, le monde se conserve et semble doué d'une sorte d'immortalité, encore que les parties dont il se compose soient périssables et ne durent qu'un temps. Chaque année sur la terre sont engendrées de nouvelles générations d'animaux; chaque année la mer renouvelle les animaux qu'elle contient, chaque année de nouveaux oiseaux se remplacent dans les plaines de l'air. En même temps que les animaux meurent et se remplacent, la terre produit et pour eux et pour nous des récoltes qui viennent toujours à leur heure pour que la nature puisse conserver la vie qu'elle a donnée, et cela avec une régularité et un ordre admirable qui n'a jamais été et qui ne sera jamais violé jusqu'à la fin du monde.

Telle est la force de cette considération en faveur de la vérité dont il s'agit que les philosophes païens eux-mêmes, sans être éclairés des lumières de la foi, l'ont connue et attestée. Cicéron, dans son livre *de la Nature des Dieux,* reconnaît « qu'il y a un Dieu qui conduit et gouverne le cours des étoiles, les vicissitudes

des temps, la succession des choses, qui conserve entre elles un ordre parfait et procure ainsi le bien et le salut de la vie humaine.» I *de Nat. Deor.* Entendez aussi comment s'exprime Sénèque à ce sujet : « Il serait superflu de montrer que cette machine immense ne peut pas exister sans un gouverneur puissant. Les révolutions si diverses, mais si harmonieuses des astres ne suivent pas un mouvement fortuit; au contraire, une loi éternelle régit cette harmonieuse rapidité qui soutient tout ce qu'embrasse l'immensité des terres et des mers, ainsi que tous ces milliers de flambeaux étincelants qui brillent chacun à leur place; un pareil ordre ne saurait être l'effet du hasard, il a son principe dans une plus haute intelligence. Qu'il est admirable cet équilibre puissant qui fait que la terre demeure immobile au centre de la sphère céleste dont la fuite n'est jamais ralentie, que la mer se répand dans les vallées pour humecter l'intérieur des terres, sans jamais se sentir accrue par tous les tributs des fleuves qui entrent dans son sein, que des moindres semences enfin naissent les plus superbes végétaux. On demeure saisi du même étonnement en voyant les flux et les reflux de la mer laisser les rivages à sec en se retirant et les couvrir ensuite de nouveau dans un court espace de temps, surtout si l'on observe que le flux s'accroît et diminue en obéissant aux différentes attractions de la lune qui règle à son gré les inondations de l'océan. » *De Provid.* lib. I. C'est en ces termes que Sénèque admire et proclame l'ordre que la divine Providence fait éclater dans toutes ses œuvres. Lactance s'écrie aussi à son tour : « Il n'est pas d'homme si grossier et si barbare qui, en jetant ses regards sur l'immensité des cieux, encore qu'il ignore quel est le Dieu par la providence duquel est dirigé le monde, puisse s'empêcher de reconnaître à la beauté de ces merveilles, en présence de leur mouvement, de leur disposition, de la constance de leurs lois, de leur splendeur et de leur ordre, qu'il existe une divinité dispensatrice et maîtresse de tous ces prodiges et qu'il est impossible que cette harmonie et cet ordre, dont la conservation suppose tant de puissance, n'aient pas un principe élevé et suprême.

Voici, après toutes ces preuves de l'existence de Dieu, un autre motif sur lequel les philosophes se fondent pour croire en lui,

encore qu'ils ne le voient pas et qu'il demeure toujours invisible aux yeux du corps. Il n'y a pas de nation dans le monde, pour si sauvage qu'on la suppose, qui n'ait quelques notions de Dieu et qui ne lui rende une sorte de culte; peut-être ignore-t-elle quel est le vrai Dieu et quelle est la meilleure manière de l'honorer, mais elle en reconnaît toujours un et le vénère d'une manière particulière! Que s'ensuit-il? Evidemment que ce même Dieu qui a imprimé dans les cœurs des hommes un respect et un amour naturels pour les auteurs de leurs jours, pour les princes et les rois qui les gouvernent, y a aussi gravé son amour en même temps que cette grande loi du respect pour celui qui est le Père des pères, le Seigneur des seigneurs, l'auteur et l'économe de tous les biens. Cette propension naturelle explique comment toutes les nations, même les plus barbares, ont toujours eu une certaine connaissance de la divinité qui préside à ce monde et se sont montrées jalouses de lui rendre un culte et des honneurs particuliers.

CHAPITRE II.

Il n'y a qu'un Dieu et il ne peut y en avoir qu'un.

J'ai déjà surabondamment démontré qu'il existait dans ce monde un Seigneur suprême par lequel toutes les créatures étaient gouvernées et qu'on appellait Dieu; il me reste à prouver que ce Dieu est unique et qu'il ne saurait exister plusieurs dieux. Voici de cette vérité une raison péremptoire. Vous voulez qu'il existe deux dieux différents l'un de l'autre; je le veux aussi pour un moment, mais alors vous m'accorderez bien qu'il doit y avoir chez ces dieux des attributs qui les distinguent. Ce que l'un de ces dieux aura de plus que l'autre sera une perfection ou une imperfection; si c'est une imperfection, il ne sera plus Dieu, car il ne saurait y avoir d'imperfection en Dieu; si c'est une perfection au contraire, celui qui en sera privé ne pourra plus s'appeler Dieu, puisque Dieu est un être souverainement parfait au-dessus duquel on n'en saurait concevoir de plus grand.

Cette vérité se confirme par cet exemple : Dans tout bon gouvernement il doit y avoir une tête qui gouverne tout et maintienne toujours la paix et la concorde; voyez une armée disciplinée, elle est conduite et dirigée par un seul général en chef qui commande; il n'y a qu'un seul roi à la tête d'un royaume, un seul chef à la tête des intérêts d'une cité, un seul père dans la famille auquel tout se soumet et obéit; dans le corps humain lui-même on ne voit qu'une tête dont la vertu et la puissance se font sentir jusque dans les membres les plus éloignés. Quelle monstruosité en effet qu'un corps ayant deux têtes! Deux gouverneurs, ayant dans une république bien assise le même pouvoir, seraient une monstruosité non moins grande! Car comment pourraient-ils éviter toutes les collisions et s'empêcher un jour ou un autre de suivre des partis rivaux et ennemis? « Tout royaume divisé sera détruit, » disait le Sauveur. Qu'est-il besoin d'en rappeler de mémorables exemples? Romulus et Rémus, ces fondateurs immortels de Rome, ces deux frères renfermés autrefois dans le sein d'une même femme, ne purent pas contenir dans une grande cité; César et Pompée, malgré les liens étroits qui les unissaient, trouvèrent le monde entier trop petit pour y commander l'un à côté de l'autre. Mais pourquoi chercher d'autres exemples que celui que nous fournissent les abeilles? Par un instinct étonnant, mais magnifique, leur république n'a qu'un roi; toutes le suivent partout où il va, et elles lui portent un amour si profond que, si par hasard il vient à mourir, elles le cherchent partout à l'entour et se laissent mourir de faim dans le cas où il ne leur est pas possible de le retrouver. Malgré tout cependant, si ces abeilles avaient deux rois, elles en tueraient un pour obéir à l'autre seul.

L'unité de direction et par conséquent l'unité de pouvoir est la condition indispensable d'un bon gouvernement. Si donc ce monde est magnifiquement gouverné, comme nous n'en pouvons douter en voyant combien sont réguliers et sûrs les mouvements des cieux, du soleil, de la lune et des autres planètes, mouvements desquels dépend la variété des saisons, l'apparition des animaux qui naissent chaque année, la production toujours renouvelée des nouveaux fruits et des pâturages qui leur servent de nourriture,

il s'ensuit que le monde est conduit par une seule intelligence suprême et que cette intelligence est Dieu.

A cette première raison joignons-en une autre non moins saisissante. Pour que tant de choses si diverses puissent être réduites à l'unité et s'harmoniser entre elles, il faut qu'elles dépendent toutes d'une même volonté. Dans la musique, quand plusieurs voix veulent produire un certain effet et charmer l'ouïe par la mélodie de leurs accords, il faut qu'un artiste habile, par la sage proportion qu'il met à les disposer et à les harmoniser, évite entre elles toute dissonance désagréable; sans cela elles ne produiraient qu'un bruit sans mesure et sans concert. N'est-ce pas cette unité puissante, cette mélodieuse harmonie que nous remarquons entre tout ce qui compose ce monde? Toutes ses parties depuis la plus petite jusqu'à la plus grande se réunissent pour servir, soutenir et conserver la vie de l'homme; et rien sur la terre, au ciel ou sous les eaux n'est exempt de cette servitude. Comment s'empêcher en présence de choses si différentes et quelquefois si contraires entre elles, concourant cependant à une même fin qui est de servir l'homme, comme la plus noble créature de ce monde inférieur, comment s'empêcher de reconnaître qu'il existe au-dessus de l'univers un gouverneur suprême qui fait un seul tout harmonieux d'une si grande variété de choses? De même, en effet, qu'il a créé ce monde visible, non pour lui, ni pour les anges, mais seulement pour l'homme, de même il a voulu que toutes les créatures qui le composaient n'eussent plus qu'une seule fin : l'utilité de l'homme.

CHAPITRE III.

Des bienfaits innombrables que Dieu nous a faits par le moyen des œuvres de la nature.

Par ce que nous avons dit jusqu'ici, on voit comment les philosophes arrivent à reconnaître l'existence d'une sagesse souveraine qui conduit et gouverne le monde avec une admirable régularité ; mais on peut aussi comprendre par ces mêmes motifs

combien grandes sont la sollicitude et la providence avec laquelle cette raison suprême préside à son œuvre, et combien est magnifique la grandeur de ses bienfaits. Les bienfaits de Dieu sont en effet les choses qui excitent plus vivement nos cœurs à l'aimer et à le servir ; laissant de côté les bienfaits de la grâce dont il sera question plus loin, ne parlons dans cette première partie que de ceux de la nature. Puissions-nous en tirer un double profit ; apprendre d'un côté ce dont nous sommes redevables au Seigneur, connaître d'autre part, et dès lors révérer, au moyen de ces mêmes bienfaits qu'on appelle les œuvres de la nature, la divine Providence qui s'y manifeste sans cesse !

Parmi tous ces bienfaits de Dieu, le premier, celui qui est comme le fondement de tous les autres, c'est sans contredit d'avoir créé le monde et tout ce qu'il contient, en le destinant à l'usage et au service de l'homme. Il est évident que Dieu n'a pas créé le monde pour lui : avant que le monde fût créé, Dieu était dans son éternité, jouissant de la même gloire et du même bonheur. Ce monde, il ne l'a pas fait davantage pour ses anges ; les anges en effet sont de purs esprits qui ne résident pas dans un lieu matériel, et n'ont pas besoin pour soutenir leurs forces d'une nourriture corporelle; la nourriture des anges, ainsi que le dit saint Raphaël, est spirituelle et invisible, puisqu'elle n'est autre que Dieu lui-même. Est-il possible de supposer que Dieu ait créé le monde pour les animaux inintelligents? Qui oserait le soutenir ? et comment penser en effet que sa sagesse souveraine ait eu pour dernière fin dans cette œuvre magnifique, où éclate tant de puissance dans une si belle harmonie, des animaux grossiers incapables de le connaître et de le posséder? Non, non, c'est pour l'homme seul que Dieu a créé ces palais superbes, cet univers si vaste et si beau, ces cieux qui règlent ici-bas tous les mouvements du monde, et dont l'immensité nous étonne si nous songeons que la plus petite des étoiles qui y brille dépasse de beaucoup la grandeur de la terre et des mers réunies. Quelle ne doit pas être l'étendue de ce ciel où sont dispersées tant d'étoiles, et dans lequel une foule d'autres pourraient encore être contenues? Quelle puissance dans l'ouvrier magnifique qui, par une

seule parole de sa bouche, a fait surgir du néant tant et de si belles œuvres ! Que la grandeur et la magnificence de Dieu sont admirables ! Que la dignité de l'homme est incompréhensible ! C'est pour l'homme et pour l'homme seul que le monde, avec l'infinie variété de ses richesses, fut créé et magnifiquement embelli. C'est pour l'homme et pour lui seul que Dieu continue de présider éternellement à son œuvre et de la diriger par le mouvement des cieux, du soleil, de la lune et des autres planètes. Il suffit d'avoir des yeux pour admirer ces choses ; il suffit de voir pour comprendre que ce monde est un grand livre écrit par la main de Dieu, et dont les lettres ne sont autres que les créatures, ayant chacune leur propre signification et exprimant toutes la gloire de leur auteur. Mais les hommes plongés dans les soucis et les préoccupations des choses temporelles ne savent rien comprendre à ce livre divin, et demeurent devant les caractères qu'il contient, comme en présence d'incompréhensibles hiéroglyphes. « L'homme stupide méconnaît vos œuvres, ô mon Dieu, s'écrie le Psalmiste, et l'insensé ne les comprend pas. » *Psalm.* XCI, 6. N'est-ce pas comme s'il disait : L'homme ne voit de la création que les apparences, il ne sait jamais lever les yeux jusqu'à la contemplation de la sagesse qui l'a faite. Celui qui saura découvrir, au contraire, ce que contient ce livre divin, ne pourra s'empêcher de s'écrier avec le même Prophète : « O Dieu, que vos œuvres sont magnifiques ! vous avez tout accompli dans votre sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Il verra encore que non-seulement le monde visible a été créé pour le service de l'homme, mais que toutes les créatures ont été faites pour la même fin. Que ceux donc qui désirent savoir combien sont grands les bienfaits de Dieu, comptent les créatures qui sont dans ce monde visible, chacune d'elles est un nouveau bienfait accordé à l'homme par le Créateur, puisqu'elles le servent toutes chacune à leur manière. Cette observation n'avait pas échappé au philosophe Aristote, qui disait que l'homme était comme la fin de toutes choses, puisque tout semblait se rapporter à lui et qu'il tirait de tout quelque avantage. Cherchons à obtenir une intelligence plus profonde de ce bienfait magnifique universel et, pour y parvenir,

parcourons les parties principales de ce monde, c'est-à-dire les quatre éléments, et passons ensuite aux choses qu'ils servent à former; nous verrons bien alors qu'il y a là tout autant de bienfaits répandus sur nous avec une main dont la libéralité nous étonne, et avec une largesse qui pourvoit à tous les besoins de l'homme, encore que l'ingratitude de ceux qui la recevaient lui fût parfaitement connue.

CHAPITRE IV.

Des quatre éléments.

I.

La terre.

Quoique la terre soit le plus vil de tous les éléments, qui pourrait dire les services qu'elle nous rend et les avantages que nous en pouvons retirer? C'est la terre qui pourvoit pour la plus grande part aux besoins des hommes et aux nécessités des animaux et des troupeaux; c'est elle qui produit tant de plantes et tant d'arbres, qui, soit qu'ils donnent des fruits, soit qu'ils demeurent stériles, sont tous également nécessaires à notre usage; avec les uns nous construisons nos maisons; avec les autres, nos navires; ceux-là enfin, moins nobles et moins précieux, servent à réchauffer nos membres ou à apprêter notre nourriture. C'est la terre qui donne naissance aux fontaines limpides qui sortent de son sein avec une abondance intarissable, sans qu'on puisse jamais découvrir le secret de cette merveille. C'est de la terre que s'élancent ces mille fleuves qui, comme les veines fécondes de ce vaste univers, portent partout le tribut de leurs flots afin de rafraîchir les endroits desséchés, d'arroser les campagnes et aussi de nous fournir un aliment nouveau dans les poissons qu'ils contiennent. C'est la terre qui forme tant de lacs et de lagunes auxquels nous sommes redevables des mêmes bienfaits. Que si de la surface de la terre, nous passons à ses impénétrables profondeurs, que de richesses cachées ne découvrirons-nous pas?

Le cuivre, l'étain, le plomb, le laiton, le fer, qui nous sert d'instrument de labour, l'or et l'argent, objets incessants de commerce entre les peuples, tant de pierres précieuses enfin dont la beauté magnifique orne le front des princes et des rois. Ajoutez à ces merveilles, les carrières innombrables qu'elle renferme; de là viennent non-seulement les pierres grossières employées à la construction de nos édifices, mais encore les pierres les plus précieuses et les marbres les plus rares: le jaspe, l'albâtre, le cristal, le porphyre, et tant d'autres marbres d'une finesse exquise, les uns blancs, les autres noirs, les autres jaspés, ou de toute autre couleur, que le Seigneur a créés pour l'ornement de ses temples, des palais et des demeures royales, afin que rien ne manquât à ce palais du monde et à ceux qui l'habitent. Il y a encore dans l'intérieur de la terre des sources d'eau très-abondantes; quand les fontaines et les ruisseaux de la surface se dessèchent, l'homme peut, en creusant, y faire des puits qui suppléent à ce défaut; attention délicate de la Providence, qui, sachant combien est indispensable à l'homme et aux animaux le rafraîchissement de cet élément particulier, veut qu'ils n'en soient jamais privés! La terre, en un mot, nous soutient et nous porte sur ses épaules tant que nous vivons, puis, quand nous sommes saisis par la mort, comme une mère tendre elle nous ouvre son sein et présente à nos froides dépouilles un immortel repos.

II.

La mer.

La mer ne nous est pas moins utile que la terre. La mer est un vaste marché, ou, si on l'aime mieux, une grande table ouverte à nos besoins par la Providence divine. Que de mets savoureux ne contient-elle pas? Que de poissons d'espèces différentes ne nourrit-elle pas dans ses eaux? Les compter, serait impossible: le Créateur, qui a fait la mer, a voulu qu'elle entourât de toutes parts la terre, comme nous le voyons dans le grand Océan, afin que tous les peuples qui vivent sur ses rivages ou qui n'habitent pas loin de ses bords eussent dans son sein une nourriture tou-

jours prête, qu'ils n'auraient qu'à sortir de l'eau. Quoi! Dieu n'a-t-il pas encore permis à la mer de briser ses barrières et de pénétrer avec les eaux de la Méditerranée dans le cœur de la terre, afin que ceux-là même qui vivaient loin de l'immense Océan, pussent profiter des mêmes faveurs? Mais ce n'est pas tout : la mer unit les peuples; toute-puissante comme moyen de commerce, elle fait de toutes les nations une même famille en rendant entre elles tous les biens communs, et en échangeant par la voie de la navigation les fruits d'un pays contre les produits d'une contrée moins ou autrement fécondes. En temps de disette ou de famine elle prévient ainsi bien des maux en permettant une navigation sûre et rapide. Que de merveilles dans tous ces poissons, dans toutes ces coquilles, dans tous ces êtres innombrables et variés que la mer contient et fait vivre! Quelle merveille surtout dans la place et dans le siége qu'elle occupe! Ne parlons plus des premières merveilles et ne nous occupons que de celle-ci. La mer par sa nature était faite pour couvrir la terre et pour l'envelopper; mais à la voix toute-puissante du Créateur elle abandonne sa place naturelle et, docile jusqu'à la fin, elle découvre la terre afin de permettre aux hommes d'y faire leur séjour. Ce miracle en entraînait un second dont le Créateur se glorifiait dans le prophète Jérémie, *Jérém.* v, 22, et qui consiste à avoir donné pour borne et pour limite à un élément furieux qui élève ses vagues jusqu'au ciel, un peu de sable mouvant; la mer se précipite furieuse et semble dans sa violence vouloir inonder la terre, mais un peu de sable l'arrête et devant lui elle reconnaît la loi qui l'a placée là, et n'ose pas franchir cet obstacle. C'est encore une autre merveille remarquable que celle dont parlait Salomon, en disant : « Tous les fleuves vont incessamment à la mer et la mer n'augmente ni ne déborde. » *Eccles.* I, 7.

III.

L'air.

L'air, qui est le troisième des éléments, n'est pas moins indispensable à la conservation de notre vie; c'est par lui que nous

respirons et que nous vivons, c'est lui qui rafraîchit notre cœur, et si nous en étions absolument privés un seul instant, nous mourrions. Il sert à former les esprits vitaux si nécessaires à l'existence. Les vents qu'on peut regarder comme n'étant autre chose que l'air en mouvement, sont d'un puissant secours pour la navigation et le commerce. Ils ont une autre mission également importante; et, passant sur la mer, ils poussent les nuages, qui sont comme des réservoirs chargés d'eau, avec lesquels la terre arrosée devient féconde. Par eux l'air se purifie, le grain s'épure sur l'aire, les plantes se rafraîchissent, nos corps enfin, au temps des fortes chaleurs, trouvent quelque soulagement aux ardeurs qui les consument.

IV.

Le feu.

Le quatrième élément est le feu : bornons-nous à constater un de ses principaux avantages. L'air, en se concentrant en lui-même, pour s'éloigner du feu, produit, dans la région qui lui appartient, les glaces et les neiges, et contribue ainsi à enraciner profondément dans la terre les semences qu'on lui confie.

V.

Le soleil et la pluie.

En dehors des bienfaits que nous devons à ces quatre éléments, le Sauveur se plaît à en célébrer d'autres qui nous viennent du soleil et des pluies. Un jour qu'il exhortait ses disciples à aimer leurs ennemis et à faire du bien à ceux qui leur faisaient du mal, il ajouta : « Agissez ainsi, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs. » *Matth.* v, 45.

En parlant du soleil, la première chose qui nous frappe c'est sa splendeur et sa beauté. Et quel spectacle, en effet, plus éblouissant peut s'offrir à nos regards, que celui du soleil sortant du sein des ténèbres au milieu des splendeurs de l'aurore? Sa lumière dissipe

les ombres, rend aux choses leurs couleurs, réjouit le ciel, la mer, la terre et les yeux de tous les animaux. Nous pouvons bien, avec le Prophète, dire de cet astre magnifique « qu'il est aussi beau qu'un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, et qu'il s'élance dans l'espace avec la force et la légèreté d'un géant. » *Ps.* XVIII, 5. Chaque jour il franchit avec une régularité inconcevable la vaste étendue des cieux, et chaque matin à l'aurore il reparaît aux mêmes lieux pour fournir la même carrière. Le soleil est un flambeau allumé par la main toute-puissante de Dieu et placé par elle dans les hauteurs du firmament; l'éclat de ses rayons suffit pour éclairer ce vaste univers, c'est-à-dire l'immensité des cieux et la terre. Mais la lumière qu'il répand n'est pas son seul bienfait. Sa chaleur nous protège contre les rigueurs des frimats en même temps qu'elle fait naître et qu'elle fructifie les plantes. C'est le soleil qui communique sa lumière à toutes les étoiles, à la lune et aux autres planètes et leur permet ainsi de faire sentir à tous les corps de la terre leur vertu et leur influence. C'est encore le soleil qui, en s'approchant et en se retirant de nous dans des mouvements d'une étonnante régularité, produit les quatre saisons, l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, si utiles à la naissance et au développement de toutes choses. Pendant les froids de l'hiver, les plantes prennent racine et s'attachent à la terre afin de pouvoir croître sans craindre d'être renversées; sous les douces influences du printemps elles croissent et s'élancent vers la lumière; les ardeurs de l'été, sans augmenter leur grandeur, font mûrir leurs fruits; pendant l'automne enfin les derniers fruits parviennent à leur maturité, tandis qu'on travaille la terre et qu'on la prépare à recevoir les semences. Cette variété des saisons conserve en même temps la santé de nos corps! Nos corps, en effet, sont composés de quatre humeurs, correspondant aux quatre éléments qui forment toutes choses ici-bas, et chacune de ces humeurs a besoin pour se refaire d'une saison particulière. Mais admirez la sage économie de la Providence! comme ces humeurs sont contraires les unes aux autres, il a fallu, pour les empêcher de se nuire mutuellement, maintenir entre elles un parfait équi-

libre, et c'est pour cela que le Créateur leur a donné aux unes et aux autres un laps de temps égal pour réparer leurs forces affaiblies, c'est-à-dire, trois mois de l'année.

Le soleil combiné avec le mouvement des cieux est aussi la cause du jour et de la nuit, deux choses si utiles à notre vie et qui nous rendent de si précieux services; le jour est le temps du travail pour les hommes et pour les animaux, la nuit est au contraire pour les uns et pour les autres le temps du repos. La nuit, en outre, à cause de sa fraîcheur humecte et rafraîchit les plantes, elle leur rend ce que les ardeurs du jour avaient consumé. Mais qui pourra jamais raconter entièrement la puissance de cette planète et les services qu'elle rend? N'est-ce pas elle qui fait croître, fleurir et fructifier les arbres et les plantes? Que dis-je? son influence, dépassant la surface même de la terre, va produire dans ses profondeurs les métaux et les pierres précieuses dont nous avons parlé. Une des choses qui frappent le plus dans cette planète, c'est la légèreté avec laquelle elle se meut. Quoique le soleil soit en effet, au rapport des astronomes, cent soixante-six fois plus grand que la terre, et il convenait qu'il en fût ainsi puisqu'il était destiné à répandre sa lumière et sa chaleur sur l'univers entier, un quart d'heure à peu près lui suffit pour se découvrir à nous tout entier. Il résulte de là que dans ce petit espace de temps le soleil parcourt une distance aussi grande que la longueur de la terre, et cela non pas une fois, mais cent soixante-six fois; prodige vraiment extraordinaire qui confond les intelligences et nous fait bien connaître la toute-puissance du Seigneur qui lui communique une si grande vitesse!

Le Sauveur parle encore du bienfait de la pluie, qui est un puissant secours pour notre vie, à laquelle même elle est indispensable. Le pain, le vin, l'huile, qui entretiennent notre existence, les herbes dont subsistent les animaux qui deviennent pour nous une si excellente nourriture, en même temps que leur cuir et leur laine nous procurent des vêtements et des chaussures, toutes ces choses nous sont acquises par l'influence des eaux du ciel. Quand la pluie manque, tout souffre. Voilà pourquoi, lorsque Dieu a voulu se venger des crimes et de l'oubli

des hommes, il a fermé les fontaines du ciel; il espérait que, châtiés de la sorte, les hommes tomberaient humblement à ses pieds, implorant sa miséricorde, reconnaissant leur crime et corrigeant surtout leur vie, car la prière est sans efficacité quand elle n'est pas suivie d'une réforme complète dans les mauvaises habitudes. Il y a dans la pluie deux phénomènes qui font éclater magnifiquement la providence divine. Le premier, c'est la manière dont elle se forme. L'eau est un corps pesant qui tend toujours par sa nature à se précipiter vers le centre de la terre, et cependant, par un prodige merveilleux, le Créateur a permis que le soleil attirât vers les hauts lieux les vapeurs de la mer, et ce n'est que lorsqu'elles se sont élevées par cette attraction puissante qu'elles se condensent et que leur propre poids les fait tomber à terre. Le second phénomène que présente la pluie, c'est la manière dont elle tombe; elle est en effet si fine et si menue qu'on la dirait tamisée, ce qui lui permet de pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre. Rien ne vaut pour les plantes cette eau que le ciel leur envoie et qui les rafraîchit et les engraisse dans de telles proportions que si les intelligences humaines avaient à demander un semblable bienfait, elles ne pourraient le désirer ni plus propice ni plus favorable. Voilà pourquoi le prophète Jérémie, s'entretenant avec Dieu et condamnant la vanité des idoles, s'écriait : « Est-ce par le pouvoir des idoles des nations que les nuées se répandent? Les cieux eux-mêmes peuvent-ils donner la pluie? N'est-ce pas vous, notre Seigneur et notre Dieu, que nous avons attendu? C'est vous qui avez fait toutes ces merveilles? » *Jerem.* XIV, 22. En voilà assez sur les deux bienfaits que notre Seigneur avait si vivement exalté.

CHAPITRE V.

Des quatre éléments considérés comme principes de tous les corps.

Examinons maintenant à quoi servent ces quatre corps simples dont nous venons de parler. Une seule pensée semble avoir présidé à leur création, celle de pourvoir l'homme de tout ce dont il

a besoin pour conserver sa vie, puisque c'est pour l'homme, ainsi que nous l'avons dit, que ce monde visible a été créé. Et en effet, quelle variété de mets le souverain Seigneur n'a-t-il pas fait pour l'homme? quelle richesse et quelle multiplicité dans les poissons qui peuplent la mer, dans les oiseaux qui habitent les plaines de l'air, dans les animaux qui vivent sur la terre? Que de fruits dans la nature! Chaque saison produit les siens : le printemps et l'hiver donnent chacun les leurs, comme si la providence voulait vaincre l'ingratitude humaine par l'abondance de ses dons! Que d'espèces de légumes la terre produit avec une diversité qui n'est dépassée que par son abondance? Que de grains dans la campagne : le froment, l'orge, le seigle, le maïs et tant d'autres céréales, qui servent à faire le pain, notre plus indispensable soutien! Combien de sortes de vins enfin ne peut-on pas faire avec différentes substances, afin d'entretenir, d'augmenter même la vigueur de nos corps! Signalons, pour finir, la chasse et la vénerie, qui sont le soutien d'une foule de peuples, parce qu'ils se nourrissent de la viande des animaux et se font des habits de leurs fourrures.

Et comme nos corps sont sujets à de nombreuses infirmités, la nature a d'inépuisables ressources pour les guérir et les soulager. Que de plantes, que de racines propres à calmer nos douleurs! Combien de pierres qui dissipent la mélancolie et beaucoup d'autres humeurs! Il y a des bois, venant des Indes, qui servent de remèdes à plusieurs maladies. Il y a des sources d'eau aux propriétés curatives : les unes guérissent de la goutte, les autres de la pierre; celles-là rendent aux nerfs leur souplesse, celles-ci soulagent une foule d'autres maux. Comme un seigneur qui nourrit ses valets et qui les soigne dans leurs infirmités, le Créateur, qui est le père de famille de l'univers entier, tient toujours table ouverte pour nourrir ses enfants, de même qu'il a toujours en réserve quelque remède pour les guérir dans leurs maux.

I.

Dieu, comme Créateur, pourvoit aux nécessités des hommes ; comme un père amoureux, il prévient leurs désirs et cherche à les satisfaire.

Toutes ces précautions, Dieu les a prises pour le meilleur usage de l'homme et pour la plus grande utilité de l'univers. Néanmoins il n'a pas borné là ses attentions, et non content d'agir avec nous comme un maître avec ses serviteurs, il nous a traités comme un père traite ses enfants bien-aimés, les objets de ses plus vives tendresses. Sans doute qu'il nous donne d'abord les choses indispensables au maintien de notre vie ; mais sa bonté dépassant sa justice, il en crée encore une infinité d'autres pour flatter notre goût et contenter nos plaisirs, de telle sorte qu'il n'y a pas un de nos sens qui n'ait ses consolations et ses jouissances. En voulez-vous la preuve? Pour commencer par le plus excellent de tous, je veux dire par le sens de la vue, voyez que de fleurs de toutes couleurs et de toutes formes surgissent dans les champs les plus incultes et les moins travaillés! On y trouve d'innombrables variétés de roses, d'œillets, de violettes odoriférantes, de jasmins, de lis, et de tant d'autres fleurs si belles et si bien faites que, selon la parole du Sauveur lui-même, « jamais Salomon dans sa gloire ne fut vêtu comme la dernière d'entre elles. » *Matth.* VI, 29. Que dire encore de la fraîcheur des prairies, des bois touffus, des jardins fleuris, de la verdure des champs, de l'admirable beauté de quelques oiseaux et surtout de celle du paon, qui ravit d'admiration le premier peuple qui l'aperçut? Que dire de l'éclat du ciel étoilé par une nuit sereine? Y a-t-il au monde un spectacle qui vaille celui-là? Y en a-t-il un qui nous fasse mieux comprendre la beauté et la puissance de l'artiste qui l'a fait?

S'il fallait parler du sens de l'ouïe, je trouverais la nature aussi riche et Dieu aussi bon. Quelle ravissante musique et quel doux concert ne nous donnent pas les rossignols, les canaris, les serins et tant d'autres chanteurs harmonieux des bois, chefs-d'œuvre de la puissance du Créateur, qui a voulu que d'un instrument aussi petit que leur gosier puissent sortir des torrents d'har-

monie? Et par-dessus toutes ces merveilles, quelles richesses dans quelques voix humaines qui semblent être plutôt des voix d'anges que des voix de mortels? Le sens de l'odorat a été aussi magnifiquement traité. Et qui comptera tous les parfums, qui embaument le monde : le musc, l'algaliè, l'ambre, le benjoin et tant d'autres arbres odoriférants qui poussent dans les Indes orientales? Ajoutez à ces parfums déjà si riches, la suavité indicible de mille sortes de fleurs qui, après avoir charmé la vue par la beauté de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs, réjouissent l'odorat par la bonne odeur qu'elles exhalent et par la liqueur embaumée qu'on obtient en les distillant. Nous avons déjà vu si Dieu avait moins bien traité le sens du goût; pourquoi redire encore ces mets multipliés qu'il a donné à l'homme dans les fruits et les chairs des animaux qui sont quelquefois si suaves et si doux? Mais à ces premiers dons, et dans le même ordre, Dieu en a ajouté d'autres, comme sont les épices, les clous de girofle, la cannelle, le poivre et plusieurs drogues qui flattent le goût. Il nous a encore donné le sel, qui donne de la saveur aux aliments et les préserve de la corruption; la canne à sucre, si utile et propre à tant d'usages; le miel, cette liqueur inestimable dont nous tirons tant de profits. J'ai nommé le miel, et comment s'empêcher de remarquer ici, admirable merveille! que Dieu a confié le soin de le produire à de pauvres petits animaux, aux abeilles? L'ordre qui règne parmi elles, la sollicitude extrême avec laquelle elles construisent leurs ruches, pénètrent l'homme de la plus vive admiration pour la sagesse de Celui qui a rendu de si petits corps capables d'une œuvre si magnifique, que tous les efforts des hommes réunis ne sont jamais parvenus à l'imiter. Le sens du toucher n'a pas été non plus oublié par Dieu : c'est pour lui procurer de douces jouissances qu'il a créé d'autres animaux, un peu plus grands peut-être que les abeilles, mais aussi étonnants qu'elles dans leur travail et dans leurs œuvres, nés tout exprès pour tisser la soie qui devient la parure des princes et des seigneurs, aussi bien que l'ornement des temples et des autels. Dans toutes ces choses, la providence s'est proposé uniquement notre plaisir et le rassasiement de nos sens, mais le plaisir légi-

time seulement et non pas les réjouissances criminelles, car il appartenait à sa grandeur de placer en ce monde tout ce qui pourrait être utile à notre usage et aux besoins de notre vie.

II.

Dieu a créé les animaux pour l'homme.

Etait-il bon qu'une créature aussi noble que l'homme vécût sur la terre sans serviteurs et sans esclaves? Dieu ne le pensa pas, et il créa alors tous les animaux, parmi lesquels les uns labourent la terre, comme le bœuf, les autres supportent et traînent d'énormes fardeaux, comme les chameaux, les mulets, les dromadaires et les éléphants, encore que ces derniers rendent de plus éminents services. L'homme utilise pour des usages divers tous les animaux, chacun suivant ses aptitudes; il dompte ceux-ci et parvient, en les pliant à son usage, à se rendre les fatigues des voyages plus légères; ceux-là, et ici on reconnaît ces coursiers agiles, intrépides et pleins d'ardeur, lui sont à la guerre d'une incontestable utilité; il trouve enfin, dans les fruits des troupeaux, une nourriture agréable, en même temps qu'une ressource pour se couvrir et se vêtir.

Que dire encore de l'infinie variété des chiens et de l'instinct merveilleux dont la nature les a doués pour le plus grand bien de l'homme? Le flair si subtil de quelques-uns de ces animaux, le courage et la joie avec lesquels quelques autres combattent pour leurs maîtres et s'exposent pour eux à de sérieux périls, fournissaient au philosophe romain l'occasion de prouver la providence de Dieu envers les hommes, car ce n'est qu'en leur faveur que ces aptitudes magnifiques leur ont été données. Le roi Masinissa, plein de défiance pour les hommes, avait confié la garde et la défense de sa personne à de nombreux et magnifiques lévriers qui veillaient sur lui nuit et jour. Mais comme nous tirons de la chasse une partie de notre subsistance, Dieu ne l'ayant pas instituée dans un autre motif, il fallait que rien n'en rendît l'usage difficile, et c'est pourquoi il y a une variété innombrable de chiens appelés chiens de chasse, précisément à cause des services éclatants qu'ils rendent à l'homme dans cet utile exercice. Les détails nous

entraîneraient trop loin ; qu'il nous suffise de dire qu'on cite des prodiges extraordinaires et des témoignages touchants de la plus grande fidélité; tel est l'instinct qu'ils ont reçu du Créateur, qu'après l'éléphant, il n'est pas d'animaux qui se rapprochent davantage de l'intelligence et du discernement des hommes!

Mais comme l'homme eût été mal servi s'il n'avait pu compter que sur des animaux sans raison, la divine providence, qu'on ne prend jamais en défaut, le comprit, et elle soumit l'homme au service de l'homme! Il y a des hommes, en effet, ignorants et grossiers qui naissent, ce semble, tout exprès pour se soumettre et pour obéir, de même qu'il en est d'autres plus fiers, plus intelligents et plus courageux, qui sont plutôt faits pour exercer l'autorité et le commandement que pour les subir. L'autorité devant être le fait du petit nombre, ceux-là ne sont pas nombreux auxquels la nature donne un esprit élevé et un grand cœur ; la grande majorité des mortels naissent, au contraire, avec une intelligence et un cœur petits, parce que les nécessités de la vie humaine étant multiples, réclament le concours d'un plus grand nombre de serviteurs. S'il nous était permis d'user d'une comparaison assez exacte, nous comparerions volontiers les premiers aux pierres précieuses qu'on ne trouve que dans peu de contrées, et les seconds aux pierres ordinaires si communes et si généralement répandues. Quoi qu'il en soit, ces aptitudes diverses établissent entre les hommes une communauté d'intérêts profonde, car si les grands ont besoin du service des petits, les petits, à leur tour, ne sauraient se passer de l'autorité et du commandement des grands.

CHAPITRE VI.

De la providence que Dieu exerce sur les choses humaines.

Ce qui précède publie hautement la providence du Créateur sur les choses humaines. Malgré cela, cependant, il s'est rencontré des philosophes assez dépourvus de raison qui, tout en reconnaissant les soins que la providence de Dieu avait donnés aux

animaux, ont osé nier qu'elle se fût exercée sur les hommes à cause des désordres qu'ils rencontraient en eux, du triomphe des méchants, de la défaite des bons et d'autres raisons pareilles. Outre que c'est un excès de folie inconcevable de prétendre que Dieu prend un soin attentif des animaux et qu'il ne se préoccupe nullement de l'homme, pour lequel tous les animaux ont été faits, leur erreur devient manifeste pour peu qu'on observe avec quelle attention délicate Dieu a tenu à ne pas laisser un seul des sens de l'homme sans des plaisirs spéciaux, comme on peut s'en convaincre d'après ce qui vient d'être exposé. Mais en veut-on une preuve plus frappante? Qu'on observe tout ce que Dieu a fait pour l'homme et pour l'homme seul. Cicéron ne voulait pas d'autres preuves de la providence de Dieu. Il en trouvait un argument irréfutable dans l'instinct des chiens pour découvrir et poursuivre le gibier à la chasse, et dans leur fidélité à défendre leurs maîtres. Mais même, à part ces choses, il y en a d'autres dont les animaux ne tirent aucun profit et qui sont faites exclusivement dans l'intérêt de l'homme, comme sont, par exemple, la beauté des fleurs, et plus particulièrement celle des roses, des œillets, des violettes et de beaucoup d'autres, dont les parfums, très-indifférents aux animaux, réjouissent et consolent les sens de l'homme. Que dire encore des pierres et des perles précieuses, des rubis, des émeraudes, des escarboucles, des diamants et d'autres objets rares qui sont l'ornement de la vie humaine? Que dire de tant de plantes aromatiques et odoriférantes, comme l'ambre, le musc, etc.? Qu'ont à voir les animaux dans toutes ces choses? Que dire de toutes ces épices, clous de girofle, piment et autres, uniquement destinées à flatter le goût de l'homme? Que dire des eaux thermales si abondantes, de tant d'herbes ou racines médicinales ayant chacune des propriétés distinctes; de la rhubarbe qui apaise la colère, de l'agaric qui excite l'indolence, de mille plantes enfin produisant toutes leur effet, comme nous l'avons exposé plus haut? Ajoutez à tous ces présents du Ciel celui des minéraux : l'acier, le cuivre, l'étain, le plomb, le mercure, l'or et l'argent d'un si utile usage dans le commerce, le fer dont on se sert pour labourer la terre. Est-ce que la soude, cette plante

exotique, avec laquelle on fait de si belles pièces du plus pur cristal, n'est pas uniquement destinée à l'homme? Est-ce que tant d'autres fruits de la terre, la canne à sucre, par exemple, ne lui sont pas particulièrement dédiés? Que dire du ver qui file la soie dont on se sert pour orner les temples et pour parer la majesté des princes de ce monde? Et cette merveilleuse pierre qu'on nomme l'aimant, que la divine providence a créée et qu'elle a fait découvrir pour le plus grand intérêt de la navigation et des relations entre les peuples, à qui donc peut-elle servir, si ce n'est à l'homme? N'est-ce pas par son secours qu'on enlève et qu'on porte, pour le soutien de nos corps, ce qui manquait dans un pays et qui se trouve en excès dans un autre? Après ces témoignages remarquables, et après tant d'autres que nous pourrions également produire, quel homme pourrait être assez aveugle pour nier la sollicitude attentive avec laquelle la providence du Créateur veille sur nos corps?

Mais par le seul fait que Dieu veille sur nos corps, il s'ensuit qu'il est encore plus attentif aux besoins de nos âmes; le corps, en effet, a été fait pour l'âme, comme un esclave pour son maître; il est sa demeure habituelle et comme l'instrument de toutes ses œuvres. C'est dans le corps que résident les cinq sens qui sont les serviteurs et les ministres de l'âme. Par le moyen de ces sens, et spécialement par celui de la vue, l'âme distingue et connaît une multitude de choses; et c'est en se basant sur les expériences que ceux-ci lui avaient fournies qu'elle s'est élevée jusqu'à l'invention de toutes les sciences libérales et des arts mécaniques; c'est par eux, enfin, qu'elle est parvenue à la connaissance de la première cause, qui est Dieu. En parcourant une série indéfinie de causes, en connaissant par les effets visibles les choses invisibles, l'ordre et la dépendance qui règnent en elles, l'âme a connu aussi la première de toutes les causes, qui est le principe de toutes les autres, c'est-à-dire Dieu lui-même.

On objectera peut-être avec Epicure : « Vous dites que la providence de Dieu veille attentivement sur toutes les choses humaines; mais alors pourquoi les vipères et les autres serpents qui sont plutôt nuisibles qu'utiles? » Eh quoi! répondrons-nous,

n'y a-t-il pas, dans toute république bien ordonnée, en même temps qu'une récompense et des avantages pour les bons, des peines et des châtiments pour les méchants? Dans la nature, les choses nuisibles et empoisonnées sont entre les mains de Dieu des instruments et des fouets dont il se sert pour nous châtier. De même qu'il se venge quelquefois de nos crimes en tarissant les sources du ciel, il envoie quelquefois pour nous punir des insectes dévastateurs qui portent la désolation dans nos campagnes.

Il est vrai qu'en même temps que la providence se sert de ces instruments pour nous châtier, elle modère ses rigueurs et ne permet jamais que ces fléaux tournent à une ruine complète. En voici quelques exemples frappants : Le scorpion met bas toujours onze petits; mais à peine sont-ils nés, qu'il en tue dix, n'en gardant qu'un pour la conservation de l'espèce; celui qui survit, pour tirer vengeance de la mort de ses frères, tue sa mère et la dévore. Pareille chose arrive pour la vipère : la vipère femelle tue le mâle en lui dévorant la tête; trois jours après, elle a une portée de vingt petites vipères, qui naissent chacune à leur tour, et jour par jour; tout va pour le mieux en commençant, mais les dernières nées, impatientes de voir la lumière, déchirent le ventre de leur mère et sortent avec empressement, après avoir coûté la vie à leur père et après l'avoir arrachée à leur mère. Il y a là, on ne peut en disconvenir, une magnifique intervention de la providence, qui ne veut pas que des êtres si dangereux se multiplient outre mesure et d'une façon désastreuse.

On raconte qu'il existe au Brésil un serpent dont la morsure donne promptement la mort; afin qu'il fît moins de victimes, le Créateur a mis sur sa tête une sorte de sonnette qui prévient, par le bruit qu'elle fait, les hommes du danger qui les menace. Il y a dans l'île de Ceylan, d'où nous tirons la cannelle, une autre espèce de couleuvres, tout aussi dangereuses, qu'on appelle serpents à chapeau; mais, à côté du mal, la providence a placé le remède, et, sur ce même sol, pousse un arbre dont les feuilles ont la propriété de neutraliser le venin de ces animaux. Le Pérou a aussi des couleuvres énormes qui ne mesurent pas moins de trente-cinq palmes de long et qui ont le plus redoutable aspect; cepen-

dant les Indiens leur ont donné le nom de serpent-bœuf (boa) parce qu'ils peuvent, et qu'on peut d'ailleurs s'approcher d'elles sans en recevoir aucun mal. Elles se nourrissent des cerfs ou des autres animaux qui habitent dans ces pays ; car ne pensez pas que leur douceur ait étouffé en elles l'instinct astucieux du serpent ; elles se placent au bord des eaux où viennent se désaltérer ceux auxquels elles font la guerre, et là, faisant le guet, quand ils s'approchent, elles les frappent de leur queue, les terrassent, les mettent en pièces et les dévorent, ne laissant autre chose d'eux que les os et la peau. Celui de qui je tiens ces détails m'a raconté que, voyant un jour un pauvre animal entre les dents de ce monstrueux serpent, il délivra la malheureuse victime, fit lâcher prise à la bête et la mit à mort sans courir aucun danger. N'y a-t-il pas là un témoignage frappant de la providence avec laquelle Dieu veille sur les hommes ? car voilà un animal farouche qui respecte les plus petits des hommes, et ne touche pas à un seul d'entre eux. Sans doute il y a d'autres animaux malfaisants qui n'ont pas pour les hommes les mêmes égards. Mais qu'importe cela pour la gloire de Dieu ? La providence du Créateur éclate en toutes ses œuvres : ici il se montre à nous comme un juge qui veut nous frapper ; là il devient un bon père qui ne désire rien tant que de nous guérir. Voilà pourquoi il a permis que les serpents fussent sujets à des enchantements, et que leur venin, demeurant inactif, ne produisît aucun effet nuisible. *Psalm.* LVII. Certes, ce n'est pas une petite merveille que des paroles puissent avoir tant de vertu sur des animaux sans raison. En faut-il davantage pour réfuter la mauvaise parole d'Epicure ? Terminons par là ce chapitre sur la providence divine, et renvoyons pour de plus amples explications à la première partie de notre *Introduction au Symbole* et au *Silva concionatorum*, où ce sujet se trouve plus longuement traité.

CHAPITRE VII.

Des grandeurs que le Seigneur notre Dieu fait éclater dans la création.

De tout ce que nous avons dit, soit au sujet des bienfaits que notre Seigneur nous a accordés dans la création, soit au sujet de sa providence si attentive à prévenir tous nos besoins et à les satisfaire, nous pouvons entendre l'obligation où nous sommes d'aimer et de servir un Dieu qui nous a donné et qui nous donne encore tant de marques de son amour. Mais cette obligation repose sur un autre principe, c'est-à-dire sur l'immensité et la grandeur de sa majesté telles qu'elles nous sont connues dans l'œuvre magnifique de la création dont nous avons déjà parlé. N'examinons que ce seul motif d'aimer et de servir Dieu : encore même que nous n'aurions reçu de lui aucune autre faveur et que nous n'en espérerions pas d'autre, nous serions tenus, par ce seul fait, à avoir pour lui, conformément aux droits de son immensité souveraine, le plus grand et le plus profond respect.

Mais pour mieux entendre ces choses, établissons avec saint Denys qu'il y a dans chaque créature trois choses distinctes : l'être, le pouvoir et le faire, qui se correspondent mutuellement et sont si bien la conséquence l'une de l'autre, que le faire découvre le pouvoir, et que le pouvoir fait connaître l'être. Ce principe étant admis, comment pourrons-nous nous faire une juste idée de l'être de Celui dont le pouvoir fut si grand qu'avec une seule parole et en un seul moment il produisit le monde avec une perfection qui ne laisse rien à désirer et qui exclut tout défaut? Quel pouvoir, en effet, que celui qui n'eut qu'à dire : « Que les eaux produisent les animaux, » pour peupler la mer d'une multitude de poissons et pour créer sur la terre et sous le ciel d'innombrables variétés d'oiseaux! Il était grand aussi Celui qui n'eut qu'à dire : « Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux, » pour faire jaillir du néant, dans le dessein d'éclairer le monde, le soleil, la lune, les planètes et ces étoiles innombrables qui sont toutes, pour si petites qu'elles

paraissent, beaucoup plus grandes que la terre? C'est une opinion du grand saint Augustin que Dieu créa en un moment tout un immense univers, et il fonde cette opinion sur ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : « Celui qui vit éternellement a créé toutes les choses ensemble. » *Eccli.* XVIII, 1.

O prodige magnifique et surprenant ! N'est-il pas vrai qu'on ne peut s'empêcher de contempler dans l'admiration cette puissance qui, avec une seule parole et dans un seul moment, fit sortir du néant de si grandes et de si nombreuses créatures? Entendez avec quelle surprise mêlée d'admiration Isaïe s'écriait : « Qui a mesuré les eaux dans le creux de la main, et qui de cette main étendue a pesé les cieux? Qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre? Qui a mis dans un équilibre inébranlable et par leur propre poids les collines et les montagnes? Qui seconde le Seigneur dans une œuvre si grande, qui lui donne des conseils ou dirige sa puissance? Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance. Les îles sont comme la poudre légère. Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels : tous les animaux de la terre ne seraient point un sacrifice digne de lui. Tous les peuples sont devant lui comme s'ils n'étaient pas; ils sont en sa présence comme le vide et le néant. Il est assis sur la terre comme sur un trône, et tous les hommes sont pour lui comme de petits insectes. C'est lui qui a étendu les cieux comme un voile et qui les a préparés comme un tabernacle pour y faire son séjour. Levez les yeux en haut et voyez qui a créé les cieux, Celui-là fait aussi marcher, dans un bel ordre, l'armée des étoiles et les appelle toutes par leur nom. » *Is.* XL, 12-26. Que prétend le Prophète dans ces paroles? Ah! son dessein est facile à découvrir. Il veut seulement, en déclarant l'immensité de la grandeur de notre Dieu, nous amener à vénérer et à aimer cette substance infinie devant laquelle les principautés et les puissances du ciel sont saisies de frayeur et les colonnes du firmament tremblent ébranlées. C'est par la vertu de religion que nous remplissons envers Dieu cet office, puisque c'est elle qui règle notre culte et notre respect envers lui.

CHAPITRE VIII.

Conclusion de cette première partie.

En résumé, cette première partie, qui s'achève, nous a révélé l'étendue de l'obligation où nous sommes de rendre à Dieu un culte digne de sa souveraine majesté, tant à cause de sa grandeur, que nous avons fait connaître, qu'à cause de ses innombrables bienfaits et de sa paternelle providence, qui nous lie à la reconnaissance au moins autant que les animaux farouches, qui savent tous se montrer reconnaissants envers leurs bienfaiteurs.

Cette reconnaissance que nous devons à Dieu, elle est si grande que les anges eux-mêmes, avec leurs voix inspirées, seraient incapables de l'expliquer. Une obligation, en effet, est d'autant plus étroite que celui qui l'impose est plus élevé. Or, ici la grandeur de notre Dieu étant infinie, nous lui devons un amour, un respect, un honneur infinis; tout ce qui manque donc à notre reconnaissance pour atteindre les proportions de l'infini la rend d'autant indigne de Celui auquel elle s'adresse. Hélas! nous avons beau rendre à Dieu nos adorations et nos hommages, nous aurions beau aimer Dieu comme l'aiment les anges, notre culte sera toujours indigne de lui! Toutes les raisons qui nous font un besoin et un devoir d'aimer et de vénérer les créatures les plus excellentes, existent à un degré supérieur encore quand il s'agit de Dieu. A qui devons-nous le respect en ce monde? Aux princes et aux seigneurs qui nous gouvernent, à nos parents de qui nous tenons la vie, aux hommes saints qui nous donnent, dans l'excellence de leur vie, des exemples de vertu, à tous nos bienfaiteurs enfin, à cause des services qu'il nous rendent. Mais Dieu n'a-t-il pas par excellence tous ces titres, et dès lors ne sommes-nous pas tenus de l'honorer plus que tous les hommes? Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Père des pères, le Saint des saints, le Bienfaiteur le plus généreux de tous les bienfaiteurs. Tous les liens qui nous unissent à ces sortes de personnes nous unissent à lui. Il n'y a pas de devoir sur la terre

plus étroit que celui de l'honorer; et de même qu'aucune perfection de ce monde ne mérite ce titre, quand on la compare à la perfection de Dieu, aucune obligation ne subsiste devant cette souveraine obligation.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, qu'aimer, servir et honorer ce puissant Seigneur, dont la grandeur est incompréhensible et les bienfaits innombrables, c'est le devoir le plus juste, le plus saint, le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau et le plus étroit qu'on puisse concevoir. Tous les titres d'honneur qu'on peut entendre et découvrir se trouvent ici, et tout ce que nous pourrons faire sera toujours bien au-dessous de ce que nous devrions. Cette vérité se confirme par le consentement de tous les peuples du monde; il n'en est aucun, en effet, comme nous l'avons dit, si barbare qu'on le suppose, quand même il ne connaîtrait pas le véritable Dieu, qui ne croie à son existence et qui ne lui rende une sorte de culte, encore que ce culte soit mauvais et sacrilége. Tel est d'ailleurs le culte qu'on doit à cette substance infinie, tels l'amour et les adorations qu'elle mérite, que non-seulement « le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels, » selon les paroles d'Isaïe citées plus haut, mais qu'il est encore impossible de lui offrir un sacrifice digne de lui. Réunissez les ardeurs de tous les bienheureux admis au bonheur de contempler la divine essence, ajoutez-y l'extase des chérubins et des séraphins, qui sont les plus purs de tous les esprits célestes, joignez-y encore et surtout l'amour bien autrement vif de la très-sainte Vierge, et même, si vous le voulez, celui de l'âme adorable de notre Seigneur Jésus-Christ; unissez, dis-je, tous ces amours, malgré leur perfection, ils seront encore bien loin de ce que mérite cette infinie bonté. Tous ces amours, en effet, si grands que vous les supposiez, sont finis; l'amour qui est dû à cette infinie bonté est au contraire infini, et Dieu seul peut le produire, car seul il s'aime lui-même infiniment comme il mérite. La loi de l'amour divin ne s'accomplit donc pleinement que dans le sein de Dieu même.

C'est conformément à ces principes que les théologiens ont déterminé la laideur et la malice de l'offense commise envers

cette souveraine majesté. Le péché, disent-ils, s'attaquant à un être infini, prend une noirceur infinie, et c'est justice qu'il soit puni d'une peine infinie, comme est la peine de l'enfer, qui nous prive d'un bien infini; encore même ce châtiment ne peut-il pas suffisamment expier ce crime et l'effacer. La bonté de Dieu est si grande que celui qui la méconnaît se rend digne des plus affreuses peines.

Je suis entré, dans cette première partie, dans d'assez grands détails pour bien faire ressortir l'obligation où nous sommes de servir et d'honorer ce souverain Seigneur, en lui rendant un culte qui soit agréable à ses yeux et conforme à l'excellence de sa dignité.

Mais quel culte devons-nous rendre à Dieu? De quelle manière veut-il être adoré? C'est ce qui nous reste encore à faire connaître. On a vu des hommes s'adonner envers leurs prétendues divinités à toutes sortes de cultes. Parmi ces cultes, les uns étaient superstitieux, les autres vains et oiseux, ne renfermant rien de bon; il y en eut de cruels et de sanglants, dans lesquels on offrait des sacrifices humains; il y en a eu de honteux et de déshonnêtes, qui prostituaient la pureté des vierges à l'impudique Vénus; quelquefois on y foulait aux pieds les premières règles de l'honnêteté, comme aux fêtes qu'on offrait à la déesse Flore ou au dieu Priape, et dont il est fait mention dans l'Écriture; d'autres fois on s'y livrait au délire des dernières extravagances, et aux bacchanales, des hommes, plongés dans la plus honteuse ivresse, se faisaient une gloire, pour honorer leur dieu, de prononcer des injures ou de faire des folies. Il n'y a là rien qui puisse surprendre; ces fêtes étaient dignes des divinités auxquelles elles s'adressaient, c'est-à-dire des démons. Je le demande, de ces dieux-là pouvait-on rien attendre ou espérer de mieux?

Que ces religions soient fausses et indignes du véritable Dieu, comment en douter encore après ce que nous en venons de dire? La véritable religion suppose et inspire des œuvres agréables à Dieu. Mais de tout ce que le monde renferme y a-t-il rien de plus agréable et de plus doux pour la cause de Dieu que de voir les

hommes se faire une haute idée de sa grandeur et de ses perfections et travailler à reproduire dans leur vie sa sainteté et sa pureté? Par là, en effet, l'homme devient semblable à Dieu, qui est la sainteté et la pureté même, et comme la ressemblance engendre l'amour, il s'ensuit que ceux chez lesquels brilleront davantage cette sainteté et cette innocence lui seront en même temps plus agréables et plus fidèles.

De là il faut conclure que la religion chrétienne est la seule religion véritable, car elle est celle qui nous fait le mieux comprendre la grandeur de Dieu et l'excellence de ses perfections, et aussi qui professe et enseigne la sainteté et l'innocence les plus parfaites. Nous démontrerons d'ailleurs bientôt qu'elle a seule tous les caractères d'une véritable religion, et qu'en dehors d'elle nulle ne peut les revendiquer avec une égale perfection. Ce sera le but de cette seconde partie. En voyant comme d'un coup d'œil la beauté et l'excellence de notre religion, nous l'aimerons plus vivement, nous sentirons la foi s'accroître dans notre âme, et le spectacle d'une vérité si importante sera pour notre esprit une source inaltérable de joie.

DEUXIÈME SECTION.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE PROFESSE ET ENSEIGNE LA SEULE FOI ET LA SEULE RELIGION DIGNES DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De la foi en général, et de deux sortes de foi en particulier.

Puisque dans cette cinquième partie de notre Introduction au Symbole il est surtout traité de la vérité et de l'excellence de notre sainte foi, et des deux principaux articles et fondements sur lesquels elle repose, il sera d'abord nécessaire de bien expli-

quer en quoi elle consiste. Il y a deux espèces de foi : l'une acquise et humaine, l'autre infuse, surnaturelle et divine; c'est cette dernière qui est la foi chrétienne. Laissant donc la première de côté, pour ne nous occuper que de la nôtre, la foi se définit une lumière surnaturelle que l'Esprit-Saint répand dans notre intelligence, et qui, par la vertu que Dieu lui donne, incline notre esprit à croire les articles de notre foi et les autres choses que Dieu nous a révélées dans ses Écritures, avec une fermeté et une certitude plus inébranlables que les choses que nous voyons de nos yeux ou que nous touchons de nos mains. La charité nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, quoique nous ne le voyions pas; la foi nous rend facile l'adhésion à toutes les vérités révélées, encore que nous ne les comprenions pas. En voulez-vous d'illustres exemples? voyez les martyrs; il y avait dans leurs rangs des personnes simples et ignorantes, d'obscures et pauvres femmes qui, sans avoir appris la théologie, sans avoir jamais vu de miracles, mais uniquement poussées par cette habitude de la foi, c'est-à-dire par la lumière intérieure de l'Esprit-Saint, demeuraient invincibles dans leurs croyances et préféraient se laisser déchirer ou mourir plutôt que de renoncer à leur foi.

Il faut donc le reconnaître avec la philosophie humaine, Dieu est bon, et sa providence, qui ne fait jamais défaut à aucune de ses créatures dans les choses nécessaires, se montre ici avec un nouvel éclat. Ce miséricordieux Seigneur n'ignorait pas combien la foi est nécessaire à l'homme, puisque, ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre, « sans elle il est impossible de plaire à Dieu. » *Hebr*. XI, 6; mais d'un autre côté il savait toutes les difficultés qu'elle présente. La foi, en effet, nous oblige à croire des choses surnaturelles qui dépassent les facultés de la raison humaine : le mystère de la très-sainte Trinité, par exemple, l'Incarnation et la Passion du Fils de Dieu, etc. Or l'homme étant une créature raisonnable, adhère facilement à tout ce que sa raison lui enseigne ou lui démontre, mais il éprouve au contraire toutes sortes de répugnances à croire ce qu'il ne comprend pas, à cause de l'inclination qu'il se sent à regarder comme impossible ce qui est au-dessus de sa conception. Là est le secret de toutes les hérésies

passées et futures. Les hommes et principalement les philosophes, pleins d'estime pour la lumière de la raison qu'ils regardent comme un rayon de la divine lumière éclairant nos âmes, et comme une participation mystérieuse, mais véritable, aux clartés de Dieu lui-même, n'ont pas voulu s'humilier sous le joug de la foi et ont toujours refusé de croire ce qu'ils ne pouvaient comprendre.

C'est pour venir au secours de notre faiblesse, c'est pour vaincre la répugnance de notre raison en présence du surnaturel, que la providence divine nous a donné un moyen surnaturel qui n'est autre que la lumière et l'habitude de la foi; par lui la foi nous devient facile, et, comme nous l'avons vu dans les martyrs, notre esprit se sent incliné à croire fermement les vérités de l'ordre surnaturel.

La foi infuse nous est donnée dans le baptême, comme toutes les autres vertus; seulement elle résiste à toutes les épreuves, et sa fermeté est telle que, encore que le péché mortel nous enlève la grâce et toutes les vertus qui émanent d'elle, la foi et l'espérance demeurent toujours en nous, à moins que nous ne les chassions par un acte qui leur soit expressément contraire, c'est-à-dire par le désespoir ou par un acte formellement opposé à la foi. De même qu'on voit souvent un édifice s'écrouler sans que les fondements aient subi le moindre ébranlement, ainsi, quand l'édifice des vertus s'écroule par le péché, la foi et l'espérance, qui sont comme le fondement de toutes les autres, demeurent toujours inébranlables dans nos âmes. Ce n'est pas qu'elles y soient toujours avec la même vigueur; loin de là; comme la grâce et la charité sont absentes, elles deviennent, pour employer le langage des théologiens, informes et imparfaites. La foi est morte aussi bien que l'espérance, et les choses mortes étant sans efficacité pour rien produire, cette foi n'a plus la même force, elle perd toute influence, et si elle est encore dans l'âme, c'est pour la plus grande condamnation de celui qui lui enlève toute action et condamne sa fécondité à demeurer stérile. Voilà pourquoi le Sauveur disait « que le serviteur qui, ayant connu la volonté de son maître, ne l'aura point exécutée, sera plus sévèrement traité que

celui qui ne l'aura point exécutée parce qu'il ne l'aura pas connue. » *Luc.* XII, 47.

Or la foi est un don spécial du Seigneur. Ecoutez comment s'en explique le grand Apôtre, dans son épître aux Ephésiens : « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu. Cela ne vient pas de vos œuvres, et nul de vous ne doit s'en glorifier. » *Ephes.* II, 8, 9. Dans son épître aux Philippiens, voici ce qu'écrit encore le même Apôtre : « Il vous a été donné par les mérites de Jésus-Christ, non-seulement de croire en lui, mais encore de l'aimer. » *Philip.* I, 28. Est-il possible, après ces paroles si explicites, de douter encore que la foi soit un don de Dieu, et un don gratuit de son infinie miséricorde? C'est par la foi que l'homme s'élève au-dessus de lui-même et dépasse les conditions de la nature raisonnable, puisque c'est elle qui, sans le secours d'autres arguments, le porte à croire avec fermeté les choses surnaturelles. Les philosophes ont remarqué que toutes les vertus avaient dans notre nature un principe qui les pouvait produire; nous sommes naturellement portés à la libéralité, à la justice, à la tempérance, à la force, etc., et Cicéron, dans un de ses Traités, exprime cette opinion, fausse sans doute, mais bonne à connaître, à savoir, « que si, par nos mauvaises habitudes ou nos conseils dépravés, nous n'étouffions pas les étincelles déposées par la nature dans nos âmes afin d'y susciter le feu sacré de la vertu, nous pourrions sans aucun autre secours arriver à la vie bienheureuse. » II *De Natur. deor.* Rien de pareil ne peut arriver pour la foi; cette vertu est si élevée, elle dépasse tellement la capacité de notre nature, que nos forces sont impuissantes à la produire. Celui qui, sans le secours et la lumière d'en haut, se flatterait de comprendre les choses de la foi, ressemblerait à un nain qui aurait la prétention de toucher à un toit élevé en élevant le bras. Insensé! mais tu veux l'impossible! Monte donc sur les épaules d'un géant et alors tu arriveras où tu ne pouvais atteindre par toi-même. C'est justement ce qui arrive à ceux qui, avec ou sans la lumière de la foi, veulent pénétrer la profondeur de nos mystères.

Maintenant que nous savons que la foi est un don magnifique de Dieu, il nous sera aisé de comprendre que le principal moyen de l'obtenir ou de la fortifier en nous est de la demander à Dieu par de ferventes et de fréquentes prières. Voulez-vous donc enraciner cette vertu dans votre âme, persévérez nuit et jour dans l'humilité et la prière et demandez à Dieu qu'il l'augmente et la perfectionne en vous. Remarquez-le bien : comme elle est le premier fondement et la racine de toutes les vertus, en même temps que la racine, se développeront les rameaux, et ainsi toutes les vertus qui procèdent d'elle grandiront et arriveront dans votre cœur au plus vif éclat.

La prière fervente nous est encore d'un autre secours. C'est dans la prière, ainsi que nous l'apprend saint Bernard, que l'âme boit ce vin mystérieux dont la suavité l'enivre, la jette hors d'elle-même et l'unit à Dieu. *Sup. Cant.*, XLIX. Telle est la douceur de ce breuvage saint, qu'il nous permet de sentir d'une manière presque certaine la présence de l'Esprit consolateur qui nous le prépare et nous le donne. Témoignage éclatant de la vérité de notre foi qui se rend maître de l'esprit de l'homme, dissipe tous les nuages et lui fait croire avec la plus grande clarté les mystères de notre foi.

Voilà un des principaux moyens par lesquels se confirme et croît en nous ce don céleste; avec lui la foi devient facile; sans lui, ni les démonstrations les plus victorieuses, ni les miracles les plus éclatants ne sont capables d'affermir nos esprits dans la foi. Est-ce que les prodiges manquèrent à Pharaon en Egypte? Est-ce que notre Seigneur n'opéra pas, sous les yeux des Pharisiens, de nombreux et signalés miracles? Cependant ni les uns ni les autres n'ont reçu la foi en partage. Pourquoi cela, sinon parce que leurs crimes les en avaient rendus indignes?

Un autre moyen de rendre cette lumière de la foi plus vive, c'est de vivre saintement. La clarté du soleil brille plus vivement quand elle se réfléchit sur un miroir limpide; de même les rayons de cette divine lumière obtiennent un éclat nouveau quand ils rencontrent une âme pure à laquelle le péché est étranger. De plus, et ceci est utile à observer, la foi, comme la charité et toutes

les vertus, augmente en nous par la pratique des bonnes œuvres; plus elles sont abondamment produites par une âme, et plus la foi y prend de profondes racines et de merveilleux développements, plus elle s'attache cette âme par des liens aussi saints qu'insolubles.

La foi tire un nouvel accroissement de la considération humble et pieuse de tout ce que le Seigneur a fait pour confirmer cette vérité. Que de prodiges! que de travaux! En vérité si l'erreur était possible après tant d'actions éclatantes, nous pourrions nous tourner vers Dieu et lui dire : « Si nous nous trompons, Seigneur, c'est vous-même qui êtes cause de notre erreur! Vous avez opéré tant de merveilles en faveur de cette doctrine qu'il nous était impossible de ne pas vous en regarder comme l'auteur et le maître! » C'est parmi les théologiens une opinion tout aussi commune qu'elle est remarquable. Encore que les articles de notre foi, disent-ils, ne soient pas évidents aux yeux de la raison humaine puisqu'ils sont au-dessus de toute raison, il est évident qu'ils doivent être crus. Les œuvres que notre Seigneur a faites pour les confirmer, sont si admirables et si nombreuses, qu'elles les imposent à notre foi avec une force qui équivaut à la plus invincible démonstration. « Vos oracles, Seigneur, s'écriait le Roi-Prophète, c'est-à-dire les vérités dont vous avez rendu témoignage, sont revêtus de toutes les marques de la vérité. » *Ps.* XCII, 7. Est-ce à dire qu'il en soit de cette démonstration comme des démonstrations mathématiques, formées seulement de trois termes ou de trois propositions? Loin de là, la démonstration dont il s'agit se compose de tout ce que notre Seigneur a fait à l'appui de sa vérité, et cette seconde partie n'en est que la rapide exposition. Il était utile de donner en quelques mots l'abrégé de toutes ces merveilles, afin que le lecteur chrétien pût apercevoir d'un coup d'œil le fondement et la force de notre foi sans avoir besoin de recourir à tout l'ouvrage. C'est ce que j'ai cherché à faire, avec la grâce de notre Seigneur dans la seconde partie de ce sommaire. J'y ai résumé très-brièvement vingt-deux excellences de la foi et de la religion chrétienne, desquelles découle la vérité de la conclusion que je viens de tirer. Une de ces

principales excellences étant le témoignage et le sang des martyrs (ici le mot de martyr veut dire témoin), j'en parlerai avec plus de détails, tout en laissant de côté les fruits nombreux qu'elle peut faire naître, ainsi que nous le verrons plus loin.

Comme conclusion de ce chapitre, je dis que la considération humble et pieuse de ces excellences est un motif puissant pour confirmer et accroître la foi dans nos âmes; il faut que cette considération soit humble, car la foi, comme nous l'avons dit, étant un don de Dieu qui descend du ciel, nul n'a le droit de regarder comme propre à l'obtenir des considérations qui ne seraient pas accompagnées de l'humilité du cœur et de la ferveur dans la prière. Il est écrit que Dieu donne sa grâce aux humbles et résiste aux superbes; d'où il suit que s'abîmer dans l'humilité en reconnaissant que la main de Dieu toute seule a le pouvoir de vivifier les ardeurs de cette pure lumière, est un moyen assuré de tirer un grand profit de cette considération. Néanmoins, que celui qui se livre à ce saint exercice n'aille pas croire qu'une seule des excellences sur lesquelles son attention va se porter soit une confirmation suffisante de notre foi; la démonstration n'est complète que lorsqu'elles sont toutes réunies comme en un imposant faisceau; quand elles sont réunies, la lumière devient invincible, alors surtout que parmi elles il en est qui suffisent par elles-mêmes à prouver notre foi, par exemple, les prophéties, les miracles et surtout la conversion du monde. Mais n'entrons pas dans plus de détails et renvoyons toute explication à la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

De la méthode suivie dans cette seconde partie.

Disons maintenant un mot sur la méthode qu'il faut suivre dans cette matière. Et d'abord commençons par établir une maxime universellement acceptée par les philosophes : que pour s'assurer de la vérité d'une chose, il faut prendre garde que tout ce qui s'y rapporte, ses propriétés, ses conditions, s'accordent

entièrement avec elle; s'il y avait opposition où disconvenance, ce serait une preuve de l'invraisemblance de la chose dont il s'agit. Eclaircissons par un exemple cette proposition, et aidons-nous d'une chose sensible pour comprendre la chose de l'esprit. Supposons qu'un roi, vaincu dans une bataille, ait été pris et traîné en captivité sans que son armée sache ce qu'il est devenu, s'il a survécu au carnage ou s'il a succombé dans la lutte. Mais voici qu'après neuf ans de captivité, le noble prisonnier, étant parvenu à s'échapper, retourne en son royaume, maltraité, méconnaissable, vêtu pauvrement, et il se donne partout comme le roi véritable qui revient prendre possession de sa couronne. Que feront, je vous le demande, les grands et les seigneurs du pays? Evidemment ils en viendront aux informations; ils examineront son visage, son corps, son âge avec un soin scrupuleux; ils interrogeront ceux qui vivaient familièrement avec lui et qu'il avait admis à la connaissance de ses secrets, sur les démarches qu'ils ont faites seuls avec lui, sur les paroles et les promesses confidentielles qu'ils ont entendues, et sur d'autres renseignements semblables : si tous les signes s'accordent entre eux et trouvent une application parfaite dans le prétendant inconnu, ils le reconnaîtront et le proclameront aussitôt comme leur véritable roi. N'est-ce pas le moyen le plus sûr de résoudre le problème en question? Or voilà comment nous procéderons dans la recherche que nous allons faire de la vérité de notre foi et de notre religion, en montrant clairement que toutes les propriétés et perfections que les intelligences créées peuvent désirer dans une religion sainte, notre religion les possède d'une manière si parfaite qu'on ne peut ni concevoir, ni désirer de plus magnifique accord. Ce premier point obtenu, l'excellence et la beauté de notre sainte religion brillera d'elle-même, c'est-à-dire par ce qu'elle enseigne et contient, sans avoir besoin de recourir à des raisonnements humains. On verra alors combien est vraie cette parole de Cicéron : « Oh! que la vérité est puissante, puisqu'elle peut se défendre et résister par ses propres forces aux ruses, aux piéges, aux dangers dans lesquels les hommes voudraient la précipiter! »

L'intelligence en face de ces excellences et propriétés, devant une chose si pure et si parfaite, méprisera les subtilités des raisonnements humains, et, confirmée dans la vérité de la foi, elle pourra s'écrier avec le Prophète : « Vos oracles, Seigneur, c'est-à-dire les mystères que vous m'avez enseignés, sont dignes de toute croyance ; » elle entendra cette musique spirituelle qui résulte du concert de nos mystères avec la pure vérité et de leur mutuel accord ; elle rendra grâces à notre Seigneur de ce don inestimable de la foi, trop heureux de le conserver même au prix de grandes peines par une vie pure et une bonne conscience ! Passons maintenant à l'exposition des excellences de notre foi.

CHAPITRE III.

Première excellence de la foi chrétienne : elle a été révélée de Dieu.

Entre toutes ces excellences, la première consiste en ce que la foi et la doctrine de notre religion ont été révélées par Dieu. La foi, comme nous l'avons déjà dit, est la racine et le fondement de toute la vie chrétienne. En tant qu'elle est le fondement, elle doit être ferme et inébranlable, afin de pouvoir donner de la solidité à toutes les parties de l'édifice qui s'élève sur elle. Si elle est faible et mobile, ce qui reposera sur elle participera à sa faiblesse et à sa mobilité. Il est donc nécessaire que la foi, qui est, nous l'avons vu, le fondement de la vie chrétienne, soit très-certaine, très-ferme et d'une infaillible vérité. Or une vérité infaillible doit avoir un principe également infaillible, et en ce sens elle doit découler de la première vérité qui est Dieu, chez qui on ne saurait concevoir ni l'erreur ni le mensonge, tout autre principe étant fatalement entaché de faiblesse ou d'erreur. L'esprit humain, obscurci par les ténèbres du péché originel, ne peut en matière de religion rien produire de véritable et d'infaillible, témoin ces sectes infinies, ces pratiques infâmes, ces religions fausses de l'idolâtrie qui furent le scandale de l'univers avant que la lumière de l'Evangile éclairât le monde ; témoin encore les opinions si nombreuses et si pleines de contradictions des

philosophes. Ces hommes d'élite, qui étaient comme la fine fleur de la nature humaine, passaient leur vie à purifier et à perfectionner dans l'étude de la sagesse l'imperfection de leur intelligence; mais où aboutissaient leurs efforts? On ne trouve pas la moindre unité dans leurs doctrines; ils ont tous des opinions différentes ; leur langage confus ressemble à celui de ces hommes qui élevaient la tour de Babylone, et ce qui est pire, ils ne s'entendaient pas sur trois choses essentielles qui importent le plus à la vérité d'une religion : la providence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la fin dernière de l'homme. Pour ce qui regarde la providence, les uns prétendent qu'elle veille aux choses d'ici-bas; les autres, au contraire, le nient; il en est même qui reconnaissent qu'elle veille sur les animaux, tandis qu'elle abandonne et délaisse l'homme. L'âme est mortelle d'après les uns; d'après les autres elle est immortelle. Mais ce qui est autrement affligeant, c'est que, la connaissance de notre fin dernière étant la mesure et la règle qui doit dicter notre conduite et diriger nos pas, on ne trouve qu'incertitude et doute sur cette question dans les écrits de ces hommes illustres dont nous parlons; que dis-je? M. Varron, au rapport de saint Augustin, compte deux cent quatre-vingt-huit opinions, ou, pour mieux dire, extravagances, sur cette importante matière. Pour eux, en effet, tout se terminait à cette vie, abîme infini de misères, mer immense éprouvée par toutes les tempêtes et tous les troubles; leur fin dernière et leur bonheur, ils ne supposaient pas pouvoir les placer dans une existence dont ils n'avaient aucune notion. Aussi entendez comme saint Augustin s'indigne hautement contre les philosophes et contre tous ceux qui cherchent leur félicité en cette vie : « Où allez-vous, hommes perdus, pourquoi marcher à la poursuite de la félicité dans des chemins si difficiles et si durs? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Cherchez ce que vous cherchez, mais vous ne le trouverez pas où vous le cherchez. Eh quoi! vous cherchez la vie dans la région de la mort, vous ne l'y trouverez pas. Comment trouveriez-vous la vie heureuse là où se trouvent à peine quelques vestiges de vie? » Aug. *Conf.*, IV, xii. Dans ces paroles le saint docteur condamne non

plus ceux qui recherchent la vie heureuse, c'est là un désir ardent imprimé dans nos cœurs par Dieu comme un encouragement à la vertu; ceux qu'il réprouve, ce sont ceux qui perdent le temps à chercher le bonheur où il n'est pas, c'est-à-dire en cette vie.

Mais pour en revenir à notre sujet, puisque la vérité de la foi est le fondement de la vie chrétienne, puisque cette vérité doit être très-certaine, très-ferme et infaillible, puisque cette fermeté ne se trouve ni dans les écoles et les enseignements philosophiques, ni moins encore dans l'esprit des hommes, il s'ensuit qu'elle doit nous venir de Dieu. Si Dieu, en effet, et la philosophie est forcée de le confesser, donne toujours à ses créatures ce dont elles ont besoin; s'il n'en est aucune, si infime qu'elle soit, une mouche, une fourmi, qui soit privée de ce qui est indispensable à la conservation de sa vie, combien moins l'homme, pour le service duquel ce monde a été fait? S'il a créé, pour la subsistance de l'homme tant de sortes d'aliments, d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; si pour guérir les maladies de ce corps corruptible qui lui est commun avec les bêtes, Dieu a fait tant d'espèces d'herbes, de pierres et d'eaux curatives, comment aurait-il oublié les âmes immortelles par lesquelles les hommes se rapprochent des anges, et les aurait-il privées des secours que réclame la perfection de leur vie? Eh quoi! il n'aurait pas pourvu à toutes les nécessités de l'âme, celui qui s'est montré si généreux pour les besoins du corps? Qui oserait dire une pareille chose de cette providence qu'on ne prend jamais en défaut? Ah! c'était le cas ou jamais d'exercer sa bonté. Quel désordre et quelle inconséquence n'y aurait-il pas eu à satisfaire avec tant d'abondance à toutes les exigences du corps, et à laisser en souffrance les nécessités de l'âme, l'âme si supérieure au corps et à laquelle ce dernier doit être soumis comme un esclave l'est à son maître, ainsi que nous l'avons prouvé en parlant de la providence de Dieu?

Un grand Docteur donne à l'appui de notre proposition une raison qui me paraît sérieuse et que je vais exposer. Il suppose, ce que nous démontrerons plus tard, qu'il n'y eut jamais dans

le monde une religion ayant produit un aussi grand nombre d'hommes bons et saints que la religion chrétienne. Partant de ce principe, voici son raisonnement : Dieu étant la bonté même, doit aimer les bons, car d'après Aristote, la similitude engendre l'amour. Si Dieu aime les bons il doit les secourir dans leurs besoins, et le plus essentiel de tous c'est le salut. Or, comment se sauver si l'on n'a une connaissance véritable et assurée de Dieu? Et comment connaître Dieu, s'il ne donne lui-même cette connaissance? Voyez dans quelles superstitions et dans quelles erreurs grossières les hommes sont tombés à ce sujet. Voilà un enchaînement rigoureux de propositions incontestables. Qu'en conclure, sinon que la religion chrétienne, qui a produit tant de saints et d'hommes vertueux, comme l'histoire de l'Eglise et le Martyrologe en font foi, possède la connaissance du vrai Dieu? Dire que la connaissance de Dieu et un culte digne de lui sont choses étrangères à ce monde, c'est un horrible blasphème, car c'est avancer que la plus noble créature que Dieu eût placée sur la terre, celle pour laquelle toutes les autres ont été faites, l'homme enfin a été créé parfait sans pouvoir atteindre sa dernière fin. Evidemment il y a là un oubli manifeste de la bonté, de la sagesse, de la providence du Créateur qui n'a rien fait de plus parfait que l'homme.

Or c'est pour satisfaire à ce besoin de notre nature que Dieu nous a révélé par la bouche de ses ministres la doctrine de la foi, c'est-à-dire ce que nous devons croire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons faire et enfin la manière de le servir et de l'honorer. Il nous reste maintenant à montrer que cette céleste doctrine est justement celle que la religion chrétienne professe et enseigne ; nous le ferons dans la suite de cet écrit où la beauté et les excellences de cette doctrine nous amèneront à reconnaître que Dieu en est l'auteur et qu'il nous l'a révélée lui-même.

CHAPITRE IV.

Seconde excellence de la religion chrétienne : elle nous donne une haute idée de Dieu.

Mais non-seulement la vraie foi nous vient de Dieu ; un de ses caractères principaux, le principal même après celui-là, c'est la haute idée qu'elle doit avoir des grandeurs infinies de ce même Dieu. Cette vérité n'échappait pas aux philosophes païens ; Galien, le prince des médecins, parlant de la structure du corps humain et des merveilles qu'il présente, remarquait que la véritable religion ne consiste pas à offrir à Dieu des parfums suaves ou des sacrifices d'animaux, mais plutôt à connaître sa sagesse si profondément manifestée dans la structure de nos corps, sa puissance dont la grandeur éclate dans la perfection et la difficulté de ses œuvres, sa bonté enfin qui donne aux créatures tout ce qui est utile à leur conservation. Le philosophe s'exprimait ici comme Dieu lui-même qui avait dit par le prophète Osée : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, je préfère la science de Dieu à tous les holocaustes, » *Osée,* VI, 7, qui sont les plus parfaits de tous les sacrifices. Or la foi catholique nous donne cette science complète de Dieu. Elle confesse que Dieu est un être si grand qu'on n'en saurait concevoir de plus grand ; elle lui attribue toutes les grandeurs et toutes les perfections dont l'intelligence des hommes ou des anges peut se faire l'idée, et elle les lui attribue toutes à un degré de perfection souverain : elle le reconnaît comme infiniment bon, infiniment sage, puissant, saint, beau, juste et miséricordieux. Elle exalte et célèbre surtout sa toute-puissance, qu'elle proclame si universelle et si grande que pour créer l'univers et tout ce qu'il renferme, une seule parole lui suffit. « Il a dit, s'écrie le Prophète, et tout a été fait ; il a ordonné et tout a été créé. » *Ps.* CXLVIII, 5. Mais ce qui dépasse toute admiration, c'est que Dieu aurait pu créer avec la même facilité mille autres mondes aussi grands, aussi beaux, aussi peuplés que celui-ci. La foi confesse encore que Dieu a tout

créé sans nécessité, qu'il gouverne toutes choses sans se lasser jamais, qu'il les conduit à leur fin sans être jamais détourné. Elle confesse que toutes les choses créées dépendent de lui, et de lui seul; que toutes sont sujettes au changement, pendant qu'il est seul immuable; que toutes sont composées, mais qu'il est seul sans composition et sans division; que toutes sont susceptibles d'acquérir, tandis qu'il ne peut y avoir en lui rien de nouveau ni rien de vieux; que pour toutes les créations il y a le passé, le présent et l'avenir; qu'en lui il n'y a ni passé ni avenir, parce que tout est présent à ses yeux au moment de son éternité. Elle confesse que l'être, le savoir et le pouvoir, limités et finis dans tous les êtres, sont infinis en lui et ne peuvent être limités par personne. Elle confesse que tout a commencé et que tout finira, excepté celui qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura jamais de fin, parce qu'il est lui-même le principe et la fin de tout ce qui existe. Enfin elle confesse que tout ce qui est peut cesser d'être si Dieu le veut, tandis que Dieu ne peut cesser d'être comme étant l'être même. Telle est sa grandeur, que l'ensemble magnifique de la création est devant lui comme une goutte de rosée matinale qui descend sur la terre. *Sap.* XI, 23. Telle sa bonté, que rien ne mérite d'être appelé bon, si on le met en comparaison avec elle; telle sa beauté, que toutes les beautés créées s'obscurcissent et s'évanouissent en sa présence; telle sa sagesse, que toute science n'est qu'ignorance devant elle. Ce Dieu est souverainement ami des bons; il se plaît à reconnaître leurs services et les en récompense amplement; il déteste au contraire les méchants, poursuit leurs actions d'une haine souveraine, et fait tomber sur eux le poids de sa vengeance. Pour tout dire en un mot, il est dans toutes ses perfections infini, immense, ineffable, invisible et incompréhensible à ce point que ce que peuvent penser de lui les plus purs des séraphins n'est rien en comparaison de ce qu'il est, puisqu'il est infini. N'est-ce pas ce que nous représentent les deux séraphins que le prophète Isaïe aperçut dans le temple et desquels il écrit « que leurs ailes voilaient la tête et les pieds de Dieu, » *Isa.* VI, 2, afin de nous donner à entendre qu'aucune créature, si élevée qu'elle soit

d'ailleurs, ne peut entièrement connaître la nature incompréhensible et infinie de Dieu? Oh ! qu'elle est donc belle l'idée que la religion chrétienne nous donne des grandeurs de Dieu! Est-il possible de s'en faire une plus haute et plus parfaite? On a vu des philosophes contester la providence de Dieu et le soin qu'il prend des choses humaines, lui refuser ses principaux attributs, la justice, la miséricorde, la reconnaissance envers les bons, la fidélité envers ses serviteurs fidèles, et détruire enfin par là toute religion et tout culte divins. Mais que la foi catholique est différente, et comme elle entend mieux la nature et la perfection de Dieu! Rien à ses yeux ne se dérobe à sa providence, pas même le passereau qui tombe dans le filet, selon la parole du Sauveur, *Matth.* x, 29, pas même les petits des corbeaux « auxquels il donne leur nourriture » quand leurs pères les oublient.

I.

Pureté de notre foi.

Cette excellence se rapporte entièrement à la foi. C'est à la foi qu'il appartient en effet de croire et de confesser les grandeurs et les perfections divines que nous avons rapportées, comme c'est à elle qu'il appartient de rendre à Dieu un culte particulier qu'on appelle le culte de latrie. Qu'elle soit donc vive et profonde en nous! Mieux vaut perdre la vie que trahir en un seul point ses croyances. De même qu'un capitaine, chargé par son roi de défendre une forteresse, est obligé de mourir, si c'est nécessaire, plutôt que de trahir son roi en la livrant à l'ennemi, ainsi le chrétien est tenu de mourir avant de trahir le vrai Dieu en offrant ses adorations à une fausse divinité.

La foi chrétienne nous lie par ces obligations sacrées; mais ce qu'elle commande, elle l'a déjà magnifiquement obtenu et rempli. Jetez les yeux sur ces millions de martyrs qui se sont laissé déchirer et mettre à mort pour ne pas rendre aux idoles un honneur qui n'était dû qu'à Dieu, et vous verrez quels exemples elle met sous vos yeux ! Contre cette loi rien ne saurait prévaloir ; les droits du sang, les rapports qui unissent les pères à leurs enfants et les enfants à leurs pères, tous les liens, pour si sacrés, pour si

étroits qu'on les suppose, il faut savoir les sacrifier à l'accomplissement du premier de nos devoirs; le zèle de l'honneur et de la gloire de Dieu doit nous faire fouler aux pieds toute obligation qui lui serait contraire.

Voici deux lois admirables par lesquelles Dieu lui-même nous exprime la foi et le respect qui sont dus à sa divine majesté. Ecoutez la première : « Si votre frère, ou le fils de votre mère, votre fils ou votre fille, ou la femme qui repose sur votre sein, ou votre ami que vous aimez comme votre vie, veut vous faire adorer des dieux étrangers, ne vous laissez pas émouvoir jusqu'à l'épargner ou le cacher; qu'il meure bientôt sous les coups de tout le peuple; et jetez-lui vous-même la première pierre. » *Deut.* XIII, 6-9. Voyez-vous, par les justes sévérités de la loi, combien est redoutable la majesté d'un Dieu auquel nous devons tant de respect et d'obéissance? Mais prêtez l'oreille à la seconde des lois de Dieu; elle n'est pas moins admirable que la première: « Si dans quelqu'une des villes que le Seigneur votre Dieu vous donnera à habiter, vous entendez dire qu'il y a des hommes qui adorent des dieux étrangers, et si, après avoir recherché la vérité avec soin, vous trouvez que ce qu'on vous a dit est certain, passez aussitôt les habitants au fil de l'épée, et détruisez tout ce qui se trouve dans cette ville, jusqu'aux animaux qui paissent dans la campagne; ramassez au milieu des places tous les meubles qui y sont, brûlez-les avec la ville, en sorte que cette cité demeure éternellement ensevelie sous ses ruines, et qu'elle ne soit jamais relevée. Prenez garde de ne rien retenir de ce qu'elle peut avoir, mais que toutes ses richesses soient pour vous un objet d'abomination. » *Ibid.* 12-17. Que s'ensuit-il de cette loi? Sans doute que nul n'avait le droit de se souiller au contact de l'or, de l'argent ou des autres richesses que cette ville impie pouvait contenir, tant étaient grandes la haine et l'horreur que devait inspirer tout ce qui avait servi d'une manière ou d'une autre à éloigner les hommes du culte de Dieu. Cette loi, comme la précédente, nous fait bien voir quelle sorte de respect est dû à la souveraine majesté de Dieu; les châtiments épouvantables infligés à celui qui la dédaigne ou l'oublie en sont un irrécusable témoignage.

CHAPITRE V.

Troisième et quatrième excellence de la foi chrétienne : elle est très-religieuse, c'est-à-dire très-soucieuse d'honorer et de glorifier Dieu par un culte digne de lui ; elle est aussi toute spirituelle.

Une autre excellence de notre foi qui se rapporte étroitement à la précédente, c'est qu'elle est très-religieuse, c'est-à-dire jalouse de rendre à Dieu le culte et le respect qu'il mérite, et tout occupée à célébrer ses louanges. Il est ici très-important de se souvenir qu'après les trois vertus théologales, qui sont les plus nobles de toutes parce qu'elles ont Dieu pour objet immédiat et qu'elles se rapportent directement à lui, la vertu de religion a la première place. Or la religion est une vertu qui nous porte à rendre à Dieu un culte et un respect particuliers, en le louant, en lui rendant grâces de ses bienfaits, en lui demandant son secours et les remèdes qui nous sont utiles dans tous nos besoins comme au seul médecin de nos âmes, en nous consacrant enfin spontanément et joyeusement à son service. C'est à la religion de louer et de glorifier Dieu, de chanter et d'exalter les perfections et les grandeurs que la foi confesse ; aussi ai-je dit que cette excellence était étroitement unie à la précédente, car ce que l'une confesse l'autre le célèbre et le chante. L'Eglise chrétienne, pour entrer dans l'esprit de cette excellence, a institué l'office divin des sept Heures canoniques, où on récite les psaumes, les hymnes et d'autres prières, ainsi que les fêtes de l'année ; elle a confié le soin de vaquer à la récitation de l'office à ses ministres, aux clercs, aux religieux et aux religieuses voués et consacrés à Dieu. Mais regardant comme insuffisantes les louanges rendues à Dieu dans l'office du jour, elle a voulu qu'une partie de la nuit fût consacrée aux mêmes exercices. C'est pourquoi elle a prescrit non-seulement aux religieux, mais encore aux religieuses, malgré la faiblesse de leur sexe, de se lever pendant la nuit aux mêmes heures ; et la plupart de ces hommes et de ces femmes, afin de s'éveiller plus facilement, se couchent tout habillés sur des lits fort durs, et se trouvent

dès lors plus dispos et plus légers quand vient l'heure de chanter les louanges divines.

L'Eglise, entre autres prières ou lectures sacrées, a eu l'heureuse idée de mettre dans la bouche de ses ministres et de ses fidèles les Psaumes du Roi-Prophète. Pourquoi? Parce qu'en les récitant nous mettons en pratique les principaux devoirs de la religion qui consistent à louer Dieu, à chanter ses louanges, ses perfections, ses grandeurs et la magnificence de ses œuvres. Pourquoi encore? Parce que dans ces mêmes Psaumes nous rendons grâces à Dieu pour la multitude de ses bienfaits et de ses miséricordes, et nous lui demandons de nous accorder le secours et la grâce d'observer ses commandements, ce qui est l'office propre de la prière qui se rapporte aussi à la vertu de religion. La prière, en effet, qui nous fait demander à notre Seigneur sa protection et sa faveur, de sa nature même, honore et glorifie Dieu, en reconnaissant qu'il est le père des miséricordes, le dispensateur universel de tous les dons et l'auteur de notre salut. Voilà ce que contiennent les Psaumes de David qui sont pleins de l'esprit de Dieu. Chantez-les avec dévotion et vous accomplirez les devoirs de la vertu de religion, vertu excellente, inférieure sans doute aux vertus théologales qui se rapportent directement à Dieu, mais qui tient la première place parmi les vertus morales, puisqu'elle s'occupe de déterminer le culte et le respect que nous devons à Dieu.

Cependant les serviteurs de Dieu, qui aspirent de toutes leurs forces à la perfection, ne se contentent pas de ces exercices saints; après avoir choisi dans chaque journée quelques heures pour parler à Dieu dans la prière et lui rendre grâces de ses bienfaits, ils font encore de leur vie une prière continuelle. Ils prient à tous les instants et dans quelque lieu qu'ils se trouvent; quand ils s'éveillent, quand ils se lèvent, avant et après les repas, quand ils sortent de chez eux, quand ils traitent une affaire, si petite qu'elle soit; avant de parler, ils adressent à Dieu ces paroles du Prophète : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, afin qu'elles ne s'ouvrent jamais pour le mal. » *Ps*. CXL, 3. S'ils sont tentés, s'ils sont affligés, si les prospérités

les enivrent ou si le malheur fond sur eux, ils n'ont pas d'autres armes ni d'autre refuge que la prière.

Les grands événements de la vie humaine sont pour eux autant de motifs qui les engagent à recourir à la prière. Entendent-ils parler par exemple des désastres de cette vie, des infirmités, de la mort et des péchés du monde dont Dieu les a délivrés, ils en prennent occasion de rendre grâces au Ciel pour cette protection puissante, car ils savent que tous les hommes sont sujets aux mêmes misères, aux mêmes désastres et aux mêmes péchés, si la main de Dieu ne les soutient et ne les garde. Quand le soleil se lève et réjouit le monde de ses premiers rayons, quand au ciel brillent étincelantes des milliers d'étoiles pendant une belle nuit, quand les fleurs des champs, la verdure des arbres, les chants des oiseaux, la fraîcheur des vallées, le murmure continuel des ruisseaux et des fontaines, l'éclat des pierres précieuses, la fécondité des oiseaux dans les airs, des poissons au sein des eaux, des animaux sur la terre viennent frapper leur esprit, l'admiration les gagne, et chacune de ces merveilles leur arrache une louange à la gloire de Celui qui les a faites; elles sont toutes comme un miroir éclatant et fidèle, à travers lequel ils découvrent par ses effets la beauté, la sagesse et la providence de la première cause qui est Dieu. C'est ainsi que saint Antoine a pu dire que cet univers est un grand livre où sont écrites les perfections et les grandeurs de Dieu, de sorte qu'il suffit d'un peu de réflexion en lisant dans ce magnifique ouvrage pour voir en toutes choses Dieu leur auteur.

I.

Excellence et pureté des vertus que la religion chrétienne propose à l'homme pour lui faire atteindre sa foi.

Cependant ceux qui veulent arriver à la perfection ne s'arrêtent pas là, et à ces exercices dont nous avons parlé et qui se rapportent à la vertu de religion, ils ajoutent ceux de la charité à laquelle il appartient de rapporter nos œuvres, nos paroles, nos pensées, nos propos et nos désirs, toutes les actions de notre vie enfin, à la plus grande gloire de Dieu. Mais ce ne sont pas seulement les œuvres saintes qu'ils rapportent à Dieu; ils sanctifient

par cette intention pure les actions les plus communes de leur vie, selon ce conseil de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » I *Cor.* x, 31.

La charité et la religion se fortifient par leur union et produisent une sorte de sacrifice très-salutaire à nos âmes et très-agréable à Dieu. Sans doute ces deux vertus honorent Dieu par des œuvres qui leur sont propres, mais elles encouragent encore l'exercice de toutes les autres vertus et les font concourir au même but ; la patience, l'obéissance, la mortification, l'abstinence, la prière, la souffrance, la miséricorde, et toutes les vertus sont sanctifiées parce qu'elles servent toutes à l'honneur et à la gloire de Dieu. Ces pratiques saintes et l'exercice habituel de ces vertus excitent en nous une vie spirituelle et divine qui rapporte à Dieu toutes nos actions et ne nous fait agir que pour lui. C'est cette vie divine qui nous permet d'accomplir parfaitement les trois parties de la justice en lesquelles se résume la perfection de la vie chrétienne et qui consiste à remplir tous nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain. De ces trois parties de la justice, la première, qui regarde Dieu, est d'autant supérieure aux deux autres que Dieu est plus au-dessus de tout ce qui n'est pas lui ; bien plus, les deux autres parties, qui se rapportent aux créatures, n'ont de prix qu'en tant qu'elles se rapportent à la première, c'est-à-dire qu'elles ont Dieu pour terme et pour objet.

De cette manière la doctrine chrétienne apprend aux amis de la perfection à se tenir toujours unis à Dieu, ce qui constitue la plus haute félicité dont nous puissions jouir ici-bas, puisque, selon la parole de l'Apôtre, « celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui. » I *Cor.* vi, 17. La doctrine chrétienne nous enseigne et nous prêche cet exercice si utile de l'union avec Dieu. Elle ne veut pas seulement que nous nous fassions de Dieu et de ses perfections une idée élevée et conforme à ce que nous enseigne la foi ; mais, poussant plus loin ses préceptes, elle nous recommande de célébrer et de chanter jour et nuit ses louanges. Cet exercice saint est très-agréable à

Dieu, et lui-même nous le déclare ouvertement par la bouche du Prophète-Roi, lorsque, après avoir renié tous les sacrifices de l'ancienne loi, « il réclame un sacrifice de louanges, » et ajoute « que ce sacrifice est à la fois le culte qui l'honore, et le chemin qui conduit les hommes au salut véritable et à l'éternelle félicité. » *Ps.* XLIX, 14-23. Le prophète Osée, en parlant de ce sacrifice, l'appelle « le sacrifice de nos lèvres, » *Ose.* XIV, 3, pour nous faire voir que ce sacrifice de louange était plus agréable à Dieu que celui de tous les animaux.

Remarquons, avant de quitter ce sujet, que l'exercice dont nous parlons, si utile aux âmes qui marchent vers la perfection, l'est peut-être davantage à celles qui ne font qu'entrer dans cette voie. L'ardeur suppose la vigilance, et l'amour de Dieu, quand il est vif, n'a besoin de rien qui l'excite ou l'éveille. Une âme qui aime Dieu lui est toujours unie, et les flammes qui la consument ne lui permettent pas de s'en séparer. En lui elle trouve sa consolation et son repos; hors de lui tout lui semble insipide ou lui devient amer.

II.

Notre sainte religion est la source de toute vertu.

De ce qui précède, il est aisé de conclure, ainsi que nous l'observions au commencement de ce chapitre, que la foi chrétienne est très-religieuse, c'est-à-dire qu'elle honore Dieu et lui rend le culte qu'il mérite, ce qui constitue une de ses principales excellences. Pour mieux entendre cette excellence de la foi, il nous la faut comparer avec la suivante qui est toute dans son zèle ardent pour la vertu. Voyez ce que renferment les offices divins, les psaumes, les hymnes, les antiennes, les répons, les capitules, les leçons de matines, les épîtres et les évangiles de la messe, la confession qui les précède et les prières qui les suivent, et vous serez facilement convaincu qu'en toutes ces choses l'Eglise se propose surtout de nous faire détester le vice et de nous faire aimer et pratiquer la vertu. C'est ainsi que la religion chrétienne est une école où l'on apprend parfaitement toute sainteté et toute vertu, et c'est là une de ses premières excellences et de ses plus grandes gloires.

Si donc vous vous arrêtez aux considérations que je vous suggère, comment pourrez-vous vous empêcher de reconnaître que la foi chrétienne est très-religieuse, c'est-à-dire qu'elle rend à Dieu un honneur digne de lui? N'est-il pas vrai que les louanges de Dieu et l'ardeur de la prière sont mêlées à toutes les pratiques dont je parle? La même chose ne nous apparaît-elle pas dans le *Gloria Patri* que l'on récite à la fin des psaumes et des hymnes, dans le *Gloria* de la messe et dans la préface? Et pourquoi l'Eglise aurait-elle établi les fêtes de l'année chrétienne, non-seulement celles de Jésus-Christ notre Seigneur, mais encore celles des saints? N'est-ce pas pour glorifier Dieu qui s'est rendu admirable dans les saints? Et si elle honore les saints dans des solennités particulières, n'est-ce pas parce que les premiers ils ont honoré Dieu? Tout ce que l'Eglise fait se rapporte donc à la gloire et à l'honneur de Dieu lui-même.

Une autre excellence de la religion chrétienne, bien digne d'être signalée après celles qui précèdent, c'est qu'elle est surnaturelle et divine. La loi fut promulguée par Dieu; la grâce, qui donne la force de l'observer, est aussi un don de Dieu; les sacrements, qui sont les canaux de la grâce, ont été institués par le Fils même de Dieu; la foi, qui est le fondement de la religion et qui nous donne le droit de recevoir les sacrements, est une faveur spéciale de Dieu; enfin, la récompense de ceux qui observent fidèlement cette sainte loi n'est autre que Dieu lui-même vu clairement dans son essence et sa beauté. On voit bien que notre sainte religion est toute divine, puisque son principe, ses moyens et sa fin sont effectivement divins. On arrive de la même façon à se convaincre que notre religion est surnaturelle, ce qui est une autre de ses excellences; et en effet elle élève l'homme au-dessus de tout ce qui est humain, elle le fait monter jusqu'à des hauteurs où la nature perd sa dignité et sa grandeur, elle le transporte enfin dans l'ordre des choses divines.

III.

Notre sainte religion est toute spirituelle.

A ces deux excellences de notre foi, je crois pouvoir en ajouter

une troisième, encore qu'elle s'écarte un peu de notre sujet. Notre religion étant toute divine est aussi toute spirituelle, c'est-à-dire qu'elle combat les appétits de la chair en demeurant conforme aux lois de l'esprit. Cherchons à bien comprendre ceci. L'homme est composé de deux parties distinctes : la chair et l'esprit; par la chair il se rapproche des bêtes; l'esprit le rend au contraire semblable aux anges. De même qu'un homme qui serait à la fois médecin et chirurgien peut, selon qu'il lui semblerait bon ou agréable, exercer l'une ou l'autre de ces professions, ainsi l'homme, étant composé de deux natures qui sont l'esprit et la chair, a deux manières de vivre, l'une charnelle conforme aux appétits de la chair qui augmente sa ressemblance avec les animaux, l'autre spirituelle qui, en lui faisant suivre les lois et les inclinations de l'esprit, le rend semblable aux anges et à Dieu lui-même.

Il est donc vrai, et c'est là une de ses excellences, la religion chrétienne est toute spirituelle, et nous enseigne à mortifier nos appétits sensuels et à vivre selon les inspirations de l'esprit. Entendez comment s'exprime à ce sujet le grand Apôtre : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir, par l'esprit, les passions de la chair, vous vivrez. » *Rom.* VIII, 13. Il dit ailleurs : « L'homme cueillera ce qu'il aura semé ; celui qui sème dans la chair ne recueillera de la chair que la corruption, et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. » *Galat.* VI, 8. Dans un autre endroit il dit encore : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. » *Id.* V, 24. Leur vie est donc une lutte perpétuelle, une conjuration de l'esprit contre la chair et ses alliés, c'est-à-dire ses appétits. Aussi, comme nous pouvons bien proclamer la différence et aussi la supériorité de la loi chrétienne comparée à la loi des Maures; l'une est toute spirituelle, l'autre est toute charnelle, car elle tolère et encourage des désordres et des vices de toute nature, et elle promet à ses adeptes un paradis souillé et déshonoré par les plus honteuses jouissances. Et cependant qu'ils sont nombreux, ceux qui suivent cette loi impure ! Tous ceux qui écoutent la voix de leur appétit

sont ses fidèles; encore même qu'ils insultent et renient Mahomet dans leurs paroles, ils l'imitent dans leurs œuvres : erreur déplorable! faiblesse inouïe qui nous confond et qui fait néanmoins succomber la plus grande partie du genre humain!

Ces excellences de notre foi et celles dont nous parlerons plus tard doivent réjouir le chrétien et le porter à remercier Dieu de l'avoir fait naître dans la maison de Dieu, c'est-à-dire dans son Eglise, au milieu des lumières de la vérité qui seules peuvent le conduire à la vie éternelle.

CHAPITRE VI.

Cinquième excellence de la foi et de la religion chrétiennes : beauté incomparable de ses lois.

Honorer Dieu et avoir de lui une notion élevée, c'est un des premiers devoirs de la vraie religion; mais elle doit encore avoir des lois saintes, conformes à la lumière naturelle répandue dans nos âmes par le Créateur, et ne rien admettre qui puisse leur être contraire. Ces lois doivent être claires et courtes. Or la religion chrétienne remplit parfaitement toutes ces conditions, et on ne peut rien désirer de plus précis et de mieux fait que ses commandements. Elle résume en effet toutes ses lois dans deux paroles en nous ordonnant d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes. Disons un mot de chacun de ces commandements, et pour procéder avec ordre, commençons par le premier.

La première de toutes les lois, la plus élevée, la plus juste, la plus obligatoire est celle qui nous ordonne « d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, » *Deut.* VI, 5, de l'aimer enfin avec tout ce qu'il nous a donné d'énergie, afin que tous les biens retournent à celui de qui nous les tenons. Aimer Dieu de tout son cœur, c'est désirer qu'il soit ce qu'il est en vérité, c'est-à-dire le centre et le résumé de tous les biens, souhaiter que toutes les créatures le louent, le servent et le glorifient, éprouver une douleur profonde

de ce qu'il n'est pas glorifié comme ses perfections le demandent. Aimer Dieu de tout son esprit, c'est considérer les perfections et les grandeurs divines, et tout ce qui peut exciter en nous son amour. Aimer Dieu de toute sa mémoire, c'est se souvenir de ses bienfaits ; nous lui devons cette sorte d'amour si nous ne voulons pas devenir inférieurs aux bêtes féroces qui aiment toujours ceux qui leur font du bien, puisque, selon le Prophète, « le bœuf et l'âne reconnaissent leur étable et leur maître. » *Isa.* 1-3. Aimer Dieu de toutes ses forces, enfin, c'est les employer toutes au service de Celui qui nous les a données et qui nous les conserve.

Il est bon de remarquer ici que si la dernière excellence se rapporte principalement à la foi, celle-ci se rapporte plus étroitement à la charité qui est la forme et la vie de la foi elle-même et de toutes les vertus, puisque, sans elle, il n'y a pas de vertus chrétiennes et que tout disparaît devant Dieu. De même donc que la foi, la charité est un don de Dieu et le plus grand de tous ses dons. Lisez, pour vous en convaincre, la première épître de saint Paul aux Corinthiens, I *Cor.* XIII, 13, et son épître aux Romains : « L'amour de Dieu, y est-il écrit, a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » *Rom.* v, 5. Tant il est vrai qu'on ne peut pas douter que la charité ne soit un don que Dieu lui-même fait à nos cœurs !

Or, si la foi nous oblige à croire en Dieu en nous faisant un devoir de sacrifier notre vie et nos biens les plus chers à nos croyances, la charité nous oblige à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et à détester le péché d'une manière souveraine parce qu'il déplaît à Dieu et qu'il nous fait perdre son amitié. Par conséquent, si un cas se présentait où nous eussions à choisir entre la perte de tous les biens que nous aimons ici-bas ou la perte de Dieu par un péché mortel, nous ne devons pas hésiter, et il faut tout sacrifier pour ne pas perdre Dieu notre Seigneur. L'histoire de la chaste Suzanne nous en offre un mémorable exemple, *Dan.* XIII ; placée dans cette cruelle alternative, elle préféra perdre sa vie, sa réputation, son honneur, l'honneur de ses parents, de son mari et de ses enfants, tous les biens qu'on laisse en mourant, plutôt que de commettre un crime qui la séparait de son

Dieu! N'oublions pas non plus les exemples plus admirables encore de trois mères héroïques, de la mère des Machabées, dans l'ancien Testament, et dans le nouveau, de Félicité et de Symphorose, mères chacune de sept petits enfants; ces trois femmes, pour ne pas offenser Dieu, consentirent à voir succomber sous leurs yeux tous leurs enfants au milieu des plus affreuses tortures. Tels sont les rapports étroits qui unissent la foi et la charité; toutes deux mettent les droits de Dieu au-dessus même de notre vie. Ainsi, pour ce qui touche à la loi de Dieu, il n'est pas possible de trouver une loi plus juste et plus obligatoire que la loi chrétienne. J'aurais encore bien des choses à dire sur la charité, qui est la reine de toutes les vertus, mais comme j'ai consacré à l'amour de Dieu un traité spécial dans le Mémorial de la vie chrétienne et dans le supplément qui le suit, je me contenterai de ce qui précède sans y ajouter aucun détail nouveau.

La seconde loi de la religion chrétienne se rapporte au prochain : elle nous ordonne de l'aimer, et pour mieux nous persuader de l'étendue de cet amour, elle nous fait un devoir « de l'aimer comme nous-mêmes. » *Matth.* XXII, 39. En vérité, cet amour peut-il être plus magnifiquement exalté? Y a-t-il une vertu qui ne soit contenue dans ce précepte, ou un vice qui n'en soit exclu? Si j'aime mon prochain comme moi-même, comme je voudrais n'être ni insulté, ni maltraité, ni volé, ni diffamé, ni déshonoré, je tiendrai envers lui la conduite que je voudrais qu'on tînt envers moi. De même aussi que je désire être secouru dans mes besoins, aidé dans mes travaux, consolé dans mes peines, protégé dans mes périls, je rendrai aux autres les mêmes services et les mêmes consolations. Ces deux lois résument toutes les lois et toutes les écritures.

Mais poursuivons : l'amour du prochain, qui expie et rachète une multitude de péchés, nous est si expressément recommandé par le Sauveur dans l'Évangile, que nous y lisons ces paroles : « Si en offrant un sacrifice à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque sujet de se plaindre de vous, laissez-là votre offrande, allez vous réconcilier avec votre frère, et alors seulement revenez achever votre sacrifice. » *Matth.* V, 23. Et

Dieu pouvait-il nous faire mieux comprendre l'excellence de cette loi qu'en faisant passer l'amour que nous devons au prochain avant le sacrifice et l'offrande que nous lui présentons? Ne donne-t-il pas à entendre par là qu'il n'a jamais pour agréable les actions ou les sacrifices qui partent d'un cœur dévoré par la haine ou qui n'emploie pas tous ses efforts à se réconcilier avec ses ennemis? Ah! comme il doit passionnément aimer les hommes, Celui qui leur a fait une loi d'un précepte si juste, si charitable et si compatissant!

Que dire encore des paroles dont Dieu se servira au jour du jugement pour récompenser les œuvres de charité et de miséricorde, lorsqu'il dira aux bons : « Ce que vous avez fait à l'un de ces pauvres, c'est à moi-même que vous l'avez fait? » *Matth.* XXV, 40. Il y a bien d'autres œuvres qui nous ouvrent le ciel, et cependant il est seulement fait ici mention des œuvres de charité, sans doute parce que ce Maître, descendu du ciel pour nous, voulait nous donner à entendre que la pratique de la miséricorde était le plus sûr moyen d'obtenir soi-même miséricorde, tandis qu'on n'avait aucun pardon à espérer quand on négligeait cette vertu.

Qu'elle est donc douce et favorable aux hommes cette loi de l'amour. Etait-il possible d'en formuler de plus utile? Notre Seigneur pouvait-il recommander en termes plus formels les œuvres de charité et de miséricorde? Si le Seigneur, avec toute sa sagesse, avait voulu exciter les hommes à la pratique de ces œuvres, que pouvait-il faire de mieux que de leur dire : « Ce que vous avez fait au plus petit de vos frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait? » On voit par là la beauté et l'excellence de la loi chrétienne, puisqu'elle est toute charité et bienveillance, bonté et fraternité? Est-ce que si cette loi était fidèlement observée le monde ne serait pas transformé? Ne verrions-nous pas un nouveau paradis terrestre prendre la place de cette arène dangereuse où les hommes ressemblent à des bêtes féroces toujours prêtes à se dévorer.

Ce n'est pas une moindre excellence de notre sainte loi qu'on ne puisse trouver en elle rien qui ressemble à une imperfection. L'ancienne loi était bien éloignée de cette perfection; on y voyait

des lacunes considérables qui s'expliquent par l'ignorance où se trouvait le monde des lumières et de la grâce de l'Evangile, par exemple la pluralité des femmes et le divorce dans le cas où l'épouse ne serait pas au gré de l'époux. Le Sauveur, en parlant de ces imperfections de la loi ancienne, dit « que Moïse la toléra à cause de la dureté de cœur du peuple juif, » *Matth.* XIX, 8, qui aurait pu se porter à de plus grands excès et tuer les femmes qu'il n'aurait pas été libre de répudier. Aucun de ces désordres n'est sanctionné dans la loi de notre foi et de notre religion.

Mais admirons ici la bonté et la providence de notre Dieu ; « comme il désire que tous les hommes soient sauvés et qu'ils arrivent au bonheur pour lequel ils ont été faits, » I *Tim.* II, 4 ; il leur a ouvert une route facile et sûre ; outre le secours de sa grâce qu'il leur assure, il les délivre des exigences de la loi ancienne et résume toute sa doctrine dans ces deux lois de l'amour si faciles à observer. Le Sauveur, en venant au monde, se proposait d'unir les Juifs et les Gentils de manière à ce qu'ils ne formassent plus qu'un seul peuple ; pour arriver plus facilement à ses fins, il fait disparaître tous les obstacles qui semblaient devoir les séparer. Rien n'offensait les Juifs comme l'idolâtrie des Gentils ; de leur côté, les Gentils ne pouvaient se faire à l'idée de se soumettre à toutes les prescriptions de la loi des Juifs. C'est pourquoi Celui qui venait fusionner ces deux peuples renversa toutes les barrières en discréditant l'idolâtrie des Gentils et en abrogeant toutes les charges de la loi des Juifs, ainsi que l'explique en détail l'Apôtre dans son épître aux Ephésiens, *Ephes.* II. La doctrine chrétienne se trouve donc résumée dans ces deux lois de la charité « qui renferment, selon la parole même du Sauveur, toute la Loi et les Prophètes, » *Matth.* XXII, 40. Heureux ceux qui garderont fidèlement ces deux commandements : leur salut est assuré !

CHAPITRE VII.

Sixième excellence de la foi chrétienne : beauté des conseils évangéliques.

Notre Seigneur désire si vivement le salut des hommes, qu'il leur rend facile le chemin du ciel en les débarrassant du poids des exigences de la loi ancienne, et en résumant la doctrine de la loi nouvelle en deux commandements conformes à la lumière naturelle de la raison, afin que celui qui serait désobéissant n'eût aucune sorte d'excuse à alléguer.

Cependant, à ceux qui, non contents d'observer ces deux lois, aspirent à la perfection de la vie chrétienne, notre Seigneur propose dans son Evangile des conseils plus élevés qui, en dépouillant l'homme de sa propre nature, le rendent spirituel et divin, semblable à Dieu et à ses anges. Quoiqu'un long traité fût nécessaire pour exposer la nature de ces conseils, nous allons les énumérer rapidement; peut-être nous arrivera-t-il, cependant, de nous arrêter un peu plus sur quelques-uns d'entre eux.

La loi qui nous ordonne d'aimer le prochain nous fait un devoir d'aimer nos ennemis; mais là s'arrête la loi et commence le conseil. A quoi nous engage-t-il? « A faire du bien à ceux qui nous font du mal, à prier Dieu pour eux, » *Matth.* v, 44, à triompher de leur malveillance par nos bienfaits. Mais le Sauveur continue, et après ce conseil il nous en donne d'autres. Il nous fait un conseil, ce qui est la perfection de la charité, « de ne jamais faire de procès parce qu'ils engendrent souvent des rancunes et des haines. » Il nous engage à ne pas jurer, quand même ce serait pour affirmer la vérité, à cause de la grandeur du nom de Dieu. Il fait un conseil de la chasteté, *Matth.* XIX, qui, selon l'Apôtre, délivre l'homme des charges et des soucis du mariage et lui permet de s'occuper des choses de l'esprit, I *Cor.* VII, de la pauvreté évangélique, qui épargne à l'homme les tracas, les préoccupations et les affaires que lui procure la possession des biens temporels; de l'obéissance, *Luc.* XXII, par laquelle l'homme se re-

nonce lui-même, et conforme toujours sa volonté à la volonté de ses supérieurs. En mettant en pratique ces trois dernières vertus, l'homme ayant rompu tous les liens du dedans et du dehors, peut se livrer tout entier à la contemplation des choses divines. Le Sauveur nous recommande encore le jeûne et l'abstinence qui, en affaiblissant notre corps, font taire les passions révoltées qui ont en lui leur principe, *Matth.* VI; il nous conseille enfin l'aumône et les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, non pas seulement pour les cas extrêmes et dans la nécessité, parce que l'aumône est plutôt alors de précepte que de conseil, mais aussi pour les cas ordinaires de la vie.

Tous ces conseils n'ont qu'une fin, qui est de tenir notre esprit toujours uni à Dieu. C'est pourquoi le Sauveur, dans un dernier conseil nous recommande, avec une insistance particulière, la prière fréquente et continuelle. *Matth.* VI. La prière, en effet, élève notre esprit jusqu'à Dieu et nous permet de parler et de converser avec lui, en même temps qu'elle est un moyen très-efficace d'obtenir sa grâce, puisque sa mission propre est de la demander, et par la grâce de remplir l'homme d'un nouvel esprit et de nouvelles forces pour observer les commandements de Dieu. « Celui qui garde la loi multiplie la prière, » *Eccli.* XXXV, 1, est-il écrit dans les Livres saints. En partant de ce principe, qu'on ne peut obéir parfaitement à la loi sans le secours de la grâce, on apportera d'autant plus de soin à la prière, qui est le plus sûr moyen d'obtenir une grâce fortifiante, qu'on aura un plus vif désir de mettre la loi en pratique. La prière est d'ailleurs l'office propre du peuple chrétien, et cela est si vrai, que le Seigneur a voulu désigner son Eglise d'après cette auguste sanction : « Ma maison, dit-il, sera nommée la maison de prière dans toutes les nations. » *Isa.* LVI, 7. A chaque instant, les saintes Ecritures nous recommandent cette vertu. Entendez saint Paul dans une de ses épîtres aux Thessaloniciens : « Priez sans cesse, rendez grâces à Dieu en toutes choses. » 1 *Thess.* V, 17-18. Dans une autre épître, il nous recommande, afin de pouvoir résister aux tentations de l'ennemi, de prier toujours en esprit, » *Ephes.* VI, c'est-à-dire avec une dévotion affectueuse et une attention soutenue. Ailleurs

il dit encore : « Je veux que les hommes prient en tous lieux, levant vers Dieu des mains pures. » I *Tim.* II, 8. Enfin ce grand Apôtre a de la prière une si haute estime, qu'il ne craint pas de nous engager à la chasteté comme à un moyen qui nous permet de vaquer et mieux et plus longtemps à ce saint exercice. I *Cor.* VII. Comme on peut le voir facilement, la vie chrétienne, pour être parfaite et entièrement conforme aux conseils de l'Evangile, doit n'être qu'une prière continuelle, et le chrétien doit avoir sans cesse son cœur élevé vers le ciel, à l'exemple des saints et principalement de ceux qui s'isolaient dans les déserts pour s'occuper toujours de Dieu. Qu'est-ce à dire et que signifie cela, sinon que l'homme doit vivre en union continuelle avec Dieu, traiter toujours avec Dieu, résoudre toutes ses affaires avec Dieu, quitter enfin la terre qu'il habite et se perdre dans le ciel en conversant avec Dieu? Encore une fois n'est-ce pas là imiter l'office des anges qui sont toujours en présence de cette souveraine majesté? Qu'espérer pour l'homme de cette occupation sainte? N'est-il pas vrai que, de même qu'autrefois Moïse descendit de la montagne, radieux et brillant d'une suave clarté, parce qu'il avait vu Dieu, *Exod.* XXXIV, le chrétien se divinisera au contact de ces ineffables communications? Et si l'Apôtre a pu dire « que celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui, » I *Cor.* VI, 17, comment le chrétien qui prie Dieu ne deviendrait-il pas spirituel et divin? Les philosophes, en parlant de la différence qui existe entre les sens et l'entendement, disent que tandis que les premiers ne peuvent résister à des sensations trop vives, les yeux, par exemple, ne supportent pas une trop vive lumière, ni les oreilles un trop grand bruit, l'entendement devient d'autant plus noble et plus parfait que les objets de sa contemplation sont plus élevés. Or, y a-t-il rien de plus parfait que Dieu? Et dès lors comme notre esprit s'ennoblit et se transfigure en se tenant toujours élevé vers Dieu et en ne s'occupant que de lui, n'aurions-nous pas d'autre preuve de la beauté de notre religion, celle-ci suffirait à elle seule pour nous convaincre de l'excellence d'une doctrine qui nous donne de tels enseignements.

I.

La pureté de la loi évangélique est conforme à sa fin.

Un autre conseil du Sauveur que nous avons signalé en passant est celui qu'il nous fait de la virginité et de la chasteté, *Matth.* XVII, qui élèvent l'homme au-dessus des facultés et des conditions de sa nature afin de le rendre semblable aux anges et aux saints du ciel, « où il n'y a, selon la parole du Sauveur, ni époux ni épouse. » *Luc.* XX. Cette vertu, si belle pour l'homme, est un don spécial de Dieu. et « nul ne peut la garder continuellement sans sa grâce. » La chasteté a de mystérieuses affinités avec la prière; c'est pourquoi l'apôtre saint Paul la recommande aux fidèles de Corinthe, afin que, débarrassés des inquiétudes et des soins du mariage, ils puissent s'adonner librement et sans obstacles à ce pieux exercice. Mais de même que la chasteté favorise la prière, ainsi la prière est un des principaux moyens d'obtenir la chasteté, comme elle obtient tous les autres dons de Dieu.

Il n'est pas de vertu plus célébrée dans la loi de grâce que la chasteté; il n'est pas non plus de vice plus indignement flétri que celui qui lui est opposé. Les apôtres, en dispensant les nouveaux fidèles des charges de la loi ancienne, leur ordonnaient de « s'abstenir de l'idolâtrie et du péché de fornication. » *Act.* XV, 20, comme d'un des vices les plus contraires à la pureté de la religion chrétienne. D'ailleurs Dieu avait figuré, même dans la loi, l'horreur qu'il avait de ce vice, dans la circoncision, cérémonie sanglante qui était l'image du soin avec lequel nous devions éviter de souiller notre corps par ce péché honteux. Le grand Apôtre, enfin, pour nous détourner de ce crime, nous dit : « Fuyez la fornication; tout autre péché commis par l'homme est hors du corps; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps et le rend inhabile à devenir le temple de Dieu. » I *Cor.* VI, 18.

En résumé et pour reprendre notre sujet, comment ne pas comprendre, après tous ces conseils évangéliques, combien parfaite est la vie chrétienne qui, dépouillant pour ainsi dire l'homme

de sa nature, le fait vivre d'une vie surnaturelle et divine? Mais cette perfection n'apparaît pas seulement dans ces conseils qui sont en opposition avec toutes les inclinations de la nature corrompue, elle brille aussi dans l'excellence de la fin du christianisme. Quelle est donc cette fin? Voir l'essence de Dieu dans sa gloire et dans sa beauté, bonheur suprême qu'aucune créature, pour si parfaite qu'on la suppose, ne peut atteindre par les propres forces de sa nature sans le secours divin de la grâce. Cette fin étant surnaturelle, les moyens de l'atteindre doivent être aussi surnaturels, car, la fin et les moyens, comme disent les philosophes, doivent être de même nature; c'est ce qui a lieu dans le cas présent. Les vertus infuses sont ces moyens; or ces vertus sont surnaturelles; la grâce d'où elles procèdent est aussi surnaturelle et a été répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit; les sacrements, source et principe de cette grâce, cachent, sous une forme visible, une force et une efficacité invisibles. De plus, la foi, qui est le fondement de toutes ces merveilles, est une lumière surnaturelle que Dieu répand dans une âme et par laquelle il l'excite à croire toutes les vérités qu'il a révélées, encore que ces vérités dépassent les limites de la raison. D'où il suit que l'incompréhensibilité de nos mystères, loin de rien prouver contre la foi chrétienne, est une preuve de sa vérité, puisque notre religion, surnaturelle dans sa fin, doit être nécessairement surnaturelle dans ses moyens.

Ajoutons encore que si la vie chrétienne est surnaturelle, elle est encore céleste et divine, pleine de vertu et de sainteté. Observez attentivement les prières et les cérémonies saintes : la messe, l'office divin, les antiennes, les répons et les oraisons qu'on y récite ou qu'on y chante, l'administration des sacrements, et vous verrez qu'on ne s'y propose qu'un but : rendre les hommes justes et saints; vous verrez que l'Eglise chrétienne est une école de sainteté et de vertu, et qu'on n'y parle jamais que de ces deux choses. C'est bien ce que voulaient dire les deux frères illustres, saint Jean et saint Paul, lorsqu'ils firent dire à Julien l'Apostat qu'ils se séparaient de lui parce que lui-même s'était séparé d'une religion où fleurissaient toute sorte de vertus. Peut-on trouver

une marque plus certaine de l'excellence de notre foi? Rendre les hommes vertueux et bons, leur faire honorer Dieu, c'est son but et sa fin. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'arguments et de raisons extrinsèques : sa sainteté et sa beauté sont sa plus belle justification et sa meilleure preuve.

II.

Comment les conseils évangéliques élèvent et perfectionnent l'âme.

Tels sont les conseils que le Seigneur, appelé dans Isaïe « l'ange du grand conseil, » est descendu du ciel pour nous donner. Il nous les enseigne dans son Evangile, mais il nous les prêche surtout dans sa vie. Les apôtres les ont suivis; les pontifes, successeurs des apôtres, les ont observés; les Pères du désert ont mis leur joie à les accomplir; les vierges très-pures qui ont triomphé de leur faiblesse naturelle et des appétits de leur chair en la soumettant à l'esprit, se sont fait une gloire de la pratiquer; ces mêmes conseils sont encore, de nos jours, embrassés par tous les amis de la vie et de la perfection évangéliques.

Au reste, cette manière de vivre est la perfection de la doctrine chrétienne. C'est elle qui soumet en nous la chair à l'esprit, et nous fait ainsi obéir à la plus noble partie de notre être ; c'est elle qui élève l'homme au-dessus de lui-même, c'est-à-dire au-dessus de sa nature charnelle, si opposée à toutes ces saintes inspirations, et le fait ressembler, autant qu'il est possible, à ces intelligences souveraines entièrement étrangères à la chair; c'est elle enfin qui, en arrachant l'homme aux soins, aux affaires et à l'affection des biens de la terre, le met en présence des biens du ciel et le rend apte à la contemplation des choses divines, ce qui constitue le plus grand bonheur auquel on puisse atteindre en cette vie. C'est par elle enfin, ô merveille! que l'homme s'unit à Dieu, le centre de sa paix, le lieu de son repos, et le résumé de notre félilicité. Car de même qu'il est contre la nature de la pierre de demeurer en l'air quand elle n'est pas soutenue et que par son propre poids elle retombe vite à terre, de même notre âme, débarrassée, par la grâce, de tous les obstacles qui tombent devant l'observation fidèle des conseils évangéliques, obéit à sa nature

spirituelle, regarde Dieu, cet esprit suprême, comme son centre, marche vers lui avec une douce facilité, et ne fait même plus qu'une chose avec lui. C'est ainsi que la religion chrétienne prouve et démontre sa propre excellence; car si d'une part elle a des lois équitables, de l'autre les conseils qu'elle donne à ceux qui aspirent à la perfection sont élevés et saints.

La vie chrétienne offre donc un double aspect, selon qu'on se contente d'observer fidèlement les commandements ou qu'on s'efforce de suivre les conseils. Ces deux manières de vivre nous sont représentées par deux sortes de sacrifices usités dans la loi: dans l'un on offrait à Dieu et on brûlait devant lui la graisse et les membres des animaux; dans l'autre, plus parfait, qui s'appelait l'*holocauste*, on consumait la victime tout entière. Les premiers sacrifices étaient l'image de ceux qui, accomplissant fidèlement la loi de la charité, offrent à Dieu, par amour, l'intérieur de leur cœur, mais qui consacrent à leurs besoins temporels le reste de leur temps et de leurs affections; le second sacrifice, au contraire, peut s'entendre de ceux qui, renonçant à toute autre préoccupation, s'occupent uniquement de plaire à Dieu et de lui demeurer unis par un amour ardent et une bonne volonté continuelle. Telle fut la vie des saints; emprisonnés dans les liens du corps pendant l'exil de cette vie, ils se regardaient comme étrangers sur la terre, et, par leurs pensées ou leurs désirs, ils habitaient toujours au ciel. Bienheureux sont ceux dont la vie est un sacrifice continuel devant Dieu, mais plus heureux ceux qui se consacrent à lui d'une manière si entière qu'on peut appeler leur existence un véritable holocauste.

Avant de terminer ce chapitre il est bon de remarquer que les conseils évangéliques, qui ne sont le plus souvent que des conseils, deviennent des préceptes dans certains cas; par exemple, il nous est conseillé de faire l'aumône, mais dans le cas de nécessité nous y sommes tenus comme à un devoir strict; il en est de même du jeûne et de la prière dans quelques circonstances déterminées.

CHAPITRE VIII.

Septième excellence de la religion chrétienne : elle possède seule des sacrements qui confèrent la grâce.

Les bonnes lois sont faites pour diminuer le nombre des péchés et refréner nos appétits. Mais suffisent-elles seules à atteindre ce but? Il est facile de répondre quand on connaît la faiblesse de la nature humaine depuis la chute ; telle est en effet notre corruption, que tandis que nous nous sentons entraînés avec une indomptable force vers tout ce qui est charnel, nous sommes saisis d'une faiblesse inouïe pour les choses de l'esprit. Avez-vous jamais vu un malade paralysé de la moitié de son corps? La partie saine est exquise de sensibilité, et une piqûre de mouche la fait étrangement souffrir ; il ne sent rien dans la partie attaquée, pas même le feu le plus vif. C'est bien là l'image de l'homme tombé ; insensible aux blessures mortelles de son âme, il ressent profondément les plus légères souffrances du corps. Comment porter remède à cet état déplorable? Est-ce que les lois de Dieu pourront guérir ce grand malade? Ne le croyez pas ; elles demeureront impuissantes malgré leurs promesses et leurs menaces, leurs châtiments et leurs récompenses. Nous en avons une preuve irréfutable dans les Livres saints. Les Juifs avaient bien devant les yeux les lois du Sinaï, et cependant leur infidélité atteignit de telles proportions que Dieu, pour les punir, condamna une partie du peuple à demeurer captif à Babylone, et chassa l'autre partie, qui était de beaucoup la plus nombreuse, de la terre promise qu'il lui avait donnée, et la dispersa au milieu des nations étrangères. On le voit donc, la loi de Dieu était impuissante à refréner les appétits qu'elle devait contenir, et selon le langage de l'Apôtre, « la défense même augmentait sans mesure le désir de faire ce qui était prohibé. » *Rom.* VII, 13.

Ce misérable état de l'homme nous est représenté par ce démoniaque dont il est parlé dans l'Evangile, qui « habitait au fond d'un sépulcre, et qui était si furieux qu'il avait rompu ses

chaînes et brisé ses fers. » *Marc.* v, 2, 4. Quand l'homme est privé de la grâce, Dieu a beau chercher à se l'assujettir par les liens de la loi et par l'observation de ses préceptes, il sort de sa prison, renverse tous les obstacles, brise toutes les entraves et s'élance avec passion à la suite de ses appétits grossiers. Mais alors, déplorable spectacle! l'homme devient pire que les animaux. Les animaux, en effet, en suivant leurs appétits, obéissent aux conditions de leur nature; mais l'homme, outre qu'il sent dans la partie charnelle de son être des inclinations pareilles à celles des animaux, trouve un surcroît de malice dans son entendement et sa raison qui viennent au secours de ses mauvais instincts et lui suggèrent toutes sortes de hontes, d'infamies, de voluptés et de cruautés dont l'humanité semblerait incapable; l'histoire des martyrs est là pour attester ce que je viens de dire, et leurs tyrans nous donnent une juste mesure de ce que peut l'homme quand il s'éloigne de Dieu.

Donc le secours de la grâce nous est indispensable, et avec la grâce, les sacrements qui sont le seul moyen de l'obtenir. Comprenons combien sont parfaites la religion et la loi chrétiennes, puisque seules parmi toutes les religions, elles ont des sacrements qui, en donnant la grâce, donnent la force d'obéir à Dieu. Cette foi et cette religion, comparées à toutes les autres, l'emportent facilement sur elles, en y comprenant même la loi du Sinaï. C'est en effet un principe de foi catholique, contrairement aux enseignements des Pélagiens, que l'homme est incapable d'accomplir entièrement la loi de Dieu, et de vivre longtemps exempt de tout péché mortel, sans le secours de la grâce. « Sans moi, disait le Sauveur à ses disciples, vous ne pouvez rien faire. » *Joan.* xv, 5. « Seigneur, s'écriait le saint homme Job, qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'une source impure? N'est-ce pas vous seul? » *Job.* xiv, 4. Moïse enfin ne disait-il pas à Dieu : « Nul ne peut par ses propres forces être innocent à vos yeux? » S'il est donc vrai que l'homme ne puisse accomplir entièrement la loi de Dieu sans la grâce, et qu'il ne puisse être sauvé sans l'observer entièrement, il s'ensuit que ce dont les hommes ont le plus grand besoin est ce mystérieux et divin secours. Or ce

secours ne leur fait pas défaut, et la providence divine, qui ne refuse jamais à ses créatures les choses qui leur sont nécessaires, ne peut avoir privé l'homme de la grâce qui est le premier de ses besoins, et de laquelle dépend sa ruine ou son salut. Dans ce dessein, il a institué les sacrements de la nouvelle loi, qui sont des médecines spirituelles propres à fortifier la faiblesse humaine, et des canaux par lesquels circulent et coulent dans nos âmes les eaux divines de la grâce; eaux fécondes et puissantes qui, en nous purifiant l'âme de nos taches, nous animent à la vertu, et nous donnent le courage et la force de mettre en pratique les commandements de Dieu, de vaincre toutes les séductions de nos ennemis et de refréner tous nos grossiers appétits.

Or les sacrements produisent deux sortes d'effets, le premier commun à tous, le second particulier à chacun. L'effet commun des sacrements est de donner la grâce, et tous le produisent, pourvu que l'homme n'y mette pas obstacle par ses mauvaises dispositions. Mais en dehors de cette grâce générale, chaque sacrement confère une grâce qui lui est propre et qui vient au secours des besoins particuliers de notre âme. Notre âme ayant des besoins variés, il doit y avoir des remèdes qui la fortifient et la soutiennent dans chacun de ses besoins, et c'est aussi ce qui a lieu. Il y a un sacrement qui nous donne la vie spirituelle en effaçant en nous le péché originel; un autre fortifie cette vie; un autre la maintient et la conserve dans nos âmes; un autre nous guérit dans nos infirmités spirituelles, et nous délivre de nos péchés; un autre arrache de nos âmes jusqu'aux racines de nos fautes et nous soutient dans les dernières luttes de l'agonie. Enfin, comme il y a dans l'Église chrétienne deux genres de vie parfaitement distincts, le sacerdoce et le mariage, et que chacune de ces vies impose à l'homme des obligations particulières, l'Ordre et le Mariage, qui sont les deux derniers sacrements, donnent la force de les remplir.

Que conclure de là, sinon que Dieu est l'auteur de notre foi et de notre religion? Sa providence irréprochable pouvait-elle s'empêcher de donner à des besoins si notoires des remèdes et des secours dont l'efficacité fût sûre et parfaite? Pourquoi donc cette

providence, si attentive à venir en aide à nos plus petites nécessités corporelles, aurait-elle négligé les nécessités si sérieuses et si importantes de nos âmes? Cela n'est pas possible. Hâtons-nous de conclure de ce qui précède, la perfection et l'excellence de notre religion, en même temps que l'imperfection de tous les autres cultes qui ne possèdent pas de semblables remèdes.

CHAPITRE IX.

Huitième excellence de la religion chrétienne : les récompenses qu'elle promet à la vertu, les châtiments dont elle épouvante le vice.

Une cinquième qualité de la véritable religion, c'est le crédit qu'elle donne à la vertu, et la défaveur en laquelle elle a le vice, choses dont on peut juger par les récompenses et les honneurs qu'elle promet à la première, et aussi par les châtiments dont elle punit le dernier. La peine et la récompense sont, en effet, comme on a coutume de le dire, les deux poids qui font mouvoir le rouage de toute république et de toute vie bien ordonnée. Or, sous ce rapport, telle est la perfection de notre religion que rien ne peut lui être comparé. A la vertu elle promet des biens inestimables desquels l'Apôtre nous dit que « l'œil n'a jamais vu, l'oreille jamais entendu, le cœur de l'homme jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » I *Cor.* II, 9. Ce qu'elle laisse espérer, en effet, ce n'est rien moins que la participation à la gloire de Dieu lui-même, qui consiste à voir clairement son essence et à jouir d'elle pendant toute l'éternité. Mais, en revanche, que les châtiments dont elle menace les méchants sont terribles! Elle place devant leurs yeux le supplice de l'enfer, c'est-à-dire un feu éternel et la privation du souverain bien, supplice doublement infini, soit qu'on considère l'objet dont il nous prive, c'est-à-dire Dieu, soit qu'on envisage sa durée qui ne doit jamais avoir de terme et qui s'appelle justement infinie parce qu'elle ne finira jamais.

Mais, pour la plus grande gloire des bons et pour la plus en-

tière confusion des méchants, la foi enseigne encore la résurrection des corps, et se place par ce seul fait au-dessus de toutes les philosophies et de toutes les doctrines humaines. Le corps du juste, après avoir eu sa part de la pratique de la vertu, en jeûnant, en veillant, en priant, en donnant son sang pour la vérité, partagera avec l'âme la gloire du triomphe qu'il l'a si fidèlement aidée à conquérir. Le corps du méchant, au contraire, qui, pour satisfaire ses appétits et ses désirs charnels, transgresse toutes les lois divines, doit expier, avec l'âme, ses fautes dans les tourments. La justice de Dieu exige, ce semble, cette réparation; c'est elle qui, dans son équité parfaite, ordonne que l'homme qui a péché dans son corps et dans son âme, supporte, dans les deux parties de son être, le châtiment de son péché, et que celui qui a voué son être tout entier aux travaux quelquefois si rudes de l'amour, reçoive une récompense proportionnée à ses efforts. Mais, ô merveille! cet article de notre foi qui nous enseigne la résurrection des corps, nous apprend aussi que le corps qui mourra ressuscitera, et non pas un autre à sa place. *Job.* XIX, 27. Créer un corps nouveau serait une chose contraire à la justice de Dieu, puisque ce serait punir un corps innocent ou récompenser un corps dépourvu de tout mérite. D'ailleurs quelles conséquences n'entraînerait pas cette détestable erreur! N'est-il pas vrai que le corps du méchant se réjouirait en pensant qu'un autre porterait la peine de ses égarements, et que celui du juste, au contraire, deviendrait la proie d'une amère tristesse devant ces récompenses qu'il mériterait et dont un autre jouirait pour lui?

Qu'on se garde de croire cependant que les bons ou les méchants ne seront récompensés ou punis qu'en l'autre vie; dès celle-ci, Dieu promet à ses fidèles serviteurs mille faveurs, tandis qu'il menace les méchants des plus redoutables rigueurs et de ses fléaux les plus terribles. Ouvrez les Écritures et en particulier les prophéties, vous verrez qu'il n'y est pour ainsi dire question que de ces deux choses; l'étendue et le nombre des citations qu'il faudrait faire m'empêchent de les rapporter ici. Toujours est-il qu'on peut juger par là combien la religion chrétienne favorise

la vertu et décourage le vice. Cette excellence est si magnifique et son efficacité pour faire observer la loi de Dieu si puissante, qu'elle a été la source de cette chaîne non interrompue de saints et de saintes qu'il y a eu dans le monde. Touchées de l'importance d'une affaire où s'agitent les intérêts éternels, ces grandes âmes encouragées par l'espérance du bonheur, et attristées par la vue des châtiments, marchent sûrement et à grands pas sous l'aiguillon puissant de la crainte et de la confiance, dans l'étroit sentier de la vertu. C'est cette espérance qui soutenait les martyrs au milieu de leurs tourments, car ils savaient que, dès qu'ils rendraient le dernier soupir, les portes du ciel s'ouvriraient pour les recevoir et que les anges seraient prêts à les accompagner dans cette voie de triomphe et de gloire. L'espérance évanouie, que devient l'existence? L'homme n'a plus sur les lèvres que cette parole prêtée par l'Apôtre aux méchants : « Puisque nous n'avons rien à espérer d'une autre vie, mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » I *Cor.* xv, 32. On le voit donc, sur le point qui nous occupe, on ne peut rien désirer ni imaginer de mieux que ce que notre sainte foi nous propose et nous enseigne.

CHAPITRE X.

Neuvième excellence de la religion chrétienne : son antiquité.

L'antiquité du christianisme est une autre de ses excellences. Plus une institution remonte loin, plus elle a d'autorité ; la vérité est simple et constante, elle est toujours une avec elle-même; le mensonge, au contraire, revêt mille formes et change toujours d'apparence. Il n'y a qu'un chemin direct pour arriver à un point quelconque; il y a, au contraire, mille chemins détournés dans lesquels on peut s'égarer; il en est de même du mensonge et de la vérité. Or notre foi et notre religion présentent ce caractère frappant d'antiquité et de vérité; pour trouver leur origine, il faut remonter au commencement du monde; elles ont duré sans interruption à travers toute la suite des âges, et elles subsisteront encore jusqu'à la fin des temps. Nous savons, en effet, qu'Adam,

de la pénitence duquel il est fait mention au livre de la Sagesse, eut avec Dieu des rapports directs et apprit de lui en quoi consistait sa nature et sa providence, de quelle manière il voulait être servi, et quels étaient les récompenses et les châtiments réservés aux bons ou aux méchants dans une autre vie. Adam fit connaître à ses fils, et particulièrement à l'innocent Abel ces révélations divines qui se transmirent ainsi à tous ses descendants, à Seth, à Hénoch, à Noé. Noé à son tour enseigna à ses fils ce qu'il avait appris lui-même; pour eux, ils eurent tous dans le déluge un redoutable exemple des rigueurs de la justice divine envers les pécheurs. Cependant la véritable religion se perpétuait. A Noé succédèrent Abraham, son fils Isaac, et le patriarche Jacob issu de ce dernier. Moïse vint enfin après tous ces patriarches, lorsque fut venu le moment de faire sortir les Israélites de la terre d'Egypte; il donna publiquement au peuple, gravée sur deux tables de pierre, la loi naturelle que Dieu avait écrite dans le cœur du premier homme. A cette loi se rattachent les cérémonies de la loi et les sacrifices, qui étaient comme tous les autres rites, des figures du sacrifice suprême que le véritable Agneau devait offrir pour effacer les péchés du monde, et pour expier, par une mort imméritée, la mort que nous méritions tous. Les prophètes succédèrent à la loi; dans leurs livres, la venue du Sauveur n'est plus annoncée par des images ou des figures sans vérité; elle y est promise en termes explicites et formels, et avec elle tout ce que le Sauveur devait faire en ce monde. L'Evangile enfin, après la loi et les prophètes, remplit le monde de sa lumière et le Sauveur naquit; alors les figures cessèrent et les prophéties s'accomplirent exactement. Admirable concert de l'Evangile et de la loi, de l'ancien et du nouveau Testament. Une seule différence existe entre la loi ancienne et la loi nouvelle : les prophéties et les figures disparaissent devant la vérité; les mystères du Testament ancien s'éclaircissent, et le peuple naguère étranger à des secrets dont les sages et les saints possédaient seuls la science, en acquiert une connaissance distincte. De plus les sept sacrements, qui sont les principaux instruments de notre salut, puisqu'ils nous donnent la grâce, sortent du côté

ouvert du Sauveur; ces merveilleux moyens de sanctification étaient inconnus avant lui, et il était réservé à Jésus-Christ, l'auteur et la source de la grâce, qu'il nous a méritée par son sacrifice et sa passion, de les instituer. Ces sacrements, ajoutés à l'ancienne loi, la perfectionnent et comblent ses lacunes. Enfin, notre foi et nos dogmes, que nous avons vus acceptés par les saints depuis le commencement du monde, sont parvenus à travers tous les âges suivants jusqu'à nous et se perpétueront jusqu'à la fin des temps. Ainsi se justifie l'excellence de notre sainte religion dont il était question au commencement de ce chapitre et qui consiste dans son antiquité.

CHAPITRE XI.

Dixième excellence de la foi et de la religion chrétiennes : leur inébranlable stabilité.

De même que l'antiquité de la foi est une preuve de sa vérité, de même aussi sa stabilité et sa perpétuelle fermeté; on peut même dire de ces deux excellences qu'elles sont sœurs et que l'une est la conséquence de l'autre. Or, comment douter de la stabilité de l'Eglise chrétienne quand on la voit, au sein des plus terribles persécutions, demeurer invincible? Toutes les puissances de l'enfer et du monde se sont armées contre elle : les grands et les puissants, les peuples, les rois et les empereurs ont, d'un commun accord, conjuré sa ruine; mais elle, désarmée, pauvre et faible, méprisée du monde, plus douce et plus timide qu'une pauvre brebis, elle a triomphé dans sa faiblesse, et elle a été plus forte en mourant et en souffrant que le monde qui la mettait à mort et la persécutait. Chaque jour expiraient des milliers de chrétiens; les prisons se remplissaient de prisonniers; le sang des victimes coulait sur les places et les chemins, comme en un carnage; mais la rage des persécuteurs demeurait impuissante devant le courage des victimes, et, chose au-dessus de toute admiration, plus la foi était cruellement poursuivie, plus elle se multipliait, et tandis qu'à son principe l'Eglise comptait à peine quelques

fidèles dans un coin de la Judée, sous le vent des persécutions, les divines semences se dispersèrent et étendirent leur empire sur l'univers tout entier. L'orgueilleuse Rome put s'assujettir le monde par la force de ses armes, mais elle ne put jamais, même avec ses tourments, triompher de l'Eglise; au contraire, Rome vaincue tomba à genoux devant le divin Crucifié, elle se soumit à son empire, ses empereurs convertis l'adorèrent comme leur Seigneur et leur Dieu, abandonnant ainsi pour toujours leurs fausses divinités.

Aux persécuteurs avoués succédèrent les sages du monde, les philosophes, les orateurs et cette longue série d'hérétiques : Ariens, Sabelliens, Nestoriens, Pélagiens, Macédoniens et tant d'autres monstres de cette espèce, qui n'attaquaient plus la foi par les armes, mais qui espéraient en altérer la pureté par la subtilité de leurs raisonnements. La foi demeura incorruptible à ces nouvelles atteintes: pas un seul de ses articles ne fut ni altéré ni changé. Quant à ces grands raisonneurs, ils furent dissipés et s'évanouirent comme la fumée; la foi, au contraire, si souvent et si diversement combattue, ne subit pas la plus légère atteinte, et elle sortit de ces combats radieuse de son antique éclat, sans avoir admis l'ombre d'une erreur ou d'un mensonge. On a beau chercher un pareil spectacle ailleurs que dans la religion chrétienne, toutes les autres sectes sont pleines d'erreurs et de mensonges. Que la vérité de notre foi se soit donc maintenue pure pendant tant de milliers d'années, qu'elle ait résisté aux efforts et aux ruses de l'enfer et du monde qui conjuraient sa ruine, c'est une preuve certaine que Dieu est le défenseur et le soutien duquel elle a toujours tiré protection et appui.

Il existe entre la vérité et le mensonge une notable différence qu'il est bon de remarquer ici : le raisonnement ruine l'erreur, et plus le mensonge est attaqué, plus sa fausseté devient manifeste; la vérité gagne au contraire à ces sortes d'attaques, et loin de redouter l'examen, elle le désire et le recherche, parce qu'il lui donne toujours un nouvel éclat. La boue exhale une odeur d'autant plus fétide qu'on la remue davantage; les plantes aromatiques et embaumées répandent au contraire de plus doux

parfums quand on les agite ou qu'on les touche. Or, s'il est une chose incontestable, c'est que de toutes les religions qui ont paru sur la terre depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, il n'y en a pas eu de plus vivement attaquée que la nôtre. Les autres religions, ou pour mieux dire les autres superstitions, n'ont pas rencontré les mêmes obstacles, et cependant elles sont tombées d'elles-mêmes, sous le ridicule des faussetés et des mensonges que le temps découvrait en elles : seule notre foi est demeurée intacte au milieu des attaques les plus acharnées. Que dis-je? Sa vérité a grandi dans ces luttes, et comme l'or se purifie dans le feu, elle a découvert de plus en plus sa finesse et sa splendeur.

CHAPITRE XII.

Onzième excellence de notre religion : la pureté des saintes Ecritures.

L'élévation et la perfection des Ecritures, soit de l'ancien soit du nouveau Testament, et l'efficacité dont elles jouissent pour faire naître dans nos cœurs la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, sont encore une des excellences de notre religion. Pour traiter convenablement ce sujet, il faudrait parcourir en détail tous les Livres saints, en faisant ressortir la dignité et la beauté de chacun d'eux. On comprend combien une étude pareille nous entraînerait loin; d'ailleurs ce travail ayant déjà été fait, je renvoie le pieux lecteur à la seconde partie de notre Introduction au Symbole, où il pourra s'éclairer suffisamment sur cette matière. Qu'on me permette néanmoins une réflexion importante au sujet de l'évangéliste saint Jean; outre qu'il a la gloire d'avoir parlé d'une manière plus étendue que les autres évangélistes de la divinité du Sauveur, il a sur eux le privilége de raconter les différentes circonstances de sa vie avec des détails d'une telle vraisemblance, qu'un homme qui les lirait sans avoir la foi les tiendrait pour des histoires pleines de vérité. Laissez de côté, si vous le voulez, l'évangile de la résurrection du Sauveur, et lisez l'histoire de l'aveugle de naissance, à laquelle se mêlent les

instances et les perplexités des Pharisiens, et vous comprendrez ce que je veux dire. Mais voyez surtout le récit de la résurrection de Lazare : que de particularités, que d'interlocutions avant que le miracle soit accompli! La vérité y est si saisissante qu'il n'est pas un homme de cœur, encore même qu'il ne soit pas chrétien, qui ne reconnaisse à chaque mot l'impossibilité où serait un pauvre pêcheur, comme saint Jean, d'inventer de cette sorte, si le fait lui-même n'eût été son guide et ne lui eût dicté la marche de son récit. Pour moi, je l'avoue, serais-je un philosophe païen, en lisant cette histoire je ne pourrais retenir le même jugement; ce jugement serait aussi, je pense, celui de tout homme impartial qui considérerait attentivement les circonstances de ce magnifique récit. J'ai eu à cœur de faire ici ces réflexions, parce que, jointes à ce que j'ai déjà dit, elles donnent un grand poids à notre foi et en confirment la vérité d'une manière éclatante.

Saint Augustin, au livre VII de ses *Confessions*, en parlant de l'excellence des saintes Écritures, leur rend le même témoignage. Il reconnaît que ce ne fut pas sans un dessein particulier de la providence de Dieu qu'il fut appelé à connaître avant sa conversion les ouvrages des philosophes, afin que la lecture des saints Livres lui révélât l'énorme différence qui existait entre les premiers et les seconds. Il faut l'entendre s'en exprimer lui-même : « Les philosophes, dit-il, connaissent bien le but qu'il faut atteindre, c'est-à-dire la félicité et le bonheur, mais ils ignorent quelles sont les voies qui conduisent, non-seulement à sa connaissance, mais même à sa possession. Les lettres profanes ne contiennent ni l'image de notre religion, ni les larmes de notre confession; elles ne font aucune mention du seul vrai sacrifice, qui est un esprit brisé de douleur, un cœur contrit et humilié : elles ne parlent ni du salut du monde, ni de la cité sainte et de l'épouse du Christ, ni des arrhes de l'Esprit-Saint, ni du calice qui contient le prix de notre rédemption. En elles pas de ces chants qui retentissent dans les livres prophétiques : *Est-ce que mon âme ne serait pas soumise au Seigneur? C'est de lui que vient ma délivrance*. Ps. LXI, 1. Vous avez caché ces choses, Seigneur, aux grands et aux sages du monde, et vous les avez révélées

aux petits. » *Confes.*, lib. VII, c. xx-xxi. Cet éloge des saintes Ecritures, le grand Docteur l'appuie sur un miracle signalé, et au chapitre deuxième du livre suivant il raconte comment un rhéteur illustre, appelé Victorin, se convertit en les lisant, à la grande joie des chrétiens et à la confusion profonde des Gentils. Au reste, l'expérience de chaque jour confirme ces paroles : combien d'hommes, adonnés à la culture des sciences profanes, ont perdu une bonne partie de leur vie dans des études sans grandeur et sans profit ; mais quand ces mêmes hommes se sont mis à lire sérieusement nos saints Livres, ils y ont trouvé une telle suavité et une si grande douceur, une si vive lumière pour l'intelligence, un encouragement si ardent pour la volonté, de telles ressources, enfin, pour réformer leur vie et celle des autres, qu'ils ont abandonné toutes les autres études à cause de la joie qu'ils avaient eue à cueillir des fleurs si suaves dans ce magnifique jardin. Autant l'auteur des Ecritures divines est supérieur aux auteurs des lettres humaines, autant les premières l'emportent sur les secondes. Tous les jours d'ailleurs et sous nos yeux, l'expérience appuie et confirme ce que nous venons d'exposer.

CHAPITRE XIII.

Douzième excellence de la religion chrétienne : la pureté de la vie de ses fidèles.

En poursuivant l'énumération des excellences de notre sainte religion, nous devons en mentionner une non moins extraordinaire, je veux dire le changement et les effets qu'elle produit dans les âmes qui mettent en usage les remèdes et les secours qu'elle donne pour pratiquer la vertu. De même, en effet, que le but et l'effet propre de la médecine sont de guérir les infirmités de nos corps, de même une bonne loi se propose la guérison des infirmités des âmes, c'est-à-dire des péchés. Or, si l'efficacité d'une médecine nous en fait connaître l'excellence, l'efficacité de notre sainte religion pour guérir les âmes nous découvrira sa dignité et sa perfection.

Expliquons ceci par un exemple. Dieu ne cesse jamais de nous appeler à lui, et il répète sans cesse ces paroles que l'apôtre saint Jean nous a laissées : « Je suis à la porte, et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi. » *Apoc.* III, 20. Cet appel, ou plutôt cette inspiration divine, est adressé à chacun de nous, et Dieu emprunte mille moyens pour nous le faire entendre. Quelquefois il se sert d'une maladie, d'autrefois d'un péril ou d'un désastre, souvent d'une parole, d'un prédicateur, d'un confesseur ou d'un bon livre. Supposez maintenant qu'un homme, touché de cet appel, désire de toute son âme tirer tout le profit possible des remèdes et des secours que notre religion sainte met à notre disposition pour nous sanctifier : le repentir des péchés passés, une sincère confession de nos fautes, une préparation humble et pieuse à la réception du très-saint sacrement de l'autel, un retour quotidien sur soi-même, afin de se recommander à Dieu et de lui demander avec instance la grâce de ne rien faire contre son service. Si cet homme demeure quelque temps fidèle à ses bonnes habitudes, le Seigneur, qui est le Père des miséricordes et qui désire le salut de tous les hommes, lui qui a juré solennellement « qu'il ne voulait pas la mort de l'impie, mais plutôt sa conversion et sa vie, » *Ezech.* XXXIII, 11, accourt bientôt avec la rosée de sa grâce et répand dans son âme des clartés et des joies telles qu'elle n'a plus de goût que pour la vertu et que la pratiquer devient son unique passion. Plus cet homme prie, plus il se recueille, plus il fréquente les sacrements, et plus aussi la grâce de Dieu se fait sentir en lui et opère dans son cœur des prodiges qui le plongent dans l'admiration ; il se fait en effet dans ses affections et ses inclinations d'autrefois un si grand changement, qu'il demeure stupéfait devant une rénovation si profonde et si rapide. Il déteste ce qu'il aimait et il aime ce qu'il détestait ; il trouve doux ce qui est amer et amer ce qu'il trouvait doux ; enfin, ce qu'il regardait autrefois comme impossible lui semble maintenant aisé et facile. Il y eût un temps où il ne pouvait être chaste, et maintenant la chasteté lui est rendue non-seulement possible, mais encore douce et commode ; autrefois il

commettait à chaque instant et pour le plus léger prétexte mille péchés mortels, aujourd'hui il se sent le courage de braver mille fois la mort plutôt que de tomber dans un seul péché; il s'était perdu naguère par la parure, la vanité, le jeu, la chasse, les livres profanes, maintenant il n'a plus qu'une horreur profonde pour tout ce qui le fit autrefois tomber dans le péché. Un saint docteur, en parlant du miracle par lequel le Sauveur changea l'eau en vin, a trouvé l'occasion de décrire ce changement de vie : « Voilà, s'écrie-t-il, les vrais miracles, les seuls dignes d'être loués. Notre Sauveur les opère tous les jours au milieu de nous; tous les jours en effet il rend à la vertu des hommes perdus de vices : les voluptueux, il les fait chastes; les orgueilleux, il les rend humbles; aux amis de ce monde, il inspire l'amour de Dieu. Quel miracle que celui qui, prenant un homme dans les boues de la terre, en fait le frère des anges et le fait monter au ciel à côté de ces esprits si purs et si parfaits. »

Cette conversion est sans contredit l'œuvre de Dieu et de Dieu lui seul. Aussi, de même que les infidèles arrivent à la connaissance du véritable Dieu par quelque miracle, les fidèles se confirment de plus en plus dans la foi par ce changement intérieur qui s'opère dans leurs âmes. « Quel est le véritable Dieu, s'écriait David dans ces sentiments, sinon notre Dieu? Et qui est Dieu, si ce n'est lui? Car c'est lui qui m'a revêtu de courage et de force, qui a rendu ma vie pure et exempte de péché. » *Ps.* XXIII, 34-35. Aux yeux du Prophète, celui qui avait pu lui donner une telle pureté de vie ne pouvait être que le vrai Dieu, et il faisait de cette force une preuve de sa divinité. « Car, ainsi que le dit le saint homme Job, qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'une source impure, n'est-ce pas Dieu seul? » *Job.* XIV, 4.

Ce changement dont nous parlons ici, saint Cyprien nous apprend qu'il l'expérimenta au jour de sa conversion. Il raconte lui-même qu'il ne croyait pas autrefois aux paroles des chrétiens; il ne pouvait croire à cette nouvelle naissance qui transformait l'homme et qui, tout en lui laissant la même substance corporelle, métamorphosait entièrement l'homme intérieur et lui faisait perdre les goûts et les appétits de la chair pour lui rendre facile

et doux le chemin de la vertu. « Mais dès que j'eus reçu le baptême, dit-il, j'ai senti au dedans de moi-même ce changement s'opérer d'une manière admirable, et j'ai compris la vérité de ce dont on m'avait parlé. »

Pourquoi citer encore et remettre sous nos yeux l'exemple mémorable du grand Augustin? Qui ne connaît ses égarements? Longtemps aveuglé par les fumées de la chair, et retenu dans les liens de la concupiscence, il ne croyait ni à la continence ni au célibat. Mais vint le jour de revenir à Dieu, et alors il s'opéra, sous l'influence de la grâce d'en haut, une révolution si complète dans ses idées et dans sa vie, qu'il s'est écrié au livre neuvième de ses *Confessions :* « Vous avez brisé, ô mon Dieu, tous les liens de mon âme; je vous offrirai un sacrifice de louanges et j'invoquerai votre saint nom. Oh ! quel plaisir n'ai-je pas éprouvé dans la privation de toutes les joies passées; et avec quelle joie n'ai-je pas sacrifié ce que j'avais naguère une si grande peur de perdre. » *Conf.* lib. IX, c. I.

Mais ne perdons pas de vue la suite de nos pensées. S'il est vrai que nous connaissions la vertu d'un remède par les effets qu'il produit, et l'excellence de la loi par l'efficacité de ses préceptes, qu'elle doit être parfaite et excellente cette loi qui en si peu de temps guérit les maux de l'âme et change les cœurs ; transformation puissante qui n'appartient qu'à Dieu? Dieu seul, en effet, peut accomplir cette œuvre; elle est si grande que les saints docteurs ont coutume de regarder cette justification des âmes comme divine et supérieure à la création du monde.

C'est donc un puissant argument en faveur de la vérité et de l'excellence de la religion chrétienne que cette transformation étonnante dont nous venons de parler. Le peu de fruit produit par les philosophies humaines en augmente encore puissamment la force. Certes les philosophes avaient tous ce que la nature peut donner d'attrait et d'influence; ils étaient comme la fleur du génie humain; en eux la nature avait pour ainsi dire concentré toutes ses forces, et cependant si beaucoup d'entre eux enseignaient la vertu, qu'ils étaient rares les hommes vertueux formés par leurs soins. Sénèque regarde comme un prodige d'avoir conquis à la

vertu Lucilius, un de ses amis. La doctrine chrétienne, au contraire, est plus féconde et plus puissante! Nous l'avons vue convertir en peu de temps tous ceux qui se sont appliqués les remèdes dont elle dispose : hommes et femmes, gens de tout état et de toute condition, paysans, laboureurs, ouvriers! En même temps qu'ils s'adonnaient aux exercices de la vie chrétienne, un changement complet s'opérait en eux, ils se revêtaient d'un nouvel homme : de charnels ils devenaient chastes; de jaloux, bons et affectueux ; d'avares, généreux et charitables. Jamais secte philosophique ne produisit pareils effets. Mais le moment n'est pas venu de nous étendre sur ce sujet, renvoyons à plus tard de plus amples explications.

CHAPITRE XIV.

Treizième excellence de la religion chrétienne : elle conduit l'homme à la félicité et à sa dernière fin.

Si la religion chrétienne rend les hommes bons, elle a encore la propriété de les rendre heureux. Or, pour employer toujours la même comparaison, de même que dans la médecine et dans le médecin qui l'applique, nous avons remarqué deux choses : le moyen et la fin; le moyen, c'est la guérison, la fin est la santé; de même il y a dans toute bonne loi un moyen et une fin propres : le moyen, c'est de rendre les hommes bons et vertueux; la fin, c'est de les rendre heureux, la loi et la vertu n'ayant pas d'autre but.

C'est donc une autre excellence de la religion chrétienne que la propriété qu'elle a de nous apprendre en quoi consiste le bonheur de l'homme et quels sont les moyens de l'obtenir. Le bonheur, d'après Boëce, est un état parfait dans lequel nous nous trouvons en possession de tous les biens. Pour comprendre ceci, il faut savoir que le Créateur a imprimé dans le cœur de l'homme un désir naturel d'arriver à un état où il fût en possession de tous les biens et entièrement exempt de sollicitude et d'ennui. Tous les hommes recherchent continuellement ce bienheureux état, encore que beaucoup se trompent et croient y être arrivés

dès qu'ils sont en possession du bien qu'ils désirent. Qu'il soit possible à tous les hommes d'atteindre cet état de parfait contentement, on ne peut en douter après le désir naturel que le Créateur en a gravé dans leurs cœurs, car il est clair que ce souverain Seigneur ne faisant jamais rien d'oiseux ou d'inutile, n'a pas pu nous donner des désirs impossibles à satisfaire.

Ces principes n'étaient point ignorés des philosophes; seulement, par une erreur grossière, ils cherchaient le bonheur dans cette vie présente, plus féconde en larmes et en douleurs qu'en rires et en joies. Ne sachant absolument rien de l'autre vie, ils étaient forcés de chercher le bonheur en celle-ci, et une conséquence naturelle de leur erreur fut de se contredire étrangement sur la nature de ce bonheur que les uns firent consister en une chose et les autres en une autre. Mais que la religion chrétienne est plus sûre et mieux éclairée! Comme elle a Dieu pour maître, elle nous apprend que le bonheur est un bien qu'il ne faut pas chercher en cette vie, mais seulement dans la vie future, où nous le verrons clairement et distinctement, ce trésor infini, où nous jouirons parfaitement de lui, où nous posséderons enfin, sans crainte de le perdre, ce bien universel qui contient tous les autres biens. Cette vérité, que la foi nous enseigne, nous pouvons arriver à la comprendre par la capacité infinie de notre entendement et de notre volonté; quelle intelligence humaine est pleinement satisfaite de ce qu'elle sait? Plus elle est éclairée, plus elle désire s'éclairer encore, et posséderait-elle toutes les sciences du monde, il y aurait en elle un désir naturel, en même temps que la possibilité d'en savoir davantage. Il en est de même de la volonté; fût-elle en possession de tous les biens de la terre, elle peut en désirer encore de plus grands, et jouir de ces biens dès qu'elle les possède. L'entendement est donc sans repos jusqu'à ce qu'il comprenne cette vérité première qui renferme, avec toutes les vérités, tout ce qu'on peut savoir; et la volonté n'est pas satisfaite jusqu'à ce qu'elle soit en possession du bien universel, dans lequel sont contenus tous les biens. Mais notre âme, arrivée à cet état parfait, se réjouira en Dieu comme dans son centre et dans le lieu de son repos; elle ne désirera rien hors de Dieu, parce que

des biens finis aux biens infinis, comme sont ceux de Dieu, il n'y a pas de proportion ni de comparaison, et aussi parce qu'il verra surabondamment les biens finis non plus en eux-mêmes mais dans Celui qui les a faits. Voilà le bonheur parfait qui nous a été enseigné par le Maître descendu du ciel pour nous instruire; voilà un bonheur que toute la philosophie profane n'aurait jamais pu découvrir ni atteindre! Qu'elle est donc excellente notre sainte religion, qui, tout en nous proposant une loi au-dessus de la perfection de laquelle on ne saurait rien concevoir, nous propose aussi une fin si élevée qu'on n'en peut imaginer de plus haute!

I.

Bonheur des parfaits chrétiens en cette vie.

Il est bon de remarquer ici qu'il y a deux sortes de bonheur : il y a un bonheur parfait, et c'est celui dont nous avons parlé qui est réservé pour l'autre vie, et un bonheur commencé que Dieu ne donne pas à tous les hommes, mais seulement à ses amis en retour des sacrifices qu'ils s'imposent pour lui et pour les récompenser du mépris qu'ils font de tous les plaisirs du monde. Dieu leur envoie les consolations du Saint-Esprit et remplit leurs cœurs de cette joie spirituelle que saint Paul compte parmi les fruits de cet esprit divin.

Avant d'aborder cette matière et d'exposer sur quelles racines, quels fondements elle repose, je pourrai dire ce que disait l'apôtre saint Jean lorsqu'il voulait nous donner une exacte connaissance de ces choses : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises. » *Apoc.* III, 13. Je dis ceci, parce que tous ne sont pas capables d'entendre ces mystères, et que pour moi, j'ose à peine en parler tant ils dépassent les facultés de mon entendement. Mais, comme il y aura dans l'Eglise des oreilles disposées à les entendre, je vais dire rapidement ce qu'il plaira au Seigneur de m'en révéler.

Remarquons donc que les âmes qui ont embrassé avec ardeur les exercices spirituels, les oraisons, les jeûnes, les veilles, une vie dure et pénible, la mortification incessante de leurs appétits et de leur volonté propre, les œuvres de charité enfin et toutes

les vertus, en marchant à grands pas avec un courage qui ne connaît ni tiédeur ni défaillances dans les voies de Dieu, et en s'avançant tous les jours de ferveur en ferveur, de vertu en vertu, de dévotion en dévotion, ces âmes, dis-je, obtiennent, en récompense de leurs efforts, cet amour de Dieu que les théologiens mystiques appellent « l'amour unitif. » Cet amour est pour ces âmes comme une terre promise après les rudes et difficiles épreuves d'un long voyage à travers le désert. Il est toujours accompagné d'une suavité ineffable et d'une joie souveraine dont Dieu seul est le principe et la fin, et telle est sa force qu'il n'y a plus de trêve possible pour le cœur dont il a pris possession, et que rien ne l'empêche de régner en lui dans tous ses états ni la nuit, ni le jour, ni le travail, ni le repos, ni la veille, ni le sommeil. La douceur que l'âme éprouve dans cet état, est, si je puis ainsi parler, comme un lien puissant, ou une prison isolée qui la retient et l'enchante au point de lui faire prendre en dégoût les choses de la vie et de lui inspirer l'amour de Dieu qui devient alors son seul attrait, son désir, sa pensée, son trésor et sa joie. Elle trouve tant de douceur à cette manne sainte qu'elle n'aime plus que ce qui lui ressemble. On raconte de sainte Cécile qu'elle était sans cesse occupée de Dieu et qu'elle s'entretenait nuit et jour avec lui dans la prière, tant son amour était grand et sa foi ardente. On peut dire la même chose en quelque sorte de ceux qui sont parvenus à l'amour unitif. Mais comme notre esprit grossier a besoin pour comprendre les choses spirituelles d'images matérielles, comme nous ne savons lire que dans le livre de notre village, je me servirai d'un exemple profane pour faire connaître la nature et la grandeur de cet amour. Qu'on ne s'étonne pas de notre manière de faire; le livre des Cantiques ne procède que par comparaison, et c'est par l'amour qui unit les époux à leurs épouses qu'il nous révèle celui que Jésus-Christ porte à son Eglise. Souvenons-nous donc de l'amour que les poètes d'autrefois prêtaient à la reine Didon pour Enée. Ovide nous en explique l'intensité quand il dit :

C'est Enée que des yeux sans cesse elle poursuit ;
C'est Enée qui l'occupe et le jour et la nuit.

C'est qu'en effet une âme blessée au cœur par ce sentiment purement humain en est tellement remplie qu'elle ne songe, n'imagine, ne désire, ne veut et n'aime rien autre chose.

Là-dessus, voici comment je raisonne : si l'esprit mauvais et la corruption de notre nature ont sur notre cœur assez d'empire pour le détacher de tout et le ravir en ce qu'il aime, comment l'Esprit-Saint et l'abondance de la grâce auraient-ils moins de force pour attacher un cœur à Dieu qu'un homme aveugle quand il s'agit de s'attacher à la créature, alors surtout que Dieu est un océan de suavité infinie? Cet exemple, tout profane qu'il est, donnera aux hommes grossiers l'intelligence des conditions et de la violence de cet amour divin que nous appelons unitif, parce qu'il unit l'âme à Dieu avec une joie d'une si incompréhensible douceur qu'elle ne peut plus penser qu'à Dieu, ni se reposer qu'en lui seul.

Et ici, pour appuyer ce que je viens de dire, comment ne pas profiter de mon expérience personnelle et citer des exemples qui nous sont tous les jours donnés par des personnes très-dévotes envers notre Seigneur? J'ai donc connu une personne que la violence de son amour attachait tellement à Dieu qu'elle ne pouvait se séparer un seul instant de celui qui était sans cesse son amour et sa joie. Son bonheur était indicible; et comme, dans l'ivresse de sa joie, elle ne songeait ni à manger ni à boire, son corps s'affaiblissait chaque jour et perdait peu à peu ses forces. Effrayés de cet état, ses directeurs insistaient auprès d'elle pour que, faisant trêve à ses exercices spirituels, elle s'occupât un peu plus du soin de son corps; mais leurs conseils et sa bonne volonté même ne pouvaient remporter cette difficile victoire; et tandis que le corps souffrait et dépérissait à vue d'œil, l'âme satisfaite trouvait en Dieu son repos et sa joie.

J'ai connu d'autres personnes qui passaient, même en hiver, les nuits entières, s'occupant au même exercice, sans que le sommeil où la fatigue pût en aucune manière distraire leur attention. Telles furent sans doute ces matrones dont il est écrit qu'elles se mettaient en prières au coucher du soleil, et que l'astre du jour en rallumant sa lumière les trouvait encore à

genoux toutes livrées à leurs méditations. Qui donc pouvait soutenir leur ardeur? Qui est-ce qui les préservait de toute défaillance? Une seule chose, et cette chose, c'était la douceur de la joie que ces âmes goûtaient en Dieu et qui, comme nous l'avons déjà dit, est une conséquence inséparable de l'amour unitif. Aristote nous donne la raison de cette vérité quand il dit que notre nature déteste les choses tristes et aime au contraire beaucoup les choses agréables. Si la force de la joie dont nous parlons est si grande, qui donc pourrait trouver étrange que les amis de Dieu persévèrent les nuits entières dans une communication qui doit la leur assurer? N'est-il pas écrit de cette sagesse céleste « que son commerce n'a pas d'amertume, que l'ennui ne l'accompagne pas, mais, au contraire, l'allégresse et la joie? » *Sap.* VIII, 16. Ceux-là, au moins, qui consacrent au jeu la plus grande partie de leurs nuits, ne pourront s'empêcher de confesser cette vérité; soutenir le contraire ce serait prétendre que l'Esprit-Saint ne sait pas donner à ceux qui le servent de plus grandes consolations que la chair et le démon n'en donnent à ceux qui suivent leurs voies.

Mais, revenant à notre principal sujet, je dis que l'âme, arrivée à l'union de cet amour divin, jouit déjà, dès cette vie mortelle, du bonheur des cieux commencé; bonheur ineffable en effet et semblable en beaucoup de ses parties au bonheur à venir que celui qui procure à l'âme une joie sans mélange, un rassasiement, une satisfaction, une quiétude et un repos intérieurs, une plénitude de tous les biens qui faisait répéter à saint François pendant toute une nuit : « O mon Dieu et toutes choses! ô mon Dieu et toutes choses! » Avec Dieu, en effet, l'âme se croit en possession de tous les biens et ne désire rien autre chose. Et qui pourrait s'en étonner? Comme une pierre tombée de haut demeure en repos quand elle a touché la terre qui est son centre et son lieu naturel, ainsi notre âme, étant arrivée à Dieu, pour lequel elle a été faite, se repose en lui et voit s'éteindre la vivacité multipliée de ses désirs. Elle se trouve heureuse et contente; et sa faim, entièrement rassasiée par cette nourriture, ne trouve plus de goût à d'autres aliments. Voilà comment Dieu récompense, dès cette

vie, les travaux de ses fidèles serviteurs; cette récompense est si grande qu'elle peut entrer en comparaison avec celle du monde futur, puisqu'aussi bien qu'elle elle réjouit le cœur et contente pleinement ses appétits et ses désirs. Ceux qui la possèdent trouvent en elle tant de joie et de délices qu'ils n'en céderaient pas la moindre partie pour tout l'empire du monde.

Saint Augustin était parvenu à ce bienheureux état, et, après en avoir goûté la douceur, voici comment il parlait au Seigneur : « Les choses de la terre, Seigneur, ont leurs délices et leur amabilité, mais aucune ne nous réjouit comme vous. Le juste trouve en vous sa joie parce que votre amour est suave et calme et que vous remplissez les cœurs où vous résidez de suavité, de paix et de douceur. L'amour du siècle ne connaît pas ces pures joies; il est pénible et inquiet, et c'est pourquoi il ne laisse jamais en repos les âmes dont il s'est rendu maître. Il les remplit toujours de soupçons, de passions et de mille craintes. Pour vous, Seigneur, vous êtes les véritables délices des bons, et c'est à juste titre, puisqu'il n'y a point en vous de troubles, mais seulement une grande quiétude et une vie étrangère à toute perturbation. » *Med.* XXV. Ailleurs, le même saint s'adressait encore à Dieu en ces termes : « Je vois déjà la lumière du ciel avec les yeux de mon âme, et un rayon du soleil d'en haut a pénétré mes os de joie et d'allégresse! Oh! si ce bien m'était donné, et si ce bonheur s'accomplissait par moi! Augmentez, Seigneur, vous qui êtes l'auteur de cette lumière, augmentez cette clarté qui luit aux yeux de mon âme, qu'elle se dilate, qu'elle grandisse en moi. Qu'est-ce donc que j'éprouve? Quel est ce feu qui échauffe mon cœur? Quelle est cette lumière qui éclaire mon âme? O feu toujours ardent et jamais éteint, embrasez-moi! O lumière qui brille toujours et qui ne connaît pas d'ombre, éclaire-moi! Oh! si j'étais embrasé de ce feu! O feu sacré, que ton ardeur est douce! que ta lumière est bienfaisante! que tu consumes délicieusement les âmes! » *Solil.* XXXIV. Tel est le langage du bienheureux saint Augustin.

II.

De la paix intérieure et de la joie qui accompagnent le bonheur des âmes saintes.

De la grandeur de cet amour divin dont il vient d'être question et des charmes qui le suivent, résulte cette paix intérieure dont l'Apôtre a dit « qu'elle surpassait tout sentiment, » *Philip.* IV, 7, « parce que nul ne connaît sa perfection et son excellence, sinon celui qui la reçoit. » *Apoc.* II, 17. Cette paix n'établit pas seulement l'homme en de bons rapports avec ses semblables et avec Dieu, elle le réconcilie encore entièrement avec lui-même en apaisant par sa vertu la violence de nos appétits et en mettant fin à la lutte que la partie inférieure de notre âme a engagée contre la partie supérieure, c'est-à-dire contre l'esprit. La guerre intérieure qui nous déchire vient en partie de la répugnance des appétits de la chair contre les inspirations de l'esprit, du trouble que nous procure la violence de nos désirs désordonnés, de l'anxiété et de la douleur où nous plongent nos illusions quand elles se dissipent. Dès que l'homme n'éprouve plus ces coupables désirs, il a la paix, la tranquillité, le repos; satisfait de ce qu'il possède, il ne cherche plus rien en ce monde, et tout ce qui est de la terre lui devient un objet d'horreur et de mépris.

Cette paix, notre Seigneur la promet à ses fidèles amis dans le livre du saint homme Job. Il y énumère en effet les priviléges et la faveur qu'il accorde aux bons, et parmi ces faveurs, il compte celle « de voir les animaux de la terre s'adoucir à leur présence. » *Job.* V, 23. Quels sont donc ces animaux? Sont-ils autres que les appétits de notre chair et les instincts infimes qui nous sont communs avec les animaux? « Inquiets de leur nature, impétueux et bouillants à cause de leur vivacité même, ils se calment et entrent en paix avec l'homme quand ils sont satisfaits par des joies et des délices supérieures à celles qu'ils désiraient. » Saint Bernard nous en donne la raison, et voici comment il s'exprime : « De même que les hommes plongés entièrement dans les délices de la chair ne comprennent pas les joies de l'esprit, de même, au contraire, ceux qui goûtent les plaisirs de l'esprit, qui sont incontestable-

ment les plaisirs les plus élevés, méprisent les plaisirs de la chair qui sont les plus vils et les plus infimes.

Une conséquence de cette joie pour les âmes fidèles, c'est qu'elle leur procure la véritable liberté de l'esprit, donnée seulement à ceux qui, après avoir cessé d'être les serviteurs et les esclaves de la chair, trouvent en Dieu leur repos et leur bonheur. Cette liberté, en effet, est le propre des enfants de Dieu ; par elle les hommes triomphent sans peine des passions et des appétits qui les dominaient ; par elle s'accomplit ce que le Prophète avait dit de ceux qui, par la vertu de la rédemption du Christ, sont sortis de leur captivité spirituelle, lorsqu'il annonce « que les captifs soumettront leur vainqueur et subjugueront leur maître. » *Isa.* XIV, 2. Cette liberté les élève encore au-dessus de tous les soucis, de tous les troubles, de toutes les craintes de cette vie et de l'autre ; elle les débarrasse de toute entrave et les unit si étroitement à Dieu, que ni la compagnie des hommes, ni les occupations extérieures ne peuvent les distraire de sa présence. Au sein des sollicitudes, ils conservent la plus grande simplicité d'esprit ; tout ce qu'ils voient ou qu'ils entendent est pour eux un motif de s'élever à Dieu; quoi qu'ils fassent, Dieu est toujours présent à leurs yeux. En lui ils mettent tout leur amour et toute leur occupation, de telle sorte que, voyant, ils ne voient pas, et qu'entendant, ils n'entendent pas. Mais où trouver des paroles capables de célébrer et d'expliquer les richesses et les vertus de ces âmes saintes, la fermeté de leur foi, la sérénité de leur espérance, la douceur de leurs œuvres, la joie de leurs désirs, leur patience dans les épreuves, leur force dans les obstacles? Elles s'estiment heureuses au milieu des travaux, riches au sein de la pauvreté, rassasiées malgré la faim, glorieuses dans l'abattement, honorées dans les injures. Les veilles de la nuit sont leur repos, et l'exercice de la prière est pour elles un véritable paradis. Si c'est dans le propre de ce bonheur d'amener avec lui toutes ces joies et toutes ces satisfactions spirituelles, n'est-il pas vrai qu'il n'appartient qu'à la véritable religion de le produire, et que seule elle peut procurer tant et de si nobles délices.

Et ici, encore que je doive m'écarter un peu de mon sujet, je

ne puis m'empêcher de dire une chose très-édifiante et aussi pleine de consolation pour le lecteur chrétien. Il est certain que les œuvres de la nature et de la grâce exaltent la bonté et l'amour de notre Seigneur envers les hommes, et dès lors excitent et invitent les hommes à aimer notre Seigneur. Néanmoins, rien n'est propre à produire ces sentiments dans nos âmes comme l'abondance des consolations et des grâces que Jésus-Christ répand dans le cœur de ses amis fidèles. Il y a en effet deux sortes d'amour : l'un essentiel, comme celui des pères pour ceux de leurs fils qui sont déjà devenus grands, l'autre affectueux et tendre, tel, par exemple, que l'amour des pères pour leur tout jeunes fils, dont l'expression se traduit par des caresses incessantes, des précautions, des baisers et mille autres délicatesses plus douces et plus aimables. Or le Père céleste ne se contente pas de montrer à ses enfants spirituels le premier amour, il les aime encore de cet attachement plein de douceur et de tendresse qui les console et les inonde de toutes ses faveurs. Mais peut-être m'accusera-t-on d'exagérer la vérité? Que ceux-là qui le penseraient écoutent comment le Seigneur parle lui-même dans Isaïe à ses fils spirituels : « Je vous presserai sur mon sein et vous jouerez sur mes genoux : comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai. » *Isa.* LXVI, 13.

Et maintenant, je le demande, peut-on rien concevoir de plus tendre, de plus doux, de plus amoureux que ces paroles? Ah! c'est qu'en effet le propre de l'Esprit-Saint est d'opérer dans les âmes ces effets merveilleux, et quand il veut prendre un nom, il s'appelle « Paraclet, » *Joan.* XIV, 16, c'est-à-dire consolateur, parce que son travail spécial est de consoler les âmes ; les consolations dont il les inonde sont quelquefois si grandes, que la faiblesse du corps corruptible ne peut les supporter. C'est ainsi qu'on raconte de saint Ephrem que, goûtant dans l'oraison des joies spirituelles ineffables dont il ne pouvait supporter l'ardeur, il s'écriait : « Seigneur, oh! séparez-vous un moment de moi parce que je ne puis plus supporter l'intensité de vos joies ; » ou encore : « Arrêtez, Seigneur, arrêtez le cours des eaux de votre grâce. » Un autre saint homme se voyant aussi magnifiquement

visité par notre Seigneur, et considérant qu'il ne pouvait, par ses faibles mérites, correspondre à de si belles récompenses : « C'est assez, Seigneur, pas tant de bonheur, car je ne suis pas digne de toutes ces consolations, et que je ne sais pas comment vous en remercier. » « Seigneur, disait une autre personne, quand je ne vous possède pas, je ne sais pas me souffrir, et quand je vous possède, je ne sais pas vous supporter. » En faut-il davantage pour nous révéler la force des consolations divines? N'est-ce pas assez qu'elles dépassent l'étendue des forces humaines? Comment ne pas reconnaître en elles cette grande joie dont le Prophète disait : « Un fleuve impétueux réjouit la cité de Dieu. » *Ps.* XLV, 4.

Mais d'autres fois Dieu visite les âmes, non plus par ces mouvements violents, mais plutôt par une joie calme et soutenue et par cette paix intérieure de laquelle nous parlions un peu plus haut. Malgré sa douceur, cette paix est si pénétrante et si forte, qu'elle rejaillit, si on peut le dire, jusque dans la chair elle-même, et que l'homme, sous sa douce influence, peut s'écrier avec le Prophète ; « Mon cœur et ma chair ont tressailli en présence du Dieu vivant. » *Ps.* LXXXIII, 2. O phénomène admirable! La chair, si rebelle de sa nature aux exercices de l'esprit, triomphe de ses répugnances et trouve à s'y livrer de si douces joies que, d'après saint Bonaventure, elle s'attriste et souffre si on la sépare d'une chose qui lui est si agréable! Qui donc aurait pensé que la chair corrompue, dépravée, ennemie de tous les exercices spirituels, pût jamais s'élever à cet état sublime? Mais non, il n'est pas étonnant que la chair s'attache à ce festin sacré. Ce festin, en effet, c'est celui dont le Seigneur a dit dans saint Jean : « Voici que je me tiens à la porte et que je crie; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, je souperai avec lui et il soupera avec moi. » *Apoc.* III, 20. Quels mets et quel breuvage Dieu ne donnera-t-il pas dans son festin royal? Tout dans cette fête ne sera-t-il pas proportionné à la grandeur de ses richesses, à l'étendue de sa bonté et à la magnificence de son amour? Quoi de plus admirable que de voir ce Roi magnifique, dont la majesté remplit de crainte les principautés et les puissances des cieux, convier avec

tant de bonté les hommes à s'asseoir à sa table, et choisir de préférence les plus pauvres et les plus faibles! Peut-être que parmi eux, beaucoup n'ont pas un morceau de pain pour contenter leur faim, et cependant Dieu passe à côté des rois et des princes, sans faire d'eux aucun cas, tandis qu'il consent à prendre son repas avec les faibles et à devenir leur commensal! O mystère étonnant d'abaissement et d'amour! Ce Dieu, qui est la gloire des anges, ose dire «que ses délices sont d'habiter avec les enfants des hommes?» *Prov.* VIII, 31. Ah! il est donc vrai, Dieu traite ses fidèles serviteurs comme une mère son enfant qui fait sa joie et dont elle est le bonheur. Voilà une des choses qui provoquent plus vivement dans les âmes l'amour de leur Créateur; et comment en serait-il autrement quand elles voient que Dieu ne se contente plus de réserver pour l'autre vie des biens magnifiques à ceux qui l'aiment, mais que déjà dès ici-bas, dans cet exil de la terre, il les enrichit, les réjouit, les console et les inonde de toutes sortes de tendresses et de délices! Les âmes donc, considérant d'un côté l'excellence de cette majesté souveraine, et de l'autre leur propre bassesse, sentant d'ailleurs combien amoureusement un Dieu si grand agit avec une créature si vile, ne peuvent plus retenir leur étonnement, et alors elles louent Dieu, elles lui rendent grâces, elles brûlent de l'aimer et s'abîment dans l'infini de cet amour.

En résumé donc, si la fin d'une loi parfaite est d'assurer aux hommes le bonheur, la joie et le repos, qu'elle est belle et sainte la loi des chrétiens avec les deux sortes de bonheur si glorieux qu'elle nous propose, l'une en cette vie et l'autre dans la vie future!

CHAPITRE XV.

Quatorzième excellence de la foi chrétienne : elle a renversé l'idolâtrie.

Mais là ne se bornent pas la vertu et la puissance de notre sainte religion, elles ont produit encore de plus merveilleux prodiges. Les deux effets que nous venons d'indiquer sont des

effets personnels qui n'atteignent que les individus; ceux dont nous avons à parler sont des effets universels qui ont changé le monde. Mentionnons le premier de tous, c'est-à-dire la destruction de l'idolâtrie par la prédication de la loi sainte. Sans parler d'une foule de circonstances dont nous nous occuperons plus loin dans la suite de cet ouvrage, qu'on me permette trois observations préliminaires qui séparent l'intelligence humaine et qu'aucune langue n'est capable de célébrer dignement. Et d'abord, après l'incarnation et la rédemption, le plus grand bienfait que Dieu ait donné à la terre est sans contredit la destruction de l'idolâtrie. Si on dit du bien que, plus il est commun et répandu, plus il est divin, parce qu'il est utile à un plus grand nombre, il est vrai d'affirmer le contraire du mal, qui est d'autant plus contagieux et nuisible qu'il est plus universel. Or telle était la plaie hideuse de l'idolâtrie; tous les peuples de l'univers en étaient atteints, et elle avait exercé ses ravages parmi toutes les nations de la terre, c'est-à-dire sous toute l'étendue des cieux. C'était l'œuvre du grand auteur de tout mensonge qui avait infecté le monde de cette lèpre mortelle, sans qu'une île de la mer ou un coin de la terre fût à l'abri de cette redoutable contagion. Que si nous considérons l'antiquité de ce mal, qui datait des temps les plus reculés, que pourrons-nous en dire? Que dire aussi de son épouvantable malice? Quelle injure ne faisait-elle pas à Dieu? N'était-ce pas en effet le renverser de son trône, lui arracher sa couronne royale pour la donner au plus grand de ses ennemis, c'est-à-dire au démon? Nous ne nous trompions donc pas en disant que l'idolâtrie a été le plus grand et le plus universel de tous les bienfaits qui ont été accordés au monde, et que, par conséquent, jamais homme n'avait rendu à la terre un service plus signalé que le Christ rédempteur qui, par la prédication de son Evangile, l'avait délivré de la tyrannie que le démon exerçait sur elle depuis tant d'années d'une si lamentable manière. Quoi donc! Si les Juifs avaient raison d'appeler le Christ blasphémateur, parce qu'étant homme il voulait se faire passer pour Dieu, qu'on me dise comment d'un personnage si abominable pouvait sortir un si grand bien?

En second lieu, je dis que de tout ce qui a été fait ou se fera dans le monde, rien n'était difficile comme de mener à bonne fin l'œuvre dont nous parlons. Il fallait, en effet, triompher de l'univers entier ; les rois, les empereurs, tout ce qu'il y avait de sages et de puissants sur la terre prirent les armes pour défendre les superstitions de l'erreur et renverser notre religion sainte ; ils ne reculaient devant rien afin d'en venir à leur but, ni devant l'effusion du sang, ni devant les tourments les plus affreux que l'imagination se refuse à dépeindre, parce qu'elle semblait incapable de les découvrir. Le dragon infernal versait alors dans le cœur des hommes tous ses poisons les plus subtils ; il voulait, en leur enlevant les derniers restes d'humanité, les pousser à exercer sur les corps des martyrs les cruautés inouïes que les démons, ces ennemis acharnés du Christ, leur inspiraient. Tout ici doit sentir l'extraordinaire ; aussi ne pensez pas que cette lutte sanglante n'ait duré que vingt, trente ou soixante ans ; elle se prolongea pendant trois siècles, et dura jusqu'au grand Constantin qui réunit le concile de Nicée trois cent trente-trois ans après la naissance du Sauveur. De nouveaux persécuteurs surgissent encore, et l'apostat Julien ou l'arien Valens ne pâlissent pas à côté des premiers bourreaux. On ne peut pas compter, tant elles furent nombreuses, les victimes qui souffrirent ou périrent alors pour la foi. En vérité, je le demande, y avait-il jamais eu dans le monde une œuvre plus difficile à terminer?

Pour célébrer dignement la troisième circonstance de ce fait mémorable, il faudrait la langue des anges, encore même seraient-ils au-dessous d'un pareil ministère. La destruction de l'idolâtrie devient plus surprenante quand on considère les moyens et les armes par lesquels elle a été renversée. Et avec quelles armes, en effet, Dieu devait-il triompher de l'enfer et du monde, si ce n'est avec des armes dignes de lui? Quelles étaient donc ces armes? Arrière le fer, les puissantes armées, la sagesse des philosophes, l'éloquence des orateurs, les grandes richesses ; tous ces moyens corrompent les cœurs ; ce qu'il faut à Dieu, ce sont des armes divines, et il les trouva dans les vertus surnaturelles dont il anima les martyrs : une foi vive, une force invincible, une

constance inexpugnable, une patience à toute épreuve, une fidélité indéfectible à servir leur Créateur, un esprit généreux, un cœur au-dessus de toutes les séductions ou de toutes les menaces des tyrans, une indifférence magnifique à tout ce que le monde pouvait leur faire de bien ou de mal, comme s'ils étaient morts au monde et s'ils vivaient pour Dieu seul. Voilà les armes de ces nouveaux héros. Aidés de ces vertus surnaturelles que Dieu seul pouvait répandre dans leurs cœurs, ces chevaliers entreprirent la lutte; ils remportèrent la victoire en mourant, ils triomphèrent en souffrant, ils chassèrent le démon en étant chassés eux-mêmes, ils détruisirent ses autels en tombant, et ils renversèrent ses statues en étant eux-mêmes livrés au mépris et aux injures. Malgré leur faiblesse apparente, ils furent si puissants que, lorsqu'ils eurent achevé leur difficile conquête, l'idolâtrie fut à jamais ruinée! Les idoles virent leurs temples détruits, leurs autels renversés, leurs images brûlées, leurs statues, conservées naguère avec une vénération profonde, méprisées et fondues pour être converties en objets dignes de servir au culte du vrai Dieu, sans que la puissance du monde et de l'enfer conjurés pût rien pour les défendre. O glorieuse victoire! ô combat singulier! ô puissance de ces armes qui n'ont pas été faites dans les forges de Milay et de la main des hommes, mais qui sont l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même! Le Seigneur tout-puissant aurait pu convertir le monde d'une seule parole, comme il le fit à Ninive par le ministère du prophète Jonas; mais il ne voulut pas, car son triomphe eût été l'œuvre de sa toute-puissance! Mais qu'il était plus glorieux pour lui de vaincre les puissants et les rois de la terre par la faiblesse de quelques pauvres femmes et de tous les autres martyrs qui riaient de leurs persécuteurs et des inventions de leur cruauté! Quelle gloire et aussi quelle couronne pour les martyrs eux-mêmes dans cette récompense éternelle qui leur était acquise par des travaux d'un moment! Quelle gloire surtout pour la rédemption de Jésus-Christ, dont les mérites assuraient aux premiers chrétiens la force et la grâce de triompher du monde!

CHAPITRE XVI.

Quinzième excellence de la foi chrétienne : elle a changé le monde.

On ne peut refuser son admiration aux œuvres opérées dans le monde par la prédication de l'Evangile, et, parmi toutes, celle dont nous venons de parler surpasse tout ce qu'on en peut dire. Néanmoins il en est une que je trouve plus admirable encore, je veux dire la réformation des coutumes et le changement de vie qui se produisirent à des degrés divers parmi les hommes de toutes conditions dans toutes les parties de l'univers, comme il conste d'après toutes les histoires ecclésiastiques. Je dis que cette œuvre est plus admirable que la précédente, parce qu'il est plus difficile de changer la volonté et de la tourner au bien que de convaincre l'entendement et de lui faire connaître la vérité. L'intelligence se rend devant une bonne raison ; le miracle l'éclaire et Dieu la subjugue. Mais qu'il y a loin de cette défaite de l'esprit à la conversion de la volonté et à sa fidélité à la vertu ! Le cœur résiste encore quand l'intelligence est soumise, et s'il fallait le prouver, je n'aurais qu'à citer ce nombre incalculable de chrétiens qui ont la foi, mais dont la vie condamne les croyances, sans que la parole ou la crainte de la mort, du jugement et de l'enfer, puisse réformer leur volonté ou corriger leurs mœurs.

Elle est donc grande par ses difficultés l'œuvre de la conversion des cœurs ! L'histoire nous raconte d'Isocrate, ce grand orateur grec, qu'il se chargeait de l'éducation de l'adolescence ; mais avant d'accepter aucun élève, il avait soin de demander s'il avait jamais reçu des leçons étrangères ; si on lui disait non, il se contentait d'une rétribution ordinaire ; si on lui disait oui, il exigeait une rétribution deux fois plus forte, une pour amener l'enfant à désapprendre tout ce qu'il savait mal, une autre pour lui apprendre de nouvelles choses. Qu'on juge, par cet exemple, des obstacles que devait présenter la conversion des hommes ! Il fal-

lait d'abord les arracher aux délices d'une vie sensuelle, malgré la tyrannie d'une longue habitude et les mauvais exemples des dieux; il fallait ensuite les élever à la perfection de la vie évangélique ! Quelles étaient les mœurs des hommes avant la prédication de l'Evangile? Saint Paul nous l'apprend bien au long dans le premier chapitre de son épitre aux Romains; le récit qu'il y fait des abominations, des vices et de la corruption qui régnaient parmi les Gentils confond l'intelligence, qui se trouve dépassée par l'énormité de ces désordres. Pour moi, voici une comparaison qui m'aide à comprendre ces horreurs ! Il y a parmi nous un nombre incalculable de chrétiens, ayant la foi, recevant la grâce par les sacrements, croyant au jugement, au paradis, à l'enfer, à un Dieu mort sur la croix pour expier les péchés des hommes et pour les faire disparaître de la terre; il y a, dis-je, un grand nombre de ces chrétiens qui vivent comme s'ils ne croyaient pas à ces mystères et dont la vie déréglée nous arrache des larmes de regret. Si des chrétiens nous donnent ces tristes exemples, que sommes-nous autorisés à penser de ceux qui n'avaient au cœur aucune de leurs convictions, qui n'avaient aucune idée arrêtée sur l'autre vie, et qui croyaient que l'homme n'avait qu'à naître et qu'à mourir? Adorateurs de dieux charnels et adultères, que fallait-il attendre d'eux, sinon qu'ils imitassent ceux qu'ils adoraient? Aussi, en ces temps douloureux, la porte fut ouverte à toutes les dissolutions de la chair; une licence effrénée, que ne comprimaient pas la crainte et le respect de Dieu, poussait l'homme à toutes les abominations, et lui faisait rechercher tous les plaisirs, toutes les voluptés, tous les désordres imaginables; et le désordre était si grand qu'il atteignait même les philosophes et les sages de la Grèce qui faisaient profession de vertu, ainsi que nous l'apprend saint Jérôme dans son explication du second chapitre d'Isaïe. Ce fut donc une première difficulté à vaincre que d'arracher le monde au misérable état dans lequel il vivait; plongé dans le vice jusqu'aux yeux, il fallait non-seulement lui rendre la liberté, mais encore abroger les lois des ancêtres, ruiner les coutumes et les usages viciés de tant de siècles et sanctionnés par l'exemple de tous les rois et de tous les empereurs de la

terre qui, non-seulement les autorisaient de leurs exemples, mais qui les défendaient encore avec un infatigable acharnement.

Cependant la grâce de l'Evangile triompha. O merveille! elle signale sa diffusion par des prodiges! De ces hommes corrompus, elle fait des hommes célestes et divins, semblables aux anges par la pureté immaculée de leur vie! Et ce miracle, elle l'opère non-seulement dans la Judée, où commença la prédication de l'Evangile, mais aussi parmi toutes les nations de l'univers. On trouve le récit de ce prodige dans toutes les histoires ecclésiastiques.

I.

Des prophéties qui annonçaient le changement et la conversion du monde.

Cette circonstance de la nature des hommes que la prédication de l'Evangile devait convertir fut annoncée par notre Seigneur, qui, sous des métaphores et des comparaisons, exprimait l'orgueil et par conséquent la résistance qu'ils opposeraient à la bonne parole. Que représentait autre chose ce linceul dans lequel l'apôtre saint Pierre vit des vipères, des serpents et tant d'autres animaux malfaisants et féroces, sinon leur endurcissement? Si ce linceul descendait du ciel, n'était-ce pas pour montrer que Dieu allait sanctifier ces hommes et les élever jusqu'au ciel? C'est conformément à ces idées que les prophètes, dans leurs livres, les comparent quelquefois à des lions et à des tigres, à des ours et à des serpents, ajoutant « que les agneaux, les brebis et les taureaux se joueront avec eux aux mêmes pâturages, » *Isa.* LXV, 25; quelquefois « à des autruches, à des dragons, et à d'autres animaux de la campagne, » *Isa.* LXIII, 20, qui devaient glorifier le Seigneur par la sainteté et la pureté de leur vie; d'autres fois, enfin, ils les comparent à des campagnes desséchées, à des terres stériles, à des arbres sauvages qui ne donnent des fruits que pour les animaux. Voici comment Dieu nous explique lui-même ce changement dans le prophète Isaïe : « J'ouvrirai des sources sur le penchant des collines, je ferai jaillir des fontaines au milieu des champs; les déserts deviendront des lacs; une terre aride se couvrira d'eaux abondantes. Je ferai naître dans le désert le cèdre, l'épine, qui est un bois incorruptible, le

myrte et l'olivier, le sapin, l'orme et le buis. » *Isa.* XLI, 18, 19. Par ces comparaisons le Seigneur veut nous faire comprendre les merveilleuses transformations qu'il a opérées dans la gentilité, qui était comme une terre stérile pour la vertu et la sainteté véritables, ou comme un désert rempli de ronces et de genêts, et d'autres arbres sauvages propres seulement à être jetés au feu. Cette terre stérile, sans fraîcheur, sans eaux et sans fruits, il promet de l'arroser par des eaux abondantes ; et par là ne nous enseigne-t-il pas quelle révolution étrange il devait produire dans la manière de vivre de ces hommes barbares et orgueilleux qui allaient donner au monde tant de saints pontifes et de prêtres, tant de docteurs et de moines, tant de confesseurs et de vierges? Mais pour mieux nous faire sentir combien était grande cette entreprise, combien surtout elle était digne de la toute-puissance de Dieu, le Seigneur ajoute ces paroles : « Je veux que frappés de ces merveilles les hommes voient, sachent, comprennent et entendent que la main du Seigneur a opéré ces merveilles, que le saint d'Israël leur a donné naissance. » *Ibid.* 20. Il y a là quatre termes dont la signification est à peu près la même, et Dieu ne les a point employés sans dessein : il voulait nous indiquer la grandeur de l'œuvre dont il parlait, et nous témoigner le désir qu'il avait de nous la voir méditer souvent afin que nous le glorifiions de l'avoir faite. Cependant quelque admirable que puisse être ce changement de vie et cette complète transformation des cœurs, elle n'est rien auprès de l'étonnement que j'éprouve en présence de la suite de l'entreprise. Et qui pourrait, sans un enthousiasme profond, voir ce que devinrent ces convertis sous la main toute-puissante de Dieu, et combien leur nouvelle vie fut supérieure à la première? N'est-il pas vrai qu'il y a une grande gloire à un artiste de faire d'une vile matière une œuvre excellente et parfaite?

II.

Des fruits admirables de sainteté que les hommes ont produits après leur conversion.

Toutes ces prophéties et une foule d'autres qu'il est impossible de rapporter ici nous déclarent le changement de vie que la

venue du Sauveur devait opérer dans le monde. Mais les prophètes n'ont pas été seuls à la prédire. Les sibylles, et la sibylle de Cumes en particulier, ont annoncé cette réforme, ainsi que nous le verrons plus loin. On sait, en effet, que cette dernière promettait que lorsque cet homme nouveau serait venu du ciel sur la terre, une race d'or devait paraître dans le monde, voulant marquer par cette métaphore le prix et la splendeur de la vie de cette nouvelle race.

Combien fut grande cette réforme, combien furent nombreux les saints qui sortirent de la gentilité, comparée, à cause de ses mœurs et de ses usages, à une réunion d'animaux férces, de dragons et de serpents, les langues des anges eux-mêmes seraient dans l'impossibilité de l'exprimer. C'est pourquoi, à cause de l'impuissance de nos efforts, j'userai d'un moyen plus simple et plus facile : que le lecteur pieux consulte quelques-uns des Martyrologes, qui sont des résumés de vies de saints, et notamment celui qui se publie maintenant par ordre de Grégoire XIII et qui contient trois cent soixante-six chapitres ou kalendes, un pour chaque jour de l'année ; en présence de tant de saints et de saintes de tout âge et de toute condition, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards, enfants, vierges, personnes mariées, grands et puissants, il ne pourra contenir son admiration et son étonnement. La reine de Saba « fut ravie hors d'elle-même en voyant les magnificences du palais de Salomon. » III *Reg.* x, 5. Le même sentiment gagne l'homme qui contemple les richesses de la demeure du véritable Salomon, c'est-à-dire du Christ. Que dis-je? les transports qu'il éprouve sont d'une nature d'autant plus excellente que le Christ est supérieur à Salomon, et que les richesses spirituelles, qui durent toujours, sont au-dessus des biens temporels qui finissent avec la vie.

Quel magnifique spectacle en effet ne découvrira-t-il pas? A ses yeux se lèvera une armée de martyrs innombrables, hommes, femmes, vierges délicates, peuples nombreux qui ont souffert avec une force et une constance incomparables, des tourments inouïs, afin de conserver la foi et de ne point trahir la fidélité qu'ils devaient à leur Créateur. Parmi ces martyrs, un grand

nombre s'offraient volontairement à la mort, désireux de verser leur sang pour celui qui avait répandu tout le sien pour eux. Ils mouraient en foule; on les massacrait par centaines; on compte dans un même carnage trois cents, quatre cents, mille, quatre mille, six mille, quinze, seize, vingt et trente mille victimes, et quelquefois des peuples et des cités entières, comme on peut le voir en lisant le Martyrologe dont nous avons fait mention. Le nombre des martyrs n'y est pas exactement déterminé, mais on y dit qu'ils furent innombrables. Par là on peut juger de la vertu et de l'efficacité du sang de cet Agneau qui communique sa grâce d'une manière si magnifique à tant de saintes âmes, afin de leur donner la force de faire un acte héroïque, c'est-à-dire de souffrir le martyre pour la gloire de Dieu. De nos jours, lorsque nous apprenons qu'un chrétien a souffert pour la foi en Afrique, en Turquie ou en Angleterre, nous admirons son courage, nous sommes dans l'allégresse, nous rendons grâce à Dieu d'un si étonnant prodige. Aux temps dont nous parlons c'était chose si commune de mettre les chrétiens à mort, qu'on ne s'étonnait plus de leur héroïsme, tant il était ordinaire. L'Ecriture, en parlant de Salomon, nous dit « qu'il avait rendu l'argent aussi commun que les pierres, et qu'il en avait tellement multiplié l'usage qu'il était devenu de vil prix. » III *Reg.* x, 21, 27. C'est assurément une grande merveille, mais qu'est-elle auprès de celle dont l'Eglise nous donne le spectacle? Qu'il est en effet plus surprenant qu'il y ait eu dans l'Eglise, par l'efficacité de la grâce de notre nouveau Salomon, un si grand nombre de martyrs, que les chrétiens des premiers siècles étaient moins étonnés de voir le sang de leurs frères couler incessamment sous leurs yeux que nous ne le sommes quand nous apprenons de nos jours la mort de quelque nouveau martyr! Que si le martyre est une chose si glorieuse, ainsi que nous aurons occasion de le dire plus loin, quelles ne seront pas les richesses spirituelles de notre Salomon, qui a pu faire surgir dans le monde tant de héros capables de le supporter sans faiblir!

III.

Des confesseurs dont la sainteté a réjoui l'Eglise.

Après les martyrs il faut nommer une autre légion d'hommes apostoliques, c'est-à-dire de saints docteurs, de prédicateurs de l'Evangile, et de vigilants pontifes dont la plupart ont eu une mort sanglante. Successeurs des apôtres, ils furent les imitateurs de leur foi, de leur constance, de leur charité, de leur zèle pour le salut des âmes, du soin avec lequel ils instruisaient leur troupeau par leurs enseignements et leurs exemples. Ainsi fut accomplie la promesse faite par Dieu dans Jérémie : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de sagesse. » *Jerem.* III, 15. Quand les loups ou d'autres animaux faisaient courir des dangers au troupeau, ces pasteurs fidèles ne prenaient pas la fuite comme des mercenaires, mais, à l'exemple de Jésus-Christ, le bon pasteur, ils réunissaient leurs brebis, se mettaient à leur tête, affrontaient les premiers le danger afin d'exciter leur courage par leur propre exemple. Après cela, et en présence de si fidèles pasteurs, comment s'étonner encore de la sainteté et du courage des fidèles?

Les diacres et les prêtres marchaient sur les traces des pontifes dont ils étaient les fidèles ministres et les vaillants coadjuteurs. Heureux temps qui ont créé le proverbe, « qu'alors les calices étaient de terre, mais que les prêtres étaient d'or, tandis qu'aujourd'hui les calices sont d'or et les prêtres de terre ! » Sans doute que cet adage atteint seulement ceux qui sont indignes du ministère qu'ils remplissent.

Passons des saints pontifes et des hommes apostoliques aux moines d'Egypte. On en trouvait qui avaient embrassé la vie de communauté; il en était d'autres qui vivaient dans la solitude, loin du monde et de la compagnie des mortels, sans aucune espèce de consolation humaine; ils se nourrissaient de racines, ils s'occupaient jour et nuit à la contemplation des choses célestes, et ils trouvaient tant de joies et tant de délices à cette occupation

sainte, qu'ils pouvaient souffrir joyeusement les supplices de leur pauvreté extrême, de leur abstinence et de leur solitude.

La vie de ces saints personnages nous a été laissée par de saints Docteurs contemporains : Saint Jérôme, saint Augustin, saint Basile, saint Chrysostome, Cassien, saint Climaque, Eusèbe de Césarée et l'auteur de l'histoire tripartite nous en ont tous fait une longue description. Après eux vint Pallas, évêque de Cappadoce et contemporain de saint Jérôme, qui entreprit avec six de ses compagnons le voyage d'Egypte tout exprès pour visiter les saints religieux qui vivaient dans ce pays. Ils partirent nu-pieds, sans monture, et s'en allèrent jouir d'un grand spectacle dont ils étaient jaloux. Deux d'entre eux nous ont laissé le récit des merveilles qu'ils virent; il nous apprennent donc qu'ils trouvèrent des milliers de moines vivant sous l'obéissance la plus rigoureuse, dans des monastères composés de trois mille et quelquefois de cinq mille religieux; que ces religieux, après avoir foulé aux pieds toutes les joies et tous les plaisirs du monde, et mis en Dieu seul leur désir et leur pensée, ressemblaient à des esprits célestes, s'occupant toujours à aimer et à louer Dieu, ayant leurs corps sur la terre, mais leurs désirs dans les cieux et vivant dans la chair comme de purs esprits; quel spectacle en effet que celui qui s'offrait à eux! c'était chez ces religieux une prière continuelle qui ne cessait ni le jour ni la nuit, des esprits transportés en Dieu sur les ailes puissantes de la contemplation, des abstinences dont la durée allait quelquefois jusqu'à des semaines entières et pendant lesquelles ces hommes mortifiés ne prenaient aucune nourriture, consolés et soutenus qu'ils étaient par l'abondance des consolations divines qui rejaillissaient de leurs âmes sur leurs corps.

Ces pèlerins, entre autres choses, rapportent un fait digne d'éternelle mémoire. A Oxirinem, où ils abordèrent, cité voisine de Thèbes, ils furent frappés de la sainteté des habitants, qu'ils rencontraient priant sur les places publiques aussi bien que dans les temples. Et comme en visitant le bienheureux et saint patron de ce troupeau, ils s'enquéraient du fait qui les avait frappés, ils apprirent de lui qu'il y avait en ces lieux dix mille moines et

vingt mille vierges. Qui ne serait profondément étonné d'une telle merveille? Qui ne découvre ici l'efficacité de la rédemption, la puissance du sang du Christ et l'excellence de son Evangile, puisque c'est à la prédication de la foi qu'on doit cette admirable sainteté et ce changement de vie, qui sont surtout remarquables chez des peuples ensevelis dans la fange de tous les vices? Est-ce que jamais, depuis que le monde est monde, on avait vu une telle merveille, une si grande sainteté et une si belle pureté de vie?

IV.

Des vierges délicates qui ont embrassé la croix et les doctrines de l'Evangile.

Mais, chose plus admirable encore : non-seulement des hommes robustes et forts, mais encore de nobles et fragiles vierges embrassèrent les rigueurs de cette dure vie. Saint Chrysostome, qui voyait fleurir de son temps ces plantes virginales, nous en a parlé en témoin oculaire, et le lecteur chrétien comprendra par ce qu'il en dit, non-seulement l'excellence de la religion, mais encore la force de l'amour de Jésus-Christ quand il prend possession d'une âme. Voici donc comment ce grand Docteur s'exprime sur ce sujet. « On a vu des jeunes filles dans l'âge le plus tendre, habituées à s'asseoir tous les jours sur de riches tapis, ou à se coucher sur des lits moelleux, soit que leur complexion fût délicate, soit surtout que leur vie tout occupée à rechercher le plaisir leur eût fait ces coutumes, on a vu, dis-je, ces jeunes vierges dont tout le soin consistait à se parer ou à se couvrir de vêtements aussi délicats que leurs propres corps, à porter à leurs cou des joyaux et des colliers d'or, à se faire suivre d'une troupe de servantes et à s'envelopper de parfums et de baumes précieux, touchées tout-à-coup du feu sacré de l'amour de Jésus-Christ, dire adieu à ces délicatesses et à ces plaisirs, et oubliant leur âge et les délices de la vie passée, embrasser de tout cœur la pauvreté et les rigueurs de la croix de Jésus-Christ. Vous regarderez peut-être comme incroyables les choses que je vais vous dire; elles sont néanmoins toutes exactes et vraies. Je sais d'une manière certaine que la plupart de ces vierges, qui trai-

taient naguère leurs corps avec une délicatesse si voluptueuse, en vinrent par amour pour notre Seigneur à n'avoir plus aucune sorte de ménagement pour eux. Elles portaient des vêtements de serge; elles allaient pieds nus, couchaient sur la paille, passaient enfin la plus grande partie des nuits dans les veilles et la prière. Leurs têtes, autrefois l'objet des soins les plus attentifs, étaient couvertes d'un pauvre linge, et leurs cheveux simplement arrangés, ne portaient la trace d'aucune espèce de prétention. Elles mangeaient une seule fois par jour, sur le soir, et leur nourriture était des plus simples; pas de jardinage ni de pain de froment; des fèves, des pois, des olives et des figues, voilà tous leurs mets. Elles s'occupaient à travailler de la laine plus grossière que celle que leurs servantes filaient dans leurs maisons. Cependant elles ne négligeaient pas le soin des malades, elles leur lavaient les pieds et les prenaient sur leurs épaules quand il fallait les transporter d'un endroit à un autre. Les emplois les plus vils ne les rebutaient pas; elles s'accommodaient des dernières fonctions et se faisaient un plaisir d'accepter les plus humbles offices, tant est vif, comme je l'ai fait observer, le feu sacré de l'amour de Jésus-Christ, tant sont puissantes les joies de l'Esprit-Saint pour triompher de la nature. » Ainsi parle saint Chrysostome.

Ce saint Docteur ne parle dans ce passage que des vierges de son temps. Mais de nos jours, malgré les sujets de tristesse qui se présentent à nos yeux, nous avons encore le même spectacle et les mêmes exemples. Que de femmes jeunes et illustres, entourées de tout ce que l'âge et la beauté peuvent donner de charmes, ayant tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde et s'établir honorablement, qui, foulant aux pieds les gloires de leur avenir et les sollicitations de leurs parents, s'en vont cacher leur vie dans les monastères les plus austères et les plus oubliés, afin d'y sacrifier leurs corps et leurs âmes au céleste Epoux! Quelles sont belles ces âmes qui s'arrachent ainsi au monde et à la douce compagnie de la famille! Quel échange sublime ne font-elles pas! Elles laissent la soie pour la bure; les richesses pour la pauvreté; la liberté pour l'esclavage; le commandement pour la

servitude; les riches habits pour les cilices; les mets délicats pour les jeûnes; les voluptés de la chair pour la mortification de tous leurs goûts et de leurs appétits! Quel spectacle, et qui ne reconnaîtrait en lui les forces de la grâce et l'efficacité de l'Evangile?

Qui ne le sait, en effet? de même que la pierre tend naturellement à descendre, de même notre chair, livrée à son penchant naturel, tend à aimer tout ce qui la flatte : les richesses, les honneurs, les plaisirs, les douceurs et les délices de la vie. Voyez à l'œuvre les hommes du monde; ils ne reculent devant aucun péril pour se procurer ces biens, mais ils fuient, comme la mort, tout ce qui leur est contraire. Que si toutefois nous rencontrons des créatures, pétries de cette même chair, qui détestent comme la peste tout ce que le monde adore, et qui embrassent avec toute l'énergie de leur âme ce que le monde déteste, n'est-il pas évident que cette résolution n'a pas son principe dans la chair, mais bien dans une vertu surnaturelle, plus forte que la nature, puisqu'elle endort et mortifie ses appétits et les empêche de prévaloir contre l'esprit? Eh quoi! nous crierions au miracle si la pierre cessait de descendre ou si le feu cessait de brûler, et nous ne regarderions pas comme une merveille que notre chair, tenant notre esprit enfermé dans ses liens, cessât de faire sentir sa présence et d'user des piéges par lesquels elle a coutume d'opprimer l'esprit? Sans doute il est des personnes chez lesquelles ce changement soudain rencontre des obstacles et des difficultés; mais il en est d'autres que la grâce prévient d'une manière admirable et que notre Seigneur remplit d'une paix ineffable; en elles la chair ressemble à un serpent enchanté; quoiqu'elle soit toujours un serpent véritable, son poison et sa malice suspendus et endormis, ne peuvent plus troubler la paix de l'esprit comme ils faisaient auparavant. L'homme alors chante comme le prophète David : « Je trouve mes délices dans l'accomplissement de vos oracles, Seigneur, c'est un trésor plus précieux pour moi que les plus grandes richesses. » *Ps.* CXVIII, 14. Si cette paix intérieure de l'âme n'était donnée qu'à un petit nombre, nous pourrions dire qu'une hirondelle ne fait pas le printemps; mais ceux qui ont le

secret des consciences et qui dirigent des personnes adonnées au Seigneur, savent à combien d'âmes cette faveur est accordée !

V.

Exemples particuliers qui confirment ce qui précède.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que d'une manière générale ; entrons maintenant dans quelques détails et citons, parmi tant d'autres, quelques exemples qui appuient ce que nous avons dit ; choisissons pour héros des personnages illustres, qui rendent plus saisissante l'efficacité de la grâce et de l'humilité, efficacité dont on est plus frappé dans les positions élevées, puisque, d'après saint Bernard, « vivre dans un état supérieur sans avoir l'orgueil dans le cœur, ce n'est pas le résultat de la nature, mais plutôt celui de la grâce. » *Super missus est, Hom.* IV. Souvenons-nous donc et d'abord de saint Louis, roi de France, qui oubliait l'excellence de sa condition pour se retirer dans un endroit secret où il lavait de ses mains royales les pieds des pauvres, qu'il embrassait ensuite avec la plus grande humilité et le plus grand respect, à l'exemple de Jésus-Christ. Après cela, trouverons-nous étonnant qu'une impératrice célèbre, la femme du grand Théodose, aimât à visiter les pauvres malades dans les hôpitaux et dans leurs maisons, afin de les servir elle-même comme si elle eût été leur propre domestique? Qu'il est beau de voir sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, marcher sur ses traces et soigner de ses mains délicates les plaies les plus hideuses et les membres rebutants des lépreux! Que dire de la conversion d'un de nos consuls à Rome, Gallicanus, et des œuvres auxquelles cet auguste personnage consacra sa vie après sa conversion? La nouvelle de cette conversion s'était tellement répandue dans le monde, qu'Usuard dans son Martyrologe nous apprend qu'on accourait de toutes les parties de l'Orient et de l'Occident pour voir un homme d'une condition si élevée laver les pieds des pauvres, les servir à table, leur verser de l'eau pour se purifier les mains, servir les malades avec un amour empressé, exercer enfin tous les offices de cette sainte servitude du Christ.

Que dire de la continence de saint Edouard, roi d'Angleterre,

et de la reine son épouse? Les grands du royaume, désireux de voir la succession de la couronne assurée, obligèrent ce monarque à se marier et lui cherchèrent, dans ce but, une jeune fille dont la noblesse ne le cédât pas à la vertu, et tout-à-fait digne de devenir sa compagne. Le mariage est arrêté; mais les futurs époux s'engagent à conserver toujours leur virginité, prenant en secret Dieu à témoin de leur résolution, ou plutôt de leur serment. La jeune vierge devient épouse par l'esprit, mais non par la chair; l'auguste roi s'unit, non pas au corps, mais à l'âme de son épouse; ils ont du mariage l'amour sans en connaître les œuvres; et l'union la plus pure persévère dans ces âmes dont la virginale pureté n'est ni altérée ni ternie. Qui ne voit ici l'inestimable efficacité de la grâce? Saint Bernard regardait comme un plus grand miracle de converser familièrement avec des femmes qui ont tous les charmes de la jeunesse et de ne pas tomber, que de ressusciter les morts, *Sup. Cant. serm.* LXV; mais ici que le miracle est plus grand et la merveille plus étonnante! Ces deux époux, en effet, n'ont plus à résister une année, deux années, mais toute leur vie aux dangers de leur mutuelle compagnie, et cependant ils mangent à la même table, ils s'aiment d'un amour intime, car rien n'est plus aimable que la vertu et l'honnêteté, et jamais la fleur de leur virginale pureté n'a diminué d'éclat! Mais aussi le Seigneur, qui avait donné à ce saint roi cette haute vertu, ne voulut pas la laisser sans témoignage. Trente-six ans après sa mort glorieuse, on ouvrit son tombeau et on trouva son corps aussi entier et aussi bien conservé qu'au jour de sa sépulture; ses vêtements n'avaient pas subi la moindre altération. C'est ainsi que Dieu honore les amis de la chasteté.

Citons encore un trait également admirable de la vie de ce saint roi. Un pauvre en haillons et tout couvert de plaies rebutantes, lui ayant dit un jour que l'apôtre saint Pierre lui commandait de le prendre sur ses épaules et de le porter depuis le palais royal jusqu'à l'église du même apôtre, le roi, sans autre examen ni sans autre contrôle, se charge en effet de ce fardeau sacré, et sans prendre garde au sang et au pus qui coulaient sur

ses habits royaux, pas plus qu'aux dérisions de ses sujets, il le porte jusqu'au pied de l'autel dédié à cet apôtre, où la santé lui fut subitement rendue. Que dira de ceci la prudence humaine? Ah! sans doute qu'elle proclamera cette œuvre indigne de l'autorité et de la majesté d'un grand roi! Mais la prudence divine et le miracle qui s'opéra nous la font voir sous de bien autres aspects.

De plus, en descendant maintenant à des personnes moins célèbres et moins connues, quelle merveille n'est-ce pas de voir le bienheureux saint Alexis se condamner lui-même à passer dix-huit ans dans un coin de la maison de son père sous l'apparence d'un pauvre et d'un pèlerin, souffrant, de la part de ceux qui auraient dû le servir, mille mauvais traitements et mille injures, voyant de ses yeux les larmes de ses vieux parents, celles de son épouse bien-aimée, l'abondance et les richesses de sa maison, et persévérant néanmoins dans ce rôle vil et obscur, au sein de la plus grande misère, sans que rien pût jamais altérer ou changer sa résolution? Sainte Euphrosine nous offre dans sa vie un exemple tout aussi admirable; fille unique de son père, unie par le mariage à un gentilhomme d'auguste naissance, elle cache son sexe sous des habits d'homme, prend à la place l'habit religieux, et va ensevelir sa vertu pendant trente-huit ans dans un monastère. Visitée souvent par son père qui ne la connaît pas et qui trouve dans les paroles qu'elle lui adresse d'ineffables consolations à ses douleurs, elle résiste aux larmes de son vieux père, au chagrin inconsolable de son époux, et continue à leur cacher qui elle est, afin de ne pas perdre le trésor de la vie religieuse dont il lui a été donné de jouir; ce n'est qu'aux approches de la mort qu'elle se fait reconnaître, pour que son vieux père seul ensevelisse son corps. Ses désirs furent exactement remplis; son père l'ensevelit en effet en versant des torrents de larmes, pénétré d'admiration pour un prodige qu'il ne pouvait comprendre. Ces derniers devoirs remplis, il distribua aux pauvres toute sa fortune, et se retira dans la même cellule où sa fille avait si longtemps vécu, pour y terminer saintement ses jours. Je ne poursuis pas mes citations et j'arrête une foule

d'exemples que je pourrais encore proposer ; ceux qui précèdent suffisent pour démontrer amplement ce qui vient d'être dit.

VI.

Où on rapporte tous les biens à leur véritable cause, c'est-à-dire à la croix du Sauveur.

Cette variété et cette multitude de saints dont nous venons de parler, d'où procèdent-elles, si ce n'est des plaies sacrées de notre très-doux Rédempteur qui n'est autre que « cet Agneau sacrifié dès le commencement du monde, » dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. *Apoc.* XIII, 8. Il n'y a pas, en effet, et il n'y aura jamais de juste, qui n'ait été ou qui ne soit justifié par les mérites du sacrifice de cet Agneau divin. Il faut que la parole du Sauveur s'accomplisse : « Si le grain de blé ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort il porte beaucoup de fruits. » *Joan.* XII, 24. Ce grain de froment, c'est le Christ notre Seigneur, descendu du ciel sur la terre ; s'il ne fût pas mort, il serait demeuré seul dans sa gloire en sa qualité de Fils de Dieu, et aucun homme n'aurait été sauvé. Mais comme après être descendu sur la terre Jésus est mort, il s'ensuit que par les mérites de son sacrifice une fécondité sans exemple lui a été donnée, et que de lui procède cette innombrable légion de saints et de saintes dont nous venons de dire un mot. O grain de froment précieux ! O grain fécond ! O grain, source unique de cette immense moisson de sainteté et de grâce qui a rempli le monde ! O grain d'où sont sortis tout autant d'autres grains qu'il y a eu de saints depuis que Dieu a créé le monde, et qu'il y en aura jusqu'à ce qu'il le détruise ! O grain de froment, avec lequel est consacré le pain céleste qui soutient les justes et qui donne l'immortelle vie à ceux qui le mangent dignement ! O grain mort dans la terre, qui nous ouvres les portes du ciel et nous donnes l'éternité ! O grain de froment mort, qui ruines le péché, qui détruis la mort, et qui ravis la vie et les forces à tous nos ennemis ! O grain mort en terre pour obéir au Père et conserver sa gloire, qui as donné à des millions de martyrs la force de mourir pour cette même gloire ! O grain de froment mort,

tu ressuscites les morts, tu soutiens les vivants, tu fortifies les faibles, tu guéris les malades, tu réjouis les justes et tu leur donnes l'avant-goût de l'éternelle vie!

C'est ainsi que le chrétien se confirme dans la foi au mystère de la passion et de l'incarnation du Fils de Dieu; c'est ainsi qu'il résiste à tous les piéges des infidèles et à toutes les séductions de l'hérésie. Rien n'ébranle plus sa foi qui repose sur la nature de la bonté divine. Il n'est pas douteux que la plus glorieuse des perfections divines, au moins d'après notre manière de juger, est la bonté; c'est par elle que Dieu veut être connu et loué comme il le dit souvent lui-même. Nous savons aussi que le premier besoin de cette bonté souveraine est d'aimer à se communiquer elle-même et à communiquer ses biens, et dès lors à rendre les hommes participants de sa bonté et de sa sainteté. Pour mieux comprendre ceci, il convient de se souvenir de cette admirable vision dans laquelle le prophète Isaïe « aperçut le Seigneur assis sur un trône élevé, ayant à ses côtés deux séraphins qui, se regardant l'un l'autre, criaient à haute voix : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, » *Isa.* III, 2-3; chant sacré, qui, selon le témoignage de l'Eglise, retentira à jamais dans les profondeurs du ciel! Est-ce que cela ne nous apprend pas en quelle haute estime Dieu a ce titre glorieux de saint, puisqu'il veut en faire l'objet de son éternelle louange? Et s'il en est ainsi, peut-on rien affirmer de plus glorieux pour cette souveraine bonté et de plus digne d'elle, que de lui attribuer une chose qui a produit dans le monde, ainsi que nous venons de le voir, tant de bonté et de sainteté? Si les œuvres de la grâce sont plus glorieuses pour Dieu et plus dignes de lui que les œuvres de la nature, combien il lui appartenait davantage de sanctifier l'homme que de le créer? Si l'œuvre la plus digne de Dieu est celle qui est plus magnifique envers les hommes, ou qui leur est plus utile, ne valait-il pas mieux pour lui les sauver que les créer, leur donner les biens de la grâce que ceux de la nature, créer en eux l'être divin que l'être humain, les rendre enfants de Dieu que les laisser fils des hommes, leur donner d'être bons et heureux que leur donner simplement l'être! Si donc la création du monde nous semble

glorieuse pour Dieu et bien digne de lui, estimons plus glorieuse encore et plus digne de sa bonté, la rédemption et la sanctification de l'univers, qui furent l'œuvre de sa sainte passion par laquelle tous les élus furent sauvés.

Que les choses soient ainsi, c'est une vérité incontestable. Avant que notre Seigneur vînt au monde, il ne se trouvait dans l'univers qu'un seul peuple fidèle, encore même ce peuple était-il tellement porté à l'idolâtrie que ni les menaces des prophètes, ni les châtiments de Dieu ne pouvaient le toucher et le ramener de ses mauvaises voies. Mais après qu'il fut descendu du ciel sur la terre et qu'il fut mort sur la croix, on vit comment la vertu et la sainteté se répandirent dans toutes les parties du monde et combien abondamment la grâce de l'Esprit-Saint et ses dons se communiquaient aux fidèles, puisqu'il suffisait aux apôtres de lever leurs mains sur les hommes pour que le Saint-Esprit leur fût donné avec ses grâces et ses dons! Cette générosité sans exemple nous autorise à dire qu'il y eut en ce temps-là, comme un déluge de grâces envoyées au monde par Dieu dans le dessein de fonder son Eglise. De même qu'autrefois les sources du ciel s'ouvrirent et qu'il tomba sur la terre une pluie désastreuse qui suffit pour faire périr l'univers; de même aussi, les mérites du sang précieux de Jésus-Christ ouvrirent les trésors de la grâce céleste; une grande pluie de grâces tomba sur la terre, mais cette fois ce ne fut plus pour la submerger mais bien pour la sanctifier et l'unir à Jésus-Christ. « De cette manière, dit saint Chrysostome, Dieu conversait avec les hommes sur la terre et les hommes s'élevaient aux choses du ciel. Il s'ensuivait une fusion et une communication ineffable entre les choses divines et les choses humaines; les anges communiquaient avec les hommes, les hommes s'élevaient jusqu'aux chœurs des anges; les anciennes inimitiés avaient cessé; Dieu était apaisé et réconcilié avec les hommes, le démon était confondu, la mort vaincue, le ciel ouvert, la malédiction révoquée, le péché pardonné, l'erreur découverte, la vérité rétablie, la foi prêchée et accrue dans tout l'univers. Il y eut sur la terre une conversation céleste, car les vertus d'en haut y conversaient familièrement avec les

hommes. » *Hom. in Matth.* 1. Ces paroles de saint Chrysostome, et tout ce que nous venons de dire, nous expliquent très-bien la réforme opérée dans le monde par la venue de Jésus-Christ, réforme qui a fait l'objet de ce chapitre.

CHAPITRE XVII.

Seizième excellence de notre foi : les témoignages des saints docteurs.

L'homme étant essentiellement une créature raisonnable, croit facilement tout ce qui se découvre par la raison, tandis qu'il éprouve une difficulté souveraine à croire ce qui la dépasse. C'est pourquoi il y a eu dans le monde un nombre incalculable d'hérésies, c'est pourquoi surtout, le méchant Arius trouva de nombreux adhérents de sa doctrine impie, tant il est difficile à la raison humaine de s'élever au-dessus d'elle-même et de croire ce qu'elle ne comprend pas. Qu'ont donc fait et la souveraine bonté de notre Créateur et sa providence divine? Comme la première ne désire rien tant que le salut des hommes, et comme la seconde pourvoit parfaitement aux nécessités de ses créatures et surtout à tous les besoins des hommes, la plus parfaite d'entre elles et celle pour laquelle toutes ont été créées; comme d'ailleurs la foi sans laquelle l'homme ne peut ni honorer dignement son Créateur ni se sauver, est la première de ses nécessités, il a été donné à l'homme des raisons et des preuves qui l'inclinent à croire les mystères de la foi, encore qu'ils dépassent toute raison humaine.

En dehors des témoignages de notre foi que nous avons rapportés jusqu'ici, on en compte cinq autres très-graves et très-sérieux qui la confirment d'une manière admirable; le premier est le témoignage des saints docteurs, le second celui des sibylles, le troisième celui des martyrs, le quatrième celui des miracles, le cinquième enfin, le plus irrécusable de tous, est celui de l'entier accomplissement des prophéties. Ces témoignages et ces témoins si accrédités, la divine providence a voulu les donner à la foi afin que l'incrédulité la plus obstinée se trouvât confondue et avouât

sa défaite devant un ensemble de preuves si magnifique et si frappant.

Nous traiterons sommairement de ces cinq témoignages, renvoyant le lecteur chrétien aux endroits de notre ouvrage où nous en avons parlé plus au long. Le premier de ces témoignages est celui des saints docteurs, qui forment autour de l'Église catholique comme une muraille inexpugnable. Ces docteurs furent tous des hommes d'un génie singulier, et la plupart, d'une grande sainteté. Il y en eut qui se firent un nom dans l'étude de la philosophie et de tous les arts libéraux, comme saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, Alexandre de Halès, Scot et tant d'autres qui ont paru depuis; mais il y en eut aussi qui brillèrent d'un grand éclat dans les voies de l'éloquence; tels furent saint Basile et ses deux contemporains, Grégoire le Théologien et saint Jean Chrysostome, Théodoret et Damascène parmi les Grecs; et parmi les Latins, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Ambroise, Boëce qui fut consommé dans tous les genres de science, saint Augustin surtout qui avoue de lui-même, au quatrième livre de ses *Confessions*, qu'il avait appris seul et sans maître, par la force et la vivacité de son esprit, toutes les sciences, la philosophie aussi bien que l'éloquence; tant d'autres docteurs enfin dont saint Jérôme et bien d'autres après lui ont fait des catalogues, en déclarant et leurs noms et les ouvrages qu'ils ont écrits. Hommes très-instruits, remplis d'ailleurs d'intelligence, et souvent très-saints, plus ils étaient purs, plus aussi ils étaient habiles à connaître les choses divines et spirituelles et propres à comprendre les inspirations du Seigneur qui est l'âme des bons et le maître des humbles auxquels il communique ses secrets. Ils étudiaient d'abord avec ardeur les sciences humaines, mais ces préliminaires posés, ils passaient leur vie à l'étude de la théologie et des mystères de notre foi; ils appuyaient cette dernière science de preuves solides, la défendaient contre les erreurs des hérésies, en faisaient ressortir la dignité et l'excellence. Ils reconnaissaient la vérité des mystères de la sainte Trinité et du saint sacrement de l'Autel, du mystère ineffable de l'Incarnation et de la Passion du Fils de Dieu, que non-seulement ils ne regar-

daient pas comme indigne de cette souveraine majesté, mais qu'ils regardaient encore comme l'œuvre la plus glorieuse de sa bonté et de sa sagesse infinies, et la plus digne d'elles, celle qui suspendait et ravissait tous les esprits des anges et des hommes dans l'admiration et l'amour de cette même bonté, ainsi que saint Augustin le confesse lui-même. *Conf.*, lib. LIX, c. VI. Or, si tant de docteurs, dont la vertu le dispute au génie, ont consacré leur vie entière à étudier, à discuter, à fixer et à défendre la vérité des mystères de notre foi, les hommes peuvent se résigner à suivre les traces de ces esprits éminents et de ces âmes saintes, sans discuter de nouveau des points de doctrine éclaircis par eux, avec tout le soin que méritaient des choses d'où leur salut dépendait.

Et cependant, quelle que soit l'autorité de ces témoignages, qu'est-elle auprès de l'autorité sacrée des conciles, où se rendait toujours la fleur du génie, de la sainteté et de la science du monde entier, pour y traiter avec un soin scrupuleux tous les articles et tous les mystères de notre foi, sous l'assistance et l'inspiration de l'Esprit-Saint? Quels témoignages magnifiques et quelle grande force les assises universelles de l'Eglise n'empruntent-elles pas à ce puissant concours! Que nos entendements s'apaisent donc et qu'ils croient avec confiance des vérités qui leur sont enseignées par tant de saints docteurs, et surtout qui ont été étudiées et discutées par tant de conciles nombreux et saints! Tel est le premier témoignage de la vérité de notre foi.

CHAPITRE XVIII.

Dix-septième excellence de notre foi : le témoignage des sibylles.

Comme notre Seigneur venait au monde pour racheter tous les hommes, Juifs et Gentils, il lui a plu de faire annoncer sa venue à tous les hommes longtemps avant qu'il parût sur la terre, car s'il s'était montré tout-à-coup, sans préparation, les yeux des mortels auraient été aveuglés par la splendeur d'une si grande lumière, c'est-à-dire d'un si ineffable mystère. Il envoya aux

Juifs ses prophètes tout remplis de l'Esprit-Saint; les Gentils eurent les sibylles, dont les témoignages sont entièrement d'accord avec ceux des prophètes; il fallait que les infidèles ne pussent pas élever le moindre doute sur les oracles de ces vierges, en accusant les chrétiens de les avoir inventés pour donner du crédit à leur religion; c'est pourquoi Dieu voulut, qu'avant la naissance du Sauveur, et par conséquent avant qu'il y eût des chrétiens dans le monde, un poète païen, Virgile, nous transmît les prédictions de la sibylle de Cumes, qui renferment un résumé de tout ce que les prophètes avaient annoncé. Le grand Constantin ne pouvait se lasser d'admirer ce prodige, et tous ceux qui voudront y réfléchir un peu partageront cette admiration et ce ravissement. Quelles étaient donc les prédictions de cette sibylle? En voici le résumé, d'après ce que nous en apprend Virgile. Elle annonçait « qu'une vierge paraîtrait sur la terre, qu'une nouvelle race descendrait du haut des cieux pour réformer les hommes, que l'âge d'or, c'est-à-dire l'âge de la pureté et de la sainteté, viendrait de nouveau réjouir le monde, enfin qu'en ces jours fortunés les serpents dangereux seraient mis à mort, et que les faibles troupeaux ne craindraient plus les lions terribles. » Les dernières promesses peuvent-elles signifier autre chose sinon que les hommes remplis de venin comme les serpents se dépouilleraient de leur malice, et que ceux qui sont superbes et fiers comme les lions perdraient leur orgueil, deviendraient humbles et petits, et s'uniraient aux petits et aux humbles. Isaïe avait annoncé les mêmes prodiges, et voici en quels termes : « Sous son règne, le loup habitera avec l'agneau, et le tigre auprès du chevreau; la génisse, le lion, la brebis habiteront ensemble; le lion et le bœuf iront aux mêmes pâturages; l'enfant à la mamelle mettra la main dans la gueule du basilic sans en ressentir aucun mal. » *Isa.* XI, 6-8. Toutes ces expressions sont des figures par lesquelles l'Esprit-Saint exalte et célèbre le changement miraculeux qui devait s'opérer chez un grand nombre d'hommes après la prédication de l'Évangile, et dont nous avons parlé plus haut. Que ces prédictions extraordinaires se soient réalisées, c'est un fait incontestable qu'attestent également et les

historiens ecclésiastiques et les Gentils eux-mêmes, forcés de rendre témoignage à la constance et à l'innocence des fidèles des premiers siècles. Nous avons parlé dans notre Introduction des prophéties des autres sibylles touchant les circonstances de la passion du Sauveur et de son second avènement à la fin des temps; ici qu'il nous suffise d'avoir cité celle qui précède; elle contient en effet un résumé du mystère du Christ, et elle est si universellement reçue, qu'il n'est pas d'homme, si barbare qu'on le suppose, qui puisse la nier.

CHAPITRE XIX.

Dix-huitième excellence de la religion chrétienne : témoignage des martyrs.

Après le témoignage des sibylles, citons celui des saints martyrs, duquel saint Maximin a dit : « La foi catholique est la mère des martyrs; ses chevaliers, soutenus par Jésus-Christ, ont scellé sa vérité par leur sang et l'ont attesté par leur mort. Ah! ces hommes n'auraient jamais eu la pensée de sacrifier leur vie avec tant de constance s'ils n'avaient pas cru, d'une foi inébranlable, que par leur mort ils gagnaient une autre vie mille fois préférable à celle qu'ils laissaient. » En développant cette matière, je ne me bornerai pas à remplir le rôle d'abréviateur, parce que je veux ajouter quelque chose à ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon Introduction. Qu'on n'oublie pas cependant ce que j'y ai dit; il n'est pas de sujet que je traite avec plus de plaisir que celui-là, mais il n'en est pas qui m'effraie davantage. Telle est en effet son excellence, qu'on ne peut se faire une juste idée de sa grandeur, et qu'on peut encore moins l'exprimer par le langage. Je demande donc à Celui qui fortifiait les martyrs et qui leur donnait la force de supporter patiemment leurs souffrances, de me venir en aide afin que mes paroles soient dignes des merveilles qu'elles veulent célébrer.

Au début de cet exposé, et avant toute autre explication, répondons à une objection spécieuse à laquelle se heurte souvent la

prudence humaine. Pourquoi Dieu a-t-il voulu établir la foi dans le monde au moyen d'un si grand nombre de martyrs dévoués à de si horribles et de si épouvantables supplices? Une seule parole du prophète Jonas ne fut-elle pas suffisante autrefois, non-seulement pour donner la foi à tous les Ninivites, mais encore pour les corriger de leurs égarements et leur faire faire pénitence? Sans doute que Dieu pouvait convertir le monde aussi facilement qu'il convertit cette ville coupable, car pour lui il n'y a rien d'impossible.

Pour répondre à cette difficulté, prenons les choses à la racine, et n'oublions pas que le Seigneur notre Dieu, comme nous l'apprend saint Jean, est l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le principe et la dernière fin de tout ce qui existe; il a tout fait et il a tout fait pour lui; ce qu'il s'est proposé, c'est de manifester sa gloire par la grandeur de ses œuvres et par les merveilles qu'il devait opérer en elles. S'il en est ainsi, la chose la plus conforme aux intentions de Dieu était celle qui tournait le plus à sa gloire et qui le glorifiait plus parfaitement.

Ce premier point établi, il faut savoir qu'encore que toutes les créatures, chacune à leur manière, glorifient le Seigneur, aucune de ces créatures, que dis-je, toutes les créatures unies ensemble ne lui rendent pas autant de gloire que le courage et la fidélité des martyrs qui, au milieu des plus horribles tourments et des plus affreuses souffrances, ont su conserver entiers et la foi et le respect qu'ils devaient à ce souverain Roi et Seigneur. La très-sainte Vierge, notre souveraine maîtresse, ne fait pas exception à cette loi, car saint Augustin nous apprend qu'elle fut martyrisée au pied de la croix; Jésus-Christ notre Sauveur y est lui-même compris, puisque saint Jean l'appelle «le témoin fidèle,» *Apoc.* I, 5, ce qui signifie *martyr*. Je dis donc comme conséquence de cette vérité, que la gloire qui rejaillit sur cette majesté souveraine du témoignage sanglant des martyrs fut si grande, que celle qu'il reçoit de toutes les autres créatures en ce monde n'est rien en comparaison de celle-là. Et ici, qu'on ne croie pas que je veux parler seulement de la beauté du soleil, de la lune, des étoiles et des cieux! Sans doute ces créatures célèbrent Dieu et rendent gloire

à son nom. Il est aussi, par-delà les cieux visibles, un ciel invisible où résident des esprits supérieurs qui sont plus glorieux pour Dieu que toutes les choses corporelles et visibles. Mais ces esprits bienheureux eux-mêmes sont loin de glorifier Dieu comme les saints martyrs. En eux, en effet, tout est faveur et grâce de la part de Dieu; les biens qu'ils ont leur ont été donnés sans qu'ils aient rien fait pour les gagner, ou bien ils sont la récompense d'une courte fidélité; qu'ont-ils fait pour les obtenir? s'humilier, après leur création, en présence du Créateur et le reconnaître comme tel, ce fut tout leur mérite; leur victoire ne dura qu'un instant, et elle leur était facile, puisqu'ils ne connaissaient pas les résistances de la chair contre l'esprit. Cette fidélité d'un moment leur a valu d'être confirmés en grâce et de voir leur nature enrichie de grands dons et de priviléges singuliers; maintenant ils sont devenus, pour ainsi dire, de précieux reliquaires dans lesquels la magnificence de Dieu a daigné déposer ses richesses et ses trésors, et c'est moins à eux qu'au Créateur qu'il faut en rapporter la gloire. Mais les martyrs, que de douleurs, que de cruautés, que de prisons, que d'exils, que de coups, que de privations, que de tortures, que de déchirements, que de tourments inouïs n'ont-ils pas supportés pour la gloire de leur Seigneur! On dira peut-être, je le sais, que leur force et leur constance admirables leur étaient données par Dieu qui agissait en eux; en est-il pour cela moins vrai que les martyrs coopéraient au travail divin et qu'ils souffraient dans leur corps des douleurs atroces qu'ils auraient pu s'épargner s'ils eussent voulu résister à la grâce qui les soutenait? C'est par là que les martyrs l'emportent sur les anges, même sur les plus élevés; ceux-ci n'ont presque rien eu à faire pour devenir ce qu'ils sont; ceux-là, au contraire, ont dû se sacrifier pour honorer et glorifier leur Créateur. Un martyr qui souffre, c'est un témoin qui dépose par ses œuvres et qui dit : Tel est notre Dieu, telles sont sa grandeur, sa magnificence, sa beauté, sa noblesse, sa fidélité et sa loyauté envers ses serviteurs, telles sont les récompenses et grâces qu'il leur donne en cette vie et en l'autre, qu'encore que nous soyons pour lui exposés aux plus affreuses tortures, nous souffrons avec joie,

car cela n'est rien auprès de ce qu'il mériterait, quand même il n'aurait pas de récompenses à nous donner. Les martyrs, en effet, ne se contentaient pas toujours de leurs souffrances, et au témoignage des œuvres, ils ajoutaient souvent celui de la parole; témoin cet intrépide saint Genet qui, après avoir été cruellement frappé de verges, et après avoir vu son corps déchiré par des crochets de fer et ses côtés horriblement brûlés avec des torches enflammées, insultait à la rage de ces tyrans en s'écriant : Il n'y a pas d'autre roi que Jésus-Christ, fallût-il mourir mille fois pour l'affirmer, ce cri serait toujours sur mes lèvres et cette conviction dans mon cœur. Y a-t-il pour la créature un moyen plus sûr de rendre gloire à Dieu que cette confession? « O voix glorieuse, s'écrie saint Basile, qui sanctifies l'air que tu frappes, tu fais la joie des anges, tu es la terreur des démons, et Dieu l'écrit de sa main dans les demeures célestes. »

Qui ne voit par cet exemple combien les saints martyrs qui ont souffert avec ce même esprit glorifient magnifiquement Dieu? Aussi quand je considère le nombre infini de ces héros, j'ose dire encore que l'œuvre de la création du monde et celle de son gouvernement permanent n'eussent produit d'autre résultat que cette gloire du Créateur; c'était assez, et tout ce qui avait été fait à cette cause était bien fait. Bien plus, le Christ a été livré dans sa passion aux plus vives tortures; et cependant quand même il aurait souffert davantage, il ne faudrait pas le trouver étonnant à cause de la gloire qui rejaillissait sur son Père éternel de ses souffrances; s'il l'eût fallu, en effet, les douleurs du Christ auraient été mille fois plus atroces.

Si donc vous me demandez pourquoi le Père céleste a permis qu'il y eût dans le monde un si grand nombre de martyrs, alors qu'il pouvait convertir l'univers par une seule parole, je vous réponds qu'il l'a voulu tant pour sa propre gloire que pour celle des martyrs eux-mêmes. Quel n'est pas en effet leur bonheur? Des peines d'un moment leur ont valu un éternel repos; ils ont changé la terre pour le ciel, et des biens périssables pour des biens qui ne finiront pas; pendant l'éternité entière ils moissonneront dans la joie ce qu'ils auront semé dans les larmes, et leurs joies

seront si grandes que s'il pouvait s'y mêler quelques regrets ce serait de n'avoir pas souffert davantage pour un Dieu dont les récompenses sont si magnifiques.

D'ailleurs Dieu voulait encore orner cette cité céleste, « toute formée de pierres vivantes, » I *Petr*. II, 5, par la beauté et l'excellence de ces glorieux chevaliers. « Il y a au firmament des étoiles plus brillantes les unes que les autres, » I *Cor*. XV, 41, de même Dieu a voulu embellir sa royale demeure par la beauté des martyrs qui portent au front une couronne magnifique de gloire qui les distingue et les sépare des saints dont la carrière s'est terminée paisiblement. Quand on construit un palais, on met dans les murailles des pierres unies, tandis qu'on place aux parties plus saillantes de l'édifice, ou plus exposées à la vue, des pierres ciselées avec un art parfait; dans la structure de cette demeure et de ce palais céleste, les martyrs sont les pierres précieuses sculptées et travaillées de la main de leurs bourreaux par toutes les plaies et tous les tourments qu'ils ont souffert, et leur place au ciel est d'autant plus belle qu'ils ont été plus éprouvés et plus torturés ici-bas.

Mais si les supplices des martyrs sont la gloire de l'Eglise triomphante, ils sont aussi la consolation et le soutien de l'Eglise militante, c'est-à-dire la force des bons et la confusion des méchants. Rien n'est propre à encourager les bons au milieu de leurs épreuves et de leurs mortifications comme l'exemple des martyrs. « Pensons aux travaux de ceux qui nous ont précédés, dit saint Grégoire, et nos ennuis nous paraîtront légers. » *Lib.* XXIV, *Moral.* c. X. Mais ce qui fait la joie des bons devient aussi la confusion des méchants; et quelle excuse pourront-ils donner de leur mauvaise vie au jour du jugement, lorsqu'ils verront sur les corps des martyrs les traces glorieuses des tourments par lesquels ces hommes ont acheté le royaume du ciel, tandis qu'eux-mêmes n'auront pas seulement cherché à le conquérir par la pratique exacte des commandements de Dieu.

En résumé, Dieu a voulu se servir des martyrs pour fonder son Eglise et pour confirmer sa foi par le témoignage et l'exemple de ces héros innombrables qui sont morts pour la soutenir.

De tout ce qui précède, on peut comprendre quelle gloire infinie l'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre ont tiré de ces supplices. Mais la plus grande gloire a rejailli sur Dieu et sur son Fils unique notre Sauveur, et ce fut la cause principale du sacrifice des martyrs. Comme nous l'avons dit, en effet, en mourant les martyrs rendaient témoignage à la gloire de leur Créateur, c'était la fin qu'ils se proposaient, c'est aussi celle que Dieu se propose dans toutes ses œuvres.

I.

Comment Dieu reconnaît par ses faveurs la gloire qu'il a reçue des souffrances des martyrs.

Combien la foi et la fidélité de ses serviteurs était agréable à ce souverain Seigneur ! il s'est plu souvent à le manifester par les faveurs particulières qu'il leur accordait au temps même de leur martyre. Que de miracles il a opérés en leur faveur ! Il calmait la fureur des animaux féroces, il éteignait l'ardeur des flammes, il soulageait leurs plaies, il illuminait leurs cachots, il déliait leurs chaînes, il les nourrissait de la main des anges, il les encourageait à souffrir, il apaisait leurs douleurs; enfin, en demeurant en eux, il agissait et triomphait à leur place ! Quel encouragement pour saint Etienne de voir, tandis qu'on le lapidait, « les cieux ouverts et le Fils de Dieu assis à la droite du Père ! » *Act.* VII, 55. Quelle consolation pour saint Laurent d'entendre une voix s'écrier dans le ciel : « Tes luttes vont finir, et le triomphe arrive ! » Comment faire connaître le soin que Dieu prenait d'honorer ces corps, mis en lambeaux pour son amour? Non content de fortifier l'âme, il pourvoyait à ce que les corps eussent une glorieuse sépulture. Le corps de sainte Catherine, martyr, fut enlevé et enseveli par les anges sur le mont Sinaï, où Dieu avait donné la loi. Le corps de saint Denys, après avoir été décapité, prit sa propre tête entre ses bras et la porta jusqu'à l'endroit où il repose encore; les anges assistaient à ses funérailles et les entouraient de tout l'éclat des cieux; ils chantaient : « Gloire à vous, Seigneur, » et répétaient mille fois : « Alleluia, alleluia. » Dieu révéla, après trente-cinq ans, à saint Ambroise, l'endroit où reposaient les

dépouilles des saints martyrs Gervais et Protais, afin qu'il leur donnât une sépulture plus glorieuse; et quand on les exhuma, on trouva leurs corps aussi intacts et leur sang aussi frais qu'au jour de leur mort. Comment redire ici les attentions délicates de la providence divine pour saint Clément, attaché à une ancre et jeté dans la mer? Les anges construisirent sur les eaux comme une voûte de marbre et un tombeau de pierre pour y déposer son corps avec l'ancre à laquelle il était attaché. Et chose plus extraordinaire encore et qui témoigne bien de l'amour de Dieu pour ses saints et du grand désir qu'il a d'honorer ceux qui l'honorent en versant leur sang pour lui, chaque année, au jour anniversaire du martyre de ce saint, la mer se retirait sur l'espace de trois milles, afin que les hommes pussent venir vénérer les ossements de ce grand serviteur de Dieu. Mais les miracles opérés par les reliques de saint Etienne, qui les racontera, puisque saint Augustin, après en avoir rapporté un grand nombre, confesse qu'il n'en écrit que la plus petite partie? Tout cela nous fait voir d'une part combien la foi et la constance des martyrs ont glorifié notre Seigneur, et de l'autre la fidélité de notre Seigneur envers les martyrs qu'il honore de tant de manières et durant leur vie et après leur mort; c'est comme une noble émulation entre Dieu et ses saints, les saints voulant glorifier Dieu, Dieu à son tour voulant glorifier ses saints.

Ces supplices des saints ont contribué également à glorifier le Christ; ils ont été à la fois la récompense de ses travaux et l'accomplissement de ses désirs, c'est-à-dire le contentement de cette faim et de cette soif ardentes qu'il avait de la gloire de son Père, qui fut, comme nous l'avons dit, si bien glorifié par ce moyen. C'est cette faim dont le prophète Isaïe disait, en parlant de la passion du Sauveur : « Son âme a été dans la douleur, mais il verra et il sera rassasié de joie. » *Isa.* LIII, 11. Quel est donc le rassasiement qui a été accordé à ce Seigneur en récompense de ses travaux? Il correspond évidemment à la faim et à la soif dont son âme très-sainte était dévorée pour la gloire de son Père éternel, et il fut aussi grand que la charité et les grâces qu'il avait reçues et qui étaient sans mesure, et que tout ce qu'il

tenait du Père qui lui avait donné des biens incompréhensibles. Mais parce que rien au monde ne glorifiait davantage le Père que le sang des martyrs, ceux-ci ont été innombrables; car dès lors la faim très-sacrée du Christ se trouvait satisfaite par cette multitude sainte qui honorait et qui glorifiait Dieu.

Les âmes religieuses devraient donc considérer un moment les pensées qui occupaient cet Agneau très-innocent au temps de sa passion. Chacun pourrait s'en faire une idée conforme à sa dévotion. Je dis donc qu'entre autres choses il se représentait d'abord la gloire de son Père pour laquelle il mourait, en offrant son sacrifice sanglant pour effacer les outrages faits à sa Majesté souveraine. Il se représentait encore les luttes des saints martyrs, la constance de leur foi, leur fidélité et la gloire que leur sang répandu allait rendre à Dieu. Il savait quelles répugnances il leur faudrait vaincre, en voyant leur capitaine et leur Seigneur marcher à leur tête, l'étendard sacré de la croix à la main, vêtu d'une pourpre resplendissante de son sang, et les excitant à combattre par l'exemple de la passion qu'il endurait pour eux. Il voyait en troisième lieu les travaux de tous les saints et surtout ces légions innombrables de religieux vivant dans les déserts, loin de toute consolation humaine, allant toujours pieds nus et presque à moitié vêtus, supportant les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, et vivant pour la plupart de racines et d'herbes; eux aussi trouvèrent le courage d'embrasser les rigueurs de cette vie, dans la méditation de tout ce qu'avait souffert pour eux leur Créateur et leur Sauveur. Il apercevait enfin un peu plus loin les successeurs de ces religieux, qui devaient se trouver et qui sont aujourd'hui dans quelques ordres et dans quelques provinces réformées. Ces religieux devaient imiter l'austérité de la vie de leurs devanciers, vivre pauvre et mal vêtus comme eux; derrière eux il voyait tous ceux qui, dans toutes les conditions, devaient embrasser la foi et la perfection de la vie évangélique. Le Christ avait tous ces héros devant les yeux pendant sa passion, mais c'était moins pour apaiser par ce spectacle la violence de ses douleurs, que pour obtenir par sa passion à ces fidèles serviteurs la grâce et la force de triompher dans toutes leurs luttes et leurs travaux.

II.

Que si Jésus-Christ a voulu tant souffrir, c'est surtout pour fortifier ses soldats.

C'est qu'en effet c'est là une des causes pour lesquelles le Sauveur, pouvant racheter le monde par une seule goutte de son sang précieux, a enduré tant de douleurs et tant d'injures. Il a voulu, comme nous l'avons dit ailleurs, que tous les martyrs et toutes les âmes qui devaient embrasser la croix et les rigueurs d'une vie parfaite, pussent, au moment de leurs plus fortes épreuves, jeter les yeux sur leur Seigneur et leur Dieu cloué à la croix, non pas pour lui-même, mais pour eux, et qu'ils trouvassent dans cette contemplation suave une consolation à leurs travaux et à leurs peines. Dieu avait merveilleusement figuré ces choses dans le désert, lorsque, les enfants d'Israël étant dévorés d'une soif ardente et ne trouvant pour l'étancher que des eaux amères, il montra à Moïse, son serviteur, qui le conjurait de venir au secours de son peuple, un certain bois qui, jeté dans les eaux, leur enleva toute amertume. Qui ne voit dans ce nouveau genre de remède une représentation de la vertu et de l'efficacité du bois sacré de la croix, qui fait oublier aux martyrs et à tous les sectateurs de la vie évangélique les rigueurs de leurs travaux?

Et non-seulement par ce moyen la soif et la faim du Christ furent satisfaites et sa gloire célébrée, mais, par les mérites de sa sainte passion, le Père éternel donna aux martyrs cette force invincible, cette constance et cette foi admirables dont il est écrit : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre les flammes de l'amour, et les débordements des fleuves n'ont pu le couvrir. » *Cant.* VIII, 7. D'où il suit que quelle que soit la puissance des eaux de la tribulation pour éteindre toute autre flamme, le feu de l'amour qui brûlait dans le cœur des martyrs était si ardent, que toutes les eaux de la tribulation et toutes les tempêtes du monde ne pourraient jamais l'éteindre, attisé qu'il était par le Christ, résidant en eux et leur donnant par sa grâce la force de combattre et de triompher. Que voulait représenter Dieu lorsque, au commencement du monde, il tira une des côtes du premier Adam

pour la placer dans le corps de la femme, si ce n'est que la force de la grâce devait passer du second Adam, qui est le Christ, dans l'Eglise, son épouse, pour l'aider et la soutenir dans ses combats et dans ses luttes? C'est conformément à ces pensées que saint Bernard dit : « Le martyr se réjouit et triomphe quand il voit son corps en lambeaux; le fer qui s'ouvre un chemin dans ses côtés n'altère pas sa joie, et il supporte sans tristesse de voir son sang couler à flot sous les coups qui le frappent. Où était donc pendant ce temps l'âme du martyr? Elle se trouvait en un lieu sûr, appuyée sur la pierre, qui est le Christ. Pourquoi donc s'étonner si elle avait la dureté de la pierre? Seulement cette constance n'était pas l'effet de l'insensibilité, mais celui de la charité. » *Sup. Cant. serm.* LXI.

Le martyr trouvait dans l'espérance de la récompense dont il allait bientôt jouir et qu'il touchait, pour ainsi dire, de la main, un grand encouragement à la souffrance. Saint Basile prétend que le grand désir de la vie bienheureuse diminue la force de la douleur. « Le martyr, écrit-il, oubliait le péril et fixait les couronnes; il ne faisait pas cas des bourreaux qui le frappaient, mais seulement des anges qui le consolaient; il ne considérait pas la brièveté des périls, et ne songeait qu'à l'éternité de la récompense. C'est pourquoi il se réjouissait au milieu des tourments : les fouets étaient pour lui des roses, et la colère des juges une ombre de fumée; il raillait les soldats ameutés contre lui et crachait sur ces épées nues; les mains des bourreaux lui semblaient plus blanches que la cire; l'obscurité de la prison était un verger délicieux, et ses cachots lui paraissaient remplis de roses et de fleurs. Cette force d'âme et cette joie sans douleurs, les apôtres les ont connues les premiers, car il est écrit d'eux « qu'après avoir été battus de verges, ils s'en allaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. » *Act.* V, 41.

On comprend maintenant pourquoi le Seigneur a permis toutes les tortures et toutes les souffrances de ses martyrs. Il faisait tourner la cruauté des tyrans à sa gloire et à celle de ses saints, et aussi, quoiqu'il eût pu, par la puissance de son bras, les arra-

cher à la mort, il n'a pas voulu se priver lui-même de cette gloire et priver des saints de leur couronne. C'est pourquoi, un jour que saint Pierre, cédant aux sollicitations des fidèles, sortait de Rome pour éviter la mort, rencontra le Sauveur sur son chemin, et lui demanda où il allait. Celui-ci lui répondit : « Je vais à Rome pour être crucifié une seconde fois. » L'apôtre comprit alors ce que Dieu voulait de lui, et, persuadé qu'il était destiné à conquérir la couronne du martyre, pour en jouir éternellement au ciel, il revint aussitôt à Rome, où il fut crucifié comme son Maître. Dieu en agit presque de la même manière avec un autre saint, dont il est fait mention dans le Martyrologe d'Usuard. Pour fuir la fureur des tyrans, ce saint homme s'était réfugié dans la solitude; mais là, ayant appris la constance inébranlable d'une vierge appelée Foi, il rougit de sa faiblesse, et tombant à genoux devant Dieu, il le conjure, s'il le destinait au martyre, de faire jaillir une fontaine d'une pierre de la grotte dans laquelle il s'était fixé. L'eau ayant paru incontinent, il alla se présenter au martyre, qu'il endura avec la plus grande constance. Il est donc bien vrai que la principale cause du martyre n'était pas la cruauté des tyrans, mais plutôt la volonté de Dieu, qui se servait de cette cruauté pour la plus grande gloire et pour la plus belle couronne de ses saints.

III.

Des motifs que les tyrans mettaient en avant pour poursuivre l'Eglise.

Avant de parler des luttes des martyrs, il sera bon de faire connaître les motifs que les tyrans alléguaient pour excuser leurs persécutions contre la foi chrétienne; on comprendra mieux après cela la vivacité de la haine et l'ardeur des flammes qui dévoraient les cœurs de ces méchants. Le dragon infernal, « précipité du ciel à cause de son orgueil, cherche à séduire l'univers, » *Apoc.* XIII, 9, et poursuivant le cours de ses blasphèmes, il s'efforce de réaliser sur la terre, ce qu'il n'a pu obtenir au ciel, c'est-à-dire de se faire adorer à la place de Dieu. Afin d'atteindre plus facilement son but, il trompa les rois de la terre et principalement les empereurs romains, en

leur persuadant qu'il leur avait donné l'empire et la souveraineté sur tout le monde, que seul il pouvait les leur conserver, que sans sa faveur ils les perdraient bientôt, qu'il fallait donc absolument faire disparaître de la terre le nom et la religion de Jésus-Christ si contraire aux dieux, s'ils voulaient avoir ces derniers propices et mener à bonne fin toutes leurs entreprises. Ce blasphème sacrilége, le démon le tenait si profondément enraciné dans leurs cœurs, que les miracles manifestes opérés sous leurs yeux, en faveur des martyrs, étaient impuissants à leur faire abandonner. Les excitations de la fureur et de la rage de ce dragon, unies à la force de l'amour-propre qui régnait en eux, détermina les puissants de la terre à s'armer contre le Christ et à mettre en œuvre tous les moyens et tous les tourments possibles pour extirper du monde le souvenir de son nom glorieux. Non content de martyriser les prêtres et les ministres de l'Evangile qui étaient les fondateurs de cette nouvelle religion, ils poursuivirent de leur rage insensée tous les chrétiens, par cela seul qu'ils étaient chrétiens, et quoiqu'ils ne cherchassent pas à convertir les autres. Qu'avait-on, en effet, de pareil à redouter des moines du désert ou des solitaires qui menaient dans les montagnes une vie obscure et retirée? Les Turcs et les Maures, nos ennemis acharnés, sont aujourd'hui moins cruels envers nous; ils consentent à vivre avec les chrétiens, quoiqu'ils n'ignorent pas que ces derniers regardent Mahomet comme un menteur et un faux prophète. Mais telles étaient la fureur et la rage des païens qu'ils ne faisaient grâce à aucun d'eux; ils n'épargnaient ni les femmes, ni les vierges timides, ni les enfants en bas âge, parce que leur intention était d'extirper entièrement le souvenir du Christ, afin qu'il n'en restât plus vestige dans tout l'empire. Ils croyaient, en agissant ainsi, apaiser les dieux et se les rendre favorables dans toutes les entreprises. C'est ainsi que l'infernal dragon arma les rois et les princes de la terre contre l'Evangile de Jésus-Christ en s'emparant de leurs cœurs et en y versant sa fureur et sa rage. Mais aussi que de cruautés sanglantes! Quels horribles supplices! Le monde n'avait jamais été témoin de pareilles horreurs, et il était impossible que les

hommes, dont l'humanité est la première vertu, en vinssent d'eux-mêmes à une cruauté si révoltante. Il fallait, pour expliquer leur conduite, en rapporter la source à l'ennemi commun du genre humain, qui sait, de son souffle impur, attiser le feu de nos passions. Dans l'Apocalypse, un ange nous révèle le secret de cette fureur aveugle ; saint Jean y dit en effet qu'il entendit une grande voix s'écrier dans le ciel : « Malheur à la terre et à la mer, parce que le démon est descendu vers vous plein d'une grande colère, » *Apoc.* XII, 12, sachant que son règne serait de peu de temps. Le démon sentait bien que la prédication de l'Evangile allait ruiner son crédit et sa puissance ; il se voyait déjà chassé du monde, il apercevait ses temples détruits et ses autels renversés ; c'est pourquoi, pénétré de colère à la vue de sa défaite, il enflammait les cœurs de ses ministres qui étaient les princes de la terre et les poussait à arrêter la prédication et les conquêtes de l'Evangile par les moyens les plus cruels et les plus durs.

Ces ministres de Satan faisaient publier sur les places et dans les lieux publics des édits où ils défendaient sous peine de mort d'adorer le Christ et de reconnaître d'autres dieux que leurs idoles ; ceux qui refusaient de le croire étaient livrés à des tourments intolérables. Toutes les villes étaient troublées et dans la crainte, et les soldats parcouraient l'empire pour chercher les fidèles et dérober tous leurs biens. On enlevait les femmes de vive force ; on était sans pitié pour les enfants, on n'avait pas égard aux droits de la vieillesse, et sans avoir commis aucune faute on était traité comme un malfaiteur. Les prisons regorgeaient de captifs et les déserts de fugitifs qui cherchaient à se dérober à la persécution ; la religion était l'unique motif de leurs souffrances. Les temples étaient détruits et les autels renversés. On ne pouvait se réunir ni pour célébrer la sainte messe, ni pour offrir le sacrifice, ni pour prier. Les ministres de Dieu étaient bannis avec tout le chœur de la piété et de la religion ; les démons triomphaient et chantaient leur victoire, souillant toutes choses par le sang et la fumée de leurs sacrifices. C'était une abomination universelle ; les époux accusaient leurs épouses et les épouses leurs époux, les frères dénonçaient les frères, les serviteurs leurs maîtres, et,

chose plus horrible, les pères n'avaient pas honte d'accuser leurs enfants, témoin le père de sainte Barbe qui, non content d'avoir été l'accusateur de sa fille, voulut encore devenir son bourreau. Qu'ajouter à ce lamentable tableau? Au trois septembre, on lit le récit du martyre des quatre vierges, Euphémie, Dorothée, Thècle et Erasme, condamnées à mort par le président Sébaste, père des deux premières et oncle des deux autres. O cruauté sans exemple! Il les fit battre de verges, et après avoir brisé leurs corps sous de cruels marteaux, il les livra aux flammes et donna ordre de couper leur sein virginal. N'est-il pas vrai que ces horreurs nous révèlent tout à la fois et la fureur des démons, et la violence de la persécution à laquelle fut condamnée l'Eglise et la force de la grâce qui triompha de toutes ces entraves? Sous l'influence des piéges et des astuces du démon, une nuit obscure régnait sur les cœurs des hommes qui ne se connaissaient plus et qui n'avaient plus les uns envers les autres ni foi ni loi.

Le Sauveur avait prévenu ses disciples; pour les fortifier dans la résistance aux assauts de ces persécutions, il les leur avait annoncées longtemps avant qu'elles éclatassent. C'est ainsi qu'il dit à ses disciples dans saint Matthieu : « Ne pensez pas que je sois venu vous apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre; car je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, et la belle-fille de sa belle-mère; et les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs. » *Matth.* x, 34-36. Un peu plus haut il avait dit : « Vous serez présentés et accusés dans les assemblées des hommes, ils vous flagelleront dans leurs synagogues, et vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois à cause de moi; le frère livrera le frère à la mort, et le père son fils; et les enfants s'élèveront contre les parents et les feront mourir; vous serez en haine à tous à cause de mon nom, mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Id.* 17, 18, 21. Enfin, dans saint Jean, il leur prédit « qu'ils seront chassés de la compagnie des hommes, et que ceux qui les feront mourir croiront être agréables à Dieu. » *Joan.* xvi, 2. Ces prédictions du Sauveur se réalisèrent exactement, et malgré les répugnances et les contradictions du monde

et de l'enfer, l'Eglise fut fondée, l'idolâtrie fut détruite, le Christ triompha du monde et de tous ses monarques, de telle sorte que ceux qui persécutaient les chrétiens par amour pour leur idoles, en vinrent à persécuter et à détruire les idoles pour l'amour de Jésus-Christ. .

Ces explications étant données afin que les faibles se fortifient à la vue de tous les tourments dont nous venons de parler, commençons à nous entretenir de ce témoignage de notre foi. Son autorité sera d'autant plus forte que le nombre des martyrs fut plus considérable, les tourments qu'ils endurèrent plus cruels, leur constance et leur joie plus inaltérables. Traitons donc de chacun de ces points en particulier, en empruntant tous les détails au Martyrologe d'Usuard, le plus universellement accepté dans l'Eglise.

IV.

De la multitude des martyrs; de la grandeur de leurs tourments; de leur constance inaltérable.

Combien fut considérable le nombre des saints martyrs; c'est une chose qu'on peut comprendre par le temps que durèrent les persécutions qui furent continuées pendant trois siècles, et par la multitude de ceux qu'on égorgeait ensemble. Les tyrans ayant eu soin de faire brûler les livres sacrés, les tables et les mémoires des martyrs, on ne sait pas de beaucoup d'entre eux ce qu'ils ont souffert; néanmoins, ce que nous en savons par les Martyrologes nous prouve qu'ils furent si nombreux, qu'on peut difficilement le faire comprendre en peu de mots. C'était peu de chose pour les persécuteurs d'immoler à la fois deux, quatre et six cents victimes; ils en égorgèrent quelquefois deux et trois mille, et souvent bien davantage. En Afrique, sous Hunéric, roi des Goths, quatre mille neuf cent quatre-vingt-seize chrétiens, prêtres, évêques, diacres ou laïques furent pris et conquirent ensemble, au sein des plus affreux tourments, la couronne du martyre. En Egypte, dans l'espace de trois jours et pendant le même mois, furent martyrisés les deux frères Marc et Marcellin, avec un grand nombre d'autres fidèles de tout sexe et de tout âge; les

uns furent cruellement battus de verges; d'autres, après d'affreux tourments, furent jetés à la mer; il y en eut qui eurent la tête tranchée; ceux-ci moururent de faim; ceux-là furent crucifiés la tête en bas et les pieds en haut. Je ne fais ici mention ni de plus de six mille soldats mis à mort pour la foi avec leur capitaine Maurice; ni des dix mille martyrs crucifiés sur le mont Ararat, sous les empereurs Adrien et Antonin, ni de onze mille vierges égorgées par les Huns, peuple barbare et féroce : l'Eglise célèbre des fêtes en l'honneur de tous ces martyrs. Disons cependant qu'en Phrygie, une ville tout entière fut égorgée ; hommes, femmes, enfants ou vieillards, tous furent passés au fil de l'épée, tant était furieuse la rage de l'infernal dragon, tant était vif son désir de baigner toute la terre du sang chrétien. Il y eut même un temps où la persécution fut si violente, que dans l'espace d'un mois, dix-sept mille chrétiens furent mis à mort au milieu des supplices les plus variés, comme on le voit dans les histoires ecclésiastiques.

Au vingt-huit février, il est rapporté que, par ordre de Maximien, vingt mille chrétiens livrés au supplice souffrirent la mort avec une indéfectible constance. Au deux du même mois, il est parlé de trente mille autres martyrisés à Jérusalem, sous Codrus, roi des Perses, celui-là même qui découvrit le bois sacré de la croix, et au pouvoir duquel l'empereur Héraclius l'enleva quelque temps après. Mais, le plus souvent, comment savoir à combien s'élève le nombre de ceux qui ont souffert dans les divers états, évêques, prêtres, clercs et laïques, hommes et femmes? Ce secret n'appartient qu'au Seigneur qui les avait prédestinés dès l'éternité, et qui leur préparait la couronne. Quoi qu'il en soit, les martyrs étaient très-nombreux, et saint Jérôme a pu dire, au moins, d'après ce qu'on lui attribue communément, que si l'Eglise voulait faire la fête de tous les martyrs, elle en aurait plus de cinq mille à honorer chaque jour. On le voit donc, c'est pour notre foi un témoignage magnifique qu'elle ait été scellée par le sang d'innombrables martyrs. Comme la lutte était dure et perfide, Dieu, ce monarque suprême, donna à ses fidèles, dans la personne de saints évêques et de saints prêtres, de vaillants

capitaines qui, par leurs encouragements et leurs paroles, mais surtout par leurs exemples, marchaient à leur tête, les animaient et les fortifiaient, et mouraient même en leur sainte compagnie. Ainsi moururent en Egypte Philéas et ses brebis, fiers de suivre un si bon pasteur, et heureux de conquérir avec lui la palme du martyre.

Qu'elle est donc glorieuse et belle la religion chrétienne avec ses témoins intrépides qui l'ont défendue au prix de leur sang et de leurs souffrances! Oh! que le chrétien doit vivement remercier le Seigneur de ce que, par la constance et la fermeté de ces témoins, il a conservé la foi et l'a transmise comme de main en main jusqu'à nos temps! Les martyrs ont été des athlètes vaillants et courageux exposés au feu de la bataille, et nous, venus après eux, nous n'avons qu'à recueillir les fruits de leurs travaux.

Que si le nombre des martyrs donne plus d'autorité au témoignage de la foi, combien ne paraîtra-t-il pas plus éclatant si nous considérons leurs tourments et leurs supplices! Quel raffinement singulier de cruauté! Comment le dévoiler et l'expliquer? On les attachait quelquefois à la queue des chevaux qui traînaient sans pitié leurs corps destinés au trépas; d'autrefois on les enduisait de poix et d'huile bouillante; on leur brûlait les côtés avec des torches enflammées; après avoir mis les chairs de quelques autres en lambeaux, on enterrait leurs corps jusqu'à la ceinture et on les abandonnait dans cet état jusqu'à ce qu'ils expirassent; ceux-ci étaient ensevelis vivants sous des monceaux de pierres ou de terre; ceux-là étaient jetés dans la mer; il y en avait qu'on livrait aux bêtes; il y en avait d'autres qu'on précipitait d'un lieu très-élevé; d'autres, déjà cruellement fouettés, avaient les bras tordus et toutes les articulations entièrement disjointes, puis, dans ce cruel état, on les suspendait à une grande hauteur et on les laissait tout le jour livrés aux plus vives souffrances; on broyait quelquefois avec des meules de moulin les os des jambes de quelques autres qui, abandonnés ensuite, se trouvaient en proie aux douleurs des plus atroces.

Un autre genre de supplice, c'était d'abandonner les martyrs sur les voies publiques, avec défense expresse à qui que ce fût

de les recevoir ou de leur donner aucun secours; ils étaient là, jour et nuit, sans rien boire ni manger, jusqu'à ce que la mort ouvrît à leur intrépide constance les demeures des cieux et les fit asseoir à la table même des anges. Ainsi mourut un saint évêque âgé de quatre-vingts ans : ni son âge, ni ses cheveux blanchis ne purent lui obtenir la compassion de personne. On mettait aussi quelquefois des chaussures de fer, garnies intérieurement de clous aigus, aux pieds des martyrs, et sans aucun ménagement, on les forçait à marcher. Mais qu'on se garde de croire que les tyrans se bornaient à essayer d'un seul de ces tourments; s'ils ne pouvaient triompher d'une manière, ils essayaient de l'autre, redoublant incessamment de férocité et de rage, comme nous le verrons plus loin.

V.

Suite du même sujet.

Toutes ces cruautés et tous ces supplices, vus de près et examinés, non plus avec les yeux de la chair mais avec ceux de l'esprit, apparaissent comme les plus grandes merveilles opérées par Dieu après les mystères de l'Incarnation et de la Passion du Christ. La création du ciel et de la terre semble peu de chose auprès d'eux; ils exaltent plus qu'elle la gloire de Dieu, et rien ne témoigne et ne déclare mieux la vertu et l'efficacité du sang du Christ qui obtenait aux martyrs cette admirable constance dont les anges eux-mêmes étaient ravis. Que le lecteur chrétien ne se dégoûte pas d'entendre des choses si étranges; mais que l'admiration qu'il éprouvait en lisant ces merveilles s'accroisse en lui à la vue de cette chair plus forte que l'esprit et de ces corps humains, animés et soutenus par des cœurs de fer. Qu'il conçoive par là combien doit être grande la gloire qui est l'objet de nos espérances, puisque sans parler des mérites du sang du Christ, Dieu la donne à ce prix, et qu'il la donne sans regret, comme il le dit lui-même par saint Jean! Que son esprit puise dans cette étude une confirmation nouvelle de sa foi, en considérant qu'il était impossible à un si grand nombre d'hommes et de femmes délicates, livrés à eux-mêmes et privés de tout secours divin, de résister à

des supplices dont le récit seulement nous remplit d'épouvante, alors surtout qu'ils n'espéraient rien en cette vie du prix de leurs travaux. Quand les chevaliers de la terre s'exposent aux rigueurs des batailles et volent au premier danger, ils espèrent de leurs rois, en retour des périls auxquels ils se sont exposés pour eux, de grandes récompenses ; le martyr, au contraire, n'espérait rien en cette vie ; néanmoins, soutenu par l'espérance des biens qu'il ne voyait pas, il endurait sans faiblir les tourments qu'il voyait et qu'il souffrait.

Cela dit, revenons à notre sujet ; outre les supplices mentionnés plus haut, le dragon infernal, plein d'orgueil et de rage, se voyant chassé de son trône, en inspirait de plus cruels encore aux cœurs des tyrans. En voici quelques-uns. Quelquefois ils enfermaient les fidèles dans des prisons ténébreuses ou dans des caves obscures où ils mouraient de faim, de soif ou de froid ; il n'était pas rare qu'ils y fussent devorés par la moisissure, l'humidité et l'infection intolérable des lieux. Mais les mauvais traitements qu'on leur faisait subir, qui pourra jamais dire quels ils étaient ? Quelquefois on les frappait de verges, de fouets, de balles de plomb qui déchiraient leurs corps ; d'autrefois, après avoir mis leur chair en lambeaux, on les tournait et on les retournait sur des brasiers et sur des morceaux de tuiles aiguës, afin qu'elles pénétrassent dans les plaies que le feu avait ouvertes ; souvent on trouait leur corps avec des pointes de fer embrasées, pour que le fer et le feu, joints ensemble, leur fissent subir d'atroces douleurs. Voici bien encore d'autres supplices aussi cruels. On frappait les martyrs sur les épaules avec des fouets garnis de fer aigu ; on les couchait à terre, et là on les battait à coups de nerf de bœuf avec tant d'acharnement et pendant si longtemps qu'on leur arrachait la vie ; on déchirait leur chair avec des crocs de fer jusqu'à mettre leurs os à nu et à faire sortir leurs entrailles du corps ; on les attachait à des planches de fer embrasées ; on les suspendait la tête en bas, et on plaçait sous leur tête une marmite bouillante d'où sortait une insupportable fumée de soufre, de poix et d'huile ; enfin on les faisait marcher sur des charbons ardents. Entre mille tourments horribles, on fit subir à un saint

personnage celui-ci : on lui fit des brodequins de fer qui montaient jusqu'aux cuisses, puis après les avoir fait chauffer dans un brasier, on les mettait aux pieds du saint martyr. Qui donc aurait jamais imaginé ce raffinement inouï de cruauté dont nous rencontrons le récit au troisième jour de septembre? Mais que dire encore de l'usage qu'on faisait des dépouilles sacrées des martyrs? Ces corps sacrés, on les faisait rôtir sur des grils, on les faisait cuire dans des chaudières, on les faisait frire dans l'huile bouillante, on les rangeait dans des bassins de marbre après leur avoir coupé les os des mains et des pieds; on les faisait asseoir quelquefois sur des siéges de fer brûlant; on les étendait enfin sur des lits de fer sous lesquels on avait allumé un grand feu. Dans les kalendes, au premier jour de septembre, nous lisons qu'on mit sur la tête d'un saint un cabasset de fer embrasé; nous voyons qu'on martyrisa quelques vierges en leur enfonçant dans la bouche, jusqu'à la gorge, du fer tout ardent. Peut-on rien concevoir de plus abominable et de plus cruel? Et cependant tout n'est pas là. Quelquefois on leur arrachait les yeux, on leur coupait la langue, les pieds, les mains, on leur broyait la bouche avec des pierres. Un supplice plus affreux encore consistait à étendre les saints sur des claies de joncs, et de les exposer nus, après avoir jeté sur eux de l'huile et du miel, aux rayons du soleil, afin que les guèpes et les abeilles, attirés par l'attrait des matières dont elles sont si friandes, ne cessassent pas un seul instant de les tourmenter, et que, par leurs piqûres continuelles, elles vainquissent, comme dit saint Jérôme, ceux qui avaient triomphé des grils et des flammes. On précipitait quelquefois les martyrs de hauteurs très-élevés sur des pointes aiguës plantées en terre, on les crucifiait, on les lapidait, on les écorchait vifs, puis on leur coupait la tête. On les sciait quelquefois par le milieu du corps; enfin, cruauté mille fois plus affreuse! on les enfermait dans un sac où l'on avait mis beaucoup de serpents, et après avoir fermé le sac et y avoir attaché une pierre, on les jetait au fond de la mer.

C'est par ces tourments et par d'autres semblables que la cruauté ingénieuse des tyrans et des démons cherchait à ébran-

ler la foi et à triompher de la constance de nos saints martyrs. Heureux et fortunés supplices qui, selon que nous l'avons dit, confirment notre foi, fortifient notre espérance, enflamment notre charité, exaltent la gloire de notre Créateur, publient la vertu du sang de Jésus-Christ, font voir l'efficacité de la divine grâce, animent les fervents, condamnent les tièdes, enlèvent aux négligents toute excuse, et nous montrent la haine profonde de l'antique serpent contre les hommes dont il est si vivement altéré de boire le sang.

CHAPITRE XX,

Où l'on traite en particulier de quelques martyres de saints et de vierges.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit que de général; racontons maintenant en détail les supplices auxquels furent livrés quelques martyrs célèbres, afin que la vue de leurs tourments nous éclaire sur ceux qu'eurent à supporter un grand nombre d'autres saints dont nous ne pouvons parler; dans tous les cas, en effet, ces tourments procédaient de la même source : ils étaient inspirés par la fureur et la rage des démons brûlant dans les cœurs des tyrans. Nous avons suivi, dans cet exposé, le Martyrologe de Pierre Galésime, homme profondément éloquent et sérieusement instruit, Martyrologe nouvellement publié.

Les premiers martyrs dont je veux parler sont deux jeunes enfants, unis par les liens du sang, qui s'appelaient Pergentin et Aurentinus. Ils étaient nés le même jour, dans la ville d'Arèce, de parents nobles et distingués. Jeunes par l'âge, ils étaient déjà des hommes par leur vertu et leur courage, car le Seigneur avait établi son séjour dans ces âmes resplendissantes de l'incomparable trésor de la pureté, et, soutenus par son puissant secours, ils résistèrent aux plus affreux supplices et eurent enfin la tête tranchée! Heureux enfants, frères fortunés, plus unis encore par les liens de la foi que par ceux du sang, vous avez mérité d'être appelés ensemble à la vie de la terre, et de gagner le même jour l'éternelle vie des cieux.

Que dirai-je maintenant de sainte Prisque, vierge romaine, qui souffrit le martyre à treize ans? Elle fut d'abord souffletée et mise en prison; le lendemain on fit tomber ses chaînes, mais, comme elle persévérait toujours dans la confession de la foi, on la battit de verges, puis on répandit sur tout son corps de l'huile bouillante, et on la conduisit de nouveau dans le feu. A trois jours de là on voulut la faire dévorer par un lion qui ne lui fit aucun mal. Elle fut enfermée ensuite dans un cachot et pendant trois jours exposée aux horreurs de la faim. Puis on l'attacha à un chevalet, et on déchira ses chairs tendres et virginales avec des crochets de fer; puis on la jeta ensuite dans les flammes qui, respectant ses membres virginaux, laissèrent intacte l'épouse sacrée de Jésus-Christ. Il fallut, pour la faire mourir, que ses bourreaux, lassés de la torturer, la conduisissent hors de la ville et lui coupassent la tête. Comment ne pas admirer ici la vertu de Dieu et sa toute-puissance, qui mirent tant de courage dans un corps si délicat et si faible? O jeunes et tendres années, ô treize ans de cette vierge, vous avez vaincu toute la puissance du monde et de l'enfer!

Que si un tel courage dans un si faible corps nous étonne et nous ravit, je citerai un autre exemple d'une martyre plus jeune encore. De même que Dieu semble plus admirable dans la création d'un moucheron que dans celle d'un éléphant, à cause de tous les organes et de tous les sens qu'il a mis dans ce petit animal, de même aussi nous semble-t-il plus admirable dans la force de ces vierges que dans celle qu'il a donnée à des hommes robustes et vigoureux. Qui donc n'admirerait la puissance de Dieu en considérant le martyre de la vierge sainte Basilisse, qu'on lit au trois du mois de septembre? A neuf ans, cette tendre épouse du Christ fut arrêtée comme chrétienne. Après avoir été d'abord souffletée, elle fut cruellement frappée de verges; on attacha ensuite sa tête avec des chaînes, et on la força à respirer la fumée de la poix, du soufre et du plomb fondus ensemble. On la jeta dans un ardent brasier, mais l'Epoux céleste eut pitié de son épouse et la préserva miraculeusement du feu, comme autrefois les trois enfants dans la fournaise. Puis, comme on la conduisait

hors de la cité pour lui faire souffrir le martyre, elle se sentit prise d'une soif ardente et subite; pleine de confiance en Celui pour lequel elle allait mourir, elle lui demande un peu d'eau pour étancher sa soif; sa prière fut aussitôt exaucée, et sur le chemin surgit une fontaine à laquelle la vierge put se désaltérer; quelques instants après, elle envoya son esprit très-pur à l'Epoux céleste, au milieu de la prière la plus fervente. Qui ne glorifierait pas Dieu après de tels supplices endurés avec constance par une vierge de neuf ans?

Mais il est tout aussi digne d'être glorifié dans le martyre de sainte Christine, dont on trouve le récit dans les kalendes au dix du mois de mai. Née en Sicile, d'un père idolâtre nommé Urbain, elle se sentit tout-à-coup enflammée de zèle pour la gloire de son Epoux céleste, et elle mit en pièces toutes les idoles de la maison de son père. Celui-ci ne s'écouta plus, et oubliant de suite sa condition et son amour, il n'obéit qu'aux inspirations secrètes de sa cruauté et de sa fureur. Il fit donc fouetter sa fille, puis il donna ordre de la mettre en prison; mais ce n'est pas tout, et toujours sous son commandement, on mit en pièces ses chairs virginales avec des crochets de fer; on l'attacha ensuite aux roues d'un char, et on lui fit respirer la fumée de l'huile bouillante. Non content d'être devenu le bourreau de sa fille, ce père dénaturé la livra à la justice pour ajouter de nouveaux tourments à ceux qu'elle avait déjà endurés. Ses désirs furent accomplis, car le juge ayant appris, par son exemple, à se montrer cruel, la condamna à des tortures plus affreuses; ainsi il lui fit couper la langue et arracher les mamelles. Mais enfin, furieux de ne pouvoir ébranler la constance de cette humble vierge, il donna ordre de lui percer le cœur. Ainsi mourut cette âme enrichie des dons de Dieu, ainsi s'unit-elle à son céleste Epoux avec sa double couronne de vierge et de martyre. Oh! richesse de ces douze, de ces treize et de ces neuf années, comme le pouvoir de la grâce éclate bien et brille en vous! Qui pourrait être assez incrédule pour ne pas voir clairement qu'il était impossible, à un âge si tendre, d'endurer ces affreux tourments les uns après les autres, sans découragement, sans faiblesse, sans une parole de défaillance ou

de murmure? Et qu'auraient pu faire de plus ces vigoureux athlètes, s'ils avaient eu un corps d'acier? Oh! qu'il est bien juste de dire que Dieu est admirable dans ses saints et qu'il se sert des instruments les plus faibles pour triompher de toute la puissance et de toute la force du monde!

Au récit du martyre de ces deux vierges, j'ajouterai celui des tortures de la vierge Fébronia. L'admiration gagne invinciblement mon âme à la vue des supplices horribles qu'on fit subir à cette héroïque vierge. On la battit de verges; on lui fit souffrir les horreurs du chevalet; on brûla sa chair avec des torches enflammées; on lui arracha toutes les dents; on lui coupa la langue, les deux mamelles, les pieds, les mains, et, pour terminer son martyre, on lui trancha la tête. O vierge sainte, dites-nous ce que vous éprouviez quand on vous coupait un pied ou une main et que vous attendiez qu'on vous coupât l'autre? Oh! que le Seigneur, pour lequel vous souffriez, se montrait admirable et puissant, en donnant à une tendre et faible vierge une si admirable constance!

Cette force d'âme, dans des corps si débiles, nous surprend et nous étonne; mais notre admiration doit redoubler devant le martyre de sainte Sabine, qu'on peut lire dans les kalendes, au troisième jour de septembre. Cette vierge intrépide n'avait que neuf ans lorsqu'elle fut mise à mort. Qui vit jamais, dans une enfant de neuf ans, l'exemple d'une force et d'une constance aussi magnifique?

Passons maintenant à d'autres martyrs aussi glorieux; nous nous contenterons de rapporter brièvement leurs travaux, en comptant sur la dévotion du pieux lecteur pour en considérer la grandeur et la dignité. A Rome, le dix-neuf janvier, furent mis à mort deux époux chrétiens, nommés Marius et Marthe, ainsi que leurs deux enfants, Audifax et Abacuch, nés en Perse, d'une illustre origine; ils étaient venus à Rome, où ils s'occupaient à ensevelir les cadavres des martyrs, à visiter les prisonniers, à consoler les malheureux et les affligés, à secourir les pauvres auxquels ils distribuaient de leurs biens. C'est tandis qu'ils vaquaient à ces saints exercices qu'ils furent pris; on chercha vainement à leur

faire offrir de l'encens aux idoles; ni les menaces, ni la crainte des tourments ne purent ébranler leur constance, et ils se montrèrent inébranlables dans le service de Dieu. Alors on les frappa à coups de fouet, on les étendit sur les chevalets, et on les brûla avec des lames de fer. Malgré la rigueur inouïe des supplices, tous ces martyrs, parents et enfants, chantaient d'une même voix la gloire de Dieu. On leur coupa les mains, on les leur suspendit au cou, et on les promena dans cet état longtemps dans les rues de la ville jusqu'à ce qu'on leur tranchât la tête.

Ananias souffrit aussi un martyre non moins glorieux; d'abord idolâtre, puis chrétien, il confessait sans dissimulation le nom et la gloire du Christ, lorsqu'il fut cruellement fouetté par ordre de Dioclétien, qui fit ensuite déchirer son corps avec des pointes de fer embrasées afin que le fer et le feu, unis ensemble, augmentassent ses douleurs. Sur ces entrefaites le président ordonna de frotter les plaies du martyr avec du sel et du vinaigre, puis il le renvoya en prison, et voulut ajouter aux souffrances que lui causaient ses blessures, celles de la faim la plus pressante. Pendant sept jours on laissa Ananias dans son cachot sans lui porter aucune nourriture; mais le Ciel ne l'oubliait pas, Dieu lui envoyait des aliments miraculeux. Le geôlier de la prison, touché de ces merveilles, se convertit à la foi. L'irritation du juge s'accroît; il fait étendre Ananias et son geôlier sur un gril, afin de les faire mourir par les flammes. Mais, comme ni l'un ni l'autre n'éprouvaient aucun mal sur cet ardent brasier, les sept bourreaux préposés au supplice, étonnés du miracle dont ils sont témoins, se convertissent au Christ, et sont jetés dans la mer avec leurs victimes. On trouve le récit de ce martyre au vingt-sept janvier.

Le martyre de Triphon n'est pas moins admirable. Par ordre de Dèce, il fut d'abord torturé sur le chevalet où son corps fut déchiré avec des crocs de fer, puis il fut suspendu à une poutre la tête en bas, et ses pieds percés par des clous embrasés. Cependant la rage des bourreaux inassouvie inventa de nouveaux supplices : on frappa le corps du martyr mis en pièces à coups redoublés, et on appliqua sur ses chairs des fers brûlants. Le saint demeurait invincible au milieu de ses tourments, et son courage

ne faiblissait jamais. Aussi le tribun Respinus, frappé de sa constance et jugeant, en homme sage, qu'il n'était pas possible qu'un corps humain s'exposât volontairement, pour ne pas brûler un grain d'encens devant les idoles, à des tortures si affreuses, s'il n'était soutenu par Dieu, se convertit à Jésus-Christ avec une sincérité qui le conduisit à son tour au martyre. Cependant les tyrans estimant que le martyr, ébranlé par les supplices, serait devenu plus traitable qu'auparavant, donnèrent ordre de le conduire au temple pour lui faire adorer Jupiter. Le martyr se mit en prières et l'idole fut renversée. A la vue du prodige, une vierge, nommée Nympha, confessa la foi de Jésus-Christ, et partagea avec les deux saints martyrs la gloire de mourir pour lui. Ils furent donc tous les trois brisés sous des fouets garnis de plomb, et achevèrent glorieusement leur vie au sein des supplices. L'histoire de ce martyre est rapportée au dix de novembre.

La force et la constance de ces martyrs sont dignes d'une éternelle admiration, et aussi la faveur et le secours de la grâce divine qui les soutenait dans leurs horribles souffrances. Cependant, malgré les tourments épouvantables auxquels tous ces saints furent livrés, il semble que le martyre de saint Eustache, raconté par Nicéphore et placé dans les kalendes au dix-neuf de septembre, ait été encore plus affreux. Ce saint était marié, et avait une épouse et des enfants ; l'empereur Trajan les ayant tous fait saisir, lui, sa femme et ses fils, les fit enfermer dans un bœuf d'airain sous lequel il avait allumé un grand feu. Que le pieux lecteur considère, en dehors des souffrances que chacun de ces martyrs devait endurer, la douleur du père, qui voyait les tortures auxquelles sa femme et ses enfants étaient en proie, et l'affliction des enfants qui voyaient souffrir leur père. Je laisse à sa piété et à sa dévotion de se faire l'idée des déchirements de ces cœurs. O amour, ô crainte de Dieu que vous êtes puissants dans les cœurs où vous régnez !

La rage, allumée par l'ennemi du genre humain dans les cœurs des empereurs, était inextinguible. Ils trouvaient insuffisantes toutes les inventions de leur cruauté, et toujours ils étaient également altérés du sang des martyrs. On en eut un exemple frap-

pant dans le martyre de saint Major. Comme ce saint publiait partout et confessait librement le nom du Christ, les persécuteurs, irrités, mandèrent trente-six soldats qui eurent ordre de le fouetter sans relâche les uns après les autres, afin que leur fatigue ne fût point une raison de suspendre un instant leur barbare traitement. Ceux-ci exécutèrent trop fidèlement les ordres qu'ils avaient reçus et s'acharnèrent après leur victime, qui demeura plus forte que leur rage et persévéra toujours dans la confession courageuse de la foi. Alors on enferma le saint moitié vivant dans un cachot où il passa sept jours pendant lesquels il fut encore éprouvé par de nouveaux tourments. Mais comme rien ne pouvait l'ébranler dans ses résolutions, ses bourreaux, perdant tout espoir de le vaincre, mirent fin à cette lutte en lui tranchant la tête.

On peut, même après ces exemples, citer, sans crainte de l'affaiblir, l'héroïsme des glorieux martyrs Fuscien et Victorice, dont les souffrances sont rapportées au onze décembre. L'infâme Reciovarus, leur juge, ordonna de mettre dans leurs oreilles et dans leurs narines des pointes aiguës; il leur fit aussi enfoncer dans le visage d'autres aiguilles embrasées, et les fit ensuite percer à coups de flèches, et comme les martyrs résistaient à tous ces tourments avec une constance et une force qu'il ne pouvait affaiblir, désespérant de remporter la victoire, il donna ordre de leur trancher la tête.

O victoire, ô triomphes des glorieux chevaliers chrétiens! Quand l'homme s'étonne de la force des uns, il semble que son étonnement doive disparaître devant la grandeur et le courage des autres! Nous allons rapporter encore, pour le prouver, quelques traits empruntés, comme tous ceux qui précèdent, au Martyrologe de Pierre Galesine, en indiquant le jour où il en est fait mention, afin qu'on puisse, si on le désire, les vérifier à leur source.

On trouve, au quatrième jour de mai, l'histoire du martyre de l'évêque Cyriaque et d'Anne, sa très-sainte mère. Ce saint évêque ayant refusé d'adorer les idoles, Julien l'Apostat lui fit couper une main et verser du plomb fondu dans la bouche, supplice atroce qui jeta tous ceux qui en furent témoins dans la consterna-

tion. Après cela, on étendit le martyr la face contre terre, sur un lit de fer sous lequel on avait mis des charbons embrasés, et tandis qu'il était dans cette cruelle position, on frappait ses épaules avec des verges, on jetait du sel sur les plaies et on les arrosait avec de la graisse bouillante. Il fallut bien céder devant la constance du martyr, et le tyran, furieux de sa défaite, le fit reconduire en prison. Là sa sainte mère le visitait souvent; femme admirable, qui tenait plus de compte de l'âme que Dieu avait donné à son fils que du corps qu'elle avait engendré, et qui, en vraie fille d'Abraham, triomphait de l'amour de son fils par la force de son amour pour le Christ. Elle venait donc dans le cachot où son fils se trouvait et l'encourageait à finir avec la même constance le cours de son glorieux martyre. Mais ces nobles démarches excitèrent contre elle la haine du tyran, qui, après avoir fait appliquer sur deux côtés de son corps deux lames de fer brûlant, donna ordre de la suspendre par les cheveux et de la décapiter. Quant au saint évêque, on l'enferma, toujours par ordre du tyran, dans une cave remplie de serpents. Ces animaux respectèrent son corps sacré et ne lui firent aucun mal. Témoin de ce prodige, un devin, nommé Amointe, se convertit à la foi avec une telle constance qu'il fut martyrisé avec le martyr Cyriaque. Cependant la rage et la fureur du tyran croissaient sans cesse; plus le saint évêque se montrait fort contre tous ces tourments, plus il se sentait ardent à le persécuter; c'est pourquoi il le fit jeter dans une cuve d'huile bouillante, et, pour le mettre à mort, il fit percer d'une lance son cœur sacré. C'est au milieu de ces tourments que le saint évêque rendit au Seigneur qui l'avait créé son esprit glorieux.

De cette illustre mère passons à une autre non moins illustre, qui fortifiait un de ses fils, nommé Julien, jeune homme de dix-huit ans, contre les défaillances de la nature, et l'exhortait à souffrir le martyre. Cet enfant, ayant refusé d'adorer les idoles, résista aux tourments qu'on lui fit subir, soutenu qu'il était par les encouragements de sa pieuse mère. Mais ses persécuteurs, désespérant de triompher jamais de son obstination, l'enfermèrent dans un sac rempli de serpents et de sable et le jetèrent dans la

mer. On trouve le récit de ce martyre au vingt-un juillet. Au même jour, on lit le martyre glorieux de saint Aphrodisien; ce confesseur de la foi fut attaché à des lames de fer brûlant, puis jeté dans une grande chaudière de plomb fondu, enfin livré à la rage d'une bête féroce; mais il échappa miraculeusement à tous ces dangers. Bien plus, un grand nombre de ceux qui assistaient à son supplice, touchés des prodiges dont ils étaient témoins, se convertirent à Jésus-Christ et offrirent volontairement leur tête au couteau, par amour pour lui. Le juge cependant ne partageait pas cette admiration salutaire, et loin de se convertir à la vue de ces merveilles, il s'obstinait dans son erreur et sentait sa colère bouillonner au-dedans de lui; il inventa donc pour dompter le martyr de nouveaux et de plus atroces supplices. Il fit couper une grosse pierre en deux parties; puis, appelant les bourreaux, il leur commanda d'enfermer le saint au milieu d'elles et de l'y serrer de toutes leurs forces, jusqu'à ce que ses membres fussent disloqués et ses os broyés. Cette dernière cruauté mit fin à la vie du martyr, qui termina de la sorte sa glorieuse lutte.

Et ici remarquons entre autres choses que la foi est un don de Dieu, et que s'il ne vient pas au secours de notre entendement, ni les miracles, ni quoi que ce soit ne peuvent nous l'obtenir ou nous la donner. Est-il permis d'en douter après les exemples qui précèdent et aussi après tant d'autres qu'on lit dans le récit des luttes des martyrs? Voilà des tyrans et d'autres hommes témoins des mêmes merveilles, et cependant les uns ne sont pas touchés de ce qu'ils voient, les autres au contraire s'en étonnent et se convertissent. D'où vient cette différence? C'est que Dieu aidait les premiers de sa grâce et les disposait à recevoir la foi, tandis qu'il ne donnait aux premiers ni son aide ni son secours; mais qu'on n'attribue pas ce refus à un défaut de bonté ou de miséricorde : la cruauté et la malice de ces méchants étaient les seuls obstacles qui les empêchaient de recevoir la protection et les secours divins.

Car si jamais la bonté et la miséricorde de Dieu ont éclaté quelque part, c'est bien dans ces mémorables circonstances. Voyez, en effet, comment le Seigneur se conduit. A des hommes

qui sont sans mérite, puisqu'ils ont passé la plus grande partie de leur vie au service des idoles, il donne une foi, une force, une intelligence et une charité si vives et si puissantes que désormais ils seront capables de mourir martyrs pour la foi qu'ils ont reçue. Oh! que la bonté de Dieu reluit dans ce prodige d'une manière éclatante! Où trouver un exemple plus magnifique de l'immense amour de notre Seigneur pour les pécheurs que dans ce don qu'il leur fait de sa force et de sa grâce? Que pourra-t-il donc refuser à ceux qui le servent, Celui qui se montre si généreux envers ceux qui ne l'ont jamais servi?

Mais poursuivons notre course, et à tous ces martyres célèbres, ajoutons celui du glorieux Dulas, rapporté au quinze juin. Indifférent à toutes les promesses que pût lui faire le juge, ce saint résista à toutes les séductions et se montra inébranlable dans ses résolutions. On en vint alors aux menaces; on le mit en prison, on le fouetta cruellement sur les épaules et sur le ventre; on l'étendit sur un gril pour le faire rôtir; et après avoir répandu sur sa tête de l'huile bouillante, on le brûla avec des tisons enflammés. Le martyr, plus fort que tous les tourments, persévérait toujours dans la confession de la foi; c'est pourquoi on redoubla de férocité; on déchira ses épaules avec des rasoirs aigus, on versa du vinaigre dans ses plaies; on le força à se tourner et à se retourner sur des morceaux de tuiles pointues qui entraient profondément dans ses chairs meurtries; on inventa enfin d'autres tourments inouïs. Les forces du martyr trahirent son courage et son âme indomptable alla porter au ciel le trésor de sa pureté.

Le grand saint Basile, dans une de ses homélies, célèbre le martyre de saint Barlaam, ce glorieux et admirable saint, qui ne le cède point à tous ceux dont nous venons de parler. Il nous dit de lui que les tyrans ayant vainement exercé leur rage contre sa fidélité à la foi, après l'avoir frappé de coups, inventèrent, pour le faire abjurer, un artifice diabolique. Ils le portèrent devant l'autel de leurs détestables sacrifices qu'ils avaient couvert d'une braise ardente, et là, plaçant, un peu au-dessus du feu, la main de notre saint et dans sa main un peu d'encens, ils

espéraient que la force des flammes triomphant de sa résistance, il laisserait tomber l'encens dont la fumée s'élèverait en l'honneur des dieux. Mais le saint intrépide préféra voir sa main brûlée que coupable. Magnifique exemple de courage qui arrache à saint Basile ces belles paroles : « O main qui n'as pu être vaincue par les flammes ! Le fer et l'acier se transforment sous la vigoureuse action du feu ; les pierres perdent leur dureté et tombent en poussière ; mais le feu qui se rend maître de toutes choses, put bien brûler ta main, mais toujours sans la vaincre ! La victoire défit les démons et les remplit de honte, eux qui pensaient par leurs artifices et leurs détestables inventions venir à bout de ta constance. »

Les luttes des martyrs sont si admirables, elles confirment si bien la vérité de notre foi, elles sont un témoignage si manifeste de la grâce de Dieu que l'homme ne peut s'empêcher de raconter des œuvres si belles et si édifiantes. Dans la kalende au dix de juillet, sont rapportés le martyre glorieux de saint Vianor, et les huit tourments qu'on lui fit successivement endurer. On l'attacha d'abord à un poteau, et on le flagella cruellement ; on lui coupa les oreilles, on lui arracha les dents ; on enfonça dans ses chairs des poinçons enflammés, unissant ainsi deux supplices en un seul ; puis on troua ses jambes à la cheville. On lui arracha l'œil droit, et on enleva la peau de sa tête. L'expérience ayant appris que le martyr demeurerait invincible dans sa constance, il fallut, pour terminer la lutte, faire tomber sa tête. Un païen, du nom de Sylvanus, était présent à ce spectacle ; étonné de la grande force d'âme et de l'héroïque patience du martyr, jugeant d'ailleurs, en homme prudent, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, qu'une telle résistance au milieu de si affreux tourments, était au-dessus de la nature humaine livrée à ses propres forces et abandonnée de Dieu, il se convertit à la foi de Jésus-Christ et eut bientôt l'occasion de la confesser. On ne sut pas plutôt sa conversion, qu'on le prit, et qu'après lui avoir arraché la langue, on lui coupa la tête, le mettant ainsi en possession du royaume éternel. Cet exemple fera comprendre au lecteur prudent combien notre sainte foi reçoit d'autorité du témoignage de tous nos

saints martyrs, puisque dans ce cas et dans une foule d'autres un seul martyr a suffi pour ramener à Dieu beaucoup de ceux qui le voyaient souffrir.

Mais comment passer sous silence le martyre d'un enfant de quinze ans, nommé Agapit, dont on trouve le récit dans la kalende au dix-huit du mois d'août? A un âge où l'homme est encore très-faible, ce glorieux saint eut à supporter tant de tourments qu'il n'y avait presque plus dans son corps de partie qui n'eût eu son propre supplice? Il fut d'abord flagellé, puis mis en prison et livré pendant quatre jours aux horreurs de la faim; quand il sortit de prison, il fut une seconde fois battu de fouets; il sentit de nouvelles plaies renouveler les premières qu'il avait reçues. On mit ensuite sur sa tête des charbons embrasés; on déchira ses joues; on le dépouilla de ses habits, et le suspendant par les pieds, on alluma sous sa tète un feu de bois vert afin de remplir ses narines de fumée; après cela, on jeta sur son ventre de l'eau bouillante, et pour pousser la cruauté jusqu'au bout, on le livra aux bêtes. Rien ne put ébranler le courage du saint martyr, auquel les bourreaux se décidèrent enfin à trancher la tête. Qui pourrait, en présence de ce courage extraordinaire déployé par un faible enfant, qui pourrait ne pas glorifier Dieu, et ne pas reconnaître combien est grand le pouvoir de sa grâce, combien surtout est magnifique la vertu de la sainte croix de Jésus-Christ qui triomphe du monde avec tant d'éclat dans cet héroïque martyr? O âge incomparable, ô riches quinze ans, vous avez superbement glorifié le Seigneur notre Dieu!

Que dire encore d'une sainte femme qui fut, au rapport d'Usuard, accusée quatre fois, à des reprises différentes, comme chrétienne et partant tout aussi souvent éprouvée par d'affreux supplices, sans que tous les tourments aient jamais pu la faire dévier en un seul point de la confession de la foi? Que dire aussi de cette illustre mère, nommée Sapience, et de ses trois filles, dont les noms étaient dignes de celui de leur mère, car elles s'appelaient Foi, Espérance et Charité? Ces quatre femmes furent ensemble martyrisées à Rome sous l'empereur Adrien, et Usuard rapporte leur martyre dans la kalende au premier jour du mois d'août. Dieu

protége ses saints, et sa divine providence voulut, en enlevant ses épouses à la terre le même jour, faire éclater sa miséricorde. Il accorda une faveur du même genre à deux frères qui n'eurent pas l'honneur de souffrir le martyre, mais dont la vie offrit les plus singulières ressemblances. Gérard et Médard étaient nés le même jour, ils avaient été faits évêques le même jour, ils passèrent enfin de cette vie à la gloire le même jour ; Usuard a placé leur histoire au huit du mois de juin. Quelle attention délicate de la providence divine, et comment ne pas reconnaître ici la bonté avec laquelle elle agit envers ses saints?

Il m'a paru bon de rapporter ici ces glorieux récits, afin que par eux nous puissions en connaître une foule d'autres que je suis forcé de passer sous silence, et aussi afin que nous sachions bien combien étaient grandes la foi et la fidélité des martyrs, leur amour pour Dieu et le culte qu'ils lui rendaient. Ces hommes préféraient souffrir mille et mille tourments, plutôt que de s'exposer à la disgrâce divine et au tourment d'une conscience coupable et déloyale. Ah ! qu'ils viennent maintenant ces cœurs mauvais qui passent les mois et les années dans le péché mortel plutôt que de vaincre un appétitdésordonné ; qui mangent et qui boivent dans cet état sans songer qu'ils ont Dieu pour ennemi ! Qu'ils viennent aussi et qu'ils connaissent leur erreur ceux qui estiment acheter trop cher le royaume du ciel par l'observation exacte des commandements, lorsque les martyrs l'ont conquis par les plus affreux tourments ! Qu'ils viennent enfin ces amis passionnés du plaisir, et qu'ils se demandent quelle excuse ils auront au jour du jugement, lorsque le Juge suprême confondra leur sensualité par la vue de milliers de martyrs sur les corps desquels resplendiront les marques glorieuses de leurs souffrances !

CHAPITRE XXI,

Où on fait voir l'autorité que l'effusion du sang des martyrs donne à notre foi, par les circonstances mêmes de leurs supplices.

Il faut maintenant revenir sur ces matières pour en comprendre le sens et la portée. Le lecteur prudent comprendra tout ce qu'il y aurait à dire sur chacune des luttes des martyrs, si l'écrivain était ici un prédicateur et non un historien. Nous laissons à la piété de ceux qui liront ces choses de les admirer comme elles le méritent. Pour nous, nous nous contenterons de faire ressortir en elles ce qui se rapporte au but que nous poursuivons, qui est de .confirmer notre foi par le témoignage des saints martyrs.

Or, si le lecteur prudent veut entendre la grandeur de ces combats, il doit considérer toutes les circonstances avec lesquelles ils se sont produits. Parmi elles il en trouvera cinq des plus remarquables. Chacune de ces circonstances étant en elle-même un grand argument et un grand témoignage en faveur de notre foi, quelle force n'auront-elles pas quand elles seront unies et fortifiées les unes par les autres!

La première des circonstances dont nous voulons parler est le nombre des martyrs. On se souvient de ce qu'en disait saint Jérôme. Ce grand docteur prétendait que si l'Eglise voulait célébrer la fête de tous ces héros, elle devrait en honorer plus de cinq mille chaque jour. Cela étant, et l'année ayant trois cent soixante-six jours, on trouve en faisant le calcul indiqué, que le nombre des martyrs immolés pendant les trois siècles de persécution, s'élève à plus d'un million. L'évangéliste saint Jean donne à cette opinion l'appui de son témoignage, puisque dans une révélation « il aperçut tous les martyrs revêtus de robes blanches, avec des palmes à la main, et que leur nombre était si grand que personne ne pouvait les compter. » *Apoc.* VII, 9. Que ces triomphateurs qu'il vit dans cette gloire aient été les martyrs, il le déclare plus loin lorsqu'il dit « que l'ange qui lui

montrait ces choses lui ayant demandé : Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils? — Seigneur, répondit-il, vous le savez. — Ce sont ceux, lui dit l'ange, qui sont venus ici après de grandes afflictions et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et les ardeurs d'aucun soleil et d'aucun feu ne les incommoderont plus, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira aux fontaines des eaux vives, et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme. » *Apoc.* VII, 13-17. Toutes ces paroles ont pour but de faire ressortir la gloire des martyrs, qui sont en si grand nombre que personne, d'après l'évangéliste saint Jean, ne peut les compter; par où on voit l'exactitude de l'opinion du grand saint Jérôme. Or ce nombre magnifique de martyrs est le premier témoignage de notre foi. Depuis que Dieu a créé le monde, jamais pareille persécution ne s'était vue sur la terre, jamais non plus pareil courage dans les persécutés pour souffrir et mourir avec cœur. Or, s'il est vrai que les martyrs ne pouvaient persévérer avec constance dans leur foi, au milieu de si horribles et de si nombreux tourments, sans l'assistance spéciale de la grâce de l'Esprit-Saint, il s'ensuit que c'était l'Esprit-Saint lui-même qui, parlant et agissant en eux, rendait témoignage à sa vérité. Si donc les martyrs sont innombrables, innombrables sont aussi les témoins de la foi, ce qui est une grande confirmation de sa vérité.

La seconde circonstance qui fortifie la vérité de ce témoignage est la qualité des personnes qui ont souffert. On compte parmi elles des gens de tout sexe et de tout âge, des jeunes gens et des vieillards, des enfants et des vierges timides, des personnages élevés, des riches, des grands de la terre, un grand nombre d'évêques distingués par leur sainteté et leur science, qui ne se seraient pas exposés à la légère aux horreurs de la mort. Evidemment, en présence du grand nombre des martyrs et aussi de leurs qualités, il faut reconnaître l'intervention du doigt et de la puissance de Dieu qui les encourageait à souffrir la plus redoutable des choses, c'est-à-dire la mort violente! Si leur

nombre eût été plus petit, comme celui de quelques hérétiques obstinés qui ont soutenu leurs erreurs jusqu'à la mort, nous en serions moins étonnés; mais devant ces légions innombrables de vaillants et d'intrépides soldats, qui pourra s'empêcher de reconnaître la vertu et l'assistance particulières de Dieu?

Une troisième circonstance des supplices des martyrs, c'est la cruauté étrange, la férocité et la multitude des tourments qu'on infligeait aux fidèles. Quelle langue, quelle parole, quel esprit, quelle éloquence pourront jamais les expliquer parfaitement? Nous avons essayé de le faire aux quatrième et cinquième paragraphes du dix-septième chapitre de cette seconde partie où nous avons parlé des différents supplices des martyrs. Mais que de choses nous pourrions ajouter à ce que nous y avons dit. Il y eut pour les martyrs des tourments non moins cruels et non moins épouvantables que ceux que nous y avons rapportés, et on peut bien dire que jamais depuis le commencement du monde on n'avait vu dans le monde pareille barbarie, que jamais on n'en avait entendu parler. Non contents d'essayer contre les martyrs un seul supplice, quand le premier était épuisé sans succès, les tyrans en inventaient un autre, puis un autre encore, etc., à ce point qu'ils ont mis en œuvre sept, huit, et même neuf sortes de tourments contre le même martyr, souvent contre des jeunes filles nobles et délicates, comme sainte Prisque, sainte Martine, sainte Eulalie, sainte Barbe, sainte Anastasie, sainte Christine et une foule d'autres; ils ne se lassaient que lorsqu'il n'y avait plus une partie saine dans le corps du martyr ou lorsque les forces des bourreaux épuisées trahissaient leur fureur barbare. La conséquence évidente de ces réflexions n'échappe à personne. Qui ne voit en effet que cette constance et cette force, surtout dans un si grand nombre de personnes, sont des choses qui dépassent les limites des forces humaines et qu'il eût à jamais été impossible à une vierge faible et délicate de supporter tant de tourments, si elle n'avait eu Dieu dans son âme? Ceux-là le sentaient bien ainsi qui, sans avoir été témoins d'aucun miracle, et uniquement à la vue d'une force d'âme et d'une patience qu'ils jugeaient être au-dessus

des forces de la nature, se convertissaient à la foi et mouraient pour en soutenir la vérité. Et comment, sans le secours de Dieu, le corps si faible d'une jeune et timide enfant aurait-il résisté à ces tourments qu'on multipliait pour la réduire, alors surtout qu'il lui était si facile, en laissant tomber un grain d'encens devant les idoles, d'échapper à ces tortures, et qu'il avait sous les yeux l'exemple d'un grand nombre de chrétiens qui apostasiaient afin d'éviter les douleurs de ces supplices? On ne peut le nier, le doigt et la vertu de Dieu intervenaient là dedans et donnaient aux martyrs le courage et la fermeté qui brillaient en eux. Quoique les exemples que j'ai déjà cités soient plus que suffisants pour prouver cette vérité, je ne puis m'empêcher d'en citer un autre qui ravira d'admiration ceux qui le liront; il est rapporté au douze octobre. Une noble vierge romaine, nommée Anastasie, ayant renoncé à tous les biens et à tous les avantages du monde, s'était consacrée à Dieu dans une compagnie religieuse. Dès que sa religion et sa foi furent connues du tyran, il la fit enchaîner et traîner devant lui. Irrité de sa constance, il commanda d'abord de la souffleter, puis l'ayant dépouillée de ses habits, il la fit étendre sur un ardent brasier, et donna ordre de jeter sur son corps de l'huile et du plomb fondu. Après cela, et toujours par ordre du tyran, on l'étendit sur un chevalet, on brisa tous ses os en les frappant à coups de bâton, on lui arracha les ongles jusqu'à la racine ainsi que toutes les dents et ses deux virginales mamelles. Ce ne fut qu'en désespoir de cause et quand on vit que l'héroïque vierge était plus forte que tous les supplices, qu'on lui coupa la tête. Or, pour revenir à notre sujet, y a-t-il quelqu'un d'assez aveugle, pour ne pas voir qu'il était impossible à une vierge si délicate de ne pas faiblir devant des tourments si nombreux et si terribles, à moins que Dieu ne vînt à son secours et ne fortifiât son courage?

Mais non-seulement l'Esprit-Saint fortifiait la volonté des martyrs, il répandait encore dans leur entendement une si grande lumière qu'il les inclinait à croire les mystères incompréhensibles de notre foi avec plus d'assurance que les choses que nous voyons de nos yeux ou que nous touchons de nos

mains. Demeurer fidèle à la foi quand on n'a rien à craindre, c'est peu de chose en vérité; mais persévérer dans cette fidélité au milieu des persécutions et des épreuves, c'est une chose qui n'appartient qu'à la vertu et à la puissance de Dieu. Saint Pierre voguait en toute sécurité à la surface des flots tant que la mer était tranquille, mais il sentit bien vite sa foi chanceler lorsque les vagues se soulevèrent sous l'effort de la tempête. Que les hommes demeurent fermes dans la foi en temps de paix, c'est une chose peu étonnante; mais qu'ils conservent la foi dans les persécutions, lorsque les vents et les flots de l'adversité se lèvent contre eux et leur font une lutte redoutable, que les tourments et les supplices ne puissent ni ébranler leurs croyances, ni altérer leur foi, ni les empêcher de la confesser publiquement, voilà un prodige qui est le résultat de la vertu et de la grâce divines, et non pas seulement d'une grâce ordinaire, mais encore d'une faveur signalée. Saint-Pierre avait reçu la grâce, il connaissait la divinité du Sauveur, il avait été témoin d'un grand nombre de miracles qui la démontraient d'une manière invincible à ses yeux, et cependant telle est la faiblesse humaine et la crainte naturelle qu'elle a de la mort que, sans se trouver en face des tyrans et sans redouter leur colère, l'Apôtre cède à la parole d'une servante et renie son Maître. Oh! qu'il fallait de force aux martyrs, qu'il leur fallait de lumière pour demeurer constants dans la foi et triompher de tant de persécutions et de tant de tourments, puisque le prince des apôtres faiblit et tomba pour une si légère cause. Cette intelligence et ce courage, le lecteur prudent le comprend, ne pouvaient venir que du ciel; Dieu seul pouvait opérer cette merveille, seul il pouvait maintenir ses saints dans la foi en des vérités incompréhensibles, malgré les grandes contradictions et les affreux tourments qui s'efforçaient d'arracher cette foi de leurs cœurs.

Une quatrième circonstance qui fait admirer davantage la constance des martyrs, c'est la manière dont ils ont souffert et la résignation avec laquelle ils ont enduré leurs supplices. Voyez-les, en effet; ils sont en proie aux souffrances les plus atroces, et cependant ils ne faiblissent pas, ils ne s'inquiètent pas de la

présence des tyrans devant lesquels ils se trouvent; la plupart, au contraire, avec une sainte audace et une liberté qui ne craint rien, condamnent leur cruauté, leur reprochent leurs vices, méprisent et déshonorent les dieux qu'ils traitent publiquement de démons, se rient enfin de leurs empereurs. O courage encore plus magnifique! beaucoup de chrétiens, non-seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les vierges timides, s'offrent volontairement à la mort et se joignent aux martyrs qu'ils soutiennent par leurs paroles et qu'ils encouragent de tout cœur à souffrir les horreurs des supplices! Où est l'homme assez aveugle pour ne pas admettre qu'il y a ici quelque chose qui dépasse la nature et qui n'est point l'œuvre de la chair et du sang, mais plutôt celle de l'Esprit-Saint qui parle et triomphe dans les saints? Or, et ceci est important, si ces hommes mouraient pour soutenir une vérité naturelle, comme l'existence de Dieu, on s'étonnerait moins de leur constance et de leur fermeté; mais il n'en est rien : les martyrs donnent le témoignage de leur sang à des vérités qui dépassent les facultés de la raison naturelle. Ils soutiennent, par exemple, que Dieu est un en trois personnes, qu'un homme crucifié est Dieu, et ceci est une chose si difficile qu'elle suppose une faveur et une lumière particulières de Dieu.

La cinquième circonstance qui démontre l'assistance que Dieu donnait aux martyrs dans leurs luttes et leurs épreuves, c'est la fin qu'ils ont obtenue et qui ne fut autre chose que le triomphe et le règne de Jésus-Christ, la chute et le renversement de l'idolâtrie dans le monde. Nous savons en effet ce que se proposait le dragon infernal; il voulait, par l'entremise des rois et des empereurs, immoler les chrétiens, faire disparaître de la terre le nom et la religion de Jésus-Christ et se faire partout dresser des autels à sa place. Mais comme tous ses desseins furent renversés! Non-seulement le culte et la religion du Christ triomphèrent de toutes ces épreuves; mais les persécutions ne servaient qu'à étendre leurs conquêtes, et vint bientôt le moment où le champ de bataille leur fut livré et où les idoles durent à jamais renoncer à régner sur les hommes. Et ici qu'on me permette encore, pour faire mieux comprendre ce qui précède et pour que Dieu soit mieux connu et

plus glorifié, de citer un exemple particulièrement connu de tous les contemporains. Au temps des rois catholiques, parmi les hommes attachés à la loi de Moïse, beaucoup refusèrent d'accepter l'Évangile et quittèrent la Castille; d'autres, au contraire, demeurèrent dans le royaume et se firent baptiser, mais ils n'embrassèrent pas tous la foi avec ardeur, et on reprochait à beaucoup d'entre eux d'être tièdes et peu fervents. C'est pourquoi le saint office, voulant purifier la terre et séparer l'ivraie du bon grain, se mit à l'œuvre et procéda dans cette entreprise avec miséricorde et avec justice, usant de la miséricorde avec les pénitents, et châtiant les impénitents et les relaps. Ses rigueurs cependant n'étaient pas telles qu'elles ne fussent tempérées par la miséricorde; au commencement, on se contentait d'étouffer ceux qu'on condamnait, supplice très-doux qui durait à peine un *Ave Maria,* et qui était plutôt un déshonneur qu'une peine, puisque le corps, étant mort, ne la sentait pas.

Dieu a mille manières d'attirer les hommes à lui, et il commande de contraindre ceux qui ne veulent pas venir à sa table; il voulut, en usant, pendant l'espace de cent ans à peu près, d'un châtiment plein de miséricorde, purifier la terre et séparer la paille du bon grain, et il est si bien parvenu à ses fins, que le saint office n'a plus aujourd'hui que rien ou presque rien à faire de ce côté.

Maintenant il reste au lecteur prudent une comparaison à établir entre les circonstances de ce dernier exemple et de tous ceux qui précèdent. Des différences sensibles ne tarderont pas à le frapper; les recherches du saint office durèrent à peu près un siècle, un peu plus ou un peu moins; les persécutions des rois et des empereurs se poursuivirent pendant trois cents ans environ. Le châtiment infligé par le saint office était le plus court et le plus doux possible; les tourments que les persécuteurs inventaient pour punir les fidèles épouvantaient l'esprit par leur extrême cruauté : on se plaisait à en multiplier le nombre, on les ajoutait pour le même martyr les uns aux autres; on les répétait pendant des jours et des semaines entières; on laissait les martyrs en proie à ces affreuses souffrances jusqu'à ce que la violence de la douleur leur arrachât la vie. Que dire aussi du nombre des vic-

times? Pendant les cent années que durèrent les persécutions du saint office, je doute qu'il y ait eu mille ou deux mille morts, tandis que les martyrs, qui peut les compter? Il y eut des jours où on en fit périr quatre mille, d'autres cinq, d'autres six, d'autres dix, douze, vingt et jusqu'à trente mille; on immola quelquefois des villes entières, qui furent détruites et brûlées, sans qu'il y restât un enfant ou un vieillard qui ne fût passé au fil de l'épée; le nombre des victimes, en d'autres circonstances, fut si considérable, que Dieu seul peut le connaître. Sans parler des persécutions de Néron, de Domitien, de Dèce, de Valère et des autres empereurs, j'ose affirmer que les seuls Dioclétien et Maximien martyrisèrent plus de cent mille chrétiens, espérant, par cette affreuse boucherie, extirper et bannir à jamais du monde la religion et le nom de Jésus-Christ. C'était aux yeux de tous ces tyrans une telle absurdité de soutenir la divinité d'un homme crucifié entre deux voleurs et de préférer son culte et sa religion au culte et à la religion de leurs dieux, que toute leur étude et tous leurs soins, ils les employaient à arracher de la terre les traces et la mémoire du Christ. Résumant donc tout ce qui précède, je pose cette question : Comment se fait-il que malgré les tortures abominables infligées aux martyrs, malgré le nombre incroyable des victimes, malgré la durée si considérable des persécutions, comment se fait-il que les rois et les monarques n'aient pas pu extirper de la terre le nom et la religion de cet homme divin? Mais que dis-je, extirper? O Dieu, vous êtes bien admirable en toutes vos œuvres! O merveille digne d'être célébrée dans l'univers tout entier par la bouche des anges! Non-seulement les tyrans furent impuissants à extirper le christianisme de l'univers, mais encore, prodige plus surprenant qui dépasse toute admiration, comme si en nous persécutant ils se fussent persécutés eux-mêmes, leurs entreprises eurent un succès si différent de celui qu'ils avaient espéré, que le Christ sortit vainqueur et triomphant de la lutte, tandis que les statues des dieux furent renversées et mises en pièces, leurs temples et leurs autels brûlés et détruits. Quel aveugle s'obstinerait encore à méconnaître dans ces deux événements si extraordinaires la vertu et l'assistance

divines? Comment s'expliquer sans elle qu'en cent ans on soit venu à bout de délivrer la Castille de l'ivraie qu'elle renfermait, sans recourir à des châtiments rigoureux, et en usant d'une répression toute pleine de bonté, et que trois cents ans des plus rigoureux supplices et des plus atroces tourments n'ait pas pu ruiner la religion du Christ au profit des dieux romains? Le christianisme croissait au contraire sous le coup des persécutions; le règne des faux dieux perdait de plus en plus de sa puissance; Rome, qui était la capitale de l'idolâtrie, devint la capitale de la religion nouvelle, et les empereurs romains, qui persécutaient naguère l'Eglise, tombèrent aux pieds du vicaire du Christ. O prodige admirable et dans lequel tout homme reconnaîtra le doigt de Dieu! Et qui pouvait en effet opérer ce miracle, si ce n'est Dieu? Le Christ pouvait-il triompher autrement que de cette sorte du monde et de l'idolâtrie? Ces réflexions sont si puissantes pour corroborer le témoignage que les saints martyrs donnèrent à notre foi, que lors même qu'il n'y aurait pas autre chose dans ce livre, j'estimerais une bonne chose de l'avoir écrit.

CHAPITRE XXII.

Relation du martyre de sept prêtres immolés pour la foi catholique, en Angleterre, l'an 1582.

La matière que nous venons de traiter, lecteur chrétien, est si admirable et si glorieuse, qu'il faut une lumière et une grâce particulières de notre Seigneur pour la bien estimer et pour y prendre goût. Un des plus grands obstacles qu'elle nous présente, c'est son antiquité et par conséquent l'éloignement où nous nous trouvons du glorieux exemple des martyrs. C'est pourquoi j'ai cru bien faire de rapporter ici le martyre de sept prêtres catholiques martyrisés de nos jours dans le royaume d'Angleterre. Le récit de choses si rapprochées de nous touchera nos cœurs plus que celui d'événements déjà éloignés de nous; il nous fera comprendre aussi combien furent grandes la constance

et la force de ces anciens martyrs dont la plupart ont souffert de plus longs et de plus redoutables supplices.

La relation de cet événement fut adressée en abrégée au roi Catholique, notre seigneur, par D. Bernardin de Mendoza, son ambassadeur. Mais une personne qui se trouvait présente à la mort de ces illustres Pères, écrivit en latin une lettre à un de ses amis, où elle retraçait en détail la manière dont les choses s'étaient passées. Je l'ai traduite en espagnol, pour l'édification et la consolation des lecteurs. Voici comment commence la lettre :

« Il y a quelques jours, je vous écrivis ce qui se passa au sujet de la mort du révérend père Campion, Edmond, de la compagnie de Jésus, et de celle de quelques autres prêtres qui souffrirent avec et après lui pour la foi catholique, le premier décembre de l'année passée et le premier mars de cette même année. Maintenant, la divine bonté ayant appelé à la même couronne sept autres prêtres, il me semble qu'il convient à notre amitié de nous communiquer ces événements; je le fais donc, afin que nous comprenions dans quelle condition nous sommes et combien nous sommes redevables à Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur, de ce qu'il a mis de nos jours, dans le cœur de quelques jeunes hommes, une telle force pour confesser la foi. Voici d'ailleurs comment les choses se sont passées :

» Le lundi vingt-huit mai dernier, quinze cent quatre-vingt deux, sept prêtres de la ville de Londres sortirent en deux fois pour souffrir le martyre. Le premier groupe se composait de trois confesseurs : Thomas Fordo, Jean Schirto et Robert Fonsano, attachés les uns aux autres par les pieds et les mains. On les étendit donc sur une claie d'osier, la face contre terre, et on les fit traîner dans les rues de Londres par des chevaux à la queue desquels ils étaient attachés ; il pleuvait beaucoup en ce moment, et comme nos martyrs étaient traînés à terre, on comprend dans quel triste état ils arrivèrent au lieu du supplice. Mais ce n'est pas tout : quand ils y furent parvenus, on convint de ne les faire mourir que les uns après les autres, afin que ceux qui survivraient, témoins de la mort de leurs

compagnons, se sentissent ébranlés et changeassent de résolution. Le premier qui fut désigné fut Thomas Fordo, homme instruit et sérieux, et personnage d'une grande autorité. La claie où se trouvaient nos saints arrivait; on en tira Thomas Fordo pour le mettre sur un char, afin que, lancé de la haute perche de ce char, il fût plus facilement pendu. Le père Fordo avait été trouvé dans la même maison que le père Campion; il travaillait depuis déjà sept ans à cultiver la vigne du Seigneur en Angleterre, et son travail ayant été béni, il avait gagné au Christ une foule d'âmes par la prédication ininterrompue de la foi et l'austérité de ses exemples. Arrivé en présence du peuple, il commence par faire le signe de la croix, pratique qui était en abomination auprès des hérétiques, puis il dit franchement et sans détour qui il est, quelle est sa profession, et pourquoi il paraît à ce moment dans le lieu où il se trouve; il reconnaît qu'il est catholique, que Dieu par une grâce particulière l'a honoré du sacerdoce, qu'il meurt pour confesser sa foi, que cette foi est nécessaire à tous et que nul ne peut échapper aux supplices éternels s'il ne meurt en union avec cette foi catholique. Il exhorte donc tous ceux qui l'entendent à entrer dans le giron de l'Église. Le martyr continuait de parler et dire mille choses pareilles qui touchaient profondément les spectateurs, lorsque le vicomte de Londres, qui procédait à l'exécution de ce jugement, l'empêche de continuer et lui défend d'ajouter un seul mot; il lui ordonne seulement d'avouer publiquement les trahisons envers la patrie et envers son prince, d'en demander profondément pardon et de se préparer à mourir. — Non, répondit Fordo, non, je n'avouerai jamais des trahisons auxquelles je n'ai jamais songé; vous-même vous n'êtes pas sincère, et vous mentez en me les reprochant; vous savez bien que j'étais en Angleterre le jour où vous m'accusez d'avoir ourdi à Rome je ne sais quels coupables desseins. D'ailleurs ne savez-vous pas que vous nous avez souvent offert la vie et la liberté si nous voulions découvrir au magistrat les catholiques avec lesquels nous étions allés à Rome? Toutes les trahisons que vous nous reprochez ne sont que des fictions.

La véritable cause de notre mort est la religion catholique que nous professons, que nous prêchons et à laquelle nous rendons témoignage par l'effusion de notre sang. Notre Dieu voit tout cela, lui qui examine vos cœurs, qui révèlera le secret des ténèbres, et au tribunal duquel nous allons aujourd'hui paraître.

» Le martyr de Jésus-Christ parlait encore, lorsque le vicomte, bouillant de colère, interrompt son discours, dans la crainte que Fordo ne persuadât le peuple, et s'adressant à lui, l'appelle papiste et traître. Il lui demande ensuite ce qu'il pensait de la bulle où Pie V condamnait la reine d'Angleterre. — Je n'ai été ni interrogé, ni accusé, ni condamné dans le jugement au sujet de la bulle de Pie V; je ne vois pas pourquoi vous me faites pareille question. — Un jeune effronté se lève alors, qui s'érige en accusateur contre Fordo; les faux témoignages sortent pressés de sa bouche, et en même temps on lui soumet quelques articles d'une prétendue conjuration qui devait éclater à Rome contre la reine, et dans laquelle le Père avait eu une large part. Remarquez bien que les hérétiques ont grand soin de cacher au peuple la cause du martyre, quand cette cause est la religion, afin que l'héroïsme des saints ne le touche et ne l'éclaire pas; et ils se flattent de punir une trahison et dès lors ils sont justifiés d'infliger aux coupables le châtiment des traîtres.

» Cependant le Père se recueillait selon son usage dans la prière et la contemplation, sans faire aucun cas des mensonges déposés contre lui. Cela fait, le vicomte lui ordonne de passer sa tête dans la corde comme un homme qui allait bientôt mourir. Mais avant il recourt encore à ses séductions et promet au martyr le pardon, la liberté et la vie de la part de la reine, pourvu qu'il consente à dire ou à faire quelque chose contre l'autorité du pontife romain. Fordo répond qu'il n'en fera rien et qu'il est prêt à mourir plutôt que de porter la plus légère atteinte à rien de ce qui touche à la foi de l'Eglise romaine. De tous côtés les hérétiques lui criaient : Dis une seule parole, Fordo, contre le pontife romain et tu ne mourras pas. Mais le martyr ne répondait pas; il se contentait de conjurer les catholiques de prier avec lui et pour lui. Le vicomte voyant

alors qu'il ne pouvait plus rien espérer de Fordo, donne ordre d'exécuter la sentence. Le martyr du Christ dit adieu à la terre, et ayant pardonné lui-même de bon cœur à tous ceux qui s'étaient injustement conduits envers lui, lève les mains et les yeux au ciel, en répétant avec un indicible amour ces paroles : Jésus, Jésus, soyez aujourd'hui avec moi; Jésus. C'est en prononçant cette invocation qu'il est arraché du char sur lequel il était arrivé, et suspendu à la corde meurtrière. On le tira de là moitié vivant, et le bourreau déchira son corps en plusieurs parts.

» Schirto fut levé de la claie après Fordo et placé sur le char; en passant près de l'endroit où reposaient les restes mutilés de son compagnon, il le prit dans ses mains au moins autant qu'il pouvait et il s'écria à haute voix : O mon Fordo, toi qui as si magnifiquement terminé ta carrière, ô âme bénie qui t'es envolée au ciel de ce corps mortel, prie pour moi le Seigneur que tu vois clairement. Ces paroles jetèrent la tristesse dans le cœur du vicomte. Quant aux hérétiques, leur courroux ne fit que s'accroître quand ils virent le martyr invoquer la bienheureuse vierge Marie. Cependant le martyr confessa qu'il vivait conformément à la doctrine qu'il avait apprise dans l'Eglise catholique, et qu'il était prêt à soutenir maintenant par son sang. Puis, dans la joie de son âme, il exprima son allégresse en ces termes : O Dieu mon Seigneur et Père éternel, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créé, je vous remercie de m'avoir racheté par les mérites de votre Fils unique, de m'avoir sanctifié par la vertu de votre Saint-Esprit, de m'avoir conservé dans la foi de votre sainte Eglise catholique, et surtout de m'avoir destiné à souffrir cette mort glorieuse pour votre saint nom. Il y en a pour qui cette mort serait affreuse; elle est pour moi un intarissable sujet de joie et d'allégresse.

» Le vicomte importuné de ce discours l'interrompit brusquement, et reproduisit l'accusation de trahison qui pesait sur le martyr, et comme preuve il donna ordre de lire quelques articles de ces méfaits. L'homme de Dieu pendant ce temps se

consolait dans la prière, sans faire aucun cas des efforts des hérétiques pour tromper le peuple. On lui offrit le pardon de la reine aux mêmes conditions qu'on avait faites à Fordo, mais il les repoussa avec indignation. Le vicomte ne se lasse pas; il désire triompher des résistances du Père, et pour en venir à bout, il lui montre le corps de l'infortuné Fordo mis en pièces pour la foi, en lui disant que le même sort est réservé à ses obstinations; en même temps il fait luire à ses yeux le pardon de la reine attaché à son désistement. Le serviteur de Dieu répond alors : J'aime mon âme plus que mon corps; faites de lui ce que vous voudrez. — Mais tu ne voudras pas te perdre, réplique le vicomte : blasphème donc Rome, cette prostituée de Babylone; et accepte la miséricorde de notre souverain qui désire te sauver. — A Dieu ne plaise, répond le martyr, que je recherche une miséricorde qui serait la ruine de mon âme. Je te dis moi, vicomte, que si tu ne fais pénitence de ces paroles, je serai ton accusateur au tribunal du Christ, parce que son vicaire de la terre, tu l'as comparé à la prostituée de Babylone.

» Indigné de cette réponse, le vicomte ordonne aussitôt de pendre le martyr. Le bourreau s'effraie, et avant de passer la corde au cou de la victime, il lui demande pardon. Mais celle-ci avec un visage réjoui : Fais, mon frère, fais ce qu'on te demande, ne crains rien, je te pardonne de bon cœur. Puis elle ôte de son sein un petit mouchoir dans lequel étaient enfermés quatre réaux, qui étaient son unique trésor, et elle les donne à ses bourreaux. Cela fait, notre saint pousse un soupir comme s'il avait reçu de Dieu dans son âme des consolations signalées, et il s'écrie : Celui qui ne veut pas mourir en union avec la foi catholique, mourra pour l'éternité et sera condamné. Il prononce ensuite cette prière de l'Eglise : Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, par votre passion, etc.; et tandis qu'il parle encore on l'enlève du char et on le pend.

» Vint enfin le tour de Fonsano; on le traîne au lieu du supplice et on l'accuse, comme ses compagnons, de s'être rendu coupable de trahison et du crime de lèse-majesté. Mais lui de répondre, que ce crime ne lui était même jamais venu à la

pensée. Alors le vicomte lui dit : Eh bien, je prouverai mon accusation. Reconnais-tu notre reine comme chef de l'Eglise dans les causes ecclésiastiques? — Non, répondit Fonsano. — Tu es donc un traître, poursuivit le vicomte, car ainsi l'ont décidé les lois de l'Angleterre. — O les belles lois, réplique Fonsano, qui déclarent traîtres tous nos ancêtres qui ne reconnaissaient pas de telles lois! Le vicomte ne répondit rien à ces paroles, mais il offrit aux mêmes conditions qu'à ses compagnons le pardon de la reine à l'accusé, qui ne voulut pas l'accepter. Il ordonna alors d'accélérer le martyre à cause de la pluie qui tombait avec abondance. Cependant l'homme de Dieu se mit à réciter le *Pater* en latin et déplut par là d'une manière extrême au vicomte et aux hérétiques qui auraient voulu le lui voir réciter en anglais; Fonsano n'eût pas égard à leurs désirs, alléguant qu'il savait bien le latin, que les catholiques pouvaient s'unir à lui en priant comme lui, et qu'il ne faisait aucun cas des prières des hérétiques et des schismatiques dont les accents, ils le savaient, étaient en abomination auprès de Dieu. Un prédicateur hérétique se leva alors et lui dit : Récite le *Pater* comme le Christ l'a récité. Le Christ, répondit le martyr, ne l'a pas récité en anglais. Puis il commença le *Credo in Deum Patrem,* et le reste du *Credo*, et il en avait à peine récité la moitié qu'on l'arracha du lieu où il était pour le martyriser.

» C'était de bon matin que ces événements s'étaient passés, et la pluie, qui n'avait cessé de tomber, avait éloigné la foule du lieu du théâtre. Mais le beau temps reparut bientôt, et comme on sut bien vite qu'il y avait encore d'autres religieux à immoler, on accourut de toutes parts à ce nouveau spectacle. De la même prison de Londres sortirent quatre autres prêtres; on les avaient attachés par les épaules et la face contre terre sur une claie d'osier; ils étaient attachés les uns aux autres et traînés à la queue de quelques chevaux. Les prêtres s'appelaient Guillaume Filbéo, Léon Ribéo, Laurent Ricarsono, et Thomas Cotamo. En sortant de la prison et en allant au supplice ils chantaient le *Te Deum laudamus.* On les immola les uns après les autres comme leurs compagnons, et on garda avec eux les

mêmes formes qu'avec les premiers martyrs. A chacun d'eux on offrait le pardon de la reine aux conditions dont nous avons fait mention plus haut, mais tous, avec une force et une constance égales, refusaient de l'accepter. Avant de les faire mourir et pour les diffamer, on avait soin de reproduire contre eux les mêmes accusations de trahison; mais aux réponses qu'ils faisaient il était facile de voir combien ces accusations étaient fausses et mal fondées. Un infâme calomniateur, nommé Mandéo, osa bien se présenter.

» Cependant on ne pouvait rien obtenir des chevaliers du Christ, ni les amener sur le plus léger point à céder aux prétentions des hérétiques. Fatigué de ces résistances, le vicomte, voyant qu'aucun des trois martyrs n'avait voulu accepter le pardon de la reine, se résout à arriver à ses fins par la ruse, et propose à celui qui survivait encore, Thomas Cotamo, le pardon aux mêmes conditions. Le prêtre du Christ oppose à ses propositions une opiniâtre résistance. Alors le vicomte en vient à des moyens détournés dont il espère un succès plus sûr. Il demande au martyr s'il avait trempé, comme ses compagnons, dans la conjuration ourdie contre la reine. Celui-ci lui répond que non, et affirme que son innocence est évidente et manifeste aux yeux même de ses ennemis. La preuve, c'est qu'il n'était pas en Italie au temps où cette prétendue conjuration aurait été tramée, et qu'il n'est venu de France en Angleterre que pour se remettre d'une forte maladie. Il ajoute encore, qu'il avait été envoyé par les Pères de la Compagnie de Jésus, chez lesquels il avait fait un an de probation, que les supérieurs lui avaient permis de partir pour les Indes, mais que, sur l'avis des médecins, il était venu dans son pays, c'est-à-dire en Angleterre, comme y devant recouvrer plus promptement toutes les forces qu'une sérieuse maladie lui avait fait perdre; qu'arrivé dans sa patrie, il ne chercha pas à se cacher comme un coupable, mais qu'ignorant même l'existence de la conjuration dont on parlait, et ayant appris cependant que les magistrats le cherchaient pour le mettre en prison, il s'était livré lui-même volontairement, ce qu'il n'aurait jamais fait s'il avait pris la moindre part à ce noir complot; et qu'enfin la con-

fession de la foi catholique était l'unique sujet de sa prison et de sa mort. — Eh quoi! lui dit alors le vicomte, tu refuses la grâce que la reine veut te faire? — Non, et loin de la refuser je l'accepte avec joie et je l'en remercie. — En entendant cette réponse, le vicomte se flatte déjà de l'avoir gagné; il lui fait détacher la corde du cou, il ordonne de le descendre du char et de le mettre en liberté.

» Cotamo rendu à la liberté, s'étonnait du pardon qu'on lui avait accordé, car il ne devinait pas la ruse de ses ennemis. Il se disposait donc à s'en aller, lorsque le vicomte lui dit : « Te voilà libre, Cotamo, tu n'as plus qu'une chose à faire, donne une preuve de ta reconnaissance envers la reine. » — « Je le veux bien, dit Cotamo, et je rends à la reine mille remercîments pour ses bienfaits. Que te faut-il de plus? » — « Je voudrais, reprit le vicomte, que tout ce peuple devînt le témoin de ta gratitude et que tu désavouasses en sa présence les opinions des traîtres qui viennent d'être immolés. » — « Ce que tu exiges n'est pas possible, car en matière de religion leurs convictions sont les miennes. » — « Voyons, mais au moins, qu'il y ait entre eux et toi quelque divergence d'idée. » — « Je ne saurais avouer des divergences que je ne connais pas. » — « Déclare donc que tu ne t'entends pas avec eux sur l'autorité du pontife romain. » — « Je pense comme eux et je ne peux pas me séparer d'eux à ce sujet. » — « Tu partages donc toutes les erreurs de ces traitres. » — « Oui, pour tout ce qui touche à la foi, je suis d'accord avec ces prêtres vénérables. » Cette dernière réponse poussa l'indignation du vicomte jusqu'à la colère, et sur-le-champ il commanda de remettre Cotamo sur le char d'où on l'avait ôté, de le pendre et de le mettre en pièces. Ses ordres fut promptement exécutés; le martyr succomba au milieu de la fureur et des injures du peuple, et partagea la glorieuse mort de ses compagnons. »

Telle est la lettre dont j'ai parlé. On le voit : on put faire souffrir et mettre à mort ces prêtres vénérables, mais on ne put jamais les vaincre. Le malheureux qui présidait à ces infâmes assises, ne put s'empêcher de se retirer honteux et confus de l'insuccès de ses manœuvres qui s'étaient brisées contre la con-

stance de ces vaillants chevaliers du Christ. La reine elle-même partagea, sans doute, cette honte, en voyant ces infortunés perdre la vie plutôt que de reconnaître en elle une dignité fausse et usurpée.

Ici peut-être demandera-t-on quelques miracles comme ceux que notre Seigneur opéra quelquefois en faveur des anciens martyrs. Pour moi, que je le dise hautement, je n'en veux pas d'autres que cette foi, cette force, cette constance, cette fidélité envers Dieu, cette sainte liberté de paroles devant le juge, cet esprit généreux, qui, même en face de la mort, conserve son courage, qui ne faiblit pas, qui n'a pas une parole contraire à sa dignité sacerdotale, qui ne se sent pas vaincu devant le spectacle horrible de ses compagnons massacrés et mis en lambeaux. Ah! ces merveilles sont plus étonnantes que tous les miracles! Le prophète était dans l'admiration en voyant le chemin que Dieu avait ouvert à son peuple au milieu de la mer Rouge, et il disait qu'en considérant ces merveilles « son cœur et ses lèvres étaient saisis d'un profond tremblement. » *Habac.* III, 16. Mais qu'il est plus glorieux pour Dieu d'avoir donné à des hommes faibles et charnels un courage au-dessus des flots de toutes les tribulations et de toutes les persécutions, une âme intrépide capable de traverser ces abîmes, sans faiblir et sans perdre un seul point de la foi et de la fidélité qu'ils devaient à leur Créateur! Les hommes condamnés au dernier supplice, sont moitié morts avant de mourir et vont à la potence en tremblant; ces généreux chevaliers du Christ, entonnent le *Te Deum*, en sortant de prison, comme s'ils allaient à une fête et non pas à la mort. Une seule parole en faveur de la reine pouvait les sauver; ils pouvaient la dire, se confesser, et en demander pardon au Seigneur, avec la confiance de l'obtenir aussi facilement que saint Pierre, plus coupable qu'eux envers un Dieu qu'il jurait ne pas connaître, malgré tous les miracles dont il avait été témoin. Mais fidèles en tout au Très-Haut, ces héros préférèrent souffrir une mort cruelle que se trouver un seul instant en état de péché et encourir un moment la disgrâce de leur Créateur. Ces miracles d'une nouvelle espèce sont l'œuvre de la grâce, qui, plus elle est grande,

plus elle peut se passer du secours et de la force des miracles. Dieu les a permis souvent pour fortifier la faiblesse des vierges délicates et timides livrées à toutes les horreurs des supplices. Mais comme il savait que la force qu'il avait donnée à ces prêtres saints suffisait, sans le secours de nouveaux miracles, pour les soutenir dans leurs épreuves, il n'opéra pas des prodiges dont les hérétiques n'étaient pas dignes. C'est ainsi que la gloire de Dieu et sa divine grâce brillèrent plus magnifiquement dans cette absence complète de merveilles signalées.

CHAPITRE XXIII.

Martyre du révérend père Edmond Campion, de la Compagnie de Jésus, et de deux autres prêtres qui souffrirent avec lui, dont l'un appelé Rodolphe Servinus, appartenait au collége anglican établi à Rome, et l'autre, Alexandre Brianto, était du collége de Reims.

Il est question, dans la lettre précédente, du père Edmond Campion et d'autres prêtres martyrisés avec lui le premier décembre de l'an mil cinq cent quatre-vingt-un. L'histoire du martyre de ce Père et de ces compagnons est digne d'une éternelle mémoire, car, nous pouvons bien le dire, ces hommes furent deux fois martyrs, une première pour la foi, en refusant de consentir aux exigences des hérétiques, une seconde pour la charité, en ne découvrant pas les catholiques. Ils endurèrent tous les tourments, comme on le verra dans le cours du procès, plutôt que de trahir leur devoir et se montrèrent toujours fidèles à Dieu et pleins d'une inaltérable loyauté envers leur prochain et leurs frères.

Le père Edmond Campion, de la Compagnie de Jésus, était d'une vertu et d'une science remarquables, très-versé dans la connaissance des lettres humaines, grecques ou latines. Il était né en Angleterre, et soit pour cette raison, soit à cause de l'éminence de sa vertu et de sa science, on l'appella Edmond de Prague; il était envoyé par ses supérieurs dans cette dernière

ville pour fortifier les catholiques, pour leur administrer les sacrements et pour les nourrir de la doctrine de la foi, mission difficile qu'il acceptait avec ardeur dans l'intérêt des âmes, malgré les périls manifestes auxquels il s'exposait, et dont il dut à la providence du Seigneur d'être délivré. Les hérétiques préposés au gouvernement de ces contrées, instruits de ce qui se passait, désirèrent vivement d'avoir ce nouvel apôtre entre les mains, autant pour arrêter son zèle, que pour apprendre de lui quels étaient les catholiques qu'il instruisait. Un homme méchant s'offrit volontiers à découvrir ce prêtre saint; il était excité à ce rôle coupable par les promesses que lui firent les magistrats dans le cas où il le livrerait. Ce traître vint donc à Liphordie, ville voisine d'Oxone, où il se fit passer pour catholique, auprès d'un de ses amis qui l'était réellement et qui lui découvrit la résidence du saint religieux. Il en avisa aussitôt le gouverneur de la province, appelé Justinien, qui, dès qu'il fut prévenu, accourut avec un grand nombre d'hommes armés pour cerner la maison du Père. Ce dernier venait de dire la messe et commentait en présence d'autres catholiques, ces paroles du Sauveur : « Jérusalem, Jérusalem, qui immoles tes prophètes, etc. » Cependant cette cohorte de loups furieux s'élança dans la bergerie des brebis du Christ réunies en ce moment, elle les prit et les enferma dans une forteresse qui s'élevait à l'extrémité de la ville de Londres. Le père Campion portait, en entrant en ville, un chapeau sur lequel était fixée cette inscription : « Cet homme est Campion, le jésuite séditieux. » On accourut de toutes parts pour contempler ce spectacle, les uns pour voir seulement, les autres pour insulter les serviteurs de Dieu. Mais le père Campion, soutenu par l'Esprit-Saint, marchait l'âme tranquille, le visage joyeux et serein, au grand étonnement de tous ceux qui étaient témoins de sa résignation.

Quand on l'eut pris, on l'enferma dans une prison obscure et si étroite qu'il ne pouvait s'y tenir ni debout ni couché. On lui donnait pour toute nourriture un peu de pain et d'eau. Au bout de trois jours on le fit sortir de prison et on le conduisit, dans le même appareil que précédemment, à travers la ville, en

longeant la rivière jusqu'au palais de Robert, chez lequel se trouvaient réunis deux comtes hérétiques et deux secrétaires de la reine. Le saint religieux expliqua devant ces hommes, devenus ses juges, pourquoi il était venu en Angleterre, et cela avec tant de douceur et de prudence, qu'il conquit leur amitié et que le seul grief qu'ils purent trouver contre lui fut de l'accuser d'être papiste. Après cet interrogatoire, on le conduisit de nouveau en prison, mais en le traitant avec plus de ménagements. On employa alors pour le gagner, toutes les séductions; on lui fit de grandes promesses, à condition qu'à son tour il sacrifierait quelqu'une de ses croyances et de ses convictions. Tout fut inutile. Fatigués de ses résistances et voyant que la douceur n'aboutissait à rien, les juges se décidèrent à essayer du chevalet; c'était un épouvantable tourment, dont la rigueur fait frémir. Après avoir étendu le patient de tout son long, on attachait aux doigts de ses pieds et de ses mains des cordes, qu'on étirait ensuite, peu à peu, en sens contraire avec des roues; sous l'action de cette violente traction tous les membres se disloquaient et sortaient de leur place naturelle, ce qui causait au malheureux supplicié d'inexprimables souffrances. Trois fois on soumit le père Campion à cette affreuse torture, sans pitié, sans ménagement, tellement que la troisième fois on crut qu'il allait expirer. Ce ne fut qu'une défaillance, car, soutenu dans ses douleurs par la consolation du ciel, il ne fut pas plutôt détaché qu'on l'entendit s'écrier : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.* Les hérétiques avaient espéré arracher au Père, par horreur de cet atroce supplice, le nom des personnes avec lesquelles il était en rapport ou qu'il avait converties à la foi catholique, les complots où il avait trempé et une foule d'autres choses ayant trait au même objet. Mais notre Seigneur veillait sur son serviteur, qui se garda bien de faire la moindre révélation compromettante. On essaya d'apprendre ces mêmes choses des prêtres qu'on avait pris avec le père Campion, et toujours pour rendre ce dernier odieux aux catholiques, on résolut, si l'instruction jetait quelque lumière sur ce sujet, et faisait connaître quelque catholique considérable, de faire croire que c'était lui qui avait tout découvert.

La malice alla si loin de ce côté, qu'un des conseillers de la reine affirma avec serment à un chevalier pris comme catholique, que le père Campion l'avait dénoncé ; mais le chevalier connaissait trop la vertu du Père pour ajouter le moindre crédit à ses paroles.

Cependant les docteurs hérétiques résolurent de soutenir une discussion publique avec le martyr ; tout leur faisait croire à un facile triomphe, la grandeur des tourments qu'il venait d'endurer, la faiblesse où les veilles continues et la privation de nourriture l'avaient jeté, la difficulté où il se trouvait enfin d'éclaircir dans les livres les difficultés qu'il pouvait avoir ; les conséquences évidentes de cette joute d'idées, devaient être de diminuer la confiance des catholiques pour le père Campion et de ruiner la foi dans leur esprit. Mais Dieu inspira à son saint des paroles et une sagesse qui confondirent les hérétiques. La discussion dura quatre jours, et tels furent et le succès du Père et la force de ses arguments, qu'un catholique qui l'entendait, avoua qu'il n'en aurait pas fallu davantage pour le convertir, s'il eût été par hasard hérétique.

Après cela, le père Edmond Campion fut cité en audience royale, le jour même où se célèbre la fête de saint Edmond, martyr et roi d'Angleterre. Avec lui comparurent les pères Jacques Bosgra et Thomas Cotamo, prêtres de la Compagnie de Jésus, Rodolphe Servinus, du collége anglican établi à Rome, Lucas Hirbleu et Duarte Riztono, prêtres du même collége, Alexandre Brianto enfin, du collége de Reims. Ils étaient tous cités sous l'inculpation de trahison contre leur pape et leur reine. Cette accusation les touchait peu, et ils répondaient qu'ils étaient venus dans leur patrie uniquement pour y propager la religion catholique, la seule vraie, qu'ils n'étaient pas traduits devant les tribunaux pour d'autres raisons, que c'était là l'unique motif des tortures qu'ils avaient endurées, et que, pour la foi, ils étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie. Le premier interrogatoire se prolongea bien avant dans la journée ; les juges levèrent l'audience ; et tandis qu'ils allèrent prendre de la nourriture, ils ordonnèrent qu'on donnât à boire aux condamnés. Le père

Campion avait les bras brisés par les tourments qu'on lui avait fait subir et ne pouvait porter la coupe à ses lèvres. Un seigneur, qui se trouvait là, don Apero, catholique fervent et neveu de l'illustre Thomas Morus, s'approcha de lui et l'aida lui-même, en prenant la coupe de sa main, à étancher sa soif.

Alexandre Brianto, quand son tour fut venu, montra une force d'âme étonnante; comme un porte-drapeau du Christ, il tenait à la main un crucifix, qu'il s'était fait lui-même pour sa consolation, et sur lequel il avait dessiné avec un peu de charbon l'image du Crucifié. Un hérétique lui reprochait amèrement son audace et lui ordonnait de jeter la croix. « Non, répondit le saint, je ne le ferai pas. Je suis chevalier du Christ crucifié, et je ne déserterai pas sa glorieuse bannière jusqu'à la mort. » L'hérétique lui enleva alors la croix des mains : « Tu peux bien arracher la croix de mes mains, reprit Brianto, mais de mon cœur, jamais : je verserai mon sang, s'il le faut, pour Celui qui a daigné répandre le sien pour moi. » On le soumit alors à l'épreuve du chevalet, mais sa constance ne se démentit pas pendant les trois heures que dura sa torture; il reprochait à ses bourreaux leur cruauté, et leur disait : « Eh quoi, c'est là tout ce que vous pouvez faire! Si vos chevalets ne sont pas plus redoutables que celui-ci, j'en braverai bien cent autres. » On redoubla alors de férocité et de barbarie; et pour venir à bout de sa résistance, on enfonça des aiguilles entre les ongles et la chair de ses pieds et de ses mains. Qu'on ne s'étonne pas de le voir supporter avec tant de courage ces tourments inouis; il était merveilleusement soutenu dans ses angoisses par les douceurs de l'Esprit-Saint, et il a rendu lui-même témoignage des consolations qu'il en recevait dans une lettre écrite par lui de sa prison aux Pères de la Compagnie de Jésus qui résidaient en Angleterre. Avant de dire à quelle occasion il écrivit cette lettre, il sera bon de faire une observation sur les persécutions des hérétiques anglais, qu'on trouve d'ailleurs dans un livre écrit sur cette matière. Il résulte de ce qu'on y lit, que sous quelques rapports l'Eglise eut à souffrir bien davantage de la part de ces persécuteurs que de tous les premiers tyrans contre lesquels elle eut à lutter. Jamais, aux premiers siècles de

l'Eglise, on n'avait mis les fidèles à la question pour les forcer à dénoncer d'autres fidèles, comme on le fit dans ce royaume, ne reculant pas, pour les y amener, devant les plus cruels tourments. On exerçait sur les prisonniers les plus affreux traitements, et il était expressément défendu à qui que ce soit, parents ou amis, de les visiter ou de les secourir, sous peine de passer pour suspect et de s'exposer ainsi aux plus grands périls.

Mais pour en revenir à notre personnage et à sa lettre, il écrivit que les portes de la prison, fermées jusque-là à toute consolation et à toute visite humaine, s'ouvrirent un jour que les docteurs hérétiques et catholiques devaient soutenir une discussion publique, ce qui permit à beaucoup de catholiques d'y pénétrer sous prétexte de l'entendre. Parmi ces derniers, il y en eut qui, en s'égarant dans les endroits retirés de la prison, arrivèrent jusqu'au père Brianto, dont nous parlons; et c'est à cette occasion que celui-ci écrivit aux Pères de sa Compagnie une lettre où, entre autres choses, il leur rend compte des récompenses qu'il avait reçues de notre Seigneur au milieu de ses souffrances. Voici comment il s'exprime :

« Si ce que je vais dire est miraculeux ou non, je ne le sais pas, Dieu le sait; mais ma conscience m'est témoin devant Dieu que je dis la vérité. Les bourreaux en étaient arrivés envers moi aux dernières cruautés; ils avaient usé de la plus grande violence et m'avaient fait souffrir toutes les horreurs du chevalet; je ne sentais presque aucun mal; il me semblait au contraire que mes douleurs diminuaient à proportion que redoublait leur cruauté; je conservais toute la lucidité de mon esprit, j'avais l'âme constante et le cœur réjoui. Témoins de ce prodige, mes juges m'abandonnèrent pour la journée, en ajournant au lendemain la continuation de leurs mauvais traitements et de mes épreuves. Cette sentence me pénétra d'une confiance nouvelle, et j'espérai, avec le secours de Dieu, en triompher également. Tandis qu'on me torturait, je méditais de mon mieux sur la douloureuse passion de mon Sauveur et sur ses tourments innombrables. » Ainsi s'exprimait Brianto dans cette lettre.

Quant à Servinus, collégial du collége anglican de Rome, on

trouve dans le récit des persécutions d'Angleterre un grand éloge de son admirable charité et de son zèle pour le salut des âmes. S'il entendait raconter les persécutions auxquelles les catholiques étaient en proie dans sa patrie, non-seulement il ne faiblissait pas, mais encore son ardeur s'échauffait et son zèle devenait plus vif; il désirait se rendre utile à son pays dans les limites des grâces qu'il avait reçues de Dieu, et dans celles de sa vertu et de sa science, et c'est sans doute pour cela qu'il fut pris, chargé de fers et enfermé dans une prison obscure quelques jours à peine après y être rentré. Quoique captif, il ne tenait pas la parole de Dieu captive; il exhortait ceux qui, comme lui, étaient prisonniers pour la foi, à persévérer dans leurs bonnes résolutions et à se montrer constants dans la confession de leur religion. La pensée qu'il était prisonnier pour Jésus-Christ le pénétrait d'une joie souveraine, et sous l'ardeur des flammes dévorantes de l'amour de son Dieu, il ne pouvait contenir son bonheur, ni s'empêcher de dire et de faire des choses qui manifestaient au dehors la joie dont l'inondait au dedans l'Esprit-Saint, protecteur dévoué qui n'est jamais plus près de ses serviteurs qu'au temps de la tribulation. Il y avait dans une cellule voisine de la sienne deux hérétiques attachés à une secte infâme et déshonnête. Etonnés des manifestations de joie que le serviteur de Dieu laissait paraître, ces hommes ne tardèrent pas à le regarder comme fou. Mais un jour qu'ils eurent occasion de s'entretenir avec lui, ils furent vite détrompés en voyant combien prudentes et sensées étaient ses paroles. Il causait un jour depuis quelques instants avec eux, lorsque, l'heure de la récitation de l'office divin étant arrivée, il prit congé de leur compagnie, se prosterna humblement à terre, et, tombant à genoux, dit son office avec une profonde dévotion. Ce spectacle inattendu toucha le cœur de ces hommes endurcis. Une autre fois, c'était pendant la nuit, en prenant son repas avec ces mêmes hérétiques, notre martyr défendit si bien en leur présence la cause de la foi et confondit si victorieusement leur erreur, qu'il les convertit à la foi catholique, les pardonna et les réconcilia avec l'Eglise. Persécutés pour une erreur que les lois anglaises ne toléraient pas, ces mêmes hommes devinrent, à partir de ce

moment, les témoins de Jésus-Christ, et portèrent les chaînes pour défendre la foi catholique.

Cependant on menaçait notre saint du chevalet; comme l'heure de son supplice approchait et qu'il allait être exposé à toutes les horreurs de cette épreuve, l'homme de Dieu se préparait avec grand soin à supporter ce supplice et priait Dieu pour ceux qui le persécutaient. Mais notre Seigneur le réservait pour un plus grand triomphe.

Ne perdons pas de vue notre principal sujet; les juges devant lesquels tous ces prêtres comparurent, après avoir entendu l'accusation et la défense, arrêtèrent que le père Campion et ses compagnons étaient dignes de mort. Le président demanda aux condamnés s'ils n'avaient rien à dire pour se défendre; le père Campion répondit qu'il n'avait qu'une seule chose à demander au Dieu immortel, c'est que le juge, ses accusateurs et ses ennemis entendissent, au dernier jour, tomber sur eux des lèvres du Juge suprême une accusation plus douce que celle qu'eux-mêmes portaient contre lui. On porta alors la sentence, et pour témoigner la joie qu'il éprouvait de cet inestimable bienfait de Dieu, le père Campion entonna, dans la joie de son âme, ce beau chant : « Nous vous louons comme notre Dieu, nous vous proclamons notre Seigneur. » Rodolphe Servinus s'écria de son côté : « Voici le jour que le Seigneur a fait, faisons éclater notre joie et réjouissons-nous. » Mais Alexandre Brianto, ne faisant attention qu'à l'injuste sentence qui le frappait, invoquait la justice du Juge suprême en disant : « Jugez-moi, ô mon Dieu, et prononcez vous-même la sentence. » Puis, l'allégresse dans le cœur, ils disparurent tous de la présence de ce conseil pervers, tout heureux d'avoir reçu de Dieu la faveur de mourir pour son nom.

On les conduisit donc au lieu du supplice; mais avant d'y arriver le père Campion adressa au peuple qui l'entourait la parole en ces termes : « Vous venez d'entendre la sentence qui nous accuse du crime de lèse-majesté; mais vous savez vous-mêmes si cette accusation est fondée; s'il était vrai que mes torts envers la majesté royale eussent été aussi nombreux et aussi graves qu'on le prétend, croyez-vous donc que la reine, ses courtisans ou ses

conseillers m'eussent promis si facilement la vie, la liberté et de grandes récompenses pourvu seulement que je consentisse à partager la plus légère de leurs opinions? Eh bien, sachez que l'alcade du château, qui est là près de moi, m'a fait souvent des promesses peut-être plus séduisantes à condition que je consentirais à paraître une seule fois dans le temple à côté des hérétiques. Jamais ni lui, ni les autres princes d'Angleterre n'auraient osé faire de telles propositions à un homme qui se serait rendu coupable envers la reine du crime qu'on me reproche. Ce n'est donc pas le crime de trahison qui me conduit ici, mes frères, mais seulement mon zèle ardent pour l'Eglise catholique. »

Quand il eut fini de parler on les ramena tous en prison où ils demeurèrent pendant quelque temps. Le premier décembre, ces Pères, dont nous venons de parler, Campion, Rodolphe Servinus et Alexandre Brianto en sortirent pour tomber entre les mains des exécuteurs de la justice de Londres. Ceux qui avaient été condamnés avec eux furent réservés pour d'autres temps, et afin de jeter dans les cœurs des catholiques une plus grande terreur, on arrêta de leur faire souffrir le martyre dans d'autres villes du royaume. Les bourreaux attachèrent donc le père Campion, et, après l'avoir étendu sur une claie de joncs, ils le firent traîner dans les rues de la ville, à la queue d'un cheval. Rodolphe Servinus et Alexandre Brianto eurent le même sort. On leur fit parcourir toutes les rues de Londres jusqu'à l'endroit où l'on exécute les voleurs, qui est à près d'un mille en dehors de la cité. Là on détacha d'abord le père Campion, on lui passa une corde au cou, et on l'éleva ainsi sur une charrette placée au pied de la potence. Le Père la changea en tribune, et, au milieu du recueillement universel, il harangua cette multitude immense accourue pour le voir mourir, et qui n'avait jamais été plus pressée dans ces lieux; il y avait parmi elle trois comtes, cinq barons et une foule d'autres chevaliers ou seigneurs illustres. Le Père parla avec un à-propos remarquable sur ces paroles de l'Apôtre : « Nous sommes devenus un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. » I *Cor.* IV, 9. Il fut bientôt interrompu par un hérétique du conseil de la reine qui était à cheval près de lui et qui lui dit : « C'est assez;

cesse, cesse donc de tenter et de séduire le peuple par tes paroles trompeuses. Tu ferais mieux d'avouer en présence de tout ce peuple tes crimes envers la majesté royale et d'en demander humblement pardon à la reine. Les ministres de la justice et les vicomtes de Londres lui donnaient le même conseil. « Je ferais volontiers ce que vous me conseillez, leur dit Campion, si je me sentais coupable du crime que vous me reprochez; mais mon seul crime, à vos yeux, c'est ma religion; loin de m'en excuser devant vous, j'en fais mon plus grand titre de gloire; j'ai déjà souffert beaucoup pour ma foi, et je suis prêt à mourir pour la défendre encore. »

Cependant les calvinistes conjuraient le martyr de prier avec eux. Mais lui, plein d'une sainte horreur pour leur abominable religion, ne voulut jamais acquiescer à leurs désirs; et s'adressant à tous les catholiques qui étaient présents, il les conjura de réciter le *Credo* quand ils le verraient sur le point de mourir, afin que s'il ne pouvait plus confesser la foi de sa bouche, il la confessât encore par la bouche de tous les catholiques qui assisteraient à son supplice. Aussitôt la charrette, mise en mouvement, se déroba sous ses pieds, et dès lors il se trouva pendu. Avant qu'il expirât, un des principaux hérétiques, qui ne voulait pas le voir mourir si vite, comme un malfaiteur ordinaire, coupa la corde et laissa le martyr à demi mort. On s'acharna alors contre lui et contre ses compagnons avec une rage et une cruauté qui faisaient oublier celles de Dioclétien et des tyrans les plus cruels, et qui ne pouvaient être inspirées que par Satan. Campion étant encore vivant, on exerça sur son corps des cruautés que la décence se refuse à peindre, puis on l'ouvrit par le milieu avec un couteau tranchant, et lui ayant arraché le cœur et les entrailles, on les jeta dans le feu; on lui trancha la tête et on fit de son corps quatre parts qu'on fit cuire ensemble un moment dans l'eau bouillante; après cela on prit la tête et le corps et on les cloua aux portes de la ville.

Campion mort, le bourreau appela Servinus : « Viens, toi aussi, Servinus, lui dit-il, viens recevoir à ton tour la même récompense. » Servinus accourut aussitôt avec un joyeux em-

pressement, il embrassa le bourreau, il baisa sa main toute dégoûtante encore du sang du père Campion. Le peuple s'émut à ce spectacle, et par ses murmures et son agitation, il obtint que le vicomte laissât parler en toute liberté celui qui allait mourir. Le martyr profita de la liberté qu'on lui laissait; il monta sur l'échelle fatale et de là harangua le peuple. Dès qu'il eut achevé, il mit lui-même la tête dans le nœud de la corde attachée à la potence. Ce que voyant, le peuple de s'écrier à haute voix : « O bon Servinus, que Dieu reçoive ton âme. » Ces clameurs se prolongèrent longtemps encore, et c'est à peine si, même après la mort de Servinus, on pouvait parvenir à les comprimer.

Vint ensuite le tour de Brianto. Il voulut, avant de mourir, professer en quelques mots la foi pour laquelle il mourait, et se laver de la calomnie de trahison contre la reine qu'on faisait peser sur lui et sur ses compagnons, en ayant soin de dire qu'il n'avait jamais osé même penser à cet abominable crime. Brianto était un jeune homme d'une beauté parfaite, et son innocence se lisait sur ses lèvres et sur sa face angélique. C'était en effet un spectacle bien propre à toucher tous les cœurs et à attirer tous les regards que l'allégresse et l'empressement qu'il montrait pour souffrir; il était tout heureux de souffrir pour la foi catholique, et de marcher sur les traces du père Campion, pour lequel il se sentait un grand amour et une tendre dévotion. On exerça sur lui, comme sur Servinus, toutes les cruautés dont on avait poursuivi le père Campion. C'est ainsi que par un courage d'un moment ces bienheureux prêtres se rendirent dignes du repos éternel dont ils jouissent au ciel! Heureux triomphe qui place dans l'ordre de la gloire ces martyrs au-dessus des anges, car ils ont sur eux l'avantage d'avoir donné leur vie pour la gloire de leur Créateur, en remportant sur les hérétiques une grande victoire, en confondant les démons, en confirmant les catholiques pour le témoignage de la foi et cette constance qui ne reculait pas devant les tourments les plus horribles.

Que le lecteur chrétien considère maintenant des yeux de la foi, avec quelle allégresse les saints anges durent accompagner ces âmes fortunées qui avaient si valeureusement triomphé du

monde et de l'enfer, en offrant leur vie pour la gloire de leur Seigneur, et pour le salut de leurs âmes; fidèles à leurs frères qu'ils ne voulurent jamais dénoncer ni faire connaître, et dans les deux cas également martyrs. Quelle fête il dut y avoir dans le ciel au jour glorieux où ces vaillants chevaliers y entrèrent avec leur double couronne de martyr? Comme les saints martyrs durent recevoir avec joie ces nouveaux-venus, et saluer en eux des compagnons et des imitateurs de leur foi et de leur courage! Ils les félicitaient de leur entrée dans la cité céleste; ils les invitaient à chanter les louanges du Seigneur qui leur donna une foi, une vertu, une charité et une constance capables de résister aux plus grandes épreuves et de leur faire braver avec un cœur tranquille et un esprit invincible toutes les menaces et tous les tourments des hérétiques.

En considérant attentivement cette singulière excellence des martyrs, on y remarquera les cinq grandes merveilles dont nous avons parlé. La première est le grand nombre des martyrs qui ont souffert pour la foi. La seconde, la nature des personnes qui ont souffert, car on comptait parmi elles de faibles femmes, des vierges nobles et délicates. La troisième consiste dans l'horreur des tourments inouïs qu'on infligeait aux saints. La quatrième n'est autre que la force d'âme, la joie dans la souffrance, la liberté de parole qui permettaient aux martyrs de mépriser et de blasphémer les faux dieux. La cinquième enfin est le résultat de cette lutte si longue et si acharnée de laquelle les tyrans avaient espéré l'extinction de la religion et du nom de Jésus-Christ, ainsi que le triomphe et l'établissement de leur idolâtrie. Non seulement leurs persécutions n'obtinrent pas la fin qu'ils en avaient attendue; mais comme si leurs poursuites nous eussent été favorables, leur idolâtrie finit par succomber, et la religion chrétienne s'éleva sur les ruines amoncelées de tous ces cultes pervers. Ces merveilles sont une grande confirmation de notre foi en même temps qu'elles fournissent à nos âmes un puissant motif d'admirer la grandeur et la toute-puissance de notre Dieu qui a su remporter sur le prince de ce monde de si magnifiques et de si nouveaux triomphes.

CHAPITRE XXIV.

Douzième excellence de la religion chrétienne : elle est démontrée par des miracles.

Un autre témoignage tout aussi éclatant de la religion chrétienne est celui des miracles. Dieu étant souverainement parfait, toutes ses œuvres participent à sa perfection, autrement l'imperfection de l'ouvrage rejaillirait sur l'ouvrier. Comme il oblige tous les hommes à la foi, sans laquelle il est impossible de se sauver, et que la foi nous force à croire des choses qui sont au-dessus de la raison, il était juste qu'il prît des moyens suffisants pour la faire naître et pour la conserver en nous. C'est pour cela que Dieu fit des miracles ; il voulut faire reposer des vérités supra-rationnelles sur le témoignage de faits surnaturels. Tels sont en effet les miracles ; Dieu seul peut les opérer, et quand il lui plaît d'en produire quelques-uns à l'appui d'une vérité, cette vérité devient plus certaine que ce que nous voyons de nos yeux ou que nous touchons de nos mains. Les rois ont leurs sceaux pour faire reconnaître les ordres qui émanent d'eux, et imposer à leur sujet l'obéissance ; les sceaux royaux de Dieu, Maître et Seigneur de la nature, ce sont des œuvres qui dépassent les forces de la nature ; à ce signe on reconnaît le miracle, l'œuvre de Dieu par excellence, que nul autre que Dieu ne peut faire ou permettre.

Dieu a opéré en faveur de la religion chrétienne tant de miracles qu'il serait plus facile de compter les étoiles du ciel que ces prodiges. L'Eglise ne met jamais un de ses enfants au nombre des saints si sa sainteté n'a été démontrée par des miracles qui sont examinés avec tout le soin que mérite une affaire de cette importance. Dans le procès de canonisation de saint Vincent Ferrier, le saint dont la prédication semble avoir produit le plus de fruits dans l'Eglise depuis les apôtres, il est fait mention de huit cents miracles authentiques, sans tenir compte de ceux qu'il opéra en Espagne, le principal théâtre de son apostolat. Où est l'incrédule qui oserait révoquer en doute tous ces miracles ? Or

un seul miracle vrai suffit au témoignage de la foi. Saint Augustin raconte une foule de miracles dus à la puissance des reliques du glorieux martyr saint Etienne, et il ajoute qu'il faudrait plusieurs volumes pour écrire tous ceux qui furent accomplis en plusieurs endroits de l'Afrique par l'intercession du même saint.

Il ne manque pas d'esprits que le miracle ne peut ébranler parce qu'ils ne peuvent y croire; j'ai décrit exprès, dans mon Introduction au Symbole, des miracles qu'aucun homme de sens ne peut révoquer en doute. Les mêmes saints qui les racontent en furent très-souvent les témoins oculaires, et ne racontent ainsi rien qu'ils n'aient vu de leurs yeux. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Grégoire pape, saint Grégoire le Théologien, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, saint Jean Climaque et Théodoret, ont consigné dans leurs écrits plusieurs miracles, auxquels ils furent présents, avec toute l'autorité de leur science et de leur vertu. Il y eut des miracles qui furent plus notoires à l'univers entier; on se souvient de cette éclipse miraculeuse arrivée à la mort du Sauveur et de laquelle rendent témoignage non-seulement les évangélistes, qui n'auraient jamais osé affirmer à la face du monde une chose fausse, capable d'exciter contre eux des contradictions et des moqueries universelles, mais les auteurs gentils eux-mêmes. Le soleil, la lune, les astres innombrables qui peuplent le firmament se couvrirent de deuil à la mort du Sauveur. La raison de ces ténèbres universelles est manifeste; en même temps que le soleil, toutes les étoiles qui tiennent de lui leur clarté devaient nécessairement perdre leur éclat. L'Evangéliste confirme la vérité de ce prodige de son puissant témoignage : « Depuis la sixième heure, dit-il, qui fut celle du crucifiement du Sauveur, jusqu'à la neuvième, où le Christ mourut sur la croix, des ténèbres épaisses se répandirent sur toute la terre. » *Matth.* XXXII, 45.

La descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, au milieu d'un grand bruit et sous la forme de langues de feu, est encore un miracle qui eut pour témoins des hommes de toutes les nations de l'univers; sous les inspirations de cet Esprit céleste, « les apôtres commencèrent à parler diverses langues, et les Juifs reli-

gieux et fidèles, accourus à Jérusalem de toutes les nations qui sont sous le ciel, étaient tous étonnés et comme hors d'eux-mêmes en entendant raconter dans leurs langues propres les merveilles de Dieu. » *Act*- II. Saint Luc n'aurait pas pu inventer ce miracle sans susciter contre lui ce grand nombre de témoins, et sans ôter à son ouvrage tout crédit et toute autorité. Ce prodige trouve encore une éclatante confirmation dans la prédication des apôtres ; comment, en effet, ces pauvres Galiléens, qui n'étaient jamais sortis de leur pays, auraient-ils pu, sans lui, prêcher l'Evangile à toutes les nations de l'univers et se faire comprendre dans tous ces royaumes et ces provinces où l'on parlait tant et de si divers langages?

Parmi les miracles du Sauveur, beaucoup étaient très-populaires; ils avaient été faits en présence d'un grand nombre de témoins dont la plupart étaient encore vivants au temps où les Evangiles furent écrits. Vingt ans après la glorieuse ascension du Christ saint Matthieu écrivait son Evangile en hébreu, et y rapportait une foule de miracles connus de tous. Il y faisait mention du miracle par lequel le Sauveur nourrit avec cinq pains et deux poissons cinq mille hommes qui le suivaient, sans compter les femmes et les enfants qui étaient en aussi grand nombre. *Matth*. XIV. Au chapitre suivant il racontait un fait pareil à celui-là ; le Sauveur avait rassasié quatre mille hommes avec sept pains, et des morceaux qui restaient on avait rempli sept corbeilles. *Ibid*. XV. Le miracle du fils de la veuve, ressuscité en présence de tous ceux qui l'accompagnaient au tombeau, ou qui étaient accourus avec le Sauveur, était aussi un prodige éclatant et manifeste. *Matth*. IX. La résurrection de la fille du chef de la synagogue, dont le bruit se répandit dans tout le pays, est un miracle encore plus public que celui-là. Supposez ce prodige faux, et aussitôt vous aurez d'innombrables témoins qui déposeront contre des faits dont l'origine est si récente. Il ne fut pas moins public ce miracle de la résurrection de Lazare qui mérita au Sauveur l'ovation enthousiaste qu'il reçut des Juifs au jour de son entrée à Jérusalem.

Les miracles que l'Apôtre raconte dans son épître aux Corin-

thiens et dans sa lettre aux Thessaloniciens, I *Cor.* XII, I *Thes.* I, ne sont ni moins vrais, ni moins sûrs; pour appuyer la vérité des choses qu'il leur prêchait, l'Apôtre leur citait des miracles opérés au milieu d'eux et dont ils avaient été par conséquent témoins. De bonne foi, l'Apôtre aurait-il osé agir ainsi dans le cas où ces miracles eussent été faux, ou même n'eussent pas été notoires? Est-ce que ceux auxquels il s'adressait ne l'auraient pas traité d'imposteur, puisqu'ils étaient pris à témoin de faits dont ils n'avaient pas connaissance? D'ailleurs, qu'on lise avec un esprit droit et exempt de préjugés le chapitre onzième de sa seconde épître aux Corinthiens, et le caractère de l'Apôtre se dégagera de cet examen rapide. En considérant les grands travaux qu'il y rapporte et dont il a été lui-même le sujet, en le voyant si souvent battu de verges, emprisonné, accusé, lapidé, exposé à tous les dangers du chemin, aux horreurs des naufrages, aux périls de la mer, aux risques de la terre, aux perfidies des faux frères, à endurer la faim, la nudité, la pauvreté, les veilles, les travaux avec le fruit desquels il s'entretenait lui-même et il nourrissait ses frères, en contemplant la grandeur de ses révélations et la sublimité de ses ravissements célestes, en s'arrêtant, dis-je, à toutes ces choses, on ne demandera ni d'autres miracles, ni d'autres preuves pour croire tout ce que contient ce chapitre, en dehors des miracles qu'il s'attribue lui-même dans la même épître et dont il prend les Corinthiens à témoin. Nul ne sera assez incrédule pour supposer que l'Apôtre ait inventé toutes ces choses comme confirmation de la foi, car la foi n'eut jamais de persécuteur plus acharné que lui.

D'ailleurs notre âge a aussi été témoin de prodiges signalés. Qui n'a entendu parler du miracle du saint sacrement renfermé dans les corporaux de Daroca? Qui ne connaît celui qui s'opéra à Fromerte sur de saintes espèces déposées sur une patène, miracle affirmé par ceux qui l'ont vu de leurs yeux ou qui ont tenu la patène dans leurs mains, comme il est écrit dans l'histoire pontificale? Qui peut ignorer que le sang de saint Janvier, à Naples, bout toutes les fois qu'on le met en vue de la tête de ce saint? Qui ne sait enfin que les rois de France ont la faculté de guérir des

écrouelles ceux qu'ils touchent de leurs mains? puissance extraordinaire, en vérité, et qui dépasse toutes les forces de la nature.

A ces miracles, nous pouvons ajouter à juste titre celui du père Brianto dont nous avons dit un mot à la fin du chapitre précédent. Cet illustre confesseur, livré aux plus redoutables épreuves, affirmait avec serment qu'il était insensible à tous les tourments, et qu'au milieu des tortures il ne ressentait pas la moindre douleur. Peut-il y avoir un miracle plus manifeste, et cette impassibilité, solennellement attestée par un homme qui va souffrir le martyre, n'est-elle pas un éclatant prodige?

Le miracle est une des plus grandes excellences et des plus fortes preuves de notre foi; aussi lisons-nous dans les saintes Lettres et même dans les histoires profanes qu'un grand nombre de personnes durent leur conversion à quelque miracle dont elles furent témoins. Naaman, général syrien, se convertit en se voyant subitement guéri de la lèpre. IV *Reg.* III. Nous trouvons la même chose dans l'Evangile. Nicodème, le grand de la cour, dont le fils était malade à Capharnaüm, et sa famille, un grand nombre de ceux qui étaient présents à la résurrection de Lazare, crurent en Jésus-Christ après un miracle. *Joan.* III, 4-11. Mais comme dans notre Introduction au Symbole nous avons raconté beaucoup de miracles dont les uns sont déjà anciens et les autres plus modernes, je crois utile de réfuter ici ceux qui prétendent que les miracles nécessaires à l'établissement de la foi sont devenus inutiles depuis sa fondation. Sans doute les miracles ont servi principalement à établir la foi; mais, depuis qu'elle règne sur le monde, bien des causes ont pu déterminer notre Seigneur à en opérer de nouveaux. Il a fait des miracles en faveur de ses saints, afin d'attirer sur eux la vénération et la confiance universelles, et surtout afin de les faire canoniser. C'est ainsi qu'un grand nombre de miracles ont été opérés en l'honneur de deux grandes lumières de l'Eglise qui vivaient en même temps, saint François et saint Dominique, et aussi d'un grand nombre de leurs disciples et de leurs successeurs; comme saint Bonaventure, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin, sainte Claire et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, saint Thomas d'Aquin, saint Pierre mar-

tyr, saint Antonin, sainte Catherine de Sienne, saint Vincent Ferrier, et après eux saint François de Paule, canonisé presque de nos jours. Notre Seigneur fait encore des miracles pour secourir ses fidèles dans les grandes tribulations ou dans les infirmités, où les consolations et les ressources humaines demeurent impuissantes; témoignage admirable de la miséricorde et de la providence paternelle qui veille sur ses serviteurs. Nous avons rapporté dans notre Introduction beaucoup de miracles de cette nature; d'autres fois les miracles ont pour but d'arracher au péril l'innocence opprimée; c'est ainsi que saint Antoine de Padoue, encore vivant, délivra son père d'un faux témoignage en cause criminelle qu'on lui avait reproché. Il y a bien d'autres causes qui peuvent déterminer Dieu à faire des miracles; le lecteur zélé qui désirerait les connaître n'aurait qu'à lire les Dialogues de saint Grégoire, où se trouvent énumérés un grand nombre de miracles contemporains opérés pour des causes souvent bien mesquines en elles-mêmes; il y est dit par exemple d'un saint homme, qu'il rétablit dans son intégrité une lampe de verre mise en mille morceaux. Un miracle du même genre est raconté dans la vie de saint Antonin; il trouva un jour sur son passage une jeune fille désolée d'avoir brisé un vase d'argile qu'elle portait, et, pour la consoler, il réunit les pièces dispersées et rendit le vase entier à cette pauvre enfant. On raconte de saint Benoît un fait presque semblable. Remarquons qu'au temps de saint Grégoire la foi était mieux établie et plus florissante que de nos jours, car il n'y avait alors ni Turcs ni Maures. On le voit donc, en dehors de la fondation de la foi, bien d'autres causes peuvent décider Dieu à faire des miracles.

CHAPITRE XXV.

Vingtième excellence de notre foi : la conversion du monde.

Le plus grand de tous les miracles fut celui de la conversion du monde; pour en bien comprendre la portée, il importe d'en bien peser toutes les circonstances; elles sont nombreuses et essen-

tielles, et, considérées elles-mêmes, elles sont chacune un grand miracle.

Et d'abord considérons la doctrine que les apôtres, les premiers ministres de cette conversion, ont prêchée dans le monde. Nous avons longuement développé ces choses dans notre Introduction, et nous nous contenterons de les résumer ici d'une manière succincte. Quelle était donc la doctrine de ces nouveaux prédicateurs? Ils enseignaient premièrement le mystère de la sainte Trinité, reconnaissaient en Dieu trois personnes distinctes qui toutes étaient véritablement Dieu, sans être cependant trois dieux, mais un seul Dieu. Ils enseignaient qu'une de ces personnes, le Fils de Dieu, s'était fait véritablement homme, que sans cesser d'être ce qu'elle était, elle était devenue ce qu'elle n'était pas, et qu'elle était ainsi Dieu et homme tout ensemble! Ils enseignaient sans se décourager que nous ressusciterions à la fin des temps, et qu'ainsi un corps devenu la nourriture des poissons, des oiseaux, ou même des autres hommes, et changé en leur substance, reprendrait sa nature et redeviendrait ce qu'il avait été; qu'il en serait de même des corps réduits en cendres ou en poussière, qui, au dernier jour, se verraient rétablir dans leur intégrité native par le concours miraculeux de tous ces restes dispersés aux quatre coins de l'univers. Ils enseignaient encore que les divinités, devant lesquelles le monde, les rois et les empereurs de tous les âges et de tous les siècles passés s'étaient agenouillés, n'étaient pas de vrais dieux, mais plutôt des démons dont les piéges avaient perverti le monde. Ils enseignaient surtout qu'un homme pauvre, regardé communément comme le fils d'un charpentier et crucifié entre deux voleurs, était le vrai Dieu, le Créateur du ciel et de la terre; que du haut de la croix où il mourait, et du fond du sépulcre où il était couché, cet homme obscur dirigeait les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles et gouvernait cette belle machine du monde. Voilà les vérités que les apôtres proposaient à leurs contemporains, en leur faisant un devoir d'y acquiescer avec un esprit soumis qui préférât souffrir mille morts que renoncer à un seul de ces mystères, sous peine d'être condamnés pour toujours aux peines éternelles de l'enfer.

Que s'il s'agit de la volonté, les devoirs auxquels la soumettaient les apôtres étaient autrement difficiles! A des hommes plongés jusqu'aux yeux dans tous les vices et toutes les turpitudes de la chair, les apôtres prêchaient la chasteté du corps et de l'âme, une vie qui était une croix et une mortification continuelles, la résistance à toutes les mauvaises inclinations, l'obéissance à tous les bons mouvements de l'esprit, lutte opiniâtre qui est le plus glorieux en même temps que le plus difficile de tous les combats! Quelle rude et pénible vie que celle-là, surtout pour des hommes charnels qui avaient fait des dieux de leur ventre, de leur chair, de leurs plaisirs et de leur honneur!

Mais quels étaient donc ces hommes qui osèrent entreprendre cette œuvre si ardue? O merveille! ces prédicateurs si courageux, c'étaient des hommes pauvres, grossiers, sans lettres, sans armes, sans éloquence, sans noblesse, sans valeur et sans aucune force humaine. Voilà quels sont ceux qui affrontent sans trembler cette entreprise considérable et hérissée de tant de difficultés! Et cependant, comme ils avaient à faire à forte et redoutable partie! Ceux qui se liguaient contre eux, en effet, c'étaient les rois et les princes de la terre, c'était tout l'empire romain avec tous ses empereurs, les Néron, les Trajan, les Adrien, les Dèce, les Dioclétien, les Maximien, les Valérien, les Maxime, les Maximin, et tant d'autres; c'étaient les philosophes, les orateurs, les puissants d'entre les Juifs et les Gentils, ainsi que l'avait prédit David dans ces paroles : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de noirs complots? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre le Christ en disant : « Brisons ces liens et rejetons loin de nous » ces chaînes qu'on voulait nous imposer, secouons de nos têtes » ce nouveau joug sous lequel on les voulait faire plier. » *Ps.* II, 1-3.

Comment en usèrent-ils donc avec cette doctrine, ces grands et ces princes de la terre? Que firent-ils pour la renverser? Ils appelèrent à leur aide toutes les ressources dont ils pouvaient disposer; les tortures les plus épouvantables que pouvait inventer la cruauté des démons et des hommes, les prisons, l'exil, les

fouets, les bûchers, les grils pour brûler les corps, les chaudières de poix et d'huile bouillante pour les faire cuire, les crocs de fer pour les déchirer, les dents des bêtes sauvages pour les dévorer, les croix et les clous pour les crucifier, tout fut mis en usage. Dans toutes les parties du monde furent ouvertes contre les disciples de la religion nouvelle une guerre et une persécution acharnées. Mais la rage des tyrans et la furie des persécuteurs demandaient encore d'autres aliments; on vit les corps des fidèles déjà brisés et mis en morceaux sous les pierres, jetés en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Les prisons regorgeaient de ces hommes fortunés; sur les chemins et dans les champs on voyait couler à torrents le sang des victimes auxquelles on avait tranché la tête; on les immolait cent par cent, deux cents par deux cents, et quelquefois même en plus grand nombre.

I.

Force et constance des martyrs.

Maintenant que nous connaissons les tourments, voyons quels étaient le courage et la constance de ceux qu'on tourmentait. O prodige! vous eussiez vu une infinité d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de vieillards, de personnes de tout âge et de toute condition s'offrir d'eux-mêmes avec une foi et un courage inconnus jusque-là à tous ces supplices plutôt que de trahir en rien la fidélité qu'ils devaient à leur Seigneur et leur Dieu! Cette persécution fut si générale qu'on trouvait à peine un coin de terre qui ne fût baigné du sang des martyrs, des prisons où ils ne fussent renfermés et enchaînés, des tribunaux devant lesquels ils n'eussent pas à comparaître.

Mais ce qui est plus admirable encore, c'est que parmi ces martyrs on voyait des jeunes vierges dans la fleur de l'âge le disputer en courage aux hommes les mieux trempés; dans ces corps si fragiles en apparence battaient des cœurs intrépides que le feu, ni le fer qui dompte tout ici-bas, ne pouvaient jamais ni fléchir, ni dominer. Il y a plus, on comptait au nombre des victimes des enfants dont la vertu et la valeur éprouvées contrastaient avec la débilité des ans; souffrant pour la gloire du Christ, ils offraient

volontairement, au mépris de la férocité des tyrans, leur tête au bourreau. C'est ainsi qu'on verra un Pancrace, enfant issu d'une famille noble, et élevé dans le respect des choses saintes, employer toute sa fortune, après la mort de ses parents, à secourir les pauvres. Cette admirable conduite et peut-être aussi son peu de respect pour les dieux le firent remarquer de ses ennemis et puis condamner à mort ; il y vola avec la résignation d'un agneau, et dans le transport d'une sainte joie ; puis, arrivé au lieu du supplice, il se signa du signe de la croix, et tendit sa tête afin de recevoir à la fois le coup d'épée et la récompense. C'est encore ainsi qu'un grand nombre d'autres enfants plus ou moins âgés, les frères Justin et Pastor, par exemple, s'offrirent à la mort avec un courage digne d'hommes faits. Notre Seigneur voulait que tous les âges le glorifiassent en répandant leur sang pour lui et rendissent ainsi à la foi un éclatant témoignage ; il fallait, en effet, que l'action de Dieu devînt manifeste, et plus l'âge des martyrs était tendre, plus on voyait clairement que ce n'était pas la nature, mais la grâce qui agissait en eux.

Que dire après cela de quelques mauvaises femmes qui, après leur conversion, se trouvèrent animées d'un grand courage et conquirent la couronne du martyre? Que dire des soldats, si débauchés d'ordinaire et qu'on vit aussi forts en présence des tourments qu'en face de l'ennemi ; et cela, non pas en petit nombre, mais d'une façon presque innombrable?

J'adjure maintenant toutes les intelligences humaines de me dire comment il fût possible que tant d'hommes se déterminassent à croire des choses en apparence si incroyables, ou à embrasser une vie si opposée à tous les appétits de la chair, en s'exposant par là à des tourments de toute nature, s'ils n'étaient attirés et fortifiés par des miracles et par des faveurs spéciales de Dieu? Est-ce que ces hommes de chair et de sang n'étaient pas sensibles comme nous? La mort n'est-elle pas la plus redoutable de toutes les nécessités? Ne voyons-nous pas ce que fait un homme condamné au dernier supplice? Que de peine ne se donne-t-il pas pour échapper à la mort? Il n'y a pas de chemin, de travail ou de péril qu'il ne brave dans ce but. Comment se fait-il donc que

des milliers d'hommes et de femmes timides courent volontiers au-devant de tourments mille fois plus cruels que la mort elle-même pour croire à la prédication de quelques pêcheurs ignorants, si ce n'est par des miracles ou des faveurs du ciel? Mais quoi! ces hommes souffraient avec tant de courage et tant de joie que les blessures de leurs plaies étaient pour eux comme des flèches d'enfants. Qui ne reconnaîtrait ici dans l'adoration la grandeur de la puissance de Dieu et de sa grâce? La nature humaine aurait-elle jamais pu par elle-même atteindre une si grande force?

II.

La force des martyrs triompha du monde; difficultés qu'elle eut à vaincre.

Reste à voir maintenant où arrivèrent ces prédicateurs de la bonne nouvelle quand les tempêtes violentes des persécutions furent passées. Oh! comme Dieu est admirable dans ses œuvres! Et quelle langue pourra jamais expliquer ce mystère? Ces apôtres, sans ressources humaines, amenèrent les hommes à croire tout ce qu'ils enseignaient, et ils fortifièrent si bien ces croyances dans leurs cœurs que des milliers et des milliers d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, préférèrent mourir dans d'indicibles tourments plutôt que de nier une seule des vérités qu'ils leur enseignaient. Ils obtinrent que l'orgueilleuse Rome, cette dominatrice du monde, et son empereur, acceptassent le joug du Crucifié, l'adorassent comme le vrai Dieu, et se laissassent gouverner par Jésus-Christ, par ses vicaires et ses ministres. Ils arrivèrent à répandre la connaissance du vrai Dieu, des limites étroites de la Judée, où elle était renfermée, à travers l'univers entier, car il fut annoncé et prêché à toutes les nations de la terre. Ils amenèrent enfin les Gentils eux-mêmes, convertis à la foi, à renier les dieux qui avaient été jusque-là l'objet de l'adoration du monde entier, et à ne plus les regarder que comme des statues d'abominables démons. Comment une pareille œuvre pouvait-elle être menée à bonne fin dans le monde sans un secours particulier du Ciel?

Et pour mieux faire comprendre combien fut merveilleuse la conversion du monde, je prendrai la liberté de me servir d'un

exemple familier. Je le demande en effet, ne serait-il pas difficile d'amener les chrétiens à fouler aux pieds le saint sacrement de l'autel ou l'image du Crucifié pour arborer à leur place les reliques de Mahomet et se prosterner devant elles dans les sentiments de la plus profonde adoration? Où est l'homme assez puissant pour terminer une entreprise dont la seule pensée trouble et confond? Qu'on juge par là des difficultés que rencontrèrent les pauvres pêcheurs évangéliques dans ce grand labeur de la conversion du monde; les hommes adoraient alors les idoles des dieux comme nous adorons le Christ, et il fallait les amener à briser ces idoles, à renverser leurs autels, à les réduire en cendres, afin d'y substituer la croix de Jésus-Christ, ce bois infâme qui passait en ces temps-là pour la chose la plus vile du monde.

Cela étant ainsi, saint Augustin se demande par quel moyen ces pauvres pêcheurs purent venir à bout de cette difficile entreprise? L'ont-ils réalisée par la force des miracles, ou sans leur puissant secours? S'ils ont été aidés par le miracle, c'est une preuve que la foi est véritable, puisque le miracle vient de Dieu seul, et qu'ainsi Dieu rend témoignage à la foi. Si vous refusez d'admettre le miracle, en niant les miracles vous en admettez un plus étonnant encore. Quel miracle plus grand, en effet, que cette foi universelle donnée par les hommes à une chose pénible et dure à croire, sans qu'ils y aient été poussés par des prodiges? Expliquons encore ceci par un exemple. On raconte du grand Tamerlan, vainqueur de Bajazet, qu'il désirait rencontrer dans ses conquêtes des difficultés en apparence insurmontables, afin de faire éclater dans les périls du combat la force de sa valeur. Il semble de même que le Seigneur ait voulu laisser briller la toute-puissance de sa grâce dans l'œuvre de la conversion du monde, car il la sema de tant de difficultés qu'on sentait bien que son bras seul était capable de l'opérer.

C'est ainsi qu'il voulut d'abord que son Fils unique eût pour mère une femme pauvre, l'épouse d'un charpentier, gagnant son pain à la sueur de son front et du travail de ses mains. Il voulut encore, ou du moins il permit que son Fils béni passât communément pour le fils de ce charpentier. Il voulut qu'il n'eût en

naissant d'autre palais qu'une étable, ni d'autres vêtements que des langes. Il voulut que sa pauvreté le forçât de recourir pour vivre aux aumônes de quelques femmes compatissantes. Il voulut, enfin, que ses disciples sortissent de la plus vile nation de l'univers.

Mais ses ignominies, ses douleurs, ses injures, les outrages et les dérisions, les soufflets et les coups, les fouets, la couronne d'épines et tous les autres tourments de sa sainte passion, qui les expliquera? Sa personne sacrée fut l'objet du mépris universel; on lui préféra Barabbas, qu'on jugea moins indigne de vivre, et, pour pousser l'œuvre jusqu'au bout, on lui arracha ses habits et on le crucifia sur le Calvaire entre deux scélérats.

Ce n'est pas tout : prêcher à l'univers, aux rois, aux empereurs, aux philosophes et à tout ce qu'il y avait de raisonnable dans le monde, que cet homme, qu'on avait vu ainsi naître, vivre et mourir, était véritablement Dieu, Seigneur et Gouverneur de toute la création, et que les idoles, adorées jusque-là comme des dieux, n'étaient que des démons dignes de l'abomination de tous; quelle entreprise difficile, et comme il semblait impossible de faire entrer dans l'esprit et le cœur des hommes ces convictions extraordinaires! Ne parlons plus des autres difficultés dont nous avons déjà dit quelque chose en passant; on verra par les unes et par les autres comment notre Seigneur a voulu montrer la grandeur de sa puissance en triomphant de tous ces obstacles et en terminant l'œuvre commencée. Voilà ce qui fait dire à saint Augustin que ceux qui nient les miracles sont forcés d'admettre un plus grand miracle, c'est-à-dire de reconnaître que le succès d'une entreprise si difficile a été obtenu sans aucun miracle; chose si étonnante qu'elle est comme impossible.

III.

Où l'on explique plus en détail les difficultés que présentait la conversion du monde.

Empruntons ici au *Triomphe de la Croix* une considération très-propre à nous bien faire comprendre ce qui précède, parce qu'elle résume toutes les particularités et toutes les merveilles de

la conversion du monde, et laisse entendre ainsi clairement que la toute-puissance de Dieu pouvait seule faire réussir une œuvre hérissée de tant de difficultés. Supposons donc que notre Seigneur étant assis près du puits de la Samaritaine, pensif et recueilli, méditant en lui-même à la grande affaire de notre rédemption qu'il avait sans cesse devant les yeux, quelqu'un s'approche de lui et lui demande quel est le sujet de ses pensées, et que, désireux de satisfaire sa curiosité empressée, notre Seigneur lui parle ainsi : « Tel que tu me vois, pauvre et étranger en ces lieux, j'espère donner au monde de nouvelles lois et amener les hommes à m'adorer comme le vrai Dieu, surtout lorsqu'ils m'auront vu mourir sur une croix dans le plus profond abattement. Je veux que l'arbre de la croix, sur lequel je dois mourir, soit partout adoré avec une vénération profonde, que les clous, la couronne d'épines et tous les autres instruments de ma passion soient partout respectés, baisés avec respect et dévotion, et estimés plus précieux que tous les trésors du monde. Je veux que les hommes croient qu'un peu de pain et de vin se change en mon corps et en mon sang, et rendent ensuite à ces matières transformées leur adoration. Je veux qu'ils croient que l'eau matérielle du baptême lave les péchés des âmes; je veux que ma Mère soit tenue pour vierge et reine de l'univers, exaltée au-dessus des chœurs des anges, honorée et vénérée dans toutes les parties du monde; que mes disciples, quoique pauvres, soient en si grande vénération qu'on rende un culte à leurs ossements et aux cendres de leurs corps. » Est-ce que, si un pauvre homme tenait un pareil langage, on ne le prendrait pas à l'entendre pour un homme qui ne sait pas ce qu'il dit et dont on peut justement se moquer? Que si néanmoins cet homme, loin de se décourager, insistait avec plus de force sur ses prétentions et disait : « Non-seulement je veux que les hommes croient ces choses, je veux aussi qu'ils corrigent leur vie; que dans l'espérance des choses invisibles ils méprisent les choses visibles, et que par amour pour moi ils souffrent la pauvreté, la faim, la soif, les travaux, les tourments et la mort, plutôt que de rejeter un seul point de ma doctrine; je dis plus, il faut que tout cela se passe et arrive malgré les rois et les princes,

malgré toutes les sectes des dieux et des hommes, malgré tous les pouvoirs de l'enfer conjurés. Je triompherai de tous ces obstacles, et la victoire m'est assurée. » Si cet homme tenait, dis-je, ce langage, ne vous confirmeriez-vous pas davantage dans l'opinion que vous aviez conçue de lui? Que si, insistant encore, vous lui demandiez avec quelles armes il espérait achever son entreprise et qu'il vous répondît : « Je n'en veux pas d'autres que les paroles de quelques pauvres pêcheurs; » et si, afin de bien faire voir qu'il ne voulait nullement profiter des charmes de l'éloquence, qui persuade si facilement aux hommes ce qu'elle veut, il ajoutait « qu'il allait employer dans cette mission un langage simple et ordinaire; » s'il disait par-dessus tout cela : « Je sais que dans tout l'univers une multitude infinie d'hommes se convertiront à moi, et souffriront pour mon amour d'atroces tourments et des morts cruelles; plus seront nombreux ceux qui seront mis à mort à cause de moi et plus le nombre des chrétiens deviendra considérable, parce que le sang des martyrs sera comme une semence d'où naîtront de nouveaux fidèles; ma puissance sera si grande, que je ferai du pêcheur Pierre et de ses successeurs les chefs de l'orgueilleuse Rome, et que tous les empereurs romains seront fiers de baiser leurs pieds; » si, dis-je, vous eussiez entendu le Christ, pauvre et inconnu, prédire toutes ces grandeurs, auriez-vous pu vous empêcher de regarder ce singulier prophète comme un homme ayant complètement perdu la raison? Mais si ce même inconnu ajoutait encore : « Des hommes savants et instruits écriront d'innombrables ouvrages à ma louange et sur l'excellence de ma doctrine dans toutes les langues de l'univers; mes prêtres, au milieu de l'éclat des fêtes et de la splendeur des lumières, annonceront aux peuples réunis mes enseignements et ma doctrine; on écoutera leurs paroles avec respect, debout et la tête découverte; les rois et les empereurs se mêleront à ces foules recueillies et partageront leur admiration et leur respect : » si cet homme parlait ainsi, est-ce que vous ne prendriez pas ses paroles pour des songes et des rêves? S'il concluait enfin : « Je triompherai dans tout ce que j'entreprendrai; nul ne prévaudra contre moi, et ma religion, plus forte que toutes les attaques, durera

éternellement ; » certainement qu'en considérant bien toutes ces promesses vous les regarderiez comme impossibles à réaliser, non-seulement par un homme pauvre, mais encore par tous les hommes de l'univers, si excellents qu'on les suppose. Et quels princes, en effet, quels rois, quels empereurs, quels philosophes ou quels orateurs auraient jamais pu faire embrasser aux hommes une vie si contraire aux appétits de la chair, ou les amener à croire tous les mystères dont nous avons parlé plus haut, et cela avec une constance qui ne se démentît pas devant le martyre et qui fît que des milliers d'hommes ou de femmes préférassent une mort cruelle à la plus légère apostasie ? Y avait-il au monde une puissance humaine capable de transformer ainsi les hommes sans le secours du bras et de la force de Dieu? Les empereurs romains pouvaient bien s'emparer par les armes de la domination des corps des hommes, mais le Christ, par la seule force de son bras, savait conquérir leurs cœurs. Tous ces prodiges, nous les voyons aujourd'hui réalisés sous nos yeux. Et qui pourrait, dès lors, sans avoir véritablement perdu le sens commun, qui pourrait douter de l'intervention de Dieu dans l'exécution de cette œuvre admirable et par conséquent que la foi du Christ ne soit véritable et fondée par Dieu?

Encore que cette considération soit en elle-même suffisante pour confirmer notre foi, elle trouve une nouvelle force dans une autre considération qui augmente sa valeur ; la conversion du monde, en effet, et toutes les circonstances qui l'ont accompagnée, furent prédites non plus par un seul, mais par un grand nombre de prophètes, et cela non pas peu d'années, mais très-longtemps avant qu'elles se réalisassent. Parmi ces prophètes, les uns vivaient cinq cents ans avant l'événement dont ils parlaient, les autres mille, et les autres deux mille, afin qu'il fût évident pour tous que ces choses n'arrivaient pas au hasard, mais seulement parce que Dieu le voulait ainsi et l'avait annoncé par l'entremise d'un grand nombre de témoins. C'est ainsi que la foi et la religion chrétiennes reposent sur des fondements inébranlables, contre lesquels toutes les forces de l'enfer et toutes les persécutions du monde ne pourront jamais prévaloir.

CHAPITRE XXVI.

Des miracles qui découlent de ce qui a été dit dans le chapitre précédent sur la conversion du monde.

J'ai dit, au commencement du chapitre précédent, que la conversion du monde était le plus grand de tous les miracles, parce qu'il y avait là un tel concours de circonstances que chacune, considérée en elle-même, était un vrai miracle, une étonnante merveille. Il semble utile d'expliquer maintenant cette proposition en montrant que ces prodiges ne pouvaient réellement s'accomplir si le doigt et la vertu de Dieu ne les avaient opérés.

Le premier de ces prodiges fut la destruction de l'idolâtrie, dont le règne s'étendait jusqu'aux limites de l'univers et qui était défendue par tous les princes et les empereurs avec un acharnement et une rage dont on n'a pas l'idée. Quelle puissance humaine, quel roi, quel empereur, auraient été capables d'arracher du cœur des hommes un mal si universel, si ancien, si profondément entré dans les habitudes et si agréable à la chair, puisqu'il ouvrait la porte à tous les vices qui sont les compagnons inséparables de l'idolâtrie? Dieu seul pouvait, par la force de son bras, opérer cette merveille.

Ce ne fut pas un moindre prodige d'amener les hommes à adhérer aux vérités qu'on leur enseignait. Et ici, laissant de côté le mystère de la très-sainte Trinité, du saint sacrement, de la création du monde, de la résurrection des corps et de tous les autres articles de la foi qui dépassent la faculté de la raison humaine, je parlerai seulement de l'incarnation et de la passion du Sauveur, ainsi que des circonstances qui s'y rapportent et qui en font connaître toute la grandeur. Que proposait-on en effet à la foi du monde? On lui parlait d'un homme regardé communément comme le fils de Joseph, un obscur charpentier, et d'une mère pauvre qui l'avait mis au monde dans une étable, et qui avait déposé ses membres naissants dans une crèche, seul berceau

dont elle pût disposer; cet homme, arrivé à l'âge parfait, avait évangélisé la terre, et il était alors si pauvre qu'il vivait des aumônes de quelques saintes femmes; lorsque le temps de sa passion fut arrivé, on le prit, on lia ses mains avec des cordes, et on attacha des chaînes à son cou, ce qui nous est représenté par le manipule que le prêtre met à son bras et par l'étole qu'il porte à son cou; on le traîna par les rues de Jérusalem jusque dans la maison du prince des prêtres où il eut à endurer toutes sortes de mauvais traitements, des soufflets, des coups de fouets, de honteux crachats; il passa là une nuit douloureuse pendant laquelle ses gardes s'appliquèrent à l'outrager et à blasphémer; le matin, ses bourreaux le dépouillèrent de ses habits et frappèrent ses innocentes épaules à coups redoublés; ensuite la soldatesque ameutée voulut s'amuser de lui comme d'un roi de théâtre, et ayant mis sur sa tête une couronne d'épines, sur son corps une robe de couleur, dans sa main un sceptre de roseau, elle fléchissait le genou devant lui et le raillait en lui disant : « Que Dieu te délivre, roi des Juifs. » On lui crachait au visage, on lui donnait des soufflets, on le frappait sur la tête jusqu'à ce que, pour consommer sa malice, le juge le condamna à mourir sur la croix; on posa alors sur ses épaules l'instrument du supplice; on le conduisit hors de la cité au milieu des imprécations du peuple qui le traitait d'imposteur, et là, en présence d'une foule innombrable, on le dépouilla de ses habits, et, dans cet état de nudité entière, on le crucifia entre deux voleurs : ce dernier supplice mit fin à sa vie, et il fut enseveli dans un tombeau qui ne lui appartenait même pas. Tel avait été Celui que les apôtres et les évangélistes prêchaient au monde. Y a-t-il rien de plus merveilleux que de voir ces envoyés de Dieu persuader à l'univers, en proclamant les bassesses de leur héros, que ce crucifié, cet homme mort d'une mort honteuse, entre deux scélérats, était le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre et seigneur de tout ce qui existe; que du haut de la croix où il souffrait, et du fond du tombeau où il était enseveli, il gouvernait les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles, et soutenait ce grand univers? Peut-on rien concevoir de plus extraordinaire selon le sens humain? Si

donc le monde entier, non pas seulement les masses ignorantes, mais les sages, les philosophes, les empereurs et les rois, Rome elle-même, cette souveraine de l'univers, ont embrassé cette foi, comment douter de l'intervention manifeste de Dieu dans ces miracles incontestables?

Un troisième prodige, non moins surprenant que les précédents, c'est que cette entreprise magnifique a été conduite et dirigée, non plus par des sages, des orateurs, des philosophes, des hommes nobles et puissants, mais par quelques pauvres pêcheurs regardés comme l'écume et le rebut du monde, sans éloquence, sans fortune, sans noblesse; qui ne verra que de tels hommes ne pouvaient, sans le secours de Dieu, réussir dans cette entreprise si fort au-dessus d'eux?

Mais ce dernier prodige prend une force nouvelle d'un quatrième tout aussi extraordinaire que lui. Ces pauvres pêcheurs, en effet, convertirent le monde à ces mystères si ardus et si difficiles, et la constance et la force de ceux qui crurent furent telles que ni la majesté des empereurs, ni l'horreur des tourments inventés par la fureur des hommes ou la rage des démons, ne purent les ébranler dans leur foi. Ces croyants n'étaient pas en petit nombre, on les comptait par milliers; hommes, femmes, enfants, tous allaient joyeusement à la mort plutôt que de sacrifier un seul point de leurs croyances. Qui ne voit que cette force étonnante ne venait pas de la terre, mais du ciel, et qu'elle n'était pas inspirée par la puissance humaine, mais seulement par la grâce divine?

A ces quatre prodiges ajoutons-en un autre non moins admirable. Ces mêmes pêcheurs, après avoir fondé la foi, transformèrent les coutumes des hommes, et, de cette gentilité corrompue par tous les vices, toutes les abominations, tous les désordres que l'idolâtrie entraîne avec elle, surgirent des hommes saints et des vierges pures, qui, après avoir mené sur la terre la vie des démons, donnèrent l'exemple d'une conduite angélique, ainsi que nous l'avons dit au chapitre seizième de cette partie où il est parlé de la réformation du monde. Comment des peuples si dépravés auraient-ils pu arriver à une vie si admirable, si souvent

annoncée et prédite par Dieu lui-même dans le prophète Isaïe, sans le secours de la protection de Dieu?

Ces cinq prodiges sont des miracles incontestables qui accompagnèrent la conversion du monde, que nous avons appelée le plus grand des miracles à cause des circonstances vraiment merveilleuses avec lesquelles elle s'est produite. Les miracles ordinaires rendent la santé au corps, qui s'éteint avec la vie; ceux-ci ont sauvé les âmes et changé les cœurs; les premiers n'atteignent que quelques personnes en particulier, les seconds servent au bien universel du monde, et, nous le savons, plus le bien est universel, plus il est divin.

Comment la providence de Dieu fait éclater sa sagesse dans cette œuvre si difficile de la conversion du monde.

Après cette grande merveille de la conversion du monde, le lecteur prudent se demandera sans doute comment la sagesse de Dieu s'est conduite dans cette œuvre étonnante. A l'admiration, disent les philosophes, succède la réflexion, et l'homme est naturellement porté à découvrir les causes des choses qui l'ont étonné. Il faut donc savoir qu'il a été écrit de la Providence divine qu'elle dispose et ordonne toutes choses avec suavité, *Sap.* VIII, 1, en procédant toujours par des moyens convenables et proportionnés aux fins qu'elle a en vue; nous allons voir cette parole vérifiée dans l'œuvre dont nous parlons.

Et d'abord, afin d'ouvrir la voie aux prédicateurs de l'Evangile, la Providence voulut que la plus grande paix qui fût jamais régnât alors sur le monde entier, réuni sous l'autorité d'un seul et même homme, l'empereur de Rome; le monde entier ne faisant qu'un seul peuple, la prédication de l'Evangile pouvait se répandre sans obstacle dans toutes les parties de l'univers, ce qui ne se serait jamais produit si le monde eût été divisé comme il l'est de nos jours en plusieurs royaumes ennemis ou rivaux. Cette paix et cet empire universels résultent clairement du dénombrement qui se fit au temps de César Auguste, à l'époque même de la naissance du Sauveur.

Elle prit soin, en second lieu, d'enseigner aux prédicateurs de

l'Evangile toutes les langues qui se parlaient dans le monde; comment sans cela ces pauvres Galiléens auraient-ils pu évangéliser la terre entière, alors surtout qu'il faut tant de temps pour apprendre et posséder parfaitement une seule langue?

Troisièmement, et c'est en ceci surtout que l'action de la Providence éclate davantage, le Saint-Esprit répandit dans l'âme de ces hommes tous les trésors et toutes les richesses de ses vertus et de ses grâces, une foi inexpugnable, une incomparable charité, un zèle ardent et un grand désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il leur donna surtout un si grand courage que, ni les périls, ni les travaux, ni les fers, ni les épreuves, ni les chemins, ni les tourments, ni les menaces des tyrans, ne les faisaient faillir ou chanceler dans leur entreprise. Au milieu des dangers de ces luttes sanglantes, le peuple privilégié préférait la mort à une fuite honteuse, tandis que le reste des hommes reculait facilement devant les premières épreuves; qu'on se souvienne de la conduite des apôtres eux-mêmes avant la venue du Saint-Esprit, aux jours de la captivité du Sauveur qu'ils abandonnèrent au pouvoir de ses ennemis. *Matth.* XXVI. Le premier d'entre eux, celui qui devait être le plus fidèle et le plus vaillant, renia trois fois son Maître, lorsqu'il aurait pu ranimer ses forces dans la pensée qu'il était le serviteur d'un homme qu'il savait être, par révélation, le vrai Fils de Dieu et qui, comme tel, avait quelques jours auparavant ressuscité dans son tombeau Lazare mort depuis quatre jours. *Matth.* XVI; *Joan.* XI. Ces souvenirs ne le préservèrent pas de sa faute et de son reniement. Mais après la venue du Saint-Esprit, lui et tous ses compagnons, malgré l'infériorité de leur origine selon la chair, furent animés d'une telle force et d'une si grande constance qu'ils moururent tous à la tâche; les uns eurent la tête tranchée, les autres furent crucifiés, les autres précipités de lieux élevés, les autres percés de lances, les autres écorchés vifs, les autres écrasés sous des pierres, les autres brûlés avec des lames de fer ardentes. Ils luttèrent tous, avec une constance admirable et divine, contre toutes les puissances du monde, et, quoique vaincus, ces hommes mêmes qui, avant la descente de l'Esprit-Saint, reniaient le Christ et l'abandonnaient à la moindre occa-

sion, triomphèrent du monde et le soumirent au glorieux empire de leur Maître. Saint Jean est le seul qui ne soit pas mort martyr, mais il en eut tout le courage, car il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante d'où il ne fut délivré que par miracle.

Quatrièmement, le Saint-Esprit donna aux apôtres un empire universel sur la nature et le démon, et le pouvoir de faire des miracles en guérissant subitement les malades, en ressuscitant les morts, et en délivrant les possédés. Le miracle fut l'arme principale avec laquelle la foi se fonda dans le monde; la sagesse divine voulut que les hommes fussent amenés à croire des vérités élevées au-dessus de la raison, en voyant s'opérer des œuvres qui dépassaient les forces de la nature, qu'il pouvait seul opérer, et par lesquelles il rendait témoignage à la doctrine que les apôtres enseignaient.

Mais non-seulement Dieu opéra des miracles par l'entremise des apôtres, il en fit d'innombrables en faveur des saints martyrs, qui convertirent souvent un grand nombre de ceux qui assistaient à leur supplice. Que de personnes, en effet, se sont converties au martyre de sainte Catherine, de sainte Marguerite, et d'une foule de saints et de saintes dont il est fait mention à chaque pas dans le Martyrologe? Quelquefois on voyait les juges eux-mêmes et les bourreaux se convertir à la foi, témoin ce que nous lisons dans le récit du martyre de saint Menne. Envoyé par Dioclétien à Alexandrie pour y apaiser une sédition redoutable, ce saint exécuta les ordres de l'empereur, mais ensuite il encourageait les chrétiens à la confession de la foi. Sur quoi l'empereur, indigné, envoya contre lui un juge très-sévère qui mit tant d'empressement et de zèle à obéir à son maître qu'en arrivant à Alexandrie il coupa la langue du saint et lui arracha les yeux. Mais le Seigneur, qui voulait opérer des merveilles, le guérit peu après, et lui rendit et sa langue et ses yeux. Le juge demeura confondu à l'aspect de ce miracle, et, touché par Dieu, il crut au Christ avec une grande fermeté, et fut mis à mort avec saint Menne.

Ce que nous lisons dans le martyre de la vierge Faustine est un miracle peut-être plus étonnant encore. A la mort de ses pa-

rents, sainte Faustine se trouva, dans la fleur de son âge, à la tête d'une grande fortune ; mais elle, méprisant et les richesses, et les plaisirs, et toutes les séductions des alliances qu'on lui proposait, embrassa la virginité, et passait sa vie tout entière dans le jeûne et les veilles, dans la prière, les aumônes et la lecture des livres saints. L'empereur Maximien, informé de ses résolutions, envoya vers elle un juge, nommé Eulase, avec mission de convertir la vierge au culte des idoles. Celui-ci avait déjà fait des efforts inutiles, lorsque, touché de Dieu et frappé des miracles que la vierge faisait, il embrassa lui-même la foi du Christ. Cette nouvelle mit le comble à la rage de l'empereur, qui fit partir aussitôt un autre juge, nommé Maxime, pour martyriser à la fois et la vierge et le juge qu'il avait d'abord envoyé. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus, et respectant aveuglément la volonté de l'empereur, le nouveau juge ordonna, en arrivant, de les jeter tous deux ensemble dans une grande chaudière d'eau bouillante; mais comme les martyrs n'éprouvaient aucun mal de ce tourment, le nouvel envoyé de l'empereur ne put résister aux charmes des miracles, et lui aussi, après avoir chaudement embrassé la foi, se précipita dans la même chaudière. Ainsi moururent à la fois, avec l'éclat des martyrs, une faible mais sainte femme et les deux juges qui l'avaient d'abord condamnée.

Les bourreaux se convertirent très-souvent comme les juges en présence des merveilles dont ils furent témoins. Quand mourut la vierge sainte Martine, huit des persécuteurs, voyant les anges reproduire en leurs corps tous les tourments qu'ils infligeaient à cette héroïque vierge, se convertirent à la foi, et, convaincus par ce miracle, renoncèrent aux idoles pour confesser la foi de Jésus-Christ ; ils furent, peu de temps après, livrés au martyre, comme on le rapporte au premier jour de janvier.

Par ce qui précède le lecteur chrétien comprendra ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre, à savoir, combien sagement la sagesse divine a conduit et dirigé l'œuvre de la conversion du monde. Elle est arrivée à ses fins par des moyens convenables et glorieux, sans lesquels le monde ne se serait jamais converti, et avec lesquels un nombre infini de peuples

ont embrassé la foi, et l'Evangile a été prêché dans toutes les nations de l'univers, même dans les plus policées et les plus illustres.

CHAPITRE XXVII.

Vingt-unième excellence de la foi et de la religion chrétienne : les prophéties qu'elles contiennent.

Une autre excellence de la foi et de la religion chrétienne, plus remarquable peut-être que les précédentes, consiste dans le témoignage des prophètes. Sans doute les miracles ont en eux-mêmes une énorme valeur, mais par rapport à nous les prophéties sont encore plus remarquables ; les miracles sont opérés depuis longtemps et s'adressent à notre foi ; mais les prophéties, quelques prophéties au moins, s'accomplissent chaque jour sous nos yeux, comme nous le verrons bientôt, et nous pouvons dire d'elles qu'elles sont des miracles perpétuels et toujours apparents. Cependant, comme il y a deux sortes de prophéties, les unes de l'ancien, les autres du nouveau Testament, nous parlerons à la fin de cet écrit des prophéties de l'ancien Testament, ne nous occupant d'abord que de quelques-unes du nouveau.

Parmi ces dernières, citons premièrement la prophétie admirable prononcée par le Sauveur lui-même quelques jours avant sa passion, en ces termes : « L'heure du jugement du monde est arrivée ; c'est maintenant que le prince de ce monde doit être chassé de son trône, quand je serai élevé en haut et placé sur la croix, j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 31, 32. Dans ces paroles le Sauveur annonçait les plus grandes merveilles qui se soient jamais accomplies dans le monde : la première, c'est qu'il devait détruire l'idolâtrie qui régnait dans le monde depuis tant de siècles et qui assurait au prince de ce monde, c'est-à-dire au démon, un règne et des adorations incontestées ; la seconde, c'est qu'il forcerait ce tyran cruel à abandonner son empire, en renversant ses temples et ses autels, chose que nous voyons parfaitement réalisée de nos jours. Combien grande, difficile et

avantageuse a été cette œuvre pour le monde entier, on n'a pas de paroles capables de le faire comprendre ; on pourra cependant s'en faire quelque idée par ce qui a été dit plus haut sur ce sujet. Tout ce que nous avons dit au chapitre XVI, au sujet de la conversion du monde, au chapitre XV sur la destruction de l'idolâtrie, au chapitre XIX sur les luttes des martyrs, le grand nombre de martyrs surtout qui sont morts à la tâche, nous peuvent faire entendre en quelque manière les difficultés et les grandeurs de cette redoutable entreprise. Toutes les puissances de l'enfer et du monde s'unirent pour en empêcher le succès ; mais enfin le Christ sortit victorieux, et arracha des entrailles de l'univers ce mal si profond et si universel. Ce fut là une des causes de sa venue sur la terre, car avant lui, aucune puissance créée, aucun monarque du monde n'avait rien pu contre une erreur si profonde et si universelle, qui trouvait une nouvelle force dans sa possession immémoriale de tant d'années. Saint Jean nous fait entendre cette vérité dans ces paroles : « Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour détruire les œuvres du démon. » I *Joan.* III, 8. Ce fut la première grandeur que le Sauveur prophétisa, et de nos jours nous la voyons entièrement réalisée.

Le Sauveur annonçait encore qu'aux faux dieux vaincus, succéderait le Crucifié qui serait adoré comme le véritable Dieu. Cette prophétie du Sauveur est admirable ; elle est pour notre foi une grande démonstration et un magnifique témoignage ; tout ce que nous avons dit jusqu'ici dans ce livre et tout ce que nous avons encore à dire ne donne pas plus de force à la vérité de notre foi que cette seule prédiction. Et qui ne serait profondément étonné en voyant l'éclat dont s'entouraient les dieux d'Italie et de Rome, de Grèce et de Babylone, de toutes les nations de l'univers enfin, leurs statues magnifiques, et les temples superbes élevés en leur honneur? Les empereurs romains, en revenant de leurs expéditions, ne manquaient jamais de venir rendre grâce aux idoles pour leurs triomphes et leurs victoires. Qu'est devenu ce magnifique temple de Rome appelé Panthéon, parce qu'il était dédié à tous les dieux? Et ce temple d'Éphèse,

consacré à Diane, et mis au rang des sept merveilles du monde? Et ce temple de Sérapis, ce grand dieu d'Alexandrie, avec sa statue d'un art et d'une grandeur si extraordinaire? N'ont-ils pas été tous renversés et livrés aux flammes? Où sont maintenant tous ces dieux autrefois si célèbres, Jupiter, Junon, Neptune, Minerve, Pallas, Lucine, Bérécinthe, Vénus et Vulcain son époux, et Mars, son complice adultère, Antinoüs, la déesse Flore, cette courtisane éhontée qui mourut dans le crime, et le dieu Priape, aux sacrifices duquel présidait la glorieuse mère du saint roi Asa dont il est fait mention dans l'Ecriture? Que sont devenues les idoles des autres nations, Bel, Baal, Baalin, Astaroth, Moloch, Dagon, Melchon, et tous ces monstres divinisés, que le monde adorait et qui avaient pour protecteurs acharnés tous les rois et tous les monarques de l'univers? Le Crucifié a triomphé de tous ces obstacles, il a renversé tous ces dieux, ruiné tout leur culte, et nous ne saurions même pas leurs noms, s'ils ne nous eussent été conservés dans les ouvrages des auteurs profanes où il en est fait mention.

Et cependant en cela ne consiste pas tout ce prodige, car les hommes, après avoir renversé ces faux dieux, adorèrent comme le vrai Dieu un homme crucifié entre deux voleurs! O merveille étonnante! Que l'homme cherche à connaître ce dont il doit s'étonner davantage, ou bien de ce que le Seigneur a ruiné l'idolâtrie dans la plus grande partie de l'univers, ou bien de ce qu'il a amené les hommes à adorer comme le véritable Dieu un obscur crucifié !

Car il faut remarquer qu'un grand mystère est renfermé dans ces paroles du Sauveur : « Si je suis élevé sur une croix, j'attirerai tout à moi. » S'il avait dit en effet : « Lorsque je serai ressuscité, ou que je monterai au ciel, ou que j'enverrai le Saint-Esprit, j'attirerai tout à moi, » on s'étonnerait moins. Mais donner comme cause de la transformation de l'univers, ce qui rebutait davantage les hommes d'embrasser la foi du Christ, voilà qui est étrange et vraiment extraordinaire. Ce mystère, nous l'avons exposé dans la quatrième partie de notre Introduction au Symbole, et nous nous contenterons de résumer ici ce

que nous avons déjà dit. Pour le bien comprendre, que l'on remette en son esprit le souvenir de toutes les merveilles operées en Egypte par Dieu, lorsqu'il voulut délivrer son peuple ; dans le désert, quand il l'y conduisit miraculeusement pendant quarante années ; lors de la conquète de la terre promise, enfin, en arrêtant les eaux du Jourdain, en combattant avec les Israélites contre leurs ennemis, en renversant les murailles de Jéricho, en arrêtant le soleil au milieu de sa course. Il faut encore se représenter l'appareil magnifique et la majesté dont s'entoura le Seigneur sur le mont Sinaï quand il voulut donner sa loi aux Hébreux ; les enfants d'Israël en conçurent une grande crainte et dirent à Moïse : « Parle-nous toi-même, nous voulons bien t'entendre, mais que le Seigneur ne nous parle pas de peur que nous ne mourions. » Moïse leur dit alors que si le Seigneur était ainsi venu, c'était pour imprimer dans leurs cœurs par la voie de la crainte, une impression durable qui les préservât à jamais du péché. Et en effet, en opérant ces merveilles, en révélant sa grandeur, Dieu voulait que son peuple fût pénétré pour lui d'une crainte salutaire, qu'il ne connût et ne servît que lui seul, qu'il n'adorât enfin jamais de dieux étrangers. Non content de cela, il éleva entre son peuple et la gentilité un mur de division infranchissable. Les Juifs différaient en effet des Gentils dans presque toutes leurs habitudes et leurs usages, dans leur nourriture, dans leur manière de labourer les champs et d'en cueillir les fruits, dans leurs vètements, dans l'observation du sabbat, et Dieu l'avait ainsi voulu afin qu'ils eussent en abomination ceux qui n'observaient pas les préceptes et surtout ceux qui n'étaient pas circoncis. C'est ainsi que, dans l'ardeur de la bataille, le roi Saül conjurait un de ses soldats de le tuer de peur de mourir des mains des incirconcis, I *Reg.* XXXI, tant ces derniers lui semblaient abominables. Dans les desseins de la sagesse de Dieu, cette horreur que les Juifs avaient pour tous ceux qui n'observaient pas leurs rites, devait être l'image de celle qu'ils devaient porter à leurs superstitions et à leur idolâtrie.

Certes la Providence avait été admirable dans les précautions qu'elle avait prises pour conserver les Juifs dans leur intégrité ;

mais où aboutirent tous les soins et toutes les injonctions de la loi? A peine ceux qui avaient été témoins des merveilles opérées par Dieu, furent-ils morts, que l'idolâtrie se répandit parmi le peuple fidèle, et avec l'idolâtrie tous les vices qui l'accompagnent.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, voyant l'inutilité de tant de prodiges pour convaincre les hommes, résolut de descendre du ciel sur la terre et de venir porter lui-même remède à ce grand désordre. Mais comment est-il venu cette fois? Ah! il ne s'entoure plus de tout l'éclat de son ancienne majesté, mais il prend tous les dehors de l'humilité la plus profonde. Il naît dans une étable, il choisit une crèche pour berceau; sa vie répond à ses douloureux commencements; sa mort enfin met le comble à ses abaissements et à son humilité comme nous l'avons vu un peu plus haut au chapitre XXV. En effet, il fut pris, lié, couvert de crachats, souffleté, fouetté, couronné d'épines, outragé, tourné en dérision, vêtu d'une robe blanche, comme un fou, ou couvert d'une robe de couleur, comme un roi de théâtre; mis au-dessous de l'infâme Barabbas, condamné à la mort de la croix comme un malfaiteur public, crucifié enfin tout nu entre deux voleurs. C'est dans cet appareil d'humiliation et dans cette bassesse surprenante qu'il ose annoncer qu'il attirera tout à lui et qu'il sera adoré comme le vrai Dieu. Si nous ne savions déjà l'heureux accomplissement de cette prédiction, pourrions-nous nous empêcher de dire : « Quoi donc! ce dehors et cette vie sont plutôt faits pour éloigner les hommes de ce Seigneur que pour le leur faire adorer? Et pourtant, au grand regret de la prudence et de la puissance humaines, les choses se sont passées autrement. Le Crucifié fut prêché et adoré dans toutes les nations de l'univers; il fut glorifié par le sang des martyrs qui moururent pour sa gloire et pour confesser son nom parmi tous les peuples du monde. Ce miracle, nous l'avons déjà vu, fut accompli par le ministère de quelques hommes obscurs et ignorants dont la plupart ne savaient même pas lire. Ceux qui crurent en lui, se détachèrent tellement du culte des idoles, qu'ils souffrirent toutes sortes de tourments plutôt que de les adorer, et finalement la victoire fut si complète qu'ils détruisirent l'idolâtrie dans

la plus grande partie du monde. Qui ne reconnaît là la vertu et la toute-puissance du bras de Dieu? Quelle merveille qu'une si grande humilité et une bassesse si profonde, aient produit dans le monde ce que les grands prodiges d'autrefois et les miracles opérés par Dieu n'avaient pu réaliser? Y a-t-il rien de plus étonnant que ces triomphes? Et pouvait-on attendre d'autres que de Dieu l'achèvement parfait de ces deux grandes entreprises?

Prophéties de la destruction de Jérusalem et fondation de l'Eglise.

Il y a encore dans l'Evangile une autre prophétie du Sauveur, très-souvent répétée, qui concerne la destruction de Jérusalem. Avant de s'offrir lui-même en sacrifice à son Père pour nos péchés, le Sauveur jeta des yeux de commisération sur cette ville où il allait mourir, et se représentant l'extrême calamité et la destruction entière qui lui étaient réservées à cause du crime qu'elle allait commettre en le mettant à mort, il s'attendrit, et pleura sur elle en disant : « Ah! si tu savais maintenant, et surtout aujourd'hui, ce qui peut t'apporter la paix. Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront de murailles, et ils t'enfermeront, et ils te presseront de toutes parts, et ils te renverseront par terre, et toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront point en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » *Luc.* XIX, 42-45. Dans ces paroles, et quarante-deux ans avant l'événement, le Sauveur prophétisait, non plus en général, mais d'une manière tout-à-fait précise, la destruction de Jérusalem. Il y annonçait tout ce qui a été écrit depuis, dans l'histoire de Josèphe, sur cette tragique catastrophe. Cet historien nous apprend en effet que la ville fut renversée de fond en comble, si bien que les voyageurs, en passant aux lieux où elle fut, ne se douteraient jamais que des hommes ont habité là; le même historien fait aussi mention d'un retranchement qui fut construit en trois jours, afin que nul ne pût entrer dans la cité ni en sortir. Le Sauveur fait encore mention, dans sa prophétie, du massacre des habitants de Jérusalem; or le carnage qu'on en fit fut si grand, qu'on ne cite pas depuis le déluge un siége, ni

une bataille où les morts aient été de moitié aussi nombreux que sous les murs de cette cité détruite. Il était juste qu'un crime aussi extraordinaire que la mort du Fils de Dieu reçût un châtiment extraordinaire, inouï. Le Sauveur a prophétisé ce même châtiment dans un grand nombre d'autres passages de l'Evangile. Il dit dans saint Luc : « Quand vous verrez des armées autour de Jérusalem, sachez que la désolation de cette ville est proche, parce que ces jours sont des jours de vengeance où tout ce qui est dans l'Ecriture s'accomplira. Malheur aux femmes qui dans ces jours seront enceintes et nourriront ! Car les tribulations de ce peuple seront grandes en ce temps-là ; les hommes tomberont sous le tranchant du glaive ; la colère de Dieu sera excitée contre eux, et ils seront amenés captifs dans tous les pays. » *Luc.* XXI, 20-24. Voilà une autre prophétie de la destruction et du carnage de Jérusalem, tombée de la bouche du Sauveur. Seulement il y est fait mention des captifs qui, au dire de Josèphe, furent au nombre de quatre-vingt-seize mille, tandis que ceux qui périrent par le fer ou la faim, s'élèvent, toujours au rapport du même historien, à un million cinq mille.

Le Sauveur annonça encore « qu'il fonderait dans le monde son Eglise, » que saint Pierre en serait le grand pontife et le premier pasteur, et « que les portes de l'enfer, c'est-à-dire toutes les puissances infernales, ne prévaudraient jamais contre elle. » *Matth.* XVI, 17, 18. Qui ne voit comment cette prophétie s'est parfaitement réalisée? Qui ne sait les tempêtes que tous les rois de la terre ont suscité contre l'Eglise? Mais elle, pauvre, humiliée et persécutée, supportant chaque jour des milliers de morts, non-seulement ne fut pas vaincue, mais sortit encore victorieuse de ses combats, et fit, de ses plus acharnés persécuteurs, ses plus vaillants apôtres ; ceux qui naguère persécutaient les chrétiens par amour des idoles, en vinrent à persécuter les idoles par amour des chrétiens.

Ailleurs il prophétisait « que le royaume de Dieu serait ôté à son peuple et qu'il serait donné à un peuple qui en porterait les fruits. » *Matth.* XXI, 43. Or ces deux prédictions se sont parfaitement accomplies ; le royaume de Dieu a été donné aux Gentils, tandis qu'il a été

enlevé aux Juifs, j'entends aux Juifs endurcis qui ont persévéré dans leur incrédulité, et qui n'ont plus ni temples, ni autels, ni prêtres, ni sacrifice, ni tabernacle, ni propitiatoire, ni table pour le pain, ni chandeliers d'or, ni voile pour le Saint des saints, ni vases sacrés, ni vêtements sacerdotaux, tout autant de choses qui se rattachent au culte et au règne spirituel de Dieu. La vérité de cette prophétie du Sauveur éclate d'une manière manifeste dans ces événements. Mais qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Juifs aient été privés du royaume spirituel, puisqu'ils n'ont même plus leur république et leur règne temporel? Les Gentils, par un admirable jugement de Dieu, ont été mis en possession de leurs dépouilles. A eux a été donnée la lumière de la foi, c'est-à-dire la connaissance du vrai Dieu, dont ils étaient entièrement privés; à eux ont été laissés et l'ancien et le nouveau Testament, et l'assistance du Saint-Esprit qui conduit et conduira l'Eglise jusqu'à la fin du monde; à eux enfin, les mérites et le sang du Christ, la vertu et la grâce des sacrements, et, par elles, la clef du royaume des cieux, le très-saint sacrement de l'autel surtout qui est la gloire, la médecine, la nourriture, la force, le conseil, le rafraîchissement et le trésor de la religion chrétienne, et le gage de la vie éternelle. Or cette foi, ces bienfaits, ces sacrements ont porté dans la gentilité des fruits admirables; ces peuples, naguère plongés dans la boue de tous les vices et incapables de porter d'autres fruits que le péché, cette nourriture immonde des démons dans l'enfer, commencèrent à fructifier pour la vie éternelle, et leurs admirables fruits, ce furent des martyrs innombrables, des confesseurs, des docteurs et des pontifes saints, des légions de moines pieux et des chœurs de vierges plus pures que les astres du firmament.

Voilà les fruits que produisit la gentilité par la vertu de ce royaume des cieux qui devint son partage. Et ceci, qui pourrait le nier? Ces prodiges si extraordinaires, ces œuvres si difficiles, nul ne pouvait les opérer dans le monde, nul surtout ne pouvait si sûrement les prédire avant qu'elles arrivassent, puisque la prophétie est le propre de Dieu, l'auteur et le fondateur de notre foi, cette foi qui participe à la fermeté et à la vérité de Celui qui l'a établie, c'est-à-dire de la vérité même.

Cette prophétie du Sauveur prouve clairement qu'il est le véritable Messie, et n'y aurait-il pas d'autres preuves, elle suffirait pour démontrer cette vérité. Il était écrit, en effet, que la conversion de la gentilité devait s'opérer de son temps. Entendons comment Dieu s'en exprime par la bouche de Malachie : « Mon amour n'est point en vous, et je ne recevrai pas de présents de vos mains ; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et l'on sacrifie et l'on offre en tous lieux une oblation pure à mon nom. » *Malach.* I, 10, 11. Pouvait-on prophétiser plus clairement ce que le Sauveur prophétise à son tour dans le passage que nous venons de citer? Or, puisque tout ce qui était prédit s'est accompli à la venue du Sauveur, ne s'ensuit-il pas que c'est lui qui est le vrai Messie sous lequel ces événements devaient arriver, et dont la venue devait être le signal de la conversion des nations à la connaissance du vrai Dieu, conformément à ce que le prophète Isaïe, dans tant d'endroits de sa prophétie, a si souvent chanté, célébré et annoncé ?

CHAPITRE XXVIII.

Vingt-deuxième excellence de la religion chrétienne : la multitude de saints qu'elle a produits.

La dernière excellence de la religion chrétienne, celle qui est une conséquence des précédentes et à laquelle toutes les autres se rapportent, c'est la multitude innombrable de saints qu'elle a produits, et dont nous finissons à peine de parler. Nous en avons dit quelque chose au chapitre seizième de cette seconde partie, où il est parlé de la conversion du monde après la venue et la passion du Sauveur, des vertus héroïques qui fleurirent en ces temps heureux, alors que le sang du Christ venait de laver la terre, que les apôtres prêchaient ou faisaient des miracles, et qu'en imposant les mains sur la tête des fidèles, ils leur donnaient le Saint-Esprit avec tous ses dons. Tout cela était nécessaire en des temps où il s'agissait de fonder, au sein de la gentilité, une Eglise qui avait contre elle tous les princes du monde.

Nous avons encore exposé en partie cette même excellence au chapitre dix-huitième de cette même partie, en traitant de la vertu des martyrs, de leur constance et de leur nombre. Ces martyrs, par l'éclat de leur sainteté d'abord, et surtout par l'effusion de leur sang et la grandeur de leurs tourments, ont rendu témoignage à la religion chrétienne dont ils sont l'ornement. Cependant tout ce que nous avons dit d'eux dans ces deux chapitres n'est rien en comparaison de ce qui a été écrit dans d'autres livres sur cette matière. Il faut, si on veut la connaître à fond, lire sept grands corps d'ouvrages du père Surius, où sont racontées les vies d'un grand nombre de saints et de saintes qui ont fleuri en divers temps et en divers lieux. Toutes les Histoires ecclésiastiques, toutes les Vies des saints Pères, toutes les Chroniques des ordres religieux, les Martyrologes enfin, et surtout ceux qui ont été écrits de nos jours pour réveiller, par les exemples qu'ils contiennent, la charité et la foi éteintes dans presque tous les cœurs; tous ces ouvrages sont bons à consulter et ont une valeur qui n'échappe à personne sur le sujet qui nous occupe. Sans fatiguer l'attention, ces Martyrologes offrent aux âmes fidèles, dans une lecture très-courte, des trésors de grâces et des vertus si extraordinaires, une si grande variété et une si étonnante multitude de saints et de saintes de tous les états et de toutes les conditions, des prêtres, des diacres, des religieux, des abbés de monastères, qu'en lisant, je ne dis pas l'ouvrage tout entier, mais seulement six ou sept chapitres, dans de saintes dispositions et avec l'intelligence que donne l'esprit de Dieu, ces âmes ne pourront contenir leur admiration à la vue de tant de vertus, d'une si grande abondance de grâces, de tant et de si belles fleurs exhalant une odeur suave de sainteté. Quelle consolation, quelle édification pour une âme dans un si doux spectacle! Par toutes les merveilles dont elle est témoin, elle comprend enfin combien fut grande l'efficacité du sang du Christ qui a donné naissance à tant de richesses et à tant de trésors.

On conclut de ce qui précède l'excellence de notre religion sainte.

Supposé la vérité de la doctrine que nous venons d'exposer, nous disons que la religion et la loi chrétiennes sont les plus excellentes de toutes celles qui ont paru dans le monde à cause des saints innombrables qu'elles ont produits. Et en effet, pour prendre un exemple de cette vérité dans les choses dont nous faisons chaque jour l'expérience, ne disons-nous pas que le meilleur maître est celui de l'école duquel sortent les élèves les plus nombreux et les plus instruits, et le meilleur médecin celui qui guérit le plus et le mieux ses malades? Or la loi n'a-t-elle pas pour mission de remplir ces deux offices? Elle est la maîtresse de notre vie, elle nous détache de nos vices, elle nous conduit dans le chemin des vertus; d'où il suit que cette loi sera plus parfaite qui formera un plus grand nombre de disciples vertueux et saints. Mais la loi est aussi le médecin des âmes faibles et malades, car de même que l'office de la médecine est de guérir les infirmités du corps, celui de la bonne loi, et par conséquent de la loi de grâce dont nous parlons, est de guérir les infirmités des âmes, c'est-à-dire ses appétits désordonnés et ses vices; et de même encore que la médecine se propose de rendre aux malades la santé, de même aussi la bonne loi a pour fin de rendre aux pécheurs la justice et la sainteté.

Que conclure de là? Evidemment s'il existe entre la bonne loi et la médecine des rapports si frappants, de même que nous disons d'une médecine qui guérit le plus de malades qu'elle est la meilleure, il faut avouer que la loi et la religion les plus excellentes seront celles qui rendront un plus grand nombre de pécheurs justes et saints. Et ici je ne distingue pas entre la religion et la loi, puisque c'est le propre de la religion d'honorer Dieu, et que nous l'honorons en ayant de ses grandeurs et de ses perfections une estime souveraine, et en vivant d'une manière conforme à la loi qu'il a imprimée dans nos cœurs en nous créant, et qui n'est autre que celle qu'il a gravée lui-même de sa main sur les tables de pierre.

Or, qu'il y ait eu dans notre loi et notre religion saintes un

plus grand nombre de saints et de justes que dans toutes les religions de l'univers, c'est une chose claire comme le jour. Loin de moi la pensée de comparer notre religion à toutes les superstitions des Gentils qu'ils pouvaient bien appeler religion, mais qui n'étaient que des sectes de perdition, ou encore aux doctrines des philosophes « qui, selon le langage de l'Apôtre, ayant connu Dieu par les merveilles du monde, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont évanouis dans leurs pensées et ont eu, par un juste jugement du ciel, leurs cœurs obscurcis, de telle sorte que ces hommes qui se disaient sages sont devenus fous. » *Rom.* I, 21, 22. Je ne la comparerai pas non plus à la loi des Maures, loi toute charnelle, qui promettait un paradis sensuel à ses adeptes pour l'autre monde, et leur permettait en celui-ci la polygamie sans mesure, sans compter qu'en ne faisant pas un crime de la simple fornication, elle ouvrait la porte à des désordres infinis. Dans toutes ces sectes perdues, il n'y a pas de traces de véritable sainteté, puisque celle-ci est inséparable de la charité.

Il reste donc que la comparaison ne peut s'établir qu'entre les deux lois données par Dieu lui-même, dont l'une est la loi naturelle et l'autre la loi écrite. Dans la première nous connaissons Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Melchisédech, Job, que l'Ecriture appelle saints. Sans doute elle eut bien d'autres justes dont l'Ecriture ne fait pas mention et que nous ne connaîtrons jamais. Mais ne suffit-il pas de se souvenir du déluge qui désola la terre aux jours de Noé, pour voir combien fut petit dans la loi naturelle le nombre des véritables justes? Et les paroles de Dieu à son patriarche : « Je l'ai vu juste devant moi au milieu de toute cette génération, » *Gen.* VII, 1, ne le disent-elles pas assez?

Dans la loi écrite le nombre des justes augmenta et s'accrut. Néanmoins, même aux temps où elle régnait, les péchés se multiplièrent au point que sur douze tribus, dix se livrèrent au culte des idoles et partant à tous les vices; c'est pourquoi Dieu les abandonna, leur enleva la terre qu'il leur avait donnée en partage, et les dispersa sur toute la surface de l'univers. Cepen-

dant les deux tribus fidèles de Benjamin et de Juda ne profitèrent pas de l'expérience d'autrui; loin de là, elles suivirent les mêmes égarements, et en punition des mêmes vices, furent réservées aux mêmes épreuves et envoyées captives à Babylone. On voit donc combien restreint était le nombre des justes sous cette loi, quoique saint Jean, au livre de ses révélations, compte dans chaque tribu d'Israël cent quarante-quatre mille élus et prédestinés, et qu'il soit à supposer que le nombre en est encore plus grand, puisque les saints innocents immolés en si grand nombre au temps d'Hérode, n'entrent pas dans cette appréciation. *Apoc.* VII.

Mais le même évangéliste qui signale dans les douze tribus d'Israël ce grand nombre d'élus, dit en parlant de la gentilité qui comprend toutes les nations de l'univers, qu'il vit une grande multitude de saints que nul ne pouvait compter, revêtus de robes blanches et portant des palmes en leurs mains. » *Apoc.* VII, 9. La couleur de leur vêtement représente la pureté de leur vie, et les palmes de leurs mains, la gloire de leurs triomphes. Le prophète Isaïe nous représente plus clairement encore la même vérité, quand il compare les fidèles de la gentilité à ceux du judaïsme. S'adressant donc à l'Eglise formée dans la gentilité, il l'exhorte à rendre grâce à Dieu pour cette fécondité et pour l'abondance de ses enfants : « Remercie et loue Dieu, ô toi, femme stérile qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants, car l'épouse abandonnée, c'est-à-dire la gentilité, est devenue plus féconde que celle qui avait un époux, » *Isa.* LIV, 1, c'est-à-dire que la synagogue, choisie par Dieu pour son épouse. Cette même Eglise, composée des enfants des nations, admire dans le même prophète, son ancienne stérilité changée en une fécondité surprenante, et tout étonnée de cette merveille, elle demande qu'on lui donne plus d'espace afin de réunir ses fils, dans ces paroles divines : « Un temps viendra où les enfants de la femme stérile répéteront : Le lieu est trop étroit, faites-nous une enceinte que nous puissions habiter. Et alors tu diras dans ton cœur : Qui m'a donné tous ces enfants, à moi qui étais

stérile et qui n'enfantais pas? J'étais chassée de mon pays et captive, qui les a nourris? J'étais seule et abandonnée, d'où me sont-ils venus? » *Isa.* XLIX, 20, 21. Dans ce passage du Prophète, nous voyons comment l'Eglise, formée de tous les peuples de la gentilité, et qui était autrefois stérile parce qu'elle ne donnait pas des fils à Dieu, s'étonne de voir tant d'infidèles devenus fidèles, et admire que ces hommes dont l'ancienne malice rappelait celle des démons puissent maintenant imiter les anges par la pureté de leur vie.

Or, pour en revenir au sujet principal de ce chapitre, je dis que l'infinité de saints qu'a produits l'Eglise chrétienne, donne à notre foi un témoignage si inébranlable, qu'encore qu'elle n'eût ni les miracles, ni les prophéties, ni toutes les excellences dont nous avons parlé dans cette seconde partie, il n'en faudrait pas davantage pour reconnaître sa vérité. Il est évident, en effet, après ce qui précède, que depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, il n'y a eu ni religion, ni loi, ni doctrine qui aient produit un si grand nombre de saints et de saintes en tout genre de sainteté que la nôtre.

Voici maintenant comment je raisonne. Comme il est incontestable qu'il y a une religion certaine et véritable, qui honore et glorifie Dieu, et qu'il y a eu sur la terre bien des cultes, par lesquels les hommes ont prétendu l'adorer, cette religion sera la certaine et la vraie, où brilleront le plus de saints et de saintes au nombre de ses fidèles, puisque la fin de la loi et de la religion vraies, ainsi que nous l'avons dit, est de rendre les hommes vertueux et saints. Il n'y a pas de voie de raisonnement plus sûre et plus commune que celle qui cherche à connaître les causes par les effets qu'elles produisent, comme on connaît l'arbre par ses fruits. L'effet et l'office propre de la vraie religion étant, comme nous l'avons dit, de rendre les hommes saints et vertueux, qui peut douter que la loi et la religion des chrétiens ne soient les véritables, puisqu'elles ont été dans le monde, nous l'avons vu, une immense pépinière de tout genre de sainteté et de vertu?

CHAPITRE XXIX.

Conclusion de cette seconde partie.

Tout ce que renferme cette seconde partie nous découvre la dignité, l'excellence et la beauté de notre foi et de notre religion saintes, elle confirme dans la foi ceux qui ont reçu du Ciel cette lumière divine, en leur montrant clairement la vérité de ce que disent les théologiens, qu'encore que les articles de notre foi ne soient pas évidents, néanmoins il est évident qu'il faut les croire sans hésiter, d'une manière inébranlable, comme s'ils avaient été évidemment démontrés.

Et afin de mieux entendre cette doctrine, souvenons-nous de trois vérités infaillibles, exposées dans la première partie de cet ouvrage. La première, c'est qu'il y a un Dieu, si élevé et si grand de sa nature qu'on ne peut rien imaginer qui lui soit supérieur; que ce Dieu est le suprême Seigneur de l'univers, qu'il gouverne le monde et que nos vies se soutiennent par les bienfaits de sa providence. La seconde vérité découle de la première; elle consiste en ce qu'il faut honorer Dieu par-dessus toutes choses tant à cause de la grandeur de sa majesté, qu'à cause de ses innombrables bienfaits, puisque nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être. La troisième vérité, qui est une conséquence de la précédente, consiste en ce qu'il doit y avoir nécessairement dans le monde un culte et une religion dignes de Dieu, qui le servent et l'honorent légitimement d'une manière conforme à sa grandeur et à sa majesté divines. Ces trois vérités sont claires et certaines, même à la simple lumière naturelle, et semblent ainsi échapper à tout doute et à toute négation.

Reste maintenant la quatrième vérité; elle a été longuement démontrée dans cette seconde partie, et d'après l'opinion générale des théologiens, elle est aussi évidente que les autres vérités; par elle se prouvent la véritable foi et la religion chrétienne, puisqu'en elles concourent toutes les excellences que doit avoir une parfaite religion, et toutes à un degré souverain de perfec-

tion. En effet, résumons en peu de mots ce qui précède, il n'y a pas de religion qui ait de la bonté, de la toute-puissance, de la providence et de toutes les grandeurs de Dieu, une idée plus haute et plus magnifique; aucune n'a des lois plus excellentes, des conseils plus spirituels et plus divins; aucune, si ce n'est elle, ne possède des sacrements qui donnent la grâce pour secourir et fortifier notre faiblesse; aucune ne favorise davantage la vertu, et ne flétrit plus odieusement le vice; à la première elle promet des récompenses infinies; elle menace la seconde des plus horribles châtiments; aucune enfin n'a produit dans le monde des effets plus excellents, car elle en a arraché l'idolâtrie, et elle y a admirablement modifié les coutumes des hommes. Mais il y a plus : il n'est pas de religion qui ait été défendue, prouvée, soutenue par de si nombreux et de si éminents docteurs; il n'en est pas pour la vérité de laquelle tant de martyrs aient versé leur sang; il n'en est pas qui repose sur une si grande multitude de miracles, alors qu'un seul suffisait pour en confirmer la vérité; il n'en est pas enfin dont la vérité ait reçu le témoignage de tant de prophéties, puisque toutes celles de l'ancien et nouveau Testament tournent à sa gloire. Or, si l'on connaît l'excellence des causes par celle des effets qui en procèdent, et si c'est un effet de la véritable religion de rendre les hommes vertueux et saints, c'est une chose notoire que dans aucune des religions qui ont paru sur la terre, il n'y a un si grand nombre de saints en tout genre de sainteté, et surtout de martyrs; ces derniers, outre la sainteté de leur vie, ont donné à notre foi le témoignage de leur sang.

Voilà des vérités qu'aucun homme de sens ne pourra nier. Nous venons de voir, lecteur chrétien, quelles sont les propriétés et les excellences d'une véritable religion, et comment elles se trouvaient toutes parfaitement réunies dans notre sainte foi. Chacune d'elles, en effet, est une voix qui prêche cette vérité, et toutes réunies produisent dans les âmes pures et saintes une consonance et une mélodie très-suaves. De même, en effet, que la mélodie de la musique corporelle résulte de plusieurs sons confondus en une merveilleuse unité, de même toutes ces excellences, chacune avec sa considération propre, s'unissent pour

rendre un solennel témoignage à la vérité de notre foi. Cette douce musique spirituelle est d'autant plus suave que la musique corporelle, qu'elle se rapporte à une fin plus élevée, c'est-à-dire à la connaissance de la vérité première et souveraine.

Or toutes ces excellences, que sont-elles, si ce n'est des preuves de notre foi, des témoignages de la vérité, des preuves nouvelles de notre religion, des marques de la présence du Saint-Esprit qui la dirige, la gloire du Christ qui l'a fondée, le secours des chrétiens et l'espérance des affligés? Plus la foi est ferme, plus l'espérance qui la suppose, est puissante, et l'espérance est un port assuré pour tous les égarés et un remède commun à tous les maux.

Que la doctrine ci-dessus exposée est pour les imparfaits un puissant motif d'espérance.

Avant de terminer ce chapitre je veux satisfaire aux désirs de quelques hommes amis d'eux-mêmes, qui, encore qu'ils servent Dieu notre Seigneur à cause de ses perfections, ne perdent pas de vue les récompenses éternelles. Eux aussi, témoins de ce dont nous venons de parler, reconnaîtront facilement que la religion chrétienne est la plus parfaite de toutes celles qui ont paru dans le monde, et que pour ce qui concerne Dieu, les chrétiens ont la conscience tranquille, puisqu'ils l'honorent aussi bien qu'il puisse être honoré. Cette considération suffira pour ceux qui aiment Dieu parfaitement, sans avoir en vue leurs intérêts temporels ou éternels. Mais il en est qui ne sont pas arrivés à ce degré de charité, et ceux-là pourront fortifier leur espérance au moyen de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; il est évident en effet après ce qui précède, que tous les articles de notre foi sont d'une vérité infaillible, et parmi ces articles, les principaux enseignent qu'il y a des châtiments et des récompenses pour les méchants et pour les bons, ce qui est le principal fondement de notre foi et de notre confiance.

Mais afin de soutenir davantage le courage de ces âmes faibles, et de confirmer plus solidement cette vérité, je mettrai de côté toutes les raisons qui prouvent la providence de Dieu, et je m'attacherai à une seule, en profitant de tout ce qui a été dit

jusqu'ici sur la victoire des martyrs qui ont souffert pour la gloire de Dieu. Je prie donc le lecteur prudent de jeter les yeux sur les cruautés par lesquelles les tyrans défendaient le plus grand des péchés du monde, l'idolâtrie, et aussi sur la foi admirable et la constance des martyrs qui souffraient pour la gloire et l'honneur du vrai Dieu. Qu'il songe surtout à Dioclétien, ce tyran perfide qui baigna la terre du sang des martyrs, que dis-je? qui couvrit la terre d'un déluge de ce sang précieux, en mettant en usage des tourments inconnus jusque-là dans le monde et exercés avec une constance qui ne se démentait pas, au profit des statues des démons dont il avait fait ses dieux; qu'il pense d'autre part à l'innocence, à la sainteté, à la fidélité des saints martyrs qui enduraient, avec une constance intrépide, les plus affreux supplices. Qu'il juge, après cela, s'il serait raisonnable que le plus juste des juges laissât tant d'infamies sans châtiments et de si admirables vertus sans récompenses! Peut-on rien concevoir de plus indigne de cette bonté et de cette justice sans bornes, qui aime si ardemment les bons et qui déteste d'une haine si profonde les méchants et les pervers?

C'est par cette considération que l'Apôtre consolait les fidèles de Thessalonique, en les félicitant de leur foi et de leur patience au milieu des persécutions et des tribulations qu'ils avaient à soutenir : « Cette foi et cette patience, leur disait-il lui-même, sont des marques du juste jugement de Dieu, car il est juste qu'il rende l'affection à ceux qui vous affligent, et que vous qui êtes dans la tribulation, vous soyez récompensés. » II *Thes.* I, 4-7. Le patriarche Abraham disait la même chose à Dieu, lorsque celui-ci se préparait à détruire Sodome et Gomorrhe. « Eh quoi! Seigneur, lui dit-il, perdrez-vous l'innocent avec le coupable, le juste avec le criminel? Non, Seigneur, cela ne vous convient pas, vous qui jugez la terre en toute justice et en toute équité, vous ne porterez pas cette sentence. » *Gen.* XVIII, 23-25. Dans ces paroles le grand patriarche veut exprimer combien il serait indigne de la justice de Dieu de traiter le bon comme le méchant, le juste comme l'injuste, et de donner le même sort à des hommes dont la vie fut si différente.

Joignons à cet exemple celui du roi Hérode et de saint Jean-Baptiste. Hérode, séduit par la danse d'une courtisane, donna ordre de couper la tête à Jean-Baptiste et de la lui porter dans un plat d'or. Jean-Baptiste reprochait à Hérode sa mauvaise vie et lui disait qu'il ne lui était pas permis d'épouser la femme de son frère, tant que le mari de cette femme vivrait. Que l'homme sage juge encore ici lui-même s'il était juste que l'homme le plus saint qui est né d'une femme, après être mort dans les fers et avoir eu la tête tranchée, ne reçût aucune récompense, et que ce tyran, adultère et incestueux, continuât à vivre heureux sur son trône, après avoir donné la mort à un grand nombre de ses concitoyens, volé et pillé les pauvres? Que dire aussi de l'autre Hérode qui trempa la terre du sang des saints innocents et des larmes de leurs pères ou de leurs mères? Etait-il juste que la divine Providence laissât sans châtiment de si horribles cruautés? On peut poursuivre soi-même le parallèle et rapprocher des hommes les plus cruels qu'il y ait eu au monde, les hommes les plus saints, ceux dont la vie a été plus austère; toujours on verra que les premiers n'ont pas reçu sur la terre la récompense de leurs vertus, ni les seconds le châtiment de leur malice. Les choses étant ainsi, comment cette souveraine bonté qui gouverne le monde pourrait-elle tolérer un si grand désordre, s'il n'y avait une autre vie où ces inégalités cessent et où la justice se rétablit?

CHAPITRE XXX.

De la pratique et des fruits de la foi.

Ce que nous avions à dire sur la foi étant fini, il sera bon de raisonner un peu sur ce qui précède et de descendre à la pratique, c'est-à-dire aux fruits que la foi produit. Il est constant d'après ce que nous avons déjà dit, et ce que nous dirons encore dans les deux parties suivantes, que notre foi est certaine et véritable, et par conséquent que tous ses articles et tout ce que Dieu nous a révélé dans les saintes Ecritures sont vrais comme

elle, et que la terre et le ciel passeront plutôt qu'un seul iota de son symbole.

Or un des principaux articles de notre foi nous enseigne que le Fils unique de Dieu est descendu du ciel sur la terre, qu'il a pris véritablement une chair humaine, qu'il conversa en ce monde avec les hommes, qu'il travailla au salut des hommes et à la gloire de son Père éternel; qu'à la fin de sa vie il endura une des morts les plus ignominieuses et les plus douloureuses dont on puisse avoir l'idée, qu'avant de mourir il fut fouetté, couvert de crachats, souffleté, couronné d'épines, tourné en dérision, mis au-dessous de Barabbas, et enfin crucifié tout nu entre deux scélérats. La foi nous enseigne tous ces mystères.

Et maintenant, si vous me demandez la cause d'un si épouvantable châtiment, je vous dirai avec l'Apôtre « que le Sauveur souffrit toutes ces choses, afin de nous délivrer de nos péchés, et de créer dans le monde un peuple pur et fervent consacré au service de Dieu, et actif dans toutes les bonnes œuvres, » *Tit.* II, 14, ou, en d'autres termes, afin de rendre les hommes ennemis du péché et amis de la vertu. Les choses étant ainsi, peut-on rien imaginer de plus propre à exciter dans le cœur des hommes la haine du vice et l'amour de la vertu que cette œuvre si extraordinaire? Tous les bons livres qui ont été écrits et qui s'écriront jamais dans le monde se proposent ce double but; mais tous ensemble n'ont pas su flétrir le vice, ni découvrir l'importance de la vertu, comme le mystère de l'Incarnation et la passion du Fils de Dieu. Cela est si vrai que si le Seigneur notre Dieu avec sa toute-puissance et sa sagesse avait voulu par une œuvre éclatante déclarer aux hommes la dignité et l'excellence de la vertu, l'horreur et l'énormité du péché, ainsi que la haine qu'il en a, il n'aurait pu rien faire de mieux que de descendre du ciel sur la terre et de souffrir ce qu'il a souffert sur la croix dans ce but. Si un grand roi envoyait son fils à Rome pour y traiter avec le Pape quelque affaire importante, au risque de le voir tomber en mer entre les mains des corsaires, nous nous écrierions tous : « Elle est grande cette affaire pour laquelle il faut un tel ambassadeur et qu'on n'ose confier à aucun per-

sonnage du royaume, alors surtout qu'on s'expose à de si grands périls. Qui sera donc assez aveugle pour ne pas reconnaître à cette marque, de quelle dignité et de quelle importance doit être l'affaire de la vertu, en voyant le Fils souverain de Dieu, naître sur la terre et mourir pour sanctifier les hommes et leur faire aimer la vertu? Dieu avait souvent déclaré la grandeur de cette importante affaire par la bouche de ses prophètes et par la création, puisqu'il avait créé le monde pour le service de l'homme, et l'homme pour celui de son créateur; mais que sont toutes ces manifestations divines? une ombre, auprès de celle du Fils de Dieu venant en ce monde et mourant comme il est mort.

Que si, pour accréditer et pousser vigoureusement cette affaire, ce Seigneur souverain du ciel est descendu sur la terre, comment flétrir l'aveuglement de ceux qui, croyant à cette vérité, font si peu de cas de la mission du Sauveur? Il y a en effet une foule de chrétiens indifférents et oublieux de leur foi, qui regardent ce devoir comme le dernier de leurs soins et la moindre de leurs affaires. Ah! si cet ineffable mystère ne suffit pas pour les tirer de leur apathie profonde, qui est-ce qui aura cette puissance? Celui qu'un tel mystère ne peut pas émouvoir, par quoi sera-t-il ému? Celui qui demeure sourd à ces cris aigus, quelles voix pourra-t-il entendre? Celui qui ne trouve pas là un remède à son insensibilité, d'où pourra-t-il l'attendre? Qui ne connaîtra enfin à la vue de ces mystères la laideur et la difformité du péché, et la haine incompréhensible que Dieu lui porte puisqu'il a consenti à voir son Fils mourir sur une croix afin d'y crucifier le péché et de l'arracher du monde? Telle est en effet l'injure faite à Dieu par le péché, que sa justice ne pouvait trouver une satisfaction suffisante à cet outrage que dans l'effusion du sang de son Fils unique.

S'il en est ainsi, comment ceux qui croient à cette vérité commettent-ils si facilement tant et de si grands péchés, sans scrupule, sans remords, comme s'il n'y avait en eux rien de répréhensible? D'où viennent cette indifférence pour Dieu et le mépris qu'on fait de lui et de tout ce qu'il a souffert pour nous faire connaître la haine qu'il porte au péché? On ne s'étonnerait pas

si un païen, qui n'a aucune connaissance de ce mystère, tenait cette conduite; mais un chrétien qui sait, non plus par de vaines conjectures, mais par l'infaillible vérité de la foi, combien Dieu a le péché en horreur, comment peut-il sans crainte commettre tant de péchés, passer dans le crime la plus grande partie de sa vie, se lever et se coucher avec la conscience souillée, et n'éprouver de sa conduite aucun remords qui trouble son sommeil ou lui fasse trouver la vie à charge? C'est un mystère d'iniquité au-dessus de toute expression; il faut pleurer avec des larmes amères un endurcissement aussi profond, à l'exemple de tous ceux qui sont animés d'un grand zèle pour le salut des âmes, et en particulier de notre glorieux père saint Dominique, qui se sentait comme intérieurement consumé par un feu dévorant en voyant la perdition de tant d'âmes et la facilité avec laquelle elles commettaient tant de péchés. Que peuvent espérer ces coupables de la justice de Dieu quand ils paraîtront devant lui au dernier jour, chargés de tous les crimes qu'ils auront commis, puisqu'il ne pardonne même pas à son Fils unique les péchés des autres dont il s'est volontairement chargé? « Si on traite ainsi le bois vert, comme dit le Sauveur lui-même, comment traitera-t-on le bois sec? » Oh! quel mauvais moment ne passeront pas à cette heure ceux qui ont offensé Dieu pendant toute leur vie! Que répondront-ils à Dieu lorsqu'il leur demandera compte du sang de son Fils répandu pour effacer leurs crimes?

Des peines et des récompenses que la foi nous propose pour nous faire aimer la vertu et détester le vice.

Comme la plupart des hommes sont moins sensibles à la voix du devoir qu'à celle de l'intérêt, passons à un article de notre foi qui traite de cet intérêt. Cet article, d'après le symbole de saint Athanase, consiste à croire que les bons iront à la vie éternelle, et les méchants au feu éternel. C'est toujours, quoique par un motif différent, les mêmes choses qu'on nous propose: nous faire aimer la vertu par l'attrait de la récompense, nous faire haïr le vice par la crainte des châtiments. L'Apôtre nous dé-

clare l'excellence de la récompense promise quand il dit que « ni l'œil de l'homme n'a jamais vu, ni son oreille entendu, ni son cœur compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » I *Cor.* II, 9. On jouira dans cette félicité sans bornes de biens innombrables, mais le plus grand de tous, comme nous l'apprend saint Jean, « sera de devenir semblable à Dieu dans les joies de sa gloire. » I *Joan.* III, 2. La gloire de ce souverain Seigneur étant de voir sa divine essence et de jouir de sa grandeur et de sa beauté infinies, il en sera de même des élus qui l'aimeront, et qui jouiront d'elle, comme il en jouit lui-même, encore qu'ils ne la comprennent pas aussi parfaitement qu'il la comprend lui-même. Les justes auront une gloire proportionnée à leurs mérites et à leurs travaux, et cette gloire, remplissant leurs âmes, les empêchera de rien désirer au-delà ; mais avec elle, ils participeront encore à toutes les joies des autres bienheureux, et comme ces joies sont innombrables, leur bonheur sera au-dessus de toute expression. Voyez comment agit une mère ; elle est dans l'allégresse de toutes les distinctions qu'on accorde à son fils, elle s'en réjouit comme si c'était à elle que ces distinctions s'adressassent. Que sera-ce donc des joies mutuelles des saints dans ce séjour bienheureux où la charité aura atteint sa perfection? Comme chacun des élus sera heureux du bonheur et de la gloire de tous les autres, puisqu'il les aimera bien plus qu'une mère n'aime ses enfants! On peut bien chercher à exprimer ces choses, mais on ne peut les comprendre.

Quand l'âme du juste entre donc dans cette glorieuse compagnie, quand elle se voit au sein de tant de joie et surtout quand elle voit Dieu face à face et qu'elle contemple sa beauté sans bornes, en portant ses regards sur la vie dont elle vivait naguère, en voyant la magnifique récompense accordée à ses petits travaux, il me semble, s'il était possible, qu'elle doit tenir à Dieu ce langage : « O Seigneur, ignorant et grossier que j'étais, je ne connaissais pas la grandeur du bien que vous me réserviez et je vous servais avec négligence; maintenant que je vous ai vu et que je connais votre infinie beauté, je voudrais, si cela se pouvait, reprendre mon corps et souffrir mille morts pour

la gloire d'un Dieu qui a tant fait pour moi. » Les saints ne tiennent pas ce langage, parce que leur bonheur les met au-dessus de tout désir; mais ainsi doit parler la grandeur de leur amour et de leur récompense. Telle est en résumé la récompense que Dieu donne dans cette bienheureuse patrie à ceux qui le servent.

On peut dire la même chose, quoique d'une manière différente, de la peine dont la justice divine menace les méchants. De même, dit saint Augustin, qu'il n'y a pas en cette vie de joie comparable à celle des bienheureux, il n'y a pas non plus de souffrance pareille au châtiment des damnés. Sans doute qu'il y a dans l'état de la réprobation des peines de toute nature, proportionnées à la perversité du péché commis; cependant les théologiens réduisent à deux principaux, les châtiments qu'éprouvent les méchants dans l'éternité. Ils appellent le premier la peine du dam, qui consiste à être privé pour toujours de la vue de Dieu, et la seconde la peine du sens, qui n'est autre que le feu dévorant qui brûle maintenant les âmes et qui tourmentera plus tard, après la résurrection générale, même les corps. L'horreur du lieu qu'ils habitent ajoute encore à leurs supplices; ils souffrent de se voir dans l'enfer, ce lac sans rivages et sans fond, comme dit saint Isidore, plein d'un feu incomparable d'où s'exhale une infection qu'on ne saurait supporter, et où règnent d'innombrables douleurs et d'épaisses ténèbres; l'ordre est banni de ce séjour; on n'y voit qu'horreurs et craintes éternelles, car tous les maux y sont réunis et tous les biens en sont exclus. S'il en est ainsi, y a-t-il rien de plus pénible, comme l'observe un saint, que de dire un non éternel à tout ce qu'on désire, et un oui forcé à tout ce que l'on hait? Comment donc les hommes qui ont la foi peuvent-ils ne pas redouter ces châtiments, ces flammes, ce feu, ces plaintes et ces grincements de dents? « Qui de vous pourra habiter dans le feu dévorant, qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles? » *Isa.* XXXIII, 14. Qui pourra vivre au milieu de ce feu meurtrier? Qui pourra se coucher sur ce lit dévorant, entouré de tous côtés de flammes ardentes? Un homme qui se jette dans la mer est tellement plongé dans les eaux, que tout ce qu'il touche avec ses pieds, ses mains et son

corps est de l'eau; ces malheureux sont plongés dans l'enfer dans un océan de flammes qui tourmentent les corps attachés en ce monde à toutes sortes de vices. Quel ne sera pas alors le dépit des damnés! Quelles ne seront pas encore la fureur et la rage de ceux qui, pour n'avoir pas voulu refréner les appétits de la chair, brûlent au milieu des flammes, sans se voir jamais consumés par elles?

Et puisque nous sommes si charnels que nous n'entendons les choses de l'autre vie que par celles que nous voyons dès celle-ci, on me permettra de citer ici un des exemples que j'ai déjà signalés en parlant du martyr de saint Eustache. On enferma ce saint avec sa femme et ses enfants dans un bœuf de métal sous lequel on alluma un ardent brasier, afin d'ajouter aux tourments qu'il supportait la vue déchirante du supplice de son épouse, de ses fils et de ses deux frères. Qui ne frémit au récit de si horribles souffrances? Quoi qu'il en soit, elles nous donnent une faible idée de la rigueur des feux de l'enfer; et si nous éprouvons un si grand effroi devant un supplice qui dure à peine une ou deux heures, que n'éprouverons-nous pas à la pensée d'un supplice qui doit durer toute l'éternité?

Et pour qu'on ne s'imagine pas qu'en entrant dans ces détails j'aie voulu faire naître dans les âmes de vaines terreurs, jetons les yeux sur les vies des saints et voyons quels furent en eux les fruits de cette crainte salutaire. Saint Jérôme, après avoir décrit les austérités de sa vie dans les profondeurs du désert, confesse qu'il avait embrassé les rigueurs d'une pareille existence à cause de la crainte qu'il avait des peines de l'enfer. Il affirme la même chose des moines nombreux qui partageaient les mêmes mortifications et qui estimaient un régal excessif de manger des aliments cuits au feu. Ainsi tremblent et se préparent à rendre leurs comptes ceux que l'Esprit-Saint dirige et enseigne.

La crainte des peines éternelles étant si salutaire et si utile pour refréner les appétits de la chair, je demande au lecteur pieux de ne pas trouver étrange que j'ajoute quelques exemples à ceux que j'ai déjà cités. Une personne vertueuse me disait un

jour qu'on lui avait appliqué un cautère de feu dans une oreille comme remède d'une sciatique dont elle souffrait beaucoup ; les douleurs que le fer et le feu lui avaient fait éprouver dans ce court espace de temps avaient été si vives, qu'elle m'assurait que si notre Seigneur lui donnait le choix entre ces deux choses : se résigner à supporter de nouveau de pareilles souffrances, ou bien embrasser la religion la plus sévère qu'on puisse rencontrer, elle aurait préféré le second choix au premier. Si, pour échapper à ce tourment d'un instant, cet homme consentait à accepter une manière de vivre pénible et dure, comment le chrétien n'observerait-il pas les dix commandements de Dieu pour échapper, non plus à un feu transitoire et léger, mais aux flammes éternelles? Y a-t-il comparaison entre l'un et l'autre supplice? En quoi ce feu, qui dure à peine le temps d'un *Ave Maria,* ressemble-t-il à cet autre feu qui durera éternellement, autant que Dieu, mais loin de lui? Quoi de plus désolant que de voir des chrétiens s'exposer aux rigueurs de cet éternel supplice, en n'observant pas les dix commandements? Où donc est ici leur jugement? Qu'ont-ils fait de la prudence? Où est la raison? Où est au moins l'amour-propre qui veille tant sur ses intérêts?

J'admire quelquefois ce que font quelques malades pour recouvrer la santé. Les uns se laissent couper une jambe, et perdent volontiers une partie de leur corps pour sauver l'autre ; les autres consentent à se laisser attacher sur une échelle pour remettre à sa place un membre démis, quelque douleur que cette opération fasse éprouver ; ceux-ci supportent qu'on fouille jusque dans l'intérieur de leurs corps pour extraire des pierres qui se forment dans la vessie. Ils endurent ces atroces souffrances, même avec l'incertitude de leur guérison ; car souvent ils expirent sous les coups de la douleur, et ajoutent à un affreux tourment supporté la perte de leur vie. Si vous demandez pourquoi les hommes se soumettent à ces épreuves, ils répondront qu'ils n'ont qu'un but, sauver leur vie. Et quelle vie? Cette vie corporelle que nous vivons tous, sujette à plus de misères que nous n'avons de cheveux sur nos têtes. Les hommes s'estiment si

heureux de vivre, qu'encore que leur vie soit si fragile et si misérable, ils s'exposent, même dans l'incertitude de la conserver, à d'horribles souffrances. Et après cela, qui ne s'étonnerait de voir ce à quoi les hommes s'exposent pour une vie si rapide, si incertaine et si misérable, tandis qu'ils ne font rien pour cette vie éternelle, tranquille, heureuse, pleine de toutes les joies et de toutes les richesses que le cœur humain peut désirer? C'est une chose incompréhensible, qui déconcerte l'imagination et dépasse toute intelligence saine. Que ceux-là donc qui désirent se sauver et qui ont éprouvé en eux-mêmes ou vu souffrir par d'autres quelques-unes des douleurs dont je viens de parler ou d'autres plus ordinaires, comme la goutte, un point de côté, des maux de dents, se représentent combien il sera douloureux d'être en proie pendant toute l'éternité, c'est-à-dire pendant des millions de millions d'années, à une seule de ces souffrances, et comprennent par là avec quels soins empressés il faut éviter un si grand mal. Il est certain, en effet, qu'alors même que tout le supplice de l'enfer consisterait seulement en une piqûre d'épingle, si ce supplice devait ne jamais cesser, il suffirait pour remplir de terreur et de crainte tous ceux qui le considéreraient attentivement.

Mais là ne se bornent pas les peines des damnés. A la peine du sens il faut ajouter la peine du *dam,* autrement redoutable et terrible. Saint Chrysostome dit en en parlant, qu'encore que le feu de l'enfer soit intolérable, ce feu, fût-il encore mille fois plus vif, ne serait rien en comparaison de l'affliction d'une âme privée de la gloire éternelle et condamnée à se voir haïe par le Christ et à entendre tomber de sa bouche sainte cette redoutable parole : Allez, je ne vous connais pas.

La pensée de l'éternité de leurs tourments ajoute encore aux peines des damnés. En considérant la durée des supplices auxquels ils sont condamnés, les damnés embrassent d'un seul coup d'œil l'éternité tout entière pendant laquelle ils doivent souffrir, sans terme, sans soulagement, sans déclin, sans changement, sans espoir de pardon, de pénitence, de miséricorde et de délivrance, toujours en proie à des tortures dont la rigueur doit

être à la fin ce qu'elle a été au commencement. A cette vue et au souvenir de la brièveté de ces plaisirs passés qu'ils expient maintenant dans des douleurs si atroces, ils ne peuvent s'empêcher de connaître combien peu d'efforts il leur aurait fallu pour échapper à leur affreuse destinée ; et alors, devant cette pensée qui ne les quitte pas, ils conçoivent contre eux-mêmes d'abord, et ensuite contre Celui qui les condamne à ces douleurs éternelles, une fureur, une rage et un mépris qui se traduisent par des blasphèmes contre le ciel, la terre et tous les saints. Voilà les cantiques et les psaumes qui résonneront éternellement dans ces infernales demeures. Quand même il n'y aurait dans ces lieux infortunés d'autre peine que celle de passer son temps à ces tristes occupations, ce serait assez, sans aucun doute, pour pénétrer les hommes d'une terreur salutaire et les empêcher de faire des œuvres qui leur mériteraient d'habiter toujours au milieu de ces horribles cantiques.

Or, en quoi consiste la pratique de la foi ? Nous l'avons déjà dit ; quand une vérité s'impose à notre esprit dans une formule courte et concise, l'homme qui veut mettre sa foi à l'œuvre, l'étudie et la développe, cherchant à pénétrer tout ce que cette parole si courte contient et renferme, afin d'en connaître le prix et la valeur, de mesurer par elle l'importance de l'affaire de notre salut, et de diriger à sa lumière tous les pas de la vie. La foi sans les œuvres est pour l'âme sans aucun avantage ; ceux qui ne lui font jamais franchir les limites de l'intelligence, ressemblent assez à ces malades qui gardent soigneusement dans un coin de leurs maisons les remèdes dont ils auraient besoin pour se guérir ; loin de servir à leur salut, elle est une source nouvelle de condamnation, ainsi que le dit le Sauveur en parlant du mauvais serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, ne la met pas en pratique. *Luc.* XII.

Tels sont les excellents fruits d'une foi vive, perfectionnée par l'amour et par les dons de l'Esprit-Saint. Ce traité qui finit, lu avec humilité de cœur et dévotion, aura puissamment servi, sans doute, à la faire connaître et la fortifier dans les âmes.

Cependant, qu'on ne l'ignore pas ; vainement nous nous flatte-

rions de croître dans la foi, si, à tous nos efforts, ne se joignait une lumière particulière de l'Esprit-Saint qui imprimât dans nos cœurs la vérité de tout ce qui précède. La foi étant un don de Dieu et une lumière surnaturelle par laquelle il éclaire notre intelligence et l'incline à embrasser avec une fermeté et une certitude inébranlables ce qu'elle croit, supposez que ce secours vienne à manquer, et alors, ni toutes les considérations précédentes, ni toutes celles qu'on pourrait faire n'établiraient jamais dans nos âmes cet attachement indissoluble à la vérité. C'est pourquoi il faut joindre la prière à l'étude; après avoir lu ce qui a rapport à cette doctrine, l'âme pieuse doit demander à notre Seigneur, en toute humilité et en toute confiance, d'imprimer ces considérations au plus profond de son cœur et de lui en faire connaître par sa lumière la vérité et la force. Cette prière, si elle est persévérante, sera bientôt exaucée; l'âme fidèle sera mise en possession de tous les fruits de la foi dont nous avons parlé jusqu'ici, et surtout de cette joie admirable que l'Apôtre souhaitait aux Romains en ces termes : « Que le Dieu notre Seigneur, l'auteur et l'objet de notre espérance, vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit. » *Rom.* xv, 13.

En persévérant encore dans l'étude et la prière, l'âme comprendra avec combien de raison les théologiens ont pu dire qu'encore que les articles de notre foi ne soient pas évidents, il est néanmoins évident qu'il faut les croire. Cette seconde partie est comme une démonstration de cette vérité, et tout ce que nous y avons dit a avec elle un rapport et une correspondance si frappants qu'elle s'en trouve d'autant fortifiée, quoique certainement les miracles et les prophéties fussent plus que suffisants pour l'établir d'une manière certaine et véritable.

Arrivée là, l'âme ne sera plus étonnée d'entendre Richard de Saint-Victor s'écrier : « Plût à Dieu que les juifs et les païens comprissent avec quelle sûreté de conscience nous pourrons nous présenter au tribunal de Dieu. » Eh quoi! ne pourrons-nous pas lui dire en toute confiance : « Seigneur, si en croyant ce que j'ai cru, je me suis trompé, l'erreur ne vient-elle pas de vous? Ma foi

reposait sur des prodiges que vous seul pouviez opérer, et sur des signes qui ne pouvaient que vous appartenir. Les vérités auxquelles je croyais nous ont été enseignées par des hommes éminents de vertu et de sainteté, et si elles reposent sur de si inébranlables autorités, c'est que vous agissiez par leur entremise et que vous confirmiez leurs paroles par les miracles qu'ils faisaient à l'appui de ce qu'ils disaient. » Persévérez, comme je le disais, dans la prière et la lecture de cet enseignement, et vous jouirez des fruits inestimables de la foi, et vous rendrez grâces au Seigneur de cette lumière céleste qu'il répand dans vos âmes. L'âme, dans cet état, ne cesse de demander au Seigneur qu'il la fortifie et qu'il l'éclaire par les dons de l'Esprit-Saint, afin que, conduite et dirigée dans les chemins pénibles et dangereux de la vie, elle arrive au port assuré du salut, où les voiles de la foi se déchireront devant les splendeurs de la claire vision, où l'espérance fera place à la possession, et la charité à la jouissance et aux joies du souverain bien, c'est-à-dire de Dieu lui-même, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

TROISIÈME SECTION,

OÙ L'ON PARLE DU MYSTÈRE INEFFABLE DE NOTRE RÉDEMPTION.

CHAPITRE PREMIER.

Des dispositions requises pour bien traiter de ce mystère.

Quand Moïse aperçut « le buisson qui brûlait et ne se consumait pas, » il voulut voir cette grande vision, et le Seigneur lui dit « d'ôter sa chaussure, parce que la terre qu'il foulait était une terre sainte. » *Exod.* III, 3, 5. Ainsi doivent faire ceux qui veulent voir Dieu dans l'humilité de notre nature et au milieu des épines

de ses plaies et de ses douleurs. Il faut, pour contempler ce mystère si sublime et si élevé au-dessus de notre raison, que l'homme se dépouille de tout ce qu'il a d'humain, c'est-à-dire de ses fautes, de ses faiblesses, de ses affections, et que son âme, avec toute la pureté dont elle est capable, se place en face de ce prodige ; il doit aussi fouler aux pieds les jugements, les appréciations et les règles de la prudence humaine. Mesurer, en effet, les œuvres de Dieu d'après les règles ordinaires de notre intelligence et de notre esprit, apprécier surtout l'œuvre de notre rédemption, qui est une œuvre d'une bonté et d'une charité infinies, avec la bonté et la charité des hommes, quelque parfaits qu'ils soient, ce serait une grande extravagance et une ridicule folie. Quel outrage, en effet, pour cette grandeur infinie et pour ses œuvres de les égaler à ce que notre petitesse peut faire et produire ! De même que son être dépasse infiniment notre être, de même les œuvres de sa grandeur sont infiniment au-dessus des nôtres, et la plus grande erreur que puisse commettre l'homme, c'est de juger et de connaître Dieu par ce qu'il aperçoit en lui-même. Il est donc bien vrai que l'homme doit ôter sa chaussure quand il veut s'avancer sur la terre où Dieu réside, et par là on veut dire qu'il doit rejeter loin de lui tout ce qu'il a d'humain quand il veut contempler de ses yeux les œuvres de la bonté et de la charité souveraines qui brillent dans ce mystère.

Après cette préparation, l'homme peut marcher avec foi, humilité et dévotion vers le buisson sacré pour y contempler Dieu, en demandant à celui qui est le père des lumières de lui découvrir, à la splendeur d'un rayon de sa gloire, quelque chose des grandeurs et des richesses contenues dans ce mystère. On peut tenir pour certain, en effet, qu'il y a la même différence entre ce que l'homme découvre par ses propres forces et ce qu'il connaît par une lumière particulière de Dieu, qu'entre les œuvres de l'homme et les œuvres de Dieu ; c'est pourquoi, avant d'entrer dans le sanctuaire de sa divinité, il faut lui demander en toute humilité sa puissante lumière. Aux fécondes clartés du soleil divin, les choses prennent leur prix véritable ; la passion sacrée du Sauveur est notre rédemption ; sa mort devient notre vie ; ses

ignominies, le véritable honneur; les amertumes de ses souffrances se changent en délices d'une incomparable suavité, et finalement « ce mystère, que le monde estime faiblesse et folie, renferme tous les trésors de la sagesse et de la bonté divines. » I *Cor.* I. On comprendra la vérité de ces choses si l'on étudie les profondes obscurités de ce mystère avec les dispositions qu'il demande. C'est bien ainsi que faisait saint Bonaventure, cet homme si dévot envers la passion sacrée du Sauveur, et voici en quelles pieuses paroles il traduisait ses impressions saintes : « J'entrai une fois les yeux ouverts dans les plaies sacrées, et le sang qui en découlait me rendit aveugle. Depuis, je ne vis jamais autre chose que du sang ; j'arrivai en tâtonnant jusqu'à son cœur déchiré, et j'y demeurai, tout heureux de m'y nourrir des mets que j'y trouvai. Quelle crainte j'avais d'être jamais forcé de quitter cette demeure sainte et de perdre ainsi les consolations qui me faisaient vivre ! Mais bientôt la confiance revenait, et en voyant des plaies toujours ouvertes, je me disais que je saurais bien y rentrer de nouveau si jamais j'étais forcé d'en sortir ! Oh ! que c'est une bonne chose d'habiter avec le Christ crucifié ! Je veux me faire en lui trois demeures, une dans ses pieds, une dans ses mains, une autre dans son côté sacré. De là je parlerai à son cœur, et j'obtiendrai tout ce que je lui demanderai... » Il ajoutait plus loin que les âmes pieuses éprouvent à la contemplation de ce mystère une consolation et une douceur qui se réfléchissent jusque sur la chair. Elle, qui d'elle-même ne prend aucun goût aux choses spirituelles, ressent dans cet exercice pieux des joies et des consolations telles, que si quelquefois les exigences de la charité ou de l'obéissance l'en éloignent, cette privation lui pèse parce qu'elle la sépare d'une chose à laquelle elle éprouvait d'indicibles douceurs ; elle comprend alors la vérité de ces paroles du Prophète : « Mon cœur et ma chair ont tressailli en présence du Dieu vivant. » *Ps.* LXXXIII, 2. Voilà, entre tant d'autres, un des fruits dont jouissent ceux qui s'adonnent à la méditation de cet ineffable mystère, pourvu qu'ils s'y soient d'abord disposés par une grande dévotion et une grande pureté de cœur.

Aristote prétend qu'en général, à cause de la vivacité de leurs

passions, les jeunes gens sont très-peu propres à entendre l'enseignement des vertus qui servent à modérer ces mêmes passions. Or, si pour s'instruire sur des vertus morales que la raison naturelle explique et découvre il faut des dispositions particulières, quelles dispositions n'exigera pas l'étude du plus élevé et du plus incompréhensible des mystères de notre foi? L'œuvre qu'il renferme, et que le monde insensé a tenue pour ignominieuse, est la plus glorieuse des œuvres de Dieu, et s'appelle par excellence l'œuvre divine. Joignez ensemble toutes les œuvres que la magnificence de Dieu a faites ou qu'elle fera jusqu'à la fin du monde, que dis-je? unissez-y tout ce qu'il pourrait faire s'il le voulait, et comparez ce faisceau magnifique au seul ouvrage de la rédemption; il jettera moins d'éclat qu'une étoile en présence des vives splendeurs du soleil à son midi. Une seule parole suffit à Dieu pour faire ce qu'il veut; il n'a eu qu'à dire : je veux, et, selon la belle image de saint Augustin, le monde et tout ce qu'il renferme surgit en un point de l'espace; mais, dans ce travail sublime, Dieu ne s'abaissa jamais jusqu'à des actes indignes de sa majesté sainte. Dans l'œuvre de notre rédemption, au contraire, comme les choses se sont passées autrement! Que d'années n'a-t-il pas fallu pour l'accomplir! que d'injures, que d'outrages, que de mauvais traitements, que de douleurs et que de supplices n'a-t-elle pas exigés! A quel excès d'humilité et d'abaissement, à quelles œuvres indignes de la nature divine n'a-t-il pas fallu que le Fils de Dieu se soumît? Il naquit dans une étable entre deux animaux, et mourut sur la croix au milieu de deux voleurs; il voulut laver les pieds de Judas et descendre dans l'estime des hommes au-dessous de Barabbas! Quelle comparaison peut-il y avoir entre les autres œuvres de Dieu et celle-ci, qui a exigé tant de temps, tant de soins, tant de douleurs et tant d'outrages! Tout ce que Dieu a fait s'efface devant ce qu'il opère ici; quelque grandes que soient ses œuvres, elles ne sont rien en face de celle-là; la création des chérubins, des séraphins et de tous les chœurs des anges, s'éclipse en présence de la gloire de la croix!

C'est ce que nous déclare le Seigneur lui-même par la bouche du prophète Isaïe : « Oubliez, dit-il, les choses passées, et ne

vous souvenez plus des prodiges d'autrefois ; voici que j'en prépare de nouveaux, vous les verrez bientôt, et ils vous feront oublier tous ceux que vous connaissez jusqu'ici. » *Isa.* XLIII, 18, 19. D'ailleurs le Sauveur, malgré l'humilité et la modestie avec lesquelles il parlait de lui-même et de ses travaux, ne manquait jamais, quand l'occasion s'en présentait, d'exalter de son mieux le mystère de sa venue. Quand, au jour des Rameaux, les enfants criaient dans le temple : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » et que les Pharisiens, indignés de ces louanges, lui disaient : « N'entends-tu pas ce que ces enfants disent ? — En vérité, je vous le dis, leur répondit-il, si ces enfants se taisaient, les pierres même crieraient. » *Luc.* XIX, 38-40. Il déclarait bien par ces paroles l'excellence de ce mystère et la grandeur de ce bienfait, puisque les pierres insensibles devaient elles-mêmes le connaître et le publier. Mais le Seigneur voulait aussi condamner l'insensibilité et la dureté d'un grand nombre de chrétiens qui ne savent ni compatir à celui qui se livre pour eux à de si vives souffrances, ni aimer un Dieu qui leur montre tant d'amour, ni haïr le péché, la cause unique de ces traitements qui ont pour but de l'effacer.

Et cependant qu'il est vif le désir qu'a le Sauveur de voir ceux qui l'aiment ressentir au fond de leur cœur quelque chose de ses douleurs et de ses peines ! Voyez ce qu'il a fait pour nous le montrer ! Il a permis que la très-sainte Vierge, sa mère, fût présente au pied de la croix et que son âme fût crucifiée avec la sienne ; il a voulu, comme nous le lisons dans la vie des saints, et comme nous l'avons vu nous-mêmes de nos jours, encore que ces secrets soient réservés à Dieu, il a voulu imprimer chez un grand nombre de ses serviteurs les douleurs de ses plaies, non content de la connaissance que leur donnait de ses douleurs la lecture des saintes Ecritures, il a jugé bon de leur apprendre, par leur expérience propre, quelque chose de ce qu'il avait souffert pour eux. Il dit alors à chaque âme par son silence même : Vois ce que j'ai souffert pour toi ; vois combien je t'ai aimé ; vois à quel prix je t'ai racheté, et comprends enfin ce que tu me dois. C'est toujours le même langage qu'il tenait dans le Prophète :

« J'ai dissipé ton iniquité comme un nuage; j'ai dispersé tes péchés comme la vapeur; reviens à moi, puisque je t'ai racheté. » *Isa.* XLIV, 22.

Un second point que nous supposons démontré, c'est qu'encore que notre Seigneur pût relever l'homme déchu par une foule d'autres moyens, il n'y en avait aucun de plus excellent que la rédemption, aucun de plus convenable à la gloire de Dieu et au salut de l'homme, parce que seule la rédemption manifestait à un degré éminent les deux attributs qui brillent dans toutes les œuvres divines, la miséricorde et la justice; les contradictions qui semblent exister entre ces deux attributs n'étant qu'apparentes et n'en ayant pas empêché l'union parfaite dans ce grand et magnifique ouvrage.

En finissant ce préambule, je crois devoir faire une observation importante. Tout ce qui est écrit dans ce traité sur la grandeur de la bonté et de la charité du Sauveur, sur la rigueur des peines et des outrages qu'il endura pour nous racheter, tout cela n'a qu'un but : toucher nos cœurs, les tourner vers le Sauveur, exciter en eux des sentiments de compassion pour ses douleurs, de reconnaissance pour le bienfait souverain que nous tenons de lui, d'admiration pour son infinie bonté et sa charité sans bornes. Mais, qu'on le sache bien, nos efforts seraient tous inutiles et nous aurions vainement travaillé à exciter en nous ces affections saintes, si celui-là même qui est mort pour nous ne nous les donnait. Quoiqu'il soit mort pour tous, il ne donne pas à tous le sentiment de ce qu'il a souffert. Aussi, de même qu'en parlant des excellences de la foi, nous avons dit que tout ce qu'on pouvait dire d'elle ne suffisait pas pour l'enraciner en nous, la foi étant un don de Dieu, si nous ne demandions à notre Seigneur une lumière et une faveur particulières, de même ce n'est pas un don de Dieu moins spécial que de ressentir pour la passion sainte du Sauveur une tendre piété et une dévotion sincère. La lecture sèche de ce traité sera donc infructueuse si nous ne la fécondons par une prière humble et fervente, demandant à notre Seigneur de réaliser en nous ce qu'il nous a promis par son prophète Ezéchiel, c'est-à-dire « d'ôter de notre chair un cœur de

pierre et de nous donner un cœur de chair, » *Ezech.* XXXIII, 26, afin de nous faire ressentir quelque chose de ce qu'il a souffert pour nous.

CHAPITRE II.

De la ressemblance qui existe entre la rédemption et la création.

Pour mieux apprécier le grand mystère de notre rédemption, il est bon de savoir que toutes les œuvres de notre Seigneur, et surtout celle-ci, la plus grande de toutes, sont ordonnées avec une sagesse et un conseil profonds. Ce qu'il y a de remarquable en elles, c'est que la loi qui règle les œuvres de la nature règle aussi celles de la grâce. Les unes et les autres appartenant à Dieu et étant toutes sœurs et filles d'un même père, il était juste qu'elles eussent entre elles quelque ressemblance et quelque rapport. Le saint docteur base tous ses raisonnements sur cette observation. C'est pour cela que nous avons imaginé deux mondes dans le monde, l'un naturel, que nous voyons avec tout ce qu'il renferme, l'autre surnaturel, qui n'est autre que l'Eglise catholique avec ses mystères et ses sacrements; sachant alors quelles sont les lois qui ont dirigé notre Seigneur dans la création du monde visible, nous nous élevons à la connaissance de celles qu'il a suivies dans la formation du monde surnaturel.

Boëce explique en peu de mots cette grande vérité : « Le plus beau des êtres avait conçu dans son esprit l'image d'un monde magnifique, et sa main le créa conforme à sa pensée. » Qu'est-ce à dire? Ah! sans doute, que le Seigneur, infiniment beau, qui est même la source de toute beauté, traçait et concevait dans son entendement divin une image parfaite de ce monde, et que s'en tenant à cette image comme à un type invariable, il le créa et le sortit du néant. Cependant il voulut, en dehors de lui, donner à sa création un prince et un gouverneur auquel elle fût soumise, et c'est alors, pour commencer par ce qui est plus élevé, qu'il créa le ciel, appelé premier moteur, et avec lui un ange éminent qui eût mission de le mouvoir avec une incroyable vitesse, puisque dans l'espace d'un jour les cieux font le tour du monde; ce

corps mis en mouvement est la cause de tous les mouvements, altérations et générations, qui se produisent sur la terre; il y a, en effet, une telle dépendance entre les mouvements des cieux et tous les autres, que si les premiers étaient tout-à-coup suspendus, les autres s'arrêteraient en même temps, et le feu ne brûlerait même pas une étoupe placée auprès de lui. De même que, lorsque la première roue d'une horloge s'arrête, tout le mouvement de l'horloge est suspendu parce qu'il dépend tout entier de la roue principale; de même, s'il était possible que le premier ciel arrêtât sa course, tous les autres mouvements dépendant de lui seraient tout-à-coup suspendus.

Tel est, nous l'avons dit, l'ordre suivi par notre Seigneur dans la création du monde surnaturel, c'est-à-dire de l'Eglise catholique. Notre Seigneur étant le Saint des saints, il a tracé et conçu en son entendement divin ce monde surnaturel, qui est une vaste réunion de tous les fidèles et surtout des justes innombrables qui ont vécu sur la terre, une république nouvelle, un royaume nouveau, « que le Fils de Dieu doit remettre aux mains de son Père à la fin du monde, lorsque le nombre des élus sera rempli. » 1 *Cor.* xv, 24. Cette société glorieuse, l'apôtre saint Jean la vit en esprit dans ses révélations, et il nous dit « qu'il aperçut une grande multitude que nul ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui se tenait debout devant le trône de Dieu, couverte de robes blanches, et portant des palmes dans les mains. » *Apoc.* vii, 9. C'est là ce monde surnaturel conçu par Dieu de toute éternité et créé par lui dans le temps, composé de tous les élus qui ont existé depuis l'origine du monde ou qui existeront jusqu'au dernier jour. C'est là ce monde surnaturel dont nous voulons parler, d'autant plus élevé au-dessus de l'autre monde que la fin à laquelle il se rapporte est plus excellente. Quelle est donc la fin du monde naturel? Il se propose uniquement de conserver les choses dans leur nature propre. Mais la fin du monde surnaturel, qu'elle est plus belle et plus magnifique! Elle ne tend à rien moins qu'à faire monter l'homme jusqu'à l'être surnaturel de la grâce, c'est-à-dire jusqu'à Dieu lui-même. Et comme Dieu produisit le premier

monde en six jours, il doit produire le second durant les six âges du monde qui s'achèveront au jour du dernier jugement.

Mais revenons sur ce qui précède. Dans le monde naturel, le Créateur donna pour principe et pour cause de toutes les œuvres naturelles, le mouvement des premiers cieux et l'ange qui y préside. Il fallait donc dans l'ordre surnaturel un autre premier principe et un moteur suprême de toutes les œuvres surnaturelles, c'est-à-dire des œuvres vertueuses et saintes. Et pourquoi, s'il vous plaît, cet autre monde aurait-il manqué de gouverneur; ce nouveau royaume, de roi; ce corps mystique, de tète, qui répandît dans tous ses membres son influence surnaturelle? Il y a plus, ce second monde étant de beaucoup plus excellent que le premier, il convenait que son chef et son gouverneur fût aussi plus excellent et plus puissant. Voilà pourquoi sa dignité lui valut d'avoir pour roi, pour gouverneur et pour chef le Fils même de Dieu. Nul mieux que lui n'était propre à ce rôle magnifique; qui aurait pu, en effet, répandre dans les membres innombrables de ce corps mystique l'esprit de grâce et de sainteté qui fait leur vie, sinon Celui qui était la vérité infinie, c'est-à-dire le Fils de Dieu? Dans la cité souveraine où Dieu habite avec ses élus, rien de souillé ne peut entrer, comme nous l'enseignent admirablement ces robes blanches dont saint Jean vit tous les saints revêtus; et cependant peut-on ignorer que tous les hommes portent sur eux les traces d'une multitude de péchés, tant du péché originel que des péchés actuels? Qui donc effacera leurs crimes? Qui pourra par sa puissance laver toutes ces iniquités? Celui-là seul qui possède une puissance infinie, c'est-à-dire le Fils de Dieu.

Poursuivant toujours le parallélisme que nous avons dit exister entre les œuvres de la création et de la rédemption, j'ajoute que si dans la création nous avons pu donner comme cause de toutes les œuvres naturelles les mouvements des premiers cieux et l'intelligence qui les conduit, en s'en servant comme d'un instrument universel pour accomplir tous les phénomènes de son ordre, dans la rédemption nous affirmons que le Fils de Dieu est l'auteur et la cause efficiente de notre salut, et que son humanité sacrée, tenant la place des premiers cieux, est l'instrument

général dont ce Seigneur se sert. Car, ainsi que le dit saint Cyrille, le Verbe divin, qui est l'auteur et la source de la vie, en s'unissant à la nature humaine, lui a communiqué la vertu d'opérer avec lui, de devenir son instrument, et de donner comme lui la vie.

De ce qui précède, il s'ensuit que tous les mouvements et toutes les altérations de ce monde inférieur, quels qu'ils soient, dépendent du mouvement des premiers cieux. Il en est ainsi dans le monde dont nous venons de parler. Toutes les œuvres vertueuses et saintes y découlent de la grâce et des mérites de l'humanité sacrée, que nous avons comparée aux premiers cieux de l'ordre naturel, de telle manière qu'il n'y a pas un bon propos, un désir, un gémissement, une œuvre ou une parole agréable à Dieu, qui n'ait son principe dans les mérites et la grâce de ce Seigneur. Comprenons donc bien que tous les biens nous viennent par lui, que nous devons lui en rendre grâces, que c'est à lui et par lui qu'il faut les demander, que nous devons recourir à lui dans tous nos besoins, que nous devons mettre en lui seul toute notre confiance, notre amour, notre félicité, toutes nos affections et toutes nos pensées, qu'enfin nous ne devons pas regarder comme perdu le temps que nous employons avec lui et pour lui.

CHAPITRE III.

De la faiblesse et de la chute du genre humain.

En commençant à parler plus en détail de l'ineffable mystère de notre rédemption, il faut admettre qu'il a été le remède et la guérison de l'humanité dégénérée et déchue, et plus particulièrement du péché originel, qui avait vicié et corrompu la nature humaine. Or comme on ne connaît bien l'efficacité d'une médecine que par la gravité de la maladie, il faut d'abord bien faire connaître le mal, afin de mieux apprécier le remède. Aussi sera-t-il bon de prendre le mal à sa source et de l'étudier jusqu'en ses premiers principes.

Avant d'exposer cette doctrine et pour en avoir une intelligence

plus entière, souvenons-nous de l'immense bonté du Seigneur notre Dieu, qui est le principe de toutes ses œuvres, et surtout de celle-ci, appelée l'œuvre de Dieu par excellence. Comme c'est le propre de la bonté de se communiquer elle-même et de répandre tous ses biens, il s'ensuit qu'à la bonté souveraine, c'est-à-dire à la bonté divine, il faut une communication digne d'elle. Voilà pourquoi, non contente de donner à ses créatures l'être qu'elles possèdent et tout ce qui leur est nécessaire pour conserver cet être, sa munificence ajoute au don de tous les biens créés la communication des dons incréés, c'est-à-dire la participation à son bonheur et à sa gloire. Alors elle crée deux ordres de créatures d'une nature élevée, capables d'arriver à cette grande gloire, les unes purement spirituelles, qui sont les anges, les autres spirituelles et corporelles à la fois, c'est-à-dire les hommes; ces derniers, quoique inférieurs aux anges par la condition de leur nature, leur ressemblent et sont leurs égaux par la dignité de la fin à laquelle ils sont destinés.

Mais laissons de côté les anges, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, et ne parlons que de l'homme destiné par Dieu à la fin que nous venons de dire. Comme les œuvres de Dieu sont parfaites et ordonnées avec une sagesse souveraine, comme d'ailleurs il a destiné l'homme à une fin très-élevée, il l'a pourvu de toutes les perfections et de toutes les grâces que sa dignité réclame. C'est ainsi qu'il a mis en lui sa grâce, et, avec elle, les habitudes de toutes les vertus qui en découlent; sa grâce, afin de rendre son âme agréable et belle à ses yeux; la vertu, pour lui acquérir la facilité de produire de bonnes œuvres. Non content de cette générosité sublime, il la créa avec la justice originelle, cette couronne royale qui, en lui donnant l'empire sur tous les animaux, lui valut l'obéissance de tous; qui soumit à ses ordres la mort et les infirmités qui l'accompagnent, qui le rendit maître de ses appétits et de ses désirs charnels, soumis à la volonté dans ce bienheureux état, comme lui sont soumis maintenant les membres qu'elle meut à son gré; puis, quand il l'eut créé, il lui promit qu'en étant obéissant et fidèle, il jouirait, lui et ses descendants, de ces faveurs et des priviléges; il le menaça, au con-

traire, de les lui enlever s'il désobéissait aux lois qu'il lui avait données.

C'est alors que le démon, cet ennemi acharné de Dieu, poussé par la haine jalouse qu'il nourrit contre l'homme depuis que celui-ci devait prendre sa place au ciel, trompa la femme et pervertit l'homme par son entremise, en le faisant désobéir au précepte divin. Cette faute leur fit perdre les grâces et les vertus que Dieu leur avait données, et, avec elles, l'empire qu'ils avaient sur la création et en particulier sur leur chair et tous leurs appétits. Ils connurent alors leur nudité, ils rougirent mutuellement l'un de l'autre, ils se couvrirent de feuilles de figuier, et dès lors ils ressentirent toutes les peines du péché.

Tel fut l'homme après le péché, et tels nous fûmes engendrés. La postérité d'Adam porta le poids de sa faute : mortel, il nous engendra mortels; infirme, il nous fit naître infirmes; malheureux, nous fûmes malheureux comme lui : incliné au mal, nous sentîmes les mêmes propensions; pécheur, il nous fit pécheurs, et nous devînmes, comme lui, sujets du démon; enfin nous naquîmes tous dans l'état de nudité où sa faute l'avait réduit, non-seulement pour ce qui regarde le corps, mais encore dans l'ordre de la justice et de la grâce.

Et qu'on ne s'étonne pas de ce que les fils du premier homme sont privés en naissant de la grâce et de la justice originelles qu'il a perdues! Quand un chevalier trahit son roi, il perd sa position et son majorat, non-seulement pour lui, mais encore pour ses descendants et sa postérité. Le premier homme, en s'oubliant jusqu'à s'insurger contre Dieu, a ainsi perdu sa dignité et nous a ravi la nôtre. Tel est le misérable état où le péché a réduit l'homme.

I.

Désordres de l'amour-propre et appétits qu'il engendre.

De la privation de cette dignité, c'est-à-dire des priviléges et des grâces que le péché a ravis à l'homme, naît un autre mal déplorable. L'ordre exige que la créature aime son créateur plus qu'elle-même et que toutes choses, comme on voit les membres

d'un corps s'humilier sous l'empire de leur chef et consentir, pour le sauver, à tous les sacrifices. Or cet ordre n'existe plus; tous les hommes naissent dépravés et entachés d'une difformité morale, c'est-à-dire avec une inclination naturelle à s'aimer plus que toutes choses et plus que Dieu. Il arrive alors qu'ils méprisent Dieu et qu'ils se sentent portés à tourner vers eux toute la force de l'amour désordonné de leurs cœurs. Cette inclination mauvaise, ce désordre qui procède de la chute dont nous avons parlé, les théologiens leur donnent le nom de péché originel, et nous le portons tous en naissant. Qu'on lise à ce sujet le chapitre XXV du livre de Job, là où notre texte dit « que le fils de la femme ne sera pas pur. » *Job*. XXV, 4. La version des Septante porte que nul n'est pur de péché, même l'enfant d'un jour. Et le Prophète-Roi, pour diminuer la gravité du péché qu'il avait commis, ne disait-il pas : « Considérez, Seigneur, que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a enfanté dans le péché! » *Ps*. L, 7. Il désignait ici, sous le nom général de péché, le péché originel, parce qu'encore que le péché originel soit un péché en acte, il renferme tous les péchés en puissance; de la mauvaise racine de cet amour désordonné naissent tous les autres péchés, et il n'y a pas un seul péché qui n'ait son origine dans cet amour dépravé. Les hommes ne pèchent le plus souvent que par un intérêt ou par un plaisir dont ce mauvais amour est la source. Ici l'on voit le besoin pressant que tous les hommes ont de la grâce de Dieu pour ne pas pécher, et ces paroles du saint homme Job sont pleinement justifiées : « Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'une source impure? N'est-ce pas vous seul? » *Job*. XIV, 4.

C'est là une infirmité qui atteint la plus grande partie du genre humain. Que cette faiblesse soit sérieuse et profonde, on peut en juger par la difficulté où nous sommes de faire les œuvres qui sont conformes à notre nature. Quand un oiseau ne peut pas voler, un poisson nager, un coursier courir, ou du moins quand ils ne font ces divers exercices qu'avec peine, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'ils sont empêchés par quelque infirmité d'accomplir ces œuvres qui leur sont si propres et si naturelles.

Or n'est-il pas plus propre et plus naturel à la créature raisonnable de vivre de la raison, c'est-à-dire d'une manière conforme à la loi de la vertu? Et cependant, ils sont bien rares les hommes, et nous pouvons même dire les chrétiens, qui vivent de la sorte! D'où vient cela? Est-il possible de ne pas reconnaître qu'une créature qui ne peut faire, ou qui ne fait qu'avec une difficulté extrême des actes si conformes à sa nature, est infirme et malade? Y a-t-il encore rien de plus juste, de plus obligatoire, de plus conforme à toute loi naturelle que d'honorer, de servir et d'aimer par-dessus toutes choses le souverain Seigneur de l'univers, dans lequel nous avons la vie, le mouvement et l'être, et sans la vertu duquel nous ne pourrions ni ouvrir la bouche, ni respirer? Qu'arrive-t-il cependant? Les hommes n'estiment rien dans le monde moins que cet important devoir, qui devrait être préféré à tous les autres. Où trouver un plus frappant indice de la commune infirmité dont nous parlons? Ajoutons encore que l'homme a un corps et une âme; son corps le rapproche des bêtes, et son âme le rend semblable aux anges; quoique l'âme soit sans comparaison plus excellente que le corps, tous ses sentiments, tous ses soins, tous ses travaux, l'homme les emploie à servir et à fêter le corps qui mourra demain, sans prendre aucun souci de son âme, cette partie excellente de son être qui est destinée à vivre éternellement dans une gloire sans fin ou dans des peines qui ne s'éteindront jamais. N'est-ce pas assez de ces désordres et de tant d'autres semblables pour nous découvrir les infirmités de notre nature? En faut-il davantage pour rendre évidentes la corruption et la faiblesse spirituelle de la nature humaine qui fait défaut sur des points si essentiels et si nécessaires à sa vie?

Quand nous voyons une créature manger de la terre avec plaisir, nous comprenons qu'elle est malade, puisqu'elle aime tant une nourriture contraire à sa nature. Qu'y a-t-il de plus contraire à la nature de la créature raisonnable, qu'est-ce qui lui est plus nuisible que le péché, cette œuvre contre toute raison? Or en voyant les hommes si affamés d'une nourriture contraire à leur nature, qu'on ne voit presque plus dans le monde

que péchés sur péchés, peut-on s'empêcher de reconnaître qu'il y a dans la nature humaine quelque infirmité qui la porte à rechercher sans cesse une chose qui lui est si nuisible et si contraire?

Mais si on désire connaître jusque dans ses racines la corruption de notre nature, ce n'est pas dans les chrétiens croyants qu'il faut l'étudier, ni dans les hommes sujets à des supérieurs ou à des lois qui ne leur laissent pas la liberté d'agir comme ils l'entendent, mais plutôt dans les monarques du monde, supérieurs à toute loi et n'ayant rien qui résiste à leurs appétits. Que de monstres parmi ces princes de la terre? Les Sardanapale, les Néron, les Caligula, les Héliogabale, les Phalaric et tant d'autres aussi célèbres qu'eux dans le crime y tiennent une large place. On y rencontre par exemple un Xerxès, roi des Perses, qui, après avoir réuni une armée d'un million de soldats et une flotte de trois mille navires, se livre, en dépit de ses défaites, à toutes sortes de désordres et de débauches, et en vint à cet excès d'impudeur, qu'il promit une récompense à celui qui découvrirait un nouveau raffinement de luxure. Que ces exemples sont instructifs et qu'ils découvrent bien la corruption et la faiblesse de notre nature!

Et qu'on se garde bien de rendre le Créateur responsable de cette dépravation! Dieu étant souverainement bon et souverainement parfait, a créé toutes choses bonnes et parfaites, chacune dans leur espèce. Puis, quand il eut tout créé, l'Écriture nous dit « qu'il vit tout ce qu'il avait fait, et qu'il trouva tout non-seulement bon, mais très-bon. » *Gen.* I, 32. C'est le péché et la désobéissance de l'homme, désireux de devenir semblable à Dieu, qui fit perdre, au premier homme et à sa postérité, la rectitude naturelle et la justice dont ils avaient été ornés. Si en plantant une vigne on met à sa racine un peu de scammonée, tous les raisins qu'elle porte sont empoisonnés comme la racine elle-même. Ainsi en est-il du péché; le premier homme, justement regardé comme la racine et le principe de l'humanité, ayant été souillé par ce venin et ce poison, tous ses fils, dont il était le père commun, ont ressenti les mêmes atteintes. Entendons, à ce sujet, le grand

saint Augustin : « Le genre humain trouva sa perte dans la chute de celui dont il devait descendre; tel fut le premier homme, telle fut sa postérité; c'est une loi générale que les enfants suivent la condition de leurs pères; le fils de parents nobles est noble, celui de parents obscurs est obscur; la liberté et l'esclavage se transmettent avec le sang. » Avec la grâce, qui contenait nos inclinations et nos appétits, l'homme perdit un frein utile et puissant, et alors, la concupiscence, comme un coursier indomptable et rebelle, s'insurgea contre l'esprit pour le punir de ce qu'il n'avait pas voulu lui-même se soumettre à son Créateur.

II.

Comment la doctrine du péché originel nous fait comprendre la nécessité de l'incarnation et de la passion du Sauveur.

La doctrine précédente sur le péché originel, et la corruption de la nature humaine qui en est la conséquence, ce sont le fondement sur lequel repose l'intelligence du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu et le besoin indispensable que nous avions de ce remède. Remarquons d'abord que la divine Providence a employé deux sortes de remèdes dans la sanctification des hommes, suivant qu'ils ont vécu sous la loi de nature ou sous la loi écrite; sous la loi de nature, il avait imprimé dans les cœurs la connaissance du bien et du mal et il l'avait accompagnée d'une inspiration infaillible qui les portait à faire le bien et à éviter le mal. Il grava encore au plus profond de leur être un respect naturel et un amour sincère pour Dieu, semblable à l'amour et au respect que les fils portent à leurs pères. En dehors de cette inclination naturelle vivant au dedans de nous il en existe aussi une extérieure, le soleil, la lune, la beauté des étoiles, le mouvement des cieux, la variété des saisons, la succession des événements, toutes les créatures, enfin, nous disent à leur manière : C'est Dieu qui m'a fait; les animaux surtout, avec la perfection de leurs corps et les habiletés qu'ils ont reçues pour se conserver, nous excitent et nous portent à aimer Dieu et à le vénérer. Néanmoins on sait où arriva l'homme sous cette loi de nature. Il y eut bien quelques

justes et quelques saints, mais le déluge universel attesta bientôt combien était petit le nombre des bons et combien étaient nombreux les méchants.

Cependant Dieu vint au secours de l'homme coupable, et il chercha à lui donner dans la loi écrite un remède plus efficace que la loi naturelle. Voilà qu'il descend alors sur la cime du Sinaï pour y promulguer une loi écrite de sa main, et qu'il étonne les enfants d'Israël par la majesté et l'appareil de sa présence, par les châtiments dont il les menace, et les récompenses qu'il leur promet. Sous cette loi le nombre des justes s'accrut rapidement, mais les infidélités furent encore très-fréquentes, et les hommes de ce temps se laissèrent aller à tant de vices et à une si grande idolâtrie, que les dix tribus séparées et même les deux tribus fidèles expièrent, dans une dure captivité, l'oubli des lois du Seigneur.

On le voit donc clairement, malgré tous ses soins la divine Providence ne put l'emporter sur les mauvaises inclinations des hommes, et ses deux premiers remèdes demeurèrent sans succès. Ce mal avait sa racine et son principe dans le péché originel dont nous naissons tous coupables. Les ruines que le péché a faites en nous, les désordres qu'il a produits, non-seulement dans notre corps, mais dans notre âme, sont effrayants, et si nous voulions les expliquer, bien des livres ne nous suffiraient pas pour accomplir notre tâche. Laissons de côté une foule d'indices qui nous révèlent cette déchéance profonde, et contentons-nous d'en chercher un dans l'aspect général de l'univers. Jetons les yeux sur le monde et voyons le spectacle que nous donnent les hommes ; et ici je ne parle pas seulement des contrées infidèles, où les hommes vivent comme des brutes obéissant aux seuls appétits de la chair, mais aussi et surtout des villes et des terres chrétiennes où la foi est en honneur, où l'on croit aux sacrements et à une autre vie, où on adore un Dieu mort pour détruire le péché et l'arracher du monde. Partout les méchants sont si nombreux qu'en chaque endroit on pourrait montrer du doigt ceux qui sont bons ; le reste des hommes, tout attentif aux choses présentes, ne se soucie que de cette vie et des biens qui s'y rapportent ; au milieu des plai-

sirs de la chair il oublie son Dieu, le salut de son âme, et les choses de l'autre vie; oubli lamentable qui a fait dire à Salomon « que le nombre des insensés était infini. » *Eccle.* I, 15.

Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire comprendre combien grande et profonde a été cette plaie que le péché a faite au genre humain, et par conséquent combien devait être efficace et vif le remède capable de guérir un mal si universel, si ancien, si invétéré dans tous les sens et dans toutes les puissances de notre âme, et confirmé par les mauvais exemples de tout l'univers. Quand on aura considéré toutes ces choses, on ne sera plus porté à trouver étrange le mystère de l'incarnation et de la passion du Fils de Dieu, pas plus que la médecine spirituelle des sacrements ; à un mal si extraordinaire et si profond, Dieu, supposé qu'il voulût le guérir, devait appliquer un remède aussi extraordinaire; car, malgré tout ce qu'il a fait, le mal n'a pas entièrement disparu.

Ni la lumière de la nature, ni celle de la loi écrite, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne suffisaient pour opérer ce prodige. Tout ce qu'elles pouvaient faire, c'était d'éclairer l'entendement en lui donnant la connaissauce du bien et du mal, et cette connaissance demeurait toujours stérile, car notre faiblesse était plutôt un désordre de la volonté, une révolte de nos appétits qu'un défaut de connaissance. Un remède qui s'appliquait uniquement à l'entendement ne pouvait donc guérir notre volonté rebelle; le mystère de l'incarnation et de la passion du Sauveur, nous allons le voir bientôt, était le moyen le plus efficace et le plus sûr de réformer et de corriger notre nature.

CHAPITRE IV.

Du remède apporté à la faiblesse de notre nature, ou bien de la satisfaction parfaite et de la rédemption du Christ.

L'homme étant tombé dans un état si misérable, Dieu pouvait l'y laisser, mais il ne le voulut pas, et s'aidant de sa bonté infinie et de sa miséricorde, il résolut de lui donner un remède. La même

bonté qui l'avait poussé à le créer, le décida à le sauver, et cela de la façon la plus excellente qu'on puisse imaginer. C'est une loi générale dans les œuvres de Dieu qu'il n'a jamais recours à sa puissance absolue, mais qu'il fait toujours ce qui convient davantage à la rectitude et à l'ordre de sa sagesse, de sa bonté et de sa justice, afin que toutes ses œuvres soient parfaites, comme il est lui-même parfait. Or cette loi, Dieu se l'imposa dans l'exécution magnifique de l'ouvrage de notre rédemption, qui est son chef-d'œuvre. Cette observation répond à toutes les difficultés que les hommes ignorants ont coutume d'élever sur ce mystère. Eh quoi! disent-ils, Dieu ne pouvait-il sauver l'homme qu'au prix de tant de sang et de tant de douleur? Sans doute, il le pouvait; mais il regarde moins à ce qu'il peut qu'à ce qu'il doit faire; et il consulte moins dans ses œuvres sa puissance que la rectitude et les exigences de sa sagesse, de sa miséricorde et de sa bonté.

Et ici, n'oublions pas ce que nous avons dit tant de fois dans d'autres parties de cet ouvrage, que notre Seigneur agit toujours pour deux fins particulières : pour sa gloire d'abord, pour les besoins de l'homme ensuite. Donc de toutes les œuvres divines, celle-là sera plus parfaite, plus digne, qui répondra mieux à ce double dessein. Dans cette troisième partie, nous chercherons à montrer, avec l'aide et le secours divin, que la rédemption est l'œuvre de Dieu par excellence, que rien de ce qu'il a fait ou fera jamais n'est plus conforme aux fins qui dirigent sa conduite. Pour procéder avec ordre, faisons voir d'abord comment la gloire de Dieu est sauvegardée dans ce mystère; nous parlerons plus loin de ce qui a rapport aux besoins de l'homme.

I.

Comment dans le mystère de la Rédemption le Sauveur a sauvegardé la gloire de son Père éternel.

Puisque nous avons dessein de montrer comment la gloire de Dieu est sortie intacte de la rédemption, il est bon de savoir qu'elle exigeait qu'une satisfaction adéquate fût rendue à la majesté

de Dieu pour les crimes de tous les siècles passés, présents et futurs, tant pour les péchés actuels que pour la faute originelle. Ces fautes, il ne répugne pas, pour ce qui touche à l'espèce humaine, de les regarder comme infinies, bien plus, chaque péché mortel est d'une gravité infinie, parce qu'il offense une majesté infinie, et qu'il est constant qu'une offense est d'autant plus grande qu'elle s'adresse à une personne d'une dignité plus élevée.

Or qui pouvait satisfaire à la majesté d'un Dieu outragée par des fautes si nombreuses et si noires? L'homme ne pouvait en rigueur de justice offrir à Dieu une satisfaction suffisante pour un seul de ces péchés; comment les aurait-il expiés tous? Par de nombreux et noirs forfaits, l'homme avait encouru la disgrâce de Dieu; il était devenu son ennemi, et, d'après le langage de l'Apôtre, « un enfant de colère. » Or Dieu n'accepte rien de la main de ses ennemis, ni services ni sacrifices, pas plus qu'il n'accepta celui de Caïn après sa faute.

Si l'homme ne pouvait pas satisfaire, les anges ne le pouvaient pas plus que lui, et cela pour beaucoup de raisons. Et d'abord il n'était pas convenable que la nature humaine ayant péché, sa faute fût réparée par la nature angélique. De plus, l'ange est une créature limitée et finie, et il est constitué dans une personnalité tout-à-fait étroite et particulière ; ces deux raisons l'empêchaient de satisfaire, en rigueur de justice, pour une dette universelle et mille fois infinie. D'ailleurs, Dieu pouvant satisfaire pour l'homme et le racheter, il n'y avait pas de raison qui pût lui faire abandonner cette gloire et la céder à une créature. Comme c'est lui qui nous a donné tous nos biens, il a voulu que nous les lui dussions tous, afin de l'en aimer davantage. « Afin que notre amour ne fût pas partagé entre l'auteur de notre rédemption et de notre création, dit saint Augustin, le même Seigneur a voulu tout à la fois devenir et notre créateur et notre rédempteur. »

Nous venons donc de le voir, ni les hommes ni les anges n'étaient capables de décharger la nature humaine de sa dette. La dette étant infinie, il fallait pour la payer une satisfaction infinie, afin qu'il y eût quelque proportion entre la satisfaction et la dette ; sans cela, la rectitude et les lois de la justice étaient violées, car

elles réclamaient une puissance infinie. Mais où trouver ce pouvoir souverain? Les créatures ne le connaissent pas, et le Créateur ne peut ni satisfaire ni mériter, ces deux choses étant l'apanage d'une nature inférieure, comme celle de l'homme. Comment pourrez-vous, Seigneur, accorder les exigences de votre justice et le salut de l'humanité? Y aura-t-il nulle part un moyen de trancher cette difficulté? Où sera le remède, puisque le ciel et la terre, c'est-à-dire les anges et les hommes, ne peuvent le fournir?

Ce remède, le voici : ce qui n'est pas possible aux créatures est possible au Créateur, dont rien ne limite la puissance, et c'est lui qui trouva le moyen de concilier ses droits avec les besoins des hommes. O prodige ineffable de sagesse, de miséricorde et de bonté? Le Verbe divin s'unit à notre humanité dans une même personne, et cette union communiqua à la nature humaine une puissance et une grâce infinies qui lui permirent de satisfaire pour la dette infinie que nous avions contractée. De cette sorte, une nature pouvant mériter et satisfaire, et l'autre nature élevant ces mérites et ces satisfactions à une hauteur infinie et parfaite, l'expiation de la faute fut pleine et entière, et la justice divine fut apaisée par la dignité infinie de la personne qui s'offrait. Mais si la justice fut parfaite dans cette union des deux natures, la miséricorde ne le fut pas moins; tous les mérites et toutes les satisfactions du Fils furent communiquées, par un pur effet de la grâce, à l'esclave et au serviteur, et ainsi, dans cette œuvre admirable, la miséricorde et la justice se trouvèrent unies à un degré de perfection suprême. Supposez tout autre moyen, et l'un ou l'autre de ces attributs divins est sacrifié. Si Dieu nous eût pardonné par pure grâce, nous aurions bien vu la grandeur de sa miséricorde; mais que serait devenue sa justice devant de si grands outrages restés sans châtiment? S'il nous eût frappés selon l'étendue de nos crimes, où donc aurait été sa miséricorde? Seule l'incarnation du Verbe divin conciliait ces deux attributs, inséparables de toutes les œuvres de Dieu, car le Fils de Dieu lui-même s'y chargeait, dans son immense charité, de satisfaire à la justice en offrant au pécheur malheureux la main de sa mi-

séricorde. Dieu se trouva ainsi pleinement satisfait et parfaitement honoré, et l'homme amplement racheté au prix d'une rançon qu'il n'avait pas offerte.

Telle fut la miséricordieuse union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Sauveur, qui put ainsi donner à son Père une satisfaction parfaite. L'homme, débiteur de la justice de Dieu, n'avait pas de quoi payer sa dette; Dieu pouvait bien la payer, mais il ne devait ni ne pouvait mériter, et alors Dieu s'est fait homme, et cet Homme-Dieu étant à la fois débiteur et créancier a eu la puissance de s'acquitter comme Dieu de ce qu'il devait comme homme. Voilà comment, de la même nature qui avait commis la faute sont sortis le remède et la médecine qui devaient la guérir ; voilà comment l'homme a été élevé à un degré d'honneur suprême, car si l'homme a péché, c'est aussi l'homme qui nous a rachetés.

II.

Que la sagesse divine, en établissant dans le mystère de la Rédemption une proportion admirable entre la satisfaction et la faute, a repris son empire sur le démon par voie de justice.

Dans le remède choisi par Dieu pour racheter l'homme, brilla d'une manière admirable l'ordre de la sagesse et de la justice divines qui ont voulu que nos biens prissent leur source là où était le principe de nos maux, et que de même que le péché et la mort étaient venus dans le monde par la faute d'un seul, la justice et la vie y fussent introduites par la sainteté d'un autre. On ne voit pas pourquoi, en effet, la sainteté aurait été moins efficace pour sauver que le péché pour perdre, ou encore pourquoi le règne de la justice aurait été plus loin que celui de la miséricorde, et puisque la justice avait pu rendre responsable de la faute d'un seul un nombre incalculable d'hommes, la miséricorde devait être assez puissante pour en sauver un aussi grand nombre à cause de la sainteté d'un seul.

Il y a en effet d'admirables convenances qui font voir avec quelle grande justice le péché fut effacé et l'homme racheté. L'orgueil du premier homme, qui, n'étant qu'un pur homme,

voulut usurper la ressemblance de Dieu, nous a tous perdus; l'humilité d'un autre homme, qui, étant véritablement Dieu, s'est abaissé jusqu'à prendre la nature humaine, nous a tous sauvés, au moins autant que cela était possible. Il n'y avait pas d'humilité plus directement opposée à cet orgueil que celle dont nous parlons. Il en fut ainsi de l'obéissance du Fils de Dieu opposée à la désobéissance de l'homme. Le premier homme avait désobéi à Dieu en violant des ordres que sa nature lui faisait un devoir de reconnaître, et sa désobéissance nous avait tous perdus; l'homme nouveau, c'est-à-dire le Verbe fait chair, exempt par nature de toute obéissance à la loi, s'y est soumis avec une résignation admirable, et son obéissance a été le principe de notre salut. « De même, dit l'Apôtre, que par la désobéissance d'un seul, plusieurs sont devenus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul, plusieurs deviendront justes. » *Rom.* VI, 9.

C'est ainsi que la divine sagesse a établi une proportion et une correspondance merveilleuses entre la satisfaction et la faute. Eusèbe Emissène décrit élégamment dans une homélie sur la Pâque ce dessein admirable de Dieu; il y prête au Sauveur lui-même ces paroles : « L'homme désobéissant a porté sur l'arbre défendu ses mains téméraires, étendons nos mains innocentes sur l'arbre de la croix. Un morceau de bois a été l'occasion de la première chute, il faut qu'un autre bois salutaire soit le moyen de la réparation. L'homme a péché en se laissant entraîner par les douceurs d'un fruit qu'il avait défense de manger; sa faute doit être réparée avec le fiel et le vinaigre. C'est l'orgueil qui a fait tomber l'homme, et le désir coupable qu'il avait d'usurper la ressemblance divine; que notre divinité s'humilie donc pour expier cet orgueil, et que la majesté de Dieu s'offre elle-même pour laver l'outrage commis contre cette majesté. L'homme enfin, coupable de péché, est passible de la mort, et il faut que cette dette soit payée; c'est pourquoi nous nous unirons à la nature humaine, et nous offrirons notre mort en expiation de la sienne; et pour que le démon perde sur son captif tous ses droits, il étendra ses mains criminelles sur l'arbre de la vie, et ainsi l'homme sera racheté à un double titre, par les mérites du

sang du Crucifié d'abord, et par la malice même du démon qui lui donne la vie. Notre passion deviendra donc la condamnation du démon et rendra à l'homme sa pleine liberté. » Ainsi s'exprime Eusèbe; dans ces paroles, parmi tant d'autres convenances, on remarque celle-ci, à savoir que l'homme a été délivré de la tyrannie du démon, non-seulement par la puissance du Christ, mais encore à titre de justice, et que si le démon avait usé de ruse pour vaincre l'homme, à son tour il avait été induit dans les piéges où il était tombé. Il convient de rappeler ici que de même que Dieu permit autrefois à l'homme de manger des fruits de tous les arbres du paradis, excepté d'un seul, de même il permit au démon de soumettre à son empire tous les hommes conçus dans le péché. Le péché étant l'unique cause de la puissance du démon, ceux-là devaient échapper à sa domination qui en étaient exempts. Mais le démon voyant le Christ sujet aux peines et à la mort qui sont la conséquence du péché, crut voir en lui un homme pécheur comme tous les autres, et lui donna la mort. Ce coup lui fut funeste, car en faisant mourir un homme auquel il lui était défendu de toucher, il mérita de perdre justement tout l'empire dont le crime de l'homme l'avait investi; et en même temps l'homme captif fut délivré en toute justice de sa honteuse domination. Dans le livre de Job, Dieu nous a révélé ce mystere dans un langage digne de lui : « Peux-tu, avec un hameçon, y dit-il, enlever Léviathan, comme je le fais moi-même? » *Job.* XL, 20. Ce Léviathan, qui était le plus grand poisson de la mer, est dans les saints Livres la figure du démon, que Dieu prend avec son hameçon puissant. Ce hameçon, qu'est-il autre chose qu'un Dieu fait homme, dont l'appât est son humanité sainte sujette à toutes les peines de la vie mortelle qui sont la suite du péché, mais dont le croc de fer est la puissance de la divinité même, cachée sous les dehors de l'humanité. Quand le démon vit cette humanité sujette à tant de peines, il crut reconnaître dans cet homme ainsi tourmenté, un grand coupable, et par ses suppôts, il procura sa mort; insensé qui ne comprenait pas que sous cette nature mortelle résidait une nature immortelle, qu'en s'attaquant à elle, il se perdait lui-même, et qu'en

touchant à l'appât extérieur, il se prenait au hameçon qu'il recouvrait! Ainsi Dieu pêcha-t-il cette baleine monstrueuse qui voulait dévorer le monde, et arracha-t-il à son corps ce riche dépôt des saints patriarches, retenu sous son empire par une conséquence déplorable des péchés communs. Ainsi celui qui avait fait tomber l'homme sous ses piéges, tomba-t-il à son tour sous ceux de Jésus-Christ qui l'induisit en erreur, qui le vainquit et le terrassa.

Remarquons encore une autre convenance singulière, c'est que Dieu employa pour triompher du démon les armes mêmes du démon. Par le péché, le démon avait introduit dans le monde la souffrance et la mort. C'est par la souffrance et la mort que le Christ a triomphé de lui. Aussi l'Apôtre a-t-il pu dire « que le Fils de Dieu avait détruit le péché par le péché, » *Rom.* VIII, 3; c'est-à-dire qu'il nous a rachetés et qu'il nous a obtenu le pardon du péché en prenant sur lui les peines que le péché mérite. C'était couper la tête de Goliath par l'épée de Goliath lui-même.

III.

Du profit et de la gloire que Dieu a donnés à l'homme par ce souverain mystère.

Le moyen choisi par la sagesse de Dieu pour nous sauver, est si admirable que, de quelque côté qu'on l'envisage, on découvre en lui des convenances admirables et des bienfaits surprenants. Et d'abord c'est par lui que le Père éternel nous a donné un réconciliateur parfait et un médiateur fidèle qui établit entre l'homme coupable et Dieu irrité une paix aussi ferme que durable; c'est la condition du médiateur parfait, d'être également fidèle et agréable aux deux parties. Qui donc est plus fidèle que le Fils de Dieu? Il est fidèle et agréable à Dieu puisqu'il est véritablement Dieu; il est fidèle et agréable aux hommes parce qu'il est véritablement homme; aussi est-ce lui qui fut choisi pour sceller entre Dieu et les hommes une paix indéfectible et une amitié éternelle, ce qui faisait dire à l'Apôtre que « le Père éternel nous a comblés par son Fils bien-aimé de toutes sortes de dons et nous a comptés au nombre de ses amis. » *Ephes.* I, 6.

Pouvions-nous trouver quelqu'un plus propre à nous conquérir cette amitié céleste, que cet ami souverain et fidèle? Qui pouvait nous rendre saints, si ce n'est ce Saint des saints? Qui pouvait nous rendre justes, si ce n'est Celui qui est la justice même? Qui pouvait nous couronner de beauté, sinon Celui qui est souverainement beau? Qui pouvait enfin nous élever à la dignité d'enfants adoptifs de Dieu, si ce n'est le Fils naturel de Dieu?

C'est encore par la rédemption que Dieu nous a donné un avocat et un grand prêtre toujours fidèle et toujours écouté en sa divine présence, et qui non-seulement nous obtînt le pardon de nos péchés, mais encore veillât toujours sur nos misères pour les guérir et sur nos nécessités pour les soulager, misères et nécessités si nombreuses en cette vie, qu'il serait plus juste d'appeler une mort lente qu'une véritable vie. Où trouver en effet un meilleur avocat et un prêtre plus puissant que le Fils de Dieu, présentant continuellement à son Père l'humanité sacrée qu'il a prise pour nous, et ses précieuses plaies qu'il a voulu supporter pour lui obéir. O prière puissante de celui qui ne cesse jamais de plaider et d'intercéder en notre faveur!

C'est toujours par le même mystère que l'homme, qui était descendu par le péché jusqu'à ressembler aux animaux dont il imitait les œuvres, fut comblé d'honneur et élevé en quelque sorte à la dignité des anges, puisque, d'après l'Apôtre, « le Fils de Dieu dédaigna la nature angélique pour s'unir la nature humaine. » *Hebr.* II, 9. Quand une femme pauvre épouse un roi puissant, l'honneur de l'union qu'elle contracte rejaillit sur tous ses parents; de même l'union que le Roi du ciel voulut bien contracter avec la nature humaine d'une manière si étroite qu'il réunit deux natures en une seule personne, glorifia l'humanité tout entière, et les hommes élevés à un excès de dignité suprême ne pouvaient s'empêcher de dire avec le Prophète : « Seigneur, vous êtes notre gloire, c'est vous qui élevez ma tête. » *Ps.* III, 4.

IV.

Efficacité de la satisfaction de Jésus-Christ.

Il est temps cependant de comprendre l'efficacité de la satisfac-

tion du Sauveur, et d'augmenter en nos âmes, par cette étude sainte, l'espérance de la grâce et du pardon. Aux yeux de Dieu l'intention vaut mieux que les actes, et quand il s'agit d'agréer ou de récompenser nos bonnes œuvres, il tient plus de compte de la personne qui les fait, que des œuvres elles-mêmes. Abel était agréable au Seigneur, et voilà pourquoi le Seigneur regarda favorablement ses actions; Caïn au contraire déplut au Seigneur, et le Seigneur ne regarda pas favorablement ses dons. Oh! que le sacrifice de son Fils unique dût être agréable au Père éternel! Quelle n'était pas en effet la grandeur de l'amour qu'il avait pour lui! Il l'aimait d'un amour infini : il l'aimait, comme il s'aime lui-même, car il voyait en lui sa propre substance et sa souveraine beauté. Ce Père aimait ce Fils plus qu'il ne détestait tous les péchés du monde, par conséquent le sacrifice de ce Fils bien-aimé lui fut plus agréable que tous les péchés du monde ne lui avaient déplu, et il se trouva mieux servi et plus honoré de son culte qu'il n'avait été outragé par toutes nos fautes. La vie de notre miséricordieux Rédempteur avait une valeur plus grande que toutes les vies des enfants d'Adam, puisqu'elle était la vie d'un Dieu; dès lors le sacrifice qu'il fit de cette vie sans égale, rendit plus de gloire à son Père que tous les hommes ne lui en avaient enlevé par leur infidélité.

Voilà comment ce miséricordieux Rédempteur a satisfait en général et en particulier pour toutes nos fautes, et, par cette rédemption abondante, renversé le mur de division qui séparait les hommes de Dieu, c'est-à-dire le péché. Voilà comment il a réconcilié les hommes et Dieu, en calmant la fureur et la colère que Dieu avait conçues contre nous. Nous lisons dans le livre de Jonas une figure saisissante de ce grand prodige. Quand on a jeté ce prophète à la mer, la fureur des flots irrités fut apaisée; image véritable de ce qui se passa lorsque notre vrai Jonas, en se précipitant dans l'océan de ses angoisses et de ses douleurs, apaisa la fureur de la colère et de l'indignation divines. Alors il put ouvrir à des voleurs les portes du ciel fermées depuis le commencement du monde aux plus saints d'entre les hommes. *Luc.* XXIII. Alors il envoya le Saint-Esprit dans la plénitude de

ses dons et de ses grâces et plus particulièrement avec le don des langues, afin que la connaissance de Dieu renfermée jusque-là dans les limites étroites de la Judée, se répandît jusqu'aux dernières limites de l'univers. *Act.* II. Alors le Sauveur put donner à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés pour lesquels il avait satisfait. *Joan.* XX. Alors il les envoya dans le monde entier pour y prêcher partout la bonne nouvelle et la grâce de l'Evangile, qui consiste, selon ce que nous apprend saint Chrysostome, dans le pardon des péchés, la satisfaction des peines qui leur étaient dues, la sanctification des hommes, la justice, la rédemption, l'adoption du Fils de Dieu, l'héritage du royaume du ciel, et la fraternité même du Fils de Dieu. L'Evangile en effet, avec tous ces dons, en contient une foule innombrable, et le Sauveur répandait ces bienfaits sur le monde entier, en ordonnant à ses apôtres de prêcher la bonne nouvelle à toute créature, aux Gentils comme aux Juifs.

Mais ici on m'arrêtera peut-être et on me demandera pourquoi Jésus-Christ ayant satisfait par son sacrifice pour la dette universelle du genre humain et nous ayant obtenu le pardon de nos fautes, il y a encore tant de coupables qui ne sont pas pardonnés et qui persévèrent longtemps dans le crime? Pourquoi! Ah! ce n'est pas qu'il manque rien à la satisfaction parfaite de Jésus-Christ; la faute en est tout entière à la mauvaise volonté de l'homme qui le retient dans le péché et qui l'empêche de se disposer au pardon de ses fautes ou même de vouloir le recevoir. Le soleil, en ce qui le concerne, répand sur le monde entier ses rayons bienfaisants; mais si je ferme toutes les ouvertures par où ces rayons pourraient arriver jusqu'à moi, est-ce à lui ou à moi que je dois reprocher les ténèbres où je suis plongé? On peut dire qu'il en est ainsi de la satisfaction de Jésus-Christ; elle est surabondante et elle suffirait pour racheter mille mondes; il n'y a ici de coupable que ceux qui ne se disposent pas à la bien recevôir.

Remarquons, en effet, que c'est une règle vulgaire de philosophie que les causes universelles ne communiquent leur influence et leur vertu qu'au moyen d'autres causes particulières.

Le soleil fait naître toutes les plantes, mais que le laboureur ne sème ni orge ni froment, croyez-vous que l'une ou l'autre de ces plantes sortira de terre? Ainsi en est-il de la passion de notre Rédempteur ; elle est la cause universelle de tous les biens spirituels que Dieu a accordés ou qu'il accordera jamais, mais il faut ici l'intervention d'une cause particulière, et la grâce et le pardon que la passion de Jésus-Christ nous a obtenus, ne nous seront accordés qu'autant que nous nous serons disposés à nous les appliquer.

CHAPITRE V.

De la promptitude et de la joie avec lesquelles le Fils de Dieu a embrassé tous les travaux et toutes les peines qu'exigeait notre rédemption.

Jusqu'ici nous avons démontré que Dieu n'avait pas de meilleur moyen de sauver le monde, que d'unir son Fils, le Verbe divin, à la nature humaine, sous la réalité d'une seule personne. Nous avons à voir maintenant avec quelle promptitude, quelle bonne volonté et quelle joie notre Seigneur s'est offert à la douloureuse entreprise de notre rédemption.

Mais afin d'entendre ce mystère jusque dans ses premiers principes, n'oublions pas que l'union du Verbe divin avec la nature humaine a eu lieu dans les entrailles virginales de la vierge Marie. L'ange finissait à peine de révéler le sujet de son ambassade, et la sainte Vierge de donner son consentement, lorsque l'humanité sacrée du Sauveur fut créée dans le sein de cette femme incomparable, et s'unit dans une union très-étroite à la personne du Verbe, de manière à ce que deux natures n'y formèrent plus qu'une même personne. Mais aussi comme cette dignité nouvelle, la plus grande de toutes celles que le bon Dieu puisse accorder, fut prévenue de toutes les grâces, de tous les pouvoirs et de toutes les richesses qu'elle méritait! Tous les dons de Dieu lui furent prodigués sans bornes et sans mesure, et s'il était possible que les dons de Dieu s'épuisassent jamais, c'est bien dans cette circonstance qu'ils auraient été épuisés. Au mo-

ment même ou elle anima son corps, l'âme très-sainte du Sauveur vit l'essence divine avec la même clarté et le même éclat qu'elle la voit à présent, et elle aperçut en elle toutes les richesses et toutes les grandeurs qui lui avaient été données par pure grâce, c'est-à-dire, sans mérite.

Cherchons maintenant à comprendre quel amour, quelle reconnaissance cette âme sainte devait avoir pour celui qui lui donnait tant de biens. Hélas! nous n'y arriverons jamais, et ces mystères sont au-dessus de notre raison! Cet amour dut être digne de la dignité et de la grâce qui l'inspiraient, et cette dignité et cette grâce étaient, comme nous l'avons vu, sans mesure. Mais tel était cet amour, tel était aussi le désir qu'avait cette âme sainte de plaire à celui qui l'avait si magnifiquement embellie et ornée, de le servir, d'accomplir en tout sa volonté sainte, fallût-il pour le faire souffrir des millions de mort.

Or, en même temps que ces sentiments germaient en lui, notre Seigneur comprenait qu'il était destiné par son Père à devenir le réparateur, le sanctificateur et le rédempteur du genre humain, dégénéré et tombé par la faute du premier homme; il voyait que, pour lui plaire, il devait aimer les hommes d'un amour souverain et désirer assez leur salut pour offrir sa propre vie en sacrifice, et leur acquérir, au prix de son sang, le pardon de leurs fautes, les réconcilier avec Dieu, leur rendre la grâce qu'ils avaient perdue, fonder ici-bas un nouveau royaume, une nouvelle république, une réunion d'hommes morts au monde et vivants pour Dieu, qui connussent la brièveté et l'inconstance de la vie, qui la vécussent, non plus avec le dessein d'y prendre leur repos, mais comme un lieu de passage; qui la regardassent non pas comme leur patrie, mais comme un véritable exil; qui fussent pour elle plutôt des étrangers et des pèlerins, que des habitants éternels; une nation qui la traverse comme une route et un chemin vers une patrie meilleure plutôt qu'un peuple destiné à ne pas étendre au-delà ses espérances; des hommes fidèles au service du Créateur et à ses lois saintes, prêts à mourir mille fois plutôt que de désobéir une seule fois au Seigneur; des hommes enfin semblables aux autres hommes par leur nature.

mais si différents d'eux dans leurs vies, que de même que ceux-là emploient tous leurs soins et toutes leurs peines à se procurer les biens du corps au détriment de ceux de l'âme, ils employassent leurs efforts et leur diligence à conquérir les biens de l'âme, ne recherchant les biens du corps qu'autant que la nécessité l'exigerait.

Cette république et ce royaume, tout formés d'hommes nouveaux, le Père éternel voulut que son Fils unique les fondât sur la terre à l'imitation de la république du ciel, et qu'il devînt leur chef, leur fondateur, leur capitaine et leur guide, en tenant à la main l'étendard sacré de la croix, et en enseignant à tous la voie du ciel, non plus seulement par ses paroles, mais encore par ses œuvres et par les exemples de sa très-sainte vie.

Quand les desseins de la très-sainte Trinité, qui intervint dans cette œuvre magnifique, seront connus, qui pourra dire avec quelle joie, quelle obéissance, quelle volonté empressée, et quel dévouement l'âme sainte du Sauveur acceptera sa mission, et de quel amour elle aimera les hommes qui lui sont recommandés? Il y a là des secrets ineffables qui surpassent la capacité de nos intelligences, tellement qu'on n'a plus qu'à se taire et admirer en silence ces œuvres de la magnificence divine et de ce puissant Seigneur qui, incompréhensible dans sa nature, l'est dans toutes ses opérations et surtout dans celle-ci.

Maintenant si on désire savoir une chose digne d'être connue, c'est-à-dire pénétrer jusqu'à la racine et au principe de l'amour du Fils pour les hommes, on découvrira bientôt que cet amour n'a d'autres sources que sa charité et son obéissance envers son Père éternel. S'il nous aime, c'est parce que son Père lui commande de nous aimer d'un amour sans mesure, comme nous l'avons dit plus haut. Comme ce Fils sera heureux et content d'obéir à un Père duquel il reçoit tant de richesses et des trésors d'une grâce sans bornes? Est-ce que saint Grégoire n'a pas dit en toute vérité, que plus la charité s'élevait vers Dieu et l'aimait davantage, plus elle savait descendre à aimer le prochain par amour pour Dieu? Jugeons par là de la vivacité de l'amour qu'il devait porter aux frères que Dieu lui avait recommandés, celui

qui avait pour le Père lui-même un aussi incompréhensible amour.

Mais cet amour a encore un autre principe, et s'il a été si vif c'est à cause de la soif insatiable que le Fils de Dieu avait de la gloire de son Père céleste. Comme rien ne le glorifie davantage que la sainteté de notre vie, il désirait nous rendre saints d'un désir impossible à décrire parce qu'il est au-dessus de toute expression.

CHAPITRE VI.

Que toutes les perfections divines brillent d'un plus vif éclat dans la passion de Jésus-Christ que dans toutes ses œuvres, on le montre plus particulièrement pour la bonté.

On voit par ce qui précède comment la passion de Jésus-Christ notre Sauveur, a glorifié Dieu, en satisfaisant parfaitement pour les offenses commises contre la majesté divine, et en lui rendant plus d'honneur que nos fautes ne lui en avaient enlevé. Mais ce n'est pas tout, et il faut encore ajouter que dans la passion sacrée du Sauveur toutes les grandeurs et toutes les perfections divines brillent d'un plus vif éclat que dans tout le reste de ses œuvres, ainsi que nous l'avons dit tout d'abord.

Et pour commencer par la bonté, qui est, à notre sens, la plus grande des perfections divines et celle que Dieu estime davantage, où éclate-t-elle plus vivement que dans cette passion sainte? Afin de bien entendre ceci, il convient de savoir d'abord quelles sont la condition et la nature du bien. Le bien, dit saint Denis, aime essentiellement à se communiquer lui-même et à communiquer tout ce qu'il a, comme nous le voyons dans le soleil, cette créature si magnifique, qui répand sur le monde entier les clartés de sa splendeur, sans que rien puisse se soustraire à sa lumière et à sa vertu. Plus une chose sera bonne, plus aussi elle aimera à se communiquer. On peut conclure de là que, puisque Dieu est souverainement bon, il aimera souverainement à se donner lui-même et à communiquer ses perfections à toutes ses créatures, aux unes plus qu'aux autres, en tenant compte de la capacité et

des conditions de leur nature, ainsi que le remarque encore le même saint. Autant donc l'homme peut devenir bon et heureux, autant il désire lui communiquer de bonté et de bonheur, et il lui en communique même à un degré souverain, s'inspirant seulement de sa propre nature, et ne limitant son action qu'aux dernières ressources de la nature humaine ; ce n'est pas que Dieu agisse ainsi par quelque motif d'intérêt ; il n'en a d'autre que la condition et la nature de sa bonté. Or cette bonté il lui a plu de nous la manifester d'une façon sublime dans l'œuvre de notre rédemption.

Remarquons, avant d'aller plus loin, que la parfaite bonté a deux degrés ayant chacun leur excellence respective. Le premier consiste à faire du bien sans aucun motif d'intérêt ou d'amour-propre, mais uniquement par bonté toute pure ; le second est plus excellent, il consiste à faire du bien non-seulement sans intérêt personnel, mais encore au risque de perdre sa fortune, son honneur, sa vie. Plus la perte qu'on fait est considérable, plus éclate la grandeur de la bonté d'où elle procède. Le Sauveur, dans sa passion sacrée, fait paraître une bonté sans mesure et qui s'élève bien au-dessus du second degré qui vient d'être signalé. Ce n'était pas assez pour l'étendue de sa charité, comme le dit Pierre de Ravenne, ce n'était pas assez de nous communiquer ses biens, il daigna encore descendre jusqu'à souffrir nos maux. Mais, comme en tant que Dieu il ne pouvait souffrir, la nature divine étant impassible, il médita un prodige nouveau, admirable, étonnant et bien digne de son immense amour, et voilà qu'il s'unit une nature passible et sujette au changement, c'est-à-dire la nature humaine, afin de souffrir en elle ce qu'il ne pouvait endurer en sa nature propre.

Nous allons parler maintenant de cette ineffable bonté du Sauveur, et en le faisant nous nous proposons moins de confirmer notre foi que d'allumer dans le cœur des fidèles un grand amour et une admiration pieuse envers cette souveraine bonté. Seulement, à cause de la sublimité des choses que nous aurons à y exposer, il convient auparavant de formuler quelques vérités qui seront comme des échelons à l'aide desquels nous nous élève-

rons plus facilement au niveau des matières dont nous nous occupons.

Parmi ces vérités préliminaires, la plus essentielle c'est que connaître notre Dieu et Seigneur constitue le principe et le fondement de tous nos biens ; mais comme en cette vie mortelle nous ne pouvons le découvrir dans son essence même et sa beauté, nous n'avons d'autres moyens de le connaître que les œuvres et les prodiges qu'il a opérés en ce monde, et qui nous donnent une idée d'autant plus excellente de leur auteur qu'elles sont elles-mêmes plus belles et plus magnifiques.

Mais comme entre toutes les œuvres de Dieu la plus excellente est son humanité sacrée, c'est elle qui nous donne une connaissance plus profonde de ses perfections et de ses grandeurs, et qui nous ouvre une voie assez large pour entrer dans le sanctuaire de son cœur divin et pour nous révéler les merveilles qu'il contient. Le Sauveur nous le déclare lui-même quand il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par moi. » *Joan.* XIX, 6. Cette humanité sacrée, elle fut autrefois parfaitement figurée par cette échelle mystérieuse, aperçue en songe par le patriarche Joseph, qui, posée sur la terre, touchait le ciel de son sommet et arrivait jusqu'à Dieu lui-même, *Gen.* XXVIII; Dieu voulait nous montrer par là qu'il serait l'auteur de cette humanité sainte qui devait servir aux hommes comme d'une échelle pour s'élever à la connaissance de Dieu. C'est pourquoi l'Eglise remercie Dieu en disant que par le mystère de l'Incarnation du Verbe divin une nouvelle clarté a éclairé les yeux de notre âme et nous a fait connaître à sa bienfaisante lumière les choses divines. Tel est le premier échelon de cette échelle mystique.

I.

Second échelon de cette échelle mystique; il consiste dans l'élévation de notre âme au-dessus de toute bonté créée, afin d'arriver à connaître la divine bonté.

Voici maintenant en quoi consiste le second échelon de cette échelle mystique. Quand on veut connaître la grandeur de la bonté divine, il faut détourner les regards de sa propre bonté, de

la bonté de tous les saints qui ont paru sur la terre depuis le commencement du monde, si grande qu'elle puisse être; de celle des anges, des archanges, des chérubins et des séraphins, et se bien pénétrer de cette vérité à savoir que la bonté de Dieu domine toutes les bontés créées et les éclipse toutes à ce point qu'elles perdent tout leur éclat devant le sien et qu'elles sont en sa présence ce qu'est une faible lumière devant les splendeurs du soleil à son midi. Notre Seigneur affirmait bien cette vérité quand il disait que « nul n'est bon que Dieu seul. » *Luc.* XVIII, 19. De même donc que l'essence est la toute-puissance de Dieu, sa bonté est incompréhensible, et celui-là se tromperait également qui voudrait mesurer la puissance de Dieu sur la puissance des êtres créés, ou qui chercherait à comprendre sa bonté à l'aide de la bonté des créatures. La bonté de Dieu, en effet, est si élevée, si souveraine, si différente de toutes les autres bontés, qu'elle les dépasse toutes à un degré infini. Le Seigneur lui-même nous l'apprend dans Isaïe; car, après avoir déclaré la grandeur de la miséricorde de Dieu envers ceux qui se convertissent à lui, ce prophète prête à Dieu ces belles paroles : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées. » *Isa.* LV, 8-9. Ces paroles nous démontrent combien serait grande l'erreur de ceux qui prétendraient comprendre la bonté et la miséricorde de Dieu d'après leur propre bonté; autant, en effet, Dieu est au-dessus de l'homme, autant les grandeurs et les perfections divines surpassent les grandeurs et les perfections humaines.

Mais parce que l'œuvre de la rédemption a son principe dans cette souveraine et infinie bonté, il est utile de l'étudier et d'en acquérir quelque connaissance. Les choses créées ont des propriétés naturelles qui les différencient les unes des autres; c'est ainsi que la terre tend toujours, par le poids de sa pesanteur, à descendre, tandis que le feu tend à s'élever. Or quoique le Créateur soit en dehors de l'ordre de ses créatures, il a aussi sa nature propre qui consiste à faire sans cesse le bien. Il est la bonté par

essence; c'est une propriété naturelle de la bonté de se répandre et de se communiquer, et c'est pourquoi, de même que le soleil envoie hors de lui ses rayons, de même il se communique et se donne à ses créatures en leur faisant du bien. S'il en est ainsi l'homme doit comprendre combien de raison il a de se réjouir d'avoir un Seigneur, disposé, par sa nature même, à lui faire sans cesse du bien; il doit aussi s'unir au Prophète pour s'écrier avec lui : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, et tressaillez d'allégresse; glorifiez-vous en lui vous tous qui avez le cœur droit. » *Ps.* XXXI, 11. Cette seconde remarque était nécessaire pour bien entendre la cause du bienfait inestimable de notre rédemption qui ne fut autre que cette même bonté.

Remarquons encore ici que de toutes les perfections divines celles qui éclatent avec le plus de force dans l'œuvre de la rédemption, sont la bonté, la charité et la miséricorde. Voilà pourquoi l'Ecriture sainte attribue indifféremment ce prodige divin à l'un ou à l'autre de ces attributs, la charité, la bonté et la miséricorde ayant entre elles une ressemblance telle qu'on peut à peine parler de l'une sans toucher à l'autre. Encore qu'en notre Seigneur ces perfections soient une seule et même chose, nos entendements trouvent des raisons formelles de les distinguer les unes des autres. A la bonté il appartient de se communiquer aux hommes et de les rendre bons, c'est-à-dire de leur donner la bonté qu'elle possède elle-même; c'est le propre de la charité de souhaiter et de faire du bien à ceux qu'elle aime, de s'unir à eux et de ne plus faire avec eux qu'une même chose; la miséricorde, enfin, compatit aux misères d'autrui et les partage pour les soulager. Le bienfait de notre rédemption étant si abondant et si fécond en biens de toute nature, renferme en lui-même toutes ces propriétés et une foule d'autres.

II.

Comment la bonté de Dieu se manifeste dans l'œuvre de notre rédemption.

Ces premières notions établies, cherchons à comprendre de quel éclat la bonté de Dieu a brillé dans l'œuvre de notre rédemp-

tion. Nous avons dit que la bonté, par sa nature même, aimait à se communiquer à tous, et en ce qui regarde les hommes à les rendre bons et heureux. Nous avons dit encore que le degré le plus excellent de la bonté était de souffrir afin de rendre les autres bons, et que plus elle endurait de souffrances et de peines pour atteindre son but, plus elle se manifestait à nos yeux excellente et sublime. C'est ainsi que le Fils de Dieu, voulant nous rendre semblables à lui, c'est-à-dire bons et heureux comme lui, sentit qu'il n'avait pas de moyen plus efficace d'arriver à ses fins que de descendre du ciel sur la terre, de se revêtir de l'humanité, de souffrir enfin, dans sa chair sacrée, toutes les horreurs d'une passion douloureuse et d'une mort honteuse, parce que de cette passion devaient découler des fruits inestimables, parce qu'elle devait, tout en nous donnant l'exemple de toutes les vertus, nous encourager à les pratiquer, parce que, enfin, par les mérites de cette passion, de grandes richesses et des trésors de grâces nous étaient accordés. A la vue de ces précieux avantages, vaincu par la force de son amour et la vivacité de ses désirs, le Sauveur oublia les rigueurs de la charge qu'il prenait sur lui pour ne plus penser qu'à ce qui touchait notre salut. C'est alors que, pour nous découvrir clairement l'étendue de sa bonté, il s'offrit volontairement à la souffrance et même à la mort. Ah ! si le Sauveur put dire « que personne ne peut témoigner un plus grand amour qu'en donnant sa vie pour ses amis, » *Joan*. xv, 13, nous pouvons bien dire que la plus grande preuve de bonté qu'un homme puisse donner c'est de mourir pour rendre les autres bons, surtout lorsque sa mort est accompagnée de toute sorte de douleurs et d'outrages.

Il convient donc d'examiner maintenant la grandeur des travaux et des douleurs que le Fils de Dieu a supportés pour nous avec toutes les circonstances de sa passion sainte ; la dignité de la personne qui souffre, l'indignité de celle pour qui elle souffre, la cause et le mode de ses souffrances ; il ne faut rien négliger, parce que tout contribue à faire ressortir la grandeur de cette passion. Nous avons déjà traité ce même sujet au livre de la Prière et de la Méditation. Nous reviendrons rapidement sur ces

mêmes circonstances, car dans chacune d'elles l'homme pieux trouve ample matière à s'instruire et à s'édifier.

Et d'abord, quant à la dignité de la personne qui souffre, considérez avec attention la grandeur et la souveraineté de ce Seigneur auquel les astres du matin obéissent, de la beauté duquel le soleil et la lune sont surpris, devant lequel les colonnes du ciel tremblent et s'émeuvent, que les anges louent, que les dominations adorent, « que les puissances du ciel redoutent, » qui du haut de son trône, porté par les chérubins, contemple les abîmes, et, selon la parole du Prophète « soutient de trois doigts la masse de la terre; dont les richesses, la gloire et la majesté sont si grandes que tout cet univers et tous les mondes possibles sont devant lui pour emprunter la parole du Sage comme une goutte de la rosée du matin. » *Sap.* XI, 23. Seul en effet il est par lui-même et il ne dépend de personne, tandis que, en dehors de lui, tout n'existe que par sa volonté et sa puissance.

Après avoir porté les yeux sur sa grandeur abaissez-les sur ses souffrances, et souvenez-vous qu'il les endure pour vous. Les saints docteurs en résument bien l'horreur en nous disant qu'elles furent plus vives qu'aucune de celles que les hommes ont jamais souffertes ou pourront jamais souffrir en cette vie, car des souffrances de l'autre vie il ne saurait en être question parce qu'elles sont d'une nature particulière. La preuve de leur assertion ils la trouvent dans cette sueur de sang qui est une chose inconcevable et inouïe jusque-là; dans toutes les circonstances de sa passion sacrée, et surtout dans la privation complète où se trouva le Sauveur de toute consolation divine et humaine. Aucun des saints martyrs ne connut jamais cet excès de délaissement et cette absence complète de toute consolation; ils savaient qu'après leur dernier soupir la couronne leur était préparée, et cette pensée était pour eux un grand secours et une grande joie. « Je suis rempli de consolations, et je surabonde de joie au milieu de mes travaux, » II *Cor.* VII, 4, disait l'apôtre saint Paul pour montrer son allégresse au sein de ses souffrances; mais notre très-miséricordieux Rédempteur voulut ne pas connaître ces adoucissements à ses épreuves, et en voici la raison. Il accepta avec une

résignation entière, et parce qu'il le voulait bien, toutes les douleurs et toutes les injures qui fondirent sur lui, et avant de les endurer il les vit, il les accepta, et il les offrit à son Père pour notre salut.

S'il en est ainsi, comment pouvait-il se procurer des consolations et des considérations propres à calmer des douleurs qu'il voulait souffrir? N'aurait-ce pas été en même temps vouloir et ne vouloir pas souffrir, et par conséquent demander une chose impossible? Voilà pourquoi, en mourant sur la croix, le Sauveur fit entendre ces douloureuses paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Ajoutez à ces circonstances la délicatesse du corps sacré du Sauveur. Ce corps avait été formé par le Saint-Esprit, et dès lors il était le plus parfait et le plus beau des corps, et par là même très-sensible à toutes les sensations intérieures et extérieures, car la sensibilité des corps est en rapport avec leur perfection, et plus les corps sont parfaits plus ils sont sensibles. De plus la chair du Christ était toute virginale, puisqu'elle était sortie des chastes entrailles de la Vierge notre Maîtresse; elle était donc plus tendre, plus délicate et plus passible, et ceux qui voudraient ressentir en eux-mêmes quelque chose des douleurs de cette chair sacrée et comprendre par là la grandeur de la bonté du Dieu qui s'offrit, à cause de nous, à tant de peines et à tant de douleurs, saint Bonaventure donne un moyen spirituel très-propre à les faire arriver à leurs fins; il conseille donc à ces âmes dévotes envers la passion sacrée du Sauveur de prendre une discipline capable de les faire souffrir et non pas de leur nuire, et de s'élever ainsi à la considération des tortures mille fois plus vives que le Sauveur daigna souffrir pour elles. Ces âmes peuvent aussi, par ce même moyen, se faire une idée de la force admirable des martyrs et des rigueurs de leurs tourments.

Mais à ces douleurs déjà si vives, il faut joindre les injures et les ignominies qui accablèrent le Sauveur dans sa passion sacrée. On le traîna tout enchaîné dans les rues et sur les places publiques; on le souffleta; on lui cracha au visage; on lui couvrit la face avec un voile en lui donnant des coups; on le revêtit du

signe de dérision, là d'une robe blanche, ici d'une robe de couleur, et les soldats se jouèrent de lui comme d'un roi de théâtre : puis on le frappa cruellement à coups de fouets, on le condamna à une mort ignominieuse, on lui préféra Barabbas, on lui fit parcourir un chemin public au milieu des cris de la populace qui l'accusait d'être un malfaiteur; enfin on le crucifia entre deux voleurs, en présence de tout le peuple, de sa très-sainte mère, de ses amis et de ses proches qui étaient au pied de la croix, versant des larmes amères, tandis que ses ennemis riaient, se moquaient et triomphaient de la joie la plus vive. Quel spectacle, grand Dieu! Voir cette immense majesté, que les anges du ciel adorent, livrée volontairement sur la terre aux dernières humiliations et à la dérision des valets, peut-on rien concevoir de plus admirable? Quoi de plus admirable que de voir le Sauveur souffrir tant et de si vives tortures, et renoncer à tous les soulagements et à toutes les consolations que le ciel et la terre peuvent donner? Quoi de plus admirable que de le contempler s'unissant à une nature mortelle et passible pour pouvoir souffrir ce qu'il n'aurait enduré dans la nature divine? Quoi de plus admirable surtout que de voir l'offensé convier à la paix celui qui l'offense, en souffrant pour lui et en lui offrant par ses souffrances la satisfaction que méritait sa peine? Ah! vit-on jamais des choses si extraordinaires et si grandes? En entendit-on jamais signaler de plus magnifiques? Quel océan d'amour pour l'âme religieuse, et comme elle peut voguer et se plonger dans l'incompréhensible abîme de si grandes merveilles! Voilà pourquoi je disais en commençant que, pour bien estimer la grandeur de cette bonté souveraine, il fallait s'isoler de toutes les bontés créées et ne pas chercher à comprendre par celle-ci, la magnificence de celle-là. Quand l'esprit humain veut pénétrer les œuvres de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, la création du monde, par exemple, ou la résurrection des corps, il demeure bientôt convaincu d'impuissance; ainsi doit-il en être des œuvres de la bonté; car si Dieu est sage et puissant, il est également bon, et il ne désire pas moins d'être connu sous un aspect que sous l'autre.

III.

Cause de la surabondance de la satisfaction du Christ et de la rédemption très-abondante du genre humain.

Examinons maintenant pourquoi notre Seigneur a voulu souffrir les douleurs si atroces de sa passion, et voyons si, par hasard, ce ne fut pas par un motif d'intérêt personnel. Avant d'éclaircir ce point de notre sujet, citons une sentence remarquable d'Avicène rapportée par saint Thomas, et dans laquelle ce philosophe prétend que Dieu seul est proprement et parfaitement libéral, et qu'aucune créature ne possède pleinement cette vertu. La raison qu'il en donne c'est qu'aucune d'elles ne fait du bien sans attendre de son action quelque avantage et quelque profit, n'en eût-elle d'autre que de se perfectionner par des œuvres conformes à sa nature; seul le Créateur a cette prééminence sublime de n'acquérir aucune perfection nouvelle de tout ce qu'il a produit, ou de ce qu'il fait encore dans le monde. Seul aussi il est pleinement et parfaitement libéral, parce qu'il n'attend rien pour lui de ce qu'il fait ou de ce qu'il donne, et que tout ce qu'il opère il l'opère par pure grâce. Cela établi, conjurons le Seigneur de nous révéler lui-même pourquoi il a daigné descendre jusqu'à boire le calice d'ignominie et de douleur. Vous, Seigneur, dont les richesses, la gloire, la félicité et les joies sont si grandes, qu'elles ne s'accroîtraient pas de mille mondes, et qu'elles demeureraient toujours également parfaites, comment avez-vous daigné vous assujettir à tant de travaux? Pourquoi avez-vous bu jusqu'à la lie ce calice d'amertume? Pourquoi votre substance si haute et si simple a-t-elle voulu se revêtir de notre chair et se soumettre à toutes les épreuves de notre mortalité? Que dis-je, pourquoi avez-vous voulu connaître les prisons, les fouets, les mauvais traitements, les épines, les clous et la croix? Pourquoi êtes-vous descendu à cet excès d'humilité et d'anéantissement? Pourquoi avez-vous quitté cet océan infini de gloire où vous viviez, pour vous offrir aux outrages les plus affreux qu'on puisse imaginer? Quel est ce désir? Quelle est cette faim étonnante? Qu'est-ce qui vous pousse à embrasser des choses si étrangères à votre nature,

alors que vous pouviez nous racheter par une foule d'autres moyens moins douloureux?

Oui, le Seigneur pouvait nous racheter autrement, mais de tous les moyens qu'il avait en son pouvoir, le plus efficace, le plus excellent était celui qu'il a choisi. Aucun autre ne nous encourageait plus fortement à toute sorte de vertu; aucun n'allumait dans nos cœurs un amour plus vif envers notre Rédempteur; aucun ne glorifiait Dieu davantage; aucun ne nous encourageait mieux à souffrir pour lui toute sorte de contradictions et de travaux; aucun n'était plus propre à fortifier les martyrs dans les conquêtes de leurs supplices; aucun enfin ne renfermait en lui-même tant d'avantages et ne produisait de plus grands fruits. Voilà pourquoi cette infinie bonté s'est offerte à tant d'épreuves et à tant de tourments. Ne cherchons pas dans les œuvres de Dieu d'autres causes et d'autres principes que sa bonté.

C'est ainsi que, sans aucun mérite de notre part, sans l'espérance d'aucun avantage de la sienne, Dieu voulut porter remède à nos maux et nous rendre son amitié et sa grâce; mais, chose étonnante et qui dépasse toute admiration! Dieu n'était porté à agir que par un motif de miséricorde, car tandis qu'il pouvait nous sauver d'une foule d'autres manières, puisqu'il était à la fois et partie offensée et juge dans la cause, il a choisi celle qui lui était la plus coûteuse afin de nous être plus utile et plus salutaire. Encore que la comparaison puisse sembler étrange, il est sûr que Dieu est bon plus que le démon n'est mauvais. Or si le démon ne cesse jamais de faire le mal, quoiqu'il n'acquière pour lui-même rien de ses œuvres et qu'il ne puisse pas espérer de voir ses peines soulagées, ne doit-on pas présumer de cette bonté infinie qu'autant qu'il est en elle, elle s'exerce toujours au bien, non-seulement sans en attendre le moindre intérêt, mais encore en donnant sa vie et en répandant son sang pour se montrer bienfaisant envers ceux qui sont si loin de le mériter? Qui peut faire cela, si ce n'est Dieu? D'où peut procéder une pareille bonté, si ce n'est des entrailles de sa miséricorde? Quel est l'homme assez dur pour ne pas s'échauffer au feu de cet amour; assez ingrat pour n'être pas vaincu par l'immensité de ce bienfait? Que peut

aimer celui qui n'aime pas cette bonté? Quel bienfait réunirait-il celui qui n'est pas touché de ce bienfait? Qui sert-il donc celui qui refuse de s'incliner devant le Seigneur? Ainsi, en concluant, si vous me demandez la cause de l'œuvre admirable de la rédemption, je réponds qu'il n'y en a pas d'autres que la bonté de notre très-miséricordieux Rédempteur.

IV.

Où l'on déclare trois causes principales des grandes douleurs de Jésus-Christ notre Seigneur.

Nous avons dit plus haut que la cause principale qui poussa notre Seigneur à nous racheter au prix de sa passion, ce furent les fruits inestimables que ce genre de remèdes nous devait procurer. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit, et nous nous contenterons d'indiquer rapidement trois de ces fruits les plus remarquables. Afin de bien entendre le premier, il faut savoir, comme le dit saint Maxime, que la vie chrétienne, si elle est conforme aux règles de l'Evangile, est une croix perpétuelle. Le Sauveur le déclare expressément quand il dit au peuple : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » *Marc.* VIII, 34. Il y a là trois conditions, toutes trois pleines de difficultés. Quoi de plus difficile que de se renoncer soi-même, c'est-à-dire, de contrarier ses appétits déréglés et ses volontés propres? N'est-il pas également pénible et de prendre sa croix, c'est-à-dire de mettre son sac au côté et de se préparer à tous les travaux de la vie vertueuse, et de suivre le Christ, qui ne marche jamais en ce monde dans des chemins de roses, mais qui va toujours dans les sentiers étroits et ardus de l'humilité et de la souffrance? Voilà comment on dit avec juste raison que la vie chrétienne est une croix continuelle.

La raison de cette vérité fondamentale c'est que la vie chrétienne est une vie vertueuse et que la vertu est hérissée de difficultés et de travaux. De même que c'est une propriété naturelle du feu d'avoir de la chaleur, de même l'idée de difficulté est annexée à l'idée de vertu, et là où la difficulté n'est pas, nous disons qu'il n'y a pas de vertu. J'imagine donc, quelque basse que cette com-

paraison puisse paraître, j'imagine, dis-je, la vertu comme la châtaigne sur l'arbre qui la porte; elle est renfermée dans un vêtement rempli d'épines, et pour goûter les fruits de cet arbre il faut d'abord les dépouiller de l'enveloppe épineuse qui les protégent. Voulez-vous donc avoir une image exacte de la vertu? Représentez-vous-la toute hérissée et toute couverte d'épines, c'est-à-dire de difficultés et de travaux, et n'oubliez pas qu'il est nécessaire de vaincre ces difficultés pour la connaître et en jouir.

Cette difficulté et ce travail ont leur principe dans une tyrannie intérieure qui s'exerce dans l'homme avec un acharnement sans limites, je veux dire dans l'amour désordonné que l'homme a de lui-même, ce premier-né du péché originel, qui est la première et la plus violente de nos affections et de nos passions, puisqu'elle les engendre toutes. Cet amour-propre est l'ennemi juré de tout travail, et l'ami de tous les plaisirs et de toutes les aises, et plus il nous pousse avec violence vers ce qu'il aime et chérit, plus il nous éloigne de la vertu qui aime les travaux et déteste les plaisirs et la mollesse. C'est pourquoi celui qui est ennemi du travail peut à jamais renoncer à la vertu, parce que la vertu est inséparable du travail et lui demeure à jamais unie.

Or, pour en revenir à notre sujet, nous disons que le Seigneur, en souffrant et en mourant pour nous, se proposait de nous rendre bons et saints comme lui, et de nous faire aimer la vertu comme il l'aime lui-même. Il vit que la vie chrétienne et vertueuse est une guerre perpétuelle contre ce tyran de l'amour-propre, l'ennemi de toute vertu, et contre notre chair de laquelle il procède, et qui est notre plus violente ennemie; il vit combien le travail nous était nécessaire pour dompter et mortifier la chair, et pour établir en nous le règne de l'esprit, et alors, comme il désirait vivement de nous rendre vertueux et saints, il s'offrit lui-même aux plus rudes travaux afin que dans sa passion sacrée, nous eussions non-seulement de mémorables exemples, mais encore des motifs puissants de souffrir et d'endurer quelque chose pour notre propre salut, en considérant ce que le Dieu de majesté avait voulu souffrir pour le salut des autres. Voilà une des causes

de la grandeur des souffrances du Sauveur, et il en est parlé plus au long au chapitre dix-septième de cette même partie.

De plus notre Seigneur savait que rien sous le ciel ne lui était plus agréable que d'aimer Dieu et de supporter des travaux pour son amour. La fin de la vie chrétienne est la charité et sa perfection consiste dans la fin de la charité elle-même; mais parmi les degrés de cette vertu le plus excellent est de souffrir avec joie des travaux pour ce seigneur. Quels plus puissants motifs pour bien nous trouver de mettre en pratique ces deux vertus, que ceux qui nous sont fournis par la passion sacrée du Sauveur? Nous avons expliqué ces matières un peu plus haut et nous aurons occasion d'y revenir plus loin.

A ces deux causes, il faut en ajouter une troisième plus importante et plus signalée. Notre Seigneur et Dieu voyant le prince de ce monde, c'est-à-dire le démon, partout puissant et partout adoré comme au détriment des honneurs dus au véritable Dieu, résolut de renverser ce tyran et de le chasser de son royaume encore qu'il fût armé de toute la puissance du monde et qu'il pût se défendre d'une façon redoutable. Cette entreprise, il prétendait la réaliser, non pas avec des armes de fer, car il était indigne de lui de planter la foi par les moyens honteux dont le prince des hérétiques, Mahomet, se servit pour dilater ses mensonges, mais avec des armes dignes de lui, c'est-à-dire avec des armes divines forgées par le Saint-Esprit dans la poitrine des martyrs, et non plus, par le génie humain, dans les forges de Vulcain. Ces armes étaient une foi inébranlable, l'espérance assurée du triomphe, une charité ardente, une force invincible, une constance inexpugnable, un cœur généreux, insensible à la bonne et à la mauvaise fortune.

Mais afin de bien comprendre ce qui reste encore à dire sur ce sujet, il convient de rappeler brièvement que les hommes et les anges ne peuvent exprimer dans leurs louanges la soif ardente du Sauveur pour la gloire et l'honneur de son Père, qui fut figurée par cette soif corporelle qu'il voulut souffrir sur la croix, ni les anges ni les hommes ne peuvent dire non plus, combien les martyrs ont glorifié leur créateur en subissant des tourments

qui jettent dans l'admiration le ciel et la terre, les hommes, les anges et les démons. Le Sauveur, qui désirait vivement la gloire de son Père, et qui voyait combien était grande la gloire qui rejaillirait sur lui de la foi et du sang de ces fidèles et vaillants chevaliers, qui comprenait enfin combien l'exemple de sa passion serait propre à fortifier les martyrs au milieu de leurs luttes, voulut prendre les devants, le drapeau de la croix à la main, une royale couronne d'épines sur la tête, les épaules déchirées et ruisselantes du sang qu'il avait versé, les pieds et les mains percés enfin, afin de les encourager et de les soutenir.

V.

Avis aux âmes dévotes.

On pourrait trouver étrange cet article du Symbole qui dit que Dieu a souffert, qu'il est mort et qu'il a été enseveli. Afin de prévenir le scandale que cette vérité pourrait faire naître dans les âmes, il ne faut pas oublier que le Seigneur notre Dieu, en tant que Dieu, n'a jamais souffert, puisqu'il est impassible, mais qu'en tant qu'homme vrai et parfait, il a pu et voulu souffrir. Si donc on dit qu'il a souffert, c'est parce qu'il s'est uni la nature humaine en une même personne divine, et parce que les œuvres s'attribuent toujours à la personne qui les fait, et que les deux natures du Sauveur sont unies dans la même personne divine, c'est à cette personne divine que les œuvres de l'une et de l'autre nature sont attribuées. Il faut se souvenir encore, pour n'être pas trop étonné des ignominies de la croix et de la passion, que le Seigneur est Dieu parfait et en même temps homme parfait comme les autres hommes ; et comme la plus grande gloire qu'un homme puisse jamais rêver est de mourir pour Dieu, à l'exemple des martyrs, il était juste que cette gloire ne fût pas ravie au chef et au seigneur des martyrs et au Saint des saints, puisque, étant véritablement homme, il pouvait par sa mort glorifier Dieu comme eux et même mieux qu'aucun d'entre eux. En souvenir de cette gloire, il voulut que les marques de sa passion fussent gravées dans ses pieds sacrés, dans ses mains et dans son côté. Quand donc nous voudrons concevoir en nos âmes une

grande admiration et un grand amour pour ce Seigneur, nous devons à chacune de ses souffrances et à tous ses outrages nous souvenir que celui qui souffre ainsi est Dieu, maître des cieux et de la terre. Et quand le démon nous tentera en disant qu'il est indigne d'une si grande majesté de souffrir de si cruels supplices, n'oublions pas que celui qui souffrait était véritablement un homme parfait et le plus saint de tous les hommes, et que rien, ainsi que nous l'avons dit, ne pouvait empêcher le Saint des saints de se priver de la gloire ineffable de souffrir quelque chose pour Dieu.

Voilà pourquoi il condamna son innocente mère à demeurer au pied de la croix pour y ressentir les plus vives douleurs qu'une créature puisse éprouver. Comme l'amour est cause de la douleur, et que cet amour fut le plus grand de tous les amours, sa douleur fut au-dessus de toutes les douleurs. Aussi les quatre plaies que le Fils ressentit dans son corps sacré, retentirent profondément dans l'âme de la Mère, et la cinquième, la lance, elle la ressentit seule, car son fils était mort. Chaque coup de marteau que les bourreaux frappaient pour enfoncer les clous dans les pieds et dans les mains du Fils, était comme un poignard qui perçait le cœur de la Mère, de telle sorte que les poignards qui traversèrent ce cœur si miséricordieux et si aimant furent aussi nombreux que les coups par lesquels les bourreaux enfonçaient les clous dans le corps du Fils.

Et afin que les âmes pieuses sentent un peu la grandeur de cette douleur, je chercherai à l'expliquer par un exemple. Il y a quelques jours, on décapita dans cette ville, par ordre de la justice, un jeune homme et on plaça sa tête dans un lieu public. Ce jeune homme avait une mère qui, vaincue par la vivacité de sa douleur, alla voir la tête de son enfant, et comme une mère désolée, poussa, devant elle, des cris de douleur et de désespoir. Cette femme revint ensuite chez elle, mais elle expira le même jour, impuissante qu'elle était à supporter l'étendue de son malheur. Telle fut la force de l'amour d'une mère pour son fils coupable. Mais l'amour de la très-sainte Vierge pour son Fils, quel ne dut-il pas être? Que l'âme chrétienne s'efforce de comprendre les an-

goisses de cette femme privilégiée pour un enfant innocent que ses yeux purent contempler tout nu sur une croix, les mains et les pieds percés de clous, le côté ouvert par une lance, et qu'elle reçut ensuite, quand il fut mort, dans ses mains virginales. Comment pourrons-nous comprendre jusqu'où arriva cette douleur prédite depuis si longtemps par le prophète Siméon? Certainement, si le Sauveur avant sa passion put dire en toute vérité : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, donnant à entendre que cette douleur suffisait pour causer la mort s'il ne l'eût arrêtée lui-même, on peut dire aussi que la douleur de la vierge Marie suffisait pour la mettre à mort, si Dieu ne l'eût gardée pour le bien de son Eglise.

Ne finissons pas sans observer ici que si le Fils de Dieu tout aimable a soumis sa mère à toutes les épreuves, ce n'était ni à cause de ses péchés, puisqu'elle n'en avait jamais commis, ni à cause des péchés du monde, puisque sa passion suffisait pour les expier, mais seulement afin que la plus grande gloire des saints, celle de souffrir beaucoup pour Dieu, ne manquât pas à la plus sainte des femmes. Plus cette œuvre est coûteuse, plus elle est méritoire, et plus elle nous déclare l'excellence de la vertu et la perfection de la charité.

CHAPITRE VII.

Que dans la passion sacrée du Sauveur, sa charité brille d'un vif et singulier éclat.

Après la bonté du Christ notre Seigneur, vient sa charité, qui procède de la bonté elle-même. Elle brille dans le mystère de l'Incarnation et de la passion du Sauveur d'un si vif éclat que les saints et plus particulièrement saint Augustin n'hésitaient pas à lui attribuer la cause de ces mystères. Le Sauveur, en effet, était venu, comme il le dit lui-même, « jeter sur la terre le feu de l'amour, » *Luc.* XII, 49, et il savait bien que le meilleur moyen d'attiser ce feu divin était de nous montrer la grandeur de son amour. Cette vérité, saint Augustin la démontre à l'aide de l'amour profane; ceux qui veulent être aimés de cette sorte

d'amour mettent tout leur soin à déclarer à ceux dont ils veulent obtenir les faveurs l'intensité de l'amour qu'ils ressentent eux-mêmes pour eux. C'est ce que fit notre très-miséricordieux Rédempteur, en montrant aux hommes la grandeur de l'amour qu'il leur portait dans cette œuvre si remplie d'amour. C'est pourquoi on attribue plus spécialement l'œuvre de l'Incarnation au Saint-Esprit, parce qu'il est essentiellement tout amour.

Mais puisqu'il s'agit de l'amour de Dieu, disons ici qu'il a deux degrés et pour ainsi dire deux formes particulières. Pour bien comprendre ceci, n'oublions pas que de même que les saints parlent de deux sortes de grâces, l'une qu'ils appellent prévenante, parce que par elle Dieu prévient pour ainsi dire l'homme afin qu'il passe de l'état de péché à la justification ; l'autre subséquente, qui est toujours dans l'homme justifié, l'excite aux bonnes œuvres et le fait vivre comme le Fils de Dieu, de même nous pouvons imaginer en notre Seigneur un amour prévenant et un autre subséquent. Ce n'est pas qu'il y ait en lui ni présent, ni passé, ni avenir, toutes choses étant présentes à ses yeux, mais notre esprit, par analogie, aime à trouver en Dieu ce qu'il trouve dans les créatures, encore que cela ne soit point distinct en lui. Or de ces deux amours que nous supposons exister en Dieu, l'un est prévenant, et c'est celui qu'il avait pour les hommes avant la grâce de la rédemption, quand il se déterminait à les racheter par sa seule bonté ; l'autre est subséquent et c'est celui qu'il leur porte depuis qu'il les a rachetés, sanctifiés, et rendus participants de son Saint-Esprit, qui est une autre cause de cet amour. Nous allons parler successivement de ces deux amours parce que tous les deux sont très-efficaces pour embraser nos cœurs d'un grand amour envers le Seigneur qui nous aime tant.

Combien furent grandes et signalées la charité et la miséricorde que le Seigneur nous témoigna dans son amour, c'est-à-dire, en se décidant à nous racheter alors que nous étions souillés par toute sorte de péchés, l'Apôtre nous l'apprend dans ces paroles : « C'est à peine si quelqu'un voudrait mourir pour un juste ; peut-être que quelqu'un aurait le courage de mourir pour un homme de bien. Mais Dieu a fait éclater son amour envers nous, puisque,

lorsque nous étions pécheurs Jésus-Christ a daigné mourir pour nous malgré nos infidélités et nos crimes. » *Rom.* v, 7-9. Mais dans son épître aux Ephésiens. il s'appesantit davantage encore sur la grandeur de ce même bienfait, en considérant l'indignité de ceux auxquels il est accordé : « Pour vous, leur dit-il, qui étiez morts autrefois par vos péchés et par vos crimes, et marchiez selon les lois et l'esprit de ce monde et de son chef, c'est-à-dire du démon qui exerce maintenant son pouvoir sur les enfants de rébellion, parmi lesquels nous avons tous été autrefois dans les mêmes désordres, vivant selon les désirs de la chair et par notre nature enfants de colère comme le reste des hommes, c'est-à-dire ennemis de Dieu et condamnés à mourir, le Dieu riche en miséricorde, à cause du grand amour qu'il a pour nous, lorsque nous étions morts par nos péchés nous a rendus tous à la vie en Jésus-Christ par la grâce duquel nous avons été sauvés, il nous a ressuscités, il nous a fait monter au ciel avec lui, afin de faire connaître dans les siècles à venir les richesses abondantes de sa grâce, par la bonté qu'il a eue pour nous en Jésus-Christ. » *Eph.* II, 1-7. Dans ces paroles, nous voyons réunies les trois perfections divines dont nous avons parlé, la miséricorde, la charité et la bonté. Elles agirent de concert pour déterminer la très-sainte Trinité à donner ces faveurs et à accorder ce bienfait souverain à des hommes qui, non-seulement ne les méritaient pas, mais qui les déméritaient au contraire par la multitude de leurs péchés. Oh! que les hommes doivent se sentir portés à aimer ce Seigneur magnifique, qui, sans tenir compte de leurs infidélités, et prévint ses ennemis de sa miséricorde et résolut de se montrer avec eux aussi généreux que possible. Ces prévenances divines ont fourni à saint Jean l'occasion de nous exhorter à aimer notre Rédempteur « parce qu'il nous avait aimés le premier, » I *Joan.* IV, 16, en arrêtant notre rédemption quand nous étions à jamais perdus ; car, enfants de colère que nous étions, nous ne pouvions aimer Dieu d'une manière méritoire, s'il ne nous donnait auparavant les facultés de l'aimer par la grâce de la rédemption. C'est ce que Dieu nous apprend par la bouche du même saint Jean en des termes admirables et divins : « Dieu a tellement aimé le monde,

qu'il a donné son Fils unique pour lui. » *Joan.* III, 16. Or, donner son Fils unique, ce fut pour Dieu le livrer aux plus affreux tourments imaginables. S'il eût dit seulement qu'il l'avait donné comme roi, comme maître, comme exemple et modèle de toute vertu, ce qu'il a réellement fait, notre admiration serait moins vive, parce qu'il est naturel à cette bonté souveraine de faire du bien et de se communiquer à ses créatures; mais il dit plus, et en donnant son Fils il l'exposa et l'abandonna à toutes les douleurs et à tous les outrages. Voilà ce qui surprend toutes les intelligences capables d'approfondir la grandeur de ce bienfait. Si le Père éternel consent à donner son Fils unique, c'est qu'il savait parfaitement les grands et inestimables biens qu'en recevraient les hommes. Il nous aimait tant, il désirait si fort notre bonheur qu'il ne jugea pas faire trop de l'acheter par le sang et par la mort de son Fils.

Notre admiration trouve un aliment nouveau dans la considération de l'état de l'homme, et de la condition où il se trouvait quand il daigna venir à son secours. Voyez, pour le comprendre, la multitude de péchés qui souillaient le monde, avant qu'il eût participé à la rédemption du Christ; l'apôtre saint Paul, dans le premier chapitre de son épître aux Romains, en fait comme le recensement, et il y cite tous les vices et toutes les abominations dont l'intelligence humaine peut avoir l'idée. Privés de la grâce de la rédemption et abandonnés aux mains de leur libre arbitre, les hommes ne se contentèrent pas de tomber dans tous les vices de leur nature, ils en vinrent encore à marcher sur les traces des animaux féroces et à imiter leurs mauvais instincts; on les voyait pleins de malice comme les serpents, venimeux comme les vipères, cruels comme des tigres, fiers comme des lions, sauvages comme des loups, et par-dessus tout envieux et superbes comme les démons eux-mêmes. Oh! que la charité de notre Dieu éclate d'une manière admirable dans le bienfait qu'il nous accorde! Lui, qui est par nature l'ennemi des méchants et de leur malice, se décide, pour les secourir, à livrer son Fils unique à la mort. Qui pourrait retenir son étonnement à la vue d'une bonté si généreuse et si magnifique? Qui n'admirerait un amour si

profond? Tandis que les hommes méritaient par leurs crimes mille fois l'enfer, le Fils de Dieu, envoyé par son Père, descend sur la terre, et, au prix de son sang, leur acquiert le royaume des cieux.

I.

De l'amour de Dieu subséquent, qui produit tous les saints qui ont paru ou qui paraîtront encore dans l'Eglise.

Parlons maintenant de l'amour que nous avons appelé subséquent, et qui a rapport à la beauté des âmes rachetées, sanctifiées, et devenues les temples vivants de l'Esprit-Saint. L'amour de ce divin Esprit pour les âmes est quelque chose d'inconcevable, et l'Apôtre en en parlant dit « qu'il dépasse toute connaissance. » *Ephes.* III, 19. Parmi ces âmes sont comprises celles de tous les justes qu'il y a eu depuis le commencement du monde et qu'il y aura jusqu'à la fin, et qui sont plus nombreuses que les étoiles du ciel.

Dès le moment de sa conception, le Christ vit cette ligne glorieuse d'âmes saintes aussi distinctement que s'il les eût aperçues des yeux du corps. Il vit tous les Pères de l'ancien Testament, les patriarches, les prophètes, les rois et les cent quarante-quatre mille élus que saint Jean compta dans toutes les tribus d'Israël. *Apoc.* VII. Il vit aussi tous les saints du nouveau Testament; il vit d'abord le glorieux sénat des apôtres et des hommes apostoliques qui répandirent la foi; il vit la brillante et innombrable armée des martyrs de tous les temps, hommes et femmes, vieillards et enfants, portant sur leurs corps les blessures et les marques glorieuses de leurs martyres et de leurs triomphes; il vit les saints docteurs qui, par la lumière de leur doctrine et l'exemple de leur vie, apaisaient sa colère et consolaient son humilité; il vit la pureté des autres saints confesseurs qui brillaient comme d'étincelantes étoiles au ciel de son Eglise; il vit parmi ces derniers l'éminente sainteté de tant d'illustres religieux qui, morts au monde, respiraient seulement pour Dieu, passaient les jours et les nuits dans la contemplation des choses célestes et vivaient dans la chair, comme s'ils n'en avaient pas; il vit des milliers

de religieux de divers ordres qui sacrifiaient à Dieu leur volonté en vivant sous le joug assuré de l'obéissance ; il vit lès chœurs de ces vierges innombrables qui, après avoir renoncé à toutes les délices et à toutes les séductions du monde, consacraient leurs corps et leurs âmes au divin Epoux ; il vit enfin ces femmes qui honorèrent leur viduité par une vie honnête, la chaste Judith, Anne la prophétesse de l'Evangile, et tant d'autres, qui domptaient leur chair par le jeûne et la prière, et s'élevaient à la pureté des vierges, en offrant à leur Créateur la perte de leur vie... Il y avait aussi dans ces phalanges d'élus une foule de saints maris, qui, selon la doctrine de l'Apôtre, « ayant des femmes étaient comme s'ils n'en avaient point, et qui usaient des choses de ce monde comme s'ils n'en usaient point. » I *Cor*. VII, 29, 30. Dans ce nombre étaient le roi David, le patriarche Abraham, Isaac et Jacob, saint Louis, roi de France, saint Edouard, roi d'Angleterre, tout à la fois époux et vierge, et une foule d'autres. Toute cette glorieuse compagnie, le Sauveur l'aperçut en esprit comme si elle eût été présente devant ses yeux ; et il aperçut avec la même clarté la diversité des grâces, des vertus et des dons de l'Esprit-Saint auxquels les mérites de sa passion donnaient dans ces saints un vif éclat et une grande splendeur.

II.

Où l'on explique plus en detail la grandeur de l'amour que Jésus-Christ porte aux âmes saintes.

Quelle joie pour le Sauveur dans ce glorieux et magnifique spectacle? Quel bonheur ne doit-il pas éprouver de voir ce grand nombre d'âmes embellies par l'abondance des dons et des grâces que les mérites de sa sainte passion devaient leur obtenir! Saint Chrysostome nous apprend qu'il n'y a pas d'homme sur la terre, si amoureux qu'il puisse être d'une créature, et son amour allât-il jusqu'à la folie, qui puisse l'aimer autant que le Christ aime une âme pure et humble, morte au monde et ne vivant que pour Dieu. Si le Seigneur porte à une seule âme cet excès d'amour, combien plus ne se sentira-t-il pas poussé à aimer tant de millions d'âmes saintes et parfaites en tout genre de vertu

et de sainteté ! Quand Dieu créait au commencement du monde chaque chose en particulier, il disait que son œuvre était bonne; mais quand il eut terminé l'œuvre de la création, et qu'il vit réunis sous ses yeux tous ses ouvrages, il ne se contenta pas de dire que la création était bonne, il ajouta encore qu'elle était très-bonne. Si donc Jésus-Christ a tant d'amour pour une seule âme juste, quel amour n'aura-t-il pas pour un si grand nombre d'âmes saintes et pures? Cet amour n'augmentera-t-il pas en proportion de la multitude même des âmes sur lesquelles il se porte, et dès lors, avec quelle résignation et quel cœur n'offrira-t-il pas sa vie, et n'offrirait-il pas, s'il le pouvait, mille vies pour la sanctification et la restauration d'un si grand nombre d'âmes?

Les auteurs païens prennent plaisir à décrire la beauté de la reine Hélène, celle-là même par qui Troie fut perdue, et ils nous apprennent que les princes Troyens et le roi Priam lui-même n'estimaient pas indigne d'eux de soutenir une guerre longue et acharnée contre les Grecs à cause de la beauté de cette reine. Cet exemple, tout profane qu'il est, peut nous expliquer pourquoi les docteurs de l'Eglise ne jugent pas indigne de cette souveraine grandeur de souffrir et de mourir pour sauver les âmes et les rendre belles, et pourquoi surtout cette majesté royale daigna souffrir pour la beauté de son Eglise, non pas à cause de la beauté qu'elle avait en elle-même, mais à cause de celle qu'il devait lui acquérir par son sang.

Mais comme ces amours charnels sont trop vils pour nous faire comprendre la grandeur de la charité de Jésus-Christ, en voici un plus noble que nous fournit la charité de saint Paul. L'Apôtre fit donc un serment solennel en disant « qu'il voudrait que Jésus-Christ le rendît anathème, c'est-à-dire qu'il le privât des richesses dont il espérait jouir en lui, pour que ses proches et ses frères juifs se convertissent à la foi et fussent sauvés. » *Rom.* IX, 3. Si la charité de saint Paul arrivait jusque-là, où pensons-nous qu'arrivera la charité de Jésus-Christ pour ses élus, puisque la charité du Christ surpasse autant la charité de Paul que la clarté du soleil surpasse celle de la lune? La raison de l'amour qu'il leur porte, c'est qu'il voit en eux le fruit de sa passion et son

propre esprit; aussi les aime-t-il comme le premier homme aimait la première femme. Dieu révéla à Adam qu'il avait formé Eve de sa propre substance, et alors Adam l'aima comme lui-même et comme une chose qui lui était propre. « C'est ainsi, dit l'Apôtre, que le Christ aime l'Eglise son épouse; il la voit remplie de son même esprit qui lui donne l'être spirituel dont elle jouit, et dès lors l'aime comme une partie de lui-même, sortie de son côté sacré. Il l'aime encore comme le chef aime ses membres, qui vivent de son esprit et de sa grâce. Il l'aime comme un père aime les enfants auxquels il a donné tout l'être qu'ils possèdent; que dis-je, non-seulement il l'aime comme un père, mais encore comme une mère, qui s'attache d'autant plus à ses fils qu'elle les a engendrés avec douleur et au péril de sa vie; car, ne l'oublions pas, notre Seigneur a raison de nous aimer ainsi puisqu'il nous a engendrés lui aussi sur le lit de la croix au prix des plus vives douleurs. » Oh! qu'il peut bien dire au peuple chrétien ce que Rachel disait après qu'elle eut mis au jour son fils Benjamin, dont la naissance lui donna la mort, et « qu'elle nomma pour cette raison du nom de Benoni, c'est-à-dire, fils de ma douleur. » *Gen.* xxxv, 18. Avec combien plus de raison, en effet, le Sauveur peut-il appeler chaque fidèle, enfant de ma douleur, lui qui leur a mérité à tous, au prix de sa passion, la dignité de Fils de Dieu? Il est donc vrai, tous les motifs d'amour existent entre Jésus-Christ notre Seigneur et ses serviteurs fidèles. Le Christ, en effet, aime ses fidèles comme un père et une mère aiment leurs enfants, comme la tête aime les membres, comme l'époux aime l'épouse? Car l'Eglise n'est-elle pas une épouse sortie de son côté quand il dormait sur la croix le sommeil de la mort, et à laquelle il s'est uni dans ce moment solennel et sacré? C'est donc à nous, vils vermisseaux, de comprendre par quel excès d'amour nous devons correspondre aux sentiments d'un ami si noble et si fidèle.

III.

Causes et effets du grand amour de Jésus-Christ pour nous.

Cherchons à connaître maintenant les effets produits par l'amour de Jésus-Christ. Le premier de tous, nous l'avons déjà signalé,

fut qu'il prit sur lui toutes nos dettes et qu'il se chargea de satisfaire à notre place. C'est en figure de cela que, tandis que l'Egypte entière était désolée par les sauterelles, l'Ecriture nous dit qu'à la prière de Moïse Dieu envoya un vent brûlant qui emporta ces nuées de sauterelles et les poussa toutes vers la mer Rouge où elles furent précipitées. N'est-ce pas là ce que le Prophète annonçait quand il disait de ce Seigneur « qu'il prendrait toutes nos iniquités et qu'il précipiterait tous nos péchés au fond de l'abîme? » *Mich.* VII, 19. Et s'il y est question de la mer Rouge, n'est-ce pas afin de nous montrer que toutes nos fautes furent ensevelies dans l'océan de son sang précieux?

Un second effet de l'amour du Christ, ce fut qu'il prit sur lui les douleurs et les tourments de sa passion, et qu'il nous en donna tous les fruits et tout le mérite. La conséquence de ce dévouement divin, il ne faudrait le dire qu'à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel. Ce qu'un esclave fait pour son maître, ce Seigneur a daigné le faire pour les hommes. L'esclave travaille tout le jour pour son maître, sans réserver pour sa part aucun fruit de son travail; le Rédempteur, tout miséricordieux, en agit de même envers nous. La charité de notre Seigneur pouvait-elle dépasser ces limites? Et de qui pouvait-on attendre cet excès d'amour, sinon de celui qui est la bonté et la charité incompréhensibles, c'est-à-dire de Dieu?

Le troisième effet de cet amour décida le Christ à mourir corporellement afin d'éviter à l'homme une mort spirituelle et éternelle. C'est pourquoi saint Augustin disait : « Vous m'avez aimé, Seigneur, plus que vous-même, puisque vous avez daigné mourir pour moi. » Sans doute la divinité du Sauveur n'a pas souffert et ne pouvait souffrir, mais son humanité sacrée, qu'il aimait plus que toutes les choses créées, il l'a dévouée à la souffrance, et il l'a offerte en sacrifice afin de nous délivrer, par une mort qu'il ne devait pas souffrir, de la mort que nous devions tous endurer. Sénèque raconte qu'au temps des guerres civiles qui désolèrent Rome, quelques soldats furieux, cherchant avidement un sénateur pour le tuer, un de ses esclaves prit les vêtements de son maître, mit à son doigt son anneau, et s'offrit lui-même à la

mort afin de l'en affranchir. Ah! je le demande, si cet esclave guérissait de ses blessures et conservait la vie, que ne devrait pas faire son maître pour récompenser sa fidélité? S'il était bon, il ne trouverait pas de bienfait capable de récompenser un pareil amour. Mais prenons maintenant le contraire de ce dévouement, et supposons non plus que l'esclave se dévoue pour son maître, mais le maître pour son esclave; supposons même que ce maître soit un roi; que diraient les hommes d'une pareille miséricorde? Les uns diront que c'est là un excès inconcevable de bonté et d'amour, les autres que c'est une folie à cause de la distance qui sépare le roi de son esclave. Et cependant Dieu n'est-il pas plus élevé au-dessus de l'homme qu'un roi ne l'est au-dessus de son esclave? La réponse se présente d'elle-même, car tout le monde sait qu'entre le fini et l'infini il n'y a ni proportion ni comparaison. Si les hommes regardent donc comme le comble de la folie qu'un roi meure pour son esclave, que dirons-nous en voyant un Dieu donner sa vie en faveur des hommes? Mais comme nous ne pouvons accuser de folie cette infinie sagesse, il ne reste donc qu'à lui attribuer une bonté et une charité incompréhensible et infinie. Quand l'âme pieuse en est arrivée là, elle peut s'arrêter, se reposer, s'endormir, se tenir pour contente et ne pas aller plus loin. De toutes les considérations et de toutes les merveilles que présente ce mystère, la plus admirable, à mon avis, la plus propre à toucher les cœurs les plus durs est celle-là. Cependant si l'on veut pénétrer plus avant dans le secret de cet amour, qu'on se souvienne que ce roi souverain ne s'est pas condamné à la souffrance pour un esclave bon, mais pour un mauvais serviteur; qu'il pouvait nous guérir d'une foule d'autres manières, et que s'il a choisi celle qui lui coûtait davantage, c'est pour se montrer plus bienfaisant et plus utile envers son esclave. En voilà assez pour nous découvrir l'océan sans bornes, et l'abîme de la bonté infinie et de la charité de notre Seigneur et Dieu; et ce n'est pas sans raison que je disais, au commencement de cette partie, qu'il fallait ôter sa chaussure et détourner ses regards de toutes les bontés et de toutes les perfections de la terre quand on voulait parler de la bonté et des perfections du Créateur.

Que si on veut connaître l'origine de l'amour du Sauveur envers les hommes, on peut relire le chapitre précédent où les sources et les racines de cet amour sont clairement exposées. La grandeur des richesses et des grâces qui furent accordées à l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'intensité de l'amour et de l'obéissance que le Sauveur avait pour son Père éternel, la vivacité du désir qu'il avait de sa gloire, telles sont les quatre sources de cet amour ardent qui nous révèlent en même temps sa force et sa grandeur. Et ici, afin de mieux entendre ces choses, il faut considérer un moment la grandeur de l'amour et du désir dont quelques saints étaient animés pour le salut des âmes. Notre glorieux père saint Dominique se consumait tout entier comme une flamme vive afin d'empêcher leur perdition ; saint Paul, ce grand apôtre dont nous avons déjà exalté la charité, désirait devenir anathème du Christ pour sauver ses frères; Moïse « conjurait le Seigneur de pardonner les fautes de son peuple ou de l'effacer du livre sur lequel il était écrit, » *Exod.* XXXII, 31, 32; sainte Catherine de Sienne, dans l'ardeur de sa charité, baisait la terre que foulaient les pas des apôtres de l'Evangile, afin de contribuer pour sa part à sauver des âmes, et elle priait Dieu de se servir d'elle pour fermer la porte de l'enfer, afin qu'aucune âme ne pût y entrer après elle. Or ne savons-nous pas que la charité du Christ est d'autant plus élevée au-dessus de celle des saints, qu'il est d'une nature plus excellente qu'eux, et dès lors quel ne sera pas son désir de sauver les âmes, et avec quelle résignation ne s'offrira-t-il pas à la mort pour elles? Cet amour et ce désir ardents, notre Seigneur les révélait lui-même à ses disciples qui le sollicitaient de manger : « Ma nourriture, leur disait-il, est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre, *Joan.* IV, 34, qui n'est autre que la rédemption du genre humain.

CHAPITRE VIII.

Comment dans la Passion de Jésus-Christ notre Seigneur, sa miséricorde apparaît éclatante et radieuse.

La miséricorde de Dieu brille d'un éclat aussi vif dans la passion du Sauveur que sa charité et sa bonté. S'il appartient à la bonté de communiquer les biens qui lui sont propres, c'est le propre de la miséricorde de compatir aux infortunes d'autrui, et de les prendre sur elle pour les soulager et les guérir. Or c'est ce que fit notre très-clément Rédempteur par les entrailles de sa grande miséricorde. Le péché en effet a, s'il se peut dire, deux faces et deux aspects : par l'une, il excite l'indignation; par l'autre, il éveille la compassion; car il est inséparable d'une grande misère et d'un grand malheur, puisqu'il rend l'homme ennemi de Dieu, et qu'il le prive du souverain bien en qui sont contenus tous les biens. Avant le déluge, Dieu ne voulait voir que la face du péché qui révolte, et alors il détruisit le monde par un cataclysme universel qui purifia toute la terre. Mais après la rédemption, il ne vit plus le péché que sous l'aspect qui appelle la compassion, et depuis il résolut de sauver l'homme dans le déluge de son sang précieux. Il est écrit du premier temps, que Dieu, en voyant la profondeur de la malice humaine, car toute chair avait corrompu sa voie, et tous les hommes étaient plongés dans toute sorte de vices et de dépravation, fut touché intérieurement d'une grande douleur, c'est-à-dire de colère et d'indignation, et résolut de faire disparaître l'homme de la surface de la terre. La douleur que Dieu ressentit dans le second temps, au contraire, ne fut provoquée ni par la colère, ni par l'indignation; c'était une grande compassion qui le saisissait à la vue de la perdition du monde et qui lui faisait désirer de le sauver. Si l'Ecriture emploie ces mots colère, douleur, indignation et compassion, ce n'est pas qu'il y ait dans la nature humaine ces sortes de passions, elle veut seulement parler notre langage et nous découvrir les effets qui procèdent de ces diverses affections.

Emue jusqu'au fond du cœur au spectacle attristant de nos maux, soit qu'elle considérât la faute, soit qu'elle s'abaissât sur les peines qu'elle méritait, la bonté de Dieu prit le parti « par les entrailles de sa miséricorde, comme le dit Zacharie, de descendre du ciel et d'éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, » *Luc,* I, 78, et qui y demeurent attachés comme l'ombre est attachée au corps qui la produit. Ces paroles nous apprennent que les mérites des hommes n'ont pas précédé leur rédemption, puisqu'ils étaient dans les ténèbres et les misères les plus profondes. « Ce ne sont pas nos mérites, mais nos fautes qui ont fait descendre le Sauveur du ciel, » dit saint Augustin. *De verb. Apost.* Serm. VIII, c. 7. Il sentait en effet plus vivement ses crimes que ses propres douleurs, et il gémissait bien davantage de voir Dieu si offensé et les hommes si coupables, que de sentir son corps déchiré sous les tortures affreuses de sa douloureuse passion.

C'est sous l'entraînement de cette affectueuse compassion qu'il voulut se constituer débiteur pour tous nos crimes, et que, selon la parole de saint Pierre, « il les a portés en son corps sur la croix, » I *Petr.* II, 24, s'offrant comme notre caution et comme notre payeur principal de nos dettes, afin de nous acquérir la liberté au prix de ses souffrances. Dieu n'aime pas à voir l'innocent payer pour le coupable, mais il a pour agréable la charité et la miséricorde de Celui qui s'offre comme victime pour le peuple prévaricateur. La rançon surabondante et douloureuse que le Sauveur paya pour nous, nous déchargea de tous nos crimes. Et c'est ce que nous représente le serpent en lequel la verge de Moïse avait été changée, duquel il est écrit « qu'il dévorait les serpents que les enchanteurs égyptiens avaient faits de leurs verges. » *Exod.* VII, 12. Le serpent béni est l'image du Christ sur la croix, où il avait tous les dehors du pécheur, sans avoir la réalité, et où il détruisit les autres serpents, c'est-à-dire les péchés qu'il consuma dans le sacrifice de sa passion.

Il est si vrai d'ailleurs qu'il prit sur lui notre dette, qu'il appelle nos péchés ses péchés, afin de prendre sur lui le droit et le soin de les expier. « La multitude des maux a fondu sur moi, dit-il par

la voix du Psalmiste ; mes iniquités m'ont investi et je n'ai pu en soutenir la vue. » *Ps.* XXXIX, 12. Dans un autre psaume, il se plaint au Père éternel « de ce qu'il l'avait abandonné, et de ce qu'il avait éloigné de lui son salut, à cause de ses péchés. » *Ps.* XXI, 1. Dans ce passage, cet innocent Agneau, dont la bouche ne fut jamais souillée par le mensonge, appelle ses péchés ceux dont il a voulu se charger pour nous, afin de nous délivrer des nôtres. Isaïe le répète d'ailleurs à chaque instant dans le chapitre cinquante-troisième de ses prophéties, consacré tout entier à la passion du Sauveur : « Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé à cause de nos crimes. Le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » *Isa.* LIII, 5. Et comme tout ceci se passait par ordre de son Père, qui voulait racheter le monde par ce moyen, le même Prophète dit encore « que le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. » *Ibid.*, 6. Enfin, pour que nous ne croyions pas que la volonté du Père était différente de celle du Fils, le Prophète ajoute aussitôt : « Il s'est offert à la mort, parce qu'il l'a bien voulu, c'est pourquoi il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre ou pour résister. » *Ibid.*, 7.

Cette œuvre de miséricorde et de bonté nous est parfaitement représentée par le Samaritain de l'Evangile. Voyez : cet homme rencontre sur son chemin un malheureux couvert de plaies et dépouillé par les voleurs ; son cœur s'attendrit à cette vue ; il soigne les plaies du blessé, il le place sur son cheval, il chemine à pied, il le conduit dans une hôtellerie, paie de son argent les premiers soins qu'on lui donne et s'engage à rendre à son retour tous les frais qu'on aura faits pour le guérir. Quel est donc ce malade, dépouillé et blessé par les voleurs, si ce n'est l'homme misérable qui, par le péché introduit en ce monde par le démon, a perdu les biens de la grâce qu'il avait reçus, et a reçu de profondes plaies dans les biens de la nature? Le Christ, notre pieux Samaritain, s'approche de lui, le guérit par ses sacrements, le place sur son cheval et chemine à pied ; prend à sa charge tout le travail afin de soulager le malheureux blessé, et ordonne aux

ministres de son Eglise de poursuivre la cure à la sueur de leur front, c'est-à-dire qu'il leur confie les mérites de sa passion sacrée, par lesquels nous est accordé le grand bienfait de l'absolution, qui est la médecine de tous nos maux. Zacharie, dans son cantique, nous dit que tous ces biens nous ont été accordés par les entrailles de la miséricorde de Dieu qui daigne nous visiter du haut des cieux. » *Luc.* I, 7, 8. C'est d'ailleurs le trait saillant de la passion sacrée du Sauveur, dans laquelle notre très-clément Rédempteur, comme il le dit lui-même, « a payé ce qu'il ne devait pas, afin que ceux qui devaient, c'est-à-dire nous-mêmes, fussions entièrement libérés et affranchis de nos dettes. » *Ps.* LXVIII.

CHAPITRE IX.

Que la divine Providence éclate magnifiquement dans la passion sacrée de Jésus-Christ.

Trois fleuves abondants découlent de l'océan de la bonté divine : la charité, la miséricorde et la providence. La charité par sa nature communique ses biens; la miséricorde, nous l'avons déjà vu, prend les maux en compassion et cherche à les guérir; mais la providence tient à la fois de l'une et de l'autre. On le voit par les inclinations et les aptitudes que le Créateur donne à tous les animaux pour se procurer ce qui leur est utile et pour fuir ce qui leur est nuisible, pour rechercher le bien et pour fuir le mal.

Quelle est la providence avec laquelle Dieu veille sur les hommes, et plus particulièrement sur ses élus, la sainte Ecriture nous l'insinue à chaque pas et plus particulièrement dans les Psaumes, les prophètes et le nouveau Testament, où Dieu nous déclare sans cesse le soin qu'il a de ses serviteurs. Cependant jamais il ne nous révèle mieux cette providence qu'en nous donnant à son Fils unique, dans lequel il nous a pourvu de toutes les choses nécessaires à notre sanctification et à notre salut, ne laissant rien à quoi sa médecine et son remède ne peuvent s'étendre. Et, en effet, il dissipe notre ignorance par ses enseignements, fortifie

notre faiblesse par ses exemples, échauffe notre froideur par ses bienfaits, guérit la faiblesse de nos âmes par ses admirables sacrements, nous soutient en nous nourrissant de son sang précieux. Mais ce n'est pas tout, il satisfait par ses douleurs pour toutes nos dettes, il enrichit notre pauvreté par ses mérites, il embrase nos cœurs par le feu de son amour, il assiste et accompagne son Eglise jusqu'à la fin du monde. Il est toujours au ciel occupé à présenter au Père éternel le prix de notre liberté, c'est-à-dire ses plaies sacrées, qui intercèdent toujours pour nous et réclament à notre place le remède à nos maux. Elle est donc bien grande la providence incessante de ce miséricordieux rédempteur envers les siens! Ils sont ineffables les moyens dont il se sert pour les exciter et les aider à toute bonté et à toute sainteté! Tout ceci nous fait comprendre comment la divine providence se montre davantage dans le don que Jésus-Christ nous fait de lui-même et dans sa passion sacrée que dans toutes ses œuvres, puisque c'est de là que découlent tous les biens qui nous sont donnés. Mais on verra mieux ces choses quand nous parlerons des fruits de l'arbre de la sainte croix, qui sont tous et chacun des secours précieux pour nous faire obtenir notre félicité et notre dernière fin, ce qui est l'office propre de la Providence.

CHAPITRE X.

De l'éclat qu'a jeté la justice divine dans la passion de notre Sauveur.

Encore que la miséricorde de notre Dieu brille d'une splendeur singulière dans la passion du Sauveur, puisqu'elle fut tout entière une œuvre de gratuite faveur, la justice y parut aussi avec toutes ses rigueurs. Avant d'aller plus loin, souvenons-nous que les œuvres de Dieu sont souverainement parfaites comme lui-même, car il est écrit, « qu'elles sont réglées avec nombre, poids et mesure, » *Sap.* XI, 21, pour signifier l'ordre et la perfection qui ont présidé à leur accomplissement. Or une de ces œuvres principales est la république de ce monde; la loi éternelle qui la gou-

verne est celle par laquelle Dieu préside au gouvernement de toutes les républiques bien ordonnées, et elle consiste à châtier les méchants et à récompenser les bons. Quand cette loi s'exécute la république est bien ordonnée; quand au contraire elle est violée, c'est-à-dire lorsque les bons sont laissés sans récompense et les méchants sans châtiments, la république est en péril et marche sans ordre et sans régularité. C'est pourquoi on ne saurait expliquer pourquoi Dieu aurait laissé dans sa république un désordre et un vice si grands, pourquoi tant de dommages causés au prochain et tant d'outrages et de blasphèmes commis contre la majesté divine seraient demeurés impunis, sans répression et sans expiation.

Par un excès de miséricorde inouïe, le Sauveur voulut prendre sur lui d'expier nos crimes; il s'offrit donc pour satisfaire à la place du genre humain et se présenta à tous les coups de la justice divine. C'est pourquoi le prophète Jonas parlant en son nom s'écriait : « Tous vos flots, Seigneur, m'ont environné et ont passé sur moi, et j'ai dit : Je suis rejeté de la présence de vos yeux. » *Jon.* II, 5. Dans le livre des Psaumes, le Sauveur s'adresse encore à son Père éternel en ces termes : « Votre colère s'est appesantie sur moi, vous avez fait peser sur ma tête tous les flots de votre colère. » *Ps.* LXXXVII. La grandeur des douleurs que le Sauveur a endurées nous fait comprendre avec quelle rigueur la justice de Dieu s'appesantit sur lui; ces douleurs d'après les théologiens furent si grandes, qu'on n'en saurait concevoir de plus fortes en cette vie, selon ce qui sera dit plus loin.

Il suffit de considérer les tourments de la passion du Sauveur pour se faire une idée de la sévérité et des rigueurs de la justice de Dieu, qui exigeait une telle satisfaction pour les péchés du monde. Encore qu'au jardin des Oliviers cette chair sacrée sous les coups de l'agonie dans laquelle elle était tombée s'écriât : « Mon Père, faites s'il est possible que ce calice passe loin de moi, » le Père éternel demeura sourd à ces accents de l'affliction innocente, et laissa le Sauveur boire jusqu'à la lie la coupe amère de ses douleurs.

Ah! si un père traita de la sorte un fils tant aimé et livra à

toutes sortes d'épreuves cette humanité sainte qu'il aimait au-dessus de toutes choses, et cela, uniquement pour expier des péchés dont elle était innocente, comment ne traitera-t-il pas un serviteur méchant et rebelle qu'il trouve chargé de tous les crimes et souillé de toutes les iniquités? Le Sauveur le déclarait aux pieuses femmes qui le suivaient en pleurant quand il leur disait : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car voici que des jours viendront dans lesquels on dira : Heureuses les femmes stériles et les entrailles qui n'ont point porté et les mamelles qui n'ont point nourri. Car si on traite ainsi le bois vert, comment ne traitera-t-on pas le bois sec? Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines, couvrez-nous afin qu'il ne soit plus question de nous. » *Luc.* XXIII, 28-31. Ceci nous découvre combien dans ce mystère la justice de Dieu éclate dans toute sa rigueur, en nous montrant la rançon énorme qu'elle exige pour nos fautes.

On peut encore se faire une idée de la sévérité de cette justice en considérant les secours et les remèdes que le Sauveur nous a laissés pour notre justification et dont nous venons de parler tout à l'heure. Tout ce qu'il a pu faire dans ce sens, il l'a fait, et sa bonté, en laissant aux bons des remèdes suffisants, laisse les méchants sans excuse. Aussi au jour des grandes assises ce sera là le sujet principal de leur condamnation. « Voici le jugement, disait le Sauveur en faisant allusion à ces choses; la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. » *Joan.* III, 19. Voici le jugement, disait-il, et par là il nous laissait entendre que le plus grand poids qui pèserait sur les méchants au dernier jour, ce serait de n'avoir pas profité des grands biens et des remèdes que le Fils de Dieu leur avait acquis par sa passion. Insensés qu'ils sont, ils ont l'eau à la bouche, et ils sèchent de soif; ils ont devant eux une table abondamment servie et couverte de mets, et ils meurent de faim; les remèdes si efficaces des sacrements sont à leur portée, et ils demeurent malades; le chemin de la vertu est aplani à leurs colères, et ils ne savent pas

y marcher, les portes du ciel sont ouvertes même aux larrons, et ils refusent d'y entrer; ils ne veulent pas enfin s'appliquer à eux-mêmes, dans le sacrement de pénitence, la satisfaction générale de leurs fautes qu'on leur y offre. Au milieu de bienfaits si nombreux et si puissants pour allumer en eux un vif et brûlant amour, ils demeurent insensibles; ils sont pleins d'orgueil devant tant d'exemples d'humilité, et ces mystères et ces prodiges que Dieu opère en leur faveur, ne leur ouvrent point les yeux et ne touchent pas leurs cœurs.

On voit donc que cela même qui nous montre la grandeur de la providence et de la miséricorde de Dieu nous oblige à redouter sa justice. Plus en effet les secours que Dieu nous aura donnés auront été considérables, et plus nos obligations seront grandes et les comptes que nous aurons à rendre rigoureux. Il est juste, en effet, qu'on soit d'autant plus sévère envers nous que nous aurons plus abusé de ses dons. Cette pensée pénétrait tous les saints d'une crainte salutaire qui avait plutôt sa source dans les bienfaits dont ils abusaient que dans les péchés qu'ils avaient commis; le Sauveur en effet avait dit lui-même : « On exigera beaucoup de celui à qui on a donné beaucoup. » *Luc.* XII, 48.

Il faudrait maintenant faire voir comment dans ce mystère traité de folie par les Gentils, la sagesse de Dieu s'est manifestée avec magnificence; mais comme ce sujet suppose des notions qui seront données plus loin, nous nous réservons de le traiter en son lieu.

CHAPITRE XI.

Comment dans la passion sacrée et dans l'incarnation la toute-puissance de Dieu s'est manifestée d'une manière éclatante.

La toute-puissance de Dieu a eu aussi sa large part dans la passion sacrée du Sauveur, et c'est ce qu'il nous déclarait lui-même dans les divines paroles citées plus haut : « Maintenant voici le jugement du monde; maintenant le prince du monde sera chassé, et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 31-32. Dans ces paroles deux grands

événements, deux grandes entreprises sont prédites ; les événements les plus extraordinaires, les entreprises les plus difficiles qu'on ait jamais vus dans le monde : l'extirpation de l'idolâtrie et la conversion des hommes à l'adoration d'un Dieu-Homme crucifié entre deux voleurs. Or, pour mener ces œuvres à bonne fin, il fallait une grande puissance, telle, en un mot, qu'on n'en eût jamais connu de pareille. Nous avons déjà parlé longuement de cette grande merveille à la fin du second traité de cette cinquième partie ; aussi ne répéterons-nous pas ici ce que nous y avons déjà dit.

On connaît encore la grandeur de ce pouvoir, par l'effroi dont toutes les créatures furent saisies au temps de sa passion. « Le ciel s'obscurcit, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, le voile du temple se déchira, les étoiles ne donnèrent plus leur clarté et se couvrirent de deuil à la mort de leur Créateur. » *Matth.* XXVII. Que ces témoignages de compassion et de douleur sont magnifiques ! et comme il est évident que celui qui était ainsi pleuré par ses créatures était le vrai Dieu et le Seigneur tout-puissant du ciel et de la terre. C'est à cette marque que le bon larron le reconnut et lui demanda une place dans son royaume, non plus dans celui de la terre dont il allait sortir, mais dans le royaume du ciel où devait éternellement régner le Crucifié. C'est encore à cet indice infaillible que le Centurion le reconnut et qu'il s'écria : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu. » *Matth.* XXVII, 54. C'est aussi au même signe que tous ceux qui étaient présents à sa mort, le reconnurent pour Dieu, frappèrent leur poitrine et reconnurent leur péché.

Cette même toute-puissance brilla encore et d'un plus vif éclat peut-être dans le mystère de l'Incarnation qui précéda celui de la passion sacrée. Saint Thomas appelle ce mystère le plus grand en miracles, parce qu'en lui l'Être divin et sa personnalité, qui sont infinis, se sont unis à la nature humaine finie et créée, et cela avec une perfection remarquable qui conservait la perfection des deux natures, sans que la plus noble absorbât la plus vile, et sans que la moins noble diminuât la gloire de la plus grande. Malgré leur distinction profonde, ces deux natures sont unies

entre elles d'un lien si étroit qu'elles ne forment plus qu'une seule personne, la personne du Verbe divin. Il n'est pas étonnant de trouver de l'unité entre deux choses distinctes quand il survient entre elles un mélange et une composition; c'est ainsi que de tous les mets dont nous nous nourrissons se forme une autre substance, notre sang et notre chair, qui résulte de la combinaison et du mélange des parties. Mais que les deux natures divine et humaine, quoique constituées dans toute leur perfection, soient unies entre elles d'une unité et d'un lien si étroits, qu'on peut attribuer à la nature divine toutes les propriétés de la nature humaine et à la bassesse de la nature humaine toutes les excellences de la divinité, voilà un éternel sujet d'admiration! Dans ce mystère, comme le dit le pape saint Léon, l'unité n'est pas cause de la confusion ni de la détérioration de leur nature. L'une d'elles est passible et l'autre impassible; celle à qui appartient l'ignominie possède aussi la gloire; le même Seigneur est à la fois faible et fort; il est sujet à la mort et en même temps vainqueur de la mort. Par une de ses natures Jésus-Christ s'entoure du prestige du miracle, par l'autre il accepte tous les outrages et toutes les ignominies; d'un côté il ne cesse pas d'être égal à son Père, de l'autre il conserve la condition et la nature de sa Mère. L'humilité en lui se confond dans la majesté, et toute sa majesté est enfermée dans son humilité. Ainsi s'exprime saint Léon. Cette communion des parties entre elles a pour cause le lien admirable et étroit des deux natures en une seule personne, ce qui est la plus grande des merveilles de Dieu, et celle qui nous donne justement la grandeur de la puissance qui peut opérer ainsi.

CHAPITRE XII.

Comment dans la passion et dans l'incarnation du Sauveur la sagesse divine a brillé d'un singulier éclat.

Si, dans la passion du Sauveur, Dieu nous a montré toutes les perfections dont nous venons de parler, il n'y a pas fait moins resplendir sa sagesse, et nous pouvons bien nous en convaincre

en voyant le moyen si convenable qu'il a choisi pour nous sauver. C'est le propre de la sagesse de choisir toujours les moyens les plus propres à obtenir la fin qu'elle a en vue, et plus il sera facile d'arriver à cette fin, plus le moyen employé sera excellent. Il suit de là que les moyens employés par la sagesse divine pour nous sauver, c'est-à-dire l'incarnation et la passion du Sauveur, fussent les plus convenables possibles, à cause des ressources innombrables qu'ils renferment pour nous faire obtenir la fin si désirée de notre réparation.

Saint Augustin nous enseigne la douceur et les charmes pieux de cette matière quand il nous dit que depuis son baptême il ne passait pas un jour sans considérer avec une merveilleuse douceur la hauteur du conseil divin sur le salut du genre humain, c'est-à-dire l'excellence et la convenance du mystère de l'Incarnation pour nous racheter.

Il y avait, en effet, un rapport admirable et une convenance parfaite entre le remède et notre faiblesse. La cause et la source de cette faiblesse, la désobéissance et l'orgueil de l'homme coupable, qui voulut devenir semblable à Dieu ; ce mal devait être réparé par l'humilité et l'obéissance d'un autre homme, aussi saint que le premier avait été pécheur, qui réparât par son humilité et son obéissance les ravages que l'ancienne désobéissance avait faits. Cette convenance est le fondement de cette doctrine, et elle est exposée plus au long au paragraphe premier du quatrième chapitre de ce troisième traité.

Cette doctrine étant admise, signalons d'autres convenances de ce mystère. Il convenait d'abord à la gloire et à l'exaltation de l'homme déchu, car si un homme était tombé et avait été par sa chute la cause de notre condamnation, c'était un autre homme de la même nature que le premier qui y devenait le principe de notre réconciliation et de notre bonheur. L'Apôtre entend exprimer cette vérité quand il dit « que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent d'un seul père, » qui est Adam. *Hebr.* II, 13. Quelle convenance plus parfaite que celle-là ? Puisque c'était des hommes et des fils d'Adam qui avaient besoin d'être sanctifiés, ne convenait-il pas aussi que le sanctificateur, c'est-à-dire le

Christ notre Sauveur, fût un homme, issu de la même origine, et qu'ainsi la même nature qui avait péché portât en elle le remède et la guérison de sa faute?

Il convenait encore que, puisque le genre humain avait trouvé dans un arbre le principe de sa chute, un autre arbre devînt la cause de notre rédemption. Le démon avait vaincu par un arbre, il fallait qu'il fût vaincu par un autre arbre; il avait séduit l'homme par l'orgueil d'une femme, l'homme devait être sauvé par le fruit virginal d'une autre femme; il était arrivé à ses fins par la ruse et le mensonge, c'était son tour d'être trompé, et voici qu'en effet il croit voir dans le Christ, mortel et souffrant, un grand pécheur, et qu'il fait mettre à mort, comme s'il était son sujet et sa proie; mais son erreur lui fut fatale, et, en abusant de son pouvoir pour frapper le juste qui devait échapper à ses coups, il perdit les dépouilles de ses victoires passées qu'il gardait encore dans son royaume, je veux parler des saints Pères et de tous les membres vivants de Jésus-Christ.

Ce mystère convenait aussi à la perfection de la victoire du Christ. C'est une belle victoire que celle qu'on remporte sur son ennemi en se servant de ses propres armes. Or telle fut la victoire de Jésus-Christ sur le démon. Le démon avait introduit le péché dans le monde, et par le péché la mort; c'est par la mort elle-même que Jésus-Christ a détruit le péché, semblable à celui qui met le feu à un arbre avec les branches de cet arbre, ou à cet homme héroïque qui coupa la tête du géant Goliath avec l'épée de Goliath lui-même. I *Reg.* XVII.

Il convenait encore à la manifestation des attributs de Dieu dans cette œuvre, qui s'appelle l'œuvre de Dieu par excellence, car les deux vertus et les deux perfections qui marchent toujours de pair dans les œuvres divines, la miséricorde et la justice, ont brillé dans ce mystère d'un éclat souverain; la justice frappait le Fils, la miséricorde sauvait l'esclave.

Il convenait encore à notre utilité personnelle, afin que nous pussions avoir un modèle achevé de toutes les vertus et plus particulièrement un modèle de charité, d'humilité, de patience, d'obéissance, d'espérance, de douceur, de pauvreté évangélique

et de mortification. Où donc aurions-nous pu en trouver un modèle plus parfait et plus achevé qu'en la vie et la passion du Sauveur, où toutes les vertus brillent d'un plus vif éclat que les étoiles au firmament? Les exemples de notre Seigneur sont bien plus parfaits que ceux des saints; les saints après tout sont des créatures, et il n'est pas si étonnant de les voir pauvres, humbles, souffrants; leur nature admet ces humiliations. Mais le Christ est créateur, et l'on s'attendrit en voyant ce Seigneur souverain, que les anges adorent, pratiquer ces mêmes vertus. Quel est le cœur assez froid pour ne pas se sentir embrasé d'une reconnaissance éternelle devant ce bienfait de notre Sauveur et devant cette œuvre inimitable de son amour! Quel est l'orgueil qui résisterait au langage touchant de l'humilité de notre Dieu dans sa passion? Quelle est la convoitise qui ne s'éteindrait pas en le voyant mourir tout nu sur une croix? Quelle est la volupté qui verrait sans frémir et sans rendre les armes le Fils de Dieu abreuvé de fiel et de vinaigre? Qui chercherait une couche molle et sensuelle quand Dieu a voulu reposer sur une croix? Qui serait impatient dans les injures en contemplant Jésus-Christ maltraité et outragé? Ils sont donc bien efficaces sur nous, ces exemples du Christ souffrant, et bien propres à toucher nos cœurs et à les tourner vers Dieu!

Mais il y a plus : non-seulement ces traits de la vie du Sauveur sont des exemples, ce sont aussi de grands bienfaits, puisque, par eux, le Christ nous a mérité la grâce. C'est pourquoi ils sont comme autant de stimulants qui nous excitent à aimer celui qui travaille de tant de manières à notre salut. Il faut le dire, ce fut là une des principales causes qui déterminèrent le Fils de Dieu à se revêtir de notre humanité. Dieu seul était le parfait exemple que nous pussions imiter en toute sécurité; mais en tant que Dieu il était invisible; comme homme, au contraire, nous pouvons le voir, et ce n'était que sous le second aspect que nous trouvions en lui des règles sûres et certaines pour l'imiter. « Il était très-convenable, dit saint Augustin, que Dieu se fît homme, pour que l'homme pût le voir, et que, pouvant le voir, il l'imitât. » Deux choses étaient donc nécessaires pour nous sauver :

l'humanité et la divinité du Sauveur, la divinité afin qu'il pût nous guérir, l'humanité afin que nous eussions en lui un modèle parfait de notre vie. « Si le Christ n'eût pas été Dieu, dit le pape saint Léon, il n'aurait pas pu nous guérir ; s'il n'eût pas été homme, nous n'aurions pas pu l'imiter. » Serm. 1 *de Nat. Dom.*

La passion sacrée du Sauveur était encore un moyen tout-à-fait propre à encourager et à fortifier les martyrs. Le Sauveur n'ignorait pas, en effet, combien de sang les martyrs devaient répandre pour fonder son Eglise ; il savait combien l'exemple de sa résignation, dans les douleurs atroces de sa passion, était propre à les éclairer et à les fortifier, et c'est pourquoi il voulut que ses souffrances fussent les plus vives possibles, afin que ses martyrs en fussent d'autant plus courageux et mieux éclairés. Nous avons déjà parlé de ces choses au chapitre sixième de ce traité.

En dehors de ces convenances, ce mystère en contient une foule d'autres, car tous les fruits de l'arbre de la croix, dont il va être question dans les chapitres qui vont suivre jusqu'au chapitre dix-septième, sont des convenances de ce mystère. Le Sauveur, en souffrant, devait nous accorder tous les bienfaits que nous allons énumérer dans ces quatre chapitres. Pris en lui-même, chacun de ces fruits est à la fois une convenance de ce mystère et un aide puissant pour la vertu. Mais là ne se résument pas tous les fruits si suaves de cet arbre de vie; car, selon l'admirable parole de saint Thomas : « Plus on méditera ce mystère, plus on y découvrira d'avantages et de convenances. »

CHAPITRE XIII.

Où l'on commence à montrer que la passion sacrée du Sauveur fut un moyen très-convenable de guérir les misères et les nécessités humaines.

Nous avons dit, en commençant, qu'entre tous les moyens dont Dieu pouvait user pour nous sauver, le plus propre à glorifier Dieu et à guérir nos misères était celui de la passion du

Sauveur. Que cette passion ait glorifié Dieu, c'est ce que nous venons de voir, quoique rapidement, dans ce qui précède; il nous reste maintenant à montrer comment elle est aussi le moyen le plus convenable de pourvoir à nos besoins. Notre premier besoin était d'offrir à la majesté de Dieu une satisfaction pour nos fautes qui nous rétablît dans son amitié et dans sa grâce; or nous avons déjà vu combien parfaitement le Sauveur avait réalisé ces choses dans son sacrifice adorable, et nous n'y reviendrons pas. Poursuivons, en faisant voir encore comment cette même passion est devenue le remède des autres nécessités et infirmités spirituelles qui nous empêchent de marcher librement dans le chemin du ciel.

Il est nécessaire avant tout de savoir que l'homme, en tant qu'homme, a deux facultés qui le distinguent des animaux et le rendent semblable aux anges : l'entendement et la volonté; tout le reste lui est commun avec les bêtes. Ces deux puissances de notre âme ont été dépréciées et affaiblies par le péché. L'entendement obscurci demeure impuissant à connaître Dieu et ce qui se rapporte à lui, et de cette impuissance découlent toutes les idolâtries, superstitions, hérésies et erreurs qui ont existé dans le monde; la volonté chancelante est infirme et rebelle, que dis-je, elle se sent plus portée à s'aimer elle-même qu'à aimer Dieu, préférence coupable qui est l'essence du péché originel, en même temps que la racine et le principe des autres péchés.

S'il en est ainsi, il s'ensuit que guérir l'homme c'est réformer ces deux facultés si remarquables qui sont en lui ainsi que les autres puissances inférieures de son âme, afin de fortifier leurs faiblesses et de lui rendre par là le chemin de la vertu praticable et facile. Or, sans contredit, il n'y avait pas pour l'homme de remède plus efficace que celui du mystère de la passion du Sauveur, puisqu'il suffisait seul pour opérer cette cure admirable. Dieu, étant par sa nature un et très-simple, renferme en lui-même la perfection de tout ce qui existe, et la passion de son Fils guérira toutes nos misères d'une manière si complète, qu'en s'appliquant à chacune d'elles elle semblera, tant elle est efficace, n'être instituée que pour elle seule et non pas pour les autres. Voilà

un prodige ineffable qui doit nous pénétrer d'une profonde admiration ! Mais il ne faut pas l'estimer impossible, car cette passion divine ayant été pour nous la source d'une infinité de biens, il ne faut pas trouver étonnant qu'elle ait été le remède propre à tous nos maux.

I.

Comment la passion du Sauveur a guéri parfaitement les faiblesses de notre entendement.

Commençons donc par ce qui touche à la réformation et à la guérison de notre entendement, c'est-à-dire par ce qui peut lui donner une vraie et fidèle connaissance de Dieu et des choses qui se rapportent à son service. En descendant dans quelques détails, nous verrons quelle lumière le mystère de la passion du Sauveur répand sur ces vérités et de quel secours il nous est pour les connaître. Mais nous dirons tout cela très-succinctement, nous proposant moins d'exposer cette doctrine d'une manière très-détaillée, que de dire seulement ce qui peut nous aider à la comprendre et à en tirer des conséquences dignes d'elle.

Si la réformation de notre entendement consiste à lui donner de Dieu, de ses grandeurs et de ses perfections, une notion saine et vraie, où cette connaissance brille-t-elle d'un plus vif éclat que dans le mystère de notre rédemption? Comme dans cette vie nous ne pouvons pas connaître Dieu par lui-même, mais seulement par ses œuvres, et surtout par la plus excellente de toutes, comme d'ailleurs la plus excellente des œuvres de Dieu est sans contredit la passion sacrée du Sauveur, il s'ensuit que c'est elle qui nous donne la plus profonde connaissance de Dieu et de ses perfections. Y a-t-il rien en effet où se manifestent d'une manière plus éclatante la bonté de Dieu et sa charité, sa miséricorde et sa justice, sa providence, sa sagesse et sa toute-puissance, que le mystère de la croix? Nous avons assez développé ces choses dans les six chapitres qui précèdent pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici.

Que si nous voulons apprécier la dignité et l'importance de la vertu, je dis que tous les livres qui ont été écrits dans le monde

sur cette matière sont impuissants à nous les révéler, et que nous en avons une idée mille fois plus parfaite en voyant un Dieu descendre du ciel sur la terre, se revêtir d'une chair humaine, converser pendant trente-trois ans avec les hommes, mourir enfin sur une croix au milieu d'immenses douleurs. Ceci vous étonne et vous voulez en savoir la cause? Entendez l'Apôtre s'écrier et nous dire : « Il s'est livré à la mort afin de nous délivrer du péché et de se faire un peuple pur et fervent dans toutes les bonnes œuvres. » *Tit.* II, 14. Que peut-on imaginer de plus propre à nous rendre la vertu estimable et à nous la faire aimer que de voir ce que le Fils de Dieu, qui est la sagesse éternelle, a fait pour nous amener là?

Voulons-nous connaître au contraire la malice du péché, admirons la satisfaction que Dieu exige pour lui ; cette satisfaction, en effet, c'est le sang et la vie de son Fils unique, qui valait plus que les vies des anges et des hommes réunis. Nous verrons en même temps en quelle haine et quelle horreur Dieu a ce monstre abominable, puisqu'il a tant fait et tant souffert pour l'extirper du monde. Il semble en quelque sorte qu'il déteste le péché plus qu'il n'aime son Fils, car il consent à faire mourir son Fils pour tuer le péché. Peut-on imaginer une haine plus vive et plus profonde? Et qu'adviendra-t-il de ceux qui se présenteront à Dieu infectés d'un mal qu'il hait d'une manière si extraordinaire?

Mais, ce qui vaut mieux, c'est par toutes ces considérations que nous en viendrons à concevoir de nos péchés une grande douleur et à les détester d'une haine sans mesure. Ne sont-ce pas nos péchés, en effet, qui ont été la cause des souffrances du Christ? C'est eux qui l'ont fouetté dans sa flagellation ; eux, qui l'ont outragé et couronné d'épines; eux, qui l'ont tourné en dérision et qui l'ont crucifié, car si personne n'avait péché, le Sauveur n'aurait non plus rien souffert. Aussi le vrai pénitent peut-il donner libre cours à sa douleur et s'écrier : « Seigneur, c'est moi qui vous ai fait suer des gouttes de sang ; c'est moi qui vous ai souffleté ; c'est moi qui ai mis la croix sur vos épaules brisées et meurtries, moi qui vous ai donné du fiel à boire toutes les fois que j'ai péché, et je le ferais encore toutes les fois que je pèche,

si je le pouvais, et si vous étiez encore capable de souffrir. Aussi je vous entends, Seigneur, me dire avec saint Bernard : O homme ! n'ai-je pas assez été frappé pour toi ? Ne vois-tu pas tout ce que j'ai enduré pour tes crimes ? Pourquoi augmentes-tu encore l'affliction de l'affligé ? Ne sais-tu pas que tes péchés me causent de plus vives douleurs que les plaies de mon corps ? » Ailleurs le Seigneur dit encore par le même saint : « O homme ! vois tout ce que j'ai souffert pour toi. Il n'est pas de douleur semblable à ma douleur. Moi qui meure pour toi, c'est à toi que je m'adresse. Considère les peines qui me tourmentent, vois les clous qui m'ont transpercé. Et si mes douleurs extérieures sont si vives et si atroces, comprends combien doivent être violents les déchirements de mon âme à la vue de tes ingratitudes.

II.

Où l'on fait voir que le mystère sacré de la passion du Sauveur nous révèle la dignité de l'âme et la valeur des choses spirituelles.

L'homme connaîtra encore la dignité et la valeur de son âme en considérant à quel prix elle a été rachetée. « Nous n'avons pas été rachetés avec de l'or ou de l'argent, qui sont des métaux corruptibles, dit saint Pierre, mais par le sang précieux de cet Agneau sans tache appelé Jésus-Christ. » I *Petr.* I, 18. Que l'homme apprenne donc à estimer comme il doit une chose que ce marchand divin estime tant ; qu'il se garde surtout d'échanger à vil prix ce qui coûte si cher. « En voyant mon âme rachetée par le sang du Fils de Dieu, disait saint Augustin, je ne veux plus la mettre aux enchères. » Il y a plus, ces considérations révèleront à l'homme l'estime qu'il doit avoir de son prochain, encore qu'il ne fût qu'un vil esclave, puisque Dieu l'a aimé au point de verser son sang pour lui. Il doit donc se garder de le scandaliser ou de lui donner occasion de commettre le péché qui donne la mort à son âme ; en agir autrement, c'est répandre à terre le sang du Christ. En effet si, comme on a coutume de le dire, ce qui vaut or est or, le sang du Christ est aussi le prix de son sang, et il y a effusion de ce sang divin toutes les fois qu'une âme se perd par le péché.

On pourra apprécier aussi par là la rigueur des peines de l'enfer, puisque le Fils de Dieu a voulu endurer ici-bas des peines si cruelles pour nous en délivrer. Mais parce que les tourments de l'enfer les plus rigoureux consistent dans la séparation de Dieu, dans des souffrances sans consolation, dans l'empire du démon auquel on est absolument livré, le Fils de Dieu, dans l'immense charité de son cœur, a voulu connaître toutes ces peines, et voilà pourquoi, dans sa passion, il a souffert des douleurs inconsolables. il a été abandonné par son Père éternel, il est devenu la proie des princes des ténèbres, et il a permis aux suppôts et aux ministres de ce roi des enfers d'exécuter, contre sa personne adorable, toute sorte d'outrages et de cruautés. C'est ainsi que la justice eut son cours et que nous fûmes délivrés de ces peines cruelles.

Que dire maintenant de la grâce et de la gloire qui nous furent acquises au même prix et par le même moyen? Le Saint-Esprit ne s'est communiqué aux hommes, et les portes du ciel ne leur ont été ouvertes qu'après que la grande expiation du Fils de Dieu eut été consommée. Jugeons dès lors de l'excellence et de la dignité de ces deux grâces par la valeur du prix qu'elles ont coûté.

Ces exemples et bien d'autres nous font entendre que la croix du Christ est une balance dans laquelle nous devons peser le prix et la grandeur des choses spirituelles. Gardons-nous bien en effet d'emprunter, pour la connaître, « la balance trompeuse de Chanaan, » *Ose.* XII, 7, c'est-à-dire le jugement et l'appréciation aveugle des mondains ; un plaisir sensible, un mince intérêt temporel, un point d'honneur faux et ridicule y ont plus de poids que Dieu avec ses richesses et ses promesses. Mais la croix est le poids du sanctuaire, et tout ce qui regarde le culte de Dieu doit être estimé à ce poids divin ; seul, il donne à chaque chose son juste prix et sa valeur.

Elle est donc bien excellente et bien universelle la philosophie de la croix, qui nous révèle le secret de tant de mystères jusque dans leur principe, et elle est bien facile à comprendre, même des simples et des ignorants. Les philosophes, après de pénibles

travaux et de longues années d'études, arrivaient à se faire une faible idée de Dieu qui n'était même pas sans mélange d'erreurs; par le mystère de la croix, au contraire, une pauvre femme de village, sans recherches et sans travail, arrive à connaître Dieu et tout ce qui regarde notre salut, avec la certitude de ne pas se tromper.

Voilà comment le mystère de la croix guérit parfaitement la cécité de notre intelligence! Connaître Dieu et ce qui se rapporte à lui, c'est pour elle l'état de nature et de force; or nous l'avons vu, et les exemples précédents nous l'ont suffisamment montré, ce mystère la conduit à cet état par une voie facile et parfaite. Et c'est ainsi que l'éclat si vif du sang de Jésus-Christ éclaire les yeux de notre entendement et les guérit de leur faiblesse en les délivrant de l'aveuglement et des erreurs du monde.

CHAPITRE XIV.

Que la passion sacrée du Sauveur aide et fortifie notre volonté chancelante.

Après la réformation de l'entendement, vient celle de la volonté, que la passion sacrée du Sauveur opère comme la première. Réformer la volonté, c'est l'embellir de toutes les vertus et surtout de celles qui ont en elle leur demeure propre. La charité, qui est la reine des vertus, la fin et le résumé de toute la vie chrétienne, est aussi la première de celles que la volonté doit posséder. Or nous trouverons dans la passion du Sauveur de grands exemples de charité et de puissants motifs de la pratiquer, si bien qu'on dirait qu'elle sert uniquement à perfectionner cette vertu sans avoir égard à aucune des autres.

Remarquons bien d'ailleurs que les exemples de Jésus-Christ notre Seigneur sont d'une autre condition que les exemples des saints. Qu'un saint, en effet, qui est une créature sujette à mille misères, soit humble, pauvre, obéissant, patient, doux, etc., on ne doit pas s'en trop étonner : tous ces états sont conformes à sa bassesse; mais que le Seigneur de toute majesté, que le prince

de toutes richesses et de toute grandeur s'abaisse jusqu'à mettre toutes les vertus en pratique, qu'il soit pauvre lui aussi, humble, obéissant, doux et patient, voilà une chose qui dépasse toute admiration. C'est pour cela que ces exemples sont d'autant plus efficaces pour convaincre nos cœurs que Dieu est plus élevé au-dessus des saints. Ils ont encore une dignité particulière : en même temps que ces œuvres sont des exemples, elles sont aussi des bienfaits et de très-grands bienfaits, puisque Jésus-Christ n'ayant besoin de rien pour lui-même, n'avait en vue que notre salut, et apportait tout à cette fin, et offrait dans ce dessein tout ce qu'il faisait. De même donc qu'il est né et qu'il est mort pour nous, il nous a appliqué, en ordonnant tout à notre salut, tous les pas et toutes les œuvres de sa vie très-sainte. Mais les exemples ont une autre excellence qui découle de la précédente, c'est qu'ils sont de puissants motifs d'amour. En leur qualité de grands bienfaits, ils ne peuvent laisser allumer dans nos cœurs la reconnaissance et l'amour pour celui qui nous les a accordés. On sait en effet que les bienfaits reçus touchent les cœurs et les forcent à aimer ceux de qui ils les tiennent. En voilà assez pour nous faire voir combien ces exemples, excellents en eux-mêmes, ont de l'efficacité quand il s'agit de nous rendre vertueux.

I.

De la charité.

Commençons par la charité. Il y a une foule de considérations et de motifs qui accroissent cette vertu et qui lui donnent une nouvelle ardeur; mais trois choses surtout en réveillent, en excitent l'exercice : ce sont la bonté, la charité et les bienfaits. La bonté est l'objet de notre volonté, comme la couleur est celui de notre vue. De même que les yeux ne peuvent voir ce qui n'a pas de couleur, de même la volonté ne peut aimer ce qui n'a ni la réalité ni les apparences de la bonté. Mais comme dans les choses spirituelles le beau et le bon se confondent, dans la bonté nous comprenons la beauté qui est aussi l'objet propre de l'amour. La charité, qui est amour, est un autre grand motif d'amour. « Rien,

disait saint Thomas, n'attise le feu comme le feu lui-même, ainsi en est-il de l'amour; rien ne le rend plus brûlant dans un cœur que l'ardeur d'un autre amour. » Ce n'est pas sans raison qu'on a dit des bienfaits qu'ils attendrissent les pierres, et que celui qui les répand a trouvé des chaînes pour retenir le cœur. Quant aux deux premiers motifs d'amour, c'est-à-dire à la bonté et à la charité, nous avons vu avec quel éclat ils nous attirent dans la passion du Sauveur, et quels motifs puissants nous y avons d'aimer Celui qui nous a tant aimés et qui nous montre dans cette œuvre de dévouement une si grande bonté. Les explications que nous avons déjà données sont plus que suffisantes, et nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit.

Saint Jean nous déclare en un seul mot l'étendue du bienfait que la passion du Christ nous a conféré. « Il nous a donné le droit, dit-il, d'être faits enfants de Dieu. » *Joan.* I, 12. Dans ces paroles, cet Evangéliste comprend la faveur et les récompenses inestimables de notre Seigneur. Si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi frères du Christ, héritiers du Père céleste, c'est-à-dire du royaume des cieux, aimés et traités comme des fils que leur père récompense et châtie tour à tour, « animés de l'esprit de Dieu qui nous porte à nous écrier dans toutes nos peines : Mon Père, mon Père, » *Galat.* IV, 6. Si nous sommes enfants de Dieu, Dieu est notre père, et en cette qualité il entoure ses fils adoptifs de tous les soins d'une providence incessante; si nous sommes enfants du Père, et que le Père soit tout-puissant, que peut-il nous manquer et qu'avons-nous à craindre? Nous serons donc tranquilles dans les périls, fortifiés dans les travaux, soutenus dans nos besoins, consolés dans nos angoisses, animés de la plus vive confiance dans tous les événements de cette vie en nous disant à nous-mêmes : « J'ai un Père puissant et bon, un Père véritablement digne de ce nom, dont le Fils unique nous a ordonné « de n'appeler sur la terre personne notre père, parce que nous n'avions qu'un seul Père qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. La dignité de fils de Dieu qui nous est venue par le Christ, nous confère toutes ces faveurs et une foule d'autres. « Beaucoup ont été faits enfants de Dieu, dit saint Augustin, par le Fils

unique de Dieu. Il en a fait ses frères en leur achetant ce titre par son sang; il les a sauvés par sa réprobation; il les a rachetés en se livrant lui-même; il leur a rendu l'honneur en subissant mille outrages; il les a ressuscités en mourant pour eux. Oserais-tu douter encore qu'il te donnât ses biens, Celui qui, pour ton amour, a consenti à prendre sur lui tous tes maux! » *De Nat. Dom.*, serm. XIX, 3.

C'est encore saint Jean qui, pour donner une plus haute idée de ce mystère, a écrit : « Considérez quel amour le Père a eu pour nous; il a permis que nous fussions appelés enfants de Dieu et que nous fussions enfants de Dieu en effet. » I *Joan.* I, 1. Ce n'est pas pour rien qu'il ajoute ces dernières paroles; il ne nous faut pas regarder cette dignité comme un vain titre ou comme un encouragement pour notre espérance, mais comme une assurance que Dieu agit envers nous avec une providence toute particulière, et qu'il nous aime et travaille pour nous comme un véritable père.

Cette grâce comprend toutes les autres, puisque par elle « le Christ nous a rendus participants de tous ses biens, » *Hebr.* III, 14, selon le langage de l'Apôtre. Ses trésors, il ne les garde pas pour lui seul, mais il les partage, ou pour mieux dire, il donne tout ce qu'il gagne et tout ce qu'il mérite à ses frères, puisqu'il n'a pour lui-même besoin de rien. Mais il est bon de le remarquer, encore que cette communication de biens que le Sauveur nous donne nous fasse un devoir impérieux de la reconnaissance, nous lui devons bien davantage pour le moyen dont il a usé dans cette ineffable communication. Pour nous rendre participants de ces biens, il prend sur lui tous nos maux, et en se soumettant à toutes les bassesses, il nous élève à la communion de sa grandeur. Sa pauvreté nous enrichit, son humilité nous élève, ses chaînes nous délivrent, ses douleurs sont notre joie, ses plaies nous guérissent, sa mort nous ressuscite; en acceptant toutes les malédictions du péché, il nous donne les bénédictions de la grâce, et en prenant la figure du serpent, il nous guérit des morsures de l'antique serpent. De même qu'il est né et qu'il est mort pour nous, il offre aussi pour nous tout ce qu'il a pris de notre nature :

il nous donne chaque jour sa chair à manger et son sang à boire; il nous offre sa vie en récompense, ses bras pour nous soulager, sa croix pour nous aider, le sang qu'il verse dans sa sueur pour nous guérir, sa couronne d'épines pour nous couvrir de gloire, son côté percé pour nous montrer son amour, le sang qui en ruisselle pour laver nos fautes, tous les pas de sa vie enfin pour devenir le modèle de la nôtre. C'est ainsi qu'il nous est tout en toutes choses. Il est l'unique espérance des faibles, le refuge de ceux qui sont tentés, le consolateur des affligés, le salut des infirmes, le soutien des forts, la philosophie des simples, le paradis des âmes pieuses.

Il y a une autre manière d'apprécier la grandeur de ce bienfait et d'exciter dans nos cœurs un grand amour pour Celui de qui nous le tenons. Considérons en effet et ce que ce bienfaiteur nous donne, et comment il nous donne, et pourquoi il nous donne. Ce qu'il nous donne, c'est ce que nous finissons à peine de déclarer, et ce que l'apôtre saint Pierre exaltait en disant « que par le Christ, Dieu nous a donné les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises pour nous rendre par elles participants de la gloire divine. » II *Petr.* I, 4. Quel inappréciable bienfait et comme il est propre à toucher nos cœurs! C'est en quelque sorte faire de nous des dieux, c'est-à-dire nous rendre semblables à Dieu par la pureté de notre vie en ce monde, et par le bonheur et la possession de la gloire dans l'éternité. Tous les biens dans l'ordre de la grâce et de la gloire, les plus grands qui puissent être donnés à une pure créature, nous ont été concédés par lui. Nous avons déjà vu de quels moyens le Christ s'était servi pour nous donner ses biens, et comment les douleurs de sa passion avaient été plus vives que toutes celles dont nous pouvons avoir l'idée. Mais s'il a voulu endurer ces affreuses douleurs, ç'a été pour nous communiquer les plus grands de tous les biens. Peut-on rien ajouter à ce bienfait souverain? Quel est le cœur qui serait insensible à cet échange admirable de la miséricorde divine? Quant à la cause de ces douleurs, nous la connaissons déjà et nous avons dit qu'elle consiste tout entière dans la bonté de Dieu qui se mit à l'œuvre sans qu'il y eût de notre part aucun mérite et

de la sienne aucun intérêt. Il y a dans chacune de ces considérations de quoi étonner et ravir un cœur pieux.

Mais entre tous les biens que nous devons au Seigneur, le plus grand est sans contredit le bonheur de la gloire dans l'autre vie ; ce dernier bienfait nous ne l'apprécierons bien que lorsque nous l'aurons goûté. Mais alors les choses changeront de face et nous verrons clairement ce dont nous sommes redevables aux plaies de ce très-clément Rédempteur, en les considérant comme les portes par où nous sommes entrés en possession de ces jouissances que le Sauveur nous a acquises par ses larmes et ses blessures. Plus on s'arrêtera à comprendre la grandeur de ces joies et plus on entendra la grandeur de ce bienfait.

En concluant, je répète ce que j'ai dit en commençant. Si les motifs les plus puissants d'amour sont la bonté, la charité et les bienfaits, que les anges, que les hommes cherchent une bonté plus grande, une charité plus vive, des bienfaits plus touchants que ceux qui nous sont apparus dans ce mystère. Oh ! que le Sauveur avait raison de dire « qu'il était venu jeter le feu sur la terre ! » *Luc.* XII, 49. Et où trouver un feu plus ardent que celui qu'excitent en nous de si grands motifs d'amour ! Saint Ambroise l'avait bien compris, et voilà pourquoi il disait « que si le Christ, par ses autres bienfaits, nous avait fait une obligation de l'aimer, par celui-ci il nous en avait donné la force. » *Sup. Psalm.* CXVIII. Voilà pourquoi le Prophète disait que lorsque le Sauveur descendrait sur la terre, « les eaux bouillonneraient sous l'action d'un feu ardent, » *Isa.* LXIV, 2, parce qu'on ne comprendrait pas un cœur assez froid pour ne pas se sentir embrasé par des motifs d'amour aussi puissants. Que sont en effet les fouets, les épines, les blessures que le Sauveur voulut recevoir en son corps sacré, sinon des étincelles de ce feu sacré, des voix éloquentes qui nous prêchent son amour et qui sollicitent le nôtre ? Le mystère de la passion est donc un moyen très-efficace et très-puissant d'embraser nos cœurs d'un grand amour pour notre Rédempteur, si bien qu'on le dirait accompli à cette seule fin et non pas à d'autres.

II.

De l'espérance et des autres vertus auxquelles la passion du Sauveur nous excite.

L'espérance est la compagne et la sœur de charité, et ainsi tout ce qui nous porte à aimer Dieu nous excite à espérer en lui. Que ne pas espérer en effet d'une bonté sans mesure qui pour nous rendre bons et heureux s'est résignée à tant de peines et de travaux? En qui nous confierons-nous avec plus de sécurité qu'en Celui qui nous a aimés assez pour mourir à notre place? En qui trouverions-nous plus sûrement notre remède, qu'en Celui qui, non content de nous rendre participants de ses dons, a voulu, pour nous montrer son amour, connaître personnellement tous nos maux? Comment me refuserait-il ce dont j'ai besoin, quand il peut, sans qu'il lui en coûte rien, exaucer ma demande, Celui qui m'a racheté au prix de son sang? Comment fuirait-il loin de moi quand je le poursuis, Celui qui a couru par tant de chemins à la poursuite de ceux qui le fuyaient? C'est le cas de citer les paroles dans lesquelles l'Apôtre exposait cette vérité : « Si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés avec lui, serons-nous sauvés par la vie de ce même Fils. » *Rom.* v. 10. Ah! si, comme nous l'avons dit, le Sauveur use avec nous d'une telle miséricorde qu'il a pris sur lui tous les travaux et toutes les douleurs de sa passion pour nous en communiquer seulement les fruits et les mérites, que ne puis-je pas espérer, après de tels gages d'amour, et quand je puis offrir de tels mérites de ma part? En pensant à chacune de ces choses et en les pesant attentivement, on verra que toute la vie du Sauveur nous porte, nous excite et nous convie à espérer dans un Seigneur si bon, dans un ami si fidèle, dans un bienfaiteur si libéral, dans un réparateur enfin si miséricordieux.

Que dire de l'humilité, cette vertu si essentielle qui est comme le fondement, la racine et la gardienne de toutes les autres vertus? Comme elle brille dans tout le cours de la vie et de la passion du

Sauveur? Et que nous prêchent autre chose, les langes, cette étable, la circoncision, la fuite en Egypte, le baptême, la tentation, et tant d'autres accidents de cette vie divine? Mais les exemples de la mort du Sauveur sont autrement efficaces; ils suffirent pour étonner les anges et pour jeter l'effroi dans toutes les créatures qui prirent une part sensible au trépas de leur créateur! Quel spectacle que celui d'un Dieu pris et enchaîné comme un voleur, outragé comme un blasphémateur, tourné en dérision comme un insensé, fouetté comme un malfaiteur, mis au-dessous de Barabbas, et crucifié entre deux voleurs? Mais comme si tout cela n'était pas encore assez, voici qu'avant de livrer le grand combat de sa passion, il se lève de table, il tombe à genoux et lave les pieds de ses apôtres, même ceux de l'infâme Judas. Qui ne serait confondu en présence d'une humilité si profonde? Qui ne comprendrait par là la dignité et l'importance d'une vertu que le maître des vertus a mis tant de soins à imprimer dans nos cœurs? Ah! le Christ connaissait bien la dureté de notre esprit, et la fierté de nos cœurs! Il savait que nous avions hérité de nos premiers parents qui étaient tombés par orgueil, et comme un architecte habile, il a porté ses soins sur cette partie faible de notre âme, et pour la préserver des nombreux périls auxquels elle était exposée, il nous a donné d'innombrables et de remarquables exemples d'humilité.

Que dire aussi de l'obéissance du Christ, sinon ce qu'en disait l'Apôtre : « Le Christ étant véritablement Dieu et égal à son père, et cela, non par usurpation mais par nature, s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, en s'humiliant, en se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, » *Philip.* II, 6-8, la plus honteuse de toutes celles dont on eût l'idée en ces temps-là. De cette sorte, comme le dit encore le même Apôtre : « Celui qui est la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance, celui qui soutient tout par sa parole toute-puissante, celui qui seul peut nous pardonner les péchés et qui est assis au plus haut des cieux, au-dessus des anges, à la droite de la souveraine majesté, » *Hebr.* I, 3, celui-là même a pour demeure, pour lieu de repos et pour trône, une croix,

plantée entre deux voleurs! O admirable obéissance! O humilité profonde! O abîme de charité! O amour inestimable de notre salut, qui nous fut conquis par tous ces moyens.

Que ne pas dire aussi de la patience du Sauveur, puisque sa passion tout entière fut une œuvre de patience? Encore que toutes les vertus aient eu leurs cours dans la passion, et toutes à un très-haut degré de perfection, néanmoins souffrir fut une œuvre de patience et de résignation aux inspirations de la charité et aux ordres du Père éternel qui commanda à son Fils de tout endurer pour nous guérir. On a donc raison de le dire, la patience fut la robe de noces dont fut revêtu le Fils de Dieu au jour de son union avec l'Eglise sur le lit sacré de la croix. L'apôtre saint Pierre nous exhorte à imiter cette vertu : « Jésus-Christ, nous dit-il, a souffert pour vous, vous laissant un grand exemple, afin que vous marchiez sur ses traces; lui qui n'a commis aucun péché, et dans la bouche de qui le mensonge n'a pas été trouvé, quand on le maudissait, il ne répondait point par des injures, quand il souffrait, il ne menaçait point, mais il s'abandonnait au pouvoir de celui qui le jugeait injustement. » I *Petr.* II, 21-23.

Admirons ici les délicates attentions, si on peut parler ainsi, de notre très-clément maître et rédempteur. De même que les saints ne prêchaient jamais aux autres des bonnes œuvres dont ils n'eussent les premiers donné l'exemple, de même le Sauveur, quoiqu'il n'ignorât pas qu'en sa qualité de maître tout honneur lui était dû, tandis qu'il ne restait à l'homme, serviteur et esclave, qu'à obéir, de même, dis-je, il n'a pas voulu nous ordonner des choses qu'il n'eût pas le premier mises en pratique. Il nous ordonne de nous laver les pieds les uns aux autres, et le premier il lave les pieds de ses disciples. *Joan.* XIII. Il nous commande de nous mettre toujours à la dernière place dans son Eglise, et de préférer servir que commander, et il dit de lui-même qu'il conversait avec ses disciples non pas comme celui qui commande à table, mais comme celui qui y sert. *Luc.* XIV-XXII. Il nous fait enfin un devoir si strict de la fidélité envers Dieu qu'il nous oblige à tout souffrir et même à mourir pour lui. *Matth.* X. Mais

le premier il a souffert et il est mort pour nous, et c'est ainsi qu'il n'a pas voulu nous obliger à faire pour lui quelque chose qu'il n'eût déjà fait pour nous. Et cependant dans les deux cas quelle profonde différence! D'un côté c'est la créature qui souffre pour le Créateur, le serviteur pour son maître, avec l'espérance d'être récompensé de ses épreuves; de l'autre, au contraire, le Seigneur souffre pour son serviteur et n'est soutenu dans ses épreuves par aucune espérance. Cette considération était toute-puissante sur la vierge sainte Marguerite, et lui était dans son martyre d'un grand soulagement. « Puisque mon Seigneur a daigné souffrir pour moi, disait-elle, il est bien juste que je souffre pour lui. » Il en était de même des martyrs et de ceux qui ont souffert pour l'amour de Dieu; ils étaient soutenus et consolés dans leurs tourments, en voyant combien il était juste de voir la créature souffrir pour un Créateur dont elle a si grand besoin, alors que le Créateur a daigné souffrir pour elle sans rien attendre pour lui de ses souffrances.

Ces quatre vertus dont nous venons de parler, la charité, l'humilité, l'obéissance et la patience, saint Bernard les appelle quatre pierres précieuses avec lesquelles le Christ orne les quatre extrémités de la croix. La charité est en haut, l'obéissance à droite, la patience à gauche, l'humilité enfin, comme la racine et le fondement des vertus, est au bas de cet arbre saint et sacré.

III.

De la douceur et des autres vertus.

La douceur est sœur de la patience et de l'humilité; elle n'existe même que par elle; à la patience elle emprunte la souffrance; comme l'humilité elle sait souffrir avec bonté. Que cette vertu ait jeté un vif éclat dans la passion de Jésus-Christ, c'est ce que le prophète Isaïe vit en esprit et annonça ensuite dans des termes prophétiques : « Il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. » *Isa.* LIII, 7. C'est bien ce qu'on vit en effet dans toutes les accusations et les faux témoignages qu'on porta contre le Sauveur, et auxquels

il ne fit aucune réponse, jusqu'à ce que le juge, profondément étonné de ce silence si étrange au milieu de tant d'accusations, lui dit : « Eh quoi, tu ne me réponds rien! Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et que j'ai le pouvoir de te délivrer? » Alors seulement cet Agneau, d'une douceur inaltérable, de tirer le juge de l'erreur profonde que révélaient ses paroles et de lui répondre : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. » *Joan.* XIX, 10-11.

A la douceur et aux vertus qui lui ressemblent, il appartient d'aimer les ennemis, et de prier pour eux; vertu magnifique dont Jésus-Christ nous a donné dans sa passion de magnifiques exemples. Le spectacle des œuvres qu'elle y avait produites ravissait saint Bernard et lui arrachait ces paroles : Admirez les merveilles de Dieu, et les prodiges qu'il a opérés sur la terre. Le Christ brisé par les fouets, couronné d'épines, percé de clous, attaché à un arbre infâme, couvert d'opprobres, abreuvé de toutes sorte de douleurs, s'écriait : Mon Père, mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Oh! quel cœur et quelles entrailles de miséricorde ne devait pas avoir celui qui poussait ce cri d'une si grande bonté.

Les amis de la pauvreté évangélique trouvent aussi dans la vie et dans la passion du Christ des exemples très-propres à les soutenir et à les encourager. En naissant il n'a d'autre palais qu'une étable. et au temps de sa mort il n'a d'autre lieu de repos que la croix; il appuie sa tête contre une couronne d'épines, il n'a que sa nudité pour tout vêtement, on lui sert du fiel et du vinaigre, il n'a d'autre sépulcre que celui dont le bienfaisant Joseph veut bien lui faire l'aumône, il termine enfin sa vie dans la pauvreté la plus entière à ce point qu'il ne laisse rien en mourant. Peut-on imaginer un dénûment plus absolu? Et que cet exemple est bien propre à consoler les pauvres dans les travaux de leur pauvreté!

L'austérité de la vie est la compagne inséparable de la pauvreté évangélique et encore ici la vie et la mort du Sauveur sont fécondes en exemples salutaires et en leçons éloquentes. « J'ai été pauvre, dit le Prophète parlant en son nom, et dans le travail

dès ma jeunesse. » *Ps.* LXXXVII, 16. Isaïe l'appelait pour la même raison « un homme de douleurs, connaissant parfaitement l'infirmité, » *Isa.* LIII, quand il vit en esprit les travaux dont cet innocent Agneau allait être saturé. Tout en lui nous prêche cette vertu; son exil, ses pérégrinations, ses fatigues, ses jeûnes, ses prières, ses veilles, sa faim et sa soif, le froid et le chaud auxquels il veut bien être exposé, tous les travaux enfin de sa vie et de sa mort. Voilà pourquoi l'Epouse des Cantiques compare son bien-aimé « à un faisceau de myrrhe, » *Cant.* I, 13, car encore que la myrrhe répande une odeur très-suave, elle est néanmoins très-amère au goût. La passion et la mort du Sauveur furent pleines de cette myrrhe précieuse. Il ne pouvait souffrir, et il n'a pas souffert en tant que Dieu, mais en tant que homme il a réellement souffert, à cause de l'humanité sacrée qu'il s'était uni, et qu'il aimait d'un amour infini; une heure seule de sa vie sainte valait mieux que toutes les vies des hommes et des anges, parce qu'elle était la vie d'un homme-Dieu. Or cette humanité sacrée, ce tendre et doux Agneau, le Père éternel l'a livré aux loups de l'enfer et leur a permis de le maltraiter et de le déchirer à notre place. L'Epouse des Cantiques à l'exemple de son Epoux a embrassé si parfaitement tout genre de travaux qu'elle a pu dire d'elle-même : « Mes mains distillaient la myrrhe et répandaient les plus doux parfums. » *Cant.* V, 5. Cette myrrhe c'est simplement les travaux et les austérités auxquels les amis de la perfection ont coutume de se livrer par amour du Christ : les cilices, les disciplines, les veilles, les jeûnes, les vêtements grossiers, les lits durs et peu moelleux. Toutes les fois que la chair se plaint de ces traitements et que la nature souffre, le moyen le plus facile et le plus ordinaire de se fortifier contre ces défaillances consiste à lever les yeux sur le Christ crucifié et à voir ce qu'il souffre, non plus pour lui, mais pour nous; soutenu par cette vue, l'homme ne pourra plus n'être pas consolé et ne pas se sentir plus fort au milieu de ses peines.

Toutes les tribulations, toutes les infirmités, toutes les tristesses, tous les travaux enfin qui assiégent l'homme en cette vie, cette mer toujours impétueuse, féconde en tempêtes et en chan-

gements trouvent une consolation dans la vue du Sauveur crucifié; nous n'avons même, il faut le dire, d'autre remède en notre pouvoir que celui-là; jetons donc les yeux sur la croix de Jésus-Christ, et souvenons-nous que si lui, qui est la source de toute sainteté et de toute justice, a voulu, pour effacer nos fautes, se soumettre à de si pénibles travaux, l'homme ne doit pas hésiter à souffrir quelque chose pour effacer ses propres péchés.

La passion du Sauveur offre encore un remède assuré contre toutes les tentations et toutes les suggestions de l'ennemi. Saint Augustin qui avait approfondi ces mystères disait bien qu'il n'y a pas de plus grand secours contre les tentations que de se réfugier dans les plaies de Jésus-Christ. Que voulait-il dire par là? Sans doute, qu'au moment de la tentation, l'homme devait jeter les yeux sur le Christ crucifié, considérer sa face défigurée et son corps ruisselant de sang, se souvenir que celui qui souffre est un Dieu et qu'il ne souffre, qu'à cause de nos péchés, redouter enfin de faire jamais une chose dont le remède a tant coûté au Fils même de Dieu, et que Dieu hait tant qu'il a livré son Fils unique à la mort pour détruire et tuer le péché. Oh! que le Père éternel doit traiter sévèrement le mauvais serviteur tout chargé de ses péchés propres, lui qui a pris de son Fils innocent et uniquement chargé des péchés des autres, une si rude satisfaction.

CHAPITRE XV.

Que la passion sacrée du Sauveur nous fournit un riche sujet de méditation.

Nous n'avons pas énuméré tous les fruits de l'arbre de la croix; il en est encore d'aussi salutaires que les précédents, qui découlent d'eux comme une conséquence naturelle. Afin de les bien comprendre, il est bon de savoir qu'une des choses qui ont le plus exercé la curiosité des anciens philosophes a été de rechercher en quoi consistent la fin dernière et le bonheur de l'homme, qui est l'état le plus riche et le plus élevé où l'homme puisse arriver.

Après beaucoup d'hésitations et d'erreurs, les plus sages en vinrent affirmer que ce bonheur consistait dans l'exercice de la plus haute puissance de l'homme, c'est-à-dire dans l'entendement, s'occupant de ce qu'il y a de plus élevé au monde, c'est-à-dire de Dieu. Cette félicité suprême, ils la plaçaient donc dans la contemplation de Dieu et de ses grandeurs. Comme ils ne pouvaient connaître Dieu en lui-même, ils cherchaient à le connaître par ses œuvres, c'est-à-dire, par les grandeurs et les merveilles qu'ils voyaient en ce monde et dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage ; mais afin de mieux entendre l'ordre et la beauté des choses créées, et de s'élever à la connaissance de celui qui les avaient faites, ils consacraient leur vie à l'étude de la philosophie, parce que cette science leur donnait une plus grande connaissance des choses, et par elles, de la cause qui les produisait, c'est-à-dire de Dieu. Ces longs travaux et ces études soutenues étaient souvent récompensés, et la plupart de ces philosophes, arrivaient à une grande admiration de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu qui sut et qui put opérer de tels prodiges, et par l'admiration, à un amour naturel de Dieu, insuffisant toutefois pour leur obtenir le véritable bonheur surnaturel après lequel nous soupirons.

Ce souverain Seigneur, voyant donc combien il était long et difficile de s'élever par la structure du monde et par sa beauté, à la connaissance des perfections de son auteur, voulut bien abréger ce travail et nous le rendre plus fructueux en nous envoyant son Fils unique, l'image achevée du Père, sous les apparences fragiles de notre humanité, afin que nos yeux pussent le contempler et que nous puissions connaître par lui les grandeurs et les perfections de son Père éternel, qui brillent d'autant mieux dans tous les pas de sa vie et de sa mort très-saintes, qu'il est lui-même plus excellent que toutes les créatures. C'est pourquoi l'Apôtre disait du Christ « qu'il était non-seulement notre sanctification et notre rédemption mais encore notre sagesse, » I *Cor.* I. 30, parce que par lui mieux que par toutes les créatures nous nous élevions à la connaissance du Créateur, surtout par sa passion sacrée qui a été la plus admirable de toutes ses œuvres.

Or pour arriver à posséder cette science, il n'est pas nécessaire d'étudier la philosophie ni l'astrologie, pas plus que de savoir lire. Il y a eu dans les religions les plus régulières un grand nombre de religieux illettrés, et aussi beaucoup de femmes et de filles ignorantes, qui, ne connaissant ce mystère que par ce qu'ils en ont entendu dire dans les sermons, ou par les scènes de la passion qu'elles ont vues dessinées sur les rétables, ces livres sensibles des ignorants, en sont venues, à force de considérations, à se faire une si haute idée de la bonté et de la charité, de la miséricorde, de la providence, et de toutes les autres perfections de notre Seigneur, de la malice du péché, de la beauté et de l'excellence de la vertu, que jamais les philosophes, après des travaux incessants et des études aussi longues que leur vie, n'en purent acquérir de plus parfaite. Ainsi s'accomplit cette prophétie dans laquelle Isaïe disait qu'à la venue du Sauveur « la connaissance de Dieu se répandrait sur la terre comme la mer quand elle croît et qu'elle franchit ses rives. » *Isa.* XI, 9. La sagesse qu'on apprend aux pieds de la croix est si excellente que l'apôtre saint Paul, même après avoir pénétré les secrets du troisième ciel, avouait ne pas connaître d'autre science que celle de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié. » I *Cor.* II, 2.

A considérer attentivement ces choses, on voit donc que la croix, outre qu'elle est un livre de vie, est aussi un livre parfait dans lequel nous apprenons ce que nous devons croire et ce que nous avons à faire. Mais cherchons à rendre cette doctrine plus sensible. Pour y arriver le chrétien doit savoir qu'il a sous les yeux deux livres où il peut lire sans savoir; un de ces livres est celui des créatures, nous en avons déjà parlé au commencement de ce sommaire. En le lisant il apprendra d'abord à connaître la grandeur de la sagesse de Dieu, qui a établi dans ce monde un ordre et un concert admirables, en distribuant les différentes saisons de l'année, et en divisant les jours et les nuits comme il convenait à la conservation des créatures. Il y découvrira encore sa toute-puissance qui, d'une seule parole, accomplit tous les plans et tous les desseins de la sagesse. Il y verra sa providence, en voyant toutes les créatures pourvues de tout ce

qui leur est nécessaire, sans que rien de ce dont elles ont besoin leur fasse défaut. Il y contemplera la grandeur de sa beauté en contemplant la splendeur des étoiles du ciel, la variété des fleurs et des pierres précieuses de la terre. Ces quatre perfections divines sont écrites à chacune des pages du livre des créatures; le grand Antoine en remontra par ce livre à un philosophe qui passait son temps à l'étude. Ce même livre fut aussi le sujet des études d'un grand nombre de philosophes qui, n'ayant pas les lumières de la foi, n'avaient d'autres clartés, pour approfondir ce mystère, que celles qui leur venaient des créatures.

Mais nous, chrétiens, à qui notre Seigneur a fait don de cette lumière, nous avons un livre plus parfait que celui-là, et ce livre est la croix du Christ. Celui qui aura lu tout ce que nous avons écrit dans ce troisième traité, en demandant à notre Seigneur, avec humilité et dévotion, de lui ouvrir les yeux pour lui faire admirer Jésus-Christ sur la croix, celui-là embrassera, d'un seul coup d'œil, tout ce que la théologie chrétienne, ou spéculative, ou pratique, nous enseigne. Ce livre, en effet, renferme deux parties: la première nous découvre l'étendue de la bonté, de la charité, de la miséricorde, de la justice, de la providence, de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, qui brillent dans ce mystère comme nous l'avons déjà dit; la seconde contient la théologie morale, c'est-à-dire les motifs les plus pressants d'embrasser la vertu et de haïr le vice.

Mais ce fruit n'est pas le seul que nous puissions retirer de cet arbre sacré; en d'autres termes, non-seulement notre entendement s'éclaire et se perfectionne, mais encore la volonté trouve, dans cette contemplation, ses délices et sa nourriture, ainsi que toutes les affections et tous les autres sentiments de dévotion et d'amour. Là, en effet, notre cœur puise une grande douleur et un grand repentir de ses fautes, à la vue de tout ce qu'elles ont fait souffrir au Fils unique de Dieu. Là s'éveille en nous la reconnaissance pour tous les bienfaits divins, à l'occasion de Celui qui est le plus grand de tous et la source des autres. Ce bienfait est si grand que, selon la parole du Sauveur, « si les hommes cessaient de le publier, les pierres elles-mêmes crieraient. » *Luc.* XIX, 40.

Si nous désirons sentir nos cœurs embrasés d'amour pour Dieu, où trouverons-nous des motifs plus pressants d'amour que dans la passion sacrée? Si nous voulons nous exciter à souffrir quelque chose par amour pour lui, où trouverons-nous une plus grande consolation et un plus efficace soutien que dans les travaux du Rédempteur? Si nous voulons enfin avoir sous nos yeux un modèle parfait de toutes les vertus, afin de les imiter, où en rencontrerons-nous de plus parfait que dans la croix divine? La croix, nous l'avons déjà vu, nous fait connaître Dieu et ses perfections divines, mais de plus elle peut devenir, pour ceux qui la méditent avec soin, un sujet de compassion et de componction, de reconnaissance et d'amour de Dieu, d'imitation et aussi d'admiration pour le moyen qu'il a adopté pour nous sanctifier et nous sauver. Que si la passion est un sujet de douleur et de compassion, on trouve en elle, comme le dit saint Bonaventure, ample matière à une joie et à des douceurs inexprimables, surtout si on examine les motifs et les raisons qui doivent nous porter à aimer le Sauveur. Voilà pourquoi il est écrit que le patriarche Abraham se réjouit en considérant ce grand jour de la passion. Voilà pourquoi l'Eglise chante : « O bois sacré ! ô clous vivifiants ! ô doux poids ! » Parce que celui qui contemple et qui goûte les fruits de cet arbre sacré ressent toute cette douceur.

Que la méditation de la passion du Sauveur nous obtient tous les biens et nous procure toutes les vertus.

En résumé, les fruits qu'on retire de cette méditation sainte sont si grands que si on demandait à toutes les personnes pieuses qu'il y a eu dans l'Eglise depuis l'Evangile ou qu'il y aura encore jusqu'à la fin du monde, ce qui les a le plus consolé et fortifié dans le chemin de la vertu, elles répondraient toutes de concert : la considération de la passion sacrée du Sauveur, tant cette passion sainte renferme tout ce qui pouvait soutenir leur vie. En elle, ils trouvaient un soutien pour leurs travaux, une consolation dans leurs tribulations, un secours dans leurs nécessités, une espérance dans leurs périls. S'ils étaient tentés par l'ennemi, c'est dans les plaies du Christ qu'ils cherchaient un re-

fuge; s'ils avaient perdu la dévotion, c'est là qu'ils la retrouvaient; ils allaient s'y réchauffer, quand les flammes de l'amour de Dieu s'éteignaient dans leurs cœurs; ils s'y recueillaient, quand les distractions des affaires et les soucis de cette vie dissipaient leur attention; si les cilices ou les habits grossiers fatiguaient trop leurs corps, ils se consolaient en contemplant Jésus-Christ sur la croix; si le monde les persécutait, ils contemplaient leur Seigneur et leur Dieu persécuté et couvert d'opprobres. Quand ils étaient las de leur pauvreté, ils jetaient les yeux sur le Christ étendu nu sur la croix; quand les austérités de la discipline les décourageaient, ils le voyaient fouetté à la colonne; quand ils se dégoûtaient de leur mauvaise nourriture, ils se souvenaient du fiel et du vinaigre qu'on donna au Sauveur comme dernier breuvage sur la croix. On voit par là combien la passion du Sauveur est un remède universel pour toutes les nécessités de nos âmes, et aussi combien, par les vives lumières qu'elle excite en nous, elle nous porte à la dévotion et à l'amour de Dieu.

Ceux-là donc qui veulent s'avancer dans le chemin du ciel doivent commencer et finir par ce saint exercice. Un grand nombre d'âmes sont arrivées par lui à un état très-élevé de perfection. Saint Bernard et saint Bonaventure se glorifient de n'avoir jamais marché l'un et l'autre dans d'autres chemins, et nous savons quelle grande perfection ils ont atteinte. Si donc nous désirons faire des progrès rapides dans la perfection, suivons l'exemple de ces saints, jusqu'à ce que le Saint-Esprit nous indique une autre voie.

Par tout ce que nous venons de dire dans ce chapitre, entendons bien que la croix de Jésus-Christ est le véritable arbre de vie placé par Dieu au milieu du paradis de son Eglise; cet arbre a des branches élevées et d'autres très-basses, afin que les grands comme les petits puissent profiter de lui et goûter les fruits qu'il porte.

CHAPITRE XVI.

Que la passion sacrée du Sauveur nous aide dans la prière et nous fait plus parfaitement obtenir ce que nous y demandons.

La prière accompagne d'ordinaire la méditation; par elle, en effet, nous demandons à notre Seigneur les vertus dont nous avons le plus de besoin ou pour lesquelles nous nous sentons plus d'attrait. Cependant cette demande n'obtient son effet qu'autant qu'elle est faite avec une entière confiance. Une des conditions essentielles de la prière pour qu'elle soit efficace, et même la condition la plus essentielle, c'est la confiance. « Quand vous priez, dit le Sauveur, croyez que tout ce que vous demanderez vous le recevrez, et cela vous sera en réalité accordé. » *Marc.* XI, 24. Comment, direz-vous peut-être, comment pourrai-je jamais posséder cette confiance inébranlable, alors que je suis si dépourvu de tout mérite, comme homme pécheur? Ne vous découragez pas, vous dirai-je, souvenez-vous plutôt de cette alliance miséricordieuse que le Sauveur contracta avec nous, quand il prit à charge tous les travaux, afin de communiquer aux hommes le fruit de ses souffrances.

C'est avec ces sentiments que nous devons nous présenter devant Dieu quand nous lui demandons quelque chose; ce sont les mérites du Sauveur que nous devons lui offrir, puisqu'ils nous ont été donnés par la vie et la mort de notre second Adam qui nous a engendrés de nouveau sur la croix dans toutes les douleurs du trépas. Nous pouvons donc, en ce qui nous regarde, lui rappeler comment ce Seigneur est né, a vécu, est mort pour nous, et comment, pour nous délivrer de nos dettes, il a payé ce qu'il ne devait pas. Pour nous, en effet, il a jeûné, il a marché, il a prié, il a pleuré; il a connu tous les mensonges de la calomnie; il s'est soumis dans ses œuvres à ses accusateurs, dans son supplice, à toutes les railleries des méchants, sans compter tout ce qu'il a enduré de souffrances dans sa vie et dans sa mort. En agissant ainsi, nous mettrons en pratique une autre prescription

que notre Seigneur nous a faite « de ne pas paraître vides devant lui, » et nous ne lui paraîtrons pas tels si nous lui offrons les travaux et les mérites de notre Sauveur.

CHAPITRE XVII.

Conclusion de tout ce qui a été dit dans ce troisième traité.

Montrons maintenant la suite des matières de ce troisième traité. Nous avons dit, en commençant, que notre Seigneur pouvait guérir l'homme d'une foule de manières, mais que, regardant moins à son pouvoir qu'à sa sagesse, il choisit, pour le racheter, la voie de la croix, comme étant plus en rapport avec sa gloire et avec les besoins de l'homme. Nous nous sommes appliqués jusqu'ici à prouver cette dernière vérité; revenons-y pour conclure, et repassons rapidement et point par point ce que nous venons d'exposer.

En ce qui touche à la gloire de Dieu, une réconciliation était indispensable, entre Dieu et l'homme, depuis que le péché commun avait attiré sur nous tout le poids de son inimitié. Qui pouvait opérer cette réconciliation mieux que le Fils de Dieu, infiniment aimé de son Père éternel? Et s'il était nécessaire de satisfaire envers la majesté divine offensée par l'orgueil et la désobéissance du premier homme, quelle satisfaction plus entière pouvait lui être offerte que l'humilité et l'obéissance de Celui qui était tout à la fois Dieu et homme? Si l'homme, en effet, pour ce qui le regarde, a cessé de rendre à Dieu le respect et la soumission qui lui sont dus, le Christ, par son humilité et son obéissance, lui a rendu plus que l'homme ne lui avait ravi. Concluons donc avec l'Apôtre, « que les biens qui nous ont été donnés par le Christ surpassent les maux qui nous ont été communiqués par Adam. » *Rom.* v, 15. La preuve, c'est la multitude de saints qu'il y a eu dans le monde, et la grandeur des bienfaits qui leur ont été accordés. Si nous n'éprouvons pas les mêmes faveurs, ce n'est pas que la main de Dieu soit plus fermée sur nous que sur eux, c'est uniquement que nous nous disposons moins à les bien recevoir. En dehors de là, supposé un grand sacrifice nécessaire pour apaiser

la colère d'un Dieu courroucé, pouvait-il y avoir un sacrifice plus excellent que le sacrifice de notre grand pontife et prêtre Jésus-Christ, qui, tout rempli de l'Esprit-Saint, offrit, sur l'autel de la croix, non plus le sang des taureaux et des boucs, mais son propre sang? S'il fallait une rançon pour délivrer les captifs que le démon tenait sous son empire, non pas comme leur Seigneur, mais seulement comme l'exécuteur des vengeances célestes, quelle rançon plus excellente pouvait-on trouver que le sang de cet Agneau, dont une seule goutte aurait suffi pour racheter mille mondes? Le premier homme avait été condamné à la mort par sa faute; ici, en satisfaction de la mort d'un homme, était offerte la mort d'un homme-Dieu. Il n'en faut pas davantage pour nous montrer combien plus Dieu fut satisfait et glorifié par ce sacrifice souverain, qu'il n'avait été offensé par la chute de l'homme coupable; et c'est bien le cas de redire ces paroles du saint homme Job : « Plût à Dieu que les péchés qui m'ont attiré sa colère et les maux que je souffre fussent pesés dans une balance! Le poids de mon infortune surpasserait celui des sables de la mer. » *Job.* VI, 2, 3. Elles conviennent tout autant à Jésus-Christ, dont la satisfaction fut surabondante et dépassa de beaucoup celle que nos péchés exigeaient.

Voyons maintenant comment les perfections divines éclatent dans cette œuvre de notre rédemption. En vérité, je le demande, si notre Seigneur qui a bien-voulu se révéler à nous en cette vie par ses œuvres avait voulu, dans sa sagesse et sa toute-puissance, nous découvrir d'une manière signalée la grandeur de ses perfections, de sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde, de sa justice, de sa providence, de sa toute-puissance et de sa sagesse, pouvait-il rien faire qui nous la découvrît plus clairement? Je renvoie le lecteur prudent au septième chapitre de ce troisième traité où cette matière est amplement traitée.

J'ajoute que si notre Seigneur, dans sa même sagesse, avait voulu faire une œuvre qui dévoilât la dignité et l'excellence de la vertu, la difformité du péché et l'horreur que nous devions en avoir, il ne pouvait rien trouver de mieux que la rédemption. Voir à ce sujet le dernier chapitre du second traité.

Il y a plus, si le même Seigneur s'était proposé d'allumer dans nos cœurs le feu de son amour, que pouvait-il trouver de plus efficace et de plus propre à atteindre sa fin? Les autres bienfaits nous font un devoir de l'aimer, celui-ci nous en fait une nécessité, et il a pu dire en toute vérité « qu'il était venu porter le feu sur la terre. » *Luc.* XII, 49. Ces choses sont développées au chapitre septième de ce même traité.

Ainsi en est-il encore de la douceur, de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de l'espérance, de la mortification et de la pauvreté évangéliques; à propos de chacune de ces vertus, nous pourrions faire les mêmes demandes, et conclure qu'il n'était pas possible à la divine majesté de trouver une œuvre plus propre à nous encourager à l'amour de toutes ces vertus, que l'œuvre de la rédemption.

Que si le Sauveur avait voulu faire une œuvre dont la considération ravît toutes nos affections et portât nos désirs vers les choses du ciel, y en avait-il une plus convenable que le récit et le mystère de cette même passion? Les âmes pieuses trouvent en elles le moyen de s'exciter à la compassion et à la componction, à l'imitation et à l'admiration, à la reconnaissance pour ce bienfait souverain, à l'amour et à la crainte de Dieu. C'est là le livre que le prophète Ezéchiel vit en esprit; « il était écrit au dedans et au dehors, pour les simples et pour les savants; des plaintes lugubres, des lamentations et des calamités y étaient retracées, » *Ezech.* II, 5; tout autant de choses dont on trouve de puissants motifs dans la passion sacrée du Sauveur!

S'agit-il de consoler les âmes tristes et affligées, de fortifier celles qui sont tentées, quel remède plus efficace peut-il y avoir que les plaies du Crucifié? Mais ce qui nous frappe surtout dans ce mystère, c'est son universelle utilité et la manière dont il s'applique à tous nos besoins. Quoique très-efficace en général, il semble avoir une vertu particulière dans toutes les circonstances où nous nous trouvons, comme on peut s'en convaincre par tout ce qui précède. La raison de cela, la voici : la passion est une œuvre du Fils de Dieu; de même donc que Dieu, étant à la fois un et simple, est tout ce qui est, de même sa passion sacrée

sert aussi pour toutes choses. On peut encore en donner une autre; nous savons par les lumières de la foi que le Fils de Dieu s'est incarné et a souffert « pour exciter en nous l'amour de la vertu et la haine du vice, » *Tit.* II, selon le langage de l'Apôtre; quel est donc le vice pour lequel la passion du Sauveur ne nous inspirerait pas une haine profonde, et quelle est la vertu que nous n'apprendrions pas à y aimer avec enthousiasme, puisque dans sa passion le Sauveur se proposait simplement de nous rendre vertueux et saints?

Il faut donc en terminant conclure comme nous avons commencé, et reconnaître que la passion a été le plus excellent de tous les moyens dont Dieu pût user pour notre sanctification et notre salut. Et en effet si, comme nous l'avons déjà dit, cette œuvre est l'œuvre divine par excellence, celle qui est la plus glorieuse pour Dieu et la plus utile à l'homme, où trouver une œuvre qui sauvegarde davantage la gloire de Dieu et les intérêts de l'homme? Que la passion glorifie Dieu plus que rien de ce qu'il pouvait faire, c'est une chose que nous avons suffisamment démontrée plus haut. La passion du Sauveur n'était pas moins profitable à l'homme, car elle l'aidait, par ses vives lumières, à connaître les perfections divines et tout ce qui se rapporte à son salut et à sa sanctification; elle lui fournissait pour aimer Dieu et pour le craindre, ainsi que pour pratiquer toutes les vertus, de si puissants motifs, que tous les ouvrages qui ont été écrits et qui nous prêchent l'amour de la vertu et la haine du vice, nous sont moins utiles que la simple considération de ce mystère.

On comprend facilement après cela combien fut efficace ce mystère pour guérir toutes les faiblesses de nos âmes. Cependant, comme l'excellence d'un remède se connaît par les effets qu'il opère, voyons les fruits que celui-ci a portés dans le monde, afin d'en mieux juger et d'en mieux apprécier la bonté. Il y a quelquefois des médecines, d'ailleurs très-bien composées et prescrites par de bons médecins, qui, soit à cause des mauvaises dispositions du malade, soit à cause de la résistance de l'humeur indigeste, ne produisent aucun effet. Il n'en est pas ainsi, bien

s'en faut, du remède préparé au monde par Dieu dans la passion de son Fils ; malgré toutes ses répugnances et toutes ses révoltes, le monde, si peu enclin naguère à la sainteté et à la vertu, en connut tous les charmes et se trouva tout-à-coup réformé et guéri. Pour entendre cette transformation, on n'a qu'à relire le chapitre treizième du second traité de cet ouvrage, où il est question des changements que la prédication de l'Evangile opéra dans le monde, ou mieux encore le chapitre vingt-cinquième du même traité, où l'on énumère le grand nombre de saints et de saintes qu'il y a eu dans la religion chrétienne. Encore que cette lecture soit très-utile et nous explique cette transformation, rien néanmoins ne nous la découvre mieux et plus vite que les martyrologes, où sont résumés les vies et les martyres des saints ; impossible de les lire sans tomber dans une profonde admiration à la vue de cette infinité de saints qui ont paru dans toutes les parties du monde.

Une autre chose nous fait encore connaître l'efficacité de cet admirable remède, c'est le changement profond qu'il provoqua dans l'univers entier. La connaissance du vrai Dieu, limitée jusque-là aux confins de la Judée, s'étendit dans toutes les provinces du monde connu, et, comme on peut le voir dans les martyrologes, il n'y eut presque pas un coin de la terre qui ne fût sanctifié et réjoui par le sang des martyrs. Quelle chose plus digne de ce Seigneur, dont les esprits célestes reconnaissent et célèbrent la sainteté en répétant : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, » que d'avoir ainsi tout ordonné de manière à ce que tant de sainteté découlât sur le monde ! A cette vue saint Bonaventure ne pouvait contenir son admiration, et il disait avec l'Apôtre : « Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, » *Galat.* VI, 14, en laquelle et par laquelle tant de biens m'ont été concédés. En quoi me réjouirai-je, en effet, qu'en la gloire de Dieu et le salut de l'homme? Et où cette gloire et ce salut sont-ils plus parfaitement renfermés que dans le mystère de la croix? Par ce sacrifice inouï d'obéissance et de douleur, Dieu reçut l'honneur qu'il méritait ; par cet ineffable bienfait de la rédemp-

tion, l'homme fut aimé plus qu'il n'avait le droit de l'espérer et de l'attendre.

Qu'on me permette d'exprimer un désir en terminant ce chapitre. Je voudrais que les serviteurs de Dieu le relussent souvent, et qu'ils considérassent avec une grande attention tout ce qu'il renferme; aidés par la lumière de Dieu, sans laquelle tout est aveuglement et obscurité, ils se sentiraient plus portés à croire au mystère de la Rédemption par cette simple méditation que par de nombreux miracles. Notre foi repose cependant sur bien d'autres fondements; nous en avons déjà cités quelques-uns, nous en ferons connaître d'autres dans la suite.

CHAPITRE XVIII.

De quelques objections qu'on peut faire sur le mystère de l'Incarnation, comme sur la vie et la mort de notre Sauveur.

En donnant au peuple, dans la loi, le cérémonial selon lequel l'agneau pascal, qui était la figure du véritable Agneau, Jésus-Christ notre Sauveur, devait être mangé, Dieu lui avait prescrit de « ne pas le manger cru, mais rôti. » *Exod.* XII, 8. Voilà, n'est-il pas vrai, une prescription étonnante, car il semblait inutile de défendre ce que personne ne devait faire. Cependant elle a un sens profond sous son inutilité apparente. Notre Seigneur, dit saint Grégoire, a voulu que nous prenions non plus la lettre, mais l'esprit de la loi, et quand il ordonnait aux Juifs de manger l'agneau pascal rôti, il nous laissait entendre qu'il y aurait des hommes qui, malgré son ordre formel, mangeraient cet agneau cru. Ces hommes, c'étaient les hérétiques et les infidèles; considérant d'une part la majesté et l'excellence de la nature divine, et d'autre part la bassesse de la nature humaine, et s'en tenant seulement aux dehors de ce mystère sans considérer la sublimité du conseil divin qu'il contient et qu'il révèle, ils l'ont jugé indigne de la majesté de Dieu, parce qu'ils ne l'ont considéré qu'à sa surface. Ces hommes, ce sont encore ceux qui contemplent l'agneau de Dieu avec un cœur froid et insensible. Mais ceux-là

au contraire mangent l'agneau rôti qui, pleins d'une tendre dévotion et d'un amour brûlant, jettent les yeux sur l'immense amour avec lequel notre Seigneur s'est offert en sacrifice pour guérir nos maux et nous mériter la vie éternelle. L'Apôtre nous déclare la différence qui existe entre les uns et les autres de ces hommes, quand il dit : « Nous, nous prêchons Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, ce Jésus qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils, mais qui est aussi la force et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, qu'ils soient Juifs ou Gentils. » I *Cor.* 23, 24. Voilà ceux qui mangent la chair de l'agneau rôtie; pour les autres, ils la mangent crue et condamnent ceux qui ne les imitent pas. Mais avec la grâce de Dieu, dans la fin de ce troisième traité, je me propose de faire voir qu'il n'y a dans le mystère qui nous occupe rien d'indigne de cette infinie et souveraine bonté, encore que les yeux de la chair, tout portés à juger des choses par les dehors qui les frappent, refusent de le concilier avec la gloire d'une si grande majesté. Nous allons répondre maintenant par ordre à chacune des objections qu'on a coutume de faire contre ce mystère.

I.

De l'objection qui se tire de l'humanité du Christ notre Sauveur.

La première objection qu'on peut soulever contre ce mystère se tire de la bassesse de la nature humaine. Entendez les jugements de la prudence mondaine; si vous l'écoutez, c'est une chose tout-à-fait indigne de la grandeur de Dieu de s'unir, en une même personne, une nature aussi vile que la nature humaine. Cette objection serait sérieuse si la nature humaine en Jésus-Christ était telle que chez les autres hommes. Mais il est loin d'en être ainsi; s'il est vrai que le Fils de Dieu se soit uni, dans un élan sublime de miséricorde et d'amour à notre nature, afin d'opérer en elle notre salut, il est vrai aussi qu'il l'a enrichie, ornée et embellie de toutes les richesses et de toutes les grâces qu'exigeait la haute dignité à laquelle il l'élevait. Ces dons l'élevèrent à un tel état de richesse, de perfection, de beauté et de splendeur, que la beauté des anges, des chérubins, des séraphins

et de toutes les créatures disparaît devant la sienne, comme s'éteignent au ciel les étoiles devant la splendeur du soleil à son midi. En consentant à se revêtir de notre nature, il sut la rendre assez sublime pour n'avoir pas à rougir de l'unir à la sienne. C'est ce que nous représente ce voile du temple dont il est question dans l'Ecriture. *Exod.* XXVI. Ce voile, si riche en couleurs, n'était autre que le voile de l'humanité très-sainte du Sauveur, derrière lequel résidait la gloire de la divinité; il était tissé finement à l'aiguille, c'est-à-dire par le travail très-habile de l'Esprit-Saint, dont il est le magnifique et le plus bel ouvrage.

D'où vient donc que les infidèles trouvent dans ce mystère un si grand objet de scandale! On peut le deviner facilement; c'est qu'ils considèrent l'homme avec les défauts et les passions qu'il tient de sa naissance. Le Christ cependant, quoique homme parfait et vrai, est un homme nouveau; il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, il est né d'une mère vierge, il n'a connu ni les souillures du péché, ni les passions désordonnées qui en sont la conséquence. Ainsi cette nature, si vile par elle-même, fut élevée, par la grâce, à une hauteur infinie. Il est donc bien grand, bien sage et bien puissant le Dieu dont la grâce peut élever ce qui est si vil par nature! Il n'y avait pas moins de gloire pour Phidias à faire une statue d'argile parfaite et sans défaut qu'une statue de marbre et d'or. L'excellence de l'artiste paraît d'autant plus que la matière dont il se sert est plus commune et l'aide moins. C'eût été de la part de Dieu une moindre merveille de glorifier la nature angélique, en se l'unissant, que d'élever la nature humaine, parce que la nature humaine est par elle-même bien au-dessous de la nature angélique. Dieu aime à montrer sa grandeur « en tirant le faible de la poussière et en élevant le pauvre du sein de l'abjection. » *Ps.* CXII, 6. C'est ainsi qu'il a rendu justes ceux qui faisaient le mal, « qu'il a changé les pierres en des enfants d'Abraham, » *Luc.* III, 8; » qu'il a fait rois des pasteurs, et prophètes de pauvres ignorants, » *Amos.* I, 1; qu'il a transformé enfin des pêcheurs en apôtres et en princes de son Eglise; mais le résumé de sa grandeur et de ses richesses, c'est son humanité sacrée qui le découvre.

Cependant, afin que notre raison entende mieux ce que je viens de dire, qu'on me permette de me servir d'un exemple par lequel, en nous élevant des choses inférieures aux choses supérieures, nous pourrons connaître la dignité et la gloire de cette humanité sacrée. Saint Bonaventure dit de saint François qu'il était parvenu à une si grande pureté, que sa chair semblait être la chair d'un enfant nouveau-né, semblable à celle que l'homme devait avoir dans l'état d'innocence. Imaginons, si nous le pouvons, une chair mille fois plus pure que celle-là. Figurons-nous une chair conçue par la seule opération du Saint-Esprit dans les entrailles d'une vierge plus pure que les astres des cieux, plaçons dans cette chair une âme douée de toutes les grandeurs et excellences, de toutes les grâces et de toutes les richesses que nous venons d'énumérer, et tout cela sans l'ombre d'une faute ou d'une imperfection; quelle honte au Fils de Dieu, je le demande, de s'unir en une même personne, à cette humanité sublime? Telle est, d'après la religion chrétienne, l'humanité que s'est unie le Verbe divin pour opérer l'affaire de notre salut. Le Prophète nous en déclare la pureté dans ces paroles : « Le Seigneur a régné, il s'est couvert de gloire, il s'est revêtu de force et de vertu. » *Ps.* xcii, 1. L'humanité sacrée du Sauveur y est appelée un vêtement de gloire, pour marquer la grandeur de sa perfection et de sa pureté. Mais rien ne nous représente plus parfaitement la beauté et la gloire de cette sainte humanité que le mystère de la glorieuse transfiguration du Sauveur, pendant laquelle sa face devint brillante comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige.

Si telle est la perfection et la beauté de cette humanité sacrée, désignée un peu plus haut sous le nom de vêtement glorieux, qu'y a-t-il de si indigne de Dieu à prendre un vêtement et si riche et si beau? Cette chose est si loin d'être indigne de cette Majesté suprême, que beaucoup de docteurs n'ont pas hésité de penser, qu'encore que l'homme n'eût pas péché, le Seigneur se serait encore revêtu de cette robe de beauté, pour manifester sa gloire et pour montrer la grandeur de sa bonté et de sa charité. Mais comme nous avons traité plus au long de la richesse et de la beauté de cette humanité sainte dans notre Introduction au

Symbole de la foi, nous y renvoyons le sage lecteur. En voilà maintenant assez sur ce qui a rapport à la première objection.

II.

Comme tout le cours de la vie du Sauveur correspond à la dignité de sa personne et à la fin pour laquelle il était venu.

Cependant approfondissons cette matière, et dans ce but, voyons comment tout le cours de la vie et de la passion du Sauveur correspond à la dignité et à la gloire de sa très-sainte humanité. Il y a deux choses à considérer dans la vie de notre Seigneur; et naturellement on se demande qui il était et pourquoi il venait. Si nous considérons qui était le Sauveur, toute gloire et tout honneur lui étaient dus, puisqu'il était le Fils même de Dieu. Mais si nous nous demandons pourquoi il venait, nous verrons, au contraire, qu'il devait épouser l'humilité et la pauvreté, parce qu'il venait uniquement pour guérir notre orgueil. Voilà pourquoi saint Jean a pu dire : « Nous avons vu sa gloire, et elle était conforme à ce qu'il était, c'est-à-dire à la gloire que reçoit de son Père le Fils unique, plein de grâce et de vérité, » *Joan.* I, 14; car il considérait ce qu'il était. Mais voilà aussi pourquoi le prophète Isaïe, se pénétrant de la mission qu'il venait remplir sur la terre, a pu dire en toute vérité : « Nous l'avons vu, et il était méconnaissable, et nous l'avons désiré; méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, il connaît l'infirmité. » *Isa.* LIII, 2, 3.

Ceci nous explique les contradictions apparentes qu'on rencontre dans la vie du Sauveur; on y trouve tantôt beaucoup de gloire, conformément à la dignité de sa personne, tantôt un excès d'humilité et de pauvreté qui ne se comprend que par le rôle qu'il venait remplir ici-bas. Voyez ce qui se passe à sa naissance sainte: il a pour mère une femme, mais cette femme est une vierge; il est conçu dans les chastes entrailles de cette mère vierge, mais c'est par l'opération du Saint-Esprit; il naît dans une étable, mais un astre nouveau éclaire de ses clartés cet obscur réduit. Aussi c'est avec raison que saint Augustin s'écrie : « Quel est donc cet enfant que des étrangers recherchent avec tant de courage? Ils ont connu sa naissance au ciel et ils le cherchent sur la terre; il

brille d'un souverain éclat dans les hauteurs du firmament, et son berceau est oublié de tous ici-bas; son étoile a paru en Orient, et on vient le trouver en Judée. Quel est donc ce roi tout ensemble si petit et si grand? Si ces langes te scandalisent, ô homme! entends les anges chanter sa naissance; si cette étable te paraît vile, lève les yeux et vois combien est belle l'étoile qui luit aux cieux. Tu crois à son humilité, crois donc aussi à sa grandeur. » *In fest. Epiph.*, serm. 6 *de Temp.* v, 34, c. I.

« Ce sont là, Seigneur Jésus, dit encore saint Augustin, les témoignages que vous nous donnez de votre grandeur dans votre enfance. Plus tard les vagues de la mer obéiront à votre voix; les vents perdront leur fureur sur votre commandement; les morts ressusciteront à votre appel; le soleil, quand vous mourrez, s'obscurcira; la terre tremblera quand vous sortirez du tombeau; les cieux s'ouvriront pour vous introduire dans leur sein; mais même à cette heure, tout enfant que vous êtes, vous êtes déjà connu comme le Seigneur de l'univers. » *De Nat. Dom.*, serm. 9 *de Temp.* v, 13, c. III.

Ce mélange de bassesse et de grandeur que nous voyons dans la naissance du Seigneur, nous le voyons encore dans tout le cours de sa sainte vie. Quelle humilité et quelle pauvreté que celle qui réduit le Seigneur de toute majesté et l'abîme de toutes les richesses à soutenir sa vie des aumônes de quelques femmes pieuses! *Luc.* VIII. Peut-on rien concevoir de plus humiliant? Et cependant qui pourra dire les richesses et la gloire de ce pauvre? « Il chassait les démons du corps des possédés, il guérissait les paralytiques, il rendait la vue aux aveugles, il faisait marcher les boiteux, il ressuscitait les morts, il apaisait les tempêtes et marchait sur les eaux. Les anges s'approchaient de lui et le servaient; les démons redoutaient sa puissance; les éléments obéissaient à ses ordres; sa parole pardonnait les péchés; ses vertus sanctifiaient les cœurs; le seul contact de sa robe guérissait les malades, et celui de ses mains multiplait les pains qu'il distribuait aux foules affamées. » *Matth.* IV, IX, XI; *Marc.* I, IV; *Luc.* V, VII; *Joan.* VI.

Mais laissons de côté les miracles et ne parlons que des vertus

de ce Seigneur et de sa vie très-sainte; nous verrons combien cette vie fut digne de sa personne et de la mission qu'il venait remplir. Il se proposait, entre autres choses, de détacher l'homme des choses de la terre et de lui faire aimer son Créateur, ainsi qu'il le déclare lui-même en disant : « Je suis venu porter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? » *Luc.* XII, 43. Et qu'a-t-il fait autre chose dans toutes les voies et dans toutes les œuvres de sa vie, que de jeter sur nos cœurs des charbons ardents afin de les porter à l'aimer? C'est pourquoi de toutes les vertus, celles qu'il s'applique le plus à faire paraître sont celles qui devaient le rendre plus aimable aux hommes, l'humilité, la charité et la miséricorde, la douceur enfin que nous trouvons si aimable même dans les animaux. Voilà les chaînes avec lesquelles notre Seigneur avait promis par son Prophète d'attirer à lui tous les hommes! Voilà ses liens et ses prisons d'amour! Et pour commencer par l'humilité, quelle est grande celle que le Sauveur a voulu montrer dans toutes les circonstances de sa vie! Il naît dans une étable, il est circoncis le huitième jour comme un pécheur; il fuit en Egypte comme un homme faible; il consent à être baptisé au milieu des publicains et des pécheurs comme l'un d'entre eux; il agit avec ses disciples « non comme un Seigneur qui préside à table, mais comme un serviteur. » *Luc.* XXII, 27. Sa douceur n'est pas moins admirable; il nous en avait lui-même prévenu par Isaïe : « Voilà mon serviteur, celui que j'ai choisi pour être l'objet de mes complaisances, et sur lequel s'est reposé mon esprit. Il ne criera point, il ne fera pas acception de personne, sa voix ne sera pas entendue au dehors. Il ne foulera pas aux pieds le roseau brisé; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » *Isa.* XLII, 1-3. De quelle douceur, en effet, n'usa-t-il pas avec la femme adultère, qu'il ne voulut pas condamner alors que tous la condamnaient? Quelle douceur ne montra-t-il pas surtout dans toutes les circonstances de sa sainte passion? Le Prophète, qui l'aperçut en esprit, ne put s'empêcher de s'écrier : « Il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. » *Isa.* LIII, 7. Et lui-même nous en donne un magnifique exemple lorsque, dans la maison

d'Anne, il se contente de dire au soldat qui lui donne un soufflet : « Si j'ai mal parlé, montrez-le moi, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.* XVI, 28. Que dire de sa miséricorde et de son zèle pour le salut des âmes ? Depuis qu'il a commencé à prêcher l'Evangile, il passe sa vie à parcourir les villes et les bourgades, en guérissant les corps et en enseignant les âmes. Oh ! comme il encourageait avec charité les pécheurs à venir à lui en leur disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28. Comme il a voulu nous inspirer un grand amour de la miséricorde, puisqu'au jour du jugement, à ce jour suprême où les bons seront séparés des méchants, ce sont les œuvres de miséricorde qui mériteront les plus grandes récompenses : « Venez, sera-t-il dit aux bons, venez les élus de mon Père, et prenez possession du royaume qui vous a été préparé ; j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, etc..... Car je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de vos frères, c'est à moi que vous les avez faites, et toutes les fois que vous les leur avez refusées, c'est à moi-même que vous les refusiez. » *Matth.* XXV, 34-35, 40, 45. Comme il se montra bon envers le Centurion qui lui demandait de guérir son serviteur malade : « J'irai, lui dit-il d'abord, et je le guérirai ; » mais donnant à sa parole toute la puissance qu'elle pouvait avoir, il rendit au malade la santé d'un seul mot ! *Matth.* XIII. Qu'il témoigne à Zachée de la reconnaissance pour l'amour et la dévotion qu'il vit en lui, puisqu'il daigna le convier à manger avec lui dans sa propre maison. *Luc.* XIX. Qu'il fut condescendant pour ces saintes femmes qui allaient au sépulcre oindre son corps sacré ! Il alla à leur rencontre, et offrit à leur vue un être vivant au lieu du cadavre qu'elles croyaient trouver ; il leur permit d'embrasser et de baiser ses pieds sacrés ; il les laissa adorer en silence les cicatrices précieuses des plaies qu'il y avait reçues ! Il témoigna le même amour et la même reconnaissance aux disciples qui allaient à Emmaüs en s'entretenant, avec une grande douleur et une compassion sincère, de tout ce que le Seigneur avait souffert dans sa passion ; il daigna, en effet, devenir leur compagnon de

route, et en leur expliquant les saintes Ecritures, les confirmer dans la foi. *Luc.* XXIV.

En dehors de là, de quelle bonté n'usait-il pas avec les pécheurs, et comme il désirait ardemment leur conversion! Il allait jusqu'à manger avec eux pour les mieux attirer à lui par son exemple et sa doctrine! Voyez comme il en agit miséricordieusement avec Madeleine; il lui pardonne facilement tous ses péchés, et par là il excite dans cette âme pécheresse un grand amour de Dieu et une douleur profonde de ses fautes! Voyez comme il est bon avec la Samaritaine, cette femme pécheresse dont il fit une évangéliste! Comme son cœur s'attendrit à la vue de cette pauvre veuve qui accompagnait à sa dernière demeure le corps de son unique enfant : « Lorsque le Seigneur l'eut vue, dit l'Evangéliste, il fut touché de compassion, comme un véritable homme qu'il était, et se tournant vers elle sans qu'il en fût supplié, il lui dit : « Femme, ne pleurez pas; » et s'approchant du brancard sur lequel était le mort, il le ressuscita et le rendit à sa mère! *Luc.* VII, 13, 14.

Voyons maintenant de quelle manière le Seigneur de majesté traitait les pauvres pêcheurs dont il avait fait ses disciples. Avec quelle douceur ne supportait-il pas leur rudesse et leur simplicité! Avec quelle facilité et quelle bonté ne conversait-il pas avec eux! Même après l'abandon dans lequel ils le laissèrent au temps de sa passion, en le livrant à la merci de ses ennemis, comme il oubliait leur lâcheté et leur infidélité! A trois jours de là, au jour de sa résurrection, il leur envoyait, par l'entremise de la pécheresse sanctifiée, cette amoureuse ambassade : « Allez vers mes frères, et dites leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » *Joan.* XX, 17. « Comme mon Père m'aime, leur disait-il un autre jour, moi je vous aime. » *Joan.* XV, 9. La grandeur de cet amour, encore qu'il leur en ait donné de nombreuses preuves, il la leur déclarait dans ce glorieux discours de la Cène, où il les entretint surtout des consolations qu'il réservait à ses disciples, attristés de sa mort prochaine! C'est une chose bien digne de remarque que le Sauveur, à la veille d'endurer les plus grandes douleurs imaginables, alors qu'il semblait surtout opportun de chercher à se consoler soi-même, trouve

dans son amour assez de force pour s'oublier entièrement et pour consoler ses disciples, comme si la peine qu'ils allaient ressentir de son absence eût été plus vive que la douleur de sa passion. Qui ne reconnaîtrait là les entrailles de charité et de bonté de ce Seigneur très-clément?

Mais poursuivons le tableau de la bonté et de la douceur du Sauveur? Comme il se montra miséricordieux avec saint Pierre quand cet apôtre le niait; il daigne tourner vers lui sa face, afin de briser son cœur de regret et de lui inspirer un grand repentir de sa faute! Bien plus, après sa résurrection, c'est à saint Pierre qu'il apparaît avant de se montrer à aucun autre de ses disciples, afin de sécher ses larmes, de le fortifier et de le consoler dans la confusion qu'il avait conçue de son péché! *Luc.* XXIV. Avec quelle bonté il reprit ses disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains. « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous appartenez; le Fils de la Vierge n'est point venu perdre les âmes, mais les sauver. » *Luc.* IX, 55, 56. Oh! qui dira l'humilité, la charité, la complaisance et la bonté de ce Seigneur souverain, que toutes les puissances du ciel adorent, et devant lequel la nature entière demeure prosternée, qui daigne cependant laver les pieds boueux de ses disciples, et les purifier avec ces mêmes mains entre lesquelles le Père éternel a mis tout ce qui a existé! *Joan.* XIII. Comment exalter assez la compassion qui le saisit à la vue de Jérusalem, en se représentant le châtiment auquel les lois de la justice divine allaient la condamner. Ses yeux très-purs et très-cléments pleurent des larmes abondantes sur la grande vengeance qui va fondre sur elle! Et plus tard, sur la croix, toujours livré aux mêmes appréhensions, la première chose qu'il fait, c'est de prier pour ceux qui le persécutent!

Cependant, tandis que le Sauveur endurait sur la croix des douleurs capables de fendre des cœurs de pierre, les Juifs, témoins de sa passion, demeuraient insensibles ou plutôt augmentaient ses douleurs par leurs paroles amères qui tombaient sur lui comme le sel sur ses plaies fraîches et sanglantes. Mais, ô spectacle attendrissant et magnifique! cet innocent Agneau, plus touché de leur perdition qu'indigné de leurs injures, récompensait leur dureté

par un sincère dévouement, et tandis qu'ils branlaient leur tête devant lui en signe de dérision, lui priait pour eux. « Mon Père, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.* XXIII, 34. Leur aveuglement lui était plus insupportable que sa croix. Sa Mère était aux pieds de la croix inconsolable et attristée, mais il semble oublier ses douleurs pour ne s'occuper que du pardon de ses bourreaux. C'est là une grande bonté et une noblesse de cœur incontestable!

Telles sont les vertus, telle est la beauté spirituelle et divine qui se cache sous les dehors humiliés et pauvres du Sauveur! Le Prophète-Roi, favorisé de clartés nouvelles pour connaître ce nouveau genre de beauté, les avait bien aperçues en esprit quand il disait que « le Seigneur surpassait en beauté les plus beaux des enfants des hommes, que sa beauté lui donnerait un règne prospère, non pas seulement sur les corps des hommes, mais aussi et surtout sur leurs cœurs, en les attirant et en les attachant à lui par la grâce et les charmes de ces vertus; qu'enfin ses flèches brûlantes d'amour frapperaient le cœur de ses ennemis et les convertiraient à lui. » *Ps.* XLIV, 2-5. Il fallait que ceux qui auraient résisté aux châtiments fussent touchés par les bienfaits et les dons de la venue du Sauveur, et c'est avec raison que l'Apôtre a pu dire « que la bénignité et la tendresse de notre Dieu, qui étaient demeurées cachées jusque-là, avaient paru dans cette venue. » *Tit.* III, 4. Disons donc en terminant que si Dieu devait converser avec les hommes, il ne pouvait trouver de plus convenable moyen de le faire que celui qu'il a choisi.

CHAPITRE XIX.

Où l'on répond aux objections qu'on peut tirer de l'humilité, de la pauvreté et de l'austérité de la vie de notre Sauveur.

Après avoir parlé de la vie du Sauveur en général, entrons dans quelques détails sur l'humilité, la pauvreté et l'austérité de cette vie, qui sont autant de choses qui paraissent viles aux yeux de la prudence humaine et indignes d'une telle majesté. Si les

hommes trouvent là un objet de scandale, c'est qu'ils ne connaissent ni la dignité ni la grandeur des véritables biens. Le monde en effet estime avant tout les biens temporels, et qui tombent sous les regards du corps, et il appelle grands les riches de la terre, comme sont les rois et les princes d'ici-bas. Mais les jugements de Dieu sont si différents de ceux du monde, que le Seigneur a pu dire par la bouche de saint Luc : « Ce qui est grand devant les hommes est souvent abominable devant Dieu. » *Luc.* XVI, 15. Qui donc sera grand devant Dieu et qui sont ceux auxquels la parole de Dieu donnera ce titre? Elle le donna autrefois par la bouche de l'ange Gabriel à saint Jean-Baptiste, en disant de lui qu'il serait grand devant Dieu. » *Luc.* I, 15. Mais cet homme, si grand devant Dieu, marchait pieds nus, portait un cilice fait de peaux de chameau, n'avait ni maison, ni lit, ni serviteur, se soutenait de ce qu'il trouvait dans les champs comme les animaux et les oiseaux. Cet homme pauvre et mal vêtu, l'ange dit qu'il sera grand devant Dieu, c'est-à-dire qu'il possédera la véritable et souveraine grandeur, celle devant laquelle toute grandeur mondaine n'est rien ou n'est qu'une fausse grandeur.

Qu'il en soit vraiment ainsi, c'est une chose que la raison ellemême déclare. Notre âme étant sans comparaison plus excellente que le corps, il s'ensuit que les biens qui la regardent sont plus estimables que ceux qui se rapportent au corps. Or les biens de l'âme sont les biens spirituels. C'est pourquoi nous avons dit en commençant que pour entrer dans ce sanctuaire il faut ôter sa chaussure, c'est-à-dire dépouiller son âme de toutes les opinions ou de tous les sentiments qu'elle pourrait avoir empruntés au jugement du monde.

Cependant, si quelqu'un désirait une réponse à cette objection, il devrait considérer à quelles fins le Sauveur est venu dans le monde. Cette considération éclairera suffisamment son esprit et lui fera voir que le Sauveur, en venant en ce monde, a choisi la plus excellente de toutes les voies. « Le Sauveur, en effet, selon ce que dit saint Jean, est venu premièrement détruire les péchés du monde; s'il a paru dans ce monde, ç'a été pour dé-

truire les œuvres du démon, » qui sont les péchés. I *Joan.* III, 2. Il est venu secondement afin d'introduire sur la terre une vie céleste, c'est-à-dire la perfection de la vie évangélique. Il est venu enfin pour arracher les hommes à l'erreur et pour leur indiquer une autre félicité que celle qu'ils cherchaient au moyen des créatures. Voilà les trois motifs qui ont poussé le Fils de Dieu à descendre du ciel pour nous instruire, et il faut avouer que les trois vertus dont nous parlons servent merveilleusement à le faire parvenir à ses fins.

I.

De la première cause de la venue du Sauveur en ce monde.

Constatons d'abord que tous les péchés qui ont été commis ou qui se commettent encore dans le monde ont leur principe dans un des trois amours pervers dont parle saint Jean dans son Epître canonique : « Tout ce qui est dans le monde, dit-il, est ou amour désordonné des biens de la terre, ou orgueil de la vie, ou concupiscence des plaisirs sensuels. » I *Joan.* 16. Cette remarque est pleine de vérité, et nous pouvons facilement nous en convaincre en jetant les yeux sur ce qui se passe autour de nous ; il n'y a pas de péchés qui n'aient leur origine dans un de ces trois principes empoisonnés, que rien ne peut ni satisfaire ni apaiser. Les poètes plaçaient à l'entrée des enfers un gardien vigilant et terrible appelé Cerbère, auquel ils donnaient trois têtes et une faim insatiable. Qui sait s'ils n'ont pas voulu par cette fiction représenter les trois amours qui sont en nous? A tout le moins le serviteur de Dieu, toujours vigilant sur lui-même, doit-il se figurer qu'il nourrit dans son cœur, si petit qu'il le suppose, un autre Cerbère, c'est-à-dire un appétit sensuel qui donne naissance aux trois insatiables amours que nous venons de signaler comme étant la cause de tous les maux qui se produisent.

S'il en est ainsi, qu'avait à faire celui qui venait détruire le péché, sinon porter la cognée à ces trois mauvaises racines? C'est là précisément ce que le Sauveur a fait au moyen des trois vertus dont il a donné l'exemple dans tout le cours de sa très-sainte vie. Sa pauvreté volontaire coupe dans sa racine notre avarice, son

humilité renverse notre orgueil, son austérité et sa vie laborieuse condamne enfin notre amour désordonné du plaisir, et ainsi, au moyen de ces trois vertus disparaissent ces principes mauvais desquels tous les maux découlent en ce monde. Si donc le Sauveur descendait du ciel pour nous enseigner par son exemple cette céleste philosophie, pourrait-il venir à nous d'une autre manière qu'armé de ces trois vertus qui sont le remède souverain de tous les vices? Il devait être notre lumière et notre guide, et, en cette qualité, devait nous précéder dans le chemin où nous devions le suivre.

II.

De la seconde cause de la venue du Sauveur en ce monde.

Mais continuons. Nous avons dit en second lieu que le Sauveur était venu du ciel pour fonder sur la terre une vie céleste, toute renfermée dans la perfection de la vie évangélique. Cette vie n'est pas faite pour tous, mais seulement pour ceux qui désirent devenir parfaits, et qui, non contents de garder les commandements, s'efforcent encore de mettre les conseils en pratiques. Pour ceux-là, ils doivent savoir que les trois colonnes sur lesquelles reposent la perfection sont les trois vertus dont il est question, qui sont opposées aux trois mauvais amours du monde, ces trois amours désordonnés étant les plus grands empêchements que nous ayons pour arriver à la perfection. Notre âme étant faite d'une substance spirituelle, comme celle des anges, ne devrait pas, ce semble, se sentir attirée vers les choses de la chair, mais plutôt vers les choses spirituelles, puisque les premières sont entièrement étrangères à sa nature, tandis que les dernières lui sont tout-à-fait conformes. Si cela n'arrive pas, c'est donc parce que l'âme s'est alliée à la chair, ou plutôt s'est mésalliée en s'unissant à cette étrangère, qui l'attire de toute la force des trois amours que nous venons de mentionner; ces trois amours sont comme trois chaînes qui l'arrachent aux cimes élevées où sa nature la retenait, pour la rabaisser jusqu'à l'estime passionnée des choses de la terre qui lui sont indifférentes et étrangères. De même donc qu'une pierre, retenue en l'air mal-

gré sa nature, se précipite vers la terre, son lieu naturel, dès que les appuis qui la soutenaient viennent à manquer, de même notre âme, en s'arrachant aux prisons où la chair la retenaient captive, s'élèvera, comme c'est sa nature, vers les lieux élevés, c'est-à-dire vers les choses spirituelles et divines, encore que la grâce soit nécessaire afin que cette ascension devienne méritoire. On voit donc combien les trois vertus évangéliques sont nécessaires pour arriver à la vie parfaite, puisque par elles les trois prisons dans lesquelles notre âme était retenue, sont détruites, et l'exaltation de notre âme rendue possible.

Voici encore à l'appui de ma proposition une raison non moins puissante. La perfection de la vie spirituelle dont nous parlons, consiste pour l'homme à vivre d'une manière conforme à la plus noble partie de lui-même. L'homme est en effet composé de deux parties; la chair et l'esprit, chacune de ces parties ayant sa vie particulière, il peut ou bien suivre les appétits de la chair, et mener la vie des bêtes, ou mener une vie en rapport avec la dignité et la nature de son âme et ressembler aux anges. Ceux-là donc qui soupirent après la vie de l'esprit, doivent mépriser la vie de la chair et mortifier les sens, car il n'y a pas d'alliance possible entre la chair et l'esprit, deux choses entièrement opposées et contraires l'une à l'autre. Il n'y a pas pour l'homme de plus grande entreprise, mais il n'en est pas non plus de plus ardue et de plus difficile. Depuis le péché originel, en effet, notre esprit a perdu de sa force et de sa vigueur, tandis que la chair, avec tout ses appétits et toutes ses inclinations, est devenue plus furieuse et plus rebelle. Par le péché nous avons perdu la grâce de la justice originelle avec laquelle nous fumes créés, et qui, comme un frein puissant, tenait la chair toujours soumise à l'esprit; or ce frein brisé, la chair devint maîtresse, elle s'emporta et se révolta comme un coursier furieux qu'il est impossible de contenir et de dompter, ce qui est la plus grande calamité que le monde ait pu souffrir. L'esprit au contraire tomba dans une faiblesse sans égale, et à partir de ce moment il ne fut plus capable d'avoir une seule pensée agréable à Dieu, sans son secours et sa grâce.

Rétablir les choses dans leur état primitif et donner à la chair et à l'esprit leur rang naturel et respectif, c'est-à-dire mortifier les inclinations de la chair et affaiblir son empire, relever l'esprit de sa faiblesse et l'arracher pour ainsi dire au tombeau dans lequel il était enseveli, de telle sorte qu'il ressuscite et force la chair à devenir servante de souveraine qu'elle était, c'est une transformation merveilleuse et une sorte d'alchimie que le Saint-Esprit peut seul opérer, car on ne change jamais le cuivre en or, le plomb en argent, la chair en esprit, la terre en ciel, ni l'homme en ange. Pour en arriver là, quels soins, quelle vigilance, quelle force, quelle sollicitude, quelles prières et quelles veilles sont nécessaires? Que de batailles il faut livrer pour dompter la chair, la soumettre à l'esprit, et l'empêcher de nous entraîner dans ses convoitises coupables! Supposez un pilote qui remonte à force de rames le courant d'un fleuve rapide, quelle lutte n'a-t-il pas à soutenir contre la violence des flots, et s'il abandonne un moment les rames, ne sera-t-il pas entraîné par la force même des eaux! Ainsi en est-il de ceux qui désirent atteindre à la perfection; leur vie est un combat continuel, une lutte sans merci entre la chair qui est sur son terrain propre et dans sa nature, et l'esprit qui n'est ici-bas qu'un étranger et un pèlerin, une croix perpétuelle enfin sur laquelle nous devons crucifier nos sens et les convoitises sans nombre auxquelles nous sommes sujets. Reconnaissons toutefois que nous ne sommes pas seuls dans cette lutte et que nous avons pour nous fortifier, les secours et les consolations du Saint-Esprit.

Mais pour revenir à notre sujet, si le Fils de Dieu est venu sur la terre pour y être le maître, le prédicateur, le capitaine et le guide de cette vie spirituelle, s'il a voulu en être le miroir et le modèle, s'il lui a plu enfin de nous l'enseigner plutôt par ses œuvres que par ses paroles, quelle devait être sa vie si ce n'est une vie pauvre, austère et pleine de travaux? Seule cette vie pouvait refréner, endormir, et soumettre la chair, qui nous porte à faire tout ce que l'esprit condamne; car, nous le savons, un contraire ne peut être guéri que par un contraire plus fort que lui. Nous croyons en avoir assez dit pour montrer que le Sauveur

a pris encore sous ce rapport, le genre de vie le plus propre à atteindre le but qu'il se proposait.

III.

De la troisième cause de la venue du Sauveur.

Le Sauveur venait troisièmement sur la terre comme la véritable lumière et le véritable guide du monde, afin de tirer les hommes de l'erreur et de leur montrer une félicité toute différente de celle après laquelle ils couraient. La félicité en effet, les hommes la faisaient consister dans la possession des richesses et dans les jouissances des plaisirs sensuels ; mais hélas ! que leur erreur était profonde ! Rien n'était peut-être plus éloigné de la véritable félicité que cette notion ridicule et condamnée déjà même par un grand nombre de philosophes païens. Cette matière étant infinie, je me contenterai de résumer ici en quelques mots tout ce qui peut s'y rapporter. La félicité de l'homme en cette vie consiste à s'occuper de la plus excellente des œuvres qu'il puisse faire. C'est-à-dire de la contemplation de Dieu, de ses grandeurs et de ses merveilles. Cet exercice saint procure à l'âme une suavité et une paix inexprimable, d'autant plus douces pour elle, que le Dieu d'où elles découlent est plus doux, plus riche et plus aimable que toutes les créatures. Tous néanmoins ne goûtent pas cette suavité céleste ; elle est seulement réservée à ceux qui conservent toujours pur le palais de leur âme. De même qu'un malade qui a le goût dépravé, ne juge pas sainement de la saveur des aliments et que, tout au contraire, il trouve doux ce qui est amer et amer ce qui est doux, de même ceux qui ont corrompu le goût de leur âme au contact du péché et des plaisirs charnels, ne peuvent apprécier comme il faut la suavité des choses spirituelles. « Dieu, dit saint Augustin, est la sagesse et la science des âmes pures ; il n'y a que ces âmes qui jouissent de lui. » Mais il avait goûté les charmes de cette sagesse, celui qui disait après l'avoir trouvée « qu'il la préférait aux royaumes et aux trônes, et que les richesses d'or et d'argent n'étaient rien auprès d'elle. » *Sap.* VII, 8. C'est là en effet cette perle précieuse pour laquelle le sage marchand de l'Evangile vendit tout ce qu'il avait. » *Matth.*

XIII, 46. Comme le firent plus tard tous les saints et plus particulièrement ces pieux solitaires, qui devaient à la pureté de leur âme de trouver dans cette céleste sagesse la force de souffrir avec joie toutes les rigueurs d'une vie de fatigues et d'une extrême pauvreté. Sans cela aurait-il été possible à des hommes de chair et de sang comme nous, d'endurer pendant de longues années les ardeurs et les froids des déserts, de se résigner à être, toute leur vie, mal logés, mal couchés, mal nourris et même de supporter des abstinences qui duraient quelquefois des semaines entières? Non, il leur fallait un soutien, une force et ils les trouvaient dans les charmes ineffables de la contemplation et de la possession de Dieu. Le soleil dans sa solitude, éclaire le monde plus que toutes les étoiles du ciel réunies; il en est de même de Dieu, quand il se donne à une âme; il la réjouit et la rend heureuse plus que ne le ferait la possession de tous les autres biens mis ensemble. Mais cette manne délicieuse et sainte, qui contient en elle toute saveur, l'apôtre saint Jean nous dit que pour la bien connaître, il faut l'avoir goûtée et ceux-là seuls la goûtent qui ont le palais de leur âme entièrement purifié.

Si vous me demandez maintenant ce dont l'âme doit se dépouiller pour bien goûter cette manne céleste, je vous dirai que ce sont les trois amours désordonnés que nous avons mentionnés plus haut; ce n'est qu'après les avoir rejetés hors d'elle-même, qu'avec le secours de la grâce, elle pourra savoir par expérience combien Dieu est doux! Débarrassé de ces trois amours, notre esprit ayant conquis sa liberté, obéira aux lois de sa nature et prendra son vol pour les hautes régions afin d'y jouir de l'esprit souverain et suprême qui est le centre de sa félicité. La mortification de ces trois amours qui s'obtient au moyen des trois vertus dont nous avons parlé, est à la fois le fondement de la vie parfaite et le principe de la vie bienheureuse. Après cela qui ne voit que ces trois vertus devaient briller surtout chez celui qui venait nous tracer par son exemple le chemin de la félicité!

Répétons-le donc en terminant : Si le Sauveur quittait le ciel afin de nous apprendre par son exemple les trois choses que nous avons dites, à savoir : l'innocence, la perfection et le

bonheur, les trois plus excellentes choses de cette vie, il ne pouvait venir qu'en s'unissant les trois vertus d'humilité, de pauvreté et de mortification. Ah! je ne m'étonne pas que les hommes charnels n'entendent pas cette philosophie, car, selon le langage de l'Apôtre: « L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu. » I *Cor.* II, 14. Mais aussi, ils se trompaient étrangement ceux qui attendaient un Messie riche et puissant, et qui se le représentaient comme un autre Alexandre, comme un nouveau César, entouré de vaillants capitaines et volant à la conquête du monde par le fer et le sang! Eh quoi! y aurait-il rien eu de plus indigne du Créateur et de l'âme des hommes, faite à son image, que de venir exciter les unes contre les autres ses propres créatures dans d'horribles massacres? Oh! qu'il était plus digne de sa gloire et de sa bonté de sanctifier les hommes, de les rendre heureux, de les délivrer de la tyrannie des démons et du péché, que de faire couler leur sang!

CHAPITRE XX.

Du cours de la passion sacrée du Sauveur.

« Jésus-Christ crucifié, dit l'Apôtre, était un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils. » I *Cor.* I, 23. Et c'est pour cela que ni les uns ni les autres ne voulurent croire en lui. Il nous faut ici montrer à tous que, loin de contrarier en rien notre foi, le mystère de la passion est une des preuves les plus puissantes qu'on puisse donner en sa faveur. A moins qu'on ne soit tout-à-fait aveugle, c'est une chose qu'on verra clairement en considérant le cours entier de sa passion sacrée, c'est-à-dire, son principe, son milieu et sa consommation.

Et pour commencer par le principe, c'est-à-dire par le jour même où le Sauveur devait être livré aux mains de ses ennemis, considérons le trouble qui saisit l'âme d'un malfaiteur, surtout en cas de mort, quand on lui dit que la justice se prépare à s'emparer de lui! Que de crainte! Que de terreur! Que d'alarme! Quelles sueurs mortelles! Quelle pâleur! Quel tremblement géné-

ral! Quel trouble dans tout ce qu'il fait! Quel empressement à passer d'une maison dans une autre, même au péril de la vie, pour trouver une retraite sûre, où il puisse se dérober aux recherches de ses persécuteurs? Quelle rapidité dans sa fuite, s'il espère par là échapper au sort qui l'attend! En pareil cas, tels sont l'état et les dispositions de tous les malfaiteurs! Mais que fait le Sauveur dans les mêmes circonstances? Le jour même où on allait le prendre, il consent volontiers à laver les pieds à ses disciples; ce jour-là, il célèbre la pâque de l'Agneau, et il se met à table avec eux; ce jour-là, il institue le très-saint sacrement de l'autel, dont les anges ne peuvent dignement célébrer les louanges; ce jour-là enfin il entretient longuement ses disciples dans un admirable discours, où il les exhorte à la charité, où il les console des douleurs de son absence, où il les fortifie contre les travaux qu'ils auront à endurer. Mais si le Sauveur est celui que vous dites qu'il est, ô vous ses ennemis, pourquoi, alors qu'il connaît ce qui l'attend dans la prochaine nuit, alors qu'il sait que Judas s'était déjà vendu pour guider la soldatesque qui doit le prendre, pourquoi ne fuit-il pas puisqu'il en est encore temps? Pourquoi ne se cache-t-il pas? Pourquoi s'empresse-t-il de se rendre à ce lieu si connu où Judas doit le livrer? Comment passe-t-il enfin toute cette journée dans la sérénité la plus entière, et s'occupe-t-il seulement aux œuvres saintes que nous venons de rapporter? Aveugles que vous êtes, reconnaissez donc qu'il s'offre volontairement à la souffrance celui qui attend ainsi ses ennemis! Mais non, cet homme-là n'est pas un malfaiteur, car il ne fait rien de ce que les malfaiteurs ont coutume de faire dans ces circonstances. Que dis-je, cet homme-là est plus qu'un homme, puisqu'il recherche si avidement ce que les hommes évitent toujours, je veux dire la mort!

Ajoutons à ce commencement la révélation que le Sauveur fait à ses disciples de leur infidélité. Il leur annonce que tous seront scandalisés à cause de lui; et comme saint Pierre montre plus de constance que ses compagnons, il lui annonce son reniement et toutes les circonstances qui doivent l'accompagner; l'heure de son péché, le nombre de fois qu'il doit le commettre, et le

chant du coq qui se fera entendre aussitôt après sa faute. N'est-il pas visible que pour annoncer ces choses avant qu'elles arrivassent et avec une telle précision, il fallait être plus qu'un homme? A Dieu seul en effet appartient le secret de l'avenir, surtout quand il dépend du libre arbitre et de la volonté de l'homme. Il est fait mention de ce reniement dans les quatre Evangiles comme d'une chose qui rend évidemment témoignage de la divinité du Sauveur.

Si de ce glorieux commencement nous passons à la suite de cette même passion, nous trouverons des faits non moins admirables que nous fournit la conduite du Sauveur cité devant les tribunaux d'Hérode et de Pilate. Y a-t-il rien de plus merveilleux que sa retenue et son silence en face de ses juges? Comme il se tait devant Hérode qui désire tant l'entendre et le voir opérer un miracle? Quel silence en présence de Pilate! Il se tait, et le juge lui-même en est étonné et consterné! Vit-on jamais un innocent traité de coupable, renoncer au droit de se défendre, ne pas demander l'autorisation de prouver son innocence, ne pas produire de témoins, ne pas protester par mille serments de la pureté de sa vie? La suite de la conduite du Sauveur est conforme à ce qu'elle avait été en commençant; car il est évident que celui-là souffre volontairement qui ne fait ni ne dit rien de ce qu'ont coutume de faire et de dire ceux qui ne veulent pas souffrir. Par ce silence si peu ordinaire, dit Tertullien, les Pharisiens pouvaient comprendre quel était ce Seigneur; car une telle modération et un calme si profond chez un homme qui entend de faux témoins déposer contre lui, surtout quand la vie est en question, est un spectacle inouï, et une chose infiniment au-dessus de la nature des choses humaines!

Remarquons en passant que le prophète Isaïe, en faisant le tableau des douleurs et des injures dont fut abreuvé le Seigneur dans sa passion, et qui le firent connaître, se sert d'un mot qu'il n'emploie pas sans une intention évidente; il dit donc « que le visage du Sauveur était *presque* obscurci par les opprobres et par l'ignominie. » *Isa.* LII, 3. Pourquoi presque, et non pas tout-à-fait? Sans doute parce que cette face adorable était encore ra-

dieuse par quelque côté, et parce que ce côté lumineux du visage du Christ dans la douleur, démontrait suffisamment qu'il était plus qu'un homme?

Voici cependant que la fin de la lutte approche! Et ici je ne puis m'empêcher de saluer Celui qui meurt comme un Dieu et non pas comme un homme. Tandis qu'il souffre sur la croix, des phénomènes extraordinaires se passent, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire du haut en bas, l'univers se couvre de deuil, le soleil et la lune perdent leur éclat, et les étoiles, qui toutes reçoivent leur lumière du soleil, partagent la tristesse universelle! Quelle est donc cette merveille? Quel est ce prodige nouveau? Qui nous expliquera donc, ô mon Sauveur! ces contradictions apparentes? Vous, ô mon Dieu! vous voilà crucifié tout nu entre deux voleurs, et en signe de la tristesse que votre passion leur inspire, voilà que toutes les créatures sont dans le deuil et dans les larmes! Ah! il fallait qu'il en fût ainsi; il fallait que la plus grande des ignominies du Christ fût glorifiée par le plus grand des miracles; il fallait que les hommes ne trouvassent plus dans les ignominies de la croix un sujet de scandale, en voyant la gloire dont la couronne cette universelle douleur de la nature! Gloire donc à l'auteur de notre salut, qui nous donne dans ses abaissements un témoignage irréfutable de sa divinité, puisqu'il est impossible que celui-là ne fut pas le Seigneur du ciel et de la terre que toutes les créatures du ciel et de la terre honoraient et glorifiaient à l'envi. Le miracle de l'éclipse de ce jour est si grand, si certain et si bien démontré, qu'encore qu'il n'y eût ni d'autres miracles, ni d'autres prophéties, ni rien de tout ce qui a été écrit dans ce livre, seule elle suffirait pour convaincre tous les entendements, mieux que toutes les démonstrations mathématiques. Que cette éclipse ait réellement eu lieu, c'est une chose incontestable; elle est en effet rapportée par les auteurs païens nos ennemis. D'ailleurs serait-il possible que les Evangélistes osassent faire mention d'un événement si considérable, s'il n'avait eu lieu, sans se condamner eux-mêmes? Ils disaient que cette éclipse fut universelle et que les ténèbres se répandirent sur la terre entière; mais s'il n'en eût été

autrement, n'est-il pas vrai qu'ils auraient eu contre eux tous les hommes de l'univers, et qu'ils seraient passés aux yeux du monde entier non-seulement pour des menteurs, mais encore pour des fous, puisqu'ils auraient consigné dans leurs écrits une fausseté que tant de témoins pouvaient démentir? S'il est impossible de douter de la réalité de cet événement, il est également impossible de ne pas le regarder comme un des plus grands miracles qui aient été faits, car à lui seul il renferme trois miracles signalés. Le premier, c'est la position de la lune, qui était tout-à-fait opposée au soleil; le second, c'est que cette éclipse fut universelle et couvrit à la fois le monde entier, ce qui était naturellement impossible; le troisième, c'est qu'elle dura trois heures, autre circonstance également impossible. Nous avons donné la raison de ces choses dans le second traité de cet ouvrage, au chapitre qui traite des miracles.

Il est facile de voir comment notre foi trouve une confirmation puissante dans cette éclipse survenue en un pareil moment. Si la splendeur inaccoutumée d'une étoile suffit pour conduire les mages de l'Orient à Jérusalem, et pour les prosterner dans la poussière aux pieds d'un tout petit enfant, n'ayant d'autre titre que sa pauvreté et d'autre palais qu'une étable vile et abandonnée, le soleil, la lune et les étoiles, qui se voilent à la mort du Sauveur, ne nous étonneront-ils pas plus qu'une nouvelle étoile qui luit à sa venue? Le bon larron n'hésita pas, à ce spectacle, de proclamer roi des cieux ce Christ qu'il voyait expirer sur la croix entre deux voleurs. Ce sentiment sera celui de tout esprit attentif et raisonnable, et il suffira de voir ce qui se passe au ciel pour avoir en ce mystère une foi plus vive qu'en une chose mathématiquement démontrée. Qu'il soit donc mille et mille fois béni Celui qui, par les ténèbres de cette éclipse, a éclairé notre entendement de clartés nouvelles et nous a confirmés dans notre foi et dans tous les articles qu'elle contient, puisque tous nous ont été enseignés par ce Seigneur dont toutes les créatures proclament aujourd'hui la gloire et la divinité! Au reste, il ne fallut pas attendre longtemps l'efficacité de ce miracle; tous ceux qui assistaient à la mort du Sauveur, frappés du spectacle

qu'offrait à leur regard la nature entière, « frappaient leur poitrine et se convertissaient à Dieu. » *Luc.* XXIII, 48. Ainsi s'accomplit cette prophétie du Sauveur : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme sur une croix, vous connaîtrez alors ce que je suis. » *Joan.* VIII, 28.

Nous croyons avoir prouvé dans ce chapitre que la passion du Sauveur, loin d'être un argument contre notre foi, était au contraire, quand on l'étudiait attentivement, un des plus grands témoignages et des plus fortes preuves qu'on pût donner en sa faveur. Que si à ces merveilles si extraordinaires, nous ajoutons la transformation des coutumes des hommes et le changement de vie qu'elles ont opérés dans le monde, notre admiration en deviendra plus grande et notre foi en cette vérité mieux établie.

CHAPITRE XXI.

De la gloire cachée sous les ignominies extérieures de la passion du Sauveur.

Il nous reste encore, pour compléter l'exposé de ce mystère, à satisfaire aux yeux de la chair qui jugent indigne de cette majesté souveraine de se soumettre aux ignominies de la passion. Ah! il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Ne sait-on pas en effet qu'on juge de la nature d'une mort non pas tant par les circonstances qui l'accompagnent que par la cause qui l'occasionne? S'il n'y a rien de plus ignominieux que de souffrir pour quelque faute, parce que cette souffrance suppose toujours une âme vile et misérable, il n'y a rien de glorieux comme de mourir pour une chose juste : pour la foi, pour la chasteté, pour la justice, pour la patrie ou pour le bien public. Dans ce dernier cas, plus la souffrance sera cruelle et honteuse, et plus sera grande la gloire de ceux qui s'y soumettent. Or, pour connaître la cause des souffrances du Sauveur, il suffit de jeter les yeux sur les fruits de sa passion, que nous avons déjà signalés, sur la transformation merveilleuse opérée dans le monde par cette passion, sur cette infinité de martyrs enfin qui ont glorifié

Dieu par leur mort; nous verrons alors combien ç'a été une glorieuse et divine chose de souffrir pour de telles causes.

Pour bien comprendre toute la force de cette considération, il faut faire trois choses. Il faut premièrement se souvenir des grands encouragements que la passion du Sauveur nous fournit pour toute sorte de vertu et de sainteté. Il faut secondement considérer la beauté d'une âme sanctifiée et mise en grâce avec Dieu, beauté si grande qu'elle obscurcit par sa splendeur la clarté et la beauté des étoiles; et afin de mieux entendre ceci, il faut se représenter la sainteté des saints auxquels on a plus de dévotion, soit qu'ils aient existé autrefois, soit qu'ils existent encore et que nous les connaissions. Cela fait, comptons les âmes des élus qui se sont ainsi sanctifiées et embellies depuis le commencement jusqu'à la fin du monde; considérons surtout les justes qui ont fleuri depuis que Dieu est descendu sur le Sinaï pour y donner sa loi écrite jusqu'à la venue du Sauveur qui a promulgué la loi de grâce, ceux qu'il y a eu depuis ce dernier temps jusqu'à nos jours, et parmi eux ce nombre presque incalculable de martyrs et de saints de toute espèce, ceux enfin qui paraîtront encore jusqu'à la fin du monde; cette énumération s'étend à tous les siècles et à tous les mondes passés, présents et à venir. Seul le Seigneur, qui compte les étoiles dans le ciel et les appelle chacune par leur nom, connaît le nombre et la gloire de ses élus. Cependant, résumant ce qui précède, comme il est vrai que la passion du Christ fut le principal moyen par lequel tous ces saints furent sanctifiés, peut-on rien attribuer de plus digne à cette infinie bonté que d'avoir fait une chose de laquelle tant et de si admirables fruits ont été produits dans le monde? Que si la beauté d'une âme est plus grande que celle du soleil et de la lune, qui dira jamais l'éclat de la souveraine cité de la gloire, embellie et ornée par tant et de si magnifiques astres?

Revenons cependant à notre sujet. Si tels sont et la cause et les fruits de cette passion sacrée, il s'ensuit que plus elle fut douloureuse et ignominieuse, et plus aussi elle est glorieuse. Ne regardons pas à la bassesse de ce que le Sauveur endure, mais aux fruits inestimables que ses douleurs ont produits, et la passion

nous semblera alors une œuvre plus digne de cette infinie bonté que toutes celles qu'elle a jamais faites ou qu'elle fera jamais.

Nul ne conteste que la création du ciel et de la terre, du soleil, de la lune et des autres astres, soit une œuvre très-glorieuse pour Dieu et très-digne de lui, et cependant, pour quiconque a de Dieu une idée exacte, il est une œuvre plus digne de Dieu que celle-là, et cette œuvre, c'est celle de la passion du Sauveur. L'œuvre la plus digne de Dieu est celle qui déclare le mieux sa bonté et qui est plus utile et plus avantageuse au monde. Quand Dieu eut créé les cieux avec leur beauté et les astres avec leur splendeur, afin d'inspirer à l'homme par la beauté et l'utilité de ses ouvrages une haute idée de sa grandeur et de l'amener à le reconnaître et à l'adorer comme le véritable Dieu et Seigneur, l'homme profita si peu des dons de Dieu qu'il abusa de la beauté des créatures pour les adorer à la face de Celui qui les avait créées! Mais quand il fut descendu sur la terre et qu'il eut souffert sur la croix, la sainteté et la religion prirent possession de ce monde, nous finissons à peine de le déclarer, et les hommes, ayant foulé aux pieds les faux dieux, embrassèrent la foi et la connaissance du vrai Dieu avec tant de fermeté, qu'ils eussent préféré souffrir mille morts que trahir leur croyance. On voit par là la différence qu'il y a entre ces deux œuvres, et combien la seconde est plus excellente et plus digne de cette souveraine bonté, si dévouée aux hommes, que la première, qui a produit si peu de fruits, encore que cette stérilité vient moins de l'œuvre elle-même que de la nature humaine.

Malgré tout, les hommes ne laissent pas de s'étonner à la vue d'un Dieu pris, bafoué et maltraité en toutes manières... Je comprends leur étonnement, mais ils doivent s'étonner davantage et se sentir comme transportés hors d'eux-mêmes, dans une folie sainte, en considérant cette incompréhensible bonté.

I.

Comment Dieu nous fait connaître dans ce mystère les perfections qui se rapportent à sa bonté.

Pour entendre ce mystère jusqu'en sa racine, nous devons

savoir que de même que Dieu est le premier principe de toutes choses, il est aussi leur dernière fin. C'est lui qui a tout créé, mais il a tout créé pour lui, c'est-à-dire pour la plus grande manifestation de ses attributs et de sa gloire. Tout infinies qu'elles sont, les perfections divines peuvent se réduire à deux ordres. Les unes appartiennent à la grandeur de sa majesté et les autres à celle de sa bonté. Or, afin de manifester ces deux ordres de perfections, Dieu a créé deux mondes, l'un naturel, et c'est celui que nous voyons orné de tant de merveilles, l'autre surnaturel, qui n'est autre que l'Eglise catholique, et qu'il a embelli de ses sacrements, des saintes Ecritures, des exemples de Jésus-Christ et des saints, et enfin de la présence de l'Esprit-Saint.

Pour manifester les perfections qui se rapportent à sa majesté, Dieu a créé le monde naturel : il y manifeste aux yeux de tous la grandeur de sa sagesse par l'ordre et le concert qu'il y a établis, celle de sa toute-puissance, en y créant tout de rien ; celle de sa providence, en y donnant à toutes ses créatures ce qui est indispensable à leur conservation. Par le moyen de ce monde naturel, il découvre ces trois admirables perfections, qui sont « comme les trois doigts, selon que s'exprime Isaïe, avec lesquels il soutient la masse de la terre, » *Isa.* XL, 12, puisqu'à l'aide de ces trois perfections, il la crée, il la gouverne et il la soutient.

Mais quand il voulut déclarer les perfections qui se rapportent à sa bonté, il créa le monde surnaturel de son Eglise. Il y opéra les œuvres de sa grâce, et surtout la plus grande de toutes, celles de l'incarnation et de la passion, et par elles il nous déclara trois autres de ses perfections, sa bonté, sa charité et sa miséricorde. Mais c'est une chose digne de remarque de voir à quels moyens notre Seigneur a recours afin de nous faire connaître ces attributs. Sa sagesse, sa toute-puissance et sa miséricorde, il nous les montre dans des œuvres magnifiques et éclatantes, dans la création de l'immensité des cieux, du soleil, de la lune, des étoiles, de la mer et de la terre, et dans la structure magnifique des corps des animaux, où tout a été fait avec une si grande perfection, qu'encore que leur nombre soit infini, on n'y trouve pas une seule lacune ou un seul défaut. C'est par de telles œuvres et par

d'autres semblables que Dieu nous déclare l'excellence de ses trois attributs qui ont rapport à sa majesté. Mais quant aux attributs qui se rattachent à la bonté, ce n'est plus par des grandeurs mais plutôt par des bassesses, s'il se peut dire, qu'il veut nous les découvrir, c'est-à-dire par des œuvres d'une extrême humilité. Quelle plus grande humilité que la sienne en effet? Il naît dans une étable, il a pour berceau une crèche, il est circoncis comme un pécheur, il fuit en Egypte comme un homme faible, et à la fin de sa vie, il est pris, enchaîné, couvert de crachats, souffleté, fouetté et enfin dépouillé de ses vêtements et crucifié entre deux voleurs. Y a-t-il, au jugement des hommes, de plus grandes bassesses que celles-là? Mais plus ces bassesses furent profondes, plus aussi, si nous considérons la fin pour laquelle le Sauveur s'y soumettait, plus la gloire de sa bonté fut éclatante. Cette passion sacrée ayant produit ces grands fruits de sanctification et de rédemption dont nous avons parlé plus haut, il s'ensuit que ces bassesses étaient de même nature que la fin à laquelle elles se rapportaient et qui n'était autre que notre bien. Or comme l'attribut dont le Seigneur notre Dieu se montre le plus jaloux est la bonté, et qu'entre les divers degrés de bonté le plus excellent consiste, comme nous l'avons dit, à souffrir de grands travaux et de grandes humiliations pour rendre les autres bons et saints, il est clair que plus la honte sera profonde, plus la bonté brillera d'un plus grand éclat, et par conséquent plus notre Seigneur s'humilie et souffre pour nous, plus il nous fournit de plus puissants motifs d'amour et de reconnaissance. C'est donc avec juste raison que saint Bernard s'écrie : « Plus il se montre infirme dans son humanité, plus il paraît grand dans sa bonté ; plus il se fait petit à cause de moi, et plus il me devient aimable. Hérode le méprise, mais moi je l'estime d'autant plus qu'il se fait méprisable à cause de mon bonheur. » *Serm. 1 de Epiph.*

De même donc que les attributs du Seigneur notre Dieu qui se rapportent à la majesté nous sont connus par ses grandeurs, ceux qui appartiennent à sa bonté nous sont rendus sensibles par ses humiliations. Elle est donc sans valeur l'objection que l'on se plaît à tirer des abaissements de notre Dieu, comme s'il n'était

pas assez démontré par tout ce qui précède que sa passion était la plus glorieuse de toutes ses œuvres. Ailleurs il fait paraître la grandeur de sa sagesse, de sa toute-puissance et de sa providence; mais ici il fait éclater sa bonté, celle de ses perfections dont il se glorifie davantage, et avec elle sa charité et sa miséricorde, la charité par laquelle le Seigneur nous communique ses biens, la miséricorde qui le rend sensible à nos misères et le porte à guérir nos maux. Finissons en faisant remarquer que ce qui paraît vil aux yeux de la chair, qui ne jugent que l'extérieur, est aux yeux de l'esprit et de la foi d'une inestimable grandeur.

II.

Que toutes les perfections divines, à quelque ordre qu'elles se rapportent, plongent ceux qui les considèrent dans le même étonnement.

Il est bon d'observer ici qu'encore que les moyens à l'aide desquels nous sont connus ces deux ordres de perfection soient différents, ils ont cela de commun qu'ils excitent chez ceux qui les considèrent le même étonnement et la même admiration; pour peu qu'on veuille les considérer attentivement en effet, on a bientôt l'esprit saisi et comme suspendu en présence de leur excellence et de leur beauté. Et ici, laissant de côté les autres œuvres divines, arrêtons-nous à deux d'entre elles, je veux dire à la création du monde et à la résurrection générale des corps. Cette résurrection suppose un grand nombre de difficultés vaincues, et pour n'en citer qu'une seule, combien ne semble-t-il pas difficile de ressusciter les corps des hommes qui ont péri pendant le déluge, dont les uns, dévorés par les poissons, se changèrent en leur substance, et les autres, dissous et transformés, perdirent leur manière d'être pour prendre celle des corps dans lesquels ils étaient passés? Eh bien! quel que soit le nombre des corps qui furent engloutis dans ce cataclysme universel, Dieu sait parfaitement où est passée leur substance, et au dernier jour il les ressuscitera tous, chacun avec sa propre chair et ses propres membres. Bien plus, et ceci doit augmenter notre admiration, le Sauveur nous affirme « que pas un cheveu de notre tête ne pé-

rira, » *Luc.* XXI, 28, mais qu'ils ressusciteront tous. Ce que je dis de ces corps, je le dis aussi de la langue de l'impie Nicanor, « que Judas Machabée fit couper et jeter par morceaux aux oiseaux de proie, » II *Mach.* XV, 33; quoique transformée en la substance de ces oiseaux qui la dévorèrent, elle n'en ressuscitera pas moins au dernier jour, telle qu'elle était alors, car il est juste que cette langue, qui commit le blasphème avec tant d'impudence, porte la peine réservée aux blasphémateurs. Ainsi en sera-t-il aussi de tous les autres corps qui ont existé, qui existent ou qui existeront encore jusqu'à la fin du monde. O spectacle qui doit confondre l'intelligence humaine que celui de tous ces corps devenus la proie des oiseaux, des animaux et quelquefois d'autres hommes, et tranformés en leur substance, et maintenant rendus à la vie! Comment contenir son admiration en présence de la grandeur d'une sagesse et d'une toute-puissance qui savent et peuvent opérer un pareil prodige!

Et cependant il y a une œuvre plus belle que la résurrection, c'est la création. Pour ressusciter un corps, on opère sur une matière existante; pour les créer, il faut les tirer du néant. C'est ainsi que Dieu a créé le monde et tout ce qu'il renferme; il n'eut qu'à vouloir, et tout fut créé. Je dis plus, si Dieu le voulait, sa volonté suffirait pour créer en un instant mille mondes plus grands et plus beaux que celui que nous voyons. Quel doit-il donc être Celui dont la puissance est telle qu'il peut d'un seul acte de sa volonté opérer de si grandes et de si parfaites merveilles? Qui ne serait comme transporté hors de lui en considérant ces choses avec l'attention qu'elles méritent? Que si ces œuvres de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu plongent les esprits attentifs dans un étonnement salutaire, la bonté, qui est, comme nous l'avons dit, l'attribut préféré de Dieu et celui par lequel il désire surtout se faire connaître et se faire aimer, la bonté serait, pour ainsi dire, jalouse, si Dieu ne lui faisait pas opérer des merveilles qui procurassent aux hommes le même étonnement et la même admiration. Si donc les hommes, devant les prodiges de la sagesse et de la puissance, demeurent ravis et confondus, il faut qu'ils éprouvent les mêmes sentiments devant

les œuvres dans lesquelles Dieu a voulu manifester la grandeur de sa bonté.

III.

Où l'on répond à une objection.

Eh quoi! me dira-t-on peut-être, Dieu n'a-t-il pas créé les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment? Ne nous a-t-il pas suffisamment fait connaître par cette création l'étendue de sa bonté? Et comme si cela n'était pas encore assez, n'est-ce pas encore sa bonté qui a créé les Chérubins, les Séraphins et tous les autres esprits souverains, et qui les a ornés, dans la grandeur de sa munificence, de faveurs inestimables et de grâces précieuses? — A cela je réponds : Il est vrai, mais toutes ces magnificences n'ont coûté au Créateur que la peine de les vouloir, et les plus grandes ne lui ont pas été plus difficiles à faire que les plus petites. Voici comment saint Augustin s'en entretenait avec Dieu : « Votre main souveraine, ô Seigneur! en demeurant toujours ce qu'elle est, a créé les anges dans le ciel et les vermisseaux sur la terre; mais la seconde création ne lui a pas moins coûté que la première. Seul, ô mon Dieu! votre bras peut créer l'ange, seul aussi il peut tirer le vermisseau du néant; et de même que nul ne peut créer le ciel, nul aussi ne peut produire la seule feuille d'un arbre. Mais par votre bras puissant, tout est également possible, et il ne vous est pas plus difficile de créer le vermisseau que l'ange, de déployer le pavillon des cieux que la feuille de l'arbre, d'établir la terre sur les eaux que les eaux sur la terre; » — « tout ce que vous avez voulu, vous l'avez fait dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes. » *Ps.* CXXXIV, 6. *Soliloq. anim. ad Deum,* c. IX. Toutes ces œuvres si excellentes de notre Dieu nous révèlent plutôt la grandeur de son pouvoir et de sa sagesse que celle de sa bonté, et nous avons déjà parlé de l'admiration et de l'étonnement qu'elles excitent en nous. De même qu'il est naturel à la pierre de se précipiter vers la terre et à la flamme de s'élever vers les airs, de même, et bien plus encore, il est naturel à la bonté divine de faire le bien et de communiquer ses richesses à tout ce qu'elle a créé. Comme il est naturel au soleil de laisser

échapper de lui des rayons de lumière, il l'est aussi à cette bonté souveraine de répandre sur toutes ses créatures les rayons de ses bienfaits et de ses faveurs. Nous ne devons donc pas être plus étonnés des magnificences et des largesses divines que nous ne le sommes de la lumière du soleil ou de l'ardeur d'un foyer emflammé. Ne savons-nous pas qu'il n'en coûte pas plus à Dieu de se montrer généreux qu'il n'en coûterait à un homme placé près d'un ruisseau abondant de donner une cruche d'eau à celui qui lui en ferait la demande? que dis-je, il a été encore plus facile au Créateur de créer ce monde et de répandre ses dons sur toutes les créatures. Si un homme pouvait rendre service à l'Etat sans engager en rien sa fortune, et qu'il ne le fît pas, nous le tiendrions pour un ingrat; nous ne l'estimerions pas non plus fort libéral, s'il se rendait utile à l'Etat, sans perdre aucun de ses biens, car le service qu'il rendait ne lui coûtait pas grand'chose. Sans doute il n'y a pas de parité entre les hommes et Dieu, qui ne doit rien à personne. Mais si la bonté de Dieu s'arrêtait-là, elle nous étonnerait moins que sa toute-puissance et sa sagesse, et dans ces œuvres, Dieu nous montrerait avec moins d'éclat ce premier attribut que ses autres perfections.

Voilà pourquoi, parmi les philosophes qui passaient leur vie à connaître Dieu par ses œuvres, si peu sont arrivés à se faire de la grandeur de sa bonté une idée exacte et digne de lui; aussi que firent-ils? Ils nièrent sa providence, et, avec elle, sa miséricorde et sa justice qui sont des conséquences de sa bonté. Ces trois perfections enlevées, il ne restait plus qu'un Dieu sourd à toutes nos misères, ne prenant aucun soin de récompenser les bons et de punir les méchants. Que devenait la bonté de Dieu après qu'on l'avait dépouillé de ces trois vertus?

Le saint roi David, tout pénétré de ces pensées, faisait à Dieu cette prière : « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut. » *Ps.* LXXXIV, 7. N'est-ce pas comme s'il lui disait : Vous nous avez montré, Seigneur, dans les œuvres admirables de la création du monde, une puissance et une sagesse dont la grandeur et l'étendue nous étonnent et nous confondent; découvrez-vous maintenant à nous avec une bonté et une miséri-

corde qui nous causent les mêmes impressions et nous jettent dans les mêmes transports.

Cette demande était juste, et il fallait que le Créateur nous découvrît sa bonté et sa miséricorde comme il nous avait découvert ses autres perfections. Mais alors, pouvait-il rien faire de plus propre à atteindre son but que de venir nous racheter lui-même? C'est pourquoi, encore qu'il prît en son pouvoir une foule de manières de racheter l'homme tombé sans qu'il lui en coûtât la moindre peine ni la plus légère fatigue, il a choisi la voie admirable de l'incarnation et de la passion si douloureuse pour lui, mais si utile pour nous, à cause des fruits inestimables que nous y trouverons pour la sanctification et le salut de nos âmes. « La bénignité et la tendresse du Dieu notre Sauveur ont été vues en ce monde, dit l'apôtre saint Paul ; il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais par sa miséricorde qui nous a tous renouvelés. » *Tit.* III, 4, 5. Saint Bernard, interprétant ces paroles de l'Apôtre, nous dit que Dieu nous avait découvert sa toute-puissance dans la création, sa sagesse dans la manière dont il gouverne ses créatures, mais qu'il nous montre la gloire de sa bonté dans la rédemption. Toutes les autres œuvres de Dieu s'éclipsent devant celle-là, et l'admiration qu'elles nous inspirent n'est rien en comparaison de celle qu'excite en nous la rédemption sérieusement méditée. A quel excès d'amour Dieu ne s'y porte-t-il pas pour nous sauver? Ce Dieu qui a créé toutes choses, qui est le Seigneur des anges, qui a créé le soleil, la lune et les étoiles, qui donne aux cieux leurs mouvements, qui règle les saisons, qui distribue les eaux, et qui maintient toutes les créatures ; ce Dieu que les esprits souverains adorent et dont la main soutient l'univers ; ce Dieu immense, infini, incompréhensible et ineffable, si célèbre par sa grandeur et ses miracles, a voulu être pris, raillé, conspué, fouetté, souffleté, couronné d'épines et mis au-dessous de Barabbas. Ce Dieu, il a voulu être condamné à mourir, et à mourir sur une croix par un juge inique ; il a porté sur ses épaules meurtries le bois de son sacrifice ; il n'a eu pour étancher sa soif, ô cruauté inouïe ! que du fiel et du vinaigre ; il a consenti à être dépouillé de ses vêtements et à être cloué sur

une croix à la vue d'une multitude rassemblée, et sous les yeux de sa très-sainte Mère, qui entendait les coups de marteau et qui voyait le sang divin de son Fils baigner la terre et ruisseler jusqu'à ses pieds; sur cette croix, il a été poursuivi des moqueries et des railleries des Pharisiens qui le faisaient mourir; et pour pouvoir endurer toutes ces choses, il s'était uni une nature en laquelle il pût souffrir ce que sa nature impassible se refusait à supporter. Telle est l'œuvre admirable de la rédemption, et le Prophète avait raison de dire que « le Seigneur devait accomplir une œuvre étrangère à sa nature, » *Isa.* XXVIII, 21, encore qu'elle ne fût pas étrangère à sa bonté et à sa miséricorde.

IV.

De l'admiration et de l'étonnement que les œuvres de l'ineffable bonté de Dieu excitent dans les âmes.

Que dire de l'humilité de la naissance du Sauveur? Salomon éleva au Seigneur un temple, le plus riche et le plus beau de tous ceux qu'on a jamais construits et qu'on construira jamais dans le monde; et quand il l'eut fini, tout étonné que Dieu daignât y faire sa demeure, il s'écriait : « Est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre? Si les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, ô Seigneur, combien moins cette maison que j'ai bâtie! » II *Par.* VI, 18. Or si le plus sage des rois demeurait confondu de ce prodige, avec combien plus de raison ne pouvons-nous pas dire : « Est-il possible que ce Dieu qui a fait le ciel et la terre consente à venir au monde dans une étable! Est-il possible qu'il ne veuille, pour reposer ses membres délicats, qu'une pauvre et humble crèche! Et s'il ne recule pas devant ses abaissements, peut-il se faire que Dieu ait voulu naître entre deux animaux et mourir plus tard sur une croix entre deux voleurs! Y a-t-il rien de plus propre à exciter dans nos âmes plus d'étonnement et une plus vive admiration? Un Dieu naître dans une étable! Un Dieu couché dans une crèche! Un Dieu nourri du lait d'une femme! Que dis-je, un Dieu souffleté! Un Dieu frappé de verges! Celui qui est le miroir de toute beauté; Celui que les anges désirent contempler, conspué et outragé! Un Dieu, enfin,

crucifié entre deux voleurs, comme leur complice et leur chef! Quel spectacle! Qui pourrait, à cette vue, contenir son étonnement et sa frayeur? Qui ne serait consterné et comme ravi hors de lui devant ce prodige de miséricorde et de bonté? » Le soleil obscurcit ses rayons, d'épaisses ténèbres se répandent partout, la terre tremble, les pierres se fendent, « le voile du temple se déchire, et ceux qui assistent à cette scène se retirent en frappant leur poitrine et en confessant leurs péchés. » *Luc.* XXIII, 44-48. Ah! si tout dans la nature, si les corps insensibles eux-mêmes s'attristent et prennent part à la mort du Sauveur, combien plus l'homme, pour qui cette Majesté souveraine se résigne à tant d'humilité et à tant de souffrances, combien plus l'homme ne doit-il pas se sentir ému sous ces impressions saintes? Qu'est-ce qui peut être admirable en ce monde, si ceci ne l'est pas? Entendons le langage d'un saint docteur : Qu'on ne me parle plus, disait-il, de la beauté du ciel, ni des astres qui l'éclairent; qu'on ne me vante plus la fertilité et les richesses de la terre; je ne sais plus les admirer; je ne veux plus voir ni l'immensité et la fécondité de la mer, ni la force des vents qui la soulèvent, ni les splendeurs du soleil, ni les constantes variations de la lune, ni la beauté des étoiles, ni le concert et l'ordre des œuvres de la nature qui déclarent la puissance et la sagesse de Celui qui les créa; de même que les étoiles perdent leur clarté devant le soleil, toutes les œuvres de Dieu, même les plus belles, ne sont rien en comparaison de celle-ci.

Cette œuvre, en effet, elle n'étonne pas moins le cœur de ceux qui la considèrent profondément, que les œuvres de la toute-puissance et de la sagesse divines. La contemplation de la bonté que Dieu nous y montre ravissait les saints et les transportait comme hors d'eux-mêmes, en leur enlevant tout sentiment étranger, tant leurs âmes étaient absorbées et plongées dans l'abîme de cette infinie miséricorde. C'est elle qui fortifiait les martyrs dans leurs souffrances, par le souvenir des douleurs et des souffrances que leur Créateur et leur Dieu avait endurées pour eux. C'était elle qui encourageait les solitaires du désert à supporter les rigueurs des frimas, les ardeurs du soleil, la faim, la nudité,

l'absence de toute consolation humaine, la croix de la mortification, enfin en leur montrant la sévérité impitoyable avec laquelle ce Seigneur traitait sa chair innocente. C'est elle qui fournit aux âmes humbles et pieuses ample matière de considération et de dévotion, de componction et d'admiration. C'est elle qui ravissait d'admiration ces esprits souverains qui, au jour de la naissance du Sauveur, chantèrent sur son berceau que la bonté et la miséricorde avaient fait si obscur et si pauvre, ce délicieux cantique de louange et de remercîments : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » C'est par elle qu'Isaïe, parmi tous les titres qu'il donne au Seigneur, l'appelle « l'Admirable, » pour faire voir combien, dans la rédemption, le Sauveur s'était montré admirable, non-seulement aux hommes, mais encore aux anges, à tous les éléments et aux créatures insensibles elles-mêmes. C'est elle qui réchauffe les tièdes, qui affermit l'espérance des faibles, qui soulage les travaux de ceux qui sont tristes, qui confond l'orgueil des superbes, qui réprime la cupidité des avares, qui condamne les plaisirs des voluptueux; c'est elle, enfin, qui est la ruine et la condamnation de tous les vices.

Nous pouvons maintenant répondre à l'objection soulevée plus haut. Si la passion sacrée du Sauveur a produit dans le monde des fruits et des effets admirables, peut-on rien attribuer de meilleur à cette bonté infinie que l'exécution de cette œuvre, par laquelle tant de bonté a découlé sur le monde et qui renferme tant de puissance pour nous rendre bons et saints? Quand il s'agit d'approuver une médecine on ne regarde pas quelle est son amertume ou sa douceur, mais plutôt quels effets elle produit; puisque la passion de Jésus-Christ fut le remède de la commune faiblesse du genre humain, n'ayons égard qu'aux effets qu'elle opère dans nos âmes et apprenons, par eux seuls, à en apprécier l'excellence. Nous n'estimerons plus indigne de cette souveraine Majesté de souffrir comme elle a souffert, si nous savons bien comprendre quels ont été les fruits de ses souffrances.

Revenant donc en terminant à l'idée principale de ce troisième traité, je dis que nous y avons démontré d'une manière suffisante ce que nous avions avancé dès le principe, à savoir, qu'entre tous

les moyens que la sagesse divine avait à son pouvoir pour racheter l'homme déchu, elle a choisi le plus excellent, le plus convenable à sa gloire et aux besoins de notre misère; la rédemption, en effet, a rendu à Dieu tout l'honneur possible et a racheté l'homme d'une manière surabondante, pourvu toutefois qu'il veuille s'appliquer les mérites qui y ont été gagnés pour lui.

QUATRIÈME SECTION,

DANS LAQUELLE IL EST PROUVÉ, PAR LE TÉMOIGNAGE DES PROPHÈTES, QUE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST EST LE VÉRITABLE MESSIE QUI NOUS EST PROMIS DANS LA LOI.

CHAPITRE PREMIER.

Des motifs qui déterminèrent notre Seigneur à envoyer son Fils unique au monde pour notre rédemption; et des signes auxquels il nous permit de le reconnaître.

Telle est l'étendue de la bonté et de la miséricorde de notre Seigneur qui, lorsque l'homme venait d'enfreindre sa défense en cédant aux suggestions et à la malice du démon, qui, sous la figure du serpent, trompa la femme pour perdre l'homme, *Gen.* III, 6, il lui promit bientôt de le relever de sa chute, et menaça du châtiment son corrupteur, en lui annonçant qu'il abattrait l'orgueil de son triomphe, et créerait une autre Eve, dont naîtrait un fils qui écraserait sa tête et le dépouillerait de l'empire conquis sur l'homme.

Et, parce que les œuvres de Dieu sont disposées avec une souveraine sagesse et dans une vue souveraine, il a voulu que la réhabilitation de l'homme découlât de la même voie que sa chute; c'est-à-dire que l'homme, ayant fait entrer le péché dans le monde, y fît aussi entrer la justice et la rédemption, *Rom.* v, 12; que sa

désobéissance et son orgueil ayant été le principe de tous nos maux, son humilité et son obéissance le fussent de tous nos biens; que si par lui nous étions conçus et nous naissions dans le péché, par lui et la vertu de l'eau du Saint-Esprit nous renaquissions libres de toute souillure; que de fils de la colère, disgraciés de Dieu, nous redevinssions ses enfants aimés et favorisés de ses grâces; enfin que déshérités du paradis de la terre, nous fussions mis en possession du paradis céleste; et qu'après être devenus tous semblables à notre premier père, nous fussions tels que celui qui nous devait régénérer. Conformément à ce que dit saint Paul: « Le premier homme fut terrestre comme la terre d'où il était sorti. Le second céleste comme sa céleste origine. Tel fut l'homme terrestre, tels furent ceux qui naissent de lui, et ne possèdent que ce qui leur a été transmis en héritage; et tel fut l'homme céleste, tels sont ceux qui procèdent de lui, et ont participé à son esprit et à sa grâce. » *Cor.* xv, 47, 48. Voilà le moyen dont la divine sagesse s'est servie pour nous sauver. Un homme nous avait perdus; elle voulut qu'un autre homme nous réhabilitât.

C'est ici le lieu de remarquer que, de même que le lien de parenté qui nous unit au premier homme est le moyen par lequel il communique sa misère à tous ses enfants, de même il faut qu'il y ait entre les fils de ce second homme, un lien spirituel, par lequel il leur puisse communiquer son esprit et sa grâce : lien de foi et d'amour qui nous incorpore à ce Maître comme des membres vivants à leur tête. Et comme ce second père n'est point charnel, mais spirituel, l'union et la parenté que nous contractons avec lui, ne sont point charnelles non plus, mais spirituelles.

Il en résulte que le principe et le fondement de notre salut consistent dans la connaissance du Seigneur, que Dieu désigna pour en être l'auteur et le réparateur, parce que c'est de cette connaissance que doit découler notre amour. De telle sorte que cet amour et cette connaissance sont le lien qui nous attache et nous incorpore à lui.

Il était donc nécessaire que la divine sagesse, dont les œuvres

sont si parfaites, nous donnât les marques les plus claires, les plus évidentes pour reconnaître ce réparateur lorsqu'il viendrait au monde, afin de ne pas nous tromper dans une chose de si grande importance. Il était également nécessaire de ne rencontrer ces signes dans aucun autre homme, sans quoi l'humanité ne serait pas coupable de le recevoir, et Dieu seul serait cause de son erreur : ce qui est impossible.

Or les signes qu'il nous a donnés pour nous éclairer sont de deux sortes. Les uns sont particuliers et traitent des qualités et des conditions de la personne du Sauveur, c'est-à-dire de sa génération, de sa conception, de sa naissance, de sa divinité, de sa doctrine, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension. Il en est d'autres plus clairs, plus notoires, touchant les actes que ce Seigneur devait opérer dans le monde et le temps de sa venue. Or ces signes, ses prophéties sont si publics et si notoires que personne ne les peut nier. Nous traitons des premiers signes, qui sont personnels, et des prophéties qui les regardent, dans la quatrième partie de notre Introduction du Symbole, où nous renvoyons le lecteur chrétien qui désirerait les connaître, nous réservant, dans ce sommaire abrégé, seulement les seconds qui devaient être très-clairs et très-évidents, pour qu'il ne fût pas possible à ce Seigneur de n'être pas reconnu, ni qu'on pût trouver prétexte ou excuse à ne pas le reconnaître. En effet, il convenait de proportionner l'évidence des signes à l'importance de la révélation, parce qu'il appartient à la divine Providence de donner grandes garanties aux grandes choses. Etablissons un exemple. Le Créateur a voulu que les différentes espèces de plantes et d'animaux qu'il a créés se conservassent. C'est pourquoi il a voulu qu'une même semence en produisît tant, qu'il deviendrait impossible que l'espèce pérît. D'une graine de melon ou d'orange combien n'en naît-il pas? Combien de poissons d'une alose ou de tout autre poisson. Or si la divine Providence a apporté tant de soins à ce que les espèces des choses nécessaires à la conservation du corps ne manquassent pas, combien n'en apportera-t-elle pas au salut des âmes, dont le principe et le fondement consistent dans la connaissance du Sau-

veur. C'est pourquoi il a établi des signes si clairs, si manifestes, que ceux qui les considèrent bien, ne se lassent pas de s'étonner comment il peut exister des gens aveuglés au point de ne pas voir des choses si évidentes. Et si j'ose affirmer ainsi de ces preuves, c'est que le lecteur chrétien en trouvera non-seulement une, mais dix, pour reconnaître la venue et la personne du Sauveur; et si certaines, si notoires, si efficaces, que chacune d'elles en particulier sera une triomphante démonstration. Je m'en rapporte à la preuve.

I.

Le premier signe pour reconnaître la venue du Christ est la destruction de l'idolâtrie.

Parmi les signes et les œuvres que ce Seigneur devait apporter au monde, ce qu'il y avait de plus admirable et de plus divin, c'est que sa doctrine devait chasser le plus grand fléau, la plus grande abomination du monde : le culte des idoles, qui, à l'exception du recoin de la Judée, régnait sur tout ce que le soleil éclaire et réchauffe ; et cela de temps immémorial. Zacharie le prophétisa au chapitre treizième, où il dit que Dieu détruirait les noms des idoles de la terre, et qu'on n'en garderait plus le souvenir. Et cela a été si parfaitement accompli, que non-seulement elles ont disparu, ces idoles, mais leur mémoire avec elles. De sorte que s'il ne nous restait pas des ouvrages où les Gentils en parlent, nous ne saurions pas ce que c'était que Minerve, Junon, Diane, Apollon, Esculape, ou autres semblables fausses divinités. La même prophétie se trouve dans Sophonie, chapitre deuxième; dans Nahum, chapitre premier; dans Isaïe, chapitre trentième, et dans le saint homme Tobie, au dernier chapitre de son histoire. Or comme nous l'avons dit plus haut, l'accomplissement de cet acte était si grand, qu'aucune puissance créée ne pouvait y atteindre. Il eût fallu être plus puissant que le monde entier. Le Seigneur du monde seul le pouvait, lui qui régnait sur tout le monde. L'étendue de ce bienfait ne se comprend qu'en considérant que le péché d'idolâtrie est un mal si grand, si universel, que tous les autres péchés et tous les autres maux en découlent, ainsi qu'il est écrit au chapitre quatorzième de la Sagesse.

Ce grand bienfait, cet acte si mémorable, cette si glorieuse entreprise, à qui donc était-elle réservée sinon au vrai Messie et au Sauveur du monde? Et si, comme Dieu l'avait promis par un serment solennel au patriarche Abraham, il devait naître de lui un fils par qui toutes les nations de la terre seraient bénies, *Gen.* XII, 3, quelle bénédiction, ou quel salut pouvait donner ce fils à un monde plein d'autant d'abominations et de malédictions qu'il adorait d'idoles? Mais qu'est-il besoin ici de raisonnement lorsqu'il nous est prouvé par toutes les écritures, sacrées et profanes, que c'est de Jérusalem que sortirent les disciples du Christ qui furent chargés de l'entreprise si terrible de chasser les idoles des Gentils et d'annoncer le Crucifié pour le vrai Dieu? Et ils s'acquittèrent de leur mission avec tant de courage et de vaillance qu'ils moururent tous pour cette cause, les uns décapités, les autres crucifiés, ceux-ci frappés de la lance, ceux-là précipités. Saint Jean seul ne mourut pas par le fer, bien qu'il eût été exilé. Cet acte suffit à nous faire croire que le Sauveur est déjà venu. Et telle est la concision de notre argumentation. Parmi les grands faits que devait opérer le Messie à sa venue, l'un des principaux était de délivrer le monde de l'idolâtrie. Nous le voyons accompli par la doctrine du Christ et par la prédication de ses disciples et de ses ministres : d'où il résulte rigoureusement que le Messie, qui devait accomplir ce fait, est venu. Nous ne procédons ni par longs détours, ni par nombreuses paroles; deux preuves nous conduisent à cette vérité si entièrement qu'il n'y a rien à lui opposer.

II.

Second signe, ou conversion des peuples au vrai Dieu.

Une autre prophétie dit, que les Gentils devaient, à la place de leurs faux dieux, recevoir et adorer le Dieu des Juifs comme le seul et vrai Dieu. Ainsi l'annonça David, lorsqu'il dit que les princes des nations devaient s'unir au Dieu d'Abraham. *Ps.* XLVI, 10. Et par Isaïe le même Seigneur dit : « Ceux qui ne me réclamaient pas me cherchèrent, et ceux qui ne me cherchaient pas me trouvèrent. Et je dis : Me voilà! me voilà! à la nation qui

n'invoquait pas mon nom. » *Isa.* LXV, 1. Le même Seigneur dit par Osée : « Je dirai au peuple qui n'était pas à moi : Tu es mon peuple. Et il répondra : Tu es mon Dieu. » *Ose.* II, 24. Le prophète Isaïe, comme choisi par Dieu pour annoncer cette vocation, est rempli des prophéties qui traitent de la vocation et de la conversion des nations au culte et à la connaissance du Dieu d'Abraham.

Le Père éternel déclare dans le même Prophète, que cette si grande œuvre devait s'accomplir au moyen du Sauveur, et il s'exprime ainsi à son Messie : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour attirer à mon service les tribus de Jacob, et convertir les rebuts d'Israël ; je t'ai donné pour que tu sois la lumière des nations, et mon salut jusqu'aux confins de la terre. » *Isa.* XLIX, 6. Nous avons vu cela s'accomplir, puisque toutes les nations du monde, non-seulement les chrétiens et les Juifs, mais aussi les Turcs et les Maures adorent et confessent le Dieu d'Abraham, comme le vrai Dieu ; en réservant le cas de l'erreur, car ils ne le connaissent pas comme un Dieu en trois personnes, ce qu'il est réellement. C'est pourquoi nous comprendrons que, depuis que Dieu a créé le monde jusqu'aujourd'hui, on n'a pas vu d'homme capable, comme notre Jésus, d'accomplir une œuvre aussi grande, de doter le monde d'un aussi grand bienfait. Nous comprendrons clairement que jamais pareil bienfait n'aura été rendu au monde, que celui de le délivrer d'un mal si grand, si universel que l'était l'idolâtrie, et de lui faire autant de bien que par la connaissance du vrai Dieu. Or à qui était réservée cette sublime œuvre, sinon au vrai Messie? Et puisqu'il est évident pour nous qu'elle a été accomplie par sa doctrine et le ministère des siens, qui peut douter qu'il soit venu?

III.

Troisième signe : soumission de l'empire romain.

Une autre œuvre singulière était réservée à ce Seigneur. C'était de soumettre à sa religion et à sa loi l'empire romain qui commandait à l'univers, comme le signifie cette statue mystérieuse que vit Nabuchodonosor, dont la tête était d'or, la poitrine

et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'acier, les jambes et les pieds de fer. Tout-à-coup une pierre détachée d'une montagne, sans le secours d'aucune main, vint frapper les pieds de la statue et la réduire en morceaux; et cette pierre prit de telles proportions qu'elle finit par couvrir le monde. *Daniel.* II, 32, 33, 34, 35. D'après tous les docteurs catholiques et hébraïques, les parties de cette statue figurent cinq royaumes ou monarchies. La monarchie des Chaldéens, qui règnèrent dans Babylone, représentée par la tête d'or; celle des Perses et des Mèdes, vainqueurs des Chaldéens, représentée par la poitrine et les bras d'argent; celle des Grecs vainqueurs des Perses au temps d'Alexandre le Grand, représentée par le ventre et les cuisses d'acier; celle des Romains, par les jambes de fer. Car, de même que le fer l'emporte sur tous les autres métaux, de même la monarchie romaine l'emporta sur toutes les autres et les soumit. La cinquième, celle du Christ, n'est autre que cette pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucun bras, pour signifier la pureté de sa conception qui ne fut point l'œuvre de l'homme, mais de la vertu du Saint-Esprit. Et l'on dit que cette pierre frappa les pieds de la statue et la mit en morceaux, pour signifier que le Christ, qu'elle représente, devait soumettre l'empire romain, et cela, non avec des armes ordinaires, car nous verrons dans la suite que le règne du Christ n'était pas temporel, mais bien spirituel et éternel : voilà pourquoi cette soumission devait consister pour l'empire romain à accepter le joug si suave du Christ, à le reconnaître et à l'adorer comme son véritable roi, son vrai Dieu et Seigneur. Ce règne et cette souveraineté sont plus parfaits, plus excellents que les dominations temporelles. C'est en effet une plus grande chose de régner sur les cœurs que sur les corps, et nous voyons cette prophétie s'accomplir au temps du glorieux empereur Constantin qui confessa le Christ pour le vrai Dieu, l'adora, lui bâtit plusieurs temples, décora et enrichit ses autels, honora ses prêtres de la plus grande vénération, ne voulut d'autre signe sur ses étendards que celui de la croix, vainquit par elle trois empereurs tyrans, Maxence, Licinius et Maximin, et demeura seul maître du monde, en triom-

phant toujours par ce glorieux signe que lui et toute son armée virent dans le ciel, un soir, avec cette inscription : « Tu vaincras par ce signe, » comme il en fournit lui-même le témoignage public. C'est depuis ce moment que tous les empereurs romains adorèrent ce Seigneur, à l'exception de Julien l'Apostat. Je dis donc en concluant, que s'il était prédit du Christ qu'il devait conquérir l'empire romain à sa foi, et si nous reconnaissons que la chose s'est accomplie depuis le règne de Constantin, c'est-à-dire depuis plus de douze cents ans, il s'ensuit qu'il est venu, Celui qui devait triompher de la cité victorieuse du monde et soumettre à sa loi celle qui avait soumis la terre. Cette démonstration convainc à ce point tous les esprits, qu'elle ne leur laisse aucune place à la réplique; car il est évident que la prophétie est vraie, et que son accomplissement est authentique.

Posons un exemple pour plus de clarté. Supposons le cas qu'une prophétie eût annoncé qu'à l'arrivée du Messie le feu du ciel tomberait et réduirait en cendres tous les temples des idoles dans Rome, Alexandrie et Antioche. S'il en était ainsi, et que nous eussions vu ces prodiges s'accomplir selon la prédiction, y aurait-il quelqu'un qui osât dire que le Messie n'est pas venu? Il est manifeste que non, fût-on un homme de pierre. Or les prophètes ayant annoncé que trois prodiges plus grands que celui-là devaient éclater dans le monde à la venue du Messie, savoir que par sa doctrine le culte des idoles serait détruit, et qu'à la place des faux dieux les hommes adoreraient le Dieu d'Abraham, et que l'empire romain, maître du monde, serait vaincu par lui. En voyant ces trois grandes choses accomplies, comment pourrions-nous douter de l'arrivée de Celui qui les devait accomplir? Quel homme en pourrait douter, s'il a une étincelle de jugement? Cela suffit à faire voir la confusion devant Dieu de ceux qui, malgré les lumières de la vérité, persistent à demeurer dans les ténèbres de l'incrédulité.

IV.

Quatrième signe : conversion de l'Egypte.

Voici un autre signe de la venue du Christ. C'est la conversion

de la terre d'Egypte à notre religion, annoncée par le prophète Isaïe, dans le chapitre neuvième, en des termes si clairs, que les docteurs catholiques aussi bien que ceux des Hébreux, nos contradicteurs, s'accordent sur ce point, que cette conversion doit s'opérer par la venue du Christ, avec cette différence que ceux-ci l'espèrent encore quand il est arrivé, et que nous proclamons sa venue opérée. Nous savons en effet, par toutes les histoires ecclésiastiques et celles de plusieurs saints docteurs, de quelle manière fleurit la foi et la religion chrétienne dans la terre d'Egypte, quel y fut le nombre de moines et de saints Pères, comme les Antoine, les Hilarion, les Paul, les Arsène, sans compter les autres. Nous savons qu'il y eut une grande cité nommée Oxyrhynque, voisine de Thèbes, qui comptait, en y comprenant ses faubourgs, dix mille moines, vingt mille vierges, comme nous l'avons écrit ailleurs, et comme on le voit au commencement du livre *Vitas Patrum in Vit. PP. I de Oxyrhynca,* où nous lisons que la foi de ces saints hommes était aussi grande et qu'il leur était facile de faire à chaque pas autant de miracles qu'au temps des apôtres. C'est ainsi que l'un d'eux commanda au soleil de s'arrêter pour un instant, et le soleil s'arrêta, bien que le motif fût moins puissant que celui de Josué. Ecoutons les paroles du prophète : « En ce jour l'autel du Seigneur sera au milieu de la terre d'Egypte, et les Egyptiens crieront vers le Seigneur du sein de leur tribulation, et le Seigneur leur enverra un Sauveur et un défenseur pour les délivrer. Et en ce jour les Egyptiens connaîtront le Seigneur ; ils le connaîtront et l'honoreront par des sacrifices et des dons ; ils lui adresseront leurs vœux et leurs offrandes, et ils y seront fidèles. » *Isa.* XIX, 19, 20, 21.

Telles sont les paroles du prophète, où se trouve si clairement annoncée la conversion de l'Egypte, cette terre la plus superstitieuse, la plus étonnante qui fût dans les crimes de l'idolâtrie, car ils ne se contentaient pas d'adorer les derniers des animaux, comme il résulte de la sainte Ecriture, *Exod.* VIII, 26, mais encore, chose incroyable ! les aulx et les oignons, comme l'attestent les auteurs les plus dignes de foi, ce qui a fait dire élégamment à un poète : « Heureux peuples pour qui naissent de

telles divinités dans leurs jardins! » Et supposé que tous les prophètes traitent très-clairement de la conversion des Gentils à la foi, parmi lesquels on comprend la terre d'Egypte, le Saint-Esprit a voulu néanmoins qu'on en fît une mention spéciale pour la plus grande gloire de la rédemption du Christ et de sa grâce, qui dut être bien puissante pour que l'une des plus monstrueuses terres de l'idolâtrie devînt la plus religieuse, la plus féconde en saints. Enfin le nombre de moines y fut si considérable, que l'empereur Valens arien leur ordonnait d'aller à la guerre. Mais il subit bientôt le châtiment de cette iniquité.

Je fais donc appel à tous les esprits du monde pour qu'ils voient l'erreur de ceux qui n'ont pas reçu le Christ. En effet, si Dieu dit aussi clairement par son prophète qu'à la venue du Christ la terre d'Egypte doit se convertir, et nous savons d'une manière manifeste et évidente par d'innombrables témoignages historiques et de nombreux saints, Philon le Juif, *de Vita contemplativa*, combien la religion chrétienne y fleurit, avec la connaissance du Christ, quel doute peut-il s'élever sur sa venue? Que toutes les intelligences du monde s'unissent pour chercher ce que l'on peut répondre à cette raison, qui confond non-seulement l'incrédulité de ceux qui nient l'arrivée du Christ, mais confirme la foi et la vérité de ceux qui y croient. Car ils voient l'accomplissement de cette chose si grande, annoncée tant d'années avant sa réalisation, et que Dieu seul pouvait exécuter; nous voulons parler du réveil, de la transformation et de la sanctification des cœurs de tant d'hommes.

Par cet argument, on verra aussi clairement que possible la malice du péché et l'abandon qu'il fait de Dieu; l'aveugle nation invente les folies, les fables, les stupides turpitudes du Talmud, et refuse de croire une vérité plus éclatante que la lumière du soleil à son zénith. C'est le châtiment de cet aveuglement que Moïse a prédit par ces paroles : « Pour te châtier, Dieu te frappera de l'aveuglement et de la folie de l'esprit, de telle sorte qu'au milieu du jour tu marcheras comme un aveugle qui tâte les murailles, et ne sauras ni diriger tes pas ni régler ta vie. » *Deut.* XXVIII, 28, 29.

V.

Cinquième signe : sanctification des hommes.

Un autre fait était réservé à la venue de ce Seigneur. Du milieu de ces Gentils, pareils à des lions, à des loups, à des serpents et aux bêtes fauves, devaient se lever un grand nombre d'hommes qui imiteraient dans leur vie la pureté des anges. *Isa.* Et cela s'est accompli non-seulement par les milliers de moines qui vivaient si saintement dans les déserts et hors des solitudes, et par les nombreux chœurs et monastères des vierges dont la pureté s'épanouissait en tous lieux, mais bien plus par les millions de millions de martyrs qui, dans toutes les parties du monde, furent soumis à de si cruelles et si étranges tortures que, s'ils n'avaient point été établis sur le fondement même de la vertu et de la vérité, ils seraient infailliblement tombés, ils auraient défailli emportés par le choc et le tourbillon des tourments qui fondaient sur eux. Nous traiterons plus loin de la cause qui empêche aujourd'hui la sainteté d'être aussi répandue et florissante que dans cet âge d'or de la primitive Eglise, lorsque le sang du Christ venait de couler, que la doctrine et les miracles des apôtres et des hommes apostoliques parlaient encore. Il est en effet constant pour nous que ces choses se sont accomplies dans ce glorieux temps-là, comme l'attestent toutes les histoires ecclésiastiques écrites par les hommes les plus graves et les plus saints. Il n'est pas jusqu'aux écrits des Gentils qui ne traitent de l'innocence des chrétiens de cette époque, de leur merveilleuse constance à confesser la foi, du nombre infini de martyrs qui souffrirent pour elle, comme il est facile de s'en convaincre par la lettre que Pline le Jeune écrivit à ce sujet à l'empereur Trajan, et par d'autres pièces des Gentils. Il résulte de là qu'on ne peut nier la venue de Celui qui devait opérer ce si glorieux changement dans les cœurs des Gentils, qui étaient tombés et engagés dans les profondeurs de tous les vices que le péché d'idolâtrie entraîne avec lui?

VI.

Sixième signe : du lieu d'où devaient sortir les prédicateurs de l'Evangile.

Au fait que nous venons de signaler, se joint la circonstance importante du lieu d'où devaient sortir les ministres par qui Dieu se proposait de chasser l'idolâtrie du monde, et d'implanter la foi nouvelle et la nouvelle religion; nous voulons parler de la cité de Jérusalem. C'est ce que prophétise manifestement Isaïe par ces paroles : « Dans les derniers jours, au-dessus des collines et sur le sommet des montagnes, sera préparée la montagne qui servira de maison au Seigneur, et beaucoup de nations y courront en disant : Venez, et montons sur la montagne du Seigneur, vers la maison du Dieu de Jacob. Il nous montrera ses voies, et nous marcherons dans les sentiers de ses commandements, parce que la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem. Et il jugera les nations et accusera beaucoup de peuples. » *Isa.* II, 2, 3, 4. Le prophète Michée confirme, au chapitre quatrième, cette même prophétie par les mêmes paroles qu'Isaïe, en attestant que de la cité de Jérusalem devaient sortir ceux qui ramèneraient les adorateurs des idoles à la connaissance du vrai Dieu et à l'obéissance de ses saints commandements. David fit la même prophétie dans le psaume CIX en ces termes : « Le Seigneur dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tous tes ennemis sous tes pieds, et le Seigneur enverra de Sion la verge de ta vertu, qui est le sceptre de ta royauté, pour que tu règnes au milieu de tes ennemis. »

Cette circonstance du lieu de Jérusalem, d'où devaient sortir ceux qui chasseraient du monde l'idolâtrie et ramèneraient les hommes à la connaissance du vrai Dieu, éclaire et confirme la vérité avec une telle fermeté, qu'il ne reste aucune place au doute. En effet, parmi tant de cités qu'il y a au monde, indiquer comme avec le doigt celle d'où devaient sortir les ministres de cette œuvre si grande, et l'indiquer de manière à en faire voir l'accomplissement, n'est-ce pas enlever toute place au doute? J'établirai donc ici quatre vérités que l'homme, qui croit aux Ecritures, ne pourra nier. La première, c'est que l'idolâtrie devait

être chassée du monde, conformément aux prophéties alléguées, notamment celle de Zacharie, où Dieu dit qu'il détruira les idoles de la terre et qu'elle n'en gardera pas le souvenir. *Zach.* XIII, 2. La seconde vérité est que cette grande œuvre était réservée au Messie lorsqu'il viendrait au monde, ce qui est clairement établi dans le second signe de la venue du Christ par toutes les prophéties que nous y avons citées. La troisième vérité est celle que nous venons de voir et qui se rapporte au lieu d'où devaient sortir les ministres chargés de l'œuvre si importante de chasser du monde les faux dieux, et d'amener les hommes à la connaissance du vrai Dieu. Or ces trois vérités sont aussi certaines et aussi vraies que Dieu l'est lui-même, puisqu'elles sont si clairement exprimées dans la sainte Ecriture. Quant à la quatrième vérité, qui consiste en ce que les disciples du Christ sont sortis de la cité de Jérusalem, et ont entrepris cette glorieuse mission, et sont tous morts pour la confesser, après avoir souffert d'innombrables persécutions; toutes les histoires sacrées et profanes, grecques et latines, tous les livres qui rapportent les combats des martyrs et qu'on nomme Martyrologes, le témoignage unanime du monde entier, les nombreux ouvrages des Gentils qui, en écrivant la vie des empereurs, ont aussi traité des persécutions des chrétiens, tout cela en fait foi.

J'arrive par ce qui précède à une démonstration telle qu'elle défie tous les jugements des hommes et des démons. En effet, s'il est vrai que Dieu devait chasser l'idolâtrie du monde, et que ce grand acte était réservé au Messie, s'il est vrai que de Jérusalem devaient sortir ceux que Dieu réservait à l'accomplissement de cette œuvre, et que les disciples du Christ, sortis de cette cité, en furent les auteurs et les ministres annoncés, qui pourrait nier que le Christ est le vrai Messie? Par quels signes plus évidents, par quel plus puissant raisonnement Dieu manifesterait-il le vrai Messie? Que peut répondre à cela la mauvaise foi de l'homme, si aveugle et si obstinée qu'elle soit? Ce raisonnement s'établit donc sur quatre vérités, dont trois appartiennent à la sainte Ecriture, la quatrième est connue du monde entier. Nous voyons donc combien est juste notre Seigneur Dieu, avec quelle

justice il condamnera tous les incrédules qui n'auront pas voulu se laisser convaincre par des signes si évidents. Or si cette seule prophétie suffit pour conclure, que sera-ce si nous y joignons toutes celles qui sont venues après, comme nous le verrons? Et si l'on ne peut répondre à elle seule, comment fera-t-on pour répondre à toutes les autres?

VII.

Septième signe : venue du Sauveur avant la destruction du second temple.

A ces signes il faut ajouter ceux que l'Esprit-Saint, amoureux du salut des hommes, nous a laissés pour reconnaître la venue de ce Seigneur, dont la connaissance, ainsi qu'il a été dit, est le fondement de notre salut. Pour cela, il importe de savoir qu'après la captivité de Babylone le temple de Jérusalem fut rebâti. Mais il était si différent de celui que Salomon avait élevé, que les anciens, qui avaient vu la richesse du premier temple, pleuraient en constatant l'infériorité du second. I *Esdr.* III, 12. Or Dieu envoya dire aux princes du peuple, par le prophète Aggée, de ne pas se décourager, et que la gloire de ce second temple serait plus grande que celle du premier, non à cause de sa richesse, mais parce que bientôt devait arriver le Désiré de toutes les nations, qui y ferait son entrée et le glorifierait par sa présence plus que le premier ne l'avait été. *Agg.* II, 10. Voilà la promesse de Dieu par la bouche de son prophète. D'où il suit que ce temple étant debout, il fallait que le Désiré de toutes les nations vînt à lui, c'est-à-dire le Christ, notre Seigneur. Or nous voyons qu'il y a plus de quinze cents ans que ce temple est détruit, brûlé, gisant sur le sol; d'où il résulte que ce Seigneur est venu, car la parole et la promesse de Dieu ne peuvent tromper. Le ciel et la terre failliraient plutôt. Posons un exemple pour faire mieux saisir la force de cette prophétie. Supposons qu'un prophète aurait annoncé que le Messie devait venir avant que les murs de Rome tombassent. Si ces murs étaient tombés, tout le monde comprendrait que ce Seigneur est venu, et quiconque n'aurait pas douté de la prophétie ne pourrait douter de cela. Donc, si ce prophète dit ici que, bien que le second temple ne fût rien com-

paré au premier, il serait pourtant plus glorieux par l'entrée et la présence du Sauveur, qui l'honorerait tant de fois de sa personne, et par la doctrine qui y serait prêchée, il en résulte nécessairement que ce temple attendrait sa venue tant qu'il demeurerait debout et dans son entier. Et dès qu'il nous est prouvé que ce temple est détruit, il devient aussi constant pour nous que le Sauveur est venu. Quel esprit ne serait pas convaincu par une prophétie si claire? Je ne puis assez m'étonner par là de quel immense pouvoir jouit le démon, qui jette ses ténèbres dans une lumière si éclatante, et aveugle à ce point les cœurs de ceux qu'il tenait déjà charmés et soumis. Mais je cesse de m'étonner en considérant combien de cœurs de Pharaon il y a dans ce monde, que ni la vue des océans entr'ouverts, ni les premiers-nés frappés de mort, etc., etc., ne décident point à se rendre à un Dieu si puissant. *Exod.* XII, 12; XIV, 21.

VIII.

Huitième signe : fin du règne de la tribu de Juda.

Ajoutons à cette prophétie celle du patriarche Jacob qui, en donnant la bénédiction à son fils Juda, lui annonça que le sceptre ne sortirait de sa maison que lorqu'arriverait Celui qui devait être envoyé pour être l'espérance des nations. *Gen.* XLIX, 10. Et à la place de ces paroles : *Celui qui doit être envoyé*, la traduction du Targum, qui fait grande autorité parmi les Hébreux, dit plus clairement : *Jusqu'à ce que vienne le Messie*. Et cela s'accomplit effectivement à partir du règne de David jusqu'aux Machabées, qui, bien qu'ils fussent de la lignée des prêtres, se trouvaient parents par la tribu sacerdotale et royale, comme il le paraît d'après l'histoire des Rois, où il est écrit que Josabeth, fille du roi Joram, était mariée au pontife Joiada. II *Par.* XXII. Ce qui fait que ceux qui descendaient de la ligne de ce prêtre étaient déjà de la ligne de David. C'est pourquoi saint Luc appelle sainte Elisabeth, qui était de la ligne d'Aaron, grand prêtre, parente de notre souveraine, laquelle était de la famille de David. Revenant à notre sujet, ce sceptre et cette souveraineté cessèrent de se

transmettre au temps d'Hérode, lorsque le Sauveur naquit. Car cet Hérode, qui était de la race des Iduméens, favorisé par l'appui des Romains, vainquit Antigone, roi de Judée, et s'empara du royaume et mit fin à la tradition de la famille de David, en en faisant tuer tous les descendants, brûler tous les ouvrages qui établissaient la généalogie de cette famille, et jusqu'aux docteurs de la loi, qui enseignaient qu'aucun étranger ne pouvait être roi; et cela, pour mieux assurer son usurpation. Or, nous qui voyons qu'il y a plus de quinze cents ans que le sceptre est tombé de la maison de Juda, que pouvons-nous conclure, sinon qu'il y a autant d'années que ce Seigneur destiné à être l'espérance des nations est venu? Qui peut nier cela à moins de nier la vérité des saintes Ecritures et des promesses divines? De sorte que, de la même manière que nous déduisons de la prophétie d'Aggée la venue du Messie, avant la destruction du second temple, de même celle du patriarche Jacob nous porte à conclure que le même Seigneur devait venir avant que le sceptre de Juda prît fin. Or nous voyons l'une et l'autre accomplie, puisque le temple est tombé et que le sceptre de Juda finit en même temps que le Sauveur naquit, sous le règne d'Hérode. Ces deux choses attestent donc que le Messie est venu. Je ne sais ce que l'esprit humain peut répondre à ces deux prophéties si évidentes.

IX.

Neuvième signe : éternelle royauté de David.

Chacune des choses que nous avons exposées suffirait à établir la venue du Sauveur; mais l'Esprit-Saint, auteur de l'Ecriture, voulant nous donner une vue manifeste de ce Seigneur et ôter tout prétexte à ceux qui refuseraient de le reconnaître, ajouta signes sur signes pour que nous ne pussions pas perdre de vue ce qui nous importait tant. Et pour cela, il joignit aux signes déjà donnés celui de la perpétuité du règne de David, qui n'est autre chose que l'affirmation du règne du Christ, notre Sauveur, fils de David, qui règne aujourd'hui et règnera toujours sur le peuple chrétien. En effet, David, dans la ferveur d'une grande

piété, désirant élever une demeure et un temple dignes de ce Seigneur qui de pauvre pasteur l'avait fait roi si puissant, Dieu lui fit dire par son prophète Nathan que, pour le récompenser de ce pieux désir et de cette bonne pensée, il lui promettait de lui bâtir une maison éternelle et de lui donner un règne qui ne finirait pas, parce que sa miséricorde ne s'en retirerait pas comme elle s'était retirée de la maison de Saül. II *Reg.* VII, 15. Cette promesse inspire à David un psaume divin dans lequel, après avoir parlé de la grandeur de Dieu, qui peut s'engager par des promesses auxquelles ni le temps ni le pouvoir des hommes ne feront obstacle, il commence à rapporter cette promesse dans dix-huit versets du psaume qui y sont entièrement consacrés. *Ps.* LXXXVIII. Et comme elle était si grande qu'elle paraissait s'élever au-dessus de la foi vulgaire, Dieu la confirme de sa propre bouche par un serment solennel fait en son propre nom, le plus grand qui soit. Et pour que nous ne crussions pas que l'éternité de ce règne signifiât quelque grand espace de temps, comme cela arrive ailleurs dans l'Ecriture, il dit que la durée de ce règne sera aussi longue que celle du soleil, de la lune et des jours du ciel. Et pour que nous n'imaginassions pas que cette promesse devait s'étendre à la condition que les fils de David demeurassent fidèles aux préceptes divins, et non autrement, comme il arrive pour d'autres promesses de Dieu, il eut soin de faire observer que si les enfants de David violaient ses lois et ses commandements, il les éprouverait et les châtierait, mais que la promesse faite à David demeurerait inébranlable, parce qu'il l'avait juré, et que la vérité étant avec lui, les paroles qui sortaient de ses lèvres ne pouvaient être ni vaines ni fausses. David rapporte tout cela dans ce psaume. Dieu fit ratifier cette promesse par le prophète Jérémie avec la même fermeté, par la même comparaison, car il dit que les rois de la maison de David ne peuvent faire défaut à son peuple pas plus que les jours et les nuits ne peuvent faire défaut au monde. *Jerem.* XXXIII, 20.

Voilà ce que disent les prophéties sur la continuité du règne des fils de David, et elles sont répétées en termes si clairs que ni Tullius ni Démosthène, avec toute leur éloquence, ne pourraient

expliquer plus clairement la perpétuité de ce règne. Voilà comment nous, chrétiens, à qui Dieu a fait la grâce de communiquer la lumière de sa foi, nous sauvons facilement la vérité de cette promesse en confessant que, lorsque mourut le dernier roi de Juda, nommé Antigone, de race juive, et au commencement du règne d'Hérode, de race iduméenne, alors naquit le Roi Messie, Christ notre Sauveur, de la tribu de David, Josèphe, *Antiq. Judic.* xv, 1, et qu'à cause de cette naissance Hérode ordonna le massacre des innocents, pour tuer avec eux le nouveau roi et assurer son trône, *Matth.* II, 16, et, comme pour faire compagnie aux tristes pères dont il égorgeait les enfants, qu'il tua aussi son propre fils. Cela est rapporté non-seulement par nos Evangélistes, mais aussi par les auteurs des Gentils, qui citent cette parole de l'empereur Auguste, lequel ayant appris la mort de ce fils, dit que dans la maison d'Hérode il valait mieux être porc qu'enfant. C'est ainsi que nous, chrétiens, nous sauvons sans détour de langage la vérité de cette promesse en confessant le règne du Christ, fils de David, qui règne aujourd'hui et règnera jusqu'à la fin du monde dans le royaume du véritable Israël, qui n'est autre chose que le peuple chrétien, héritier de la foi de ce saint patriarche.

Mais que feront, en cette occurrence, les maîtres des Hébreux tourmentés par l'évidence de cette prophétie? Ce que font des aveugles guidés par d'autres aveugles. Ils forgent des inventions qui les font persévérer dans leur aveuglement, pour ne pas perdre l'autorité et les avantages dont ils jouissent parmi les misérables disciples qu'ils entretiennent dans l'erreur! Mais ne pouvant contredire la vérité de l'Ecriture, ils eurent recours au mensonge, disant qu'il existe encore chez eux des rois et des chefs de la race de David. Et, lorsqu'on leur demande où ils sont, pour n'être pas convaincus de mensonge, ils répondent qu'ils sont en avant des monts Carpiens, où jamais personne n'aborda ni ne les vit, et ne peut se rendre raison de leur existence. En effet, que devaient-ils faire, les misérables, sinon se réfugier là où se réfugient ceux qui ont de mauvais procès, dans la fausseté et le mensonge? Quoi de plus honteux, ou pour mieux dire, de plus déplorable que de voir comment ils veulent sciemment s'aveugler, eux et leurs

disciples? Ainsi firent ceux qui trouvèrent des motifs dans les miracles du Sauveur pour le condamner à mort, craignant que, si le Christ venait à régner, ils ne perdissent les dignités et les charges qu'ils possédaient dans la république. C'est par une semblable raison que ceux-ci enchaînent à l'erreur le pauvre peuple pour ne pas déchoir de leur dignité et de leur prééminence.

X.

Dixième signe : des semaines de Daniel.

Mais il ne se contenta pas, ce divin Esprit, amoureux de notre salut, de nous donner tous ces signes; il voulut aussi nous annoncer très-distinctement le temps de la venue de ce Seigneur. Et bien que pour cela il suffît des deux prophéties mentionnées ci-dessus, l'une d'Aggée, qui prédit la venue du Christ pendant la durée du second temple, l'autre du patriarche Jacob, qui la prédit avant que le sceptre sortît de la maison de Juda; malgré ces deux prophéties si claires, il condescendit à nous énumérer les années au bout desquelles le Christ devait venir et s'immoler. Ce qui a lieu dans cette si fameuse et si claire prophétie de Daniel, qui jette la plus grande lumière sur ce mystère. Car ce Prophète dit que, lorsqu'il eut compris que les soixante et dix années de la captivité de Babylone étaient accomplies selon la prophétie de Jérémie, *Jerem.* xxv, 12; xxix, 10, il adressa une très-longue et très-fervente prière à Dieu pour la liberté de son peuple, que grâce à elle le saint ange Gabriel lui fut envoyé, et lui annonça que soixante-dix semaines étaient assignées comme limite au péché, à l'iniquité, pour donner aussi entrée dans le monde à la justice éternelle, amener l'accomplissement des visions et des prophéties, ainsi que l'onction du Saint des saints, qui est le Christ, ainsi appelé à cause de l'excellence de sa sainteté. Il ajoute qu'après ce délai le Christ mourrait, et que ce n'était pas son peuple qui devait le nier; que la cité et le sanctuaire seraient détruits par l'armée et le général qui devaient les envahir, et que cette destruction durerait jusqu'à la fin. *Dan.* ix, 2, 3, 21, 24, 26, 27.

Il est évident que les semaines dont parle ici le Prophète ne

sont pas faites de jours, parce qu'elles ne feraient toutes qu'un peu plus d'un an. Ce sont des semaines composées d'années, comme elles se comptent dans le chapitre vingt-troisième et vingt-cinquième du Lévitique. Or il n'y a pas dans l'Ecriture d'autre mode de semaines que ces deux, et en adoptant les semaines d'années, nous obtenons le chiffre de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Mais les maîtres des Hébreux, se voyant convaincus par cette prophétie, qui prouve jusqu'à l'évidence que le Messie est venu, feignent d'autres modes de semaines et d'autres comptes d'années. Et pourtant la vérité est si manifeste, que toute voie est fermée à l'erreur. En effet, si le Prophète se contentait d'annoncer la mort du Christ, ils pourraient en tirer occasion pour répandre leurs ténèbres sur les clartés de la vérité, au moyen de leurs fables accoutumées. Mais le Prophète joint au crime de la mort du Christ le châtiment de ce crime, qui fut la destruction de Jérusalem et du temple, et il signale pour les deux choses l'époque des soixante-dix semaines. Or nous tenons pour constant que ce châtiment arriva peu après l'accomplissement des soixante et dix semaines, qui font justement les quatre cent quatre-vingt-dix années. Ce fut alors en effet qu'arriva l'armée romaine, et qu'elle détruisit et rasa la cité et le temple. Il s'ensuit donc que ces soixante et dix semaines comprennent le nombre d'années où ce châtiment arriva. De sorte que le temps du châtiment nous fait connaître le temps que le Prophète assigna à ces semaines. Il est aussi évident que le Christ souffrit dans le même temps, puisque le Prophète assigne la même époque aux deux événements. Assurés de l'un, nous le sommes aussi de l'autre, surtout si nous considérons que le châtiment ne pouvait précéder le péché. Le péché vint d'abord : ce fut la mort du Christ, si clairement annoncée par le Prophète, qui l'appelle le Saint des saints. Et le châtiment arriva quarante ans après, parce que ce temps était nécessaire à la fondation de la nouvelle Eglise qui devait s'établir dans Jérusalem, et dont les fidèles furent avertis de la part de Dieu de se choisir une autre demeure pour n'être pas victimes du terrible fléau que Dieu voulait envoyer à la cité où le crime s'était accompli.

Et pour que la mauvaise foi de ces perfides interprètes éclate d'une manière plus évidente, il est important de savoir que les autres prophètes s'occupent surtout des œuvres du Christ et des signes de sa vie et de sa mort qui devaient servir à nous le faire reconnaître. Mais Daniel, non content de cela, traita plus particulièrement du temps de sa venue, pour que cette preuve, jointe aux autres, répandît une plus grande lumière sur la connaissance d'une vérité si importante. Et pour cela, il divise ces semaines en plusieurs parties pour préciser les époques relatives à l'accomplissement d'autres événements qu'il prophétise aussi, comme la réédification de la cité de Jérusalem et de ses murailles. Or, je dis maintenant que, si par ces semaines on ne veut pas entendre des années, mais autre chose, n'ayant d'autre fondement dans l'Ecriture que l'invention et l'imagination humaine, la prophétie demeure sans effet, comme l'intention de l'Esprit-Saint, et nous devient inutile, puisque nous ne pouvons rien connaître de certain dans une matière qui exige la plus grande certitude, et d'où dépend notre salut. Quoi donc de plus hors de propos, de plus indigne du Prophète, que d'avoir parlé de ce temps avec autant de détails, de l'avoir divisé en tant de parties pour déclarer ce qui devait arriver à chaque époque, et d'avoir signalé le commencement et la fin de la durée de ces semaines, pour ne pas dire le nombre d'années qu'elles devaient comprendre, et nous laisser dans l'obscurité, sans aucune lumière, aucune connaissance sur ce qu'il voulait enseigner, livrés à nous-mêmes et obligés de deviner et d'imaginer les uns un temps, les autres un autre? Quoi de plus dépourvu de toute raison, de plus profondément vague et ténébreux? Telles sont les difficultés, et d'autres encore, où doivent tomber ceux qui fuient la lumière que leurs yeux chassieux et malades ne peuvent supporter. Ce qui a fait dire d'eux au Prophète qu'ils n'auront pas d'yeux et qu'ils marcheront au milieu du jour comme des aveugles. *Isa.* LIX, 9, 10. C'est le plus terrible châtiment dont Dieu les menace dans le sixième chapitre d'Isaïe, et que nous voyons s'accomplir à la lettre pour ceux qui, au milieu de la si vive clarté de cette prophétie et de toutes les autres que nous

avons rapportées persistent dans l'aveuglement de leur infidélité.

XI.

Onzième signe : le châtiment de la mort du Sauveur.

A tous ces signes, ajoutons le dernier, qui fut le châtiment et le fléau envoyés pour punir le crime de la mort du Sauveur. Nous voulons dire la ruine de Jérusalem, prophétisée si clairement par Daniel. Et certes, c'est une chose qui me fait admirer la grandeur de cet esprit prophétique qui annonce les événements tant d'années avant leur accomplissement, avec la certitude que nous voyons dans cette prophétie. Qu'y a-t-il en effet de plus admirable que de voir un homme de chair et de sang comme nous dire : « D'ici à quatre-vingt-dix ans sera détruite et rasée une des plus importantes cités du monde, qui s'appelait Jérusalem, et avec elle le plus fameux et le plus saint des temples, de telle sorte que jamais ni le temple ni la cité ne seront réédifiés? » Qui ne glorifie la puissance de ce Dieu capable de donner une telle lumière et une telle vue à de faibles hommes comme chacun de nous? Or, nous avons vu la prédiction s'accomplir par les empereurs Titus et Vespasien, qui détruisirent Jérusalem ; et nous voyons encore que ni cette cité, ni ce temple, ni cette république n'ont jamais été rétablis ; et cette destruction durera jusqu'à la fin, — comme l'a prédit Daniel. — Et puisque nous voyons cela si manifestement accompli, il s'ensuit que non-seulement le Sauveur est venu, mais qu'il a souffert. Nous divisons, dans notre Introduction du Symbole, l'histoire de ce châtiment exemplaire en trois parties. La première traite des calamités que souffrit le peuple de Pilate au siége de Jérusalem, surtout pendant la conquête de la province de Galilée et de plusieurs autres villes voisines, où le nombre des morts et des captifs fut si considérable, sans compter qu'elles furent toutes pillées et saccagées, rasées en partie et jetées à terre. Dans la seconde partie, nous rapportons les immenses travaux et les calamités qui accompagnèrent le siége de Jérusalem, pendant lequel éclatèrent tant de malheurs et le carnage fut si horrible que, ni depuis la création

du monde jusqu'au déluge, ni depuis le déluge jusqu'à nous, il n'y eut une boucherie d'hommes, je ne dis pas qui égalât celle-là, mais qui en atteignît la moitié. Selon Josèphe, onze cent mille hommes moururent de faim ou par le fer. Josèphe, *de Bello Judaico*, VII, 17. Et si nous parlons des captifs, quand en vit-on un si grand nombre et de si cruels traitements? On les amenait pour être jetés aux bêtes féroces et déchirés, et pour qu'en combattant les uns contre les autres, dans les fêtes des Romains, ils s'entre-tuassent. Quand, depuis que le monde est monde, fit-on servir les malheureux captifs à de tels passe-temps? Quand vit-on une telle famine que celle de ce siége, où les hommes mangeaient les ceintures de cuir, les rênes des chevaux, les cuirs des souliers, la paille et la bouse des bœufs? Quand vit-on jamais pareille cruauté que d'ouvrir le ventre de ceux qui se réfugiaient dans le camp des Romains, pour y chercher l'or que ces infortunés avaient caché dans leurs entrailles afin de servir à leur subsistance? Quand est-ce que les Romains, vainqueurs, rasaient les cités et les provinces qu'ils prétendaient rendre tributaires, et dont ils voulaient s'approprier les revenus? Quel profit, en effet, pouvaient-ils retirer de villes détruites et sans gouverneur? C'est pourquoi Pompée qui, peu auparavant, avait fait la conquête de la Judée, content de sa victoire et de la soumission du pays, le laissa sain et sauf comme il était auparavant. D'où il résulte qu'aucune des calamités qui se sont succédé dans le monde, ni toutes celles qu'on chercherait à réunir, ne pourraient être comparées à celles-là! Ce châtiment étant donc le plus terrible, le plus épouvantable de tous les châtiments qu'il y ait eu depuis la création du monde, qui doutera qu'il fût la sanction du plus grand de tous les crimes, la mort du Sauveur, surtout si l'on considère qu'il l'avait lui-même annoncé, non sans beaucoup de larmes, comme nous l'avons déclaré plus haut?

Nous avons placé dans la troisième partie de ce châtiment les malheurs qui suivirent la conquête de Jérusalem, et le bannissement général qui a frappé la partie de cette nation qui persévère dans son erreur. Nous y trouverons aussi des preuves très-évidentes de leur aveuglement, car ils ne pourraient satisfaire aux

demandes et aux considérations que nous leur adresserons sur cette matière, à moins qu'ils ne prétendent nous dire comment Dieu, qui dans les temps antiques leur accordait tant de faveurs, les a maintenant abandonnés; comment il venait à leur secours, alors toutes les fois qu'ils redevenaient fidèles, et les délivrait, lorsqu'il demeure sourd aujourd'hui à leurs continuelles prières; comment si, comme le dit le Prophète, Dieu est auprès de ceux qui l'appellent véritablement, et doit toujours faire la volonté de ceux qui le craignent, *Ps.* CXLIV, 18, 19; comment il ne fait point leurs volontés et n'entend ni leurs cris ni leurs prières; si, d'après le même Prophète, Dieu rend justice à ceux qui souffrent des offenses et des injures, *Ps.* CXLV, 7, comment il ne la rend pas à cette nation si cruellement éprouvée; si, comme l'affirme cette sainte Judith, Dieu a promis sa miséricorde à la maison d'Israël, *Judith.* XIII, 18; comment il a pu oublier si longtemps les promesses de cette miséricorde; s'il leur a donné sa parole de les délivrer des embûches et des persécutions de leurs ennemis, lorsqu'ils auraient recours à lui, *Deut.* XXX, 2, 3; comment il ne les délivre pas maintenant qu'ils se sont convertis et tournés vers lui. Que deviennent ces vues providentielles et ces grâces dont Dieu dispose en faveur de ses fidèles serviteurs? Que deviennent cette miséricorde et ces bienfaits promis aux jours de la tribulation? Comment n'accourt-il pas à ceux qui supportent tant de misères, d'affronts, d'exils pour garder sa loi et lui demeurer fidèles? Quel est cet oubli, cet abandon? Comment se fait-il qu'il dort, ce Seigneur duquel il est dit qu'il ne sommeillera ni ne dormira, car il est la garde d'Israël? *Ps.* CXX, 4. Comment a-t-il fermé les yeux pour ne pas voir tant de calamités, bouché ses oreilles pour ne pas entendre tant de clameurs, et étouffé ses entrailles pour ne pas s'apitoyer sur tant d'afflictions?

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est l'accord de tant de nations, si différentes par leurs lois, leur religion, leur culte, leur esprit, les intérêts qui le mettent aux prises; cet accord unanime pour mépriser et maltraiter cette pauvre nation. De telle sorte qu'après avoir été le plus brillant peuple du monde, lorsque la religion y florissait comme au temps de David, de Salomon, de

Josaphat et d'autres saints rois, elle se trouve la plus humiliée parmi les Maures, les Turcs, les Gentils et tous les autres. Qui ne voit là un arrêt et un châtiment terribles de Dieu? Quel autre que lui aurait permis ce notable changement dans un peuple autrefois si aimé, si favorisé, si aidé dans tous ses travaux, si privilégié, le seul choisi parmi toutes les nations du monde, et maintenant si oublié?

Que l'on considère aussi cette malédiction qu'ils jetèrent eux-mêmes sur eux quand, Pilate lavant ses mains et protestant qu'il était innocent du sang du Christ, ils répondirent : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » *Matth.* XXVII, 25; et l'on verra que depuis qu'ils ont prononcé cette sentence contre eux-mêmes jusqu'à aujourd'hui, en prenant pour point de départ les vexations de ce même Pilate, ils souffrirent toujours peines sur peines, exils sur exils, rançonnements sur rançonnements, misères sur misères. En quoi Dieu paraît avoir confirmé leur propre sentence, et l'on peut croire que ce ne fut pas seulement le résultat de la malédiction, mais encore de la prophétie que nous voyons s'accomplir aujourd'hui de nos propres yeux.

XII.

De la durée de cet exil et de cette captivité.

Au-dessus de toutes ces considérations, jetons les yeux sur la durée de cet exil et de cette captivité générale. Or, il est constant pour nous que la captivité de Babylone ne dura pas plus que soixante-dix ans, et que la principale cause en fut le péché d'idolâtrie et la transgression des lois de Dieu joints à l'oppression des pauvres et des malheureux, comme il résulte de tous les écrits des prophètes, *Jerem.* XXII, 9, 16, 17; *Deut.* XXIX, 26, 27; *Isa.* I, 17; *Bar.* I, 22, II, 12; *Ezech.* IV, 17, V, 6; *Ose.* IV, 6; *Amos.* III, 10. Mais maintenant qu'ils n'adorent plus les idoles, qu'ils n'oppriment plus ni ne vexent personne, qu'au contraire ils sont les opprimés et les vexés, comment, dégagés des péchés si graves, qui furent la principale cause de leur punition, et fidèles comme ils sont à adorer leur Dieu, à observer si intégralement les jours de sabbat, ses jeûnes et ses cérémonies, comment

ne les délivre-t-il pas de cet exil et de cette captivité qui dépassent quinze cents ans, tandis que l'autre ne dura que soixante-dix ans pour de bien plus grands péchés? Si, comme il doit l'être, Dieu est ce juge impartial qui doit proportionner le châtiment à la faute, comment a-t-il puni les plus graves errements, au nombre desquels l'idolâtrie, d'un châtiment de soixante-dix années, et punit-il de moindres fautes, où ne figure pas l'idolâtrie, de plus de quinze cents ans de captivité, maintenant qu'ils n'adorent plus Baal, ni Moloch, qu'ils ne leur offrent plus de sacrifices, qu'ils n'immolent plus leurs enfants, ne les passent plus par le feu, comme ils avaient coutume de faire? *Judic.* II, 11, 13; III, 7; VIII, 33; X, 10; III *Reg.* XVI, 31, 32. Lorsque jadis ils élevaient la voix vers Dieu dans leur affliction, quand ne furent-ils pas secourus? *Judic.* II, 1; *Ps.* CVI, 1. Et maintenant ils crient plusieurs fois le jour dans leurs assemblées publiques, et pendant ces milliers d'années ils n'ont jamais été entendus. Si l'on objecte qu'ils souffrent en partie pour les anciens péchés de leurs pères, en partie pour ceux qu'ils commettent maintenant, nous répondrons que ces péchés ne peuvent surpasser ceux pour lesquels Dieu détruisit et rasa Jérusalem et son saint temple par Nabuchodonosor, IV *Reg.* XXV, 1; et cette vengeance satisfaite, il ordonna au prophète Jérémie de dire aux rares habitants qui étaient demeurés à Jérusalem : « Si vous restez tranquilles sur cette terre, je vous soutiendrai et ne vous détruirai pas; je vous ferai prendre racine et ne vous arracherai point, parce que je suis apaisé par le châtiment que je vous ai infligé. N'ayez aucune crainte du roi de Babylone, car je serai avec vous pour vous sauver et vous délivrer de ses mains. » *Jerem.* XLII, 10, 11. Nous comprenons par ces paroles comment Dieu est apaisé après avoir châtié, et que c'est une grande absurdité de dire que ce qu'il a puni il y a deux mille ans, il le punit de nouveau. Ce sont les inventions que cherchent, pour fuir la vérité, ceux qui sont obstinés dans leur aveuglement.

C'est contre ceux-là mêmes que sont dirigées les paroles que Dieu dit par la bouche de son prophète Jérémie : « En ces jours, on ne dira plus : Les pères ont mangé des raisins aigres et les

enfants souffrent de l'agacement des dents, parce que chacun mourra pour le péché qu'il aura commis. Quiconque aura mangé des raisins aigres, celui-là souffrira de l'agacement. » *Jerem*. XXXI, 29, 30. Le prophète Ezéchiel déclare cette sentence en ces termes : « L'âme qui péchera, mourra, et le fils ne paiera pas pour la faute de son père, ni le père pour celle de son fils. La justice du juste sera sur sa tête, et la malice du mal pèsera sur lui. » *Ezech*. XVIII, 20. Telle est la loi souverainement juste de ce Juge suprême et très-impartial. Est-il rien, en effet, de plus incroyable que de penser que Dieu punit au bout de deux mille ans, dans les enfants innocents, la faute depuis si longtemps punie dans les pères qui la commirent? Jusqu'où va le degré de l'obstination et de l'aveuglement chez ceux que le prince des ténèbres entoure de son obscurité au point de leur suggérer des choses si indignes de la bonté et de la justice de Dieu.

XIII.

De l'état de ceux qui persévèrent encore dans leur incrédulité.

A toutes les prophéties que nous avons rapportées, nous en joindrons une autre qui explique avec tant de clarté l'état de cette partie de la nation qui est demeurée dans son aveuglement, que sans le secours de celles que nous avons citées, elle suffit à convaincre et décider tous les esprits du monde. A cet effet, il convient d'observer que Dieu, voulant représenter l'état dans lequel devait rester son peuple s'il ne recevait pas le Sauveur, état d'indifférence envers Dieu et aussi envers les idoles, ordonna au prophète Osée de placer son affection dans une femme bien-aimée, mais adultère, « pour montrer, par ce genre d'union, aux enfants d'Israël l'amour que je ressens pour eux, et malgré lequel, comme cette femme adultère, ils tournent leurs regards vers des dieux étrangers. » *Ose*. III, 1. « Moi, dit le Prophète, je fis ce que le Seigneur m'avait commandé, et je constituai en dot à cette femme quinze deniers d'argent et quelques mesures d'orge, et je lui dis : Tu m'attendras plusieurs jours ; tu ne forniqueras pas, et tu seras privée de ton mari ; et moi aussi je t'attendrai. » Telle

est la figure de ce que Dieu voulait représenter. Et bientôt après, le Prophète ajoute ce que ce mariage signifiait, en disant : que plusieurs jours s'écouleront pendant lesquels les fils d'Israël seront sans roi, et sans prince, et sans sacrifices, et sans autels, et sans habits sacerdotaux, et sans idoles. Et après cela, ils se convertiront et chercheront leur Seigneur Dieu, et David, leur roi, et ils révèreront le nom et la bonté du Seigneur ; et ce sera la fin des jours. Telles sont jusque-là les paroles de Dieu par son Prophète, et elles inspireront de l'admiration à quiconque considérera la manière dont ce Prophète dépeignit, deux mille ans auparavant, l'état dans lequel nous voyons aujourd'hui la partie de ce peuple qui demeure aveuglée, c'est-à-dire avec des paroles si claires, qu'on croirait la voir de ses propres yeux. Qui ne voit en effet passer fidèlement le tableau depuis la destruction de Jérusalem et de ce royaume? Le reste de la nation n'a ni roi, ni prince, ni sacrifices, ni autels, ni habits sacerdotaux, ni même d'idoles. C'est pour bien marquer ce que dit le Prophète à sa femme : « Tu ne forniqueras pas, et tu ne seras pas avec ton mari. » Car pendant tout ce temps, ce peuple n'a point forniqué en adorant les idoles, comme il le faisait auparavant, et il n'est pas non plus avec son mari, qui est Dieu, dont il a perdu l'amour et la grâce. Et il les a perdus, parce qu'il n'a pas voulu recevoir son roi David, qui est notre Sauveur, qu'il nous recommanda de recevoir comme notre maître, sous peine d'être châtiés et rejetés. *Deut.* XVIII.

Je conclus donc ce discours en disant que si l'accomplissement d'une prophétie si claire et si antique ne convainc pas toutes les intelligences, sans en excepter les Gentils, et ne suffit pas pour ouvrir les yeux à ceux qui les ont tenus fermés jusqu'à ce jour, je ne sais ce qui pourra y parvenir, et je ne trouve rien à ajouter, sinon que le pouvoir du prince des ténèbres est grand, grande la malice de la volonté dépravée, grande la calamité de cet aveuglement. Ce qu'il y a au moins de certain, c'est qu'à l'heure du jugement, cette incrédulité ne trouvera pas d'excuse auprès d'un juge si rigide, parce qu'il ne peut exister d'excuse sans une légitime cause d'ignorance.

CHAPITRE II.

Conclusion de tout ce qui a été dit.

Concluons maintenant cette matière en en recueillant la connaissance de la vérité, qui est la racine et le fondement de notre salut. Et pour cela, il convient que tous ceux qui ont besoin de la lumière de cet enseignement considèrent l'importance de l'affaire de leur salut, qui a pour but la gloire éternelle ou l'enfer éternel, et en comparaison duquel tout ce qui existe sous le ciel ne pèse pas une paille. Je dis, en second lieu, que celui qui s'efforce d'arriver au port tant désiré de la vérité, doit écarter de son âme tous les ennemis et tous les obstacles : les haines, les colères, les envies, les affections et toutes les autres passions qui, comme d'épaisses ténèbres, obscurcissent la lumière de l'entendement; car nous pouvons tous voir combien la raison et la passion sont opposées et ennemies entre elles, et reconnaître qu'elles ne tombent jamais d'accord sur un sujet. En effet, de même que celui qui place des lunettes vertes ou jaunes devant ses yeux, voit tout de la même couleur, ainsi la passion fait voir les choses telles qu'elle les représente. Celui qui aime la vérité doit se montrer docile, prêter l'oreille à toute bonne raison et à tout bon conseil, n'être pas obstiné, et fermer ses oreilles à l'instar du serpent lorsqu'on veut l'enchanter. Il doit aussi chasser loin de lui tout orgueil, toute présomption; car il est écrit, comme le dit Salomon, que là où est l'humilité, là se trouve la sagesse. *Prov.* XI, 2. Et qu'il se souvienne que pour celui qui désire cette lumière, c'est une très-vaine raison de dire : « Mon père et mon aïeul furent Maures ou Juifs, tel je veux être. » En effet, si c'était là le fondement de la vérité, toutes les sectes et les hérésies qui sont dans le monde se trouveraient vraies, et chacun de ceux qui les suivent pourrait tenir le même langage. Ce qui est impossible, car ces sectes sont en contradiction les unes avec les autres, et deux choses contraires ne peuvent pas être vraies. Celui qui aime la vérité doit aussi se défendre de cette sentence si perverse de l'Alcoran des Maures, dans laquelle il leur est prescrit de ne

pas défendre leur loi par la raison, mais par les armes ; ce qui rend l'homme semblable à la bête féroce, qui n'agit que par la force, et le dépouille du plus riche présent que Dieu lui ait fait : la lumière de la raison, qui n'est autre chose qu'un rayon de la divine lumière qui s'égara dans nos âmes pour conduire et ordonner notre vie. *Ps.* IV, 7.

Et puisque tout le sujet que nous traitons se résume à reconnaître notre Sauveur pour le véritable Messie promis dans la loi, jetons les yeux sur les œuvres signalées que, selon le témoignage des prophètes, ce Seigneur devait accomplir dans le monde en y venant, et nous l'y reconnaîtrons. Car ces œuvres étaient réservées de telle sorte à son arrivée et à sa personne, qu'aucun ne pouvait y prétendre. Or nous en voyons clairement l'accomplissement. En effet, et tout d'abord, ses disciples et sa doctrine chassèrent ce fléau général de l'idolâtrie qui, à l'exception du coin de la Judée, régnait sur tout le monde connu. Nous voyons que par elle les adorateurs des faux dieux arrivèrent à la connaissance du vrai Dieu, qui était le Dieu d'Israël. Nous voyons que les disciples du Sauveur sortirent de Jérusalem, *Isa.* II, 3 ; qu'ils se chargèrent de cette glorieuse entreprise, et qu'après de nombreuses batailles et beaucoup de sang vaillamment répandu, ils finirent par triompher. Nous voyons se lever du milieu de cette masse abominable et corrompue de la gentilité, plongée dans le sein de tous les vices, un nombre infini de saints, de pieux pontifes, de confesseurs, de vertueux moines, de congrégations de chastes vierges, et, bien plus, d'innombrables martyrs qui moururent pour cette foi qu'ils avaient combattue, et pour lesquels s'accomplirent ces prophéties d'Isaïe, où il est dit que les dragons et les bêtes féroces loueraient Dieu, et que les lieux incultes et les terres stériles se changeraient en jardins fleuris et les plaines arides en ruisseaux et en fontaines, et que dans les cavernes habitées naguère par les dragons naîtraient des cannaies et des joncs, et qu'il y aurait là des chemins conduisant à la vertu. *Isa.* XI, 6 ; LXV, 25. Nous voyons, de plus, comment l'empire romain, maître du monde, se soumit au Christ sous l'empereur Constantin et tous ses successeurs. Nous voyons, ce que personne ne peut

nier, nous voyons, conformément à la prophétie de Daniel, qu'à peine se furent écoulés les quatre cent quatre-vingt-dix ans depuis que le roi Cyrus avait ordonné de rebâtir le temple de Jérusalem, années comprises dans les soixante et dix semaines de ce prophète, cette cité fut brûlée avec son temple, rasée, détruite sans qu'il en restât pierre sur pierre ni qu'on pût la rebâtir. *Dan.* IX, 27. Nous voyons que ceux qui ne voulurent pas recevoir le Sauveur s'en vont aujourd'hui errant dans toutes les nations du monde, tourmentés et maltraités comme nous le savons tous. Qui donc a pu annoncer ces choses tant de milliers d'années auparavant, sinon Dieu? Et qui, sinon Dieu, pourrait accomplir de si prodigieuses choses? Qui pourrait chasser l'idolâtrie du monde entier, sinon Dieu? qui, sinon lui, ramener tant de nations à la connaissance d'un seul Dieu? qui rendre semblables aux anges les hommes qui ressemblaient aux démons, c'est-à-dire les Gentils? qui amener l'empire romain à abandonner ses anciens dieux, adorés de tout temps par tous les princes du monde, et à adorer comme le vrai Dieu un homme crucifié entre deux larrons? Qui a pu détruire et désorganiser entièrement cette république de Judée plus ancienne que celle de Rome, sinon Dieu? Aug., lib. XVIII *de Civ.*, XXII, 5; Joseph. Judæus, *cont. Ap.* Qui donc douterait que celui-là est Dieu qui annonça toutes ces choses, les exécuta et se révéla par une telle puissance?

En outre, si ce Seigneur devait venir au monde avant que ce temple fût détruit, comme il est dit, *Agg.* II, et avant que le sceptre de la tribu de Juda tombât, *Gen.* XLIX, 10, et si nous voyons ce temple détruit depuis tant de mille ans et ce sceptre tombé, qui de nous peut douter que Celui qui devait venir à cet effet ne soit venu?

Et maintenant, par le respect dû à l'unique Dieu, amoureux du salut des âmes, lumière des cœurs humbles, et par ce que nous devons à l'affaire de notre salut, je prie tous ceux qui ont besoin des clartés de cet enseignement de chasser loin d'eux toutes les ténèbres de la colère, de la haine, de la passion, toute obstination et endurcissement de cœur, et de demander au Père des lumières d'enlever le voile de leur aveuglement, d'éclairer leur entende-

ment, de leur permettre de sentir la force des raisons et des prophéties que nous venons de rapporter, afin qu'ils reconnaissent à ces prophéties et aux œuvres que la doctrine du Sauveur a opérées dans le monde qu'il est le véritable Messie. Or, si une seule d'elles suffit à établir la preuve de cette vérité, avec combien plus de raison toutes ne l'établiraient-elles pas? Et si ces faits si répandus et si incontestés étaient réservés à lui seul, ne s'ensuit-il pas que personne ne put les accomplir excepté lui. Or, puisque nous les voyons si clairement accomplis, recevons-le, adorons-le, confessons-le, pour que nous puissions participer avec lui aux grands biens qu'il a apportés au monde. Et si ce court enseignement ne suffisait pas pour convaincre les endurcis et les obstinés, il y en aura beaucoup de dociles, d'humbles, de traitables à qui il sera utile, car, comme dit saint Pierre, Dieu ne tient pas compte des personnes ni des origines; il est le Père et le Créateur de tous, et il nous dit qu'il crie à la porte de nos cœurs pour que nous l'y recevions. *Act.* x, 34, 35; *Deut.* x, 17; II *Par.* xix, 7; *Job.* xxxiv, 19; *Sap.* vi, 8; *Eccli.* xxxv, 15; *Rom.* ii, 11; I *Petr.* i, 17.

CHAPITRE III.

Des erreurs et des fables du Talmud.

Après ces illustres témoignages des saintes Ecritures, qui servent à prouver si clairement la venue de notre Sauveur et l'aveuglement de ceux qui ne l'admettent pas, il se présente un autre argument très-puissant pour vaincre cette obstination. Nous voulons parler des erreurs et des fables du Talmud.

Le pape Benoît XIII (*alias Pétrus a Luna anti-papa*), ordonna à un de ses médecins, profond légiste, qui s'était converti à notre foi, de purifier ledit livre de ces fables et de ces contes; ce que le médecin accomplit fidèlement, comme l'attestent le livre, le chapitre, les premiers mots du chapitre dans sa propre langue hébraïque, pour que personne ne pût douter de ce qu'il avançait. Don Gaspar, de pieuse mémoire, archevêque de Goa, dans l'Inde orientale, fit imprimer ce livre si plein d'erreurs. Nous repro-

duisons une partie de ces fables et de ces mensonges dans notre Introduction du Symbole, à la quatrième partie, au chapitre vingt-deuxième. C'est là que le lecteur prudent trouvera les étranges contradictions et les folies qui distinguent cette secte, et il ne pourra assez s'étonner que des intelligences s'ouvrent à tant de monstruosités.

Ces mêmes folies sont aussi rapportées par Sixte de Sienne dans la *Bibliothèque sacrée,* au livre II, page 199; et celui-ci y en ajouta d'autres non moins étonnantes. Et, bien qu'il paraisse incroyable de prime abord que de telles choses soient écrites et imposées à la crédulité sous peine de mort, cependant lorsqu'on considère à quel point d'aveuglement en arrive une âme privée de Dieu, on n'est plus étonné de ce que peuvent entreprendre l'erreur et la malice des hommes; sinon, que l'on considère les miracles dont Pharaon fut témoin en Egypte, *Exod.* VII, 13; que l'on regarde les prêtres et les pharisiens qui condamnèrent le Sauveur, et qui furent témoins de la résurrection de Lazare, de celle du Seigneur, et n'en persévérèrent pas moins dans leur aveuglement et leur malice. *Joan.* IX, 16; *Idem,* XI, 47, 53; *Matth.* XXVIII, 13.

On ne peut pas dire non plus que ces choses ne se trouvent pas dans ce livre, car nous savons que toutes les synagogues d'Italie en sont pleines. Si bien, comme dit l'auteur en question, que dans la seule ville de Crémone, on en brûla douze mille exemplaires par ordre du sacré sénat de l'inquisition romaine. Et malgré tout, on trouve, en les payant bien, des imprimeurs pour le réimprimer secrètement.

Quelle ne serait pas la force de cet argument pour détromper ceux qui désirent l'être et arriver à la connaissance de cette si importante vérité? Il faut, en effet, pour qu'un esprit soit convaincu par le témoignage des saintes Ecritures, qu'il soit aidé de la foi, qui est au-dessus de toute raison. Mais pour juger des contradictions du Talmud, il suffit des lumières naturelles de la raison, que tout homme possède, si infidèle et si barbare qu'il soit.

Malgré tout, je ne me risquerai pas à rapporter ici ces faussetés. D'abord, parce que beaucoup d'entre elles sont de nature à

fournir de grands motifs de risée à quiconque les lirait, et je n'ai point la prétention de faire rire dans ce livre, mais bien d'exciter les larmes et d'édifier les âmes; ensuite, parce qu'il en est aussi beaucoup de très-honteuses et très-malhonnêtes, et dont je n'ai point intention d'offenser les oreilles chastes et pures, en supposant que ces choses soient seules capables de faire comprendre clairement l'aveuglement et l'erreur de ceux qui admettent de telles croyances. Car de même qu'on se proposa surtout de triompher de l'idolâtrie des Gentils en déclarant la vanité de leurs dieux, de leurs unions, de leurs adultères, de leurs incestes, de leurs jalousies, de leurs passions, de leurs dissensions, choses si contraires à la nature humaine, de même ces fables et ces mensonges si hideux serviraient en grande partie à prouver la fausseté de cette fourberie.

Je prie néanmoins quiconque voudrait être détrompé et confirmé dans la vérité de la foi de lire le livre de Sixte de Sienne dans les passages indiqués, et l'on y trouvera rapportés point par point les livres et les chapitres où chacune de ces erreurs est consignée. D'où il suit que les fidèles qui descendent originellement de cette nation ne pourront s'empêcher de rendre des actions de grâces infinies à notre Seigneur, pour les avoir délivrés d'erreurs et de mensonges si monstrueux. C'est pourquoi saint Augustin, en se rappelant les erreurs et les hérésies dans lesquelles il avait vécu, et dont la miséricorde de Dieu l'avait délivré, lui rend grâces par ces paroles du Psalmiste : « Vous avez brisé mes liens, Seigneur; je vous offrirai un sacrifice de louange, et j'invoquerai votre saint nom. » *Ps.* cxv, 16, 17. C'est ainsi que rendront grâces ceux qui se voient délivrés, par la même miséricorde, de tant de ténèbres et d'erreurs, où ils auraient pu persévérer comme tant d'autres. Lorsque les fils d'Israël, après avoir traversé la mer Rouge, virent les Egyptiens submergés, ils commencèrent à chanter des louanges à notre Seigneur, qui les avait délivrés de si cruels ennemis. *Exod.* xiv, 31 ; xv, 1. De sorte que ceux qui avaient été, de leur vivant, un si grand sujet de terreur pour eux, une fois morts, ne leur inspirèrent pas une moins grande joie ni une moins grande reconnaisance. C'est ainsi que chan-

teront des louanges au Seigneur ceux qui, grâce à la lumière de la foi, verront leurs cœurs dégagés de telles monstruosités, de telles erreurs, de tels fléaux que ceux renfermés dans le livre dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV.

Réponses à certaines objections sur ce qui a été dit.

Après avoir établi comment tous les signes que les prophètes nous ont donnés pour reconnaître le Messie se rencontrent dans la personne de notre Sauveur, il nous restait, pour conclure cette matière, à répondre aux points principaux auxquels se heurta la partie du peuple qui ne voulait pas le recevoir. C'est ce que nous avons fait dans l'Introduction du Symbole, en onze dialogues, où nous nous sommes proposé d'instruire un catéchumène nouvellement converti à notre foi, en lui expliquant simplement les principaux articles de cette foi, et nous y renvoyons celui qui désirerait les connaître. Mais dans ce sommaire, nous donnerons une réponse générale à tous ces points, en déclarant de quelle manière notre Seigneur Dieu a commandé, au chapitre dix-huitième du Deutéronome, d'obéir et d'accorder une foi entière à tout ce que nous enseignerait le Messie lorsqu'il viendrait, sous peine de trouver en lui un vengeur de sa vérité méconnue. C'est ce qu'il dit à Moïse par ces paroles : « Je ferai surgir un Prophète du milieu de tes frères, semblable à toi ; je placerai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui aurai ordonné de dire ; et je me vengerai de quiconque n'aura pas voulu entendre les paroles qu'il aura prononcées en mon nom. » *Deut.* XVIII, 18, 19. Tous reconnaissent le Messie dans ce Prophète si bien signalé dont parle ici notre Seigneur. C'est à lui que Dieu nous commande d'obéir et d'ajouter foi pour tout ce qu'il nous enseignera. Et c'est lui qui nous a enseigné tous les articles et les mystères de la foi que nous professons et que nous devons croire, puisque Dieu nous le prescrit ; car dans ce qu'il prescrit il n'y a lieu ni au doute ni à la dispute. Cela doit suffire, pour le

moment, à l'humble et vrai chrétien qui se conduit par la foi et la parole de Dieu.

I.

Réponse à ceux qui s'offensent de la pauvreté et de l'humilité du Sauveur.

Avec tout cela, j'ai jugé devoir répondre à quelques points importants qui font obstacle à ceux qui n'ont pas reçu ce Seigneur. et parmi lesquels points il en est un qui consiste à s'offenser de la pauvreté et de l'humilité où il vécut. Ils espéraient en effet un Roi-Messie temporel, plus riche que Salomon, plus grand guerrier qu'Alexandre le Grand et que Jules-César. A cela il suffit de répondre avec la prophétie de Zacharie, qui nous apprend clairement que ce Seigneur devait être pauvre, et en cette qualité faire son entrée à Jérusalem non sur char triomphal ni à cheval, mais sur une modeste ânesse avec son ânon. *Zach.* IX, 9. Isaïe prophétisa la même chose dans le chapitre cinquante-troisième, qui traite en entier de la passion sacrée, là où il dit qu'il vit le Seigneur défiguré et pareil à un lépreux ; et qu'il désira le voir le plus méprisé des hommes, l'homme des douleurs, plein de tristesse et succombant sous le faix, et qu'à cause de cela il ne fut pas reconnu et jugé pour ce qu'il était, comme cela arrive de la part de ceux qui persévèrent encore dans leur incrédulité.

Cela seul suffirait à détromper ceux qui attendent autre chose encore. Mais nous exposons l'opportunité et la raison de cette humilité et de cette pauvreté dans la partie précédente, au chapitre quinzième, paragraphe unique, où nous renvoyons le lecteur prudent, désireux de connaître la vérité.

J'ajouterai ici à ce qui a été dit, que les vrais biens ne consistent pas dans les richesses, puisqu'elles ne rendent pas leurs maîtres meilleurs, et qu'elles sont choses indifférentes pour le bien et le mal. Mais de ce que notre nature, généralement parlant, est plus inclinée au mal qu'au bien, par suite de la corruption du péché originel, il résulte que les hommes s'en servent plutôt pour le mal que pour le bien, surtout lorsqu'elles tombent entre les mains d'hommes vains ou qui ont de mauvais penchants ; c'est comme si l'on donnait des armes à un furieux ou de

l'argent à un joueur. C'est pourquoi nous voyons les hommes tels, ordinairement altiers et présomptueux, méprisant les autres, réjouis, confiants en eux-mêmes et oublieux de Dieu; car ils n'ont pas des besoins qui les obligent à se souvenir de lui, comme les malheureux en ont. Enfin, les obstacles auxquels nous exposent les richesses, sont si grands et si nombreux, que le Sauveur en arrive à dire qu'il était plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. *Marc.* x, 25. Je vois bien l'exagération de cette parole; mais le divin Maître a voulu nous faire comprendre par là l'étendue de ce péril. Et cela est confirmé par les paroles de l'Ecclésiastique : « Bienheureux le riche qui a été trouvé sans péché, qui ne s'est pas fait l'esclave de l'or, et n'a pas placé sa confiance dans l'argent et les trésors. Quel est-il pour que nous puissions le louer? parce qu'il a accompli des merveilles en sa vie. » *Eccli.* xxxi, 8, 9. Par ces paroles il nous est donné de comprendre combien il est merveilleux de trouver un riche sans péché. Et par celles-ci : « Quel est-il, pour que nous puissions le louer? » Dieu nous déclare combien il en est peu à l'abri des souillures du péché.

Pour confirmer ce que nous avons dit, il suffit de considérer combien d'illustres républiques se perdirent lorsque la prospérité et l'abondance des richesses y pénétrèrent. En effet, qu'est-ce autre chose qui détruisit la république des Lacédémoniens et celle des Romains? Si nous en doutons, demandons à Juvénal quelle fut la cause de la monstrueuse variété des vices des Romains, sinon, comme il l'exprime si énergiquement, l'oubli de cette pauvreté antique dans laquelle ils vivaient lorsqu'ils faisaient fleurir les arts de la paix et de la guerre. Juvénal, *Satyr.* VI *apud August.; Epist.* V *ad Marcellin.*, 2. Et Tite-Live ne dit pas moins clairement que la prospérité et l'affluence des richesses mirent Rome à l'extrémité de tous les maux. Et telle était cette extrémité, qu'on ne pouvait plus souffrir ces vices ni les remèdes de ces vices.

Puisqu'il en est ainsi, quelle folie d'espérer un Messie qui nous vienne combler de biens qui furent cause de tant de maux? Cela

est si loin de la vérité, que la première chose que faisaient les fidèles qui avaient cru dans Jérusalem, où la religion chrétienne florissait plus que partout ailleurs, était de se dépouiller de leurs biens, et, après les avoir vendus, d'en déposer le prix aux pieds des apôtres, pour qu'ils en disposassent comme bon leur semblerait. *Act.* II, 45 ; IV, 32 ; V, 2. Et voici ce que Philon, auteur très-célèbre parmi les Juifs, écrit sur les fidèles de la même nation qui demeuraient auprès d'Alexandrie : Que le principe de leur vie était de renoncer à tous leurs biens, afin de conserver leurs cœurs libres pour la divine contemplation, qui réjouissait plusieurs d'entre eux au point qu'ils passaient cinq ou six jours sans prendre d'autre nourriture que ce céleste aliment. *In lib. de Vita contemplativa, in princip.* Nous voyons d'après cela combien ils se seraient trompés en espérant un Messie temporel qui les enrichît, tandis que le principe de leur vie reposait dans le mépris des biens terrestres.

II.

Différence entre les biens de cette vie, et les biens que nous apporta le Sauveur.

Pour une plus grande intelligence des choses dites, nous indiquerons ces trois sortes de biens que reconnaissent les philosophes : les uns qu'ils nomment externes ou extérieurs, parce qu'ils sont hors de l'homme, comme les richesses, les commandements, les principautés, les emplois, les dignités et autres choses semblables, quoiqu'ils n'appellent biens que les choses indifférentes pour le bien ou pour le mal, comme nous l'avons déjà dit. Il y en a d'autres qui se rattachent à notre corps. Tels sont la santé, les forces, une bonne complexion, l'agilité, la beauté et autres choses semblables, qui se rencontrent dans quelques bêtes. Enfin, il en est qui regardent l'âme et appartiennent en propre à l'homme, comme la science, la prudence, la sagesse et toutes les vertus, soit théologales, soit cardinales, soit toutes celles qui viennent après. Or celles-ci sont les propres et vrais biens qui suffisent à rendre l'homme véritablement bon : si bien que celui qui serait riche et pourvu de ces biens, manquât-il de

tous les autres, fût-il plus pauvre que Job, plus malade et couvert de plaies que le misérable Lazare, *Luc.* XVI, 11, pourrait s'appeler franchement bon, tandis que celui qui serait comblé de tous les autres biens, plus riche que Salomon et que tous les rois perses, plus triomphant que tous les empereurs romains, s'il lui manquait la vertu, ne pourrait se dire meilleur que le grand turc ou le sophi.

Partant de cette vérité et de la certitude que le Messie fut tant de fois promis par tous les temps et tous les prophètes, *Ps.* XLVI, XCV, XCVI, XCVII; *Isa.* XLIX, avec tant d'enthousiasme, qu'ils donnent à la créature insensible des voix pour redire et chanter à Dieu des cantiques nouveaux pour l'étendue des biens qu'il doit nous donner par l'intermédiaire du Messie; quelle folie, quel étrange aveuglement d'espérer de lui ces biens qui ne sont dignes ni de ce nom, ni d'un tel bienfaiteur, ni de telles promesses, et qu'il donna aux empereurs gentils, idolâtres et souillés de tous les vices! O démence, ô absurdité qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang! Autres sont les biens, autres les seigneuries, autres les victoires que Dieu promet par son Messie tant chanté et tant célébré dans les saintes Ecritures, où il ne promet ni les biens de la terre, mais ceux du ciel; ni les biens du corps que nous avons en commun avec les bêtes, mais les biens de l'esprit que nous avons en commun avec les anges; ni les biens temporels qui finissent avec la vie, mais les biens éternels qui durent toujours; ni les biens faussement appelés biens, car ils ne font pas de bien à leur possesseur, mais les vrais biens, parce qu'ils rendent l'homme véritablement bon, fils de Dieu, héritier de son royaume. Et si, par lui, il promet une seigneurie, ce n'est pas celle que possèdent les Turcs et les Maures, maîtres des hommes et esclaves de leurs vices, mais la domination d'eux-mêmes et de tous leurs appétits. S'il promet des victoires, ce ne sont pas celles qu'on remporte sur les autres hommes, mais sur soi-même, c'est-à-dire les plus difficiles et les plus glorieuses qui soient. S'il promet la liberté, ce n'est pas celle qui nous affranchit des tyrans, mais de la sujétion de nos propres vices, dont le patriarche Joseph avait su se délivrer, tout captif qu'il était.

Gen. XXXIX. Enfin il ne promet ni une seigneurie, ni un royaume de la terre, mais un royaume du ciel. Ce sont des promesses dignes d'un Dieu si magnifique, d'un tel Messie, et de tant et tant d'antiques prophéties annoncées avec tant de pompe; car Dieu en donna d'autres dans lesquelles les aveugles ont foi; il les donna selon son bon plaisir et sans les avoir promis, à des hommes pervers qui étaient ses ennemis. Cette réponse suffit à la première objection.

III.

Seconde objection sur l'abrogation des sacrifices et des cérémonies de la loi; réponses qui sont faites.

Voilà un autre point qui fait obstacle aux hommes faibles, qui trouvent étrange que Dieu ait abrogé la loi qu'il avait lui-même donnée. A cela nous répondrons que le principe et l'essence de la loi, qui reposent sur la morale et comprennent les dix commandements, n'ont point cessé ni ne cesseront jamais d'exister. Il n'en est pas de même du cérémonial et des différents sacrifices d'oiseaux ou d'animaux, et de la manière de les sacrifier, dont s'occupe la plus grande partie de la loi. En effet, c'étaient là des figures qui représentaient le véritable sacrifice que le Christ devait offrir pour le salut du monde. I *Cor.* X, 6, 11; S. Greg., lib. XXVIII *Moral.*, cap. XVII. Le sacrifice étant accompli, les figures qui le représentaient et le promettaient doivent cesser; et s'obstiner, serait attester qu'il ne l'est pas encore. Dieu manifesta sa volonté en consentant à la destruction du temple de Jérusalem, où seulement pouvaient s'offrir les sacrifices. C'est ce que déclare saint Chrysostome par cet exemple : « Si un malade demandait très-instamment à un médecin la permission de boire du vin, et que celui-ci la lui accordât, à la condition de ne le boire que dans un vase qu'il lui indiquerait; si, après cela, le médecin brisait le vase, ne serait-il pas clair qu'il ne voulait pas que le malade bût du vin. » *Contra Judæos*, lib. I. De même nous disons que Dieu avait ordonné d'offrir des sacrifices, mais seulement dans le temple de Jérusalem. *Deut.* XII, 5, 11, 12, 13, 14, 18, 21, 27. Or, puisqu'il a consenti à ce que ce temple fût détruit

depuis que le véritable sacrifice du Christ lui a été offert, il s'en suit qu'il ne veut plus recevoir de sacrifices, le seul lieu où on pouvait les offrir ayant été détruit. Quoi de plus évident?

Cette vérité est confirmée ouvertement par le prophète Malachie avec des paroles si claires, qu'il n'y a plus aucun doute. Ecoutons : « Ma volonté n'est plus avec vous, et je ne recevrai plus d'offrandes de vos mains ; car de l'orient au couchant mon nom est grand parmi les nations, et une victime sans tache lui est offerte en tous lieux. » *Malach.* I, 11. Comment notre Seigneur pouvait-il manifester plus clairement qu'il ne voulait plus des sacrifices et des offrandes de la loi antique, qu'en disant que ces sacrifices ne lui étaient plus agréables, ni même ceux qui les lui offraient?

Nous savons aussi que le Christ, notre Seigneur, outre qu'il est notre roi, est aussi notre prêtre, non pas selon l'ordre d'Aaron, mais de Melchisédech, ainsi que le Père éternel le déclare en parlant à son Fils par ces mots si remarquables : « Le Seigneur l'a juré, et il ne se repentira pas de son serment : Tu seras le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps.* CIX, 4. Le nouveau sacerdoce étant établi de cette manière, l'ancien se trouve abrogé, et avec lui la loi entière qui traitait dans sa plus grande partie des prêtres d'Aaron et de leurs sacrifices. Et le même Seigneur, comprenant combien il serait difficile de faire croire que la loi et le sacerdoce qu'il avait établis devaient cesser, jura pour mieux affirmer ce qu'il disait. Et non content de cela, il ajouta cette parole si inusitée dans la sainte Ecriture : « Et il ne se repentira pas de son serment ; » pour mieux établir la foi de sa parole par cette double garantie. Or le sacrifice de Melchisédech n'était pas d'animaux, mais simplement de pain et de vin, *Gen.* XIV, 18; figure de celui que le Christ devait offrir dans la Cène avec ses disciples, auxquels il donna son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Et c'est ce même sacrifice, sous les mêmes espèces, que l'Eglise offre chaque jour, et qui n'est autre que cette offrande pure et sans tache qui lui est offerte en tous lieux, d'après la prophétie de Malachie.

Mais, pour que nous puissions comprendre la portée et l'excellence de ce divin sacrifice, il faut remarquer qu'il y a plusieurs

sortes de sacrifices, les uns plus excellents que les autres. En effet, les sacrifices consistaient, dans l'ancienne loi, à immoler différents animaux, *Lev.* I, 2; mais c'étaient des sacrifices si inférieurs que, si l'on ne tient aucun compte du précepte divin et de la piété de celui qui les offrait, on verra qu'ils n'avaient par eux-mêmes aucune vertu, ni aucune sainteté. Il fut plus parfait, le sacrifice dont parle David en disant : « Si vous vouliez, Seigneur, un sacrifice, je vous l'offrirais ; mais je sais que ces sacrifices ne vous sont pas agréables. Le sacrifice qu'il vous faut, c'est un esprit éprouvé, un cœur contrit et humilié. » *Ps.* L, 18, 19. Plus parfait encore est celui qu'indique le même Prophète : « Sacrifiez un sacrifice de justice, et espérez dans le Seigneur. » *Ps.* IV, 6. Il dit un sacrifice, parce que pour offrir ce sacrifice, qui est de vertu et de sainteté, il est nécessaire d'étouffer sa propre volonté et tous les instincts opposés à ce genre de sacrifice, qui ne s'accomplit pas sans douleur. Mais parmi les sacrifices de justice, il en est un plus élevé que tous les autres, qui s'opère quand l'homme souffre la mort pour sa foi à son Créateur, et plutôt que de consentir à ce qui est contraire aux lois de sa justice. Greg. *in Evang.* Homil. XXXV. C'est le sacrifice le plus parfait que l'homme puisse offrir à son Dieu; le plus grand hommage par lequel il le puisse honorer ; la plus grande preuve d'amour qu'il lui puisse donner. Il n'offre plus ici le sang et la vie des animaux, mais sa propre vie et son propre sang; il se laisse déchirer, mettre en pièces par amour pour son Dieu.

Mais au-dessus de tous ces sacrifices, et à une distance infinie, se place le sublime et très-divin sacrifice que le Fils unique de Dieu offrit sur la croix par soumission aux ordres de son Père éternel, et pour veiller à la gloire et à l'honneur de son saint nom. Et ce sacrifice dépasse d'autant tous les autres, que fut plus grand l'amour qu'il offrit, et plus élevée la personne du sacrificateur, Fils de Dieu. Quelle valeur et quel prix infini attachés à ce sacrifice ! Il fut si agréable à l'immense Majesté divine, qu'elle l'accepta en réparation et en décharge de tous les péchés du monde, et de mille mondes s'ils avaient existé.

Et ce sacrifice, qui fut si agréable au Père éternel, il veut que

chaque jour il soit offert sur les autels, sous les espèces du pain et du vin, pour en avoir toujours la bonne odeur et la saveur. Car, par la vertu des paroles de la consécration, la substance du pain se change en celle du corps de Jésus-Christ, et celle du vin en son précieux sang. Ce qui fait voir combien se trompent les infidèles qui disent que nous adorons le pain et le vin, tandis que nous n'adorons que le corps et le sang du Christ, revêtus de ces espèces.

IV.

Vertus de cet auguste sacrement, et combien cet article est digne d'être cru.

C'est la foi et notre Seigneur lui-même qui nous l'apprennent. Et bien que ce soit un article de foi au-dessus de toute raison, la raison nous apprend que rien n'est plus digne d'être cru. En effet, deux choses suffisent pour cela, à savoir que Dieu est capable d'opérer ce merveilleux changement, et qu'il a voulu le faire. Et d'abord, qui pourrait nier que Dieu n'ait point eu cette puissance? Celui qui a pu créer le monde de rien, ne pourra-t-il pas facilement changer une substance en une autre? Il est plus difficile de faire quelque chose de rien, que de changer une chose en une autre, comme il fit par le miracle des noces, en changeant l'eau en vin, *Joan.* II, 9. Quant à l'intention de Dieu, celui-là en doutera moins qui aura expérimenté en quelque façon les effets de ce très-saint sacrement, dont nous traitons longuement dans l'Introduction du Symbole. Mais nous nous contenterons de dire brièvement ici que la vertu et l'efficacité de ce divin sacrement, pour sanctifier les âmes de ceux qui le fréquentent dévotement, sont si grandes, que tous affirment à l'unanimité que ni les autres sacrements, ni leurs exercices spirituels, d'oraisons, de méditations, de psaumes, de chants divins ne les fortifient, ne les réjouissent, ne les enflamment d'un tel amour de Dieu, ne leur inspirent autant de bonnes dispositions et de bons désirs, ni ne les aident autant contre toutes les tentations de l'ennemi, ni ne les rendent aussi vigilants et actifs à veiller sur eux qu'ils le sont par la fréquentation de ce très-divin sacrement. D'où il pourra résulter, et ce n'est pas un argument de la moindre

importance, qu'un pieux prêtre qui sera demeuré deux heures en oraison à communiquer avec Dieu, et un peu plus d'une demi-heure à dire sa messe, sortira souvent plus fortifié, plus fervent et plus consolé de cette messe que de cette oraison à laquelle il aura consacré tant de temps. Ajoutez à cela que le goût et la saveur de ce pain céleste sont tels, telle aussi l'admiration que les âmes religieuses conçoivent de la bonté et de la condescendance de Dieu, qui veut bien consentir à demeurer en elles pour les déifier et les transformer en lui, que souvent elles en arrivent au point de souffrir l'aliénation de leurs sens par la force de l'amour et la suavité intime qu'il leur fait éprouver. C'est ce que nous lisons de beaucoup de saints, et nous savons de plus qu'il ne manque pas aujourd'hui d'âmes dévotes dans lesquelles ce fait se reproduit.

Et si vous demandiez à ces âmes quels sont les bienfaits et les fruits qu'elles retirent de la communion, elles vous répondraient qu'elles éprouvent en elles une nouvelle et extraordinaire ardeur de l'amour divin, qui vient accompagné d'une si grande tranquillité et joie d'esprit, d'une si grande paix et satisfaction intérieure, qu'alors elles ne désirent rien de plus! Et de là naît en elles une soif et une faim si dévorantes de ce pain céleste, un si ardent désir de participer de nouveau à la joie de ce banquet si plein de saveur, aux richesses et aux trésors spirituels qu'il communique, que personne ne pourra le comprendre s'il ne l'a éprouvé. Et quelquefois il arrive, comme dit saint Bonaventure dans un Traité de la perfection qu'il adressait à une de ses sœurs, que la consolation et l'ivresse de l'esprit sont si grandes que, lorsqu'une de ces âmes s'approche de la communion avec une grande faiblesse de corps, elle en sort aussi fortifiée que si elle n'avait éprouvé aucune faiblesse; notre Seigneur voulant montrer par là que ce sacrement est l'aliment et le salut de tout l'homme, extérieur comme intérieur, quoique d'une manière différente.

Qu'ajouter, sinon que jusqu'aux hommes qui prennent peu de soin de leurs consciences, tous confesseront qu'il n'y a pas d'heure plus propice pour eux, au recueillement, à la componction, au

repentir de leurs fautes, que celle où ils reçoivent la sainte communion? Enfin, les vertus de ce très-divin sacrement sont si efficaces, et les effets produits dans les âmes de ceux qui le reçoivent dignement sont tels, que ni le langage des hommes, ni celui des anges ne suffirait à le dévoiler.

Ainsi la seconde chose que nous avons avancée, à savoir que Dieu a voulu opérer cette merveille, se prouve par la vertu et l'efficacité de ce divin sacrement pour la sanctification de nos âmes. Nous sommes certains, en effet, de son infinie bonté; certains que rien n'est plus propre, plus glorieux, plus naturel, ne convient davantage à cette souveraine bonté que de se communiquer à tous, c'est-à-dire de nous rendre tous bons et saints comme lui. Les choses étant ainsi, quoi de plus propre et de plus glorieux pouvons-nous attribuer à cette souveraine bonté, que d'avoir établi une institution si puissante pour rendre les hommes saints et bons? Posons un exemple : Dites-moi, que peut-on croire avec le plus de raison d'Hippocrate, sinon qu'il a écrit un excellent livre de médecine? et de Tullius, qu'il a fait un très-éloquent discours dans le sénat? Venant à notre sujet, que peut-on trouver de plus conforme à la raison touchant cette infinie bonté, que d'avoir établi un sacrement si puissant pour la sanctification des âmes? Est-il rien, dans le monde, qui se puisse attribuer avec plus de gloire à une telle bonté? Est-il rien de plus élevé et de plus digne de Dieu que cela? Car il est certain que tous les bons qui sont aujourd'hui dans l'Eglise et qui y ont été depuis que l'Evangile a été annoncé, ont unanimement confessé que ce qui les a aidés à acquérir cette bonté et à supporter toutes les épreuves de la vertu, c'est la fréquentation de ce divin sacrement. Saint Luc écrit que c'est ainsi que le pratiquaient les fidèles qui avaient cru dans Jérusalem. *Act.* II, 42. Ils persévéraient chaque jour, au temple, dans la prière, et communiaient ensuite dans leurs maisons, il n'y avait pas alors d'autre église, et ils étaient si fortifiés par cela, si remplis des consolations de l'Esprit-Saint, que, d'après l'Apôtre, ils souffraient non-seulement avec patience, mais avec joie, d'être pillés et dépouillés de leurs biens, en se rappelant qu'ils avaient dans le ciel un bien meilleur et

plus durable. *Hebr.* x, 34. C'est pourquoi, si nous confessons tous que c'est Dieu qui a créé les cieux et la terre, avec combien plus de raison ne pouvons-nous pas dire qu'il a prescrit ce divin sacrement, ainsi que nous l'avons déjà dit? car c'est une chose au-dessus de la création du monde que de justifier et de sanctifier les hommes, comme le fait cet admirable sacrement. Et pour cela il est aussi croyable qu'il l'a institué qu'il est certain que Dieu a créé le monde. Quiconque aura goûté de ce sacrement et de l'efficacité de sa vertu n'en pourra douter.

Pour augmenter la foi et la dévotion à ce sublime sacrement, notre Seigneur ne cesse jamais de donner de nouvelles preuves, de faire de nouveaux prodiges en sa faveur. On en rapporte deux éclatants miracles dans l'histoire pontificale : l'un dans une certaine ville d'Allemagne, et l'autre dans le bourg de Fromesta, qui se continuent et se renouvellent encore. Celui des corporaux de Daroca est aussi authentique, aussi bien que celui du bourg de Santaren, qui se voit dans l'église appelée du Miracle, pour cette raison. Et de nos jours, c'est-à-dire en l'année quinze cent quatre-vingt-douze, arriva un autre miracle insigne dans la ville de Naples, où un méchant homme, qui avait fait un pacte avec le démon, après avoir reçu, à son instigation, le saint sacrement, l'enferma dans une petite boîte dorée que le démon lui-même lui avait donnée, en lui recommandant de jeter le sacrement dans un fumier. Mais lorsque l'homme ouvrit la boîte, il trouva l'hostie toute semée de gouttes de sang. Comprenant qu'il y avait là un miracle, et se repentant de son crime, il alla se confesser. Le vicaire général en ayant été informé, se rendit à la maison de cet homme, accompagné de quelques personnes savantes et pieuses, et la boîte ayant été ouverte, on trouva que la moitié de l'hostie s'était changée en chair, tandis que l'autre moitié était demeurée blanche avec les taches de sang qu'elle avait auparavant. On la porta ainsi à l'Eglise, et on la plaça dans un lieu réservé. Et lorsqu'on alla la visiter de nouveau, on trouva que toute l'hostie s'était changée en chair, et on fit du tout une information qui fut envoyée à Sa Sainteté. Voilà comment, et par d'autres miracles semblables, notre Seigneur veut affermir les

fidèles dans la foi de ce sacrement et confondre les hérétiques et les infidèles, pour qu'ils n'aient aucune excuse dans leur infidélité, car ce miracle eut tant de retentissement dans l'Italie entière, qu'on ne peut en prétexter ignorance.

Un autre événement, digne d'éternelle mémoire, arriva dans la ville d'Avila, qui en fut témoin avec la contrée environnante. Un infidèle, poussé par le démon, prit une hostie consacrée que l'on conservait dans le tabernacle, et pour l'enlever plus sûrement, la mit dans une besace. Mais un catholique remarqua que de cette besace sortaient des flammes. Il en donna connaissance au Saint-Office. On se saisit de l'homme qui, pressé de dire la vérité, avoua qu'il portait une hostie consacrée. Cette hostie fut aussitôt placée dans le tabernacle de l'insigne monastère de Saint-Thomas d'Avila, et chaque année elle est montrée au peuple le jour de la fête du Saint-Sacrement, dans l'après-midi, et toute la cité y accourt. Et bien qu'il y ait plus de quatre-vingt-dix ans que le fait s'est accompli, cette hostie est aussi intacte que le jour où elle a été déposée, bien aussi qu'on ait l'habitude, dans toutes les églises, de renouveler le Saint-Sacrement tous les quinze jours. Et lorsqu'il y a peu d'années, le très-révérend père, frère Vincent-Justinien, général de tout notre ordre, vint à ce monastère, un très-dévot frère qui l'accompagnait, du nom de frère Séraphin, qui lui succéda dans la même dignité, ne pouvait se rassasier d'admirer cette hostie, en versant d'abondantes larmes. Appelé, lorsque le moment de partir fut arrivé, il répondit : « *Sinite me videre mirabilia Dei;* » ce qui signifie : Laissez-moi voir les merveilles de Dieu. Et en effet n'est-ce pas une merveille de voir une hostie défier la corruption pendant plus de quatre-vingt-dix ans? Qu'il soit donc béni Celui qui opère ces prodiges pour la confusion des hérétiques et des infidèles, et pour augmenter la foi et la dévotion des fidèles.

Revenons à notre principal sujet. Ce sacrement est le sacrifice du corps et du sang de notre Rédempteur, offert chaque jour sous les auspices du pain et du vin, et figuré par le sacrifice de Melchisédech, *Gen.* XIV, 18. En même temps que c'est un sacrifice offert à Dieu, c'est un sacrement qui donne, à qui le reçoit

dignement, la grâce de la sanctification et de la participation à la vertu du même sacrifice qui fut offert sur la croix pour nous. Que cela suffise à présent pour répondre à la seconde objection.

CHAPITRE V.

Comment les péchés ont été cause que le royaume du Christ s'est amoindri.

Nous avons à répondre à une autre objection sur l'empire du Christ, que les écrits des prophètes étendent jusqu'aux limites du monde, *Ps.* II, 8; LXXI, 8; *Isa.* LX, et que nous voyons si amoindri et si diminué. On répond à cela par un exemple semblable, à savoir, qu'il ne peut y avoir une plus grande multiplication de postérité que celle que Dieu promit au patriarche Abraham, et qu'il compara une première fois aux étoiles, *Gen.* XXII, 17; puis à la poussière de la terre, puis enfin aux sables de la mer. II *Reg.* XVII, 11. Or, Dieu accomplit admirablement cette promesse au temps de David et de Salomon, car il y est écrit que les enfants d'Israël se multiplieront comme les sables de la mer. III *Reg.* IV, 20. Mais lorsque les péchés s'accrurent, les hommes diminuèrent, comme l'avait prédit Moïse en disant que s'ils transgressaient la loi de Dieu, ils seraient châtiés par des maladies et des fléaux jusqu'au dernier; et que ceux-là qui s'étaient multipliés comme les étoiles du ciel seraient réduits à un bien petit nombre. *Deut.* XXVIII, 61, 62. Le même témoignage fut rendu par ces trois jeunes gens que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise ardente, et qui, étant au milieu des flammes, priaient Dieu pour son peuple en lui disant qu'il avait promis au patriarche Abraham de multiplier ses enfants comme les étoiles du ciel et comme le sable des rivages de la mer, et que néanmoins ils étaient diminués et décimés plus que toutes les autres nations, abattus et humiliés par leurs péchés, *Dan.* III, 36, 37. Et cette diminution en arriva au point qu'à peine ceux qui s'en revinrent de la captivité de Babylone pour rebâtir le temple de Jérusalem, étaient au nombre de cinquante mille, I *Esdr.* II. Nous voyons

donc, par cet exemple, comment Dieu accomplit sa promesse en multipliant son peuple dans les temps marqués, et comment, lorsque le péché y fut intervenu, il diminua aussi considérablement ce qu'il avait annoncé.

Il en est de même du royaume du Christ qui, par une vertu et une providence singulières reçues de Dieu, allait croissant et s'étendant par tout le monde, au milieu de la tempête des persécutions, comme il résulte clairement des martyrologes où nous voyons que dans toutes les nations il y eut de saints martyrs jusqu'au temps de l'empereur Constantin, et que la terre acheva ainsi de se remplir de la connaissance du Christ. S. Augustin, *Homil.* VIII, 10. Il en reste encore de grandes preuves dans les pays infidèles. Mais lorsque les persécutions commencèrent à ne plus sévir, où les fidèles marchaient armés et préparés contre la rage des tyrans, et que la prospérité se développa, et avec elle l'ambition, l'envie, les voluptés, l'avarice, racine de tous les vices, la foi alla en diminuant à mesure, car c'est là le principal fléau par lequel Dieu les châtie, selon la menace qu'il en fait dans l'Apocalypse, en annonçant aux fidèles de se corriger et de faire pénitence, sans quoi il se déchaînera contre eux et changera le chandelier de place. *Apoc.* II. Ce chandelier, c'est la lumière de la foi, que, par un jugement équitable, notre Seigneur fait perdre à ceux qui ne s'en servent pas. C'est ainsi que dans l'Evangile il fit enlever l'argent à celui qui l'avait tenu enfermé sans lui faire produire d'intérêts. *Luc.* XIX, 24. C'est encore ce que dit notre Seigneur dans le même Evangile : « Il sera donné à celui qui possède, et on ôtera à celui qui n'a pas ce qu'il paraîtra avoir, » *ibid.*, 26, c'est-à-dire la foi et l'espérance morte.

Les théologiens disent que la foi n'est pas seulement un vêtement spéculatif, qui nous porte à croire les mystères divins, mais encore pratique, parce qu'il nous fait agir conformément à notre croyance. D. Thom. II, 2, *q.* 9, *art.* 3. D'où il résulte que si l'homme résiste toujours à ce que lui montre cette céleste lumière, Dieu permet qu'il la perde entièrement. C'est ainsi que l'on dit que le cheval, qui est habitué par sa nature à courir, est mis dans l'impossibilité d'agir s'il passe longtemps dans l'écurie

sans faire usage de ses jambes. C'est pourquoi saint Paul recommande à son disciple Timothée de joindre une bonne conscience à la foi; car ceux qui ne l'ont point fait ont perdu la foi. I *Tim.* I. Nous voyons cela par expérience dans ces tristes temps où parmi les nations adonnées au péché du manger et du boire, jusqu'à se faire un dieu de leur ventre, celui-ci permit que la foi se perdît et qu'on embrassât une hérésie aussi favorable aux appétits de la chair que l'est celle de Mahomet. Tel est le motif pour lequel notre Seigneur a permis que la foi se rétrécît après avoir été si féconde et s'être étendue au monde entier. Car là où la bonne conscience n'est plus et où les vices débordent, notre Seigneur permet que la foi s'éclipse.

Et qu'il dût en être ainsi, cela fut prophétisé bien avant, comme l'écrit l'Apôtre à son disciple Timothée en lui disant : « Il faut que tu saches que, dans la suite, viendront des temps dangereux, où les hommes s'aimeront eux-mêmes, seront avides, altiers, superbes, blasphémateurs, désobéissants à leurs pères, ingrats, malveillants, sans affection, sans paix, médisants, déshonnêtes, cruels, ennemis de toute bonté, traîtres, arrogants, présomptueux, préférant leurs plaisirs à Dieu, affectant les apparences de la religion en lui demeurant très-étrangers. » II *Tim.* III. Voici jusque-là les paroles de l'Apôtre, et ce qui suit est adressé par lui-même au même disciple dans une autre lettre en ces termes : « L'Esprit-Saint annonce clairement que dans les derniers jours quelques-uns se sépareront de la foi et donneront crédit aux esprits de l'erreur, aux doctrines du démon, et prêcheront le mensonge avec hypocrisie et un extérieur de sainteté. » I *Tim.* IV. Par ces paroles, l'Apôtre a voulu caractériser les hérésies de notre temps qui, ayant toujours à la bouche le Christ, l'Evangile et l'Esprit, détruisent les cérémonies sacrées, la pratique des bonnes œuvres, des mortifications et de toute vertu. Et cette parole de l'Apôtre se trouve confirmée par le témoignage du Sauveur, qui annonce que, parce que dans les derniers jours l'iniquité abondera, la charité de beaucoup sera refroidie. *Matth.* XXIV, 12.

Telle est la condition générale des choses humaines, qui, si

élevées qu'elles soient, vont toujours en déclinant et ne demeurent jamais en place, tournant comme les cieux mêmes à qui les choses temporelles sont soumises. Qui aurait pensé que la monarchie des Assyriens, des Perses et des Romains, tomberait? Or nous voyons qu'il ne nous en reste aujourd'hui que les noms. C'est, dit Cyprien, la sentence portée contre le monde; c'est Dieu qui a fait la loi que tout ce qui naît meure et vieillisse après être né; que les grandes choses s'amoindrissent et les fortes s'affaiblissent, et qu'elles périssent après s'être affaiblies et amoindries. *Tract.* I *contr. Demetr.* Et puisque sous cette loi et sous cette condition s'écoulent toutes les choses humaines, nous ne devons point en exempter rien de ce qui passe par les mains de l'homme; et bien qu'avec ce principe il soit vrai que la foi, l'Eglise et le royaume du Christ soient réduits aujourd'hui, ils ne périront jamais, parce que Celui qui les a établis nous l'a promis. *Matth.* XVI, 18.

Et ce souverain Juge ne laisse pas d'user de ce châtiment, parce qu'il voit diminuer le nombre des fidèles et le culte divin qui lui est dû. Il fut un temps où il n'avait qu'un seul peuple pour l'honorer, un seul temple et un seul autel où l'on pût lui offrir des sacrifices; et lorsque le péché intervint, il renversa son autel et maudit le lieu de sa sanctification, comme le pleure Jérémie, *Thren.* II, 7; et il demeura ainsi sans peuple, sans temple et sans autel dans tout le monde. Ainsi le déploraient ces trois saints jeunes gens jetés dans la fournaise de Babylone, et dont nous avons fait mention plus haut, qui disaient dans leur prière qu'il n'y avait dans ce temps-là ni prince, ni prophète, ni sacrifice, ni lieu pour offrir à Dieu les prémices capables d'obtenir sa miséricorde. *Dan.* III, 38.

Que dirai-je des dix tribus d'Israël que Dieu avait autrefois délivrées d'Egypte par de si grands miracles, auxquelles il avait donné la Terre promise, et qu'il en laissa dépouiller, conduire en servitude et disperser chez toutes les nations du monde. IV *Reg.* XVII, 7, 18, 20, et XXV. Mais le plus grand prodige est d'avoir submergé toute la terre dans les eaux du déluge, lorsque les péchés s'y furent multipliés. *Gen.* VII, 21, 22, 23. Connaissant

la manière de procéder de la justice divine, nous ne devons donc pas nous étonner que, le péché ayant fait tant de progrès, le nombre des fidèles ait tant diminué.

Il faut considérer, en outre, que quand l'Ecriture dit que le royaume du Messie s'étendra dans le monde entier, et que les dernières limites de la terre se convertiront au Seigneur, *Ps*. XXI, 28; XCVII, 3; CII, 19, on ne doit point comprendre cette universalité à la façon des logiciens, mais bien l'entendre vulgairement; car la sainte Ecriture emploie le langage ordinaire. Il suffit, pour l'accomplissement de cette prophétie, que notre Seigneur ait été prêché, connu et adoré dans toutes les nations du monde, bien qu'il se trouvât parmi les fidèles quelques infidèles et idolâtres qui peu à peu allaient s'affaiblissant et se désabusant. Et cela nous est constaté par toutes les histoires ecclésiastiques et profanes et par les martyrologes, comme nous l'avons dit plus haut, où il est facile de se convaincre que, dans toutes les provinces et les nations du monde, il y eut de glorieux martyrs, et qu'il dut nécessairement y avoir de grands saints, comme devaient être ceux qui avaient le courage et la force de souffrir les tourments si inouïs auxquels les soumettaient les tyrans. Et cela suffit pour faire triompher la vérité des promesses dans lesquelles il nous est déclaré que le royaume de Dieu, qui se bornait au seul coin de la Judée, devait s'étendre à toutes les nations du monde.

CHAPITRE VI.

Comparaison entre les deux peuples fidèles : Juifs et Gentils.

Il se présente ici une autre objection qui concerne la préférence qui fut accordée aux Gentils sur les Juifs, ceux-ci ayant été le premier peuple que Dieu choisit et qui reçut les saintes Ecritures et les promesses du Christ. *Deut*. VII, 6; XIV, 2; XXVI, 18. Nous répondrons brièvement à cela, que le Sauveur vint à eux en sa propre personne, prêchant et opérant des miracles, et recommandant à ses disciples de ne pas aller pendant ce temps évangéliser les cités des Samaritains et des Gentils, mais plutôt les brebis qui

avaient péri en Israël. *Matth.* x, 5, 6. Ce fut parmi eux aussi que l'Esprit-Saint prit les ministres qui prêchèrent et fondèrent la foi dans le monde. Et lorsque le Sauveur, après sa résurrection, déclara aux disciples, par le témoignage des Ecritures, que le Christ avait dû souffrir et ressusciter, il termina en disant : « C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, ressuscitât, et que l'on annoncât dans le monde, en son nom, la pénitence et le pardon des péchés, en commençant par Jérusalem.» *Luc.* xxiv, 46, 47. On voit par ces paroles le soin que le Sauveur prit de son peuple, parce qu'il recommande expressément de commencer par lui l'annonce de la bonne nouvelle de l'Evangile. Et conformément à cette prescription, les apôtres commencèrent par cette cité, particulièrement saint Pierre et saint Jean, qui se concertèrent avec saint Paul et saint Barnabé pour que ceux-ci se chargeassent des Gentils, tandis qu'eux-mêmes, qui étaient les colonnes de l'Eglise, prêcheraient en Judée. *Galat.* ii, 9. Et ils y fondèrent une Eglise dont la sainteté fut si grande, qu'elle devint un exemple de vertu et de patience pour toutes les autres Eglises du monde. Aussi saint Paul, en louant la foi et la piété des habitants de Thessalonique, leur dit : « Vous, mes frères, vous avez suivi l'exemple des Eglises de Dieu qui sont en Judée, car vous avez souffert les mêmes persécutions qu'ils ont souffertes.» I *Thess.* ii, 14.

Cette Eglise persévéra longtemps dans la sincérité de la foi, si bien qu'Eusèbe compte quatorze successeurs de pieux évêques de la même nation qui la dirigèrent avec une grande prudence et de beaux exemples. *Eccles. hist.*, lib. IV, cap. i. Ensuite les guerres, les divisions, les soulèvements, altérèrent l'état des choses, comme il arrive dans toutes les affaires humaines qui ne peuvent demeurer dans le même état. D'après cela, cette nation ne peut donc pas nier qu'elle ait participé à la grâce de l'Evangile, puisqu'elle fut la première à recevoir les prémices de la grâce et que le Sauveur ordonna de lui prêcher son Evangile avant toutes les autres.

Mais que le peuple des Gentils lui ait été préféré, bien qu'il ne soit pas permis aux vers de terre de traiter de la sublimité des jugements de Dieu, il ne manque cependant pas de quoi répondre

à cela. En premier lieu, nous dirons que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, comme le dit l'Apôtre lui-même, *Rom.* xi, 33, et qu'ils sont, selon l'expression de David, un abîme si profond qu'il ne se peut sonder. *Ps.* xxxv, 7. Ce choix et cette préférence sont figurés par la bénédiction qui fut accordée au patriarche Jacob, le plus jeune fils, au détriment d'Esaü, le plus âgé. Ce dont Isaac, leur père, s'émut tellement, que l'Ecriture l'exprime en ces termes : « Isaac fut saisi d'une telle épouvante, qu'elle ne se peut imaginer, et rempli d'étonnement : Quel est donc celui qui s'est présenté avant toi, demanda-t-il à Esaü, qui a reçu ma bénédiction et qui est béni? » *Gen.* xxvii, 33. Ce fut la figure de ce que nous disons. En effet, des deux fils que Dieu devait avoir en ce monde, le peuple juif et le peuple des Gentils, l'aîné, celui des Juifs, était destiné à devenir le cadet, et le cadet l'aîné. C'est ce que le même Dieu fit concevoir à la mère des deux fils, comme il le fit concevoir au père. Car la mère, sentant que ses deux enfants se battaient dans son sein, consulta Dieu sur ce mystère, et il lui fut répondu : « Tu portes dans tes entrailles deux nations, deux peuples dont l'un vaincra l'autre, et le plus grand sera soumis au plus petit. » *Gen.* xxv, 22, 23. Ce qui est aussi la figure de ce que nous avons dit. Et pour que notre étonnement augmente, ce choix de l'un des deux frères, cet éloignement de l'autre, d'après l'exagération de l'Apôtre, *Rom.* ix, 13, précédèrent leur naissance. Ils n'avaient fait encore ni bien ni mal pour mériter d'être aimés ou détestés; mais cela s'était fait par la profondeur des jugements de Dieu, qui doivent être adorés et non scrutés; car ils ne peuvent être injustes, si cachés qu'ils soient. Nous voyons donc que cette profondeur des jugements de Dieu est une cause du changement et de l'élection que nous avons relatés.

Un autre motif est le péché commis par la mort du Sauveur, et pour lequel ceux qui n'ont pas voulu le recevoir s'en vont dispersés et avilis par tout le monde, supportant la peine que ce même peuple prit pour lui lorsqu'il dit : « Que son sang retombe sur nous et sur les nôtres. » *Matth.* xxvii, 25. C'est ici le lieu de faire observer que, bien qu'il arrive à notre Seigneur de prendre

quelquefois dans les saintes Ecritures le nom de Père, et ailleurs celui d'Epoux ou de Mari, *Deut.* xxxii, 6; *Ps.* lxxxviii, 27; cii, 13; *Isa.* lxiii, 16; *Jerem.* iii, 1, 4; *Matth.* xxiii, 9; *Ps.* xviii, 6; *Cant.* iv; *Matth.* ix, 15, car les deux noms et les deux qualités lui conviennent, cependant le nom de Mari ou d'Epoux lui convient mieux en certaine manière que celui de Père. Car le père, son fils fût-il aussi pervers que le fut Absalon à l'égard de David, II *Reg.* xv, xviii, le père se souvient toujours qu'il est père et ne veut pas la mort de son fils; mais le mari, si la femme est adultère et criminelle, perd bientôt l'amour qu'il avait pour elle, et la plus grande des affections devient ainsi la plus cruelle des inimitiés. D'où nous ne devons pas nous étonner qu'à l'occasion du péché de la mort du Christ, Dieu ait usé de ce châtiment envers son épouse, la synagogue, et qu'il l'ait réduite si bas, tandis qu'il a placé si haut la gentilité.

C'est ce qui arriva aussi pour les bénédictions que le patriarche Jacob donna à ses fils. Car il dit à Ruben, qui était l'aîné et qui à ce titre devait être le mieux partagé pour les dons et l'autorité, auquel devait échoir la dignité de roi ou de grand-prêtre, qu'il ne lui donnerait aucun de ces honneurs à cause du péché qu'il avait commis en déshonorant la couche de son père. *Gen.* xlix. Cela étant conforme aux lois de la justice divine, pourquoi nous étonner que Dieu fasse pour les peuples ce qu'il fait pour les individus, lorsque les péchés s'interposent et occasionnent tous ces changements de la part de la justice divine? Aussi voyons-nous tomber ce premier ange qui, selon l'opinion de saint Grégoire, *in Evang., Hom.* xxxiv, était la plus élevée de toutes les créatures, et en devint par son orgueil la plus basse et la plus abominable. Voyons-nous aussi la femme qui, dans l'ordre des créatures raisonnables, se trouve placée par sa nature au dernier degré, la voyons-nous s'élever par sa profonde humilité au faîte de la création, à côté de son fils unique. *Luc.* i. D'après cela, ne nous étonnons donc pas, là où nous verrons intervenir le péché, qu'il y ait des changements en rapport avec les fautes, puisqu'ils suffirent, comme nous l'avons dit, à détruire le monde dans les eaux du déluge et à changer les anges en démons.

Ajoutons pour la consolation de ceux qui se voient humiliés, ou plutôt rappelons cette prophétie d'Isaïe qui, en s'adressant à la gentilité, dit : « Réjouis-toi, toi qui n'enfantais point dans ta stérilité, tressaille d'allégresse, et loue Dieu de ne t'avoir point donné les douleurs de l'enfantement, car les enfants de la femme stérile seront au-dessus des enfants de celle qui possède un mari. » *Isa.* LIV, 1. Or que signifie cela? Il n'est pas difficile de comprendre que la femme stérile qui n'enfantait pas, c'est la gentilité, qui ne produisait point d'enfants spirituels, d'hommes fidèles et saints, et que celle qui avait un mari, c'était la synagogue, femme et épouse de Dieu, comme il l'appelle souvent dans les saintes Ecritures. *Ps.* XVIII, 6; *Cant.* IV; *Matth.* IX, 15. Le Prophète veut dire par là que le nombre des fidèles qui se convertiront dans la gentilité sera plus grand que celui du judaïsme. Puisqu'il en est ainsi et que ce peuple est le plus grand en nombre, pourquoi s'étonner qu'il soit aussi le plus grand en dignité? Le lieu le plus étendu est ordinairement réservé au plus grand nombre.

COURT TRAITÉ

SUR

LA MANIÈRE D'ENSEIGNER LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

AUX NOUVEAUX FIDÈLES.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Quand on considère avec attention l'état actuel du monde, on y voit l'accomplissement de cette prophétie dans laquelle David annonce un temps où les terres fertiles et largement arrosées se changeraient en un désert aride, et où le désert, au contraire, serait fécondé par des sources abondantes et sillonné par de nombreux ruisseaux. *Ps.* cvi. C'est ce qui s'est accompli lorsque la terre de Judée, où régnaient la connaissance et le culte de Dieu, qui produisaient toute sorte de bonnes œuvres, est devenue par son incrédulité une terre stérile, un véritable désert, et que la gentilité, cette vaste et morne solitude, s'est couverte de fruits sous l'influence de la foi. Ce dernier changement a calmé la douleur manifestée par le Sauveur des hommes quand il pleura sur la ville de Jérusalem, en voyant les maux dont elle allait être accablée. *Luc.* xix. C'est ce dont l'Esprit-Saint nous donne une figure dans le mariage d'Isaac avec Rébecca : L'amour du patriarche pour sa femme fut tellement grand, au témoignage de l'Ecriture, qu'il le consola de la mort de sa mère. *Gen.* xxiv. C'est ainsi que notre véritable Isaac, Jésus-Christ, fils de la synagogue selon la chair, et qui s'était affligé de la mort spirituelle de sa mère beaucoup plus que de sa propre mort, trouva une vive consolation dans sa nouvelle épouse, l'Eglise des Gentils.

Nous voyons cette même prophétie s'accomplir encore de nos jours, puisque l'Angleterre et l'Allemagne, où coulaient naguère des fleuves de grâce et de science, ont été frappées de désolation et de stérilité par leurs hérésies; tandis que l'empire de la foi, qui s'amoindrissait de ce côté, se dilatait de l'autre vers l'Orient

et l'Occident, dans ces nouveaux mondes surtout, découverts à notre époque. Ainsi s'exerce en outre, sur les nations perverties, le châtiment dont le Seigneur menaçait les Pharisiens quand il leur disait : « Le royaume de Dieu vous sera retiré pour être donné à des peuples qui le feront fructifier. » *Matth.* XXI, 41.

Et de même que, pour la conversion des Gentils, notre Seigneur se servit des apôtres et des hommes apostoliques; de même il anime aujourd'hui d'un nouvel esprit de saints religieux, les franciscains, les augustins, les dominicains; enflammée de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ils affrontent les dangers de la mer et les labeurs qui les attendent dans des régions inconnues, chez des peuples barbares; semblables à ces nuées que le prophète Isaïe voyait voler dans les airs, ils vont porter au loin les eaux de la grâce et de la doctrine, pour fertiliser des contrées jusqu'à ce jour stériles, et leur faire produire les fruits de la vie éternelle. Plusieurs ont glorifié leur mission en donnant leur sang pour la remplir.

Mais, comme la moisson est extrêmement abondante, comme les nations demandent à grands cris la lumière de l'Evangile, il fallait de nouveaux ouvriers pour satisfaire à tant de besoins. Aussi la divine providence, qui ne vous fait jamais défaut dans les choses nécessaires, a voulu susciter une nouvelle légion d'ouvriers évangéliques : aux ordres religieux déjà nommés, elle a joint les Pères de la Compagnie de Jésus. Dégagés de tout autre devoir qui pourrait les détourner de ce ministère, ils consacrent tous leurs soins et tous leurs efforts à l'unique affaire du salut des âmes, non-seulement sur un sol dès longtemps cultivé par la vraie foi, mais encore sur les terres incultes de l'hérésie et de l'infidélité; ils vont par-delà les mers jusqu'au bout du monde, et leurs travaux sont couronnés d'un tel succès, qu'ils en ont déjà déposés les premiers aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Pour honorer et récompenser la constante ferveur de leur zèle, notre Seigneur a même permis que plusieurs d'entre eux aient répandu leur sang et chez les infidèles, et chez les hérétiques de notre temps.

En voyant cette merveilleuse expansion du christianisme, tant

de portes ouvertes à la foi dans des pays plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres, j'ai désiré réclamer une petite part dans une œuvre aussi méritoire, et, soldat obscur, prendre rang parmi tant d'illustres guerriers : c'est pour cela que je place à la suite de l'ouvrage qui précède un court traité sur la manière d'enseigner et de persuader la vraie religion aux hommes qui l'ignorent. Ce n'est pas cependant sans honte et sans confusion que j'aborde un tel sujet; car en ce moment se présente à ma mémoire le triste rôle que joua, le ridicule dont se couvrit, aux yeux du grand Annibal, un philosophe qui, n'ayant jamais porté les armes, osa traiter de l'art militaire devant ce capitaine si renommé, dont le génie avait contrebalancé, durant tant d'années, la fortune de Rome. Le malencontreux discoureur fut simplement tenu pour fou. N'ai-je pas à craindre le même reproche, moi qui, sans avoir quitté ma pauvre cellule, me mêle de donner des conseils à ceux que l'expérience a formés, à qui la divine grâce a donné des leçons que ne saurait atteindre la spéculation toute seule.

Ce qui, malgré cela, me confirme dans cette pensée, c'est que, dans l'Introduction au Symbole et dans le résumé de cet ouvrage, j'ai traité des principaux mystères de la foi, qu'on doit exposer aux catéchumènes et aux infidèles ; c'est donc à moi qu'il appartient, ce semble, d'indiquer les endroits où l'on pourra puiser cet enseignement, laissant au jugement éclairé des maîtres de la parole le choix des matières qui conviennent le mieux à leur dessein, ou bien à la capacité de ceux qu'ils doivent instruire. Il ne faut donc pas qu'on s'attende à trouver ici d'autres développements ou de nouvelles preuves : tel n'est pas le but de ce petit traité; c'est une sorte de répertoire ou d'indicateur des matières qui sont l'objet de l'enseignement. Il est donc nécessaire, pour faire usage de ce travail, que le prédicateur connaisse bien les deux précédents ouvrages, au moins le *Résumé*. Cet essai pourra servir encore à suggérer aux hommes versés dans le ministère apostolique la pensée d'ajouter à cet écrit les conseils pratiques qui leur auront été dictés par l'expérience et l'Esprit-Saint, le véritable maître d'une telle doctrine.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on expose l'objet et le dessein de ce traité.

Comme dans les Indes orientales il y a des rois idolâtres qui témoignent le désir d'embrasser notre sainte religion, il m'a paru bon de donner quelques indications sur la marche à suivre pour arriver à cet heureux résultat. Saint Augustin, dans le quatrième volume de ses œuvres, *De catechizandis rudibus*, a traité ce même sujet; et les prêtres employés à ce pieux ministère pourront y puiser ce qu'ils jugeront s'appliquer le mieux aux circonstances actuelles. Il est évident que les infidèles avant leur conversion n'ajoutent aucune foi aux divines Ecritures, et ne se laissent guider que par la raison, cette lumière naturelle que le Créateur a mise dans nos âmes et dont aucun homme n'est déshérité; c'est donc par cette seconde voie, la seule qui leur soit connue, qu'il faut d'abord les conduire. On peut se servir pour cela de notre Résumé du Symbole, dans lequel nous avons presque toujours suivi cette méthode; car, à mesure que nous y développons les principaux mystères de la foi, nous faisons ressortir l'accord de la raison avec le dogme. Il est vrai de dire cependant que plusieurs chapitres de l'ouvrage lui-même sont encore mieux appropriés à ce but; nous aurons soin de les indiquer ici, chacun à sa place. Il importe donc beaucoup que le prêtre chargé d'une telle mission possède à fond la doctrine renfermée dans le livre, afin de pouvoir y puiser avec discernement et sans peine.

Mais avant tout il doit avoir une vue claire de l'œuvre importante et sublime qui lui est confiée. Il n'est pas de parole qui soit capable de nous en bien représenter la grandeur. Il n'est pas de sacrifice qui soit plus agréable à Dieu, dit saint Grégoire, que la conversion des âmes, alors surtout que la dilatation de la foi en est la conséquence, puisque le salut d'un grand nombre d'autres âmes en résulte nécessairement.

Il faut qu'il tienne aussi pour certain qu'un ministère de cette nature ne saurait être exercé sans susciter des contradictions et

des persécutions toujours renaissantes, car le démon ne déploie jamais ses efforts et ses artifices comme lorsqu'il s'agit pour lui de défendre le pouvoir qu'il exerce depuis tant de siècles, le trône de son antique tyrannie. Mais que le missionnaire mette sa confiance dans le Seigneur, dont il n'est que le ministre ; qu'il implore son secours par de ferventes prières et de tendres gémissements, bien assuré que par une telle conduite il ne peut manquer d'être soutenu par Celui qui, en dépit des monarques du monde et des puissances de l'enfer, a bâti son Eglise et renversé l'idolâtrie. Que cette confiance ne vienne jamais à faillir, parce que jamais ne faillira la protection divine. Dieu veut que tous les hommes se sauvent, qu'ils arrivent tous à la connaissance de la vérité. I *Tim.* II, 4. Lui-même a dit : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène à leur tour, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura plus qu'un bercail et qu'un pasteur. » *Joan.* X, 16. Il ne refusera donc pas son aide et sa faveur à l'œuvre même qu'il veut accomplir.

Mais cette œuvre est aussi difficile qu'importante. Persuader, en effet, à des infidèles le mystère de la sainte Trinité, l'incarnation du Fils de Dieu, la rédemption opérée par ses souffrances, l'auguste sacrement de l'autel, ce n'est pas évidemment une chose facile, et l'on voit du premier coup d'œil combien le secours d'une prière continuelle est nécessaire à celui qui s'y dévoue. Ceux que l'on convertit de la sorte peuvent donc être appelés les enfants de l'oraison et des larmes, plutôt que de la parole et des discours. C'est ainsi que saint Augustin fut l'enfant des larmes de sa mère. *Confess.*, III, 12.

A raison de la difficulté que présentent les mystères, il convient de ne les exposer aux regards de celui qu'on instruit qu'après l'avoir solidement établi dans les principes de la doctrine morale. Comme il arrive aussi que, parmi les chefs des peuples idolâtres, les uns veulent qu'on leur présente en peu de mots le sommaire de la foi, tandis que les autres demandent un exposé complet de nos dogmes, nous donnerons ici satisfaction à cette double exigence, autant que Dieu nous en accordera la possibilité. Puisqu'il importe surtout de tracer un sommaire abrégé de la reli-

gion, on pourra recourir dans ce but au principe développé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Comment on peut présenter en peu de mots le sommaire de la foi.

La première chose que doit avoir à cœur tout homme doué d'intelligence et de raison, c'est de connaître Dieu son créateur, et d'apprendre la manière dont il faut l'honorer et le servir. C'est une impulsion qui nous vient de la nature elle-même; comme elle a gravé dans le cœur des enfants l'amour et le respect pour les parents, elle a gravé dans le cœur de tous les hommes ces mêmes sentiments pour Dieu, le Père des pères, seigneur et maître de l'univers, auteur de tous les biens qui soutiennent notre vie. De là vient qu'on ne saurait rencontrer dans le monde une nation assez barbare, assez abrutie pour ne pas rendre un culte à la divinité, bien qu'elle ne sache pas quel est le vrai Dieu et comment il doit être honoré, bien qu'elle soit plongée sous ce double rapport dans les erreurs les plus grossières.

Puis donc que c'est une chose si naturelle, une obligation si sacrée, de servir, d'aimer et d'honorer Dieu, il n'est pas moins nécessaire de savoir quel genre d'honneur et de vénération il exige lui-même. Il existe, en effet, dans le monde bien des religions par lesquelles les hommes ignorants prétendent honorer Dieu; mais les unes sont un tissu de superstitions et les autres ne consistent qu'en de vaines cérémonies; les unes sont impures et les autres cruelles et sanglantes, qui vont jusqu'à répandre le sang humain. Evidemment toutes ces religions sont indignes de la majesté et de la bonté divines; car rien ne lui plaît que la vertu et la sainteté, rien ne lui répugne que la malice et le péché.

Cela dit, le principe, le fondement de la religion chrétienne consiste en trois choses principales : la première et la plus importante, c'est de confesser que, tout comme il n'y a qu'un monde, il n'y a non plus qu'un Dieu, qui l'a créé par sa puissance et le gouverne par sa providence. Il faut confesser de plus que Dieu est un être si grand et si parfait qu'il est impossible d'en trouver

ou même d'en concevoir un qui le surpasse; qu'en lui sont toutes les grandeurs et toutes les perfections que l'entendement humain peut concevoir, et une infinité d'autres auxquelles il ne saurait s'élever. Nous confessons donc en lui une sagesse et une puissance infinies, une bonté, une beauté, une justice, une sainteté infinies, des richesses et des magnificences infinies. Or, de toutes les perfections qui lui appartiennent, celles dont il semble se glorifier davantage, dont il désire le plus être loué, ce sont sa bonté et sa sainteté. Voilà pourquoi ces esprits souverains qui au ciel se tiennent en sa présence, redisent à jamais pour proclamer ses louanges : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; les cieux et la terre sont remplis de sa gloire, c'est-à-dire des œuvres merveilleuses de sa sagesse. *Isa.* VI. Et comme Dieu se glorifie spécialement de sa bonté et de sa sainteté, il a pour les bons un amour suprême, et pour les méchants, considérés comme tels, une suprême aversion. Voilà donc ce qui constitue avant tout la religion véritable, celle qui honore vraiment Dieu : une haute idée, un profond sentiment de ses grandeurs, la persuasion inébranlable qu'en lui sont au plus éminent degré toutes les perfections ensemble, sans mélange d'aucune imperfection.

La seconde chose que Dieu demande de nous, c'est que nous vivions d'une manière conforme à cette raison naturelle dont il a mis en nous le flambeau. Sans le secours d'aucun maître, elle nous apprend ce qui est bien, ce qui est mal, et l'obligation où nous sommes d'embrasser l'un et d'abhorrer l'autre. En effet, de même que le Créateur a doué la brebis, pour citer un exemple entre mille, d'un instinct naturel qui lui fait distinguer l'herbe salutaire de l'herbe mauvaise ou vénéneuse, et l'incline à manger celle-là et à rejeter celle-ci; il a de même établi dans nos âmes cette lumineuse distinction du bien et du mal qui doit être notre guide dans le choix des objets opposés que la vie nous présente.

A la lumière de ce flambeau, nous voyons que nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, et les hommes comme nous-mêmes; d'où il suit que ce que nous voulons ou repoussons pour nous, nous devons le vouloir et le repousser pour eux. Cette

même lumière naturelle nous montre quelles sont les funestes actions qui donnent la mort à notre âme : ainsi, voler, commettre l'adultère, calomnier, injurier, tuer, mentir, tromper, jurer en vain le nom de Dieu, ou, ce qui est pire, le blasphémer. Elle nous montre également les bonnes et salutaires actions qui sont pour notre âme une source de vie : honorer Dieu, honorer après Dieu ses ministres et ses prêtres, nos parents, ceux qui nous gouvernent, nos bienfaiteurs; secourir les pauvres, les nécessiteux, leur faire tout le bien dont nous sommes capables.

Tout cela nous est enseigné par la loi naturelle, qui n'est autre que cette lumière déposée dans nos cœurs par la main de Dieu même, pour éclairer nos pas dans les sentiers de la vie, et pour que nul homme, s'il vient à s'égarer, ne puisse alléguer son ignorance, ayant au dedans de lui le maître chargé de l'instruire. Bien que les devoirs qui nous sont révélés par cette lumière intérieure soient nombreux, on peut néanmoins les réduire à deux préceptes que nous avons énoncés plus haut : aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes.

Ce n'est pas assez : aux deux choses expliquées jusqu'ici et qui forment en réalité l'essence de la religion, il faut en ajouter une troisième, qui sert à maintenir les deux autres : c'est la ferme croyance que Dieu tient compte des actions et de la vie des hommes, afin de rendre à chacun selon ses mérites, un juste châtiment aux méchants, une gloire éternelle aux bons. Il est souverainement bon et saint, c'est la perfection dont il se glorifie le plus, nous l'avons dit, et de là son amour suprême pour les bons, sa suprême aversion pour les méchants. Il faut donc de toute nécessité qu'il traite les uns et les autres conformément à ce qu'ils ont mérité pendant leur vie. C'est là du reste un sujet auquel nous consacrons le chapitre suivant.

De cette vérité résulte l'immortalité des âmes : impossible sans cela que les lois de la justice divine fussent exécutées; elles seraient à chaque instant méconnues sur la terre. Ce point doctrinal se rattache à celui de la Providence, dont les regards demeurent constamment fixés sur les bons et sur les méchants : sujet dont nous avons longuement traité dans la première partie de l'Intro-

duction au Symbole, chapitre trente-sixième, où le prédicateur pourra puiser ce qu'il jugera convenir le mieux à ses auditeurs.

Pour revenir à ce qui doit maintenant nous occuper, l'immensité de la gloire que les bons auront en partage dans l'autre vie, disons qu'il n'y a pas d'intelligence humaine capable de l'embrasser. En effet, si dans ce monde, où tant d'offenses sont commises contre Dieu, sa main libérale a semé tant de merveilles, la verdure des champs, la fraîcheur des ombrages, la beauté des fleurs, le doux chant des oiseaux, le murmure des eaux courantes, le brillant de l'or et de l'argent, des pierres précieuses, et par-dessus tout l'éclat des cieux, du soleil, de la lune, des étoiles sans nombre qui brillent au firmament; que n'aura-t-il pas fait par delà ce ciel visible, dans ce monde supérieur où lui-même réside, dans cet heureux séjour préparé pour la gloire de ses élus? Si sa magnificence s'est ainsi démontrée pour les pécheurs, qu'a-t-il donc réservé pour les justes? Celui qui donne de semblables trésors, sans rien devoir, quelle récompense n'accordera-t-il pas au mérite? Un maître si magnifique dans ses dons, que sera-t-il en payant des services? Non, il n'est pas possible de comprendre la gloire dont il comblera des serviteurs reconnaissants, quand il a fait de si grandes choses pour des ingrats.

Mais, d'un autre côté, la grandeur des peines qu'il réserve aux méchants, c'est-à-dire à ceux qui violent cette loi naturelle dont nous avons parlé, ne saurait être expliquée par des paroles. Comme il est souverainement bon, Dieu est souverainement juste; s'il a pour les hommes vertueux un amour suprême, il a pour les méchants et les pervers une suprême aversion. Par conséquent si la gloire qu'il a préparée pour les uns est incompréhensible, le châtiment qu'il réserve aux autres ne l'est pas moins. Les deux aspects de cette vérité, saint Augustin nous les présente en ces termes : « De même que nulle joie de la vie présente n'égale la joie des élus dans le ciel; de même aucune peine temporelle, quelque grande qu'elle soit, ne peut se comparer aux supplices de l'enfer. Dans ce lieu de tortures existent à la fois un feu dévorant, un froid intolérable, de profondes ténèbres, une insupportable puanteur, le ver qui ne meurt pas,

des blasphèmes inspirés par la rage, de perpétuelles malédictions, la vue des formes les plus hideuses, des dragons et des serpents, un désespoir universel. Disons plus encore : une mort sans mort, une douleur sans expiation, un repentir sans fruit, une pénitence sans espoir de pardon. » *Serm.* CLXXXI.

Enseignement de la résurrection universelle.

Si, à la suite de ce que nous avons dit, le prédicateur désire traiter de la résurrection des corps et du jugement dernier, il pourra continuer son enseignement de la manière suivante :

Outre ce qu'on vient d'entendre, la religion chrétienne nous enseigne que tous les corps ressusciteront un jour. La justice divine exige que les hommes vertueux ayant mis au service du Créateur leur corps et leur âme, ils soient récompensés dans l'un et dans l'autre, et que les méchants ayant abusé de ces deux substances contre Dieu, ils soient également punis dans les deux. Il faut que le corps ait part à la peine, comme il eut part à la faute ; et l'on peut dire que c'est lui surtout qui fut la cause de cette dernière. On ne saurait objecter que cela soit impossible à Dieu ; car celui qui d'un peu de sang a pu former dans les entrailles de la mère un corps humain avec tous ses membres, ses sens et ses organes, pourra bien sans doute le rétablir d'un peu de poussière et de cendre, quand il le voudra ; celui qui d'un pepin d'orange fait un arbre si beau, et d'une graine de pin un arbre si grand, celui qui de rien a pu créer le monde, ne pourra-t-il pas à plus forte raison former de nouveau ce corps humain de cette même terre dans laquelle il est rentré?

Or, le jour marqué pour la résurrection de tous les corps, c'est le dernier jour du monde, jour où tous les hommes seront jugés selon leurs œuvres et leur sort à jamais fixé par la suprême sentence. Mais ce jour sera précédé par d'étonnants prodiges ; des signes effrayants annonceront la fin du monde. Il y aura là quelque chose de semblable à ce qui présage la mort de l'homme, qu'on a pu nommer un monde abrégé : quand l'homme est près de sa fin, tous les membres de son corps défaillent et manifestent

à leur manière l'approche de la mort : la poitrine se soulève, la gorge est resserrée, les extrémités se refroidissent, la voix s'enroue, les narines se dessèchent, la respiration est saccadée, l'œil s'éteint, la couleur du visage est changée, tout annonce et ressent une fin prochaine; de même, lorsque le grand monde, celui que nous habitons, après avoir fourni le nombre complet des prédestinés qui doivent peupler le ciel, sera sur le point de finir, de profondes altérations se manifesteront dans chacune de ses parties, au ciel et sur la terre, dans la mer et dans l'air, dans l'homme lui-même, qui en forme le point culminant. Alors le soleil se couvrira de ténèbres, la lune paraîtra couleur de sang, les étoiles sembleront tomber du ciel, l'air sera sillonné d'éclairs et retentira des éclats du tonnerre, la mer poussera d'horribles mugissements et soulèvera tellement ses ondes que les hommes effrayés croiront la terre sur le point d'être engloutie. A ce spectacle, ils seront frappés de stupeur et hors d'eux-mêmes; ils erreront comme de pâles et livides fantômes au milieu des éléments bouleversés. Avant cela, une conflagration universelle aura régné parmi les peuples; partout des dissensions et des guerres, des tremblements de terre sans exemple, des pestes et des famines, tous les signes de la colère du ciel.

Le monde étant dans cet état, un archange viendra de la part du souverain Juge, et par les terribles éclats de sa trompette appellera tous les hommes, vivants ou morts, aux pieds du divin tribunal. A cet appel épouvantable, par un effet de cette puissance infinie qui de rien créa le monde, ressusciteront tous les hommes qui sont, furent et seront; et tous se réuniront dans le lieu déterminé par la justice de Dieu; ils seront là dans un dénûment complet, tous égaux, sans distinction d'aucune sorte, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants. Les plus puissants monarques seront alors aussi seuls qu'ils furent autrefois accompagnés, dans une humiliation égale aux honneurs qu'ils recevaient dans le monde, indigents et faibles autant qu'ils avaient été riches et forts. Tous seront là saisis de frayeur, attendant que leur sort soit à jamais décidé. En ce moment, le Fils de Dieu descendra du ciel revêtu d'une grande puissance et d'une

incomparable majesté, entouré de toutes les milices angéliques; il viendra juger l'univers et rendre à chacun suivant ses mérites et le caractère de sa vie. Tout cela, par un effet de la toute-puissance divine, s'accomplira dans un instant. Le Juge suprême dira aux bons : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » *Matth.* xxv, 34. Puis il dira aux méchants : « Allez, maudits, au feu éternel. » *Ibid.* 41. Ce feu les tourmentera pendant toute l'éternité, ces malheureux désormais séparés de la société des élus et de Dieu même; ils imploreront la mort, et la mort fuira loin d'eux; ils maudiront sans fin le ciel et la terre, les auteurs de leurs jours, l'abus qu'ils ont fait de la vie présente, tout le mal qu'ils ont commis sur la terre.

Un tel sujet convenablement présenté doit nécessairement glacer de terreur les cœurs des hommes. L'apôtre saint Paul l'exposait devant le président Félix, lequel, étant Gentil, ne croyait pas évidemment aux mystères de notre foi; et cependant l'Ecriture nous dit qu'il se mit à trembler de tous ses membres en entendant prononcer de telles paroles. *Act.* xxiv. Cette terreur dispose merveilleusement les cœurs à recevoir la foi, le seul moyen par lequel l'homme puisse échapper à de si grands maux.

Voilà donc la marche qu'on pourra suivre dans l'exposition des dogmes chrétiens à l'égard de ceux qui désirent s'en instruire.

CHAPITRE III.

De la manière de proposer les mystères de notre foi à ceux que nous voulons catéchiser, c'est-à-dire, appeler à la connaissance de la religion elle-même.

Dans le chapitre précédent nous avons dit comment doit procéder celui qui veut attirer des infidèles et les disposer à la connaissance des mystères de la foi; nous dirons ici dans quelles dispositions doit être celui qui veut l'embrasser. Il faut d'abord lui demander quels sont les motifs qui le poussent à le faire chrétien. Et si l'on découvre qu'il est mû par un intérêt ou qu'il

recherche un avantage humain, il faut le désabuser et lui dire qu'il ne prend pas la véritable porte pour entrer dans le sanctuaire de la religion. En effet, s'il obéit à des considérations temporelles, à la crainte d'un mal, à l'espoir d'un bien terrestre, quand ces motifs viendront à disparaître, il abandonnera la foi aussi facilement qu'il l'a reçue. Que le prédicateur travaille donc à purifier l'intention du catéchumène, et lui persuade qu'il doit embrasser la foi dans l'unique but de servir et de glorifier Dieu, son Créateur, son souverain Maître, et par là de sauver son âme, de la délivrer des peines que tous les méchants auront à subir.

Or, comme l'affaire du salut est la plus grande de toutes celles qu'on peut avoir à traiter en ce monde, c'est par l'humilité surtout qu'on se dispose à recevoir les connaissances et les sacrements nécessaires pour cela; « car Dieu est l'ami des humbles et l'ennemi des superbes, qui mettent leur confiance en eux-mêmes et dans les ressources de leur esprit. » *Prov.* III, 34; *Jacq.* IV, 6. Par conséquent, le catéchumène doit commencer par s'humilier devant cette Majesté suprême, dans la ferme persuasion que d'elle seule peut venir la lumière qui doit le conduire au salut. De même que tous les biens et tous les fruits de la terre procèdent du mouvement des cieux, de même tous les biens spirituels de l'âme ont leur source dans le sein de la divinité. L'existence heureuse est évidemment une chose supérieure à la simple existence : si donc l'existence naturelle et corporelle vient d'en haut, à plus forte raison doit venir de là ce qui fait le bonheur de cette même existence; et ce bonheur consiste dans la connaissance et l'amour du Créateur. Voilà pourquoi l'homme doit s'humilier et demander à Dieu qu'il lui fasse la grâce de connaître sa vérité.

Une seconde disposition n'est pas moins nécessaire, c'est la docilité à croire les enseignements qui lui sont transmis. Celui qui veut apprendre une science, disent à bon droit les philosophes, doit commencer par croire à la parole du maître, bien que celui-ci ne lui donne pas au début la raison des choses. Cette raison lui sera plus tard expliquée quand il aura fait quelques

progrès dans la science; alors seulement il pourra la comprendre par la connexité des diverses parties entre elles.

Il ne faut pas vouloir embrasser au premier abord la doctrine tout entière de la foi; elle embrasse beaucoup de choses dans son ensemble et prétendre tout voir d'un seul coup, ce serait tomber dans une confusion inévitable. Il est donc nécessaire de marcher pas à pas dans la science sacrée, comme dans toutes les autres; car les parties qui la composent sont tellement enchaînées entre elles, elles se déduisent si bien les unes des autres, que les premières apprises répandent sur les suivantes une vive clarté. Et, comme il y a là des choses plus ou moins faciles, nous commencerons par celles qui le sont le plus pour arriver par degrés à celles qui le sont le moins.

CHAPITRE IV.

Il n'y a dans le monde qu'un seul Dieu, un seul souverain Maître, et il ne saurait y en avoir plusieurs; il faut nécessairement qu'il y ait une vraie religion par laquelle il soit servi et honoré.

A la suite des notions préalables que nous avons données, commencera l'instruction religieuse proprement dite; le prêtre chargé d'un tel enseignement pourra, s'il le juge à propos, se conformer à l'ordre suivi dans notre sommaire, en y puisant ce qu'il regardera comme plus propre à son dessein, ainsi que nous allons l'indiquer. Et d'abord il proposera au catéchumène les trois sentences ou vérités que voici :

La première est qu'en ce monde il y a un Monarque suprême, un souverain Maître, qui est Dieu; et Dieu est l'être le plus élevé, le plus parfait que l'entendement humain puisse concevoir, comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre. Cela se démontre par les arguments exposés au commencement du premier traité de notre sommaire, parmi lesquels le catéchiste choisira ceux qui lui paraîtront les mieux appropriés à l'intelligence de son disciple. Il est vrai que le souverain Maître de l'univers ne saurait être vu des yeux du corps; mais il n'en est

pas moins Celui qui est. Certes il n'est pas possible de douter que nous n'ayons une âme, puisque c'est par elle que nous vivons, que nous avons la faculté de nous mouvoir et de sentir, choses qui n'existeraient pas sans elle; et cependant nous ne la voyons pas, par la raison qu'elle est une substance spirituelle et par là même invisible, comme l'est Dieu lui-même, qui l'a créée à son image. Mais nous la connaissons par ses effets, de même que nous connaissons l'Etre souverain qui gouverne le monde, en voyant les effets qu'il y produit, et qui sont si bien coordonnés pour la conservation et le développement de notre vie : notre intelligence en cela n'a pas besoin du secours de nos yeux.

La seconde vérité, c'est que son souverain Seigneur étend sa providence à toutes les choses créées, pour les conserver dans leur mesure respective, les conduire à leur fin, et pourvoir en tout à leur conservation. Cette divine Providence s'exerce sur les animaux privés de raison, en leur donnant toutes les aptitudes et toutes les inclinations nécessaires au maintien de leur existence : c'est ainsi qu'ils savent chercher leur nourriture, se défendre dans les dangers, guérir même leurs maladies, transmettre la vie qu'ils possèdent, ainsi que nous l'avons amplement démontré dans le livre cité plus haut. Elle s'exerce d'une manière toute spéciale sur les choses humaines : et premièrement sur notre corps, pour lequel ont été créées beaucoup de choses qui ne sont d'aucun usage pour les autres animaux et dont l'homme seul peut tirer avantage ou plaisir; sujet que nous avons aussi traité avec tous les développements convenables toujours au même endroit. Or, si la Providence s'occupe des corps, à plus forte raison s'occupera-t-elle des âmes; car il est certain que les corps ont été faits pour le service des âmes, et que par eux-mêmes il nous rendent semblables aux bêtes, tandis que par notre âme nous ressemblons à Dieu. Par conséquent, s'il est vrai que le corps est un esclave et que l'âme possède la royauté, comment la Providence aurait-elle plus de soin de celui-là que de celle-ci.

Si l'on oppose à cette vérité les perturbations et les désordres de la vie humaine, il faut répondre que la conduite de Dieu par

rapport aux bêtes est toute différente de celle qu'il tient à l'égard des hommes : elle est toujours uniforme dans le premier cas, parce que les brutes ne possédant pas le libre arbitre, on ne saurait admettre en elles ni bien ni mal moral, rien qui puisse leur faire mériter châtiment ou récompense. Le contraire a lieu dans l'homme ; car, comme il est libre dans ses actions, il peut user bien ou mal de cette liberté, observer les lois divines ou les transgresser. Voilà pourquoi la providence de Dieu à l'égard des hommes varie suivant leur mérite ou leur démérite, récompense les bons et châtie les méchants, plus d'une fois en ce monde, toujours dans l'autre, conformément aux lois de la justice éternelle.

Ce qu'est un monarque dans son empire Dieu l'est bien certainement et d'une manière éminente dans ce grand empire de l'univers, créé par lui-même. Si donc un bon roi se conforme à la justice dans son gouvernement soit par les peines qu'il inflige, soit pour les honneurs qu'il décerne, et sans cela son pouvoir ne serait que de la tyrannie ; combien plus le Roi suprême, lui qui est souverainement juste et parfait dans toutes ses œuvres, n'observera-t-il pas la justice dans le gouvernement de son immense royaume en récompensant les serviteurs obéissants et fidèles, en punissant les rebelles et les insubordonnés? Et, comme cela n'a pas toujours lieu dans la vie présente, puisque nous voyons souvent les bons en butte à la haine des hommes ou courbés sous le poids du malheur, et les méchants au contraire comblés de richesses et de prospérités, il faut nécessairement que ce qui n'a pas lieu dans le temps s'accomplisse dans l'éternité ; il le faut pour l'honneur de la justice divine elle-même. C'est là le raisonnement à l'aide duquel plusieurs philosophes païens, Plutarque entre autres, se sont élevés à la connaissance de l'immortalité des âmes ; ils ont pensé que la justice divine devait éclater en elles après leur sortie du corps. De là ce que dit le philosophe que nous venons de nommer : « La providence de Dieu et l'immortalité de l'âme sont intimement liées ; l'une se conclut de l'autre. » En cela consiste la plus grande consolation des justes dans le malheur, leur plus puissant encouragement à bien faire ; ils savent à n'en pas douter que leur récompense est en Dieu. Là est

aussi le coup le plus terrible, la plus forte peine qui puisse frapper les méchants; ils ne peuvent pas ignorer que c'est Dieu, le juge incorruptible, qui doit châtier un jour leurs turpitudes, leurs violences et leurs malversations. Aussi voudraient-ils, s'il leur était possible, anéantir ce Dieu qui doit les punir, afin de pouvoir pécher sans crainte et sans remords.

Qu'il faut exclure la pluralité des dieux.

Après cela le maître doit enseigner à son disciple qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il est impossible d'en admettre plusieurs; c'est une vérité dont on verra les raisons déduites dans la première partie de notre Introduction au Symbole. Laissant les autres de côté pour le moment, je me contenterai d'en rappeler une : s'il y avait, par exemple, deux différents dieux, l'un devrait nécessairement avoir quelque chose qui le distingue de l'autre. Là-dessus, voici l'alternative que je pose : ce caractère différentiel est une perfection ou bien une imperfection. Si c'est une imperfection, l'être dont il s'agit n'est plus Dieu, puisque l'idée toute seule de Dieu répugne à toute imperfection; si c'est une perfection, il est impossible d'appeler Dieu celui qui ne la possède pas, puisque la souveraine perfection est l'essence même de la divinité, et qu'aucune perfection ne saurait manquer à Dieu.

Il est vrai que, s'il n'y a pas plusieurs dieux, il y a beaucoup d'anges, qui sont des esprits élevés, puissants et nobles au-delà de toute expression, formant la cour céleste, glorifiant Dieu, lui servant de ministres dans le mouvement des cieux et le gouvernement du monde; mais ces esprits sont simplement les fils adoptifs de Dieu, ils ne sont ni ne peuvent être appelés dieux : ce nom est incommunicable, il ne convient ni n'appartient qu'au Créateur; aucune créature, quelque parfaite qu'elle soit, ne saurait le porter. Voilà précisément quelle fut l'erreur des idolâtres; ils pensaient avoir plusieurs dieux, parce qu'ils attribuaient aux créatures le nom incommunicable du Créateur.

Cette erreur capitale eut aussi d'autres causes : l'ignorance et la grossièreté des hommes, qui ne croyaient pas qu'il y eût dans le monde autre chose que ce qui tombe sous les sens, ne remar-

quant pas que leur âme, cette substance si supérieure à la matière, n'est perçue par aucun sens corporel, comme nous l'avons dit tout à l'heure. Il advint de là que ces hommes grossiers, frappés par la beauté du soleil, de la lune et des étoiles, aussi bien que par leurs heureuses influences, leur attribuaient la divinité. D'autres, voulant flatter les rois, ou séduits par leurs qualités éminentes, en faisaient des dieux. D'autres encore, pour se consoler de la mort de leurs enfants bien-aimés, les transportaient au séjour céleste et les déifiaient : illusion étrange, consacrée par des immolations et des fêtes, dont le but était de donner le change à la douleur. Plusieurs, pleins d'amour pour eux-mêmes, déifiaient une chose quelconque dont ils tiraient quelque notable profit. C'est ainsi qu'ils décernèrent les honneurs divins à ceux qui leur enseignèrent la culture des champs, aux inventeurs de la médecine, aux animaux eux-mêmes tels que les bœufs, à raison de leur utilité. Que dirai-je encore ? Quelques-uns en vinrent à cet excès de folie, selon le témoignage des savants, que les aulx et les oignons, sans doute parce que ces légumes fournissent aux indigents un aliment facile, reçurent également les honneurs de la divinité. C'est par un juste jugement de Dieu que de telles aberrations ont été permises ; il fallait que ceux qui n'ont pas voulu reconnaître le Dieu véritable, en vinssent à de semblables excès d'abaissement et de démence.

Concluons de tout cela qu'il n'y a qu'un Dieu dans le monde, de même qu'il n'y a qu'un soleil, dont l'action féconde s'étend à tous les objets corporels ; de même que dans un royaume il n'y a qu'un roi, qui, réunissant dans ses mains tous les pouvoirs, les partage avec ceux qui le secondent, à tous les degrés de la hiérarchie ; de même que dans l'homme, que nous avons déjà nommé le petit monde, il n'y a qu'une âme, cause et principe de tous les actes que l'homme accomplit ; Dieu est donc dans le grand monde ce que l'âme humaine est dans le petit. Comme cette âme, forme simple et spirituelle, produit au fond tous les actes et reçoit toutes les sensations de l'homme, puisque c'est elle qui voit par les yeux, qui entend par les oreilles, qui sent par les narines, qui goûte par le palais, qui touche au moyen du corps, qui digère par les

organes de l'estomac, qui façonne le sang par le foie et le distribue par les veines, qui engendre des esprits vitaux et toutes les forces animales, qui donne la vie, enfin, avec la chaleur, le sentiment et le mouvement de tous les membres ; ainsi notre grand Dieu, substance absolument simple, est la cause première et le principe universel de tout ce qui se fait dans le monde à l'exception du péché.

Quand une fois on a démontré de la sorte qu'il n'y a qu'un Dieu, souverain Seigneur et conservateur de toutes choses, il faut passer à l'exposition d'une autre vérité qui se déduit de celle-là; à savoir, que ce Roi suprême doit être aimé, respecté, honoré par-dessus tout, soit à cause de la grandeur infinie de son être et de l'immense étendue de son pouvoir, soit à cause des innombrables bienfaits que nous avons reçus de lui ; et toutes les créatures qui composent le monde sont autant de bienfaits divins, puisqu'elles ont toutes été destinées au service de l'homme et que sa vie est le centre et le but de la création visible.

Cette raison a convaincu toutes les nations de l'univers, quelque barbares qu'elles aient été, de l'obligation où elles étaient d'honorer et de servir le Seigneur de tous les êtres, l'auteur de tous les biens. Mais, comme elles n'avaient pas cette lumière supérieure qui peut seule nous enseigner le genre d'honneur et de culte qui convient à Dieu, elles se sont égarées et partagées en mille sectes diverses, elles ont prétendu l'honorer par des choses indignes de sa grandeur et de sa bonté. Souverainement bon, en effet, il ne tient rien pour agréable, si ce n'est la vertu et la sainteté; rien ne l'offense que le vice et le mal. Puis donc que ce souverain Seigneur doit indubitablement être honoré d'une manière sainte et légitime, il faut de toute nécessité qu'il y ait une religion digne de lui, un culte qui lui soit agréable. Eh bien, nous déclarons que c'est la religion chrétienne : ce sera là l'objet du chapitre suivant.

Les trois vérités dont il a été question se trouvent exposées dans le premier traité de notre Sommaire; on a de la sorte sous la main tout ce qui peut servir à l'instruction des infidèles qui désirent embrasser la foi. Ces trois vérités sont tellement certaines,

elles sont si clairement démontrées par la lumière même de la raison, qu'il n'est aucun homme qui puisse les nier.

CHAPITRE V.

La religion chrétienne est la seule vraie, la seule indubitable.

Cette vérité suit immédiatement les trois précédentes ; c'est donc la quatrième qu'il faut enseigner. Dès qu'il est bien établi qu'il doit nécessairement y avoir une vraie religion dans le monde, au moyen de laquelle Dieu soit honoré, nous disons que cette religion n'est autre que le christianisme. C'est un point que nous avons mis en évidence dans le deuxième traité du Sommaire, où nous avons démontré que toutes les conditions, toutes les excellences, que la vraie religion doit réunir, se trouvent dans la religion chrétienne.

La première de ces conditions ou excellences est que la religion qui prétend honorer Dieu d'une manière sainte et légitime, soit révélée par Dieu même ; c'est là ce qui nous en garantit la certitude et la vérité. S'il appartient à la divine Providence de pourvoir à toutes les nécessités des créatures, bien plus doit-elle pourvoir aux nécessités de l'homme en particulier, et surtout en ce qui regarde le service divin. En effet, la première, la plus importante de toutes les nécessités de l'homme, c'est de savoir comment il doit honorer et servir Dieu ; car de là dépend notre bonheur, notre bonheur spirituel avant tout, mais sans en excepter même le bonheur temporel ; il n'était donc pas possible que la Providence nous fît défaut dans ce qu'il y a pour nous de plus nécessaire. Puisqu'elle nous a donné tant de sortes d'aliments pour le soutien du corps, tant de plantes médicinales pour combattre ses maladies, pouvait-elle abandonner l'âme, dont la noblesse est sans comparaison supérieure à celle du corps. Pouvait-elle s'en reposer à cet égard sur l'intelligence et le discernement de l'homme ? La multitude des sectes et des fausses religions qui ont existé sur la terre, nous fait voir clairement à quel point l'intelligence humaine est inhabile à saisir la vérité. Voilà pour-

quoi le Seigneur a jugé bon de nous la révéler par le ministère des anges et des prophètes. Ces derniers furent des hommes doués d'une haute sainteté; à ce titre, ils ont droit à notre croyance dans les choses qu'ils nous annoncent de la part de Dieu : ils sont ses organes, ses ministres, ses ambassadeurs. A sa providence il appartenait de nous manifester le culte par lequel il veut que nous rendions hommage à sa grandeur infinie. Et c'est celui dont le plan nous est tracé par le christianisme, la plus parfaite, la mieux démontrée de toutes les religions qui parurent jamais sur la terre.

Qu'on la considère avec attention, et l'on y verra réunis au plus haut degré de perfection tous les caractères que la vraie religion doit présenter ; aucune ne nous donne une plus haute et plus magnifique idée de l'Etre divin ; aucune n'impose à l'homme de meilleures lois, des préceptes aussi beaux, ni plus conformes aux lumières de la saine raison ; aucune n'encourage la vertu et ne réprime le vice comme celle-là, puisqu'il n'en est pas qui promette d'aussi grandes récompenses à la première et qui menace le second d'aussi terribles châtiments ; aucune n'a été professée et défendue par tant d'esprits supérieurs, par des hommes aussi sages et aussi vertueux ; aucune n'a reçu comme elle l'éclatant témoignage de tant de martyrs, et pour laquelle autant de sang ait été répandu ; aucune ne peut invoquer en sa faveur un aussi grand nombre de miracles. C'est ce qu'on peut voir, et par les Histoires ecclésiastiques, et par les Vies des saints, et par les actes de leur canonisation. On peut consulter notamment les Vies écrites par saint Jérôme, le livre de la Cité de Dieu, où saint Augustin nous rapporte tant de miracles, l'Histoire composée par Théodoret, les Dialogues de saint Grégoire et ceux de Sulpice Sévère, les Chroniques des ordres religieux, et tant d'autres ouvrages que je ne puis énumérer. Il n'est pas de religion non plus qui soit attestée comme elle par des prophéties à l'abri de toute contestation.

De plus et par-dessus tout, comme par la nature des effets on reconnaît la nature des causes, il n'est pas de religion qui ait produit dans le monde des effets aussi merveilleux : son souffle

a balayé de la surface de la terre le plus désastreux de tous les fléaux, l'idolâtrie ; elle a donné naissance à d'innombrables multitudes de saints et de saintes, de martyrs, de confesseurs, de vierges, d'anachorètes, de religieux, qui n'ont cessé de fleurir dans la suite des âges. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les Martyrologes, où l'on voit chaque jour de l'année consacré par le souvenir et le nom de tant de personnages célèbres dans tous les genres de sainteté. Cela étant ainsi, que devons-nous penser de l'arbre qui donne de tels fruits? de la religion qui s'est manifestée par de si magnifiques résultats? C'est là une règle générale pour juger de l'excellence des causes. En effet, le plus habile médecin à nos yeux est celui qui guérit le plus de malades ; le meilleur avocat, celui qui gagne le plus de procès ; le meilleur maître, celui qui forme les meilleurs élèves. Or, comme la religion chrétienne est une école où l'on apprend la science de la vertu, comme aussi cette école a produit tant de sages et de saints, nécessairement nous devons la regarder comme l'école la plus parfaite, la plus admirable de toutes les religions qu'on ait jamais vues en ce monde. Nous renvoyons, encore une fois, au livre où toutes les excellences du christianisme sont traitées avec le développement convenable.

CHAPITRE VI.

Des sept sacrements.

Après avoir établi ces points fondamentaux de la religion chrétienne, lesquels sont accessibles aux lumières de la raison naturelle, on doit passer à son côté surnaturel, c'est-à-dire, aux choses que l'on ne peut atteindre que par la foi. Et les principales sont le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu et celui de la très-sainte Trinité, dont le premier suppose la connaissance, puisque c'est la seconde personne qui s'est revêtue d'une chair humaine. Mais ces mystères sont tellement élevés qu'il vaudra mieux, au début de cet enseignement, proposer des choses plus faciles et moins éloignées de notre raison. Il nous paraît donc convenable

de renvoyer ces deux grands mystères aux dernières leçons, et de parler d'abord des sacrements, qui sont autant de remèdes aux infirmités que nous éprouvons chaque jour dans la vie, et dont la Providence ne pouvait pas dès lors nous priver. Nous serons brefs dans cette exposition. Avant tout, il importe de bien savoir que les sacrements sont en réalité les remèdes spirituels de nos âmes, et que nous les devons aux célestes médecins descendus sur la terre pour nous guérir de tous nos maux.

Pour bien expliquer cela, prenons pour point de départ une sentence bien connue des philosophes : ils enseignent tous que l'auteur de la nature ne saurait manquer dans les choses nécessaires aux êtres qu'il a formés. On le voit, comme nous l'avons déjà remarqué par les aptitudes qu'il a données aux animaux pour chercher leur nourriture, se défendre dans les dangers, propager leur espèce et se guérir de leurs maladies. D'un autre côté, la divine Providence ayant un plus grand soin des choses les plus nobles, et l'homme étant la plus noble de toutes les créatures qui composent ce monde inférieur, il est évident qu'elle doit pourvoir aux nécessités de l'homme et à ses infirmités plus qu'à celles des autres créatures. Comme, en outre, des deux parties qui composent l'être humain, l'âme est sans comparaison la plus excellente, elle a par là même un droit spécial et supérieur aux soins de la divine Providence.

Or, de toutes les infirmités que l'homme peut avoir à souffrir dans son âme, la plus grave, sans contredit, c'est la concupiscence ou l'inclination de sa nature vers le mal ; car c'est là ce qui nous pousse avec tant de véhémence au vice et au péché. Ajoutons que cette infirmité ne se guérit pas par la simple connaissance du bien et du mal, telle que nous la transmet l'enseignement de la loi divine ; les hommes ne pèchent pas tant par les faits de l'ignorance que par celui de la corruption et du désordre de leurs appétits. Il faut donc là un autre remède, qui soit en rapport avec la maladie. Ce remède consiste dans la divine grâce, laquelle ne se borne pas à rendre une âme agréable et belle aux yeux de Dieu, mais donne encore naissance à toutes les vertus ; et les vertus à leur tour lui servent d'armure et la mettent en état

d'observer tous les commandements de Dieu, de résister à toutes les contradictions, à toutes les attaques de l'ennemi, aussi bien qu'aux appétits intérieurs et à tous les entraînements de la chair. Puisque c'est là l'infirmité la plus grande et la pressante nécessité de nos âmes, on ne saurait douter que le Seigneur, qui se déclare lui-même l'ami des âmes et qui ne nous fait jamais défaut, comme nous l'avons déjà dit, dans les choses nécessaires, ne nous ait pourvus d'un secours proportionné à de semblables besoins. C'est ce qu'il a fait dans l'institution des sacrements; car ils possèdent la vertu de nous donner cette grâce dont nous parlons et qui est le grand remède à nos infirmités spirituelles. Mais, bien que tous les sacrements aient ceci de commun, qu'ils donnent la grâce, chacun d'eux possède une vertu spéciale, produit un effet particulier propre à l'état où chacun peut se trouver, et c'est par là que les sacrements se distinguent les uns des autres.

I.

Du nombre des sacrements.

Cette question est naturellement amenée par ce qui précède; c'est donc ici que nous devons en parler. Posons d'abord un principe : le corps et l'âme étant en quelque sorte unis par des liens fraternels, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient des nécessités semblables. Notre corps naît d'abord, puis se développe, et ceci, par l'effet d'une nourriture conforme à sa nature même et sans laquelle il ne saurait maintenir sa vie; il est sujet à de fréquentes maladies dont il ne peut guérir qu'à l'aide des remèdes; après sa guérison, il demeure quelque temps faible et débile; il a besoin de reprendre ses forces épuisées. Nous pouvons observer les mêmes péripéties et les mêmes infirmités dans notre âme, en les entendant dans un sens spirituel, comme nous allons l'expliquer. Il y a là cinq phases différentes, et nous trouvons aussi cinq sacrements coordonnés par le Sauveur de la même manière : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence et l'Extrême-Onction. Ces sacrements servent de remède aux cinq infirmités spirituelles énumérées plus haut et qui correspondent à celles

du corps. Ils sont rigoureusement obligatoires; tout chrétien parvenu à l'âge de raison est tenu de les recevoir. Quant aux deux qui restent, l'Ordre et le Mariage, ils sont au libre choix des fidèles, suivant l'état que chacun veut embrasser.

Nous ne traiterons ici des sacrements que d'une manière sommaire, en signalant seulement ce qui doit rentrer dans l'instruction d'un catéchumène. Nous laissons le reste, dans une matière si souvent traitée, à la disposition de ceux qui sont chargés d'un tel enseignement.

II.

Des sacrements en particulier.

Le Baptême est le premier de tous les sacrements; c'est là le remède du péché originel, dans lequel nous sommes tous conçus, et de tous les péchés actuels que l'homme peut avoir commis avant de le recevoir. C'est à raison du premier péché qu'on administre ce sacrement aux enfants qui n'ont pas l'usage de la raison, mais dont la foi est garantie par celle des parents, des parrains et de l'Eglise elle-même. La divine Providence a voulu que la tache originelle ayant été contractée par le fait d'une volonté étrangère, par la faute de nos premiers parents, la guérison pût avoir également lieu par la foi des autres, comme nous venons de l'expliquer, sans le concours actuel de la volonté de celui qu'on baptise.

Pour les personnes qui ont l'usage de la raison, il est requis qu'elles donnent consentement délibéré, et qu'elles aient la douleur de leurs fautes passées, avec le ferme propos de changer de vie. Chez elles, nous l'avons dit, le baptême efface non-seulement le péché originel, mais encore les péchés actuels commis jusqu'à ce moment, sans qu'il en reste ni souillure ni peine. Et la raison en est que ce sacrement est la naissance de l'homme à la vie spirituelle : comme dans la naissance ou la génération d'une chose il se produit une complète transformation, ainsi qu'on le voit dans la transition de l'œuf en poussin, de même, dans l'homme qui naît à cette vie nouvelle, on ne retrouve plus rien de l'ancienne vie, de la vie dégradée par le péché. C'est au point que si

l'homme mourait aussitôt après avoir été baptisé, il irait directement au ciel jouir de la vue de Dieu. Cette grâce si complète, ce pardon absolu et général, provient du sacrifice offert par Jésus-Christ et des mérites de son sang répandu, lequel a suffi pour expier tous les péchés du monde. Voilà pourquoi ce sacrement est administré par le moyen de l'eau, qui sert à laver toutes les taches et toutes les souillures; le Seigneur a voulu que la matière extérieure et sensible du sacrement fût déjà le signe de l'effet qu'il produit à l'intérieur, de la purification complète de l'âme. Aussi, quand l'homme se prépare à la réception de ce sacrement, il doit reconnaître la faveur que Dieu lui fait en vue des mérites du Christ : là il adopte l'homme pour son enfant, il le fait héritier de son royaume, il lui donne avec la grâce le germe de toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit; c'est un temple vivant qu'il a bâti pour lui-même.

Le second sacrement est la Confirmation, dont l'effet est de fortifier l'âme, soit pour qu'elle confesse la foi lorsqu'il y a un danger à courir, soit pour qu'elle résiste aux attaques et aux tentations de l'ennemi. Comme un enfant, après qu'il est venu au monde, grandit et ne cesse d'acquérir des forces pour travailler plus tard, l'âme après sa naissance spirituelle, après qu'elle est entrée dans la nouvelle vie par le baptême, grandit et se fortifie dans le même but, par une admirable disposition de la divine Providence, au moyen du second sacrement.

Le troisième est l'Eucharistie, le plus auguste et le plus divin de tous les sacrements; il mérite ce titre parce qu'il renferme réellement et substantiellement Celui qui est la source même de la grâce, et qui la répand ainsi d'une manière plus abondante dans nos cœurs. Par la vertu des paroles de la consécration, la substance du pain est changée en celle du corps du Sauveur, et la substance du vin en celle de son sang précieux. Lui qui de rien a créé le monde, a bien pu, par le ministère du prêtre, changer une substance en une autre, comme il le fit aux noces de Cana, où il changea l'eau en vin. *Joan.* II. Voici comment s'en explique saint Ambroise : « Si l'efficacité de la parole du Christ est si grande qu'elle donne l'existence à des choses qui n'étaient pas, à plus forte

raison aura-t-elle le pouvoir de transformer les choses qui existent déjà et de leur donner une autre nature. Car enfin faire un être de ce qui n'était rien accuse une plus haute puissance que changer simplement une substance en une autre. » *De Initiand.*, cap. IX.

La matière de ce sacrement, c'est-à-dire le pain, nous en montre déjà les vertus et les effets; car tous les effets que la nourriture produit sur le corps, ce pain céleste les produit sur l'âme dans un sens spirituel. Il la conserve dans la pureté de la vie nouvelle, il la fait grandir et se développer, il lui donne des forces spirituelles qui la mettent en état de persévérer dans les travaux de la vertu, de résister à toutes les tentations; il la remplit d'une merveilleuse suavité. Ce sacrement efface de plus les fautes légères et les négligences où l'on tombe chaque jour; il conduit même quelquefois au pardon des péchés mortels, en faisant passer l'homme de l'attrition à la contrition; propriété, du reste, que possèdent tous les sacrements de la loi de grâce.

III.

Nécessité du sacrement des autels dans l'Eglise.

Le pain descendu du ciel était aussi nécessaire dans l'Eglise pour y conserver la vie spirituelle, que le sont, dans l'ordre temporel, les aliments dont nous usons pour réparer les forces du corps. La chaleur naturelle dont notre cœur est le foyer va consumant sans cesse la substance du corps; c'est pour cela qu'il faut l'alimenter sans cesse et réparer la déperdition qu'il éprouve par l'effet de cette chaleur. Quelque chose de semblable se perd dans notre âme : il y a là une autre chaleur qui n'a rien de matériel, mais qui n'en est pas moins dévorante; c'est l'ardeur de nos appétits et de nos convoitises. Plus elle enflamme les désirs des sens, plus elle affaiblit les saintes aspirations et la ferveur de l'esprit. De là pour nous une obligation absolue de réparer les pertes incessantes dont les appétits sensuels sont la cause. Et voilà précisément la destination essentielle de ce divin sacrement; il opère ce bien par la vertu surnaturelle qui s'y trouve renfermée, et qui n'est autre que l'auteur lui-même de la grâce

et des sacrements. Cela suffit certes pour nous bien faire voir la nécessité que nous avons de le fréquenter. S'il existe au-dedans de notre âme un continuel principe de destruction, il fallait qu'il y eût aussi un éternel principe de restauration spirituelle, pour que la vie ne vînt pas à défaillir par ce travail d'épuisement.

Nous voyons également par là avec quels sentiments de dévotion et de révérence, avec quelle pureté de cœur, l'homme doit s'approcher de ces divins mystères, puisque en les recevant, il donne l'hospitalité dans son âme à ce souverain Seigneur dont la majesté fait trembler les puissances et les principautés qui peuplent son divin royaume : il est dans ce sacrement d'une manière réelle et substantielle, ainsi que nous l'avons déjà dit.

IV.

Des autres sacrements.

Parlons d'abord du quatrième qui est le sacrement de Pénitence. La nécessité que nous avons de le recevoir ressort avec autant d'évidence de la même comparaison entre l'âme et le corps. Notre corps est naturellement sujet à beaucoup de maladies ; et pour y remédier la divine Providence nous a pourvus, dans sa tendre sollicitude, d'un nombre incalculable de remèdes, de plantes médicinales, d'eaux salutaires, qui varient comme les maladies elles-mêmes. Mais pour les infirmités de l'âme, elle nous a donné un remède universel, le sacrement dont nous parlons : en vertu des paroles de l'absolution prononcées par le prêtre, sont effacés tous les péchés, guéries toutes les maladies des âmes convenablement disposées.

Ces dispositions consistent d'abord à ressentir une profonde douleur d'avoir offensé Dieu, le meilleur de tous les pères ; puis, à former le sincère propos de ne plus l'offenser à l'avenir, d'une manière au moins mortelle ; enfin, de confesser tous ses péchés avec ce double sentiment, et de plus avec l'intention d'accomplir la pénitence et de suivre les conseils qui seront donnés par le confesseur.

Le cinquième sacrement parmi ceux qui s'appliquent à tous

les fidèles, c'est l'Extrême-Onction, et celui-là n'est administré qu'en danger de mort et comme sur les extrêmes confins de la vie. Il a pour effet d'effacer les dernières traces que les péchés de la vie passée peuvent avoir laissées dans notre âme, afin que celle-ci, quand elle quitte la terre, aille se présenter plus pure au tribunal de Dieu.

Les deux autres sacrements, l'Ordre et le Mariage, ne regardent pas tous les chrétiens, avons-nous dit; ils dépendent de la vocation de chacun et de l'état qu'on veut embrasser dans l'Eglise. Les deux états auxquels ils se rapportent ayant leurs charges spirituelles et leurs obligations que l'homme ne saurait entièrement remplir sans un secours spécial de la grâce divine, la Providence a voulu, toujours selon l'admirable économie de son infinie sagesse, que ces deux sacrements fussent établis pour que tous les fidèles, chacun dans son état, eussent cette grâce spéciale dont ils ont besoin.

C'est assez de cette exposition sommaire pour notre but actuel. Les ministres de la doctrine pourront tirer le reste de leur propre fond, dans une matière aussi généralement connue; et, si l'on désire consulter notre Sommaire, la nécessité des sacrements et leurs effets y sont exposés dans le deuxième Traité, sous ce titre: *Septième excellence de la religion chrétienne; les Sacrements.* Quant à celui de l'Eucharistie, il se trouve plus longuement développé à la fin du quatrième Traité. Nous nous contentons d'y renvoyer le lecteur.

CHAPITRE VII.

Du mystère ineffable de la sainte Trinité.

Il faut nécessairement arriver ensuite à traiter du mystère de l'Incarnation et de la Passion du Fils de Dieu; mais, comme ce mystère suppose déjà connu celui de la très-sainte Trinité, puisque c'est la seconde personne qui s'est incarnée et qui a souffert, nous devons parler auparavant de ce dernier mystère. C'est de ce principe que le catéchiste pourra partir pour entrer au cœur de la religion, et voici comment il pourrait s'exprimer :

Je vous ai déjà dit, mon frère, dans nos précédents entretiens, que la doctrine chrétienne nous a été révélée et enseignée par Dieu même. Il vous faut maintenant savoir que cette doctrine renferme des choses qui sont à la portée de notre raison, et d'autres plus élevées auxquelles elle ne saurait atteindre, mais qui servent éminemment à la gloire de Dieu et à la sanctification de l'homme. Les premières sont celles dont nous avons parlé jusqu'ici, à savoir, qu'il existe un Dieu, unique et souverain Seigneur du monde; qu'il mérite d'être aimé, servi et honoré pardessus tout; que la manière la plus légitime et la plus sainte de lui rendre un tel honneur, c'est d'avoir une haute idée et un profond sentiment de ses grandeurs et de ses perfections, et de mener une vie conforme à la loi naturelle, à cette lumière qu'il a lui-même imprimée dans nos cœurs. C'est ce que reconnaîtra sans peine tout homme en qui cette lumière ne sera pas obscurcie, ou dont la raison n'aura pas été dépravée.

Or, le même Seigneur qui nous enseigne des choses aussi claires nous en a révélé d'autres qui, par leur élévation, échappent à la portée de notre entendement; mais celles-ci ne méritent pas moins de créance que celles-là; car le Seigneur a voulu que la vérité nous en fût attestée par des miracles sans nombre, par la parole des prophètes, comme nous l'avons déjà dit, par le témoignage des innombrables martyrs qui, pour la confesser, ont souffert toutes sortes de supplices et l'ont signée de leur sang; puis aussi, par les enseignements et les exemples de tant de docteurs et de saints, qui l'ont prêchée dans tous les siècles, et défendue par leurs savants écrits contre tous ses adversaires. Mais un témoignage bien supérieur encore, c'est celui que Dieu lui rend dans le cœur même des fidèles, en les éclairant des lumières de la foi, en les pénétrant pour elle d'un tel amour que, sans voir de miracles, sans exiger de raisons, ils sont prêts à mourir plutôt que de renoncer à ses divins enseignements. C'est là ce qui nous explique le courage inébranlable des martyrs au milieu des tortures.

Et, bien que ces choses dépassent la portée de notre raison, au lieu de projeter une ombre sur l'éclatante vérité de la religion,

elles contribuent à la mettre dans un plus grand jour. Nous allons le démontrer par un exemple : la différence qui existe entre le médecin d'un prince et son cuisinier, on peut aussi l'établir entre le véritable et le faux prophète. Le cuisinier ne fait attention qu'à la saveur des mets qu'il prépare ; et le médecin ne tient compte que de la santé du prince ; que les aliments soient savoureux ou qu'ils soient insipides, peu lui importe, pourvu qu'ils soient salutaires. C'est ainsi que les faux prophètes, sans égard pour les droits de la vérité, ne se préoccupent que de ce qui peut flatter les oreilles du peuple ; c'est-à-dire qu'ils ne proposent à ce dernier que des choses faciles à croire, agréables à pratiquer, bien sûrs d'obtenir son adhésion par ce moyen, comme on le voit par la loi de Mahomet. Les véritables prophètes n'ont aucun souci d'une semblable délicatesse et n'ont en vue que les intérêts de la vérité, qu'elle soit amère ou suave, qu'elle flatte ou choque le sens humain ; ils ont mis leur confiance en Dieu, qui saura bien rendre croyables les mystères qu'ils annoncent en son nom et pour sa gloire. D'où il résulte qu'un signe frappant de la vérité d'une doctrine, c'est qu'elle s'élève au-dessus de notre raison et qu'elle heurte les goûts et les appétits de notre chair.

Explication de cet ineffable mystère au moyen de quelques comparaisons.

Ainsi donc, entre toutes ces choses si élevées, la première est le mystère de la très-sainte Trinité ; en le confessant, nous reconnaissons en Dieu, notre Seigneur, une excellence dont nous voyons la figure dans la personne des rois. Les rois, en effet, considérés comme tels, possèdent certains priviléges qui n'appartiennent à aucun de leurs sujets. Ils portent le sceptre et la couronne, ils exercent le souverain pouvoir sur tous leurs Etats ; aussi ne sont-ils soumis à personne, tout le monde au contraire leur est soumis : c'est là ce qui les distingue des autres hommes. Or, que cette distinction convienne à la nature même de la royauté, le Créateur semble avoir voulu nous le montrer dans la république des abeilles ; car leur reine porte dans son corps et sa configuration des caractères qui frappent au premier abord et

qui n'existent pas dans les autres. Nous disons à peu près dans le même sens et par similitude, que Dieu notre Seigneur, le roi suprême de l'univers, possède également des attributs qui le séparent de toutes ses créatures. L'un de ces attributs distinctifs est que dans ce souverain Seigneur, bien qu'il n'y ait qu'une substance, il y a cependant trois personnes; tandis que dans les créatures raisonnables il n'y a qu'une personne tout comme il n'y a qu'une substance. Les trois personnes divines sont : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père produit le Fils, et le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. Ce mystère ne saurait être démontré par des arguments humains; il échappe même aux vues courtes et bornées de notre faible raison. On ne peut pas non plus trouver dans les choses créées un terme de comparaison qui nous en donne une idée; car la distance entre le Créateur et les créatures est infinie; rien dans ces dernières ne ressemble donc exactement à Dieu, et les comparaisons nécessairement imparfaites qu'on peut en tirer ne peuvent servir qu'à stimuler un peu notre intelligence. C'est ainsi qu'une comparaison est tirée du soleil, la plus noble de toutes les créatures corporelles, et celle dès lors qui présente le plus de ressemblance avec le Créateur; de même qu'il y a trois choses dans le soleil, l'astre lui-même, la lumière dont il est le foyer, et la chaleur qui provient de ces deux choses; de même en Dieu nous confessons la personne du Père, celle du Fils, qui est engendrée par le Père et celle du Saint-Esprit, qui procède des deux autres. Notre âme nous fournit encore une comparaison; ce qui ne doit pas étonner, puisqu'elle est faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Nous reconnaissons en elle trois puissances ou facultés qu'on désigne sous le nom d'âme intellective, sensitive et végétative. Par l'âme intellective nous percevons les choses spirituelles, ce qui nous fait ressembler aux anges; par l'âme sensitive nous percevons les choses corporelles au moyen des cinq sens, ce qui nous est commun avec les bêtes; par la végétative se conserve et se maintient la vie du corps, les aliments sont digérés et convertis en notre substance : ce dernier genre de vie se trouve aussi dans les plantes qui puisent leur sève et leur vigueur dans

les sucs de la terre. Chose bien digne d'attention, ces trois sortes d'âme, réparties dans trois différents ordres de créature, se trouvent réunies dans l'homme, mais comme autant de facultés diverses, sans nuire à la parfaite unité de l'être humain. C'est ainsi que nous reconnaissons trois personnes distinctes dans la divinité, sans préjudice pour l'unité de la substance divine : il n'y a donc pas trois dieux, mais un seul. On pourrait encore ajouter, quoique d'une manière bien rigoureuse, qu'il y a cinq doigts dans notre main très-distincts entre eux, ce qui ne fait néanmoins qu'une main ; ainsi dans cette sublime nature il y a trois personnes distinctes, mais une seule substance, une seule et même divinité. Quand nous appliquons à Dieu ces noms de Père et de Fils, il ne faut pas que notre imagination s'égare sur les objets corporels; car, comme Dieu est un esprit très-pur et très-simple, rien ne s'accomplit en lui que par l'entendement et la volonté. Ses opérations au dehors n'ont pas un autre mode ; c'est de la même façon qu'il a créé les anges, cet univers et tout ce qu'il renferme. Cette divine génération n'a rien de matériel, elle est toute spirituelle. Ainsi comprise, elle n'a pas lieu de nous étonner. Celui qui a donné à toutes les créatures vivantes de ce monde inférieur la faculté de propager la vie qu'elles possèdent et de se multiplier dans la même espèce, si bien que l'homme naît de l'homme, l'animal de l'animal, la plante de la plante, ne pouvait pas évidemment être lui-même stérile et n'avoir pas un Fils qu'il engendrât d'une manière ineffable.

Il ne faut pas non plus s'étonner que notre entendement ne puisse pas comprendre la génération divine. S'il n'est pas d'entendement humain qui comprenne comment l'enfant est formé dans le sein de sa mère, c'est-à-dire, comment d'une matière informe provient un corps si merveilleusement organisé, avec ses membres et ses sens, ayant tous une destination si spéciale et si bien marquée, avec cette infinie variété de veines, d'artères et de nerfs, une charpente aussi ferme, une chair si douce et si sensible; cette génération corporelle nous étant entièrement cachée, comment notre intelligence pourrait-elle s'élever à la hauteur de la génération divine?

Nous avons donné d'autres exemples tiré du monde des corps, dans notre Introduction au Symbole : Les uns ayant pour objet d'expliquer, toujours bien imparfaitement, ce profond mystère; les autres, d'humilier l'entendement de l'homme en lui montrant combien sont bornées ses connaissances sur les choses même que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains; et cela, pour qu'il rentre en lui-même, à la vue de son ignorance et de sa pesanteur, et qu'il n'entreprenne jamais de pénétrer dans les secrets de l'Etre divin. Si les philosophes avouent que l'œil de notre âme n'est pas moins faible pour découvrir les mystères de la nature que ne l'est celui du hibou pour contempler la lumière du soleil; est-ce donc une merveille qu'il le soit encore beaucoup plus quand il s'agit d'atteindre aux souveraines hauteurs de la substance divine, à ces inaccessibles sommets de l'existence et de la vérité? Un sage a dit avec beaucoup de raison : L'entendement n'a été donné à l'homme que dans une certaine mesure, d'une manière limitée; il ne saurait donc pas entendre les choses qui sont sans mesure et sans limite. Pline disait que les œuvres de l'auteur de la nature sont quelquefois si belles et si merveilleuses qu'elles paraissent incroyables à l'homme, par la raison que son intelligence ne peut les embrasser. Mais, si le Créateur est tellement admirable dans ses œuvres, combien plus ne le sera-t-il pas en lui-même? Si la raison est incapable de comprendre les effets, comment serait-elle capable de comprendre la cause éternelle qui les produit? C'est donc une bien grande folie à l'homme de ne pas croire qu'une chose existe parce qu'il ne la comprend pas, alors qu'il est forcé de reconnaître l'existence de tant de choses qu'il ne saurait expliquer. Sur tout ce qui précède on trouvera de plus longs développements dans la quatrième partie du livre auquel j'ai si souvent renvoyé le lecteur, et spécialement dans le troisième dialogue qui traite de la très-sainte Trinité.

C'est là qu'on pourra puiser ce qu'on jugera le plus facile et le mieux en rapport avec l'intelligence de l'auditeur. On aura soin d'ajouter que nous sommes dans l'obligation d'aimer et de servir Dieu de toutes les puissances de notre âme, dont les deux prin-

cipales sont l'intelligence et la volonté. Mais, comme le plus nobl usage que nous puissions faire de la volonté, c'est d'aimer nos ennemis eux-mêmes, et non pas seulement nos amis ; ainsi nous n'usons jamais mieux de notre intelligence que lorsque nous la domptons et la soumettons à croire, conformément à l'ordre de Dieu, des choses qui dépassent la portée de notre raison, tout comme celles dont elle veut se rendre compte.

CHAPITRE VIII.

De l'ineffable mystère de l'Incarnation et de la passion du Fils de Dieu.

C'est ici la plus sublime des vérités, le plus touchant des mystères que nous enseigne la religion chrétienne. Dès lors celui qui est chargé d'en transmettre la connaissance aux autres, doit préalablement recourir à de fréquentes et ferventes prières, dans la ferme persuasion que c'est là l'œuvre de Dieu, et que Dieu ne lui refusera pas le secours de sa grâce. Et dans le fait, celui qui fut assez puissant pour faire croire au monde entier qu'un homme crucifié entre deux voleurs était Dieu, le créateur du ciel et de la terre, et pour rendre cette foi si profonde que des milliers d'hommes ont mieux aimé souffrir tous les genres de tortures que de renoncer à cette vérité, pourra bien encore produire le même effet dans une âme, puisque c'est toujours des intérêts de sa gloire qu'il s'agit. Après cela, voici comment on peut procéder dans une semblable matière :

Nous avons déjà dit que, parmi les choses enseignées par la religion chrétienne et qui sont l'objet de la foi, les unes sont accessibles aux simples lumières de la raison, et que les autres se dérobent à ses regards. Or, entre ces dernières, la principale, celle qui sert de fondement à la foi, c'est que la seconde personne de la sainte Trinité, la personne du Fils, est descendue sur la terre pour enseigner aux hommes le chemin du ciel, ou bien pour les former à une vie si sainte et si pure qu'ils fussent dignes en la quittant de contempler Dieu dans sa gloire et de participer à son bonheur.

Ce mystère est très-élevé, nous l'avons dit; et comme nous ne saurions nous élever à de grandes hauteurs que par des degrés successifs, nous ne pouvons pas non plus arriver à la connaissance de ce mystère sans établir quelques notions préalables qui nous serviront comme d'échelons pour monter jusque-là. Le premier consiste à savoir que l'immense bonté de Dieu est le principe et la cause de toutes les œuvres qu'il a faites ou qu'il fera jamais. C'est par sa bonté qu'il a créé le monde, qu'il le gouverne et le pourvoit de toutes les choses nécessaires, sans se laisser arrêter par les offenses qu'il reçoit chaque jour de l'ingratitude des hommes, faisant lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et descendre sa pluie sur les champs des justes et des pécheurs. Voilà le premier degré de l'échelle.

Voici le second : Il faut savoir de plus qu'il est de la nature même de la bonté de faire le bien, de communiquer aux autres le bien qu'on possède soi-même. Et comme Dieu est souverainement bon, il est dès lors et par là même souverainement expansif; il communique tous ses biens, sans restriction de son côté, à ses créatures, et à chacune d'elles en particulier, autant que le permet la nature et la capacité de son être. C'est ainsi qu'il donne, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué déjà, aux animaux privés de raison, les aptitudes et les facultés dont ils avaient besoin pour la conservation de leur vie et la propagation de leur espèce; la nature de ces animaux n'étant pas capable de biens supérieurs à ceux-là. Cette souveraine bonté et cette expansion également souveraine font que Dieu ne se contente pas de communiquer ces biens d'un ordre inférieur; il a voulu créer des êtres plus nobles qu'il pourrait rendre participants de son propre bonheur et de sa gloire. Cette gloire et ce bonheur, il les trouve dans la contemplation de sa beauté suprême. Eh bien, dans sa magnificence et sa libéralité, non content de posséder lui-même une telle béatitude, il a créé des êtres supérieurs, portant l'empreinte de son image et de sa ressemblance, afin de les associer à sa félicité. Ce sont les anges et les hommes : les anges dans le ciel, les hommes sur la terre. Les uns, substances spirituelles et sans corps; les autres ayant un corps avec une âme immatérielle.

Or les œuvres de Dieu sont parfaites, comme il est lui-même parfait; en créant donc ces deux sortes d'êtres pour une si haute fin, il leur a donné toutes les facultés et toutes les perfections qui leur étaient nécessaires pour y parvenir. En effet, de même que dans les palais des rois ne sont pas admis les hommes à l'extérieur repoussant, aux habits sales et déchirés, mais seulement ceux dont la mise est propre et convenable; de même, dans le céleste palais où réside le Roi des rois, ne peuvent pas entrer les esclaves des sens et de la chair; car ils sont repoussés à cause de leurs haillons et de leurs souillures. Les anges et les hommes ont droit à cet honneur. Dieu le leur a concédé, mais à la condition qu'ils auront été fidèles et soumis à sa volonté, qu'ils auront bien usé de sa grâce et de ses bienfaits. Dans le cas contraire, ils sont exclus de ce souverain bien; c'est ainsi que l'exige l'ordre inflexible de la justice de Dieu.

Pour un moment, laissons les hommes de côté, occupons-nous des anges. Ils se divisaient dès le commencement : les uns, reconnaissant que tous les biens qu'ils possédaient étaient un don gratuit de la bonté divine, s'humilièrent profondément devant la puissance du Créateur, s'engagèrent à le servir à jamais avec tout l'empressement et tout l'amour dont ils étaient capables, heureux d'accomplir en tout ces cinq commandements; et, comme les anges sont d'une telle nature qu'ils ne changent plus, ainsi que nous le faisons, quand une fois leur détermination est prise, ils furent aussitôt confirmés en grâce, admis à la vision béatifique de la divine beauté; ils y persévérèrent et y persévéreront éternellement.

Mais, parmi les anges, il y en eut un plus beau, plus parfait que les autres, le plus élevé de tous, d'après le sentiment de saint Grégoire, *in Evang.* Homil. XXXIV; et cet ange qui devait être le plus reconnaissant, le plus humble, le plus soumis au Créateur, puisqu'il était l'enfant privilégié de sa puissance, bien loin d'agir ainsi, plein de confiance en lui-même, amoureux de sa propre beauté, il osa s'élever contre Dieu et prétendit marcher son égal. En punition de son orgueil et de son ingratitude, il fut chassé de ce glorieux séjour où ne peuvent habiter que les humbles, et

comme une multitude d'autres anges suivit son exemple et ses conseils, elle partagea son sort et son exil.

Ces anges déchus, obstinés désormais dans le mal, désespérant de rentrer dans la patrie qu'ils ont perdue, sont animés d'une haine furieuse contre Dieu par suite de leur condamnation, et travaillent de toutes leurs forces, emploient tous les moyens pour obscurcir sa gloire et détourner les hommes de son service, en les poussant à se révolter contre ses lois. N'ayant pu réussir à s'emparer du pouvoir suprême dans le ciel, ils s'efforcent de l'obtenir sur la terre, entraînant les misérables mortels dans les erreurs les plus grossières, se faisant adorer d'eux dans les temples des idoles, afin de les arracher au culte du vrai Dieu, introduisant dans le monde une variété comme infinie de sectes et de fausses religions, à tel point que dans les seules îles du Japon, il n'existe pas moins de vingt-quatre sectes différentes, au rapport des voyageurs, mais qui s'accordent toutes dans l'adoration des figures diaboliques et dans l'oubli du Créateur de l'univers. Ces esprits rebelles persuadent à beaucoup d'hommes que leurs âmes sont sujettes à la mort, que tout commence au berceau pour finir à la tombe : fatale persuasion qui les précipite dans tous les vices, les vols, les impudicités, que l'on comprend sans peine chez des malheureux qui ne tiennent aucun compte de la justice divine. Ils vivent ainsi comme les bêtes, qui ne sentent et ne cherchent que le présent; comme elles, ils n'aspirent qu'aux biens corporels, bien qu'ils aient une âme raisonnable, capable de posséder Dieu, faite à son image, ayant comme lui l'entendement, la volonté, le libre arbitre.

I.

De l'état de grâce et de dignité où Dieu créa l'homme; de la perte déplorable de ces biens par le péché.

De l'ange passons maintenant à l'homme. Ils sont du reste unis par l'identité de leur destination. Quant à ce qui concerne le second, on peut s'aider, pour le faire connaître, de ce qui est compris dans le troisième chapitre du troisième traité de notre Sommaire, car nous avons exposé là les grâces et les priviléges dont

le Seigneur dota l'homme en vue de cette fin, au moment même de la création; puis la chute de l'homme et la manière dont il perdit la grâce et la justice originelle; les maux, enfin, dans lesquels il tomba par sa prévarication. Parmi ces maux, le plus grand est cette inclination habituelle qui nous porte tous, dès le premier jour de notre vie, à nous aimer nous-mêmes avec tout ce qui nous appartient, de préférence à Dieu; amour funeste d'où procèdent tous les péchés du monde et toute la corruption de la vie humaine.

Pour bien comprendre cela, il faut avant tout savoir que de l'amour de soi, quand il est sans règle, naissent les trois amours signalés et réprouvés par saint Jean : amour désordonné des honneurs, amour des richesses, amour des plaisirs sensuels, et c'est là comme une triple source de laquelle émanent tous les péchés qui se commettent sur la terre. Et, pour commencer par l'amour des honneurs, qui pourrait énumérer les querelles souvent sanglantes, les vanités, les manœuvres ruineuses, les prodigalités et les excès auxquels l'homme est entraîné par l'amour de sa propre excellence, par le désir de commander, de briller, de se signaler aux yeux de ses semblables. De l'amour de l'argent, que de tromperies, de trafics honteux et d'usures, que de vols, de violences, d'injustices, de tyrannies et d'oppressions exercées sur les pauvres! Et les péchés que suscite l'amour excessif des plaisirs corporels, qui pourrait jamais les faire connaître? En effet, de là vient la gourmandise avec toutes ses inventions, les mets exquis et recherchés, tous les raffinements du luxe et de la sensualité, toutes les dépenses désastreuses que ce vice impose à ses misérables sujets. De là les frénétiques envies que nous ne pouvons satisfaire. De là les impuretés, les scandales, les dégradations, les turpitudes, les fornications et les adultères, quelquefois même les morts tragiques dont le monde est effrayé. Les vengeances et les fureurs contre ceux qui font obstacle à nos désirs impurs, à nos appétits désordonnés. De là les divisions intestines, les plus odieuses partialités, des antipathies et des haines qui durent toute la vie. En résumé, de cette triple concupiscence naissent tous les péchés de l'univers, encore une fois; car per-

sonne ne pèche sans être sollicité par l'un ou l'autre de ces intérêts que nous venons de passer en revue. Telle est la racine du mal, telle la maladie dont tous les hommes sont atteints, à l'instant même de leur naissance; et ce mal universel a sa première source dans la perte de l'innocence primitive, de cette justice originelle dans laquelle l'homme avait été créé.

De ce mal si grand proviennent à leur tour trois autres grands maux : c'est que, d'abord, les hommes encourent la disgrâce de Dieu, se constituent ses ennemis, par la raison que le Seigneur étant la bonté suprême ressent une suprême horreur pour les méchants en tant qu'ils sont méchants, et pour leur malice; ce qui fait qu'il n'a pas pour eux la tendre sollicitude, les soins paternels qu'il a pour ceux qui l'aiment et le servent. En second lieu, le démon les voyant dans cet état, entre dans leur cœur, s'en empare et les fait rouler dans tous les précipices de la corruption, âme et corps. Le comble du mal et la dernière conséquence de cette dégradation, c'est que l'homme demeure exclus de la compagnie de Dieu, de la société des élus, de la gloire du ciel, et condamné aux peines éternelles de l'enfer.

Voilà d'un coup d'œil le misérable état où le péché a laissé l'homme. Je dis le péché; car il est bien évident que l'Artisan suprême, dans sa sagesse infinie, n'aurait jamais créé l'homme avec ses fatales inclinations, si contraire à la nature comme aux desseins du Créateur, puisque ses œuvres sont parfaites, avons-nous déjà dit, comme il est lui-même parfait. Non, c'est bien dans le péché et dans le concours du démon qui en est l'instigateur, qu'il faut voir la cause de cette rébellion et de ce désordre.

II.

Comment Dieu fait homme a relevé l'homme déchu.

Après avoir montré le mal, il faut dire comment le Seigneur, dans les entrailles de sa miséricorde, a voulu relever l'homme déchu, quel admirable remède il a choisi pour le guérir : il est lui-même descendu du ciel sur la terre, il s'est revêtu d'une chair

humaine, puis il s'est offert en sacrifice, grâce à sa véritable humanité, pour le salut du monde.

Quelqu'un demandera peut-être : Pour quel motif la suprême Sagesse a-t-elle choisi un moyen si laborieux et si pénible pour opérer notre salut et notre rédemption? On répond à cela d'une manière succincte que le mode de la rédemption s'explique par les biens et les avantages inestimables qui en ont résulté pour la sanctification de nos âmes, pour nous rendre en définitive bons et heureux; et plusieurs de ces avantages nous auraient manqué si nous avions été rachetés par un autre moyen. Il est vrai qu'il en était beaucoup d'autres par lesquels Dieu pouvait accomplir cette grande œuvre, s'il l'eût voulu; mais il est de principe général dans toutes les œuvres de Dieu, qu'il se propose, non ce qu'il pourrait absolument parlant, mais ce qui convient à la gloire de son saint nom et à la guérison de nos infirmités. Pour atteindre ce double but, il n'était pas possible de choisir un moyen plus parfait, ainsi que nous allons le dire.

Oui, nous tenons pour certain et nous confessons qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace que celui-là pour la restauration et la sanctification de l'homme. Si nous voulons nous en convaincre, souvenons-nous que la perfection de l'homme consiste essentiellement en deux choses, la réformation de son entendement et celle de sa volonté, puisque ce sont là les deux parties essentielles et principales de l'être humain, celles où se reconnaît en lui l'image de son Créateur. Une fois donc que ces deux grandes facultés sont réformées et ramenées à leur perfection, c'est l'homme lui-même qui est réformé et perfectionné. Mais, pour opérer une telle réforme, il ne pouvait pas exister sous le ciel un moyen plus efficace que le mystère de la passion. C'est encore là un sujet que nous avons traité avec beaucoup d'étendue dans le troisième traité de notre Sommaire; inutile de répéter ici ce qu'on peut trouver si facilement dans ce livre.

On verra là d'une manière évidente combien sont nombreux et puissants les secours qui nous sont fournis dans la passion pour élever nos âmes à la justice et à la sainteté; à quel point ce mystère illumine notre intelligence et lui fait mieux connaître le

Créateur, par combien de pressants motifs il nous excite à la pratique de toutes les vertus et de chacune d'elles en particulier. Si l'on veut, en effet, examiner de près les choses, on se convaincra que la passion du Sauveur nous aide si bien pour obtenir chaque vertu considérée en elle-même, qu'on dirait qu'elle n'a pas d'autre but et qu'elle ne se proposait nullement les autres. Si nous parlons de l'amour de Dieu, par exemple, quoi de plus capable d'allumer en nous cet amour? S'il est question de l'humilité, où trouverons-nous un sujet plus grand d'abaissement et de confusion? De la patience, de l'obéissance, de la douceur, d'une vertu quelconque, qui ne voit les pressants motifs que la passion nous fournit pour les pratiquer toutes?

CHAPITRE IX.

Comment tout notre bien se résume dans la charité, dans l'amour pour Dieu; des grands obstacles qui empêchent les hommes de s'élever à cet amour; avec quelle puissance le Sauveur fait disparaître ces obstacles par son incarnation et sa passion.

Disons donc maintenant que, parmi les fruits admirables de la passion, l'un des principaux est la charité : elle doit allumer dans nos âmes le feu de l'amour divin, conformément à cette parole du Sauveur lui-même : « Je suis venu porter un feu sur la terre; et que désirais-je, si ce n'est de le voir allumé? » *Luc.* XII, 49. On comprendra cela sans peine si l'on se souvient que l'amour de Dieu est la fin de toutes les lois et de tous les commandements que la religion nous impose; tout est coordonné par rapport à cet amour, sans lequel rien ne saurait plaire à Dieu, et qui lui rend tout agréable. Il n'est aucune vertu qu'il exige de nous autant que celle-là, par la raison bien simple que celle-là les embrasse toutes et résume tous les devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur. En effet, celui dont le cœur est rempli pour Dieu d'un amour sincère, désire se rendre agréable à ses yeux avec une ardeur proportionnée à cet amour même; et, comme il sait qu'on ne peut se rendre agréable à

Dieu que par les vertus et les bonnes œuvres, le mouvement dont il se porte vers la charité est la mesure exacte de celui qu'il ressent pour la pratique des bonnes œuvres. De plus, en produisant le désir de plaire au Seigneur, cet amour produit au même degré la crainte de lui déplaire; et, comme rien ne lui déplaît autant que le péché, l'horreur de ce mal est tellement enracinée dans un cœur rempli de l'amour divin, qu'il aimerait mieux perdre la vie, mille vies, si c'était possible, plutôt que de commettre un péché. Il résulte de là, comme il est aisé de le voir, que cet amour est, non-seulement la fin de tous les commandements, mais encore l'essence et le résumé de la loi divine. C'est ce que l'Apôtre dit dans les termes les plus formels : « Celui qui aime, a rempli la loi; la plénitude de la loi, c'est l'amour. » *Rom*. XIII, 9, 10.

Mais, par la raison même que c'est là un si grand bien, grands étaient aussi les obstacles qui se seraient opposés à l'amour de l'homme pour Dieu, sans le secours de la foi; car l'amour présuppose la connaissance de la bonté de son objet. Saint Augustin a dit : « Nous pouvons aimer les choses que nous n'avons jamais vues, mais non celles dont nous n'avons aucune connaissance. » *De Trinit*. x, 1. Or la connaissance que les hommes avaient de Dieu sans la foi, était bien faible et bien bornée. Voici pourquoi : notre âme, tant qu'elle est renfermée dans la prison du corps, ne perçoit que ce qui lui arrive par la porte des sens, et notre Dieu, esprit infiniment pur, s'élève infiniment aussi au-dessus de toutes les choses corporelles; il ne se pouvait donc pas qu'il pénétrât en nous par les sens et qu'il fût ainsi connu. Les hommes ignoraient également toutes ces perfections divines dont la pensée sert d'aliment à notre charité. Ils ignoraient la tendresse et les soins de sa providence pour tout ce qui touche l'homme, puisque cela était même nié par un grand nombre de philosophes; ils ne savaient donc pas quelle est la miséricorde de Dieu par rapport à nos misères, sa justice par rapport à nos péchés, son amour pour les bons, sa haine pour les méchants. En un mot, l'homme ne savait pas si Dieu l'aimait ou non; il manquait, par conséquent, du plus fort stimulant de l'amour, qui est la persuasion d'être aimé par celui qu'on aime.

Ce qui devait continuer le plus à détruire cette persuasion dans le cœur de l'homme, c'est qu'il ne voyait rien en lui qui pût lui mériter l'amour du plus sage et du plus parfait des êtres. Que Dieu daigne nous aimer, c'est une chose dont s'émerveillaient les saints eux-mêmes. L'un d'eux s'écriait : « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous l'ayez ennobli de la sorte et que vous ayez mis en lui votre cœur? » *Job*. VII. David témoignait le même étonnement, et presque dans les mêmes termes, lui qui connaissait à fond la bassesse et la vanité de l'homme. *Ps*. CXLIII. Il est donc bien vrai que le plus grand stimulant de l'amour manquait au genre humain ; il ne savait pas s'il était aimé de Dieu, il lui semblait même qu'une chose aussi vile ne pouvait pas être aimée d'un être aussi parfait. D'autres causes s'ajoutaient à celle-là pour rendre douteux l'amour dont nous parlons. C'est un axiome établi par tous les sages, que la ressemblance engendre l'amour. Cela étant ainsi, quelle ressemblance pouvait-on saisir entre l'homme et Dieu? entre l'élévation et la bassesse extrêmes; entre la réunion et l'absence de tous les biens; entre le bonheur suprême et la suprême misère ; l'être qui ne connaît ni la mort ni la souffrance et l'être sujet à la souffrance et à la mort; le Dieu souverainement bon et l'homme profondément mauvais ; l'esprit le plus pur, et l'âme ensevelie dans la matière; l'invisible et le visible enfin. Et l'homme est tellement esclave de ses sens qu'à peine s'il peut aimer ce qu'il ne peut pas voir.

Le dernier obstacle et le plus grand peut-être, c'est la distance qui sépare le séjour de Dieu du séjour de l'homme : Dieu, résidant au ciel parmi les anges; l'homme rampant sur la terre avec les vers. Cela implique la distance non moins effrayante des deux natures; et c'est là en définitive que nous touchons à la dissemblance la plus essentielle et qui s'oppose le plus directement à cet amour, puisque l'effet de ce sentiment est d'unir et de confondre deux êtres au point qu'ils n'en forment plus qu'un. On ne peut donc pas nier cette sorte d'impossibilité où se trouvaient les hommes, entourés de tant d'obstacles et privés de la foi, de s'élever à l'amour du Créateur.

I.

Par sa sainte humanité le Sauveur a fait disparaître tous ces obstacles.

Voyant ce déplorable état, et sachant d'ailleurs que toute notre misère consistait à ne pas avoir l'amour divin, que notre bien suprême serait de le posséder, le Fils de Dieu résolut, dans les entrailles de sa miséricorde et de sa bonté, de renverser par la base et d'anéantir d'un coup les antiques barrières qui s'élevaient entre son cœur et le nôtre. Mais par quel moyen? Oh! qu'il est admirable dans ses œuvres! C'est par le seul mystère de son incarnation qu'il vint parfaitement à bout de tous ces obstacles. Par là, l'Invisible est devenu visible; l'Esprit infiniment pur s'est revêtu d'une chair palpable; Dieu s'est fait homme; notre souverain Seigneur est devenu notre frère; celui qui était immortel et impassible a été passible et mortel; exempt de toutes nos misères, il les a toutes acceptées par amour pour nous. C'est ce qui nous a été merveilleusement représenté par le prophète Elie et son disciple Elisée : pour rendre la vie à un enfant, ils s'étendirent sur le cadavre, plaçant leurs yeux sur ses yeux, leurs pieds et leurs mains sur ses pieds et ses mains, se réduisant de la sorte aux proportions de ce petit corps; et c'est en prenant dans une telle mesure la forme d'un enfant mort, qu'ils le rappelèrent à la vie. Notre grand Dieu a fait la même chose, en se rendant semblable à l'homme, comme nous l'avons expliqué en se conformant à sa petitesse; et c'est ainsi qu'il lui a rendu la vie de la grâce, perdue par le péché et l'absence de l'amour divin. Il a chassé les ténèbres dont l'entendement humain était enveloppé, dissipé l'ignorance dans laquelle nous étions plongés depuis notre chute. Par le seul fait de son incarnation, il nous a manifesté les soins et les sollicitudes de sa providence, la miséricorde qui le pousse à guérir nos infirmités, l'amour qu'il a pour la vertu, son horreur pour le péché, puisqu'il est mort afin de le détruire.

Tout cela, l'Eglise l'exprime en peu de mots, quand elle chante, dans la fête de la Nativité du Sauveur, que par le mys-

tère du Verbe incarné une clarté nouvelle a brillé aux yeux de notre âme, afin que connaissant mieux un Dieu devenu visible nous nous élevions à la connaissance et à l'amour des choses invisibles. A la vue de ce Dieu revêtu d'une chair mortelle, des cœurs de chair, comme parle saint Bonaventure, auront moins de peine à le connaître, le servir et l'aimer. Dieu, disait saint Bernard, voyant les hommes devenus charnels, leur a offert une si douce amorce dans la chair qu'il a prise pour eux, qu'il faut qu'un cœur soit bien dur pour ne pas l'aimer de toutes ses forces : celui qui ne l'aimait pas ne le considérant qu'en esprit, devra l'aimer maintenant qu'il le voit dans la chair.

II.

Non content d'ôter tous les obstacles à notre amour, le Sauveur lui donne tout le stimulant possible.

Tous les obstacles étant donc renversés, comme nous venons de le dire, le Sauveur excite en nous l'amour divin par les plus puissants motifs qui se puissent concevoir. Après avoir pris les traits de l'humanité, une complète ressemblance avec nous en se faisant homme, en se revêtant de notre chair, il est allé plus loin : il a voulu souffrir la mort, afin de nous en délivrer. C'est la plus forte preuve d'amour qui soit possible, ainsi que lui-même l'a dit : « Personne ne peut témoigner un plus grand amour qu'en sacrifiant sa vie pour ceux qu'on aime. » *Joan.* xv, 13.

Mais, pour mesurer la grandeur de cet amour, il faudrait se remettre devant les yeux tout ce qu'a souffert pour nous cet ami par excellence. Si nous voulons, en effet, nous bien rendre compte des choses, que sont toutes les plaies de son corps et toutes les douleurs de son âme, si ce n'est autant de voix qui proclament l'étendue de son amour? Considérons-le des pieds à la tête, et nous verrons dans chacune de ses blessures une source d'amour. Nous comprendrons alors combien le Sauveur avait raison quand il disait qu'il était venu porter un feu sur la terre et qu'il ne désirait que de le voir s'enflammer. De là saint Au-

gustin conclut que l'une des principales causes pour lesquelles le Sauveur est venu dans ce monde, c'est d'allumer l'amour dans les cœurs par ce magnifique témoignage d'amour, vu que c'est là le foyer où s'allume ce feu divin. Ce même docteur en donne pour exemple les amours profanes et terrestres : ceux qui veulent obtenir l'affection d'une personne, n'ont rien de plus à cœur que de lui prouver leur propre affection par leurs actes et par leurs paroles. Nous sommes ainsi ramenés au principe que nous avons d'abord posé; à savoir, que le moyen choisi par la sagesse et la bonté divines pour opérer notre salut, était le mieux approprié à cette fin, puisque nous y trouvons les plus puissants motifs, non-seulement d'aimer le Créateur, ce qui est la chose capitale, mais encore de pratiquer toutes les vertus, ainsi que nous l'avons expliqué déjà.

Du reste, il ne faut pas une grande philosophie ni de longs raisonnements pour se convaincre de cette vérité; il suffit de jeter les yeux sur le changement qui s'opéra dans le monde après la venue du Sauveur. C'est à partir de ce moment que l'on vit surgir cette multitude étonnante de saints et de saintes, ces innombrables essaims de religieux et de solitaires, les chœurs glorieux des vierges rivalisant de pureté, les triomphantes légions des martyrs, surtout dans les premiers siècles du christianisme. C'est alors aussi qu'on vit les grandeurs abaissées, la fureur se changer en mansuétude, l'humilité se substituer à l'orgueil, la modestie succéder à la corruption : les loups paissaient à côté des agneaux, et les lions partageaient la couche des animaux domestiques, sans qu'il en résultât aucun mal pour ces derniers. Ces images qu'on retrouve assez souvent dans les prophètes et surtout dans Isaïe, nous représentent à la fois, et ce qu'était le monde quand le Sauveur y parut, et ce que le monde fut ensuite. De même donc que nous connaissons l'excellence d'un remède par les effets qu'il produit chez les malades; nous connaissons la puissance et l'efficacité de la venue du Sauveur par le merveilleux changement qu'elle accomplit chez les hommes.

CHAPITRE X.

Questions qu'on peut faire sur le mystère de la passion; manière d'y répondre.

Après avoir exposé la raison d'être et les hautes convenances de ce divin mystère, il nous reste simplement à répondre à certaines questions que la sagesse humaine peut soulever à ce sujet. La première porte sur l'étonnement que doit causer aux hommes de voir la divine Majesté s'abaisser jusqu'à s'unir à une chose aussi vile que l'est la nature humaine. La seconde a pour objet l'humilité, la pauvreté, l'austérité du genre de vie que voulut embrasser le Sauveur du monde. Ces questions se trouvent résolues dans les quatre derniers chapitres du troisième traité de notre Sommaire. Le lecteur pouvant aisément y recourir, nous ne jugeons pas à propos de revenir ici sur cette matière.

C'en est assez, nous le pensons, comme secours donnés aux ouvriers évangéliques. S'ils désirent de plus amples renseignements, ils les trouveront dans la cinquième partie du même livre et dans l'Introduction au Symbole de la foi. Mais rien ne vaut l'expérience du ministère aidée de la grâce et de l'esprit de Dieu, dont il est écrit : « Le Seigneur donnera sa parole aux ministres qui annoncent sa vérité avec l'infatigable puissance. » A lui gloire et honneur dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TRAITÉ

DE

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

LIVRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE S'EN INSTRUIRE ; EXPLICATION DES ARTICLES DE LA FOI.

AU LECTEUR CHRÉTIEN

LE R. P. HENRI DE ALMÉYDA, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Ce traité de la doctrine chrétienne fut publié par le R. P. Louis de Grenade, de sainte et glorieuse mémoire, il y a plus de trente-cinq ans, dans le royaume de Portugal. Il l'avait composé en langue portugaise, afin de suppléer à la pénurie de ministres évangéliques, fort grande dans les contrées montagneuses de ce royaume ; c'est encore dans ce but qu'il l'écrivit en langue vulgaire, voulant ainsi le rendre plus accessible à toutes les intelligences. Plus d'une fois je priai l'auteur de nous le donner en langue castillane, pour qu'une doctrine aussi nécessaire à tous fût plus généralement répandue. Il me répondit qu'il s'occupait alors d'un nouvel ouvrage, devenu bientôt si célèbre, l'Introduction au Symbole de la foi ; mais que, si Dieu lui prêtait vie, il avait l'intention de réaliser cette pensée qui était également la sienne ; il ajoutait que le même désir lui avait été exprimé par beaucoup d'autres personnes, qui toutes attendaient de lui une traduction espagnole, avec les améliorations que l'auteur pourrait naturellement y introduire. Il me cita en particulier le P. Ramirez, de la Compagnie de Jésus, lequel s'était acquis une grande réputation en prêchant cette doctrine, et qui disait

ne vouloir pas la faire paraître en corps d'ouvrage, dans l'espoir que le P. de Grenade réaliserait un jour son dessein. Mais la vie de ce dernier, cette vie si laborieuse et si bien remplie, se termina sans que ce travail eût été fait.

Trompé dans mes espérances, j'attendis encore quelques années pour voir s'il ne surgirait pas quelque bon traducteur ; n'entendant parler de rien, et me trouvant avoir le temps et les loisirs convenables, j'osai tenter cette entreprise, dans l'unique vue du bien, Dieu le sait, et c'est à lui seul que j'en confie le résultat. Ce travail n'était pas léger relativement à mes forces, et, dans le profond sentiment de mon insuffisance, je regrettai de plus en plus qu'un esprit plus capable de l'accomplir n'en eût pas eu la pensée. Réduit à mes propres ressources, j'ai mis deux fois au jour cette traduction, qui ne m'a pas demandé moins de trois ans. Accueillez-la favorablement, lecteur chrétien, et vous direz que mon travail n'a pas été mal employé, et que mon incapacité n'a pas tout-à-fait empêché l'œuvre de garder l'arôme de la grande âme qui l'a composée. Là vous seront offertes, en abrégé, toutes les vérités que tout chrétien doit connaître ; et cette doctrine, puisée aux sources pures des saints et des docteurs, vous la jugerez telle qu'on pouvait l'espérer de l'heureux et bienfaisant génie de notre vénéré frère, le P. Louis de Grenade. Adieu.

CHAPITRE PREMIER.

Texte de la doctrine chrétienne.

Le signe de la croix. Par le signe de la sainte croix, de nos ennemis délivrez-nous, Seigneur, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

L'Oraison dominicale. Notre Père, qui êtes aux cieux, etc.

La Salutation angélique. Je vous salue Marie, etc.

Le Salve. Salut, ô Reine, Mère de la miséricorde ! notre vie, etc., etc.

Le Credo. Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc.

Les articles de la foi. Ils sont au nombre de quatorze : sept regardent la divinité ; sept, la sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Les premiers ont pour objet : 1° Dieu tout-puissant ; 2° Dieu Père ; 3° Dieu Fils ; 4° Dieu Saint-Esprit ; 5° Dieu Créateur ; 6° Dieu Sauveur ; 7° Dieu Rémunérateur. Les seconds consistent à croire : 1° que Jésus-Christ, en tant qu'homme, a été conçu par l'opération de l'Esprit-Saint ; 2° qu'il est né de la vierge Marie, vierge avant, pendant et après l'enfantement ; 3° qu'il s'est dévoué à la mort et à la passion pour sauver tous les pécheurs du monde ; 4° qu'il est descendu aux enfers et qu'il en a retiré les âmes des saints qui attendaient sa venue ; 5° qu'il est ressuscité d'entre les morts le troisième jour ; 6° qu'il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ; 7° qu'il viendra juger les vivants et les morts, afin de donner la gloire éternelle aux bons parce qu'ils ont observé ses saints commandements, et d'infliger une peine éternelle aux méchants, parce qu'ils les ont violés.

Les commandements de Dieu. Il y en a dix. Les trois premiers regardent l'honneur de Dieu, et les sept autres le bien du prochain. Les voici maintenant en détail : 1° aimer Dieu par-dessus toutes choses ; 2° ne pas jurer en vain par le nom de Dieu ; 3° sanctifier les fêtes ; 4° honorer son père et sa mère ; 5° ne pas tuer ; 6° ne pas commettre la fornication ; 7° ne pas voler ; 8° ni porter faux témoignage ni mentir ; 9° ne pas désirer la femme de son prochain ; 10° ne pas convoiter les biens d'autrui. Ces dix commandements se réduisent à deux : aimer Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme soi-même.

Les commandements de notre sainte mère l'Eglise. Il y en a cinq : 1° entendre la messe entière les dimanches et fêtes d'obligation ; 2° se confesser au moins une fois l'an, et de plus quand on est en péril de mort ou qu'on doit communier ; 3° communier à Pâques ; 4° jeûner quand l'Eglise le commande ; 5° payer les dîmes et les prémices à l'Eglise.

Les sacrements de l'Eglise. Il y en a sept : 1° le baptême ; 2° la confirmation ; 3° l'eucharistie ; 4° la pénitence ; 5° l'extrême-onction ; 6° l'ordre ; 7° le mariage.

Les vertus théologales. Trois : la foi, l'espérance et la charité.

Les vertus cardinales. Quatre : la prudence, la justice, la force et la tempérance.

Les dons du Saint-Esprit. Il y en a sept, qui sont les dons de sagesse, de science, d'intelligence, de conseil, de piété, de force et de crainte de Dieu.

Les fruits de l'Esprit-Saint. Douze : la charité, la joie spirituelle, la paix, la patience, la longanimité, la bonté, la bienveillance, la mansuétude, la vérité, la modestie, la continence et la chasteté.

Les béatitudes. Huit : 1° heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient; 2° heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre; 3° heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; 4° heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés; 5° heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde; 6° heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; 7° heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu; 8° heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'ils auront en récompense le royaume des cieux.

Les œuvres de miséricorde. On en distingue quatorze : sept spirituelles et sept corporelles. Voici les premières : instruire les ignorants; donner conseil à ceux qui en ont besoin; corriger celui qui s'égare; pardonner les injures; consoler celui qui est dans la tristesse; souffrir avec patience les infirmités du prochain; prier Dieu pour les vivants et pour les morts. Voici les secondes : visiter les malades et les prisonniers; donner à manger à celui qui a faim; donner à boire à celui qui a soif; vêtir celui qui est nu; recueillir l'étranger; racheter les captifs; ensevelir les morts.

Les péchés capitaux et les vertus opposées. Sept : orgueil, humilité; avarice, générosité; luxure, chasteté; colère, patience; gourmandise, sobriété; envie, charité; paresse, diligence.

Les ennemis de l'âme. Trois : le monde, le démon et la chair.

Les puissances de l'âme. Trois : la mémoire, l'entendement et la volonté.

Les sens corporels. Cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Les dernières fins de l'homme. Quatre : la mort, le jugement, le ciel et l'enfer.

La confession générale. Je confesse à Dieu tout-puissant, etc.

CHAPITRE II.

Des principales parties de la Doctrine chrétienne et de la manière de les enseigner.

Tout le monde sait que la doctrine chrétienne renferme quatre parties principales, qui sont : les articles de sa foi, les commandements, la prière et les sacrements. Ce qu'on sait moins en général et cependant ce qu'il serait très-bon de connaître, puisque sans cela on ne peut rien savoir, c'est la raison et la nécessité de ces parties.

Trois choses sont requises pour constituer un vrai chrétien : la volonté, la connaissance, la force. Ces qualités sont toutes indispensables, et l'une ne suffit pas sans l'autre.

Et d'abord il est nécessaire que l'homme veuille servir Dieu de tout son cœur et garder les commandements ; il doit être tellement persuadé de cette nécessité, qu'encore qu'il n'ignore pas combien sont variés les chemins et les voies par lesquels cheminent les hommes sur la terre, pour lui, rien ne puisse l'empêcher de marcher sans défaillance aucune dans les voies du service de Dieu et de son obéissance.

Mais, à cette détermination, il faut joindre encore la connaissance des lois de Dieu et des choses qui lui soient plus agréables. La volonté de pratiquer une loi qu'on ne connaît pas, à quoi peut-elle servir? De même qu'il serait inutile de vouloir s'attacher au service d'un roi, si on ignorait comment et en quoi on doit le servir, de même on aura peu de profit à désirer servir Dieu si on ne sait comment on peut lui plaire.

Une troisième condition indispensable pour servir Dieu, c'est d'en avoir la force; j'aurais beau vouloir me consacrer à Dieu,

savoir même ce que je dois faire pour lui être agréable, si mes forces trahissent ma bonne volonté, parce que les choses qui me sont prescrites sont au-dessus des facultés de ma nature, tout devient inutile, et le savoir et le vouloir demeureront toujours inefficaces.

Or, ces conditions, la doctrine chrétienne suffit abondamment à les réaliser en nous par ses quatre parties principales, c'est-à-dire par les articles de la foi, par les commandements, par la prière et par les sacrements. Les points de son dogme ont une efficacité toute particulière sur nos cœurs ; les récompenses et les couronnes, les bienfaits et les dons qu'elle leur fait espérer, les châtiments et les disgrâces dont elle les menace s'ils ne répondent pas à leurs obligations agissent sur eux avec tant de force que, pour peu qu'ils s'arrêtent à ces considérations, ils sont ravis hors d'eux-mêmes, et se sentent entraînés à mériter tous ces biens et à éviter tous ces maux. Le Symbole, en effet, retrace à nos yeux les principales vérités de la foi : la grandeur de Dieu, sa toute-puissance, les bienfaits de la création, le dogme de la providence, la rédemption, l'incarnation, la naissance du Christ, sa passion, sa résurrection, son dernier avènement à la fin du monde pour juger tous les hommes et rendre à chacun selon ses œuvres, en un mot tous les motifs que la religion chrétienne a en son pouvoir pour détourner les hommes du mal et leur inspirer l'amour du bien.

Quant à ce qui regarde la connaissance, la doctrine chrétienne nous la donne en nous indiquant dans ses commandements les sources de toute vertu et de toute justice, ainsi que ce que nous devons faire pour plaire à notre Seigneur et mériter son amitié. Que dis-je? Toutes les manières de violer ces commandements et toutes les différentes espèces de péchés y sont énumérées, depuis les péchés les plus légers jusqu'à ceux qu'on appelle capitaux.

Mais comment cette doctrine fortifiera-t-elle la volonté? Depuis le péché originel, la nature est si faible en nous et si exposée au mal, que toute son énergie est impuissante à lui faire observer la loi; la loi est spirituelle et l'homme est charnel; la loi est conforme à la justice et l'homme est dépravé ; que fera la doctrine chrétienne? Ah ! elle armera l'homme du double secours de la

prière et des sacrements : de la prière d'abord, dont le but le plus immédiat est d'obtenir du ciel la force d'accomplir la loi; des sacrements ensuite, qui ont pour effet de donner cette force en conférant la grâce. C'est ainsi que par ces deux moyens l'homme voit son énergie s'accroître et arrive à réaliser la troisième et la plus importante des conditions requises pour devenir chrétien. Voilà un prodige que la philosophie n'osa jamais enseigner ni proposer ; voilà une merveille que Dieu lui-même ne réalisa jamais dans les temps antiques jusqu'à ce que son propre Fils, descendu en ce monde, nous le méritât par son sang. « La loi fut donnée par Moïse, dit saint Jean, mais la force d'observer la loi nous fut acquise par Jésus-Christ. »

Par là l'homme peut entendre clairement l'excellence de cette doctrine, ses parties principales, leur suffisance et leur nécessité, l'utilité réciproque dont elles sont l'une à l'autre. Nous avons nommé d'abord la connaissance, parce que savoir ou connaître, comme le dit Aristote, nous est d'une faible utilité pour pratiquer le bien. Voilà pourquoi, avant l'Evangile, la loi produisait si peu de fruits. L'Apôtre nous en donne la raison quand il dit « que la loi donnait seulement la connaissance de ce qu'il fallait faire, sans fournir les moyens de la pratiquer. » *Rom.* VII, 18. La volonté vient après la connaissance, et la foi l'excite en nous par la grandeur des intérêts, des récompenses et des menaces qu'elle nous propose. La force enfin donne de l'efficacité au savoir et au vouloir, et c'est la grâce qui nous l'obtient. Cette grâce, nous la demandons dans la prière, et nous l'obtenons dans les sacrements ; elle est la fin et la consommation de tout.

Par là on peut comprendre encore ce que l'Evangile a ajouté à la loi ; la loi ne conférait pas la grâce que l'Evangile nous donne, et par conséquent la force et l'énergie sans lesquelles le savoir et le vouloir ne servent de rien; la loi a donc été insuffisante et imparfaite jusqu'à ce que l'Evangile ait suppléé à son imperfection.

On comprendra enfin, par ces mêmes considérations, comment il faut profiter de cette céleste doctrine pour en tirer tout le parti possible. Les mystères de la foi doivent incliner nos cœurs à

aimer Dieu et à le craindre, à reconnaître ses bienfaits et à obéir à ses lois. Les commandements doivent nous apprendre ce que Dieu désire de nous, et ce en quoi nous pourrons plaire ou déplaire à Dieu. Dans l'usage de la prière et des sacrements enfin, nous devons trouver la force et la grâce de mettre en œuvre ce que la loi prescrit et ordonne. En agissant ainsi, nous aurons tout ce qui est requis pour la perfection et l'accomplissement entier de la profession chrétienne.

Telle est la doctrine que l'Eglise catholique a toujours enseignée dès son origine avec le soin le plus scrupuleux. Tels étaient ses premiers enseignements; telles les matières qu'elle traitait dans les réunions publiques et privées. C'est là le résumé de tout ce que l'Ecriture renferme dans ses prophéties et ses figures, dans ses cérémonies et ses sacrifices, tout autant de choses qui ont été révélées plus tard dans l'Evangile, par la bouche du Fils de Dieu, et confirmées par ses miracles. Tous les hommes sont tenus d'acquérir cette science sublime; les savants les plus consommés trouveront en elle le principe de leur salut, les simples et les ignorants se perdront s'ils ne travaillent à la posséder et à la connaître.

Pour moi, quand je me prends à réfléchir sur les grands désastres qui ont fondu sur la chrétienté, quand je songe aux guerres et à l'aveuglement que le démon a introduits dans son sein, aux erreurs si variées et aux fausses doctrines qui y ont été répandues, je reconnais facilement que ce n'est pas sans un bienfait signalé de la miséricorde divine que la vérité a conservé dans notre Espagne toute sa pureté, et qu'au milieu de la confusion universelle, la doctrine chrétienne y a conservé tout son éclat. Malgré toutes nos perfidies, nous nous sommes toujours réfugiés à l'ombre salutaire de cet étendard, et Dieu nous a délivrés de tous les périls du monde, ainsi que de la diversité des sentiments privés et des opinions individuelles. Reconnaissons donc que c'est notre fidélité à cette doctrine sainte qui nous a mérité cette faveur du ciel, et comprenons dès lors l'obligation où nous sommes de la mettre en œuvre et de la défendre.

Le christianisme que nous professons nous donne sur les an-

ciens un immense avantage; nous en avons aussi beaucoup d'autres qu'il n'est pas possible d'énumérer; mais plût à Dieu que nous missions à l'enseignement de la doctrine chrétienne le zèle dont ils étaient animés, et que nous sussions bien apprécier la manière dont elle s'exerce. Nos ancêtres les plus doctes et les plus saints gouvernaient autrefois leurs églises avec l'ardeur d'une foi et d'une charité indéfectibles; nous avons d'eux de beaux discours, mais ils ne laissaient pas pour cela de catéchiser leurs fidèles, c'est-à-dire d'enseigner aux ignorants et à ceux qui étaient encore novices dans la foi, les principales parties de la doctrine évangélique que je viens de faire connaître. Les résultats de leur enseignement furent immenses, et, sous la fécondité de leurs paroles, germèrent un grand nombre de chrétiens, de grands et de courageux martyrs. L'office de catéchiste n'était confié qu'à des hommes éprouvés et déjà célèbres par leur vertu et par leur science. Pour avoir une idée vraie des fruits que produisirent ces enseignements, qu'on jette les yeux sur cette belle Eglise d'Alexandrie, si célèbre par la multitude de ses docteurs et de ses martyrs. Je n'ai garde d'établir une comparaison entre ces temps de vertu et les nôtres, où tant de prédicateurs rougiraient de s'abaisser, dans leurs discours, jusqu'à expliquer le Symbole ou à enseigner les commandements.

Essayons maintenant de signaler le remède de ce mal, s'il est vrai qu'on puisse appeler remède une médecine aussi douce que celle que le monde réclame pour de si grandes et de si vieilles plaies; ces plaies, le monde les a toujous portées sur lui, et il regarde comme une chose difficile et scandaleuse de revenir à l'antique vertu. Il s'adonne facilement aux vices anciens, et trouve, dans leur antiquité, une excuse à sa faiblesse; mais le bien d'autrefois, il le hait et le déteste; lui, que toutes les nouveautés attirent et séduisent, ne trouve l'énergie de la constance que pour les vices et les péchés qu'il aime et préconise; il lui en coûte peu d'alléguer dans ce cas la coutume, et de blasphémer les choses nouvelles.

Laissons de côté, comme chose superflue, le véritable remède de ce désordre, et ne parlons que de quelques remèdes plus fa-

ciles. Voici quel est le premier : puisque la doctrine chrétienne est faite principalement pour des intelligences nouvelles, et que ceux-là seuls y avaient recours qui n'étaient encore que novices dans la religion, il serait bon, et même j'estimerais nécessaire pour nos péchés, que les personnes d'un certain âge l'apprissent et la connussent assez pour en instruire leurs familles et les encourager à la pratiquer par l'attrait de l'exemple ou la crainte des châtiments, leur demandant un compte exact de la manière dont elle est mise en œuvre. Mais il faut prendre garde d'apprendre seulement de mémoire les principes de cette doctrine; elle doit être accompagnée d'une explication claire et rapide qui donne à celui qui l'enseigne une connaissance véritable du mystère, du précepte ou du sacrement, en explique l'usage et en découvre les fruits. Le père de famille doit apporter à l'accomplissement de ce devoir une attention toute spéciale, et se souvenir qu'il lui sera demandé un compte rigoureux de ceux que la Providence a daigné confier à ses soins. Oh ! si l'on employait à cette occupation sainte un peu du temps qu'on consacre aux occupations matérielles et profanes! Mais, hélas! les parents qui se préoccupent peu de donner le bon exemple à leurs enfants, songent moins encore à les affermir dans la connaissance et l'observation de cette doctrine! Qu'ils s'efforcent donc d'édifier toujours leurs familles, et j'affirme que ce premier devoir entraînera l'accomplissement du second; ces deux choses sont en effet inséparables, et l'une ne va jamais sans l'autre.

Que si les parents ne sont pas à même d'instruire leurs enfants, ils doivent au moins, dans la mesure de leurs moyens, leur procurer de bons maîtres et de sages instituteurs dont les enseignements et les exemples allument en eux un grand amour du bien, qui leur apprennent à marcher dans le chemin de la vertu, qui leur découvrent surtout la grandeur du bienfait de la rédemption et l'amour infini que le Père éternel et Jésus-Christ, son Fils adorable, notre bien-aimé Rédempteur, nous portaient même avant notre naissance, qui leur enseignent enfin combien ce même Sauveur nous aimera si nous conservons toujours notre âme dans la pureté qu'il nous a acquise par son sang. Un maître

zélé peut arriver facilement à de grands résultats. Quand les plantes sont jeunes, on leur donne telle direction qu'on veut ; il s'agit seulement de vouloir les bien diriger.

Les parents doivent encore faire tous leurs efforts pour arracher, dès l'âge le plus tendre, leurs enfants aux mauvaises compagnies et leur en procurer de bonnes. Le choix doit être fait avec discernement, et sans prêter l'oreille aux conseils de la vanité. Le monde raisonne, lui, bien autrement : les seules compagnies qu'il préconise sont celles de ceux qui sont nos égaux ou nos supérieurs, et on le voit toujours prêt à sacrifier un ami vertueux, mais pauvre, à un autre imbu de vices, mais extérieurement honoré.

Les parents sont enfin tenus de veiller attentivement aux lectures de leurs enfants, et bien prendre garde qu'il ne tombe jamais entre leurs mains aucun livre rempli de mensonges et de fables, pas plus qu'aucun ouvrage déshonnête ou lascif. Il y a là, pour tous les âges, des dangers redoutables et sérieux ; mais pour qui le sont-ils davantage que pour ceux qui sont encore dans la fleur de la jeunesse ; la mémoire fraîche et vive retient plus facilement ce qu'elle entend, et les impressions arrivent plus rapides et plus profondes dans le cœur ; ainsi une cire molle et tendre retient-elle mieux les images qu'on grave sur elle. Les âges qui ont déjà fait l'expérience de la vertu peuvent aborder ces lectures avec moins de danger, encore qu'il y ait des âmes auxquelles ce droit ne doit jamais être donné à cause de leur faiblesse. Quant à ceux qui commencent seulement à ouvrir les yeux à la vie du monde, on ne saurait leur porter un plus grand dommage que de leur permettre la lecture de quelques livres en crédit de nos jours. Une chose m'étonne profondément, et la voici : tandis que l'Etat veille avec un soin minutieux pour épargner à ses sujets de légers dommages, il témoigne la plus grande indifférence pour les livres que les chrétiens doivent lire ; il laisse la porte ouverte à tous ceux qui ne contiennent rien de contraire à la foi, mais il ne défend pas les livres inutiles, oublieux qu'il est des ravages que ces livres exercent. Qu'on me permette ici d'exprimer clairement toutes mes pensées : il est tombé souvent

sous mes yeux des livres très-dangereux, et consentir à leur publication, c'est consentir à un péché public.

Mais laissons cette matière, qui demanderait plus de détails qu'on ne saurait dire, et ne l'approfondissons pas davantage. Je ne dois pas l'abandonner cependant sans adresser aux pères de famille un dernier conseil. S'ils veulent faire de leurs enfants de bons chrétiens, qu'ils leur enseignent de bonne heure à louer Dieu et son Christ Jésus, le rédempteur et le sauveur des hommes; qu'ils entretiennent leur entendement et leur mémoire des grandes vérités de la foi; que les enfants n'entendent et ne lisent jamais que les louanges de la vertu et des œuvres chrétiennes, des exhortations et des encouragements au bien, la haine et les dangers des péchés et du vice, afin qu'avant de connaître le mal, ils soient déjà prêts à le détester et à le maudire. Il faut que tout ce que l'enfant lit ou entend, tende à former en lui un cœur généreux, une âme forte, disposée à mépriser ce que le monde estime, et à aimer seulement la vertu, la grâce et l'amitié de Dieu. Ah! si les chrétiens songeaient quelquefois à ce jour redoutable où justice sera faite de tout, où les Gentils, paraissant à côté des chrétiens, condamneront, par le soin et la diligence qu'ils auront mis tous à inspirer à leurs enfants l'amour de la vertu et des exercices politiques, la négligence que beaucoup parmi nous portent à l'éducation de leur famille, il me semble qu'ils se corrigeraient bientôt et qu'ils redouteraient le compte qu'il leur faudra rendre de leur conduite et l'expiation qu'il leur en faudra faire.

J'entends d'ici toutes les excuses qui seront mises en avant. La plupart allégueront l'impossibilité où ils se trouvèrent d'accomplir leurs devoirs sur ce point, à cause qu'il leur fallait gagner leur vie à la sueur de leur front, et transmettre à leurs enfants l'héritage de leurs labeurs; la nécessité, plus forte que leurs désirs, ne leur laissait pas, diront-ils, un moment pour s'occuper de l'étude de ces doctrines. « Eh quoi! dirai-je à ces insensés, qu'est-ce qui peut vous dispenser d'être chrétiens? Y a-t-il rien qui vous autorise à ne pas savoir ce qu'il vous est indispensable de connaître pour vous sauver? Est-ce que, en dehors de vos travaux, vous ne trouvez pas des loisirs considérables, et du temps

pour toutes vos vanités? Et s'il est vrai que le temps ne vous manque pas pour vous distraire, comment ne pouvez-vous pas vous occuper des intérêts si importants de votre éternité? Ah! si vous aviez au cœur un grand amour de la vie chrétienne, vous trouveriez toujours le temps de vivre en chrétien. C'est bien plutôt le cœur et la volonté, que les jours et les heures qui vous font défaut. » En voilà assez sur le soin avec lequel les parents doivent enseigner à leurs enfants la doctrine chrétienne. Passons maintenant à la première partie de cette doctrine, et parlons du Symbole de la foi qu'on appelle le *Credo*.

CHAPITRE III.

De la première partie de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire du Symbole ou du Credo; *de la connaissance de Dieu; ce que c'est que croire en Dieu.*

La première partie de la doctrine chrétienne, nous venons de le voir, c'est le *Credo*. Avant tout, rappelons qu'il y a dans l'homme deux parties principales ou deux puissances distinctes : l'entendement et la volonté. Dieu veut que nous les consacrions l'une et l'autre à son service, car l'homme tout entier est transformé si ces deux puissances principales le sont.

Et pour commencer par la première, Dieu veut que l'entendement de l'homme soit véritablement éclairé et instruit, qu'il ait de son Créateur une connaissance claire, qu'il ne se trompe enfin ni sur sa nature, ni sur sa puissance, ni sur sa volonté, ni sur sa justice, ni sur sa miséricorde, ni sur sa science, ni sur les bienfaits qu'il lui a faits et qu'il continue tous les jours de lui accorder, afin que, conformément à ses lumières, l'homme l'estime et l'adore, qu'il l'écoute, qu'il s'offre à lui, qu'il espère en lui et qu'il lui rende grâces pour tous les biens qu'il en a reçus. Le Seigneur ne veut pas que l'homme se trompe dans la conception qu'il se fait de son Dieu, ni qu'il se fasse une fausse idée de lui, ni qu'il s'égare dans cette fausse connaissance ou dans cette trompeuse imagination; si l'homme en était réduit là, en effet, il n'adorerait

pas Dieu, il n'aurait pas confiance au vrai Dieu, mais seulement dans cette fausse divinité rêvée et construite par son imagination. C'est ainsi qu'un homme qui se trompe sur ce qui constitue le principe de la foi, c'est-à-dire sur ce qui touche à la connaissance de Dieu, est un homme perdu; il entre en effet par une fausse porte, et, quoi qu'il fasse, il marchera toujours dans le chemin où il ne peut que s'égarer.

Si vous me demandez maintenant quel est le résumé de cette connaissance de Dieu, je vous dirai que l'Eglise a pris soin de le faire pour nous et de nous le laisser. Afin de couper court à toutes les opinions sur une matière si importante, afin de nous empêcher de suivre notre sens personnel et aussi pour que nous pussions savoir facilement et retenir sans effort ce que nous étions tenus de ne pas ignorer à ce sujet, l'Eglise a résumé dans un nombre déterminé d'articles les principaux points de notre foi. Instruite par le Saint-Esprit, éclairée à la lumière divine sur la vérité des divines Ecritures, elle a défini d'une manière succincte et régulière ce que la religion chrétienne professe, croit et enseigne sur son Dieu.

Les articles de son Symbole sont au nombre de douze, encore que quelques-uns en comptent jusqu'à quatorze; au reste cette différence est sans importance; il n'y a rien de plus dans les quatorze articles, ni rien de moins dans les douze. On a donné le nom d'articles aux différentes vérités exposées dans le Symbole, et voici pourquoi : de même qu'il y a dans le corps humain des articulations et des jointures qui unissent ses différentes parties et constituent sa force, de même on a appelé articles de la foi les principales vérités qui la composent parce que par elles est gouverné le corps mystique de l'Eglise, et que les membres de ce corps sont unis entre eux par ces vérités comme par autant d'articulations particulières. Tous les fidèles qui sont unis par la confession de ces mêmes vérités sont membres de ce corps sacré, tandis que les autres hommes lui sont complètement étrangers, et demeurent entièrement séparés de lui.

Voici les douze articles du Symbole, avec le nom de l'apôtre auquel chacun d'eux est attribué :

1. *Saint Pierre.* Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

2. *Saint André.* Je crois en Jésus-Chrit son Fils unique, notre Seigneur.

3. *Saint Jacques le Majeur.* Je crois que Jésus-Christ a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, et qu'il est né de la vierge Marie.

4. *Saint Jean.* Je crois qu'il a souffert sous Ponce-Pilate, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, et qu'il a été enseveli.

5. *Saint Thomas.* Je crois qu'il est descendu aux enfers, qu'il est ressuscité le troisième jour.

6. *Saint Jacques le Mineur.* Je crois qu'il est monté aux cieux, qu'il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.

7. *Saint Philippe.* Je crois qu'il viendra juger les vivants et les morts.

8. *Saint Barthélemy.* Je crois au Saint-Esprit.

9. *Saint Matthieu.* Je crois la sainte Eglise catholique, la communion des Saints.

10. *Saint Simon.* Je crois la rémission des péchés.

11. *Saint Thaddée.* Je crois la résurrection de la chair.

12. *Saint Mathias.* Je crois la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Il nous faut maintenant exposer article par article ce que renferme cet abrégé de notre foi. Mais afin de tout conduire avec plus de clarté et de préciser davantage le sens de ces articles, il sera peut-être bon de partager d'abord le Symbole selon sa division naturelle, et d'entrer ensuite dans l'exposition plus détaillée de chacune de ces parties.

Le *Credo* se divise naturellement en trois parties et chacune d'elles se rapporte à l'une des trois personnes divines. Dans la première partie on parle du Père et des choses qui lui sont attribuées; dans la seconde on traite du Fils et de ses œuvres; dans la troisième il est question du Saint-Esprit et de ses attributs.

Au Père sont plus particulièrement attribuées la création et la puissance. Ce n'est pas que ces attributs ne se rapportent également aux trois personnes divines, mais on les donne au Père de préférence, parce que c'est le propre du Père d'être la première personne de la sainte Trinité; il n'est pas produit, comme le Fils, qu

est engendré de lui ; il n'est pas comme le Saint-Esprit, qui procède à la fois du Père et du Fils; mais parce que le Père est un principe sans principe, nous lui donnons la première part du Symbole, et c'est à lui que nous en consacrons les premières paroles.

Au Fils sont attribuées la sagesse et la rédemption, parce qu'il est le Verbe et la parole éternelle du Père, parce qu'il déclare aux hommes sur la terre la volonté de son Père éternel, parce qu'il s'est incarné pour les hommes, qu'il les a instruits et qu'il est mort pour eux. Voilà pourquoi nous lui consacrons la seconde partie du *Credo*.

Au Saint-Esprit enfin on attribue les œuvres de la grâce et de la sanctification des hommes, et la troisième partie du *Credo* se rapporte entièrement à lui. Nous donnerons plus tard les raisons de toutes ces divisions ; pour le moment, nous n'avons qu'à commencer l'explication de tous ses articles; nous parlerons moins sur ces matières d'une manière spéculative que d'une façon toute pratique, cherchant plutôt à entraîner la volonté qu'à éclairer et à convaincre l'esprit.

Qui ne sait qu'il y a deux sortes de foi : la foi morte et inactive, qui n'opère jamais des œuvres, comme nous l'avons déjà dit, et la foi amoureuse, toute embrasée par la charité, qui, non contente de ce qu'elle croit, travaille courageusement à mettre ses croyances en pratique. C'est à cette dernière foi que nous ferons rapporter notre explication des articles du Symbole, nous y proposant avant tout d'affectionner la volonté aux choses que l'entendement croit et connaît, et de l'incliner à la mettre en œuvre. En cela consiste d'ailleurs le résumé de tout bien.

Néanmoins avant d'entrer dans l'explication du *Credo*, il sera nécessaire de donner les sens des deux paroles qui y sont d'abord prononcées. Que signifient ces mots : *Je crois en Dieu?* à ne compter que les syllabes qui les composent, en vérité ils sont bien peu de chose. Mais, pour si courtes que soient ces paroles, telle est leur efficacité, qu'on ne peut les prononcer du fond du cœur, et avec l'intelligence des choses que la langue exprime et dit, sans obtenir la vie éternelle. Essayons, en entrant dans quelques détails, de bien expliquer ce que nous venons de dire.

Commençons d'abord par cette première parole : *Je crois.* Il y a trois manières de croire. On dit : *Je crois à Dieu*, *je crois qu'il y a un Dieu,* enfin *je crois en Dieu.* Croire qu'il y a un Dieu, c'est le premier degré que nous devons franchir pour nous sauver ; on est dans ces sentiments toutes les fois que l'on croit que Dieu existe, et que ce qui est écrit de lui dans la sainte Ecriture est vrai. Cette foi, qu'on peut appeler historique, est commune aux hommes et aux démons, car les démons croient en Dieu de cette manière. Le second degré de notre salut est exprimé dans ces paroles : *Je crois à Dieu*, c'est croire que Dieu est toujours vrai, qu'il dit la vérité, qu'il est la vérité même, et dès lors c'est ajouter foi à ses promesses et à ses menaces. Cette foi est commune à tous les chrétiens, bons ou méchants, justes ou injustes. Croire en Dieu est le troisième degré du salut et celui qui nous en rapproche davantage ; cette foi nous fait placer en Dieu toute notre confiance ; par elle, nous l'aimons comme le souverain bien, et nous nous acheminons vers lui par la pratique des bonnes œuvres, comme vers notre dernière fin. Cette foi n'appartient qu'aux fidèles amis du bien et de la justice, qui mettent la loi de Dieu en pratique ; les théologiens l'appellent foi vivante et formée, et saint Paul nous dit d'elle « qu'elle agit par la charité, » *Galat.* v, 6, et « qu'elle est imputée à justice » à ceux qui la possèdent. *Rom.* IV, 3.

A l'aide de cette distinction nous pouvons connaître quelle est la foi qui nous justifie et qui nous sauve. Cette foi est sans contredit une vertu que Dieu répand dans nos âmes et qui nous fait connaître et tenir pour certain qu'il y a en Dieu une seule essence en trois personnes, que tout ce que contiennent les saintes Ecritures est vrai et sans mélange d'erreur, que Dieu est infaillible dans ses promesses, qu'il faut se résigner et se soumettre en toutes choses à sa volonté divine ; une vertu, qui nous fait fuir le mal, pratiquer le bien, supporter nos travaux et nos peines pour le plus grand honneur et la plus grande gloire de Dieu.

Telle est la foi, si magnifiquement exaltée et louée, à chaque page des saintes Ecritures et surtout de l'ancien Testament. L'Ecclésiastique l'avait en vue quand il disait : « Dans toutes tes

œuvres écoute fidèlement ton âme, car c'est ainsi qu'on garde les commandements. Celui qui croit en Dieu, prend bien garde à ce qu'il ordonne, et celui qui se confie en lui ne sera point abattu. » *Eccli.* XXXII, 27, 28. Que nul ne s'avise de croire qu'une foi quelconque lui suffit, et qu'il ne puise pas dans une foi vaine et inactive une confiance présomptueuse; la foi sans la charité et sans les œuvres, qui ne prend pas sa force dans l'obéissance aux commandements de Dieu, « une foi morte » selon le langage de l'apôtre saint Jacques, qui ne saurait nous justifier. Mais qu'on y prenne garde : pour croire en Dieu de cette manière, ni nos facultés, ni nos forces ne sont suffisantes; cette foi est une récompense et un don de Dieu, et nous devons le prier de nous la donner, de l'augmenter et de la conserver dans nos âmes. Voilà pourquoi, lorsque saint Pierre confessait la divinité du Sauveur, celui-ci lui dit : « Ni la chair, ni le sang ne te l'ont révélé, car c'est plutôt mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.* XVI, 17. Un autre jour ce même Sauveur dit aux fidèles qui le suivaient : « C'est ici l'œuvre de Dieu, afin que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes que tous les hommes seront enseignés par Dieu lui-même. » *Joan.* VI, 29, 44, 45.

Saint Augustin, dans son livre de la *Prédestination des saints,* cite sur la matière qui nous occupe un grand nombre de témoignages, mais il s'étend surtout sur ce passage de l'Apôtre : « C'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu, non que nous soyons capables d'avoir de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous, mais notre science vient de Dieu. » II *Cor.* III, 4, 5. Après avoir cité ces paroles, il ajoute : « Qu'ils remarquent bien cet endroit et qu'ils pèsent ces paroles ceux qui croient avoir en eux le principe de la foi, et qui pensent que Dieu ne fait que compléter en nous notre propre travail. » L'homme avant de croire ne doit-il pas penser? Et qui s'aviserait de croire jamais quelque chose s'il n'avait d'abord la pensée de ce qu'il doit croire? Or, si dans la religion chrétienne dont parle l'Apôtre, nous nous regardons comme incapables d'avoir par

nous-mêmes aucune pensée de ce que nous devons croire, puisqu'il est vrai que la pensée précède toujours la croyance, comment pourrons-nous croire ce que nous ne pouvons pas d'abord penser? Voici la profession de foi du christianisme à ce sujet : « L'homme, par ses propres forces, n'est pas capable de s'élever à la foi, la foi étant un don de Dieu et une de ses récompenses. »

Mais on dira peut-être : S'il en est ainsi, pourquoi aller entendre la parole sainte? Les prédicateurs se consument en vain à la faire retentir à nos oreilles. Ah! loin de nous la pensée d'exclure les moyens institués par notre Seigneur pour répandre dans les cœurs le don divin de la foi; nous avons déjà reconnu comme nécessaire à la foi le libre consentement de notre volonté. C'est en écoutant la parole de Dieu que la foi s'engendre dans nos cœurs, et les prédicateurs chrétiens sont les instruments de cette apparition sainte. Néanmoins, nous confessons avec saint Augustin et avec les saintes Ecritures que notre volonté a besoin, pour entendre, se soumettre, obéir et croire, de l'intervention de Dieu, sans le secours duquel nous ne pouvons arriver à la foi. « C'est le Seigneur, est-il écrit dans les Proverbes, qui donne les yeux pour voir et les oreilles pour entendre. » *Prov.* xx, 12. « La grâce vous a sauvés par la foi, dit l'Apôtre, et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu; cela ne vient pas de vos œuvres afin que personne ne se glorifie. » *Ephes.* II, 8, 9. Aussi, saint Augustin peut-il s'écrier : « C'est en vain que la langue du prédicateur s'agite, si le Seigneur n'édifie lui-même dans nos âmes par sa grâce. » Il est nécessaire d'entendre la parole de Dieu sur plus d'un point, il est utile de s'en tenir aux instructions du prédicateur, il est indispensable que notre volonté s'applique à cette parole sainte; mais malgré tout, le don de la foi c'est à Dieu que nous devons l'attribuer. C'est donc en Dieu seulement que nous devons nous glorifier, et non point en nos propres forces ou en celles de l'orateur sacré. Nous sommes entrés dans assez de détails sur cette première parole : *Je crois.*

Etudions maintenant la signification et la raison de ce mot *Dieu.* Quel est le véritable Dieu, nous l'avons déjà vu. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes distinctes, mais

elles ne sont qu'un seul et même Dieu, un être, une essence. Combien toutefois qui ne comprennent pas toute l'importance du nom de *Dieu !* Entrons, en faveur de ces esprits peu éclairés, dans quelques explications. Les Grecs font dériver le mot de *Theos* (Θεος) qui veut dire crainte, parce que Dieu est craint et redouté de tous : peut-être le mot *Dieu* vient-il d'une autre parole grecque *Deos* (Δεος), où le TH est devenu D, ce qui veut dire qui voit ou qui observe d'un endroit élevé ou d'un port de secours, pour nous donner à entendre que Dieu voit tout, qu'il est présent partout et qu'il est prompt à soutenir les siens. Les Allemands l'appellent *Goth*, formé de *Guth* qui veut dire bon, parce que Dieu seul est bon par essence, ainsi qu'il le dit lui-même.

Remarquons d'ailleurs que nous employons le nom de Dieu de trois manières différentes : tantôt nous nous en servons dans son sens propre, tantôt nous lui donnons un sens figuré, d'autres fois enfin, nous l'employons selon la fausse opinion des Gentils. Nous usons du mot *Dieu* dans son sens propre, quand nous lui faisons signifier le vrai Dieu, un dans sa trinité. C'est par similitude et par communication que nous l'employons quelquefois pour désigner les attributs des princes et des monarques, des hommes saints et puissants : « Je l'ai dit, s'écriait David, vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut. » *Ps.* LXXXI, 6. Dans d'autres passages des Ecritures et pour les mêmes raisons, les gouverneurs sont appelés des dieux. Observons encore que nous pouvons, en parlant du vrai Dieu, l'envisager sous deux aspects particuliers, selon que nous le considérons en lui-même et dans son essence, ou dans ses œuvres et ses effets. Considéré en lui-même, Dieu est au-dessus de tous les noms; il n'y a pas de parole capable de nous le représenter, de nous le faire connaître, ni de le définir. « Pourquoi demandes-tu mon nom, » dit le Seigneur au patriarche Jacob, j'ai un nom merveilleux. *Gen.* XXXII, 29. « Je suis celui qui suis, dit encore le même Seigneur : tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. » *Exod.* III, 14. Si nous considérons au contraire les œuvres par lesquelles Dieu se manifeste à nous et qu'il nous donne dans sa bonté, nous pouvons désigner Dieu d'une foule de manières, ainsi que nous le

voyons dans l'Ecriture où il est appelé tour à tour le Très-Haut, le grand Protecteur, le Défenseur, la Vie, la Lumière, la Miséricorde, le Miséricordieux, etc.

Or, quand nous parlons du vrai Dieu ou quand nous pensons à lui, ayons toujours sous les yeux un esprit pur, une substance éternelle, bonne, infiniment puissante et intelligente, sans principe et sans fin, invisible, incorporelle, immense, incompréhensible, toute simple, ineffable, immobile, immuable, présente en tous lieux, premier principe de toutes choses, duquel tout ce qui a été fait tient l'existence et la conservation, et au-dessus duquel on ne saurait rien concevoir de plus grand, de meilleur et de plus parfait. Tel est l'esprit, telle est la substance que nous devons avoir devant l'esprit quand nous parlons de Dieu ou que nous pensons à lui. Ne cherchons pas néanmoins à sonder les secrets de cette substance; ce serait une grande présomption et une impardonnable folie. Ce qui précède suffit pour nous faire comprendre le sens de ces premières paroles du Symbole : *Je crois en Dieu.*

Expliquons maintenant le premier article du Symbole.

CHAPITRE IV.

Du premier article de notre sainte foi.

Le premier article du Symbole de notre sainte foi est celui-ci : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Dans ces paroles est renfermé l'abrégé de tout ce que nous sommes obligés de croire et de savoir sur la première personne du mystère adorable de la très-sainte Trinité; cette première personne porte le nom de Père, elle est toute-puissante, c'est elle qui a créé le ciel et la terre. On l'appelle Père, parce que par nature elle est Père de notre Seigneur Jésus-Christ, de même que par la création il est Père de toutes les créatures et de tous les fidèles par la grâce. « Dieu, dit saint Jean, a donné à tous ceux qui croient en son nom, le droit d'être faits enfants de Dieu, en vertu de leur foi. » *Joan.* I, 12.

Par voie d'entendement, le Père engendre éternellement le Christ Jésus, son fils naturel; il l'engendre par lui-même, de sa propre substance, sans autre auxiliaire et sans autre secours; il l'engendre de sa propre substance qu'il ne se contente pas de lui communiquer en partie, mais qu'il lui donne tout entière. Cependant cette génération ne fait pas un autre Dieu; encore que les personnes soient distinctes, elles ne sont pas deux dieux; le Père n'existait pas avant le Fils; il ne saurait se comprendre sans lui; de même qu'ils n'ont l'un et l'autre qu'une même essence et une même divinité, ils n'ont aussi qu'une même éternité.

Quant aux fidèles, issus naturellement du sang corrompu du premier Adam, le Père éternel les engendre de nouveau, non plus de sa propre substance, comme son Fils unique, mais plutôt par une semence toute spirituelle qui est la parole de sa vérité, par son Fils naturel lui-même, la parole de Dieu éternelle et véritable, par l'Evangile, par les sacrements, au moyen de la foi vive et de la vertu du Saint-Esprit, ainsi que le déclarent les saints apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean; et en agissant ainsi Dieu avait moins d'égard aux mérites des fidèles qu'à sa grande miséricorde et à ses desseins éternels.

« Béni soit le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, s'écrie l'Apôtre, qui selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés dans la vive espérance de l'héritage des cieux. » I *Petr.* I, 3, 4. Mais, en nous régénérant ainsi Dieu ne l'a pas fait dans sa propre substance; il nous a rendus seulement participants de sa nature, il nous a associés à son immortalité, à sa clarté et à sa gloire; il nous a donné la vie éternelle pour héritage et nous a appelés à jouir d'elle, comme lui-même, à des degrés divers, sans doute, mais sans créer pour nous une autre sorte de gloire.

Encore que la première manière d'engendrer soit propre à la première personne de la sainte Trinité, à laquelle nous donnons par excellence le nom de Père; cette seconde paternité spirituelle est commune aux trois personnes, et convient au Fils et au Saint-Esprit aussi bien qu'au Père. Le prophète Isaïe parlant de la personne du Fils, l'appelle « le Père du siècle futur, » *Isa.* IX, 6, et l'Eglise, animée du même esprit que le prophète, donne à la troi-

sième personne, c'est-à-dire à l'Esprit-Saint, le nom de Père des pauvres.

Mais afin de nous bien faire voir combien, en tant que Père, Dieu est plus excellent que tous ceux auxquels nous donnons ce nom sur la terre, on a ajouté dans le Symbole au nom de père, la qualité de tout-puissant. Beaucoup ici-bas peuvent porter le nom de père, mais nul ne peut s'appeler en toute vérité Père tout-puissant. Dieu seul est tout-puissant dans sa paternité. Sa puissance est égale à sa volonté; il n'a eu qu'à vouloir et le ciel et la terre ont été créés, et tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre a été fait. Ces prodiges paraissent impossibles aux hommes et dépassent toutes les facultés de la raison humaine; mais qu'est-ce qui peut être impossible à Dieu? Comparées à sa puissance, toutes les forces de la terre, de l'enfer et du ciel réunies, ne sont pas plus qu'un grain de sable en face de la terre entière et de l'immense étendue des cieux, qu'une goutte imperceptible de rosée en présence de toutes les eaux qui sont déjà tombées ou qui tomberont encore sur la terre, et de toutes celles que roulent les ruisseaux et les fleuves et que le grand océan renferme.

Cette pensée de la toute-puissance de Dieu nous aide merveilleusement à triompher de toute la difficulté que la raison humaine nous propose touchant les points difficiles de notre foi et nous attache avec force à toutes nos croyances. Quelque embûche que le démon nous dresse, quelque piège qu'il nous tende par lui-même ou par ses ministres, les infidèles, les Juifs, les Gentils et les hérétiques, nous pouvons triompher de tous en nous disant à nous-mêmes « rien n'est impossible à Dieu, » ainsi que le dit l'ange à la sainte Vierge notre souveraine, *Luc.* I, 37; ou bien en disant avec le prophète David : « Tout ce que Dieu a voulu, il l'a fait dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » *Ps.* CXXXIV, 4. Encore que la puissance soit attribuée au Père, elle convient également au Fils et au Saint-Esprit, parce que ces trois personnes ont une même vertu et une même essence.

Mais en quoi Dieu manifeste-t-il sa toute-puissance? Il l'a fait éclater d'abord dans la création du ciel et de la terre, en faisant passer du néant à l'être tout ce qui existe par sa seule volonté. Il a

d'abord fait les corps célestes avec tout leur ornement : le soleil, la lune, les étoiles avec leurs influences et leurs opérations; il a créé un ciel plus haut et plus excellent, appelé Empirée, où est dressé le trône de la majesté divine, où les bienheureux se réjouissent de sa claire vue, et que nous appelons ordinairement le paradis et la gloire. Ce ciel, il l'a rempli d'esprits angéliques qui se divisent en trois hiérarchies et en neuf chœurs ravissants et glorieux. Il a enfin créé ce monde, il l'a couvert de beauté, il y a placé une grande variété de créatures, toutes excellentes, car, comme nous le dit l'Ecriture : « Dieu vit toutes ses œuvres et elles étaient parfaites. » *Gen.* I, 31. Mais de même que le pouvoir et la toute-puissance, communs aux trois personnes, appartiennent également au Fils et au Père, au Saint-Esprit comme au Père et au Fils, encore qu'on les attribue plus particulièrement au Père, de même l'œuvre de la création, quoique plus spécialement attribuée au Père, n'est pas moins commune aux trois personnes que l'unité d'essence et de substance. Que la création soit commune aux trois personnes, comment en douter après ces paroles dictées à David par l'Esprit-Saint : « Les cieux ont été créés par la parole du Seigneur, et toute leur puissance par un souffle de sa bouche? » *Ps.* XXXII, 6. Le mot *Seigneur* y désigne la personne du Père; par la parole du Seigneur il faut entendre la personne du Fils, et par le souffle de sa bouche, celle du Saint-Esprit, la troisième du mystère adorable de la très-sainte Trinité.

Or, comme la conservation a le même principe que la création, en reconnaissant Dieu pour créateur, nous devons le reconnaître pour le conservateur et le gouverneur de la création; nous tenons de lui la conservation comme l'existence, car sa bonté souveraine, plus aimante pour nous qu'un père ne l'est pour ses enfants, ne peut voir aucune de ses créatures périr ou tomber de défaillance, sans sa disposition et sa volonté; sa providence veille sur chacune d'elles comme si cette créature était seule au monde, et cependant elle suffit à toutes comme elle suffit à chacune. Jésus-Christ nous enseigne clairement cette vérité, par la bouche de ses Evangélistes : « Cinq passereaux valent bien peu de chose, néanmoins l'un d'eux ne tombera pas entre les mains du chasseur,

sans une volonté particulière de Dieu, qui sacrifie plutôt celui-là et sauve les autres de préférence. Si Dieu prend de ces pauvres animaux créés pour vous servir, tant de soins, combien plus n'exercera-t-il pas sa providence envers vous? Je vous le dis en vérité, tous les cheveux de votre tête sont comptés et pas un ne tombera sans sa volonté. Vous valez plus que les passereaux et Dieu vous estime davantage; dès lors, il veillera sur vous avec plus de soin que sur ces petits animaux, et les délicatesses de sa providence seront mesurées sur la grandeur de l'estime qu'il porte à l'homme. » Le Seigneur parle encore plus explicitement dans saint Jean : « Mon Père agit toujours, dit-il, et moi aussi. » *Joan.* v, 17. Comme s'il disait clairement : Quoiqu'il soit écrit que Dieu cessa de créer au septième jour, ni lui, ni moi ne cessons jamais de conserver ce que nous avons créé, et nous prenons un soin jaloux de toutes choses. Voilà pourquoi David s'écriait : « Le Seigneur me gouverne, rien ne peut me manquer; le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrai-je craindre? *Ps.* xxvi, 1. Et ailleurs : « Les yeux de toutes les créatures sont tournés sur vous, Seigneur, vous leur donnez leur nourriture au temps marqué ; vous ouvrez votre main libérale, et vous comblez leurs désirs par votre bénédiction. » *Ps.* CLXIV, 16, 17.

Ces deux œuvres si merveilleuses de la création et du gouvernement des créatures, nous éclairent et nous font connaître Dieu. Sa puissance brille avec éclat dans des œuvres si belles et si excellentes, et sa bonté nous y apparaît dans le désintéressement avec lequel il a tout fait; il ne lui manquait rien, il ne pouvait donc rien désirer. Il nous découvre et nous manifeste sa sagesse dans le gouvernement de sa providence, dans l'ordre et le concert qu'il a mis dans toutes ses œuvres, sa grande magnificence avec l'homme pour le service duquel il a créé tout ce monde visible, sa grande miséricorde, enfin par la conduite qu'il tient envers nous; nos ingratitudes ne le lassent pas; malgré tout ce que nous pouvons faire, il n'en continue pas moins de nous donner ses bienfaits; « il fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et il répand sa pluie salutaire sur les justes et les injustes. » *Matth.* v, 45. Tel est le premier article de notre Symbole; après

en avoir exposé le côté spéculatif, passons au côté pratique, et voyons comment en même temps qu'il éclaire l'esprit, il enflamme la volonté.

I.

Des fruits qu'on doit retirer de ce premier article.

Quel est donc le fruit que nous pouvons retirer de cet article, et où doit nous conduire l'intelligence des vérités qu'il renferme? Le voici : De même que nous reconnaissons en Dieu, sa toute-puissance, sa bonté, sa sagesse, sa magnificence et sa miséricorde, chacun de ces attributs a un degré infini; de même nous lui devons la crainte et l'obéissance, l'amour et la confiance, que mérite un tel Père et un si grand Seigneur.

Et pour commencer par la confiance, cet article nous fait un devoir de recourir à Dieu dans tous nos travaux, dans nos peines, dans nos ennuis. Nous devons aller à lui comme des enfants iraient à un père qu'ils savent tout-puissant, infiniment bon, sage et miséricordieux, persuadés que Dieu est notre Père, qui nous a tirés du néant, et nous a fait passer du néant à l'être, et que, puisqu'il est tout-puissant et infiniment bon, il peut et il veut venir à notre aide en tout temps, toutes les fois qu'ayant besoin de son secours, nous le lui demanderons. Mais si sa toute-puissance ne nous laisse aucun doute sur son pouvoir, si sa bonté et l'amour qu'il nous porte ne nous permettent pas de douter de sa volonté, son infinie libéralité nous assure que nous serons toujours assistés par sa puissance, dans la mesure de nos besoins et au temps convenable, tant pour l'âme que pour le corps. Soutenus par cette assistance divine, nos cœurs n'ont rien à craindre, nous sommes forts et nous pouvons résister à toutes les embûches de Satan, de la chair et du monde. Quand Dieu est pour nous, qui donc peut être contre nous? Ecrions-nous avec le prophète David : « Quand je marcherais, Seigneur, au milieu des ombres de la mort, je serais sans crainte parce que vous êtes avec moi. » *Ps.* XXII, 4. « Quand des armées camperaient autour de moi, mon cœur n'en serait pas épouvanté, parce qu'au milieu de tous mes combats j'espérerais dans le Seigneur tout-puissant et infiniment bon. Au

jour de mes plus grands travaux, il m'a retiré dans sa tente, et il m'a reçu dans le secret de son tabernacle. Il m'a établi sur un roc et il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis. » *Ps.* XXVI, 5, 10. De cette foi sincère qui nous fait regarder le Seigneur comme notre Père universel par le bienfait de la création, comme un père qui nous aime plus qu'aucun homme sur la terre ne peut aimer ses enfants, et qui joint à son amour et à sa toute-puissance une bonté infinie, de cette foi, dis-je, naissent dans nos cœurs une entière confiance et un repos absolu.

Mais cette même foi doit produire dans nos âmes un fruit non moins important. Si Dieu est notre Père à tant de titres, nous devons nous unir à lui par un amour affectueux, par une obéissance filiale et joyeuse, par une résignation absolue de notre volonté dans la sienne. De plus, si nous tenons de lui tous les biens du corps et de l'âme, reconnaissons que nous sommes tous ses obligés et ses débiteurs; rendons-lui toutes les actions de grâces dont nous sommes capables, et unissons-nous toutes les créatures dans les louanges que nous rendrons à ce Père et à ce Seigneur. Nous devons donc être prêts à tout perdre, et à tout sacrifier, plutôt que de violer le moins important des commandements de ce Seigneur et Père; il n'y a rien d'infime et de peu d'importance dans les préceptes d'un Seigneur si puissant. Faisons-lui donc l'hommage de notre entendement et de notre volonté; allons à lui avec humilité et confiance; soumettons-nous sans vaine curiosité à tout ce que l'Eglise catholique romaine nous propose; croyons que ce Seigneur est vrai dans toutes ses paroles, saint dans toutes ses œuvres, merveilleux dans tous ses jugements. Prenons bien garde aussi de profiter de ses bienfaits et faisons-en l'usage qu'il désire; que la foi en sa providence divine nous fasse espérer en lui plus qu'en aucune créature, plus même qu'en nos propres ressources, selon cette parole de David : « Le Seigneur n'abandonne pas ses saints, c'est-à-dire ses élus; loin de là, il les conservera et il les gardera à jamais. » *Ps.* XXXVI, 28.

Dès lors il n'est pas difficile de reconnaître le troisième fruit de cette même foi; elle laisse aux âmes des justes une espérance inébranlable et une consolation perpétuelle. Cette espérance, qui est

une vertu, deviendrait présomption et erreur chez une âme sans foi, dépourvue de justice et de bonnes œuvres. Les méchants paraissent être quelquefois favorisés de Dieu et nager au sein de la prospérité ; mais n'oublions pas, selon la parole de l'Apôtre, que ce n'est point à eux, mais « aux justes, que sont faites les promesses de la vie présente et de la vie future. » I *Tim*. IV, 8. Et c'est des justes seulement que David disait : « Bienheureux ceux qui espèrent dans le Seigneur. » *Ps*. XXXIII, 8.

II.

De ceux qui pèchent contre le premier article du Symbole.

Afin de mieux entendre ce premier article de notre foi, il sera bon de savoir comment on pèche contre lui, et de nous exciter ainsi, soit par la vue de ceux qui l'observent, soit par celle de ceux qui le transgressent, à le garder plus parfaitement et à le mettre exactement en pratique. On pèche donc contre cet article quand on croit qu'il y a plusieurs dieux, quand on nie la divine Providence, et que, pour ne pas attribuer à Dieu le gouvernement des choses d'ici-bas, on la rapporte au hasard et à la fortune. Les augures, les sorciers et les superstitieux de toute nature qui, méconnaissant la providence de Dieu et sa volonté sainte, croient arriver par des moyens défendus à connaître ses desseins et pénétrer ses secrets, pèchent aussi contre ce premier point de foi. Ils pèchent encore aussi gravement, ceux qui se désespèrent à la pensée des rigueurs de la justice divine et de l'énormité de leurs péchés, ou qui succombent sous le poids et les désastres de la mauvaise fortune. Tous ces péchés ont leur fondement dans un défaut de foi, et ceux-là les commettent surtout qui ne connaissent pas assez la puissance, la science, la miséricorde du Seigneur et son infinie bonté.

CHAPITRE V.

Du second article de notre foi et du mystère de la très-sainte Trinité.

Le second article du Symbole est celui-ci : « Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, notre Sauveur; avec cet article commence la seconde partie du *Credo*. Nous y confessons qu'encore que Dieu soit un dans sa substance et dans son être, il est formé de trois personnes distinctes, comme si nous disions : Il n'y a qu'une nature divine; dans cette nature il n'y a qu'un être, qu'une puissance, qu'un amour et qu'une volonté; mais il y a trois personnes : ces trois personnes ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu; car dans la Trinité, il n'y a qu'un être, qu'une volonté et qu'une puissance; tandis que, pour qu'il y eût trois dieux, il devrait y avoir trois êtres, trois substances, trois puissances, trois volontés. Dans ce cas il y aurait trois dieux, comme il y a trois hommes quand ces conditions sont remplies. Mais dans la sainte Trinité rien de tout cela n'a et ne peut avoir lieu; c'est pourquoi il n'y a qu'un seul Dieu quoiqu'il y ait trois personnes. Ces trois personnes sont égales, et s'il y a entre elles quelque différence, c'est que l'une engendre l'autre de toute éternité, et n'a jamais été engendrée elle-même, et cette personne s'appelle le Père; que l'autre porte le nom de Fils parce qu'elle a été engendrée d'une manière excellente, ineffable, au-dessus de la compréhension de notre entendement, que la troisième enfin, qui est l'Esprit-Saint, procède à la fois du Père et du Fils. On consacre, dans le Symbole, un article particulier à cette troisième personne, et ainsi s'achève la confession entière du mystère de la très-sainte Trinité. C'est là tout ce que le chrétien peut savoir sur ce mystère; le reste lui sera toujours caché, et, fermant les ailes de son entendement, il doit s'abîmer dans l'adoration et le respect de ce qu'il ne peut comprendre, sans s'exercer à de vaines et trop curieuses spéculations.

Et pour ne parler maintenant que de la seconde personne, qui

est le Fils, et à laquelle ce second article est consacré, nous confessons que le Père éternel engendre de toute éternité un Fils éternel comme lui, égal à son Père, engendré de sa substance par voie d'entendement ; que le Père, en se connaissant et en s'entendant parfaitement, produit cette vive image de lui-même, qui étant issue de son infinie perfection, est, comme lui, infiniment parfaite ; que cette image est le Fils de Dieu éternel et unique, à la différence des fils adoptifs, qui sont aussi nombreux qu'il y a d'âmes justes. Jésus-Christ est ce Fils naturel de Dieu ; il lui est consubstantiel et égal ; il est éternel comme le Père « dont il est la splendeur, et qui soutient et dirige toute chose par l'efficacité de sa parole. » *Hebr.* I, 3. « Le Père l'a fait héritier de toutes choses ; c'est pour lui qu'il a créé le monde, et c'est en lui qu'il trouve ses plus chères délices. » *Epist. passim.* Ce Fils de Dieu, on l'appelle encore le Verbe ou la parole du Père ; il est quelquefois nommé son image, et chacun de ces titres nous apprend quelque chose de sa divine génération. Il s'appelle le Fils, et par là nous devons entendre qu'il est de même nature que son Père et Dieu comme lui. Il s'appelle le Verbe, et ceci nous apprend que sa génération, pour être substantielle, n'est pas matérielle, mais spirituelle, parce qu'elle s'opère par voie d'entendement. Il est aussi nommé l'image et la figure de la substance du Père, parce qu'il est la représentation vive et véritable de tout ce qu'il y a dans cette substance, et qu'il la reproduit avec une entière perfection. De même que l'image imprimée avec un sceau sur de la cire molle offre à la vue tout ce que le sceau renferme, avec la différence que l'image vient du sceau, et non le sceau de l'image, de même tout ce que le Père possède, le Fils le possède aussi ; seulement le Fils naît du Père, et non pas le Père du Fils.

Tel est le résumé de cet ineffable mystère. Ne nous étonnons point de ne pas le comprendre ; que de choses en effet, même dans la création extérieure et sensible, qui sont au-dessus de notre entendement ? Eh quoi ! les œuvres de Dieu seraient incompréhensibles, et nous nous plaindrions de ne pas comprendre Dieu lui-même ? C'est la gloire de notre Dieu d'être au-dessus de la créature et de lui demeurer à jamais incompréhensible ! Il est

grand, ineffable, immense et infini, et dépasse de beaucoup les limites de toute intelligence créée. Tel doit être le vrai Dieu, et telles sa nature et sa grandeur. Notre Dieu est entièrement conforme à celui des divines Ecritures, et nous ne cherchons pas d'un œil curieux à pénétrer les secrets de son incompréhensible nature, nous souvenant qu'il est écrit « que le scrutateur de la majesté de Dieu sera opprimé par la gloire, » *Prov.* xxv, 27 ; et dans un autre endroit : « Ne t'applique point à sonder ce qui est au-dessus de toi, car leurs propres opinions en ont séduit beaucoup, et l'illusion de leurs sens les a retenus dans la vanité. » *Eccli.* III, 24, 26. C'est le cas de nous écrier avec l'Apôtre, dans l'adoration et l'admiration la plus profonde : « O profondeurs des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! » *Rom.* XI, 33.

I.

Explication du mystère de l'incarnation de notre rédempteur Jésus-Christ.

La première partie du second article du Symbole traite de la divinité de la personne du Fils. La seconde commence à parler du mystère de son humanité, et nous le reconnaissons, en disant : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur. » Qu'est-ce à dire ? Ah ! par ces paroles nous confessons que le Père céleste s'est souvenu de nous dans sa pensée éternelle, et qu'il a consenti à ce que son Fils, en se faisant homme et en devenant sur la terre le frère et le compagnon des hommes, les délivrât du joug du démon, les arrachât à ses sujétions coupables, leur obtînt le pardon de leurs péchés, les réconciliât avec son Père ; il a voulu qu'il fût leur capitaine, leur seigneur et leur roi, afin que par sa puissance les hommes fussent détournés du péché et se trouvassent prêts à servir Dieu, à obéir à ses lois et à mettre tous ses commandements en pratique. Voilà pourquoi nous appelons le Fils de Dieu, Jésus-Christ, notre Seigneur.

Jésus veut dire Sauveur, et si le Fils de Dieu porte ce nom, c'est par un dessein admirable. Le Père éternel a voulu le lui donner lui-même ; un ange devient son messager auprès de saint Joseph,

et là lui explique pourquoi le Sauveur doit s'appeler ainsi : « Il délivrera son peuple de ses péchés, » lui dit-il, *Matth.* I, 21 ; il rétablira les hommes dans la grâce du Père éternel, et il leur rendra l'héritage des biens du ciel.

Le mot *Christ* signifie oint, et appeler ainsi le Sauveur, c'est reconnaître en lui le roi, le prophète, le prêtre. Autrefois c'était l'onction qui faisait les rois. Or le Christ est notre véritable roi, duquel l'ange a prédit « qu'il règnerait éternellement sur la maison de Jacob. » *Luc.* I, 32. Cet office de roi, le Christ l'exerce parfaitement chaque jour en faveur de l'Eglise chrétienne.

Le roi est la tête de tout le royaume ; en cette qualité, il doit aimer ses vassaux, les régir, les gouverner, les défendre, les traiter avec justice, les favoriser dans leurs travaux, les secourir dans leurs périls, combattre et se dévouer pour les délivrer de leurs ennemis, tout faire et tout ordonner pour leur bien, ne se lasser jamais, en un mot, avant de leur avoir fait atteindre leur fin. Telles sont les obligations, tels les devoirs d'un bon roi. Or jamais roi ne remplit ces qualités envers ses sujets comme notre Seigneur Jésus-Christ les remplit envers nous. Il nous aime véritablement, il nous dirige, il nous défend, il nous favorise et nous protége contre nos ennemis, c'est-à-dire contre le péché, le démon, l'enfer, la chair et la mort, jusqu'à mourir pour nous sur la croix, et descendre aux enfers pour délivrer les siens.

C'est pour la même raison que le Christ s'appelle aussi notre Seigneur; encore qu'il soit le Seigneur universel de toute la création, de tous les rois et de tous les monarques du monde, il est plus particulièrement celui des âmes, qu'il a rachetées de son sang précieux, et à ce titre, ces âmes lui appartiennent davantage que l'esclave acheté à prix d'or n'appartient à son maître.

Ces trois titres conviennent au Sauveur à cause de l'humanité sacrée qu'il a prise pour nous; cette humanité du Sauveur est un des principaux articles de notre foi qui nous enseigne qu'il y a dans la personne sacrée du Fils de Dieu deux générations, l'une éternelle, l'autre temporelle ; par la première, il est engendré du Père avant tous les temps de toute éternité. Par la seconde, au contraire, il est né dans le temps d'une Mère toujours vierge. La

première génération dépasse toute intelligence créée; nous ne devons pas chercher à la comprendre, mais seulement la croire, la respecter et l'adorer. Mais pourquoi le Fils de Dieu, vrai Dieu comme son Père, s'est fait véritablement homme et a voulu devenir fils de l'homme, voilà ce qu'il est bon de rechercher et de savoir : il est permis de scruter ces secrets, c'est une chose louable, religieuse et utile.

La cause de ce mystère fut le péché. En désobéissant à Dieu, nos premiers parents avaient assujetti la nature humaine à la tyrannie de Satan; une sentence de mort avait été prononcée contre elle, et cette sentence était prononcée pour l'éternité et d'une manière irrévocable; elle pesait sur tous les hommes, pour si saints et si justes qu'ils fussent; nul ne pouvait échapper à cette condamnation, et chaque jour l'humanité s'enfonçait plus avant dans les voies de l'erreur et du mensonge. Cependant, malgré son juste courroux, le Seigneur, écoutant sa miséricorde même au milieu de sa colère, ne voulut pas perdre à jamais l'homme qu'il avait créé à son image et à sa ressemblance. Dès le commencement du monde, Dieu promit au monde de lui envoyer un secours, et il renouvela depuis cette promesse dans la suite des âges. C'est cette œuvre admirable qu'il signifiait quand il annonçait au serpent qu'un Fils naîtrait de la femme, et que ce Fils lui écraserait la tête, *Gen.* III, 15; quand Dieu promettait à Abraham de lui envoyer un Fils en qui seraient bénies toutes les nations de la terre, *Gen.* XXII, 18; quand il promettait aux hommes, par la bouche de Moïse, un Sauveur naturel, né parmi eux, *Deut.* XVIII, 15; quand enfin il annonçait souvent dans plusieurs prophéties, sa tribu et sa race, en y disant qu'il serait de la race de David, *Ps.* CXXXI, 12, et qu'il aurait une mère vierge, après comme avant l'enfantement. *Isa.* VII, 14. Lorsque le temps d'accomplir ces promesses et de faire éclater sa grande miséricorde fut arrivé, Dieu envoya son Fils aux hommes pour les racheter, afin de relever ceux qui étaient tombés, de ramener et de rechercher ceux qui étaient perdus, enfin de donner la vie à ceux qui étaient morts.

Que si quelqu'un est tenté de me demander pourquoi le Père

éternel a envoyé son Fils et non un de ses anges pour accomplir cette mission, qu'il entende une réponse aussi vaste que véritable. Il convenait qu'il envoyât un médiateur dont l'intercession fût toute-puissante devant Dieu, et toute affectueuse auprès des hommes, et dès lors ce médiateur devait être de la nature des deux extrêmes qu'il était destiné à unir; rien n'était plus convenable, et comme c'était Dieu et l'homme qu'il s'agissait de réconcilier, cette mission ne pouvait être remplie par un ange. Il convenait encore que ce médiateur fût en état de satisfaire à la justice de Dieu en faveur de l'homme coupable; or, les anges étaient incapables d'offrir à Dieu la satisfaction qu'il méritait; le péché ayant une malignité infinie, ne pouvait être expié que par une puissance infinie, puissance que les anges ne sauraient avoir, parce qu'ils sont eux-mêmes finis; de plus, le péché était l'œuvre de l'homme, et il convenait qu'il l'expiât lui-même. C'est pour toutes ces raisons que le Fils de Dieu se fit homme, afin qu'étant Dieu et homme, il donnât à toutes les souffrances qu'il endurait comme homme, la valeur des actions d'un Dieu, et qu'ainsi il rachetât nos fautes. Voyons maintenant, dans un article très-succinct, comment nous pourrons profiter de ces vérités, et les sentiments qu'elles doivent nous inspirer.

II.

Des fruits que doit produire le second article de la foi.

Ceux qui servent Dieu en toute vérité, et qui se glorifient d'appartenir à un si bon roi, se sentiront plus touchés de cette vérité que je ne saurais l'exprimer, à cause de la lâcheté avec laquelle je le sers et du peu d'ardeur que mon cœur met à lui plaire. J'essaierai cependant de pénétrer ce qui se passe dans le cœur des justes, et parlant à leur place, j'exprimerai les sentiments qu'ils peuvent ressentir.

Je ne peux réciter cet article sans faire en moi-même les mêmes considérations que j'ai faites à propos du premier article; seulement mes sentiments deviennent plus vifs à la vue de tout ce que le Seigneur a fait pour nous; Dieu ne s'est pas, en effet,

contenté de nous créer ni de créer le monde avec toutes ses richesses pour nous y conserver ; il nous a donné tout ce qu'il lui était possible de nous donner, en nous donnant son Fils avec son pouvoir et ses richesses éternelles, non-seulement pour nous délivrer de nos maux, mais encore afin de nous enrichir de tous ses biens. Quand je considère combien Dieu, dans les dons qu'il nous a faits, dépasse tout ce que nous oserions demander et tout ce que nous pouvions croire ou imaginer, et qu'en même temps je me représente l'amour excessif de Dieu pour les hommes, et la froideur, l'ingratitude des hommes envers un si généreux bienfaiteur, et le peu de profit qu'ils retirent de ses bienfaits, une honte profonde s'empare de moi, et je suis si confus, que je voudrais me fuir moi-même pour ne pas me voir; je me prends alors à me haïr, au point que je voudrais trouver quelqu'un qui tirât vengeance de moi, et je ne sais qu'avoir du mépris pour ceux qui me conserveraient quelque estime, je me fatigue d'eux parce qu'ils ne me connaissent pas et qu'ils ne me traitent pas comme mes péchés le méritent.

Tout ce qui m'arrive d'heureux semble me condamner; je crains toujours que mes péchés ne m'attirent ces bons succès, et que le bonheur que j'éprouve ne tourne un jour à ma condamnation; alors se présente à mon esprit ce jour redoutable du dernier jugement; cette pensée me trouble, et ma crainte, obscurcissant ma raison, je n'ose paraître et je veux me cacher : tels sont la confusion de mon cœur, le trouble de ma langue, la pâleur de mon visage qui défigurent pour ainsi dire mes traits, que le calme tarde souvent à reparaître en moi, et que je ne puis mettre fin à l'anxiété qui me poursuit. Sous ces impressions de tristesse et d'alarme, je crois n'avoir pas de langue pour répondre, et je suis tout heureux de ne pouvoir parler, car en ce jour de toute vérité, où le mensonge n'aura plus de place, je ne pourrai dire en vérité que j'ai cru cet article de ma foi, car ma vie a démenti ma croyance, et mon ingratitude n'a semblé tenir aucun compte de de ce bienfait reçu.

Mais quand je cherche un remède et un secours à mes tribulations, et quand je veux avoir mes péchés pardonnés, aussitôt la

pensée de cet article se présente à moi, et je le confesse avec un cœur nouveau. Si mes fautes sont grandes, grand est aussi le don que Dieu m'a fait de son Fils, en me le donnant comme mon remède, mon soutien, mon prêtre, mon sacrifice, mon agneau, ma sanctification, mon refuge et mon guide ; il me semble en ce moment que ce divin Sauveur, me prenant par la main, me fait monter jusqu'au Père éternel, qu'il lui répond pour moi, qu'il lui offre, pour ce qui me manque, une rédemption surabondante, et la considération de la foi que j'ai en cet article change mon découragement en ferme espérance, mes tristesses en joie, mon trouble en un doux repos. Ah ! si nous n'étions pas si lâches, nous ne sortirions jamais de ces réflexions saintes sans de nouvelles récompenses et sans des preuves nouvelles de l'amitié de Dieu ; nous nous sentirions plus portés à servir le Seigneur et à détester le péché et le démon.

Tels sont les fruits merveilleux que nous devons retirer de cet article, et loin de s'en étonner, les cœurs fidèles ont tout sujet d'être surpris que la considération de ces vérités et la confession de cet article n'impressionnent pas plus vivement les chrétiens, et ne leur inspirent pas une plus grande reconnaissance pour les bienfaits qu'ils reçoivent de ce Seigneur généreux, et une plus grande crainte d'en abuser, à cause du compte sévère qu'ils en devront rendre au dernier jour.

III.

De ceux qui pèchent contre le second article du Symbole.

Ce que nous venons de dire suffit et au-delà pour nous faire connaître quels sont ceux qui pèchent contre cet article ; de même qu'en parlant du premier article nous avons dit que ceux-là péchaient contre lui qui cherchaient hors de Dieu le remède à leurs prétentions, sans se fier à son gouvernement et à sa providence, de même ceux-là pèchent contre ce second article qui veulent arriver à Dieu autrement que par son Fils unique, ou qui se fient davantage à autre chose qu'à ce divin Seigneur, notre éternel rédempteur.

Croire obtenir le pardon de ses péchés par d'autres moyens que par la foi en ce puissant Sauveur, chercher à les expier dans des mortifications, des rigueurs et des pénitences qui ne sont pas fondées sur les mérites de Jésus-Christ, c'est poursuivre un but inutile et pécher contre le point de foi dont nous parlons. Voilà pourquoi toutes les prières de l'Eglise et de ses membres se rapportent à ce médiateur souverain et empruntent à ses mérites toute leur valeur. Tous nos mérites sont comme des parcelles et du superflu des mérites de Jésus-Christ, et s'ils ont quelque valeur, comme nous n'en saurions douter, ils la tirent toute de ces mérites; ainsi c'est la prière du Christ qui donne quelque valeur à mes prières; ainsi Jésus doit nous précéder dans toutes nos œuvres, comme une lumière resplendissante, pour les offrir à son Père éternel, tandis que nous, nous ne pouvons nullement avoir confiance à nos propres travaux; tout nous vient des mérites du Christ. C'est lui qui donne à tout ce que nous faisons une valeur extraordinaire, quand nous lui sommes unis par la grâce, comme ses membres mystiques.

Il pèche donc encore contre cet article, celui qui, se fiant trop en ses propres ressources et en ses bonnes œuvres, croit avoir plus de mérite et de valeur que les autres. Le Pharisien, lui aussi, pensait être meilleur que le reste des hommes, et s'attribuait son excellence et ses bonnes œuvres, comme s'il eût dit : Grâces soient rendues à Dieu et aussi à moi-même; mais le Pharisien n'entrait pas par la bonne porte. Le vrai fidèle doit s'écrier : Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ, grâces au Père qui nous donne son Fils; grâces au Fils qui nous donne tous ses mérites, toute sa vie, toute sa mort; par lui nos œuvres s'élèvent, par lui nos désirs se purifient, et notre volonté se tourne vers le bien; par lui nos forces augmentent; par lui, enfin, nous obtenons le don de la persévérance. Tous ces dons, nous les tenons du Christ, qui est notre justice et notre justification. C'est ainsi que Jésus est notre roi et notre Seigneur. Arrivons maintenant à l'explication du troisième article.

CHAPITRE VI.

Du troisième article de la foi, de la considération et de l'usage de cet article.

En parlant de Jésus-Christ, les paroles du troisième article s'expriment en ces termes : « Il a été conçu du Saint-Esprit, et est né de la vierge Marie. » Cet article et les suivants qui se rapportent au Fils, sont comme la déclaration du second et des propriétés de notre rédempteur Jésus-Christ; ils nous font connaître sa personne; ils nous disent ce qu'il a fait pour nous ; de quelle manière il nous fut donné pour Sauveur, et la fin que nous devons considérer en le suivant.

Il y a dans cet article deux choses très-importantes à considérer pour arriver à la connaissance de ce mystère et pour témoigner à Dieu notre reconnaissance et notre soumission. La première c'est que le Verbe divin s'est fait homme; la seconde, c'est l'innocence et la pureté de ce Verbe fait homme, notre Rédempteur; ah! en tant que Dieu, il est saint comme son Père; en tant qu'homme, il est innocent et pur, parce que le Saint-Esprit lui-même voulut être l'auteur de sa conception. Il est vrai et on n'en peut douter, le Saint-Esprit prenant le plus pur du sang virginal de Marie, forma son corps adorable et unit une âme à ce corps ainsi formé. La Vierge n'apporta dans cette génération sainte que son sang sacré; tout le reste fut l'œuvre du Saint-Esprit; la Vierge étant très-pure, et l'œuvre toute sainte, puisqu'elle venait de l'Esprit-Saint, ce qui fut produit demeura très-pur et très-saint. Tel devait être celui qui venait effacer tous les péchés des hommes; en leur communiquant une partie de sa sainteté et de sa pureté, il devait, en les purifiant, les rendre dignes de paraître devant Dieu et de lui être agréables. Nous ne saurions donc assez l'admirer, l'imiter, diriger vers lui comme vers notre but nos œuvres, nos paroles, nos pensées. Voilà ce que nous devons croire et confesser sur cet article, tâchons maintenant de voir ce qu'il doit nous faire faire.

I.

De la pratique du troisième article du Symbole.

Ce mystère nous enseigne la pureté que nous tous, qui sommes membres du Christ, nous devons chercher à imiter, et le moyen le plus sûr d'arriver à ce but. De même que tout fut merveilleux dans la conception du Sauveur, et qu'encore qu'il fût véritablement homme, rien n'y ressemble à la conception ordinaire des hommes, parce que tout ayant été accompli par l'opération du Saint-Esprit, s'y trouva pur et saint, de même le vrai chrétien, doit renaître de ce même Esprit, et puiser dans cette naissance nouvelle un nouveau degré de grâce, qui le fasse vivre, non plus selon les lois du monde ou conformément aux appétits de la chair, mais seulement d'après les inspirations de ce divin Esprit, par lequel doivent être guidés, conduits et gouvernés tous ceux qui sont devenus enfants de Dieu par l'adoption de la grâce. De cette manière, si Dieu, par une suite naturelle de cette adoption, a pour eux un cœur de Père, ceux-ci à leur tour doivent avoir pour Dieu un cœur de fils, et dès lors mener une vie conforme à l'Esprit duquel ils ont reçu un nouvel être, une nouvelle lumière, un cœur nouveau et de nouveaux désirs, afin que devenus des hommes nouveaux, ils foulent aux pieds le vieil homme arrivant à l'état de ces créatures qui appartiennent à notre Adam céleste et sont sorties de lui. Ainsi mettrons-nous en pratique les enseignements de ce mystère, et arriverons-nous à imiter autant que possible la pureté de Jésus-Christ, favorisés que nous serons de ce même Esprit qui fut l'auteur de sa conception immaculée. Le Christ fut tout saint et tout pur par la vertu du Saint-Esprit; le chrétien doit aussi être saint, puisqu'il a été engendré de nouveau et sanctifié par ce même Esprit. Cet Esprit jette la divine semence, et celui qui naît de cette semence est dès ce moment le Fils de Dieu.

Dans cet article, à l'occasion de la conception et de l'humanité réelle du Sauveur Jésus-Christ, il est parlé de sa très-sainte Mère. Pourquoi? et dans quel but? Sans doute afin d'attester la vérité

de l'humanité du Christ, et de montrer qu'il ne fut pas un homme fantastique, mais bien un homme véritable de la Mère duquel le vrai nom est connu. On peut comprendre aussi par là ce que nous avons omis de dire du mystère de la pureté du Sauveur et de celle qu'il vient opérer dans nos âmes, car de même qu'il a été conçu par le Saint-Esprit d'une manière merveilleuse et divine, de même sa Mère fut une vierge très-pure et ne cessa jamais de demeurer vierge pas plus pendant et après l'enfantement qu'auparavant. Et si, en confessant la maternité de cette vierge féconde et en la proclamant une fille des hommes, nous confessons la vérité de l'humanité de son Fils, en confessant qu'il a été conçu du Saint-Esprit d'une Mère très-pure et toujours vierge, nous reconnaissons la pureté et l'innocence de son humanité sacrée, puisqu'il a une Mère si différente de toutes les mères, et que sa conception et sa naissance furent signalées par des circonstances toutes particulières qui les distinguèrent de toutes celles des enfants d'Adam. Il faut reconnaître dans tout ce qui précède la pureté que l'Auteur de toute pureté vient opérer en nous. Il faut encore s'élever à la considération de la pureté et de l'innocence de la Vierge très-pure, qui dut à sa vertu d'être choisie pour devenir la Mère de l'Auteur de toute pureté. Après son divin Fils, cette femme nous est donnée comme le modèle et l'exemple de toute pureté, afin que nous comprenions tous combien l'innocence du corps et de l'âme est agréable à Dieu, et que nous sachions remercier le Tout-Puissant des merveilles qu'il a opérées en sa très-pure Mère. Nous ne dirons plus rien sur ce troisième article.

II.

De ceux qui pèchent contre la foi et la confession de ce troisième article.

De ce qui vient d'être dit, on peut conclure quand est-ce que nous ne mettons pas en pratique les sentiments que doit nous inspirer la confession de ces vérités. Quand on n'a aucun souci de cette pureté, quand on n'estime pas l'honneur de cette noble génération dont nous avons parlé, et qu'au contraire on garde son attachement et sa faveur pour des choses viles et basses,

pour une génération charnelle, pour des appétits coupables qu'on aime, qu'on fête, qu'on rassassie, on met sa vie en contradiction avec sa foi, on s'en tient à la confession spéculative des vérités de ce second article, et on n'en tire aucun profit ni aucun avantage.

Mais ce crime devient plus sensible lorsqu'il y a une résistance formelle à l'Esprit-Saint, ce qui a lieu toutes les fois que Dieu nous appelle, sans effet ou par les secrètes inspirations du cœur, ou par la parole de l'Evangile, ou par les exemples des âmes justes, qu'il nous convie à une nouvelle naissance, à une vie et à des coutumes nouvelles, ou qu'il nous presse de haïr le péché, les appétits sensuels, d'aimer Jésus-Christ, de lui être uni, et d'imiter sa pureté. De même que Jésus-Christ fut pur et saint, parce que sa conception fut l'œuvre de l'Esprit-Saint, de même viendra en nous de la même source cette naissance magnifique et cette pureté de vie; mais si ses inspirations sont inefficaces et que nous résistions même quand il y a péché contre le Saint-Esprit.

Quelle honte et quelle confusion ne doit pas éprouver l'homme qui, après ces résistances opiniâtres à la voix de Dieu, médite sérieusement cet article du Symbole! Il y trouve sa propre condamnation, car il confesse de bouche ce qu'il contredit ensuite dans ses œuvres!

CHAPITRE VII.

Du quatrième article du Symbole et des considérations qu'il suggère.

Le quatrième article du *Credo* nous enseigne que le Fils de Dieu fait homme « est bien véritablement mort pour nous, qu'il a été condamné dans le tribunal et sous la présidence de Ponce-Pilate, et qu'il a été ensuite aussi véritablement enseveli. » Nous reconnaissons en Jésus-Christ deux natures, une nature divine et une nature humaine; en tant que Jésus-Christ est Dieu nous le proclamons immortel, mais en tant qu'homme nous croyons qu'il a pu mourir, et, étant mort, qu'il a été enseveli tout comme les autres hommes; et de même que chez les hommes, la mort

n'est autre chose que la séparation du corps et de l'âme, de même nous confessons que Jésus-Christ est mort par la séparation de son corps et de son âme sous le coup des tourments qu'il endurait à l'heure où il le voulut bien; il en fut de la mort comme de sa faim; Jésus-Christ n'avait pas voulu ressentir ses atteintes pendant les quarantes jours qu'il jeûna au désert, et ce fut seulement après le long jeûne, qu'il eut faim.

Quant à la cause de la mort du Sauveur et de cette séparation du corps et de l'âme qui mit fin à la plus précieuse des vies, on peut l'expliquer de beaucoup de manières. On peut dire d'abord que le Père éternel exigea pour les hommes une satisfaction qui apaisât entièrement sa justice; il voulut que cette satisfaction lui fût offerte par un homme de la génération d'Adam, puisque le péché qu'elle expiait avait été commis par Adam le premier homme. L'offense étant infinie, comme la personne à qui elle était faite, une personne finie ne pouvait satisfaire pour elle; par conséquent aucune créature pure ne pouvait se charger de résoudre cette importante affaire. Il fallait un Dieu pour tout expier; mais comme Dieu ne peut souffrir, pas plus qu'il ne peut pécher, la sagesse infinie conçut dans ses desseins la pensée d'un Rédempteur à la fois Dieu et homme, qui, comme Dieu, donnât une valeur infinie à sa satisfaction, et qui eût, comme homme, la puissance de souffrir afin d'expier la malice des péchés des hommes, qu'il s'était chargé d'effacer, en payant à la place des coupables une dette qu'il ne devait pas. Voilà pourquoi le Sauveur voulut mourir et donner sa vie pour les hommes; son sang, il le répandait comme un sacrifice vivant et perpétuel, plein d'innocence et de sainteté, et étant aux yeux de son père d'une valeur infinie pour lui faire oublier les péchés des hommes. Telle est la première cause de la mort de Jésus-Christ; elle est tout entière dans la considération des conseils divins.

Que si nous envisageons maintenant cette mort par rapport aux hommes, nous reconnaîtrons, qu'elle n'eut d'autre cause que leur malice. La bonté et la justice du Sauveur étaient pour eux chose insupportable; ils condamnaient les Pharisiens et les prêtres du temps qui, sous le masque apparent de la sainteté et de la

vertu, cachaient une vie hypocrite et coupable, et c'en était assez pour les exciter à le poursuivre. Ils voyaient, avec une haine secrète et une jalousie cruelle, Jésus-Christ reçu et acclamé par le peuple, tandis que sa doctrine et sa vie condamnait et vouait au mépris leur conduite hypocrite, et cette condamnation et ces reproches les excitaient contre lui ; ils sentaient l'estime du monde leur échapper, et ils firent tous leurs efforts afin que le monde ne fût pas désabusé. Ils voyaient bien que Jésus enseignait les saintes Ecritures dans toute leur pureté ; leur conscience leur disait bien que, pour des maîtres de la doctrine, obligés en cette qualité de mettre la vérité en pratique et de donner l'exemple, leur vie était bien coupable, et qu'ils étaient les plus injustes et les plus grands des pécheurs ; ils comprenaient, aux clartés lumineuses de la doctrine du Christ, que leurs enseignements étaient faux, superstitieux, intéressés, mais ils préféraient la gloire et les honneurs du monde, à la gloire de Dieu, et leurs intérêts temporels qu'ils agrandissaient, aux intérêts de l'éternité et du ciel que Jésus prêchait. Et alors, poursuivant le Christ comme leur plus mortel ennemi, ils le mirent à mort avec un raffinement de cruauté qui n'eut d'autres limites que celles de leurs rancunes et de leur haine.

Ah ! qu'on apprenne par là à connaître le monde ! N'est-il pas vrai qu'il est injuste dans sa justice, aveugle dans ses jugements, ami de ses vengeances, esclave de ses appétits ! Il ne connaît pas de mesure, il ignore la miséricorde ! Mais le secret de cette conduite, c'est qu'il n'a pas reçu la parole de Dieu, sans laquelle la porte est ouverte à tous les crimes. Le Christ a voulu entourer sa mort de circonstances extraordinaires, pour nous apprendre, par le nombre et la grandeur de sa douleur, l'intensité et la grandeur de la volonté et de l'amour avec lesquelles ce Seigneur mourait pour la gloire de Dieu et l'utilité des hommes. C'était d'ailleurs cette mort qui convenait au Sauveur, afin que les amis de la vertu vissent bien ce qu'ils pouvaient espérer du monde, qui traite ainsi le plus grand et le plus généreux de ses bienfaiteurs.

En mourant, Jésus-Christ fut étendu et cloué sur une croix, mais

sur cette croix mourut aussi et fut sacrifié le péché qui exerçait en notre chair le ravage de sa tyrannie, et un nouvel esprit se répandit en elle par la vertu de la régénération dont nous avons parlé! Il fut enseveli, premièrement afin qu'il fût bien constaté qu'il était mort, et que la vérité de sa résurrection fût plus solidement établie; secondement, pour nous faire considérer combien il travailla jusqu'à la fin à détruire la puissance du péché dont la malice régnait dans notre chair, crucifiant pour cela la sienne propre, malgré son innocence, et ne dédaignant pas de la condamner à une sépulture humiliante, qui nous montrât par ce mystère d'abaissement, combien il nous laissait une chair soumise et obéissante; troisièmement, afin de payer par sa mort la dette de tout le genre humain, condamné à mourir par une sentence prononcée contre lui après la première désobéissance. Il n'y avait pas de peine que nos péchés ne méritassent, et le Sauveur daigna les accepter pour lui afin de satisfaire pour tous, et c'est pour cela qu'il voulut souffrir toutes sortes de tourments, les persécutions, la prison, les railleries, les injures, les soufflets, les fouets, les blessures et la mort ignominieuse de la croix; et comme nous méritions non-seulement la mort temporelle, mais encore la mort éternelle, il a voulu mourir et descendre au tombeau. Cependant, Jésus était Dieu, et, pour l'honneur de la divinité, qui ne fut jamais séparée d'elle, sa chair très-pure ne connut pas les horreurs de la corruption, selon ces paroles de nos saints Livres : « Vous n'abandonnerez pas votre saint à la corruption. » *Ps.* xv, 11. Le corps sacré du Sauveur fut mis dans un tombeau et enseveli, afin de purifier les nôtres, et de nous montrer que de même que sa mort avait été le gage de la délivrance de nos âmes, sa sépulture était le gage de la résurrection de nos corps.

Ces vérités sont toutes attestées dans les divines Ecritures. « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, a été livré à la mort pour nos péchés. » *Rom.* iv, 25. Il dit ailleurs : « Dieu a fait éclater son amour envers nous, puisque lorsque nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous; maintenant, que nous sommes justifiés par son sang, à combien plus forte raison, ne devons-nous pas espérer, que celui qui nous justifie, nous sau-

vera ? » *Rom.* v, 8, 9. Dans son épître aux Corinthiens, le même apôtre dit encore : « Dieu a voulu traiter celui qui ne connaissait pas le péché, comme s'il eût été le péché même, afin que par sa justice nous fussions tous justifiés. » *Rom.* v, 21. « Jésus-Christ, dit-il encore dans une autre épître, nous délivre de la malédiction de la loi, en endurant sur un bois infâme le supplice des maudits. » *Galat.* III, 13. En écrivant à un évêque, son disciple : « Jésus-Christ, lui disait-il, a détruit la mort, et nous a découvert, en se soumettant à son empire, l'immortalité. » II *Tim.* I, 10. Enfin dans l'Epître qu'il adressait à ceux de sa race, il disait, en parlant de Jésus-Christ : « Comme les hommes sont revêtus de chair et de sang, il en a été aussi lui-même revêtu, afin que, pouvant mourir, il détruisît par la mort celui qui avait l'empire du démon, c'est-à-dire, le démon, et délivrât ceux que la crainte de la mort exposait toute leur vie à la servitude. » *Hebr.* II, 14, 15. Plus loin : « Le Christ, disait-il, est entré une fois dans le sanctuaire de Dieu par son sang. Si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse purifiaient autrefois les corps, combien la vérité purifiera-t-elle les âmes plus que les figures ? Combien plus le sang de Jésus-Christ qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire servir le Dieu vivant ? » *Hebr.* IX, 13, 14. C'est conformément à ces paroles que l'apôtre saint Pierre dit : « Il a porté en son corps nos péchés sur la croix, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice ; c'est par ses meurtrissures et par ses plaies que nous avons été guéris. » Il disait, dans un autre passage : « Jésus-Christ a souffert la mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu, mortifiés dans la chair, mais vivifiés dans l'Esprit. » I *Petr.* III, 18.

I.

Des fruits que doit produire cet article.

Tous ces bienfaits sont autant de richesses que le Christ gagne pour nous ; nous n'avons plus qu'à nous les appliquer ; si nous ne

le faisons pas, il demeure avec ses richesses et nous languissons dans notre pauvreté et notre perdition. Mais, pour un de ces bienfaits, il faut se confier en Jésus-Christ, lui demander la grâce de triompher des ennemis de notre âme, et en particulier de notre sensualité, recourir aux forces de la foi, et à l'esprit du Sauveur Jésus, travailler à châtier nos corps « dans les jeûnes et les disciplines, dans l'exercice de la pénitence et de la mortification, » II *Cor.* 29, à l'exemple du grand Apôtre. Qu'est-ce à dire? Ah! c'est qu'il faut imiter le mystère du martyre qui déchira l'humanité sacrée de Jésus-Christ; sacrifier nous-mêmes la nôtre jusqu'à l'ensevelir dans un tombeau ou plutôt jusqu'à ce qu'elle meure ou du moins qu'elle ne soit pas plus dangereuse pour nous que si elle n'existait pas.

II.

De ceux qui pèchent contre la foi et la confession de cet article.

Par ce qui précède on peut comprendre que ceux-là pèchent contre cet article qui ne mettent pas dans le sang de Jésus-Christ toute leur foi et toute leur espérance. Ce n'est pas que les bonnes œuvres ne doivent nécessairement être unies à cette foi et à cette espérance; seulement nous ne devons pas mettre dans nos œuvres, mais bien dans celles de Jésus-Christ qui donne aux nôtres toute leur valeur, notre principale espérance. On pèche encore contre cet article lorsque dans des motifs de crainte ou dans des vues d'intérêt, on met de la négligence à faire ce qu'on regarde comme la volonté de Dieu, ou encore, lorsque, malgré la conviction où l'on est du préjudice que la chair fait à l'esprit, on la ménage, on lui pardonne, on la laisse régner en maîtresse, parce qu'il en coûte beaucoup de la châtier et de lui imposer des freins.

Il y en a d'autres qui pèchent contre ce même point de foi, et ce sont ceux qui, sachant par expérience combien les exercices de la pénitence leur sont utiles pour assujettir la chair, n'ont presque jamais recours à ces œuvres salutaires. Ces chrétiens donnent bien à entendre le peu de cas qu'ils font d'offenser Dieu; car, après s'être adonnés à la mortification, soit pour expier leurs

fautes, soit pour se préserver d'en commettre de nouvelles, ils écoutent la voix de la chair qui réclame ; ils ont plus de peur de la contrarier qu'ils n'ont de regret d'avoir péché ou qu'ils ne craignent de pécher encore. Ah ! qu'ils sont loin, ces chrétiens, de fouler aux pieds la concupiscence et de l'ensevelir dans le sépulcre, et qu'il s'en faut que la chair obéisse et soit soumise comme si elle était morte ! Dans les circonstances difficiles où la chair regimbe ou se révolte, il faut se souvenir de cet article et en reprendre toutes les considérations, s'en rendre compte à soi-même et se rappeler que le Fils de Dieu Jésus-Christ notre rédempteur fut condamné à mort dans le tribunal de Ponce-Pilate, qu'il fut crucifié et qu'il a été enseveli ! Quelle confusion ces réflexions ne susciteraient-elles pas dans nos âmes, et comme elles les feraient rougir de voir combien leurs œuvres répondent peu à la confession de leur foi.

CHAPITRE VIII.

Du cinquième article de la foi et des fruits qu'il doit produire.

Le cinquième article du Symbole nous ordonne de croire que « l'âme de Jésus-Christ est descendue aux enfers. » Cet article renferme un grand mystère digne d'une grande admiration. Quelle chose admirable en effet que l'amour du Fils de Dieu notre Seigneur pour les hommes ! Non content de s'être fait homme, d'avoir souffert pendant tant d'années les avanies des hommes, ni d'avoir donné sa vie pour eux dans de cruels tourments, il a daigné consentir encore à descendre en leur faveur dans les lieux inférieurs appelés enfers par l'Ecriture. Dieu a créé dans l'ordre matériel bien des remèdes pour guérir les corps, mais, à mon avis, il n'a rien fait dont l'efficacité puisse être comparée à celle que la considération de ce mystère possède contre un mal spirituel qui tourmente un grand nombre d'âmes, même parmi celles que nous regardons comme les plus parfaites.

Mais, comprenons d'abord le sens de cet article. Il nous enseigne que, tandis que le corps de Jésus-Christ expirait sur la

croix, son âme sainte descendait dans un lieu que l'Ecriture appelle les enfers, et que les saints Pères désignent vulgairement sous le nom de limbes ; que là étaient retenues les âmes de tous les fidèles qui étaient morts et qui étaient passés de cette vie dans l'autre avec la foi et l'espérance au Rédempteur à venir, par le sacrifice duquel le ciel devait s'ouvrir, et la vue de Dieu se manifester aux élus ; qu'enfin, il délivra ces âmes, en éclairant par sa venue les ténèbres où elles étaient plongées, en brisant les liens qui les retenaient captives, en déclarant par là son pouvoir contre l'enfer, en triomphant « du fort armé. » *Luc.* XI.

En descendant aux enfers, le Fils de Dieu voulait nous déclarer son humilité profonde, la soif qu'il avait de notre salut, le grand amour avec lequel il entreprit et opéra le mystère de notre rédemption. Son corps avait déjà été cloué sur une croix, et ses ennemis avaient exercé contre lui toute leur rage et toute leur cruauté ; mais, ce n'était pas assez pour son amour, et il fallait encore qu'avec son corps son âme fût humiliée dans cette affreuse journée. Sans doute il descendait aux enfers, non plus comme un coupable, mais en vainqueur, et toutefois ce fut une grande marque de son amour de se donner tant de peine pour accomplir une œuvre qu'il pouvait terminer d'un seul acte de sa volonté, et quand sa personne sainte descendit dans un lieu si bas et si éloigné du ciel, au sein des horreurs du tombeau et dans les ténèbres de la prison du démon, on ne peut plus douter des excès de son humilité ! Qui donc, en présence de ces considérations, compterait encore pour quelque chose ce qu'il a fait, ce qu'il fait ou qu'il espère faire et souffrir encore au service de Dieu et pour sa gloire, tout aussi bien que pour l'utilité du prochain ?

I.

De ceux qui pèchent contre la foi et la confession de cet article.

Les réflexions qui précèdent suffisent pour que celui qui a fait davantage, s'estime et se croie plein d'orgueil si par hasard la pensée du peu qu'il a fait se présentait à son esprit avec quelque complaisance. C'est ainsi qu'on pèche contre ce cinquième article

quand on met des bornes à ses bonnes actions, pensant toujours en faire trop, ou se croyant suffisamment affermis dans la vertu. On n'avance réellement dans le bien qu'autant qu'on regarde comme au-dessous de ses obligations tout ce qu'on fait pour l'homme et la gloire de Dieu ou pour l'utilité du prochain. Ah! que nous devons humilier nos pensées et nous défier de nous-mêmes! Oh! comme nous devons mettre notre confiance dans la providence de Dieu. Oh! comme nous pouvons espérer dans les soins que Dieu prend de ceux qui se recommandent à lui en cette vie, puisqu'il eut pour ces âmes depuis si longtemps descendues aux enfers une si grande sollicitude? Que n'aurions-nous pas à dire ici de ceux qui, après quelques fatigues prises pour Dieu, croient toujours avoir trop fait, ne soupirent qu'après le repos, dédaignent d'accomplir en leurs personnes toutes leurs obligations, les renvoyant toujours à d'autres, et soutiennent qu'ils ne sont pas obligés à remplir tant de devoirs, ni à s'abaisser à des choses que d'autres peuvent faire aussi bien qu'eux.

II.

De la seconde partie de cet article.

La seconde partie de cet article est ainsi conçue : « Qui est ressuscité d'entre les morts. » Ces paroles nous apprennent que celui qui a donné sa vie et subi la mort pour nous sur la croix, au milieu des tourments et des outrages les plus inouïs, qui a été tourné en dérision par tout le peuple, qui était devenu la risée de tous ceux qui assistaient à son supplice ou qui le rencontraient sur le chemin, grands ou petits, celui-là même ressuscita le troisième jour après sa mort, en comptant celui où il expira, et que son âme sainte sortant des enfers ou des limbes, entourée des âmes des justes qui y attendaient sa venue, accourut au sépulcre, s'unit une seconde fois aux dépouilles mortelles et inanimées de son corps étendu sans vie dans le tombeau, par la puissance de la divinité qui n'avait jamais été séparée ni du corps ni de l'âme, et s'élança triomphante et glorieuse, laissant le sépulcre fermé et rendant dérisoires toutes les précautions de la malice des Pharisiens.

En résumé, le Fils de Dieu ayant offert dans sa mort une satisfaction pour les hommes coupables, le Père éternel ne voulut pas le laisser dans le tombeau plus de temps qu'il n'en fallait afin que tous pussent se convaincre de la vérité de sa mort, et que sa résurrection devînt aux yeux de tous, un prodige admirable. Il donna une vie immortelle et glorieuse à celui qui pour sa gloire avait fait le sacrifice de sa vie et s'était soumis à une mort honteuse. Il voulait apprendre au monde quel était celui qu'il avait condamné avec tant de malice, et c'est pourquoi, il le fit sortir du tombeau victorieux et triomphant du démon, du monde, du péché, de l'enfer et de la mort, afin que tous reconnussent en lui le Fils de Dieu et Dieu lui-même tout-puissant. Pendant tout le cours de sa vie, et surtout dans les circonstances de sa mort, il s'était montré Fils de l'homme, et véritablement homme, mais dans la gloire de sa résurrection, on ne voit plus en lui que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, car il triomphe de la mort par sa propre vertu.

La résurrection du Sauveur nous donne l'assurance que par ses mérites nous ressusciterons de la mort du péché à la vie de la grâce. Si le Christ n'était pas ressuscité, nous serions toujours demeurés dans nos péchés, incertains qu'ils nous fussent jamais pardonnés ou que nous fussions jamais délivrés de la tyrannie de Satan. Mais puisqu'il est ressuscité par sa propre puissance, et qu'il s'est élancé victorieux et fort sur les ruines de ses ennemis et des nôtres, nous ne pouvons plus douter de notre liberté, de notre rédemption, de notre justification, de notre réconciliation avec Dieu. Voilà pourquoi l'Apôtre s'écriait dans les transports d'une confiance invincible : « Le Christ est ressuscité pour nous justifier. » *Rom.* IV, 25. Voilà pourquoi saint Pierre affirmait « qu'en vertu de Jésus-Christ crucifié notre conscience avait été purifiée aux yeux de Dieu. » I *Petr.* III, 21.

Nous retirons encore de ce mystère un autre avantage, je veux dire la résurrection et l'immortalité. « Si nous croyons, comme dit l'Apôtre, que Jésus-Christ est ressuscité, nous devons croire aussi que par la vertu de ses mystères, par sa mort et sa résurrection, il ressuscitera ceux qui sont morts dans la foi du Sau-

veur; de même donc que tous naissent par Adam, dans l'état de mort quant à la vie de la grâce, de même par Jésus-Christ tous renaissent et vivent; le Christ, notre Seigneur, changera notre corps misérable pour l'immortalité et le rendra conforme à son corps glorieux. » I *Cor.* xv, 22; *Philipp.* III, 21. Nous entendons et nous croyons encore par ce mystère que de même que le Christ est ressuscité véritablement avec son propre corps, notre vie spirituelle de la grâce, notre justice et notre paix sont ressuscitées avec lui. Tel est le fruit que nous retirons de la rédemption.

Une autre considération ressort tout naturellement de ce que nous venons de dire. Si le Christ a acheté par les travaux de sa vie et par les ignominies de sa mort, la gloire de sa résurrection, la mortification de nos facultés et de nos sens nous fait triompher de nos passions et du péché qui est la mort de l'âme. Arriver, en se combattant soi-même, à remporter cette grande victoire, c'est le meilleur moyen de mettre cet article en pratique; on peut déjà se croire immortel, lorsqu'on est dans la ferme résolution de tout souffrir plutôt que de pécher, car la vie de la grâce n'est alors que le prélude et le commencement de la vie de la gloire.

Il faut encore remarquer avec attention l'ordre de ces divins mystères. En versant tout son sang, le Fils de Dieu a lavé nos péchés, abdiqué tous les droits qu'il avait contre nous, satisfait enfin à notre place à la justice de son Père. En crucifiant sa chair sacrée, il a vaincu la malice de la nôtre et nous a donné le courage et la force d'en triompher. En descendant aux enfers et en les dépouillant, il a renversé le démon et il a délivré le monde de sa tyrannie. En sortant victorieux du tombeau par sa propre puissance, il a vaincu la mort, et lui a arraché son venin et sa malice. Tous ces divins mystères ont été le signal de la ruine de nos ennemis : la chair, le péché, l'enfer, le monde, le démon et la mort ont perdu toutes leurs forces. Ah! qu'une vie oublieuse et tiède convient peu à celui qui sait qu'un jour il doit rendre compte de tant de bienfaits et de dons qu'il a reçus du Seigneur!

CHAPITRE IX.

Du sixième article de la foi.

Le sixième article du Symbole s'exprime en ces termes sur Jésus-Christ : « Il est monté aux cieux et est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant. » En entendant ces paroles on ne peut s'empêcher de songer aux récompenses que Dieu donne à ceux qui travaillent pour lui. Tout ce que Jésus-Christ avait dit, fait et pensé en cette vie, il l'avait rapporté à l'honneur et à la gloire du Père éternel; c'était le tour du Père de glorifier le Fils, et quarante jours après sa résurrection, il lui ouvre le ciel où il le reçoit et le place à sa droite; en d'autres termes le Christ devient le Seigneur de tout ce qui existe; il règne, non-seulement sur tout ce qu'il s'est acquis en ce monde, c'est-à-dire sur les hommes qu'il a éclairés, enseignés, réconciliés et soumis aux ordres de son Père; mais, en récompense de ses travaux, son Père l'établit maître des justes et des pécheurs, des bons anges et des mauvais, et il met en ses mains le sceptre universel, afin que, selon la parole de l'Apôtre, « au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. » *Philipp.* II, 10, 11. Remarquons toutefois que le mystère de l'ascension de Jésus ne se rapporte pas à sa divinité; en tant que Dieu, en effet, Jésus n'a jamais cessé de remplir les cieux dont il fait le lieu de son repos! C'est l'humanité seule de Jésus que ce mystère intéresse, puisque son corps et son âme s'élevèrent alors pour la première fois dans des régions qui leur étaient étrangères.

Que si nous nous attachons aux fruits de ce mystère, nous en reconnaîtrons plusieurs qui ne sont pas sans importance pour nous. Et d'abord, le Sauveur monta au ciel afin de nous envoyer son Saint-Esprit, selon ce qu'il avait dit lui-même : « Si je ne m'en vais point, l'Esprit-Saint ne viendra point en vous. » *Joan.* XVI, 7. Secondement, il voulait ranimer nos espérances et nous

faire voir que nous devions le suivre où il allait, comme il le dit lui-même à ses disciples : « Où je vais moi-même, vous viendrez à votre tour, et si je vous précède c'est pour vous préparer une place. » *Id.* Troisièmement enfin, il devenait notre avocat auprès de son Père et traitait lui-même nos affaires.

Gardons-nous d'entendre les paroles de cet article dans un sens trop grossier, et ne nous représentons ni un trône matériel pour Jésus, ni une figure sensible pour Dieu son Père. Rien ne serait plus faux, car Dieu n'étant pas composé de parties, n'a ni droite ni gauche; ce qu'il faut entendre seulement, c'est que Jésus-Christ Homme-Dieu, étant une personne divine, est en tant que Dieu consubstantiel à son Père, qu'il lui est égal par son essence, qu'il a le même pouvoir et la même autorité, et que du haut de sa gloire il gouverne tout ce qui a été fait au ciel, sur la terre et dans l'univers tout entier, et que son trône est au-dessus de tout ce qui existe.

I.

Des fruits que doit produire ce sixième article.

De cet article nous pouvons conclure quelle est la meilleure manière d'honorer Jésus-Christ : nous devons l'adorer en esprit puisqu'il a voulu dérober à nos yeux son humanité, et le servir par un culte spirituel, lui donnant notre cœur et notre volonté, ayant pleine confiance en lui et en ses paroles, espérant en ses promesses et redoutant ses menaces. Quand il en est ainsi, toutes les œuvres qui procèdent de cette foi puissante sont des œuvres spirituelles. Il mettra donc réellement en pratique les vérités qu'il professe dans cet article, celui qui donnera son cœur à Jésus-Christ et qui mettra en lui sa confiance, car alors le cœur n'est plus de la terre mais du ciel, et il place en Dieu et non pas dans les créatures toute son espérance. Il n'est pas indifférent de confesser que le Christ est notre trésor; car, puisqu'il est vrai que là où est notre trésor là est aussi notre cœur, on doit quand on croit que le Christ est dans les cieux, avoir son cœur au ciel, et le faire soupirer sans cesse après les choses du ciel. Nous appellerons œuvres célestes celles que Dieu est venu enseigner et faire lui-

même en ce monde, comme la foi, la justice, la pureté et l'exemption de tout péché.

Mais le chrétien qui occupe toujours son cœur des choses de la terre, qui les a en si haute estime qu'il met en elles toute sa confiance, et attend d'elles seules un remède et un secours à ses tribulations et à ses travaux, contredit ses paroles par ses œuvres, il confesse que son roi et son bien sont dans les cieux, mais il attache à la terre toutes ses affections; il reconnaît que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son Père, c'est-à-dire qu'il a une puissance égale à celle du Tout-Puissant, et il ose s'avilir jusqu'à espérer seulement dans le secours des créatures.

II.

Où l'on résume tout ce qui a été dit jusqu'ici sur la personne de Jésus-Christ et le mystère de sa très-sainte humanité; sentiments que ces considérations doivent nous inspirer.

En repassant tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la personne du Fils de Dieu et sur les mystères de sa très-sainte humanité, ou sur les considérations que ces mystères suggèrent, je dis d'abord que toutes les fois que nous penserons à cette seconde partie du *Credo* ou que nous en parlerons, nous ne devons pas nous contenter de croire les mystères du Sauveur comme nous croyons une histoire exacte et vraie; notre foi, si elle s'arrêtait là, ne surpasserait pas la foi des démons. Lisons l'Evangile et nous y verrons souvent que les démons croient tous fermement que Jésus-Christ est le Fils-unique de Dieu; ils croient aussi qu'il est véritablement homme, qu'il a souffert, qu'il fut descendu de la croix et placé dans un sépulcre, que son âme descendit aux enfers pour en délivrer les âmes des saints patriarches, qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il monta au ciel quarante jours après sa résurrection, qu'il est assis à la droite de son Père, et enfin qu'il viendra à la fin du monde en juge sévère juger tous les hommes; et comme tel, ils le redoutent et le craignent. Néanmoins cette foi ne les justifie pas, encore qu'ils soient saisis de frayeur et de crainte et qu'ils fléchissent le genou à son saint nom.

La foi qui justifie est celle qui croit que tout ce que le Sauveur a fait il l'a fait pour notre bien et notre salut; que s'il est descendu du ciel, c'est pour nous y faire monter; que si, étant Fils unique de Dieu, il s'est fait véritablement homme, c'est pour rendre les hommes participants de sa nature divine, dieux par participation, fils de Dieu, ses frères par la grâce, héritiers par lui et avec lui des biens éternels; que s'il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, d'une mère vierge avant, pendant et après l'enfantement, outre qu'une conception aussi extraordinaire convenait à sa personne, c'est pour purifier notre conception et notre naissance, souillées par le péché et dignes d'une éternelle condamnation, et aussi pour nous engendrer une seconde fois, par la vertu du Saint-Esprit, comme de nouvelles créatures, à une nouvelle vie de la grâce; que c'est toujours pour effacer nos fautes, pour nous délivrer de la malédiction de la loi, de la mort et de la peine éternelle, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli; qu'il est descendu aux enfers afin de triompher du démon, en le dépouillant et en arrachant les âmes des justes à sa tyrannie; qu'il est sorti du tombeau en brisant les liens et les entraves de la mort, afin de nous rendre notre liberté et de nous affranchir de la tyrannie de Satan, du péché, de la mort et de l'enfer; pressé du désir de nous justifier par la grâce et de nous donner l'espérance assurée de sa gloire et de la résurrection de nos corps, il est monté aux cieux où il s'est assis à la droite du Père, afin de nous en ouvrir l'entrée toujours fermée jusque-là, de nous faire descendre son Saint-Esprit, d'y défendre auprès de son Père nos plus chers intérêts, d'y gouverner enfin en Seigneur souverain, selon cette parole des saints Livres : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » *Matth.* XXVIII, 18. Qu'enfin s'il doit venir à la fin des temps juger les vivants et les morts, c'est pour récompenser les bons et pour châtier les méchants.

Et puisqu'en Jésus-Christ réside de tant de manières et avec tant d'abondance le principe de notre salut, il est juste, il est même nécessaire que nous mettions en lui toute notre confiance, que dans tous nos travaux nous nous abritions en lui comme en

un refuge assuré et en un port à l'abri des tempêtes, que nous placions en lui seul notre gloire et notre consolation, comme dans un trésor inestimable, nous écriant avec l'Apôtre : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, et il l'a livré à la mort pour nous tous ; que peut-il nous refuser? que peut-il nous donner après nous avoir donné son Fils, en qui il met toutes ses richesses? Qui accusera les élus de Dieu? c'est Dieu lui-même qui les justifie. Qui les condamnera après que Jésus-Christ est non-seulement mort, mais encore ressuscité, et à la droite de Dieu où il intercède pour nous. » *Rom.* VIII, 32-34. Voilà quelle doit être notre foi pour qu'il nous soit permis de nous en faire gloire ; ni les démons, ni les mauvais chrétiens ne peuvent croire ainsi.

Mais, si nous voulons que notre foi soit pleine et parfaite, il faut y joindre l'imitation des œuvres du Christ. « Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Pierre, nous a laissé en mourant un grand exemple, afin que nous suivions ses traces. » I *Petr.* II, 21. Ne lisons-nous pas de lui que, quoique étant égal à son Père éternel, et Seigneur universel de toute la création, il a daigné s'abaisser jusqu'à se faire homme et à se revêtir de la forme de l'esclave? Or comment connaîtrons-nous ceux qui ont une foi parfaite en cet article? aux œuvres qui la manifestent en eux? Plus un homme « sera grand et illustre aux yeux des hommes par le sang et les richesses, en dignité et en sainteté, et plus sa foi le rendra humble devant Dieu, plus elle lui fera reconnaître qu'il n'est que cendre et que poussière ; malgré sa grandeur, cet homme ne méprisera pas les faibles et les humbles. Il a aussi la foi parfaite à l'injustice des souffrances du Christ « celui qui souffre avec patience les peines injustes. » I *Petr.* II, 19. Voilà ce qu'on appelle suivre les traces du Christ ; de même donc que nous confessons que le Christ est mort pour nous, ainsi devons-nous travailler à mourir spirituellement, nous efforçant tous les jours de mortifier en nous le vieil homme, les coutumes de la vie passée, les mauvais désirs et les appétits de la chair.

Le Seigneur nous ordonne encore de l'imiter dans l'amour que nous portons à nos frères, et de les aimer comme il nous aime ; celui qui croit donc parfaitement que le Christ a donné sa vie

pour nous, doit être prêt à donner la sienne pour son prochain quand la charité l'ordonne, ou quand la gloire et l'honneur de Dieu l'exigent. Quand on a une foi vive à la résurrection éternelle du Christ, et qu'on est ressuscité par la grâce et la miséricorde du Seigneur de la mort du péché à la mort de la grâce, on est dans le ferme propos de ne plus jamais revenir à la mort du péché. Enfin la foi vive et parfaite en l'ascension de Jésus-Christ aux cieux où il nous a préparé une place, inspirera à ceux qu'elle anime à élever leurs goûts au-dessus des choses de la terre, à monter aux cieux par ses aspirations et ses désirs; ces fidèles chrétiens s'en vont sur la terre comme des citoyens des cieux; ils désirent s'échapper vite de la prison du corps afin de voir le Christ, de manière à ce qu'il soit vrai de dire de lui que là où est son trésor, là aussi est réellement son cœur.

CHAPITRE X.

Du septième article du Symbole; usage et pratique.

Le septième article du Symbole est ainsi conçu : « D'où il viendra juger les vivants et les morts. » C'est encore de la seconde personne de la très-sainte Trinité, du Verbe incarné, de Jésus-Christ notre rédempteur qu'il y est question. Dans le sixième article nous affirmons du Sauveur qu'il est assis à la droite du Père éternel, auquel il est égal en toutes choses; dans le septième nous croyons et nous confessons qu'il doit, à la fin du monde, descendre de nouveau du ciel. Il y aura entre ce second avènement et le premier de grandes différences. Jésus-Christ est venu une première fois sur la terre dans la plus profonde humilité et la plus grande douceur; à la fin des temps, il y viendra s'entourant de majesté et de terreur. Pour l'honneur du Père éternel, Jésus-Christ s'est voué, dans son premier avènement, au mépris des hommes qui l'ont jugé et condamné comme le dernier d'entre eux; mais au dernier jour le Père mettra entre les mains de sa puissance tous les hommes, afin que, les jugeant à son tour, il prononce une sentence qui récompense les bons et punisse les

méchants. Alors c'en sera fait du monde visible; je veux dire du mouvement des cieux, des vicissitudes des choses de la terre, de la naissance et de la mort des hommes. Tous ceux qui auront vécu jusqu'à ce jour suprême seront placés alors, selon leur mérite, dans le lieu de leur éternité, les uns pour jouir éternellement de Dieu, les autres pour être à jamais privés du bonheur de sa possession.

La foi et la confession de ce mystère doivent être pour nous des sujets de joie et d'allégresse, et aussi des motifs de crainte et d'épouvante. Comment ne pas avoir confiance, en effet, et ne pas nous réjouir, en songeant que celui qui doit nous juger, au grand jour de la tribulation, nous a donné des gages puissants d'un amour qui l'a cloué à la croix pour nous? Mais aussi comment n'être pas saisis d'une crainte profonde à la pensée de l'étendue de nos devoirs et du peu de soin que nous mettons à les remplir, et aussi à celle des dispositions de notre Juge, dont la plus grande sollicitude sera de satisfaire à l'honneur de son Père, d'accomplir sa justice, et de châtier tous les péchés. Dans le premier avènement comme dans le second, c'est toujours à la gloire et à l'honneur du Père que tout se rapporte, et cette gloire brille du même éclat dans les justes châtiments infligés au péché que dans les miséricordieuses récompenses accordées à la vertu. Voilà pourquoi, dans son Evangile, Jésus-Christ nous recommande si souvent de nous préparer au grand jour du jugement, à ce jour redoutable où il nous faudra rendre de toutes nos actions, même d'une parole oiseuse, un compte rigoureux et sévère.

Il est de foi que nous ne pouvons connaître l'époque précise et le jour déterminé des dernières justices. Notre Seigneur Jésus-Christ disait à ses disciples que c'était là un secret « caché dans le sein du Père, » *Matth.* XXIV, 36, et qu'il n'avait pas reçu mission de le découvrir aux hommes. *Il viendra juger les vivants et les morts.* Qu'est-ce à dire? On peut entendre ces paroles de deux manières. Dans la première on appelle morts tous ceux qui seront devenus la proie du trépas avant ces horreurs universelles et qui ne seront pas arrivés à ces temps; et vivants qui seront encore par la terre au milieu des feux destructeurs

des derniers jours. Dans un autre sens, les vivants sont les justes, et les morts les pécheurs; les vivants sont ceux de la main droite, et les morts ceux de la main gauche; les vivants, ceux qui seront mis en possession de la gloire éternelle, et les morts, ceux qui seront condamnés aux peines de l'enfer et au trépas éternel.

La méditation de cet article peut procurer à tous une crainte salutaire, aux bons comme aux méchants. La crainte des bons sera filiale et respectueuse : ils savent en effet que si leur juge, devant lequel les astres des cieux sont impurs et tremblent, descend du ciel en grande majesté, il ne séparera pas dans son jugement sa justice de sa miséricorde, car autrement, « toutes nos justices et toutes nos vertus seraient souillées. » *Isa.* LXIV, 6. Alors les saints s'humilient; et loin d'estimer leurs bonnes œuvres, « ils vont jusqu'à les redouter, » *Job.* IX, 28, ils placent leur espérance et leur confiance dans le sang du Rédempteur, assurés qu'ils sont que celui qui les a rachetés dans sa bonté, voudra bien les juger dans sa miséricorde.

Quant aux méchants, qui ne redoutent que les peines et les tourments, ils tireront aussi un grand profit de cette considération, à moins qu'ils n'aient déjà contracté avec l'enfer un pacte criminel. Que de fois, en effet, le pécheur en voyant les tourments qui attendent le crime, encore qu'il n'aime pas Dieu pour ce qu'il est en lui-même, ni pour les récompenses temporelles et éternelles qu'il réserve à la vertu, ne se sent-il pas saisi de frayeur à la pensée des peines éternelles? Comme il s'aime lui-même, et qu'il sait que le péché lui attire ces châtiments, il commence, par une grâce touchante de la miséricorde de Dieu, à se séparer du péché, et peu à peu, ses sentiments devenant plus purs il en vient à abandonner pour Dieu les fautes qu'il avait d'abord laissées par crainte du châtiment, et à aimer le Seigneur du fond de son cœur.

Il faut donc se bien garder de condamner cette crainte servile, si avantageuse dans les commencements. « Que les impies se convertissent dans l'enfer, est-il écrit, et toutes les nations qui ont abandonné Dieu. » *Ps.* IX, 18. Se convertir dans l'enfer, qu'est-

ce à dire? Sans doute qu'il ne saurait s'agir ici des impies qui sont précipités dans les flammes éternelles, puisque là il n'y a pas de remède possible; c'est des impies de la terre qu'il s'agit seulement. C'est comme s'il y avait : « Vous ne savez pas être bon par amour de Dieu, vous ne l'aimez pas parce qu'il mérite votre amour, ou pour les récompenses qu'il vous promet, craignez-le au moins à cause des peines dont il vous menace. » La miséricorde de Dieu brille ainsi de tout son éclat : elle se communique à tous; les uns elle les attire par amour, et ce sont ceux qu'elle préfère; les autres elle les ébranle par la cruauté, et ceux-là même, elle ne les dédaigne pas.

Cependant il y a des hommes que la crainte du jugement ne trouble jamais, et qui vivent tranquilles et oublieux dans la fange de leurs vices! Ceux-là vivent comme s'ils n'avaient aucune foi en cet article. Plût à Dieu que le nombre de ces contempteurs de sa jutice fût plus restreint! Et que ce nom dont je les appelle, ne surprenne personne? Sont-ils donc autre chose, ces hommes qui, tout en confessant que Jésus-Christ doit venir en grande majesté juger le monde et donner aux bons une récompense éternelle, et une peine éternelle aux méchants, méprisent les promesses et se rient des menaces comme d'une folie dont on peut se moquer à l'aise? Oh! combien n'y en-t-il pas qui disent dans leur cœur et même qui déclarent dans leurs paroles que le jour du jugement est encore éloigné, et que, lorsqu'il sera venu, leur sort sera déjà fixé, que la sentence prononcée par Dieu aussitôt après leur mort aura commencé de recevoir son accomplissement, elle sera irrévocable, sera sans appel au dernier jugement; qu'encore que leur destinée soit horrible et cruelle, elle sera depuis longtemps connue et arrêtée, et que le jugement universel n'y apportera aucun changement; que dès lors ce jour suprême doit inspirer moins de crainte et de terreur que la plupart des prédicateurs n'aiment à le dire. Il en est d'autres qui croient qu'on ne parle avec tant de terreur du dernier jugement que pour frapper les pécheurs et les arracher à leurs péchés. Pour eux, ils regardent ce jour suprême comme celui de la miséricorde générale et du pardon universel, estimant que l'enfer

n'est pas fait pour les chrétiens, mais seulement pour le démon et pour les idolâtres.

La vérité catholique nous fait un devoir de regarder ces considérations comme des blasphèmes prononcés contre la foi et la confession de cet article. Ce sont les espérances présomptueuses de quelques entendements orgueilleux et pervers qui se refusent à rien entendre de ce qui contrarie leurs goûts ou qui met un frein à leurs passions et à leurs vices. Bon gré mal gré, tous ces esprits malheureux doivent savoir deux choses; premièrement : que plus le jour du jugement tardera à venir, plus il sera redoutable pour eux, s'ils persévèrent dans leurs iniquités; secondement, que, encore que nous devions subir après notre mort un jugement particulier, nous aurons à la fin des temps un autre jugement à subir, et que telle est l'horreur de ces suprêmes assises que le démon lui-même, condamné depuis tant de milliers d'années aux peines éternelles, ne cesse de craindre et de trembler à la pensée de la condamnation solennelle et publique que lui et tous ceux qui l'ont suivi doivent entendre prononcer contre eux.

I.

Appareil du jugement universel.

Cependant comme la considération du jugement dernier est bien propre à refréner notre cœur et à lui inspirer la crainte de Dieu, essayons d'en dire quelque chose et d'en décrire l'ordre et l'histoire. Avant tout, soyons pénétrés d'une importante vérité; c'est que aucune langue ne peut dire ni aucune intelligence ne peut comprendre la plus faible partie des tribulations de ce jour. Aussi, quand le prophète Joël voulut exprimer la grandeur de ces dernières terreurs, il se trouva tellement embarrassé et confondu, qu'il commença par une parole informe, qui traduit seulement l'admiration : « Ah! Ah! Ah! s'écrie-t-il, quel jour que le jour du Seigneur. » *Joel.* I, 15. Quel jour, en effet, que celui-là? « Jour de colère, jour de calamité et de misère, jour d'obscurité et de ténèbres, jour de nuage et tempête, jour de la trom-

pette et des bruits de guerre sur les cités et les hautes forteresses. » *Sophon.* I, 15.

Si vous voulez savoir, mon frère, quel sera ce jour, considérez les signes qui doivent le précéder; vous connaîtrez par les signes la chose signifiée, et les préparatifs de la veille vous découvriront la fête du lendemain. Quels doivent donc être ces signes précurseurs du dernier jour? Le Sauveur nous l'apprend dans l'Evangile: « Vous entendrez parler de guerres, y dit-il, de persécutions, de grands bruits et de troubles dans le monde; les nations se lèveront contre les nations; les royaumes contre les royaumes; il y aura des tremblements de terre, des pestes, des famines, des prodiges et des apparitions dans les airs. » *Matth.* XXIV. Mais ce n'est pas tout, alors doit être suscité contre l'Eglise la plus épouvantable persécution qu'elle ait jamais éprouvée; un homme séduisant, appelé Antéchrist, ouvrira la lutte; il sera fort, mais c'est moins par la force des armes et par d'horribles tourments, que par ses séductions et ses promesses, par sa sainteté et ses miracles apparents, qu'il fera éprouver à l'Eglise une persécution plus violente que toute les persécutions précédentes unies entre elles. « Quel temps, s'écrie saint Grégoire, que celui où, tandis qu'un martyr pieux offrira ses membres au bourreau, le tyran lui-même fera sous les yeux du martyr des miracles extraordinaires malgré leur fausseté! Quel danger pour les saints! » Lib. XXII *Moral.* 156. La tribulation de ces derniers jours sera grande, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais, et si ces jours n'eussent été abrégés, toute chair aurait été détruite; mais ils seront abrégés à cause des élus. » *Matth.* XXIV, 21.

D'autres signes, plus épouvantables à mesure qu'ils deviendront plus rapprochés du jour du jugement, annonceront aux hommes les dernières catastrophes; ils apparaîtront dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le Seigneur nous les a fait connaître par son prophète Ezéchiel, quand il dit: « J'obscurcirai sur toi les étoiles du ciel; j'envelopperai le soleil d'un nuage, et la lune ne donnera plus sa lumière; tous les astres du ciel s'attristeront et pleureront sur toi, et je répandrai les ténèbres sur toute

la terre. » *Ezech.* XXXII, 7, 8. Si tout est ainsi troublé au ciel, que sera-ce de la terre, qui est gouvernée par le ciel ? Dans une république tout marche par le chef, et quand la tête manque on se trouble; que faut-il attendre des membres, sinon des dissensions qui portent partout le trouble et le désordre? Le monde étant gouverné par le mouvement des cieux, comme un corps par sa tête, si les cieux ont perdu leur harmonie et si leur cours ordinaire est bouleversé et détruit, comment les choses inférieures ne seraient-elles pas dans le même état de perturbation et de désordre.

Il y aura dans les airs des tonnerres, des éclairs et de comètes embrasées ! La terre sera violemment ébranlée par des secousses nombreuses qui briseront les rochers, renverseront les montagnes, et ouvriront dans son sein de larges et profonds abîmes. La mer élèvera ses flots furieux à de si grandes hauteurs, qu'ils sembleront quelquefois devoir couvrir toute la terre; elle jettera l'épouvante sur ses rives par la hardiesse de ses vagues, et au loin on tremblera en entendant ses longs mugissements sauvages et menaçants. Que deviendront les hommes au milieu de cette confusion générale ? Comme ils seront troublés et confondus ! Leur raison perdra sa sagesse; une indifférence profonde s'emparera de leurs cœurs; ils sécheront de frayeur et d'épouvante. Le Sauveur nous dit « que les peuples seront dans la disette et la consternation, et que les hommes défailleront presque jusqu'à la mort dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers. » *Luc.* XXI, 26. Sans doute les prodiges qui s'accompliront sont étranges et feront naître la frayeur dans les cœurs, mais ils seront plus redoutables encore parce que les hommes verront en eux le prélude d'autres prodiges plus extraordinaires ! Qu'est-ce que tout cela, diront peut-être quelques-uns, et que signifient ces pronostics ? Quelle issue vont avoir tous ces phénomènes? Que présagent et préparent ces altérations générales de tous les éléments?

Les hommes consternés et tristes, les forces brisées, les cœurs découragés s'étonneront alors de voir mutuellement sur leurs traits les ravages de la terreur, et cette vue toute seule suffira pour les abattre encore davantage. Ils ne penseront plus à leurs devoirs, ni à leurs affaires, et partant toute passion d'acquérir

sera éteinte dans leurs cœurs; dominés par l'idée de la crainte, ils oublieront toute autre chose et ne songeront même plus à entretenir ni à soutenir leur vie. Tous leurs soins, ils les emploieront à chercher des lieux sûrs où ils puissent s'abriter contre les nombreux tremblements de terre qui renverseront les édifices les mieux assis, et n'épargneront pas les retraites profondes dans lesquelles ils entasseront les rochers ébranlés et les montagnes renversées et détruites. Au milieu de ce désordre universel, dans la confusion générale des éléments, à la vue des éclairs et des tempêtes de l'air, des soulèvements de la mer, des débordements des rivières, les hommes étonnés et jetés hors d'eux-mêmes ne sauront plus à quels moyens recourir; tandis qu'ils chercheront un refuge dans les retraites des animaux féroces, ceux-ci se précipiteront vers les villes afin de s'y garantir dans les maisons des hommes abandonnées. Une confusion générale s'emparera de toutes les créatures. Mais si les maux présents les affligent, que sera-ce des maux à venir? Quelle crainte pour eux dans l'incertitude où ils seront des maux qui les menacent! Il n'y a pas de paroles capables de donner une idée de ces choses, et tout ce qu'on peut en dire est infiniment au-dessous de la vérité.

Voyez ce qui se passe autour de nous; qu'une tempête furieuse soulève les flots, que la terre soit sous le coup d'un grand tremblement de terre ou d'un orage mêlé de foudres et d'éclairs, comme les hommes sont frappés! comme ils sont saisis de crainte! comme ils sont faibles et égarés! Que sera-ce donc lorsque le ciel et la terre, l'air et la mer seront bouleversés à la fois, et qu'il y aura un désordre particulier dans chacun des éléments, lorsque le soleil en deuil, la lune ensanglantée, les étoiles scintillant au firmament comme si bientôt elles allaient se détacher de lui, seront pleines de menaces? Qui pourra reposer en ces jours? Qui pourra se nourrir? Qui pourra goûter un moment de calme dans cette horrible tourmente? Oh! que le sort des méchants est à plaindre, puisque c'est à eux que s'adressent les menaces des derniers jours! Mais que celui des bons est fortuné! car tous ces présages seront pour eux autant de faveurs et de gages certains de la prospérité dans laquelle ils entreront bientôt.

Quand tous ces signes seront accomplis sonnera l'heure du dernier avènement. Le grand Juge paraîtra alors précédé d'un déluge de feu qui embrasera et réduira en cendres toute la gloire de ce monde. Ce feu sera, pour les méchants, le principe du feu éternel; pour les bons, le principe de leur gloire; car du sein de ces flammes, comme autrefois les enfants au milieu de la fournaise, les justes loueront Dieu et le béniront; et pour ceux qui auraient quelques fautes à expier, la satisfaction de leurs péchés. Alors finira toute la gloire de ce monde; alors s'arrêteront et le mouvement des cieux, et le cours des planètes, et la génération et la corruption des choses, et la variété des saisons, et tout ce qui dépend du mouvement des cieux. Alors s'accomplira la prophétie de saint Jean : « Je vis, dit-il, un ange plein de force, revêtu d'une nuée, un arc-en-ciel sur la tête, avec un visage resplendissant comme le soleil, et des pieds semblables à des colonnes de feu, qui mit un pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre; et cet ange, élevant les mains et la voix, proféra à grands cris ce jurement épouvantable : Vive le Seigneur, j'en jure par lui, voici qu'il n'y aura plus de temps. » *Apoc.* x, 1-5. Les cieux cesseront de se mouvoir, et la terre de produire. Et, chose plus redoutable, le loisir de la pénitence, du mérite ou du démérite sera passé.

Puis quand le signal aura été donné, viendra un archange rempli de force et de majesté, qui sonnera une trompette dont le retentissement se fera entendre dans toutes les parties du monde, dans les hauteurs des cieux comme dans les profondeurs de l'enfer, et qui appellera toutes les nations au jugement, I *Thes.* IV. C'est cette voix redoutable dont saint Jérôme disait : « Que je mange, que je boive ou que je dorme, partout et toujours j'entends retentir à mes oreilles ce cri formidable : Morts, levez-vous et venez au jugement. » Qui appellera de cette assignation? Qui pourra récuser ce jugement et décliner cette juridiction? Qui ne tremblera pas à la pensée de cette convocation? Cette voix puissante forcera la mort à rendre tout ce qu'elle a dérobé dans le monde, et lui arrachera toutes ses proies. Saint Jean nous dit qu'à cette voix « la mer rendra ceux qui étaient morts dans ses eaux, aussi bien que la terre et l'enfer. » *Apoc.*

xx, 13. Quel spectacle que celui de la mer et de la terre rendant leur proie, que ces nations et ces peuples courant de tous les coins du monde vers un seul et même point? Là se rendront les Alexandre, les Darius, les Césars de Rome, les monarques et les rois les plus puissants de l'univers, animés seulement de toutes autres pensées que de celles qu'ils avaient en ce monde. Là se réuniront tous les fils d'Adam pour y être jugés chacun selon ses œuvres.

Tous les hommes étant ainsi réunis dans un même lieu, dans l'attente du juge qui doit venir, le Christ, établi par son Père juge des vivants et des morts, descendra du ciel une seconde fois. Seulement, tandis qu'il vint la première fois dans l'humilité la plus profonde et la plus grande douceur, afin d'appeler tous les hommes à la pénitence et de les convier à la paix, cette fois il viendra en grande majesté, accompagné de tous les pouvoirs et de toutes les puissances des cieux, menaçant des fureurs de sa colère ceux qui ont dédaigné sa miséricorde. Telles seront la terreur et l'épouvante des méchants, « qu'ils chercheront, comme nous l'enseigne Isaïe, un endroit pour s'y cacher devant l'éclat de la majesté du Seigneur. » *Isa.* II, 21. Saint Jean nous dit aussi « que la terreur qu'inspirera le Seigneur sera si grande, que les cieux et la terre voudront fuir, et ne trouveront pas un endroit où se retirer. » *Apoc.* x, 11.

Devant le Juge flottera l'étendard royal de la croix en témoignage du salut que Dieu envoya au monde, et dont celui-ci n'a pas voulu profiter. Cette croix justifiera la cause de Dieu et laissera les méchants sans excuse. Le Sauveur nous dit qu'alors « toutes les nations de la terre pleureront, et qu'en le voyant, elles frapperont leurs poitrines ! » Oh ! qu'elles auront bien raison de verser alors d'abondantes larmes! Elles pleureront parce qu'il ne sera plus possible d'échapper à la justice divine ou de recourir à sa miséricorde ; elles pleureront à cause de leur confusion présente et de la grandeur des tourments à venir; elles pleureront leur naissance infortunée, leur triste sort et leur malheureuse fin. Pour toutes ces raisons et pour beaucoup d'autres, leurs yeux ne tariront pas; mais, enfermés de toutes parts et privés de tout

conseil, elles frapperont leurs poitrines sans autre remède que le désespoir.

Alors le Juge ordonnera à ses anges de séparer l'ivraie du bon grain, les bons des méchants, les brebis des boucs, *Matth.* XIII, puis de mettre « les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. » *Id.* XXV, 33. Heureux et fortunés ceux que le Seigneur placera à sa droite! Éprouvez-moi, Seigneur, je vous en conjure; affligez-moi ici-bas; coupez, Seigneur, brûlez, détruisez maintenant, afin que je mérite en ce jour d'être placés avec vos élus.

Viendra ensuite le grand moment : le jugement commencera; la cause de chacun des mortels sera vue et examinée, selon que nous l'apprend le prophète Daniel. Mais de quoi nous sera-t-il demandé compte, et sur quoi aurons-nous à répondre? « Tous mes pas, disait Job au Seigneur, vous les avez comptés. » *Job.* XIV, 16. Que si vous êtes étonnés que le Seigneur tienne compte de chacun de nos pas, combien plus ne vous étonnerez-vous en entendant le Sauveur nous apprendre lui-même « qu'au jour du jugement nous aurons à répondre de toute parole inutile que nous aurons dite, de toute pensée, de toute action défendue que nous aurons commise ou laissé commettre, ayant le devoir de la réprimer. Si vous pouvez dire à Dieu en toute vérité : Seigneur, je n'ai pas juré : Ton serviteur ou ton fils a juré, dira le Juge, et tu ne l'as pas châtié. Et non-seulement nous aurons à répondre de nos mauvaises œuvres, mais encore de nos bonnes; il nous sera demandé compte de l'esprit, de l'intention, de la fin qui nous les ont fait faire. Il nous faudra dire aussi comment nous avons employé tous les moments de notre vie. Ah! si nous avons la foi, comment expliquer notre indifférence? En quoi donc nous confions-nous? Qu'est-ce qui peut nous rassurer au sein de tant de périls?

Mais il y aura dans ce jugement suprême des accusateurs et des témoins; et ces accusateurs et ces témoins, ce seront nos propres consciences. Les créatures déposeront et témoigneront aussi contre nous : elles nous reprocheront le mauvais usage que nous avons fait d'elles, en les convertissant en instruments de nos vices. Mais le Juge lui-même, que nous aurons si souvent

offensé, sera notre plus redoutable témoin. Il nous l'apprend lui-même par le prophète Malachie : « Je serai un témoin fidèle, dit-il lui-même, contre les enchanteurs, les adultères et les parjures, contre ceux qui inventent des calomnies pour priver l'ouvrier de son salaire, qui oppriment la veuve, l'étranger et l'orphelin, et qui n'ont pas craint ma vue, à laquelle nul ne se dérobe. » *Malach.* III, 15.

Le démon aussi sera en ce jour notre grand accusateur. Saint Augustin nous dit, qu'usant parfaitement de son droit, il dira : « Vous êtes un juge très-équitable, Seigneur, et selon votre justice, vous devez m'attribuer tous ces traîtres, car ils n'ont cessé de m'appartenir, ils m'ont suivi toujours, et jamais ils n'ont cessé de faire mes volontés. Sans doute, Seigneur, ils vous appartenaient par bien des titres, vous les aviez créés; vous leur aviez conservé la vie en mettant toutes les créatures à leur service; vous les aviez surtout rachetés de votre sang et au prix de votre vie; mais eux, les ingrats, ils ont arraché votre image de leur âme pour y mettre la mienne; ils ont déserté votre cause pour embrasser la mienne; ils ont méprisé vos commandements pour n'obéir qu'aux miens; ils se sont conduits selon mon esprit et ont imité mes œuvres; c'est dans mes voies qu'ils ont marché, et c'est à mon parti seulement qu'ils ont été fidèles. »

Alors, en présence de cette accusation sérieuse, le Juge prononcera cette sentence : « Allez, maudits de mon Père, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » *Matth.* XXV, 41. Puis se tournant plein de joie vers les bons : « Venez, leur dira-t-il, venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » *Ibid.* 34. Les bons iront ensuite dans la vie éternelle, et les mauvais dans le feu éternel, où ils seront à jamais tourmentés par d'horribles souffrances, maudissant la justice divine, blasphémant sa gloire. Tels doivent être le cours et l'histoire de ce jugement redoutable; qu'ils servent à nous instruire, et que nous comprenions tous comment nous devons nous préparer à ces dernières épreuves si nous voulons échapper aux flammes éternelles.

CHAPITRE XI.

Du huitième article du Symbole.

Le huitième article du Symbole est ainsi conçu : « Je crois au Saint-Esprit. » Ici commence la troisième partie du *Credo;* car nous avons déjà vu sa division en trois parties et la raison de cette division. Bien que les œuvres de Dieu parmi nous, avons-nous dit encore, appartiennent à une même essence, et par conséquent aux trois personnes de la sainte Trinité ; néanmoins il y a des œuvres que l'on attribue à l'une de ces personnes en particulier, et d'autres aux autres, en considération de quelque convenance particulière. Ce point étant reconnu, puisque nous avons traité dans la première partie des œuvres attribuées au Père, dans la seconde des œuvres attribuées au Fils, il nous reste dans cette troisième partie à traiter du Saint-Esprit et des œuvres qui lui sont attribuées. Cet article contient deux choses : premièrement, il nous faut croire que de la personne du Père et du Fils procède une troisième personne, laquelle possède le même être, la même essence, la même bonté, et par conséquent est véritablement Dieu. Ici se complète la confession du mystère de la très-sainte Trinité, dans laquelle nous reconnaissons des personnes distinctes et une essence unique; un seul Dieu par conséquent, et non trois dieux : car la même essence est commune aux trois personnes, et leur appartient à chacune tout entière et non par égales parties, comme si elle était divisée en trois lots dont l'un appartiendrait à la première personne, l'autre à la seconde et l'autre à la troisième. Telle est l'égalité que nous confessons qui, d'après notre foi, tout l'être, toute la puissance, toute la science, la bonté et l'essence que possède le Père se trouvent également tout entiers dans le Fils, et que tout ce qu'il y a dans le Père et dans le Fils se trouve parfaitement dans le Saint-Esprit.

Et encore que chacune de ces trois personnes soit sainte et soit esprit, telle n'est pas la raison pour laquelle nous donnons le nom de Saint-Esprit à la troisième personne. Il lui est donné à cause

de la manière dont il procède, de même que nous donnons à la seconde personne le nom de Fils, parce qu'il est engendré. Voici encore une autre raison plus claire pour les intelligences peu cultivées : nous l'appelons de la sorte à cause de ce qu'il fait en nous, inspirant ou plutôt produisant en notre âme la vie spirituelle. C'est ainsi qu'il faut entendre la seconde partie de cet article, et croire que toutes nos vertus et toutes les œuvres qui nous rendent agréables au Seigneur ne lui agréent que par la vertu de ce divin Esprit.

Peut-être que cette doctrine paraîtra à quelques-uns contraire à celle que nous avons exposée dans la seconde partie, à savoir que toutes nos espérances et notre bien dépendent de Jésus-Christ, duquel nous reconnaissions tenir tout ce que nous possédons, et attendu ce que nous attendons. Or voilà que nous attribuons la même chose au Saint-Esprit. Je réponds à cela que l'œuvre de notre rédemption est avant tout l'œuvre de la sainte Trinité tout entière ; ce fut par un dessein et un concert des trois personnes que la seconde se fit homme pour payer les dettes de tous les hommes et satisfaire à la Trinité sainte. Dieu était dans le Christ, réconciliant le monde avec lui-même. Le Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, souffrait en tant qu'homme ; mais son humanité étant unie au Verbe au moyen de l'âme, ses œuvres devenaient d'un mérite infini et capables de satisfaire à la Trinité sainte et à nous concilier sa grâce et son amour. Mais comme cette œuvre fut confiée à la seconde personne divine, et que le Fils se fit homme et parut dans le monde, que lui seul fut offert en sacrifice et devint la cause méritoire de cette grâce et de ce pardon, il est extrêmement raisonnable et convenable que l'œuvre de la rédemption, laquelle est en général l'œuvre de la très-sainte Trinité, soit attribuée au Fils en particulier.

Mais comme la connaissance et la foi véritables de tous les mystères accomplis en ce monde par le Fils de Dieu fait homme, le souvenir de ses commandements, l'amour de sa doctrine, la pureté de vie qu'il nous a enseignée, sont des choses que les forces humaines ne sauraient accomplir sans la grâce et la faveur divine. Cette œuvre, qui est celle de la Trinité tout entière, nous

l'attribuons particulièrement au Saint-Esprit, parce qu'on lui attribue la bonté et l'amour, et parce que de la bonté et de l'amour que Dieu a pour nous jaillit, comme de deux sources, la volonté du Seigneur de nous rendre bons et de nous donner sa gloire; nous attribuons au Saint-Esprit, l'auteur de notre sanctification, tous les effets produits en nous par cet amour du Seigneur, à savoir toutes nos bonnes œuvres, nos paroles, nos désirs et tout ce qu'il y a de bon en nous.

En conséquence nous disons que notre rédemption est principalement l'œuvre de la sainte Trinité tout entière; que pour des considérations particulières elle est attribuée au Fils de cette divine ordonnance; et parce que la connaissance de ce mystère, sans laquelle nous n'en retirerions pas les précieux avantages, nous était indispensable; que la force et la volonté de servir notre Seigneur et de reconnaître les bienfaits que nous en avons reçus naissent en nous comme un effet de la bonté de Dieu et de l'amour qu'il nous porte; que cette bonté et cet amour, pour des raisons particulières, sont attribués au Saint-Esprit; à cause de cela nous disons que tout ce qu'il y a de bon en nous c'est au Saint-Esprit que nous en sommes redevables, et que de ses dons dépend notre vie spirituelle. C'est de lui que nous reconnaissons recevoir la grâce d'accueillir Jésus-Christ, d'accomplir ses commandements et d'embrasser ses conseils, parce que, quoique le Christ se donnât à nous, nous ne saurions le recevoir sans l'assistance attribuée au Saint-Esprit.

La confession de cet article consistera donc à croire fermement que des deux personnes du Père et du Fils procède une troisième personne vraiment Dieu comme le Père et le Fils, et ajouter : Je confesse que si ma justification est l'œuvre commune de la Trinité tout entière, elle est attribuée, pour des raisons particulières, à la troisième personne; et je reconnais que toutes nos forces, pour bien vivre et pour persévérer, nous viennent d'en haut par le Saint-Esprit, sans lequel nous ne posséderions aucun bien; encore que le Saint-Esprit ne daigne nous faire part de ces forces, de cette faveur et de cette grâce que par égard pour les sueurs, les fatigues, les mérites et le sacrifice de Jésus-Christ.

I.

De ceux qui agissent conformément à la foi et la confession de cet article, et de ceux qui pèchent contre ce même article.

On voit par là quels sont les fidèles dont les œuvres et la volonté confirment cette confession, et ceux qui la contredisent. Ceux-là mettent leur vie d'accord avec la foi et la confession de cet article qui, se défiant de leurs forces et de leurs œuvres, placent leur principal espoir dans la miséricorde divine et en implorent sans cesse le secours. Ceux-là, au contraire, agissent contre les obligations que leur imposent la foi et la confession de cet article avant de mettre la main à une bonne œuvre, sont déjà contents d'eux-mêmes et satisfaits de ce que, en pensée, ils ont dessein d'exécuter, comptant sur leurs propres diligences. Dans cette classe il faut ranger également ceux qui, après avoir fait quelque bien ou une ombre de bien, s'en récompensent eux-mêmes et s'en remercient, disant en quelque sorte, grâces soient rendues à mes mains; d'où il résulte que non-seulement ils en perdent tout le fruit, mais qu'ils offensent gravement le Seigneur à qui sont dues toutes grâces. Ils pèchent encore et agissent contre la foi et la confession de cet article ceux qui résistent à la voix de l'Esprit-Saint qui, par ses inspirations divines, les appelle vainement à la perfection de la vie chrétienne.

II.

Des sept dons du Saint-Esprit.

Ayant déjà dit que le Saint-Esprit, au moyen de ses dons, nous fait vivre dans la justice, il sera convenable de dire le nombre et l'importance de ces dons. Le prophète Isaïe s'entretenant du Christ notre chef, et annonçant que sur lui et sur son corps mystique, à savoir sur l'Eglise, le Saint-Esprit se reposerait avec la plénitude de ses dons, les met au nombre de sept en ces termes : « Sur lui reposera l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; et il sera rempli

de l'esprit de la crainte du Seigneur.» *Isa.* XI. Ces dons divins se déroulent dans un ordre admirable et forment autant de degrés successifs en renversant l'ordre dans lequel les énumère le Prophète, c'est-à-dire depuis l'esprit de crainte du Seigneur jusqu'à l'esprit de sagesse.

I. La crainte de Dieu est un don qui nous excite à un respect filial, lequel nous fait craindre de déplaire à un maître et à un père si bon et si digne de tout notre amour. Saint Augustin appelle ce don une crainte chaste naissant de la charité.

II. L'esprit de piété est un don qui nous incline à honorer Dieu avec pureté et droiture, avec des désirs ardents et un cœur joyeux, et à aimer le prochain et à lui faire du bien encore qu'il ne le mérite pas, par amour pour Dieu.

III. Grâce à l'esprit de science nous nous appliquons à connaître nos propres défauts et aux moyens de nous en corriger pour le présent et à nous en préserver pour l'avenir.

IV. L'esprit de force est un don, grâce auquel nous persévérons avec force et constance dans la foi et dans les bonnes œuvres; avec cette force qui portait l'Apôtre à défier toute la créature et à dire que rien ne le séparerait de l'amour de son Dieu.

V. L'esprit de conseil est un don qui nous indique les moyens les plus propres à honorer Dieu et à lui plaire.

VI. L'esprit d'intelligence est un don qui nous donne le vrai et catholique sens des choses divines.

VII. L'esprit de sagesse est un don qui détache le cœur de toutes les choses temporelles et terrestres, et le transporte tout entier dans la contemplation des choses célestes et divines où il trouve un repos plein de charme et de suavité.

Ces dons il nous faut les obtenir et les développer dans nos âmes, les demandant au Père éternel par les mérites de Jésus-Christ son Fils, notre Sauveur. Le divin Maître nous les promettait quand il disait : « Si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants des choses salutaires, avec combien plus de raison votre Père céleste donnera son esprit bon à quiconque le lui demandera. » *Luc.* XI. « Celui qui aura besoin de sagesse, dit saint Jacques, qu'il la demande à Dieu, lequel la

donne avec abondance à tous ceux qui le prient; qu'il la demande avec foi, sans hésitation aucune. » *Jacob.* I.

Par ces sept dons du Saint-Esprit le Seigneur nous facilite la pratique de toutes les vertus et en particulier des vertus théologales, les plus précieuses de toutes, de la foi, de l'espérance et de la charité; il nous facilite également la pratique des vertus morales, de la tempérance, de la force, de la justice et de la prudence. Pour toutes, il nous ranime, nous soutient, nous enflamme et nous dispose à accomplir avec promptitude et diligence les actes qui leur sont propres; car la foi, l'espérance et la charité sont excitées par le don de sagesse et d'intelligence; la prudence, par le don de science; la justice, par le don de piété; la force morale, par le don de force surnaturelle; la tempérance, par le don de crainte de Dieu.

Ces sept dons de l'Esprit-Saint immolent et détruisent en nos âmes sept autres mouvements que l'esprit malin soulève en quiconque vit selon les désirs de sa chair; mouvements correspondant aux sept péchés capitaux, qui sont la racine et le principe de tous les autres péchés. Nous lisons dans l'Evangile à ce propos que le Seigneur chassa sept démons de l'âme d'une femme: c'est que, par son divin esprit, dont il a donné communication au monde, il a extirpé des âmes les sept racines de tous les vices. Son esprit, plus puissant, étant venu à chasser l'esprit d'iniquité, a remis en nos âmes toute justice.

L'esprit de crainte arrache l'orgueil et sème l'humilité, la fin de l'humilité étant la crainte du Seigneur.

L'esprit de piété, qui nous fait jouir du bien arrivé au prochain, arrache l'envie. « Avec la patience, disait saint Pierre, gardez la piété, et avec la piété l'amour de vos frères. » II *Petr.* I.

L'esprit de science, ennemi de la folie, arrache de l'âme la colère que la folie accompagne toujours selon ce mot de l'Ecriture: « La colère habite dans le cœur de l'insensé. »

L'esprit de science nous apprend à nous conduire avec ceux qui nous offensent injustement comme une personne saine se conduit avec un malade, un enfant avec un frénétique. Dans ces cas, nous supportons, sans y attacher d'importance, des paroles

et des actes injurieux ; nous rions de ce que fait ou dit l'enfant ; nous compatissons à l'état du malade et du frénétique, et nous ne travaillons pas moins à leur rendre la santé.

L'esprit de force chasse l'esprit de paresse et de tristesse spirituelles, déracine de l'âme tout dégoût pernicieux, dissipe les nuages, réjouit et illumine l'âme et lui donne pour soutien l'espérance, selon ce mot d'Isaïe : « Dans l'espérance et le silence résidera votre force. » *Isa.* xxx. Néhémie disait : « Ne soyez pas triste, car la joie du Seigneur est notre force. » II *Esdr.* VIII. « Quelqu'un d'entre vous, disait saint Jacques, est-il triste, qu'il prie avec un esprit égal et qu'il chante les louanges du Seigneur, » *Jacob.* V ; c'est-à-dire que, réveillant en lui-même le don de force, il prie le Seigneur avec gémissements.

L'esprit de conseil délivre l'âme de l'avarice, ce don nous portant à choisir ouvertement ce qu'il y a de meilleur, par conséquent à nous efforcer de nous enrichir de biens spirituels, de placer nos trésors dans les cieux et non sur la terre, conformément à ce conseil du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? *Matth.* XVI.

L'esprit d'intelligence extermine la gourmandise, qui ne domine ordinairement que les personnes occupées uniquement, comme les brutes, à remplir leur ventre.

L'esprit de sagesse éteint le feu de la luxure ; grâce à ce don, nous savourons avec délices les choses de Dieu, et nous prenons en horreur, comme choses méprisables, les plaisirs sensuels.

Et maintenant demandons au Père éternel ces sept dons de son divin Esprit, par les mérites de son Fils Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que nous puissions nous délivrer de la troupe funeste de ces sept esprits impurs et nous écrier avec le prophète David : « Créez en moi, Seigneur, un cœur pur, et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture ; ne me rejetez pas de votre présence et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint. Rendez-moi la joie de votre salut, et fortifiez-moi par votre Esprit souverain. » *Ps.* L, 11-13.

CHAPITRE XII.

Du neuvième article du Symbole.

Le neuvième article nous fait confesser une Eglise catholique, sainte, sanctifiée par la grâce du Saint-Esprit. Eglise veut dire réunion ou congrégation établie sous des lois et des statuts uniformes. Dans ce sens, tous les chrétiens, en quelques lieux du monde qu'ils se trouvent, ne constituent qu'une Eglise universelle, parce que tous confessent un Dieu, un Sauveur, Jésus-Christ, une même foi, un baptême, et l'obéissance à l'Eglise romaine.

L'Eglise est sainte, parce que tous ses membres sont saints, en tant qu'appartenant au même corps mystique dont le Christ est le chef, et parce qu'ils sont sanctifiés par l'Esprit du Christ, qui est l'Esprit-Saint.

On l'appelle catholique, c'est-à-dire universelle et unique ; elle comprend tous les temps, depuis Abel jusqu'à la fin du monde, et tous les lieux où il y a des chrétiens. Elle est seule véritable, elle reçoit tous ceux qui veulent embrasser sa foi ; seule elle dit vrai lorsqu'elle promet à ses enfants le ciel et les biens éternels.

On demandera peut-être dans quelle catégorie nous placerons les mauvais chrétiens qui vivent dans le péché. On ne les qualifiera pas d'hérétiques ; on n'osera pas dire non plus qu'ils soient membres vivants de la sainte Eglise et du corps de Jésus-Christ qui les reniera et qui a dit à leurs pareils : « Vous avez, vous, le diable pour père. »

Je réponds à cela que ces mots *Eglise sainte* s'entendent de deux manières. Dans le premier sens, ils signifient la réunion de tous ceux qui confessent le même Dieu, la même foi, le même baptême, le même Sauveur Jésus, la même obéissance aux pontifes romains; encore qu'ils paraissent, à cause de leurs mauvaises mœurs et de leur mauvaise vie, ne pas croire ce qu'ils confessent de bouche. Dieu et l'Eglise supportent des chrétiens comme le cultivateur souffre l'ivraie parmi le bon grain dans son champ, de crainte qu'en arrachant l'ivraie il ne fasse tort au bon grain.

Dans ce premier sens, les infidèles et les hérétiques sont seuls hors de l'Eglise. Dans le second sens, ces mots *Eglise sainte* ne s'appliquent qu'aux fidèles réellement saints, en état de grâce, membres vivants du corps mystique dont le Christ est la tête, vivant de la vie de la grâce, vivifiés par l'Esprit-Saint, qui est l'esprit même de Jésus-Christ, et qui produit dans la sainte Eglise cette union des bons avec le Christ, union des membres avec leur tête. A l'Eglise, entendue dans ce sens, s'applique la seconde partie du même article, qui dit : Je crois la communion des saints. Quant à ceux qui ne sont pas en état de grâce, ils méritent que l'on pleure sur eux, parce qu'ils n'appartiennent à l'Eglise que par le nombre, qu'ils ne lui appartiennent pas par le mérite, ne sont chrétiens que de nom; leur vie n'ayant pas pour principe l'esprit du Christ, parce qu'ils ne sont pas membres vivants de son saint corps, qu'ils n'aiment pas véritablement le Sauveur, et qu'ils n'en sont pas les amis, conformément à ce qu'il dit : « Vous serez mes amis si vous observez mes commandements et mes préceptes. » *Joan.* xv.

Mais il y a une grande différence entre ces chrétiens et les hérétiques; leur conversion présente bien moins de difficulté, parce qu'ils ne sont pas séparés de la confession de la vérité, ni embarrassés dans les erreurs de l'intelligence. Néanmoins, je les estime bien misérables, et je voudrais bien leur demander ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils ressentent lorsqu'ils confessent cet article de l'existence d'une société en ce monde à laquelle l'Esprit-Saint communique ses dons, sa pureté et sa sainteté, alors qu'ils savent, par le témoignage de leur conscience, qu'ils n'appartiennent pas à cette société, mais à une autre dont le démon est le chef, lui, l'ennemi capital de Jésus-Christ. Avec combien de raison ne devrait-il pas être troublé dans son cœur celui qui aborde la confession de cet article avec un péché mortel sur sa conscience, lequel fait de lui un ennemi de Dieu et l'esclave du démon.

Cet article nous enseigne l'importance que nous devons attacher à désirer et à rechercher la paix de l'Eglise, le profond respect que nous devons avoir pour sa doctrine, et combien nous devons honorer les serviteurs de Dieu dont la vie est exemplaire.

Quiconque fait le contraire pèche contre la confession de cet article.

De la seconde partie de cet article, à savoir : de la foi à la communion des saints.

Cet article nous ordonne ensuite de croire à la communion des saints. Parmi les fidèles en état de grâce et qui sont membres vivants du corps mystique de Jésus-Christ, il existe une communication merveilleuse, soit entre eux, soit avec Jésus-Christ, soit avec l'Esprit-Saint : avec Jésus-Christ, parce qu'il est leur véritable tête, et qu'il communique ses mérites à ceux qui lui sont unis en qualité de membres vivants par la grâce ; au Saint-Esprit, parce qu'il leur donne cette vie de la grâce, qu'il la produit en eux, qu'en eux il vit, habite et règne, et qu'il les unit plus étroitement entre eux que ne le sont les membres du corps humain, lesquels vivent d'une seule vie, parce qu'ils sont animés par une même âme. Ils sont également unis entre eux parce qu'ils participent tous à un même esprit, ils reçoivent l'influence de la même tête. Du reste, étant membres d'un même corps, il s'ensuit nécessairement qu'ils se communiquent les biens et les maux. Cette communion existe encore entre eux touchant les sacrements, les sacrifices, les prières, les jeûnes et les aumônes : chacun en profite d'autant plus que ces œuvres se multiplient et grandissent, et que la religion s'étend davantage ; au contraire, plus ses œuvres diminuent, plus la religion se perd dans le monde, plus la perte de chacun de nous est grande, ainsi que le préjudice commun. Voilà ce que signifient ces mots de *communion des saints ;* en donnant le nom de saints à tous ceux qui sont en état de grâce, les fidèles qui méritent ce nom pratiquent, à l'égard du prochain, cette charité et une libéralité généreuse ; ils lui font part largement de ce qu'ils possèdent, et croient recevoir toujours plus qu'ils ne donnent ; ils pensent d'eux-mêmes avec humilité et supposent que tous les autres leur sont supérieurs, c'est-à-dire sont plus riches qu'eux en biens spirituels, et possèdent plus qu'eux de quoi leur faire part et leur communiquer.

D'après ce qui précède, ceux-là pèchent contre la foi en cet

article qui, s'estimant riches en biens spirituels, s'en glorifient et veulent être seuls à les posséder, et être seuls estimés pour tels, et qui semblent voir de mauvais œil qu'un autre soit ou paraisse plus estimable qu'eux. De même ils pèchent contre la confession de cet article, les fidèles qui font plus de cas de l'accroissement de leurs biens temporels et périssables que de celui de leurs biens spirituels et éternels; de même encore ceux qui refusent de contribuer au triomphe et à l'extension de la foi pour l'intérêt de leurs prétentions spirituelles. Tous ceux qui préfèrent leur bien particulier au bien général montrent clairement qu'ils ne sont pas membres vivants du corps mystique du Christ et qu'ils ne participent pas à son esprit et à sa vie, car le membre vivant préfère la conservation du tout à sa conservation particulière, et l'on voit la main et le bras se présenter d'eux-mêmes pour défendre la tête et recevoir le coup à leur propre péril pour le salut et la conservation du corps.

CHAPITRE XIII.

Du dixième article de la foi.

Dans le dixième article, nous confessons la rémission des péchés, à savoir, qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ et de son sang, il existe dans l'Eglise une autorité investie du pouvoir de pardonner les péchés, grâce à laquelle l'homme qui, par le péché, est tombé dans la disgrâce de Dieu, possède en cette vie un moyen facile de rentrer en amitié et en grâce avec lui.

C'est là un article des plus consolants pour les hommes, et je ne saurais exprimer la joie profonde que j'éprouve quand j'y réfléchis. J'y trouve de l'encouragement pour combattre mes péchés et mes iniquités; et quoique, si je viens à tomber, ma frayeur soit grande, je ressens une consolation plus grande encore de savoir, à n'en pas douter, qu'il y a eu bien des hommes qui, après avoir passé un long temps dans le péché, dans le chemin de la perdition, éloignés de Dieu, de son amour et de sa grâce, ont été ramenés par sa bonté et sa miséricorde, ont recouvré ce

bien, ont été admis dans l'amitié du Seigneur, et jouissent aujourd'hui d'une gloire immense. Or, ce qui a été, est et sera encore. Mais sur toutes choses, maintenant comme toujours, ce qui doit nous charmer et nous réjouir, c'est la gloire et l'honneur qui résultent de ceci pour Dieu, et pour le sang de Jésus-Christ, son Fils, notre Rédempteur. Et certainement, nulle part ne se manifeste et ne se découvre aussi bien le prix du sang de Jésus-Christ, aux yeux du Père éternel, comme dans cette part par laquelle le pécheur peut retourner à Dieu autant de fois qu'il s'en est écarté, quand même il aurait commis plus d'abominations et de fautes que l'enfant prodigue.

Ils pèchent donc contre la confession de cet article, ceux qui, à la vue de la multitude et de la difformité de leurs péchés, tombent dans le découragement et un sombre désespoir, et perdent confiance dans la miséricorde de Dieu, ceux-là, par leur conduite, nient qu'il y ait dans l'Eglise la rémission des péchés, puisqu'ils n'espèrent point en Dieu et qu'ils ne croient pas sa miséricorde capable de triompher de nos iniquités.

CHAPITRE XIV.

Du onzième article du Symbole.

Le onzième article du Symbole nous ordonne de croire la résurrection de la chair, à savoir, avant de prendre part au jugement universel, nous devons tous ressusciter et reprendre les mêmes corps, qui ne mourront plus et ne seront plus séparés de nos âmes. De la sorte nous comparaîtrons en corps et en âme au tribunal du souverain Juge. C'est là une des choses qui étonnent on ne peut plus les sages de ce monde, car sans la foi, l'intelligence humaine ne saurait comprendre les merveilles de Dieu. Il est en effet écrit : Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. Mais le chrétien, par le don de la foi, comprend aisément qu'il sera facile à Celui qui a pu créer toutes choses de rien, de les reconstituer quand ils existent déjà. Nos corps auront beau être réduits en poussière ou en cendres, ils auront beau s'être

dissous dans la mer et avoir subi n'importe quel changement, avoir été réduits à une petite quantité et être passés par mille transformations, comme celui-là seul qui peut créer peut anéantir, et que toute la malice humaine, avec toutes ses ressources, est incapable d'annihiler le corps d'un seul martyr, ni même une seule fourmi, Dieu saura bien tirer les restes de nos corps de la partie de l'océan ou de la terre où ils seront. D'ailleurs, nous voyons bien chaque année le Seigneur tirer de la terre et de l'eau, au moyen du soleil et des influences célestes, une infinité de fruits différents; car aucune des causes secondes n'a de vertu que celle que Dieu lui a donnée. Et Dieu, par lui-même, fait d'une manière bien plus parfaite ce que font les causes secondes, ses créatures. Il pourra donc nous ressusciter tous quand tel sera son bon plaisir.

CHAPITRE XV.

Du dernier article du Symbole.

Le dernier article nous enseigne qu'au jour du jugement universel les bons seront appelés à posséder les biens éternels et à en jouir à jamais en corps et en âme, tandis que les méchants seront condamnés à être éternellement tourmentés également en corps et en âme.

Parmi les vérités que professe la religion chrétienne les plus capables d'exciter dans le cœur humain, la crainte et l'amour de Dieu, étant celles qui se rattachent à la récompense réservée par Dieu aux bons et aux châtiments dont il menace les méchants, je me propose de traiter ces deux points avec plus d'étendue que les précédents, et conclure ainsi cette première partie du Traité de la doctrine chrétienne.

A commencer donc par la considération de la récompense que Dieu a préparée à ses élus, après avoir supposé tout d'abord que la langue humaine est impuissante à l'expliquer et l'intelligence à la comprendre, pour vous faire une idée de ce bien infini, considérez ces cinq choses : premièrement, l'excellence du lieu et en particulier sa grandeur; secondement, le bonheur qui résultera

de la société admirable que l'on y trouvera ; troisièmement, la claire vision de Dieu ; quatrièmement, la gloire de nos corps ; cinquièmement, la durée sans fin de ces biens ineffables.

I.

De la beauté, des perfections et de la grandeur du séjour de la gloire.

Considérez en premier lieu la beauté de ce séjour. Saint Jean nous l'a dépeint en figure dans le livre de ses révélations de la manière suivante : « Un des sept anges me parla et me dit : Viens et je te montrerai celle qui est l'Epouse de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une montagne grande et haute et il me montra Jérusalem la cité sainte descendant du ciel et brillant de la clarté même de Dieu ; et sa lumière était semblable à l'éclat des pierres précieuses. Elle était environnée d'une grande et haute muraille ; et l'on y entrait par douze portes, et à chaque porte se tenait un ange, et les fondements de la muraille étaient formés de pierres précieuses si admirables que chaque porte était formée d'une seule pierre ; et ces portes étaient toutes ouvertes et la place de la ville était faite d'un or très-pur et transparent comme du cristal. Et je n'y vis point de temple, parce que Dieu et l'Agneau en sont le temple. Et la ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est le flambeau. L'ange me montra encore un fleuve d'eau vive, claire comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau et traversait la cité. Au milieu de la place, sur les deux rives du fleuve, s'élevait l'arbre de vie qui portait douze fruits dans l'année, un fruit chaque mois ; et les feuilles de l'arbre doivent guérir les nations. Il n'y aura jamais là de malédictions ; le trône de Dieu et de l'Agneau y resteront éternellement et ses serviteurs l'y serviront ; et ils auront son nom écrit sur leur front et ils contempleront sa face et ils règneront dans les siècles des siècles. » *Apoc.* XX, 9, *ad fin.*, XXI, 1 *et seqq.* Voilà une peinture de la beauté du lieu, non pas que les choses y soient matériellement comme l'indiquent les paroles ; mais ces

choses-là sont la figure de choses spirituelles dont vous pouvez comprendre de cette manière l'excellence.

Quant au siége de cette cité il est au delà de tous les cieux et sa grandeur et son étendue dépassent toute mesure; si la plus petite des étoiles est plus grande que la terre entière, si quelques-unes sont des milliers de fois plus grandes; si malgré leur nombre, il y a encore assez d'espace pour en contenir davantage, quelle sera la grandeur non pas de ce ciel étoilé mais de celui qui embrasse tous les cieux? C'est une grandeur que ne saurait comprendre l'entendement humain.

Que si vous me demandez quels sont les merveilles de cette cité, il n'y a point de langue qui puisse les décrire; si ce qui apparaît ici-bas aux yeux des pécheurs et des mortels est si beau, que penser de ce qui est réservé aux yeux des bienheureux? Si par la main des hommes, il se fait sur la terre des œuvres si remarquables et si belles, qu'elles saisissent d'étonnement quiconque les regarde, que penser des œuvres que la main de Dieu aura faites dans cette demeure royale, dans ce sacré palais, dans cette maison qu'il a bâtie pour la gloire de ses élus. « Qu'ils sont aimables vos tabernables, Seigneur, Dieu des vertus? s'écriait le Roi-Prophète; mon âme languit et soupire lorsqu'elle contemple le palais du Seigneur. » *Ps.* LXXXIII, 1.

Ce qui contribue principalement à la noblesse d'une cité, c'est la qualité de ses habitants; à savoir leur propre noblesse, leur nombre, l'harmonie et la concorde qui règne entre eux. Mais comment ici expliquer la noblesse de cette cité qui réunit ces trois qualités portées à la perfection. Du côté de la noblesse tous ses habitants sont gentilshommes, et ne sont pas moins que fils de Dieu par participation. Quant au nombre des habitants de cette cité, saint Jean déclare qu'il en vit une foule innombrable; ce que confirme Daniel qui nous parle de mille millions d'esprits qui servaient le Seigneur, et de dix mille millions qui étaient devant ce lieu. *Apoc.* VII; *Dan.* VII. Et ne croyez pas que le nombre soit là comme sur la terre une cause de confusion, plus la multitude est grande plus il y a d'ordre, de concert et d'harmonie. Celui qui fait régner une harmonie si merveilleuse dans

les mouvements des cieux et les révolutions des astres les appelant chacun par leur nom et connaissant leurs propriétés et leurs vertus, celui-là même a établi dans cette armée innombrable de bienheureux un ordre et un concert si admirables qu'il a donné à tous une place conforme à leurs mérites. Autre est la place réservée aux vierges, autre celle des confesseurs, autre celle des patriarches, autre celle des martyrs, autre celle des apôtres et des évangélistes. Comme les hommes, les anges sont divisés en certaines catégories : ils forment trois hiérarchies qui se répartissent en neuf chœurs. Au-dessus de tous s'élève le trône de la sérénissime Reine des anges, laquelle n'ayant point de semblables, forme un chœur à elle seule. Au faîte des créatures siége la très-sainte humanité du Christ qui est assise à la droite de la majesté divine dans les hauteurs des cieux.

Et maintenant, âme chrétienne, parcourez tous ces chœurs, visitez ces rues et ces places, considérez l'ordre qui règne entre ses habitants, la beauté de cette cité et la noblesse de ses citoyens; saluez-les chacun par leur titre, et demandez-leur le suffrage de leurs prières. Saluez cette douce patrie, et telle qu'un voyageur qui l'aperçoit de loin, envoyez-lui du fond du cœur cet adieu : Salut, douce patrie, terre de promission, port de sécurité, lieu de refuge, maison de bénédiction, royaume de tous les siècles, paradis de délices, jardin de fleurs éternelles, trésor de tous les biens, couronne de tous les justes et fin de tous nos désirs. Salut, ô notre mère, notre espérance, vous l'objet de nos soupirs et de nos combats; car celui-là seul sera couronné en vous qui aura vaillamment combattu.

Que dire ensuite de la paix et de la concorde qui règnent entre ces habitants si remarquables par leur nombre et leur noblesse? Cette paix et cette concorde sont ineffables, parce que la charité, dont l'effet est de rendre toutes choses communes, y règne dans toute sa perfection. C'est là que l'on goûte le fruit de cette prière de notre Seigneur : « Je vous en prie, mon Père, qu'ils soient une même chose par la charité, comme nous le sommes par nature. » *Joan.* XVII. Effectivement, ils sont plus unis entre eux que les membres d'un même corps, parce qu'ils participent tous à un

même esprit duquel ils reçoivent tous le même être et la même vie bienheureuse. Or, si l'âme humaine possède la vertu de faire régner entre les membres du corps, quoique la conformation, les offices, la disposition et la fonction de ses membres soient si différents, une paix, un amour et une harmonie si grandes; est-il étonnant que l'esprit de Dieu, principe de la vie de tous les élus, et qui est en quelque sorte leur âme, établisse entre les membres du corps mystique de Jésus-Christ une union et une conformité plus étroites, puisque la cause est infiniment plus noble, sa vertu infiniment supérieure, et l'être qu'il communique bien plus excellent?

L'unité et l'amour dont nous parlons et rendons toutes choses communes, les bonnes comme les mauvaises, ainsi que le prouvent l'exemple, les membres du corps, et l'amour des mères pour leurs enfants, lesquelles éprouvent autant de plaisir du bien qui arrive à ces derniers que s'il leur arrivait à elles-mêmes; cela étant, quelle joie un élu ne fera pas éprouver à un élu, la gloire de tous les autres, chacun d'eux aimant plus ses compagnons de gloire qu'une bonne mère n'aime son enfant? Comme le dit saint Grégoire, cet héritage céleste appartient tout entier à chacun des élus, et il est tout pour chacun d'eux, en sorte que chacun éprouve du bonheur de tous la même félicité que si leur bonheur était le sien. Que s'ensuit-il de là? Il s'ensuit que le nombre des bienheureux étant en quelque sorte infini, la joie de chacun d'eux sera en quelque sorte infinie; il s'ensuit de plus que chacun possédera les perfections de tous les autres, puisqu'il possédera en eux ce qu'il ne possédera pas en lui-même.

Les bienheureux sont, dans un sens spirituel, ces enfants du saint homme Job, si unis entre eux, que chacun d'eux, à son tour, donnait un festin, un jour de la semaine, à ses frères, dans sa maison; en sorte que chacun jouissait autant des biens de ses frères que de son propre bien; et ainsi ce qu'ils avaient de propre était commun à tous, et ce qu'ils avaient de commun était propre à chacun d'eux. Voilà ce que produisait parmi ces frères l'amour qui les unissait. Mais combien plus étroite est la fraternité des bienheureux? combien plus grand le nombre de ces frères, et combien plus précieux les biens dont ils ont à jouir?

Oh! quel festin nous feront les séraphins, ces esprits les plus sublimes et les plus rapprochés de Dieu, quand ils découvriront à nos regards la noblesse de leur condition, la lumière de leur contemplation et les ardeurs brûlantes de leur amour! Quel festin nous feront les chérubins, dans lesquels sont renfermés les trésors de la sagesse de Dieu! Quel sera le festin que nous feront les trônes, les dominations et tous les autres esprits bienheureux! Quel bonheur sera de voir la glorieuse armée des martyrs vêtus de robes blanches, des palmes en leurs mains, et avec les glorieux insignes de leurs triomphes! Quel spectacle que celui de ces cinq mille vierges et de ces dix mille martyrs imitateurs de la croix du Christ! Quelle félicité de voir ce glorieux diacre avec son gril plus éclatant que des flammes, dont il était la proie, lorsqu'il défit les tyrans, lassa tous les bourreaux, et en triompha par sa patience! Que sera-ce de voir la sainte vierge Catherine avec la roue à laquelle elle a été attachée et couronnée de roses et de lis? Que sera-ce de voir les sept jeunes Machabées avec leur pieuse et courageuse mère, qui ont méprisé la mort et les tortures pour garder la loi de Dieu? Quel collier d'or et de pierreries plus beau à contempler que le col du glorieux Jean-Baptiste, qui aima mieux sacrifier sa tête que de cacher l'infamie d'un roi adultère! Quelle pourpre plus resplendissante que le corps de saint Barthélemy, écorché pour le Christ! Et le corps de saint Étienne, meurtri par les pierres! Quel spectacle offrira-t-il, sinon celui d'une couronne ornée de rubis et d'émeraude? Et vous, princes de l'Église, comme vous brillerez, l'un avec l'épée, l'autre avec l'étendard triomphal du Christ, qui ont servi à votre victoire! Que sera-ce de jouir de chacune de ces gloires comme si elles étaient nôtres? Ô festin glorieux, ô royal banquet! ô table digne de Dieu et de ses élus! Que les mondains aillent dans leurs festins se livrer à tous leurs excès; un festin comme celui-ci, des mets de ce genre étaient seuls dignes de Dieu.

Élevez-vous encore plus haut au-dessus des chœurs des anges, et vous découvrirez leur gloire merveilleuse qui réjouit cette cour souveraine et remplit d'une douce ivresse la cité de Dieu; regardez cette Reine de miséricorde, revêtue de splendeur et de beauté,

dont la gloire ravit les anges et dont la grandeur fait la gloire des hommes. C'est la Reine du ciel avec les étoiles pour couronne, le soleil pour manteau, la lune pour marchepied; c'est la femme bénie entre toutes les femmes.

Quel bonheur de voir notre Souveraine et notre Mère, non plus agenouillée devant la crèche, non plus dans l'angoisse et dans la crainte de ce que Siméon avait prophétisé, non plus cherchant en pleurs de toutes parts son enfant, mais assise, dans une ineffable paix, à la droite de son Fils et ne craignant plus de perdre ce trésor. Elle n'aura plus besoin, désormais, d'attendre le silence de la nuit pour dérober son enfant à la fureur d'Hérode et s'enfuir en Egypte; elle ne se verra plus au pied de la croix, recevant sur sa tête des gouttes de sang qui tombaient d'en haut et conservant le souvenir perpétuel de cette douleur; elle n'aura plus à souffrir la peine de triste échange qui lui donna le disciple au lieu du maître, le serviteur au lieu du seigneur; l'on n'entendra plus ces douloureuses paroles qu'elle prononçait au pied de cet arbre ensanglanté en versant des torrents de larmes. Oh! qui me donnera de mourir pour toi, Absalon, mon fils, ô mon fils Absalon! Tout cela est passé, et celle qui en ce monde s'est vue la plus affligée de toutes les créatures, se voit maintenant élevée au-dessus de toutes les créatures, jouissant à jamais du souverain bien, et disant : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime; je le possède et ne m'en séparerai plus. » Si c'est là un si grand bonheur, que sera-ce de contempler la très-sainte humanité du Christ, la gloire et la beauté de ce corps qui, pour nous, fut traité si indignement sur la croix. Assurément, comme le dit saint Bernard, ce sera un spectacle plein de douceur pour les hommes que celui d'un homme créateur des autres hommes. Les membres d'une famille sur la terre s'estiment honorés quand un des leurs devient pape ou cardinal. Mais quel honneur pour nous sera-ce alors de voir ce Seigneur notre chef, notre sang, assis à la droite du Père, et monarque universel de la terre et des cieux. Quels transports les hommes feront retentir parmi les anges, quand ils verront que le Maître de l'univers et le Créateur de tout ce qui existe n'est point un ange, mais un homme? Si les hommes

regardent propre l'honneur que l'on fait à leur tête à cause des rapports étroits qui les unissent à eux, que sera-ce dans le ciel, où l'union des membres et de la tête est si étroite? C'est là un bonheur si grand, qu'aucune parole ne saurait l'exprimer. Combien heureux celui qui méritera de jouir de cette félicité! O très-doux Seigneur, quand viendra ce jour? quand paraîtrai-je devant votre face? quand serai-je rassasié de votre beauté? quand contemplerai-je ce visage après lequel soupirent les anges?

II.

Du bonheur que l'âme recevra de la vision claire de Dieu.

Mais que sera-ce surtout de voir la divine essence, vision qui constitue la gloire essentielle des bienheureux? Puissantes sont les causes de gloire que nous avons énumérées jusqu'ici; mais elles pâlissent toutes comparées à celle-ci. Il est écrit d'Issachar, qu'ayant vu que le repos était bon et la terre excellente, il soumit ses épaules au fardeau et consentit à payer tribut. *Gen.* XL, 14, 15. Le repos et la gloire des saints sont bien précieux, mais la terre qui les produit est bien plus excellente. C'est la divine essence de la contemplation, de laquelle dépend la gloire essentielle de tous les élus et de Dieu lui-même; seule elle peut procurer à nos âmes une quiétude parfaite. La douceur et la suavité que procurent les créatures peuvent bien donner de la satisfaction au cœur humain, mais elles ne sauraient le rassasier. Que si tous les biens énumérés plus haut causent tant de bonheur, quelles délices procurera ce bien qui est renfermé en lui d'une manière souveraine, les perfections de tous les biens? Et si la contemplation des créatures donne tant de charmes, que sera-ce de contempler cette divine face, cette lumière, cette beauté qui résume toutes les beautés? Que sera-ce de voir cette essence admirable si simple et si communicable à la fois? Que sera-ce de voir d'un seul regard tout le mystère de la bienheureuse Trinité, la gloire et la puissance du Père, la sagesse du Fils, l'amour et la bonté du Saint-Esprit.

Là nous verrons Dieu, nous nous verrons nous-mêmes et nous verrons toutes choses en Dieu. De même, dit saint Fulgence,

qu'en regardant au miroir on embrasse du même coup d'œil et le miroir et soi-même et tout ce que réfléchit le miroir, de même quand nous serons en présence du miroir sans tache de l'essence divine, en même temps que nous le verrons nous nous y verrons nous-mêmes, et selon le plus ou moins de connaissance qui nous en sera donnée nous verrons en lui toutes les créatures. Les désirs de notre entendement y seront satisfaits, et il n'aspirera plus à d'autres connaissances, possédant toutes celles dont il est capable. La volonté trouvera son repos dans l'amour de ce bien universel, qui contient tous les biens et dont la jouissance épuise toute jouissance. Nos désirs y trouveront également leur satisfaction dans la possession de cette félicité souveraine dont notre cœur sera si bien rempli qu'il ne lui restera plus rien à désirer.

Là seront parfaitement récompensées les trois vertus par lesquelles Dieu est ici-bas honoré, à savoir, la foi, l'espérance et la charité; la foi aura pour récompense la claire vision de Dieu, l'espérance sa possession, le charité imparfaite la charité dans sa perfection; là les élus verront et aimeront, ils jouiront et chanteront des louanges, ils seront rassasiés sans dégoût, et affamés sans nécessité. C'est là que retentira éternellement ce cantique, toujours nouveau, que saint Jean entendit chanter. Je dis toujours nouveau, parce que étant l'expression de louanges communes, correspondantes à la gloire commune que possèdent tous les élus, ce cantique produit une ivresse et une suavité toujours nouvelles. Le bonheur des saints ne connaît ni déclin ni vieillesse; et il en sera de même de leurs corps : Celui qui conserve au bout de tant d'années aux cieux leur jeunesse, fera également que la fleur de la gloire des bienheureux soit toujours fraîche et ne se flétrisse jamais.

III.

Du bonheur que procure à l'âme la gloire du corps.

Telle est la gloire essentielle des âmes, mais ce juste Juge et ce Père si libéral ne se contente pas de donner le bonheur aux âmes de ses élus; pour honorer ces âmes, il veut bien glorifier les corps avec mangnificence et donner place à notre partie animale

dans son royal palais. O vous qui aimez tant les hommes et qui honorez les bons, quel rapport y a-t-il donc entre la chair avec tous ces appétits brutaux, et le sanctuaire du ciel? Cette chair animale qui devrait à cause de cela être attachée dans une étable, comment trouve-t-elle place dans le ciel parmi les anges? Laissez, Seigneur, la poudre avec la poudre; car il ne semble pas convenable que la terre soit au-dessus du ciel.

Mais celui qui a dit à Abraham : « J'honorerai et je multiplierai la postérité d'Ismaël, quoiqu'il soit né d'une esclave, parce qu'il est ton fils, » *Gen.* XVII, 20, a voulu accorder cette faveur aux corps de saints à cause des liens qui les unissent à leurs âmes. Il consent, ce Seigneur, à ce que le corps ayant aidé l'âme à porter son fardeau partage aussi sa gloire; en sorte que si l'âme, pour s'être conformée en cette vie à la volonté de Dieu, participe ensuite à la gloire divine, le corps qui, contrairement à la brutalité de sa nature, s'est plié à la volonté de l'âme participe aussi à sa gloire. De cette manière les justes seront glorieux dans leur corps et dans leur âme, et, comme le dit le Prophète, leurs biens seront doublés. *Isa.* LXI.

Que dire de la gloire réservée aux saints. Chacun d'eux aura sa gloire comme sa jouissance particulière. Renouvelés et plus éclatants que la lumière du soleil, les yeux contempleront ces palais royaux, ces corps glorieux, ces campagnes si belles et une infinité d'autres choses; les oreilles entendront sans cesse de si harmonieuses mélodies qu'une seule sera capable de ravir les cœurs de tous les hommes. L'odorat sera charmé par les parfums les plus suaves, non de ces parfums vaporeux que l'air dissipe et consume, mais des parfums permanents en rapport avec la gloire céleste. Le goût éprouvera une douceur ineffable, non pour soutenir notre vie, mais pour mettre le comble à notre gloire. Que se passera-t-il alors dans l'âme du bienheureux, quand, en retour de ses mortifications et de sa vigilance sur ses sens, elle se verra plongée dans un abîme de gloire, sans jamais trouver le terme de ces sublimes délices? O peines bienheureuses, ô merveille que l'on ne saurait exprimer, mais bien digne d'être sentie et désirée! Oh! que mille vies seraient

bien employées pour une telle vie et pour de telles récompenses !

IV.

Du bonheur que procure l'éternelle durée de ces jouissances.

Examinons maintenant pour quel espace de temps cette gloire est accordée aux bienheureux. Cette seule considération devrait suffire pour nous pénétrer du désir de braver toutes sortes de peines et de les rechercher, afin de plaire à un Maître dont les récompenses sont si admirables. En effet, ce bonheur durera autant de milliers d'années qu'il y a d'étoiles au ciel, et encore davantage. Il durera autant de centaines de milliers d'années qu'il est tombé de gouttes de pluie et qu'il en tombera sur la terre, et encore bien davantage. Il durera tant que Dieu durera, c'est-à-dire dans les siècles des siècles ; car il est écrit : « Le Seigneur règnera à jamais, » *Exod.* xv, 18 ; et ailleurs : « Votre règne durera dans les siècles des siècles, et votre domination de génération en génération. » *Ps.* CXLIV.

Et maintenant, ô Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, je vous en supplie au nom de votre cœur, que je ne sois pas privé de ce bonheur suprême. Seigneur, mon Dieu, vous qui avez daigné me créer à votre image et à votre ressemblance et me rendre capable de vous posséder, remplissez ce cœur que vous avez créé et que vous avez créé pour vous. Mon Dieu sera mon partage dans la terre des vivants. Ne m'accordez, Seigneur, en ce monde, ni repos, ni richesse ; gardez-moi tout cela pour l'éternité. Je ne veux pas me fixer avec les enfants de Ruben, dans la terre de Galaad et perdre tout droit à la terre promise. J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et je la réclamerai sans cesse, d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie.

CHAPITRE XVI.

De la seconde partie de cet article, à savoir : des peines de l'enfer.

Dans la seconde partie de ce dernier article nous prouvons que s'il y a gloire et récompense pour les bons, il y aussi peine et

châtiment pour les méchants. Or, la considération des peines et des châtiments qui attendent les damnés est à plusieurs points de vue extrêmement avantageuse.

En premier lieu, elle sert à ranimer notre courage pour embrasser les labeurs et les austérités de la pénitence. Ainsi faisait saint Jérôme, qui disait : « C'est à cause de la frayeur que m'inspirent les peines de l'enfer, que je me condamne aux épreuves de la pénitence en ce désert. »

Elle sert en second lieu, comme le dit Ricard, à triompher des tentations de l'ennemi ; dès la première apparition de la mauvaise pensée, lui opposant aussitôt ce que ces châtiments ont d'épouvantable, et étouffant la flamme du désir avant qu'elle brille au souvenir des flammes qui ne s'éteindront jamais. L'on rapporte qu'un Père du désert, qui était poursuivi par une mauvaise pensée, posa ses mains sur des charbons ardents pour voir jusqu'à quel point il pourrait y résister ; la douleur étant devenue intolérable, il rentra en lui-même et se dit : Si je suis incapable de souffrir ce peu de chaleur pendant un court espace de temps, comment pourrai-je souffrir le feu éternel? En troisième lieu cette considération sert à réveiller dans nos âmes la crainte de Dieu, laquelle est le commencement de la sagesse et de la charité, et après la charité, le frein le plus puissant pour éloigner du mal. Elle sert en quatrième lieu à inspirer la crainte du péché, vu le châtiment éternel qu'il nous attire. Aussi est-il surprenant que des chrétiens croient et confessent ces vérités, et qu'ils osent commettre un seul péché. En ce genre de choses le monde a été témoin de deux prodiges bien extraordinaires. Le premier, c'est que le Sauveur ayant accompli tant de miracles parmi les hommes, beaucoup d'entre eux n'aient point cru en lui. Le second, c'est que les fidèles croyant ces vérités, vivent comme s'ils ne les croyaient pas. Il est, par exemple, bien surprenant que, après la résurrection de Lazare, un grand nombre des Juifs qui étaient présents aient persisté dans leur infidélité : mais il n'est pas moins surprenant que parmi les fidèles qui croient en la gloire immense réservée aux bons et aux peines éternelles réservées aux méchants, il y en ait tant qui osent offenser Dieu.

L'incrédulité des uns est sans doute étonnante après de tels miracles et une telle doctrine. Mais une semblable conduite avec une telle foi ne l'est pas moins.

Mais comme ce dernier point est plutôt l'effet d'un défaut de considération que d'un défaut de foi, de là l'importance de considérer les vérités que nous enseigne la foi : comprenant mieux la grandeur du châtiment, nous vivrons dans une plus grande crainte du péché auquel il est réservé.

I.

Des deux sortes de peines que l'on souffre dans l'enfer.

Bien que les peines de l'enfer soient innombrables, elles se réduisent cependant à deux, à la peine du sens et à la peine du dam. La peine du sens est celle qui tourmentera les corps et les sens des damnés; la peine du dam est celle qui résultera de la privation éternelle de la vue de Dieu; ces deux sortes de peines correspondent à deux sortes de désordres que renferme le péché. Le premier est l'amour désordonné de la créature, le second est le mépris de Dieu. A ces deux désordres correspondent ces deux genres de peines. Au plaisir et à l'amour sensible qu'a procuré la créature, correspond la peine du sens; en sorte que celui qui a cherché son plaisir en des objets que Dieu lui avait interdits, expie par la douleur sensible la recherche de son péché. Au mépris de Dieu, correspond la perte éternelle de sa possession; car, puisque l'homme a repoussé le premier son Dieu, il est juste qu'il en soit à jamais éloigné. Et parce que de ces deux désordres, le second, qui est le mépris de Dieu, est sans comparaison plus grave que le premier, la peine du dam, qui correspond à ce mépris, est incomparablement plus terrible que toutes les peines dont les corps et les sens seront tourmentés.

A commencer donc par les peines des sens corporels, la première est celle du feu dont l'activité et la vertu dans l'enfer sont si grandes que, au témoignage de saint Augustin, le feu de la terre comparé au feu de l'éternité n'est qu'un feu en peinture. Ce feu tourmentera non-seulement les corps, mais aussi les âmes;

et il les tourmentera de telle façon qu'il ne les consumera pas, afin que la peine soit éternelle; ce qui, d'après saint Augustin, sera l'effet d'un miracle spécial. Car Dieu, qui a donné à chaque choses ses propriétés et sa nature, a donné à ce feu la propriété de tourmenter et de ne pas détruire.

Songez donc à ce qu'éprouveront ces malheureux étendus à jamais sur une couche de flammes; et pour mieux le comprendre représentez-vous ce que vous éprouveriez vous-même si on vous plongeait dans une fournaise, pareille à celle que Nabuchodonosor fit allumer à Babylone et dont les flammes montaient à une hauteur de quarante-neuf coudées; de la sorte, vous pourrez vous faire une idée de ce qui se passe dans l'enfer. Si la douleur produite par le feu de la terre est si cruelle, que sera la douleur produite par ce feu auprès duquel l'autre n'est qu'un feu en peinture. Je n'estimerais pas nécessaire d'aller plus loin, si l'on consentait à s'arrêter un peu sur cette considération et à s'en pénétrer comme elle le mérite.

A ce supplice se joindra un supplice contraire et non moins insupportable : je veux parler d'un froid horrible qui surpassera les froids les plus rigoureux de la terre, comme le feu de l'enfer surpasse le feu d'ici-bas. Ce sera le misérable rafraîchissement des damnés que ces flammes consumeront et qui passeront ainsi, comme il est écrit dans Job, d'une neige glaciale dans les ardeurs du feu sans trouver rien d'intermédiaire. C'est toujours la correspondance de la peine à la faute; comme les méchants n'ont jamais voulu du milieu qui constitue la vertu, mais seulement des extrémités qui constituent les vices, allant du feu de l'impureté à la glace de l'avarice; ainsi ils iront du feu le plus intense au froid le plus rigoureux, et tous les genres de tourments éprouveront celui qui a voulu goûter de tous les genres de plaisir.

Et non-seulement les damnés seront tourmentés par le froid et le feu, mais ils le seront encore par les démons qui prendront des figures horribles de monstres et de bêtes féroces, et d'autres pires encore inventées par eux. Ces effrayantes apparitions puniront les yeux impudiques et tourmenteront ceux qui se fardaient pour servir de piéges séduisants et de filets sataniques.

Ce tourment est plus grand qu'il ne paraît et qu'on ne saurait l'imager; s'il est incontestable que certaines personnes ont perdu la raison et sont même mortes de frayeur au seul aspect et quelquefois à la seule imagination de spectacles effrayants; si souvent la seule appréhension de ces spectacles nous fait dresser les cheveux et trembler, quelle sera la crainte inspirée par ce lac ténébreux peuplés d'horribles et épouvantables chimères, surtout si nous considérons combien la figure du démon est horrible par elle-même, comme il résulte des peintures effroyables que nous en font les saintes Ecritures ?

Nous lisons dans le livre de Job ce qui suit : « Qui le dépouillera des vêtements qui le couvrent, qui sera assez puissant pour entrer dans sa gueule? Qui ouvrira les portes derrière lesquelles s'abrite son visage? La terreur habite autour de ses dents. Son dos est couvert d'écailles comme des boucliers étroitement scellés. L'une est si bien jointe à l'autre que l'air ne peut passer entre eux. Ses frémissements font jaillir la lumière, ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore. La fumée sort de ses narines comme d'un vase rempli d'eau bouillante. De sa gueule jaillissent des torches enflammées. Son souffle ranime les ardeurs d'un brasier, et de sa bouche sortent des flammes. » *Job.* XLI, 4-12. Or quel sera l'épouvantement produit par un monstre qui nous est dépeint sous de telles figures.

Au supplice de la vue se joindra le supplice non moins terrible de l'odorat, qui consistera dans une infection affreuse, châtiment des raffinements et des parfums que les hommes charnels et mondains ont recherché en ce monde. Dieu les en menace par la bouche d'Isaïe en ces termes : « Parce que les filles de Sion se sont adonnées à la vanité, parce qu'elles marchent la tête haute, composant leur maintien et provoquant du regard, faisant parade de leurs richesses et de leur pompe au milieu des pauvres et des indigents; le Seigneur dépouillera leur tête de leur chevelure, et il leur ôtera tous ces ornements profanes, et au lieu de parfums il leur donnera une odeur fétide, et un sayon remplacera leur riche ceinture, et leurs cheveux ondulés et parfumés ne couvriront plus leur tête devenue chauve, et un cilice rempla-

cera l'écharpe de leur sein. » *Isa.* III, 16-24. Telle est la peine que nous attirent les délicatesses criminelles.

Pour bien la comprendre, considérez avec attention le supplice horrible inventé par un tyran pour ses victimes : prenant un cadavre, il faisait étendre sur lui sa victime vivante et les liant tous les deux, il les laissait dans cet état jusqu'à ce que l'odeur fétide du cadavre eut causé la mort du vivant. Si ce supplice vous paraît horrible, que penserez-vous du supplice qui résultera de la compagnie des corps des damnés qui seront innombrables? Là chacun de ces malheureux répétera aux autres ces paroles d'Isaïe : « Votre orgueil est descendu jusqu'aux enfers et votre cadavre est étendu ici : les insectes vous dévorent, et les vers forment votre vêtement. » *Isa.* XIV, 11.

Si tel est le supplice réservé à l'odorat, quel sera le supplice réservé aux oreilles, qui servent d'instruments à des péchés bien plus nombreux; le bruit des gémissements, des clameurs, des blasphèmes les tourmenteront éternellement. De même que le ciel ne retentit que d'un *alleluia* perpétuel et des louanges divines, de même l'enfer ne retentit que de blasphèmes et de malédictions contre Dieu, et du concert affreux d'une infinité de voix discordantes, accompagnées du bruit des marteaux soulevées par les bourreaux. Tels seront la confusion des voix des damnés, les hurlements et les cris de douleur de ces misérables captifs que ni Troie prise d'assaut, ni Rome livrée aux flammes, n'ont rien vu qui en approche.

Pour vous faire une idée de ce supplice, imaginez que vous traversez une vallée remplie de captifs, de blessés, de malades, tous occupés à se plaindre, à gémir, à se lamenter, à pousser des cris au milieu d'une confusion insupportable, produite par le mélange des voix d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards. Mais que vous semblera ce tumulte épouvantable d'un si grand nombre de condamnés sans cesse occupés à proférer des cris, des blasphèmes et des reniements contre Dieu et contre les saints? Telles sont les chants qui retentiront dans l'enfer, tel le concert du prince des ténèbres, dont les membres seront les médisants, ceux qui murmuraient et qui prêtaient l'oreille aux

calomnies des méchants. Les excès du goût ne seront pas non plus à l'abri du tourment ; l'Evangile nous parle de la soif qu'éprouvait le mauvais riche au milieu des flammes, et les instances avec lesquelles il demandait au saint patriarche une goutte d'eau, montrant ainsi le supplice et la peine infligés à son palais et à sa langue.

II.

Des tourments que souffrent dans l'enfer les sens intérieurs de l'âme.

Les peines infligées aux sens corporels sont assurément bien terribles ; mais les tourments réservés aux sens intérieurs de l'âme le seront bien davantage ; car ces sens doivent prendre une partie d'autant plus grande de la peine, qu'ils auront mis plus de négligence à commettre le péché. Et d'abord l'imagination sera tourmentée par une si vive appréhension de ces supplices, qu'il lui sera impossible de penser à autre chose. Sommes-nous en proie à une douleur aiguë, nous ne pouvons pas, quand même nous le voudrions, nous soustraire à cette pensée, la douleur sollicitant toujours notre imagination d'autant plus que le sentiment en est intolérable? C'est ainsi que l'imagination excitera la douleur, afin que de toutes parts augmente le supplice. Ces méditations continuelles seront le partage de ceux qui, durant leur vie, n'ont jamais voulu méditer sur les moyens de se dérober aux peines de l'enfer ; et comme il n'ont pas voulu y penser pour mettre un frein à leurs désordres, il les subissent en l'autre vie comme châtiments de leurs crimes.

La mémoire les tourmentera en leur rappelant leur antique félicité, les plaisirs d'autrefois qui leur ont valu ces tortures ; ils verront alors clairement combien leur a coûté cher cette malheureuse concupiscence, et combien de piment renfermaient ces mets qui leur paraissaient si délicieux. De tous les malheurs, l'un des plus grands, a dit un sage, c'est d'avoir joui de la prospérité et d'être ensuite descendu au plus profond de la misère. Quand donc les riches et les puissants de ce monde, jetant les yeux en arrière, songent à l'abondance de toutes les choses dont ils jouissaient en l'autre vie, et qu'ils voient leur dénûment présent, dé-

nûment tel, qu'on leur refuse même une goutte d'eau; qu'ils voient leurs plaisirs changés en douleurs, en amertumes, en tristesses, et leur chants en gémissements; quel déchirement pour leur mémoire!

Mais ces déchirements seront bien plus grands, quand ils se mettront à comparer leurs plaisirs d'autrefois aux tourments présents qui dureront éternellement, tandis que les premiers ont passé comme la fumée. Quelle douleur et quelle tristesse seront les leurs quand, tout bien examiné, le temps de leur vie ne leur paraîtra qu'un instant de sommeil, plaisirs en songe pour lesquels ils souffrent des tortures sans fin.

Tel sera le tourment de la mémoire; mais l'entendement souffrira bien davantage en considérant la gloire qu'il a perdue. De là naît ce ver rongeur de la conscience, dont l'Ecriture nous menace tant de fois, ce ver qui ne cessera de ronger et de mordre jour et nuit et de se repaître des entrailles des malheureux damnés. Tel le ver qui naît du bois ne cesse de ronger la matière qui lui a donné naissance, tel le ver qui est né du péché rongera toujours le pécheur qui l'a engendré.

Ce ver est un remords et un repentir amer que les damnés éprouvent en considérant ce qu'ils ont perdu, la cause pour laquelle ils l'ont perdu, et la facilité qu'ils ont eu de ne pas le perdre. Ils n'oublient jamais cette facilité-là; elle est toujours présente, bien que vainement, à leurs yeux, elle dévore leurs entrailles et leur arrache ces regrets : Malheureux que je suis, que de temps m'a été donné pour mériter un si grand bien, et je n'ai pas voulu en profiter! Oui, il y a eu un temps où l'on m'offrait ce bien, où l'on me suppliait de l'accepter, et je ne l'ai pas voulu. Il m'eût suffi de confesser mes péchés pour en obtenir le pardon; il m'eût suffi de demander à Dieu le remède pour le recevoir; il m'eût suffi de donner un seul verre d'eau froide pour mériter la vie éternelle. Et maintenant me voilà voué à des pleurs, à des privations, à des remords sans fin, et tout cela inutilement. Oh! comme ce temps est passé rapidement, et jamais il ne reviendra.

Et qu'ai-je reçu pour ce que j'ai exposé, quand même on m'aurait donné tous les royaumes et tous les plaisirs de la terre, quand

même j'aurais dû en jouir autant d'années qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer; tout cela ne serait rien encore, comparé à la plus légère des peines de ce séjour, et l'on ne m'a rien donné de cela, et pour l'ombre d'un plaisir fugitif, il me faut souffrir ici des tourments éternels! O plaisirs maudits, ô maudit échange, ô maudite l'heure où je me suis ainsi aveuglé! Insensé, misérable que je suis! mille fois malheureux de m'être ainsi trompé! maudit soit celui qui m'a séduit; maudit qui ne m'a pas chatié, maudits mes parents qui m'ont élevé, maudits le lait que j'ai sucé, le pain que j'ai mangé, la vie que j'ai vécu. Maudite soit ma conception, maudite ma naissance, maudit tout ce qui a concouru à mon existence. Heureux et bienheureux les ventres qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont pas nourri!

C'est ainsi que les damnés maudiront toutes les créatures, et en particulier celles qui auront été la cause de leur perdition. Nous lisons dans la Vie des Pères qu'un saint homme vit dans une vision un puits vaste et profond, rempli de feu et de flammes, au milieu desquelles deux hommes, un père et un fils, marchaient attachés l'un à l'autre et se maudissaient avec fureur. Maudit sois-tu, ô mon fils, qui as fait de moi un usurier pour avoir voulu te laisser riche, d'où vient que j'ai été condamné. — Maudit sois-tu, répondait le fils, ô mon père, qui, en croyant travailler à mon bien, as fait ma perte et m'as laissé cette fortune mal acquise, cause de ma damnation.

Mais quels seront surtout les tourments et les supplices de la volonté pécheresse? Elle sera continuellement en proie à une jalousie furieuse pour la gloire de Dieu et pour ses élus; jalousie qui lui déchirera les entrailles aussi bien que le ver de la conscience. David a dit à ce sujet : « Le pécheur verra, et il se mettra en colère; il grincera des dents, et il sèchera de rage, mais le désir des impies périra. » *Ps.* CXI, 9. Les damnés seront encore remplis de haine et d'aversion contre Dieu qui les retient dans ce lieu de supplices; comme le chien livré à la rage mord le fer qui l'a frappé, ainsi ces malheureux voudraient, s'il leur était possible, mettre Dieu en pièces, parce qu'ils le connaissent comme l'auteur du coup dont l'épée de sa justice les a frappés.

Ils sont encore tout-à-fait obstinés dans le mal, et ils n'ont horreur ni de leur méchanceté présente, ni de leur méchanceté passée; ils voudraient même avoir été pires; et s'ils se repentent de leur vie d'autrefois, ce n'est pas par amour de Dieu, mais par amour-propre, parce qu'ils auraient évité une destinée aussi affreuse en vivant d'une autre façon. A cela se joint un désespoir sans fin; ils ont de si mauvais sentiments sur Dieu et sa miséricorde, qu'ils ne croient pas pouvoir en être pardonnés; du reste ils savent certainement qu'il n'y aura ni fin ni remède à leurs peines. Tel est la cause de leurs blasphèmes et de leurs malédictions contre Dieu; n'espérant rien de lui, ils cherchent à se venger de lui comme ils peuvent, c'est-à-dire par le venin de leurs langues.

III.

De la peine du dam.

Pourrait-on croire qu'il reste, après ces peines, une peine encore plus terrible à souffrir? Or, il est certain que toutes les autres peines, en comparaison de celle-ci, ne sont rien. Jugez par là de la gravité de cette dernière. Toutes celles dont nous avons parlé, ou du moins la plus grande partie, se rapportent à la peine du sens; mais la peine du dam est infiniment plus terrible, et la raison en est facile à comprendre. La peine n'étant autre chose que la privation d'un bien que l'on possédait ou que l'on espérait posséder, plus ce bien aura de prix, plus grave sera la peine; ce que confirment les pertes temporelles. Or, Dieu étant le bien suprême, évidemment la privation de Dieu sera le mal suprême.

En outre, Dieu étant le centre parfait de notre âme, il s'ensuit que la séparation de Dieu est pour elle la plus douloureuse possible; de là ce mot de saint Chrysostome, que mille enfers sensibles réunis ensemble ne tourmenteraient pas l'âme comme la séparation de Dieu. On ne saurait exprimer l'étendue de cette douleur, auprès de laquelle ne sont rien les séparations amenées par la guerre des fils d'avec leurs pères, des femmes d'avec leurs maris.

Rappelez-vous ces tyrans qui faisaient courber les branches de

deux arbres auxquelles on attachait les deux pieds du martyr, en sorte que les branches, en reprenant leur position naturelle, mettaient en pièces les corps de ces infortunés. Eh bien! ce déchirement n'est rien à côté de celui de l'âme séparée de Dieu, son tout, et cela pour toute l'éternité.

IV.

Des peines particulières des damnés.

Indépendamment des peines communes à tous les damnés, il y en a de particulières et de proportionnées à chaque délit. « Mesure pour mesure, a dit le prophète Isaïe, ainsi l'a décidé le Seigneur dans son cœur dur et fort, au jour des grandes ardeurs. » *Isa.* XXVII. Ces derniers mots signifient la fureur de la justice divine; les mots *cœur dur* signifient la sentence terrible qui châtiera les fautes temporelles par des peines éternelles; *mesure pour mesure* indique la proportion qui existera entre la peine et le crime; en quoi resplendira la beauté de la justice de Dieu, rendant à chacun selon ses œuvres.

En conséquence, comme le dit un docteur, les avares seront chatiés par une pressante nécessité, les paresseux par des aiguillons enflammés, les intempérants par la faim et la soif; les impudiques par des flammes sulfureuses; les envieux hurleront comme des chiens enragés avec une inexprimable douleur; enfin les superbes et les présomptueux seront livrés à une perpétuelle confusion.

Et maintenant, ô idolâtres du monde, adorateurs de la fortune, des honneurs, vous qui courez sans cesse après de nouveaux plaisirs, que ferez-vous là? O Babylone, qui versera des larmes sur toi comme le faisait le Sauveur en disant : Ah! si tu savais! — Si tu savais combien ces voluptés te coûteront cher, et combien ces idoles seront cruelles pour toi. Quiconque mange du fruit qui n'est pas mûr, en a nécessairement les dents agacées : les mondains ayant voulu jouir du repos avant le temps, et faire du lieu de leur bannissement un paradis, il en sera de même d'eux, selon le langage du Prophète : « Tout homme qui man-

gera des raisins verts, en aura les dents agacées. » *Jerem.* XXXI, 30. Manger des raisins verts, c'est vouloir goûter dès cette vie les délices de l'autre et en avoir les dents agacées, c'est souffrir du châtiment imposé pour cela par la justice de Dieu.

V.

De l'éternité des peines de l'enfer.

Que sera-ce encore si, à la gravité de ces peines, nous joignons leur éternité! Dix mille ans, cent mille, des millions et des millions, des siècles plus nombreux que les étoiles du ciel, que les grains de sable du rivage, passeront, et les damnés, au bout de ce temps, commenceront à souffrir de nouveau; et la roue de leurs supplices tournera sans jamais s'arrêter. « La vallée Tophète, dit Isaïe, a été préparée dès longtemps; elle l'a été par l'ordre du Roi. Des amas de bois en alimentent le feu, et le souffle du Seigneur est comme un torrent de soufre qui les embrase. » *Isa.* XXX, 33. Expression frappante de la nature des supplices de l'enfer et de leur éternelle durée.

Au surplus, les démons seront chargés d'attiser ces flammes, afin qu'elles ne s'éteignent jamais, et comme ils sont immortels, ils ne se lasseront jamais. Dussent-ils se lasser, le souffle éternel de Dieu ne se lassera pas. Il serait bien avantageux que les hommes comprissent quelque chose à cette durée, ce serait un frein puissant à notre vie; et voilà pourquoi nous emprunterons quelques exemples à nous en donner une idée. Et d'abord, songez à l'usage de certains pays de brûler vivants les criminels, et de rendre le feu d'autant plus lent que le crime a été plus considérable. Mais de combien la cruauté la plus ingénieuse pourrait-elle prolonger le supplice? tout au plus de vingt-quatre heures. Et bien, je vous le demande, si ce supplice de vingt-quatre heures paraît épouvantable, que sera-ce du supplice éternel et si intense de l'enfer? comment exprimer la distance de l'un à l'autre? Or, il n'y a pas d'extrémité à laquelle un homme ne se soumît pour éviter le supplice dont nous parlions tout à l'heure; que ne devrions-nous donc pas faire pour éviter des tourments éternels.

Songez encore au supplice cruel inventé par Phalaris, qui faisait enfermer les condamnés dans un taureau d'airain, sous lequel on mettait du feu, de manière que le supplicié était brûlé peu à peu sans pouvoir trouver le plus léger soulagement et faire autre chose que crier et s'agiter jusqu'à la mort. C'est là une horreur dont on n'entend jamais parler sans frissonner; mais qu'est-ce que tout cela, ô chrétiens, comparé aux tourments de l'enfer, un tourment en songe, et même moins encore? Si la seule pensée de ces inventions horribles nous fait frissonner, que sera-ce de souffrir des supplices sans fin. Souffrir éternellement est quelque chose de si terrible, qu'un seul des enfants d'Adam, dût-il y être condamné, il n'en faudrait pas davantage pour vous faire trembler tous. Un seul des disciples du Christ devait le trahir, et quand le Sauveur dit : l'un de vous me trahira, ils se mirent tous à trembler et à devenir tristes, tant la chose était grave. Comment ne tremblons-nous pas, nous autres, sachant certainement que le chemin du ciel est étroit, que le nombre des insensés est infini, que l'enfer a élargi son sein pour recevoir les malheureux qui s'y précipitent? Si nous ne le croyons pas, où est notre foi? et si nous le croyons, où est notre jugement et notre raison? et si nous avons du jugement et de la raison, comment nos cris ne font-ils pas retentir les rues, comment n'allons-nous pas dans les déserts faire pénitence pour éviter d'éternels tourments?

La plus grande peine des damnés est de savoir que leur supplice durera autant que Dieu et qu'il n'aura jamais de fin. S'ils savaient que leur supplice dût finir au bout de plusieurs millions d'années, ce serait pour eux une grande consolation; quoique longues, leurs douleurs auraient une fin, mais ils sont sûrs du contraire. « Là dit saint Grégoire, c'est une mort sans mort, une défaillance sans défaillance, une fin sans fin; la mort y est toujours vivante, la fin y commence sans cesse, et la défaillance ne peut finir par une défaillance. » *Moral.* IX, XVIII.

Le Prophète disait aussi : « Ils sont dans l'enfer comme des brebis, et ils serviront de pâture à la mort. » *Ps.* XLVIII, 14. L'herbe que l'on fait brouter ne s'arrache pas, la racine demeure afin de produire une nouvelle herbe qui, à son tour, servira de

pâture. Voilà pourquoi les pâturages sont toujours pleins de vie. Il en sera de même des damnés. Et comme la mort ne saurait d'ailleurs mourir, elle ne se rassasiera jamais de cette pâture, elle ne se lassera jamais de cette tâche, et elle aura toujours de quoi se satisfaire, de même que les méchants auront toujours de quoi souffrir.

LIVRE DEUXIÈME.

EXPLICATION DES DIX COMMANDEMENTS DE LA LOI DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il importe d'observer les commandements de Dieu; autres considérations à ce sujet.

Nous avons traité jusqu'ici des articles de la foi. Absolument parlant, de cette doctrine on pourrait tirer par voie de déduction les préceptes qui regardent les œuvres, puisque c'est sur les croyances que se règlent la conduite et la vie; mais comme ce travail ne serait nullement à la portée de tout le monde, après avoir exposé la doctrine de la foi, il est juste que nous exposions celle de la loi, laquelle est résumée dans les dix commandements que Dieu donna à son peuple alors qu'il lui faisait connaître les œuvres par lesquelles il voulait être servi. Cette loi divine est tellement claire et manifeste qu'il n'est personne qui ne puisse la savoir et la comprendre.

Avant de placer sous les yeux du lecteur les paroles mêmes de la loi, les diverses formules des commandements, je veux développer ici quelques pensées qui m'ont paru très-avantageuses dans le but que nous nous proposons : la première aura pour objet l'auteur et le promulgateur de la loi; la deuxième, les biens dont elle est la source; la troisième, l'obligation où nous sommes de l'observer.

Et d'abord, nous tenons de l'Ecriture que Dieu lui-même est l'auteur de la loi, qu'il l'écrivit de son propre doigt sur les deux tables de pierre, comme on le voit au chapitre trente-unième de l'Exode : « Cette table avait été faite par l'ordre de Dieu; elle portait gravée l'écriture même de Dieu... » Puisque Dieu lui-même a non-seulement dicté mais encore écrit cette loi, elle ne saurait être ni plus vénérable ni plus redoutable à nos yeux ; car si les lois qui sont faites par le roi, bien que le roi ne soit qu'un homme, obtiennent néanmoins le respect et l'obéissance, combien plus ne doivent pas être respectées et obéies les lois qui émanent de Dieu même?

En second lieu, voici les biens que la loi divine procure à ceux qui l'accomplissent : Elle nous fait connaître nos péchés, et nous avertit ainsi des dangers que nous courons; elle nous montre dans quelle circonstance, de quelle manière, avec quelle gravité nous péchons, selon l'enseignement de l'Apôtre : « Par la loi nous avons la connaissance du péché. » *Rom.* III, 20. Et plus loin: « Je ne sais ce qu'est le péché que par la loi. *Ibid.* VII, 13. Or une telle connaissance nous excite fortement à rechercher la grâce de Dieu et à embrasser les rigueurs de la pénitence. De plus, cette même loi nous enseigne en quoi consistent réellement les bonnes œuvres, quelles sont celles par lesquelles nous accomplissons la volonté de Dieu, comme le dit encore l'Apôtre : « La loi est sainte, le précepte est juste et bon. » *Ibid.*, 12. La loi nous est donc à cet égard une doctrine sûre, une expérience anticipée, et nous savons de la sorte si nous accomplissons la divine volonté et si dans nos œuvres nous sommes mus par son esprit; ceux qui, comme s'exprime encore l'Apôtre, obéissent aux entraînements de la chair, n'ont pas l'esprit de Dieu. Enfin, la loi est un code spirituel qui nous détourne du mal et nous trace d'une manière claire le chemin de la vertu. C'est toujours saint Paul qui nous l'enseigne dans l'épitre déjà citée : La loi est notre guide; elle a été posée pour réprimer ceux qui s'élèvent contre elle. Puis donc que les fruits de cette divine loi sont si précieux et si nécessaires, ayons-la constamment présente à nos yeux, afin de la respecter et de l'observer sans cesse.

Si quelqu'un demandait ce que nous avons à voir, nous chrétiens, vivant sous le règne de la grâce, avec les préceptes donnés à l'ancien peuple sous l'empire de la loi écrite; et si l'on ajoutait, en s'emparant d'une autre parole du même apôtre, que nous sommes affranchis de cette loi, que nous sommes les sujets non de la loi, mais de la grâce; nous répondrions que l'Evangile tout entier et la doctrine du Christ dans chacune de ses parties ne sont pas autre chose qu'une exposition perfectionnée des dix commandements, comme on peut s'en convaincre sans peine en lisant le cinquième chapitre de saint Matthieu. Il suit de là que la parfaite observation du Décalogue regarde les chrétiens encore plus que l'ancien peuple; et quand l'Apôtre déclare que le Christ nous a délivré de la loi, ce n'est pas des préceptes moraux qu'il entend parler, mais bien des cérémonies, des formes judiciaires et politiques du peuple juif. Le Christ lui-même prévient une semblable illusion, et ne permet à personne de se persuader que la loi morale, résumée dans les dix commandements, n'oblige pas ses disciples, quand il dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi et les prophètes; je ne suis pas venu détruire, mais accomplir et perfectionner. Je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, avant qu'un iota ou une virgule disparaisse de la loi. Celui qui, par parole ou par action, effacera le moindre précepte, sera le plus petit dans le royaume des cieux; tandis que celui qui pratiquera et enseignera complètement ce que j'enseigne, sera grand dans le royaume des cieux. » *Matth.* v, 17 et seq.

Avant de traiter de chaque précepte en particulier, disons quelques mots touchant la fin ou le but de la loi. Evidemment ce but ne saurait être que de nous enseigner comment, dans toutes nos actions, tant intérieures qu'extérieures, nous pouvons nous rendre agréables au Seigneur, et représenter dans notre vie, de la manière que cela nous est possible, la bonté et la sainteté de Dieu. Ce qu'il exige de nous pour cela, il nous l'a fait connaître dans les dix commandements; et les œuvres que ces mêmes commandements nous imposent, sont la pratique de la foi que nous professons. Ils furent donnés à Moïse sur deux tables de pierre :

la première ne contenait que les trois premiers préceptes, qui regardent le culte divin, le service et la gloire de Dieu ; et la seconde renfermait les sept autres, qui sauvegardent le bien du prochain, et qu'on peut considérer comme des rameaux qui sortent des trois premiers.

Il importe encore de noter ici la division que les docteurs établissent entre ces commandements : ils appellent les uns affirmatifs, et les autres négatifs. Les premiers nous prescrivent ou nous ordonnent des choses qu'il faut accomplir, tels que ceux-ci : Vous sanctifierez les fêtes, vous honorerez votre père et votre mère ; les seconds s'appellent négatifs, parce qu'ils sont formulés de manière à défendre une chose, comme ceux-ci : « Vous n'aurez pas des dieux étrangers, vous ne tuerez pas, vous ne volerez pas. »

En vertu de cette distinction, on distingue aussi entre les obligations qui résultent des uns et des autres : les préceptes affirmatifs obligent toujours, en ce sens qu'il n'est jamais permis de faire l'opposé de ce qu'ils ordonnent; mais ils ne nous obligent pas à toujours exercer les mêmes actes. C'est ce qu'on exprime en disant qu'ils obligent toujours, mais non pour toujours. On le comprendra mieux par un exemple. Ce commandement : « Vous honorerez votre père et votre mère, » nous oblige toujours, parce qu'il ne nous est jamais permis de le violer ; mais il ne nous oblige pas pour toujours, par la raison qu'on ne saurait être constamment à rendre des hommages à ses parents, et que cela ne doit avoir lieu que dans certaines circonstances. Les préceptes négatifs, au contraire, obligent toujours et pour toujours, parce qu'il ne m'est jamais permis de prendre le nom de Dieu en vain, de tuer ou de voler. Voilà pourquoi celui-là n'accomplit pas un tel prétexte, qui prend le bien d'autrui contre la volonté du maître, bien qu'il soit dans l'intention de le restituer plus tard, aussitôt même qu'il le pourra ; car ce serait là agir contre un précepte négatif, lequel produit une obligation permanente et non interrompue.

A ce sujet, il importe aussi de remarquer que tout précepte négatif implique et présuppose un précepte affirmatif ; la réciproque est également vraie. Montrons encore cela par un exemple : Le

commandement qui nous ordonne d'honorer nos parents, et qui dès lors est affirmatif, implique et présuppose celui-ci, qui est négatif : Ne les abandonnez pas, ne refusez pas de les secourir quand ils en ont besoin. Ce premier commandement : « Vous n'aurez pas de dieux étrangers, » sous sa formule négative, renferme ce devoir positif : « Vous me regarderez comme le seul vrai Dieu, et vous m'honorerez et me servirez comme tel. » Chacune de ces distinctions, nous devons la faire sur chacun des dix commandements, si nous voulons les bien comprendre.

CHAPITRE II.

Du premier commandement de la loi de Dieu.

Voici comment ce premier commandement se formule : «Vous n'aurez pas des dieux étrangers devant moi. » Ce commandement, bien que négatif dans l'expression, puisqu'il prohibe le culte des idoles, renferme un commandement affirmatif, comme nous venons de le dire, qui nous ordonne de tenir le Seigneur, auteur de ces préceptes, pour le seul vrai Dieu, de le servir, de l'aimer et de l'honorer à ce titre.

Pour bien entendre ce commandement, il faut observer deux choses : d'abord, qu'il est le plus grand de tous, comme le Seigneur nous l'enseigne lui-même dans saint Matthieu, par la réponse la plus formelle faite à un lettré qui lui demandait « quel était le plus grand des commandements de la loi. » *Matth.* XXII, 36. Il n'hésite pas à le placer au premier rang, et rien n'est plus explicite que sa parole ; il est également clair qu'il n'entend pas une simple priorité d'ordre ; qu'en l'appelant le plus grand, il ne veut pas dire le premier, mais qu'il lui donne la supériorité sous tous les rapports possibles, de dignité, de perfection, d'obligation, de valeur et de mérite. En effet, il y a dans le monde divers genres de personnes envers lesquelles nous avons des devoirs à remplir ; différents sont nos devoirs envers les parents et nos devoirs envers les maîtres, envers les prélats ecclésiastiques et les chefs séculiers, envers les amis et les bienfaiteurs ; mais aucun

de ces devoirs ni tous réunis ensemble ne peuvent se comparer à celui que nous avons à remplir envers Dieu. Aucun père ne l'est comme lui, pas de monarque aussi légitime et aussi bon, nul ami, nul bienfaiteur, nul maître qui lui soient comparables; tous ces titres répandus sur un grand nombre de personnes, et dont le sens n'est qu'imparfaitement réalisé par elles, se réunissent en Dieu, et chacun au plus haut degré de perfection. De là vient que ce commandement est lui-même infiniment parfait et souverainement obligatoire ; plus le Seigneur est à notre égard père, roi, maître, bienfaiteur, ami, comparativement à tous ceux qui ont des droits sur nous à ces différents titres, plus l'obligation qui résulte pour nous de ce commandement est supérieure à celle qui résulte de tous les autres.

Aussi tous les autres doivent-ils être entendus et réglés d'après celui-là ; ils nous obligent d'autant plus ou d'autant moins, qu'ils contribuent plus ou moins à l'observation de ce premier précepte. Je m'explique : l'obligation d'obéir à nos chefs temporels ou spirituels n'existe qu'autant que leurs ordres ne sont pas un obstacle à l'accomplissement de ce précepte d'obéir à Dieu, de l'honorer et de le servir. C'est ce que déclara hautement le Prince des apôtres dans la réponse qu'il fit aux chefs de sa nation quand ils lui défendirent de prêcher la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Ils demandèrent à Pierre pourquoi lui et les siens n'avaient pas obéi à ce qui leur avait été dit; et Pierre leur répondit : « Parce que Dieu nous a commandé de prêcher, et qu'il importe d'obéir à Dieu beaucoup plus qu'aux hommes. » *Act.* v, 29.

Autre exemple : Sans doute il est ordonné d'honorer les parents; mais ce précepte n'oblige plus quand la volonté du père est contraire à la volonté de Dieu. Il est possible que Dieu appelle un jeune homme à l'état religieux, tandis que le père le voudra dans le monde. En ce cas, dit saint Jérôme dans un fameux passage de sa lettre à Héliodore, alors même que le père fondant en larmes se jetterait en travers de la porte, il faut marcher sur lui et passer outre, pour accomplir la volonté du Père éternel, chose que la religion et la véritable piété exigent plus que d'obéir au père charnel.

Ce qui fait encore ressortir l'élévation et la valeur de ce précepte, c'est qu'il n'y a pas d'exercice dans lequel on mérite autant, qui nous conduise d'une manière plus sûre et plus rapide à la perfection, comme de s'appliquer sans relâche à aimer Jésus-Christ notre Seigneur, à le louer, à le contempler, à remplir ici-bas l'office que nous devons éternellement remplir dans le ciel. Ainsi donc, le véritable chrétien doit rapporter ultérieurement à cette fin tous les actes de la vie présente; c'est de ce côté qu'il doit diriger toutes ses pensées, ce qu'il doit demander à Dieu dans toutes ses prières, voilà quelle doit être son occupation constante, si bien qu'il regarde comme perdu le temps pendant lequel il n'aura pas aimé Dieu et ne se sera pas occupé de lui dans ses sentiments ou ses paroles, ou bien en faisant une chose quelconque pour son amour.

Une seconde observation à faire, c'est que ce premier commandement de la loi est la réalisation pratique du premier article de la foi. Ce premier article nous dit ce que Dieu mérite de nous, et ce premier commandement nous prescrit l'œuvre par laquelle nous acquittons envers lui cette dette. L'un nous dit : Dieu est Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre; et d'autres ajoutent : Si tu crois et confesses que tel soit le Seigneur, rends-lui les adorations, les honneurs et l'obéissance qu'il a droit d'exiger comme tel.

Développons un peu cette pensée : Vous confessez que ce souverain Seigneur est votre Dieu et en même temps votre Père, non-seulement parce qu'il vous a créé, mais encore et surtout parce qu'il vous a dans le baptême adopté pour son enfant, par un plus grand effet de sa miséricorde et les mérites de Jésus-Christ; non content de vous donner ce titre, il vous en a donné l'esprit et le cœur. De là résulte l'obligation de l'aimer comme un véritable père et d'autant plus qu'il l'emporte davantage sur les meilleurs des pères; vous devez donc l'aimer de tout votre cœur et de toutes vos forces, puisque ce sera toujours moins qu'un tel père le mérite. Si, pendant que vous confessez sa paternité, vous croyez aussi à sa toute-puissance, vous devez tellement mettre en lui tout votre espoir et toute votre confiance, que, dans les tri-

bulations et les épreuves de la vie, plus vous verrez se fermer devant vous les portes des créatures, plus vous soyez persuadé que c'est par miséricorde et non par rigueur qu'il vous fait passer par de telles angoisses; qu'il veut vous mettre dans la nécessité de recourir à votre Père céleste, de demander à lui seul le remède que lui seul peut donner, de lever les yeux vers les montagnes d'où vous viendra le secours. » *Ps*. XII, 1. Accourez à lui, cachez-vous sous les ailes de sa divine providence, fermement assuré que rien ne lui manque pour vous guérir et vous sauver, ni l'amour puisqu'il est Père, ni le pouvoir puisqu'il est Dieu. Telles étaient les dispositions de David quand il disait : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, devant qui tremblerais-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui pourrais-je craindre. » *Ps*. XXVI, 1, 2. Puisqu'il est mon Seigneur, il me dirigera et ne me laissera manquer de rien.

Si vous le reconnaissez pour Père, encore une fois accourez à lui. Quel est le fils qui, se voyant dans l'affliction et sachant que son père est aussi bon que puissant, ne se hâte de recourir à lui quand il le peut sans peine ; le chrétien qui n'accourt donc pas vers Dieu dans toutes les difficultés de la vie, et qui ne met pas en lui sa confiance, nie par les actions ce qu'il confesse par la parole. Un bon ami se tient pour offensé quand il voit son ami recourir à d'autres moins dévoués et moins puissants que lui, pour en obtenir un secours nécessaire; à combien plus forte raison Dieu ne sera-t-il pas offensé de votre conduite, lui qui vous ordonne de le croire et de le proclamer votre Seigneur, votre Ami, votre Père tout-puissant, s'il voit que, dans le temps de l'épreuve, au lieu de l'invoquer et de mettre en lui votre confiance, vous allez frapper à la porte des créatures incapables de se suffire à elles-mêmes, et beaucoup plus de vous secourir?

Mais si vous le reconnaissez et le confessez réellement pour votre Père, acceptez avec patience et résignation les coups qui vous viennent de sa main paternelle, et baisez avec amour la blessure qu'il vous a faite ; « car, comme le dit l'Apôtre, quel est le fils que son père ne châtie pas? » *Hebr*. XII, 7. Tenez pour certain que tout ce qui vous arrive d'heureux ou de malheureux

est un acte de la main de ce tendre Père; que vous devez dès lors vous abandonner aux dispositions de sa providence et de sa volonté, sachant d'une manière indubitable qu'il a compté jusqu'aux cheveux de votre tête? S'il est le créateur de tous les êtres, c'est à lui que doivent s'adresser vos louanges et vos actions de grâces pour tout ce qu'il a fait, puisque tout lui appartient et qu'il vous a tout donné gratuitement et par bonté pure; il ne faudrait pas qu'il s'écoulât un jour ni même une heure sans que votre cœur lui témoignât sa reconnaissance pour tous les bienfaits dont il vous a comblés, pour la création même de cet univers mis entièrement à votre service.

J'insiste sur cette pensée : Si vous le reconnaissez pour votre père, il n'est rien que vous deviez désirer avec autant d'ardeur et procurer avec autant de soin comme son honneur et sa gloire; rien ne doit non plus vous causer autant de peines que les outrages et les offenses dont il est l'objet. C'est là le plus sûr témoignage de votre piéte filiale; il faut que ce zèle et cette douleur consument à tel point vos entrailles que vous puissiez dire avec le prophète David : « J'ai vu les prévaricateurs, et mon âme tombait en défaillance, » et je frémissais en voyant avec quel déplorable facilité ils consentaient à violer votre loi, à vous offenser, à vous perdre et à se perdre.

Si vous le reconnaissez pour votre Père et pour un père si riche et si puissant, quel est le fils qui pourra se glorifier d'une aussi haute noblesse, d'une origine aussi distinguée? Descendre d'une race antique, porter un nom fameux, avoir pour héritage la gloire et la richesse, qu'est-ce que tout cela comparé à l'honneur de pouvoir appeler Dieu son Père? S'il est certain qu'il n'est pas un être qui l'égale en dignité comme en puissance, il ne l'est pas moins que nul ne peut non plus lui être assimilé sous le rapport de la bienveillance, de la sollicitude et de la tendresse paternelles.

Une autre conséquence à tirer, c'est que dès lors qu'il est Père et Père tout-puissant, étant par là même le souverain Maître de l'univers, s'il a droit à notre amour comme Père, il doit aussi nous inspirer une respectueuse crainte comme Seigneur. C'est la

pensée qu'un prophète rend en ces termes : « Le fils honore son père, et le serviteur révère son Seigneur. Vous me donnez ce double titre. Si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez? et si je suis votre Seigneur, où est la crainte que je vous inspire? » *Malach.* I, 6. De même que la qualité de père exige l'honneur et l'amour, celle de seigneur, et surtout d'un tel Seigneur, exige une crainte respectueuse, une crainte qui partout et toujours nous tienne dans la plus profonde humilité en présence de cette Majesté suprême, devant laquelle les colonnes du ciel tremblent, aussi bien que toute la machine du monde; mais ce sentiment doit spécialement nous accompagner lorsque nous entrons dans le lieu saint et que nous assistons aux divins offices. En résumé, c'est Dieu que nous devons aimer par-dessus toutes choses, plus que nos biens, nos enfants, notre femme, l'honneur et la vie; il n'est rien qu'il ne faille aventurer et perdre plutôt que d'offenser Dieu : évidemment il y aurait une chose qui nous serait plus précieuse que Dieu si, pour ne pas la perdre, nous consentions à l'offenser, à perdre son amour et sa grâce.

Voilà pourquoi tout bon chrétien, obligé qu'il est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, doit avoir profondément enracinée dans le cœur la résolution de ne l'outrager pour aucune, ni pour toutes ensemble : c'est ainsi qu'une femme noble et vertueuse aimerait mieux mourir que de trahir son mari. C'est là le critérium ou la pierre de touche de notre avancement dans la vertu; cet avancement se mesure au progrès que nous faisons dans ce propos de souffrir tous les genres de martyres plutôt que de commettre un péché mortel et de violer en matière grave un précepte divin. Oh ! si le Seigneur nous faisait cette faveur et cette miséricorde, que, lorsque nous sommes dans une occasion périlleuse, sur le point d'offenser Dieu pour ne pas perdre une chose qui nous est chère ou que nous regardons comme avantageuse, notre esprit fût capable de comparer et d'apprécier les deux biens qui sont en présence, et ce que nous perdons en demeurant fidèles à Dieu, et Dieu lui-même, comme nos yeux seraient alors dessillés, comme nous verrions clairement que mille mondes mis dans un

bassin de la balance, et Dieu seul dans l'autre, celui-ci emporterait immédiatement celui-là ! Et dans le fait, mille mondes sans Dieu, c'est la suprême indigence ; Dieu seul, sans aucun autre bien, c'est la richesse suprême. Ceux qui préfèrent une chose quelconque à Dieu, ressemblent d'une certaine façon à ces malheureux Juifs qui, ayant devant eux le Christ et Barrabas, choisirent l'homicide et repoussèrent l'Auteur de la vie.

C'est ainsi qu'il faut entendre le précepte d'aimer Dieu par-dessus toutes choses ; voilà tout ce que renferme l'observation du premier commandement : il ne nous impose donc pas qu'une seule vertu, il nous les impose toutes. Il est évident, en effet, qu'à l'amour de Dieu se joint la crainte, la reconnaissance pour tous ses bienfaits, l'obéissance à tous ses ordres, l'humilité dans le succès, la patience dans les épreuves, une pleine confiance en lui, tout ce que doit un fils au meilleur des pères, un serviteur au meilleur des maîtres, la créature à son créateur.

Ainsi donc les œuvres prescrites par ce commandement, consistent, d'abord, à honorer et servir Dieu conformément à tous les titres que nous lui reconnaissons. Puis, à mettre en lui tout notre espoir, à l'invoquer dans tous nos besoins, à lui obéir d'un cœur joyeux, à chercher en tout son honneur et sa gloire, à recevoir les peines avec résignation, à se réjouir de tout ce qui peut le glorifier, à gémir intérieurement de toutes les injures qui lui sont faites. Pour résumer en peu de mots toutes les obligations qui résultent de ce commandement, je dirai qu'elles sont toutes renfermées dans la foi, l'espérance et la charité ; vertus qui résultent aussi, comme nous l'avons dit, du premier article du Symbole. Par où l'on voit d'une manière de plus en plus claire la vérité de ce que nous avons également dit au début, que ce premier précepte est le corrélatif, l'exercice, la réalisation pratique de ce premier article. Celui-ci dit : Dieu est notre Créateur et notre Père tout-puissant ; et celui-là répond en quelque sorte : Puisque telle est votre foi, aimez-le comme Père, craignez-le et respectez-le comme Seigneur, ayez confiance en sa bonté, reconnaissez de votre mieux ses faveurs et ses grâces ; ne craignez pas de dépasser le but que vous ne sauriez jamais atteindre. — A la foi

professée dans le premier article répondent donc les œuvres exigées par le premier commandement.

Qu'on m'avertisse qu'un tel est roi, de plus qu'on me fasse connaître la grandeur et la dignité de ce titre, en supposant que je ne les connaisse pas; on m'avertit par là même de la déférence et du respect que je dois avoir pour ce personnage. C'est ainsi qu'en nous disant les attributs de Dieu par rapport à nous, on nous enseigne les devoirs que nous avons à remplir envers lui. Mais après cela, pour que personne ne puisse en prétexter cause d'ignorance, ces mêmes devoirs nous sont imposés sous forme de précepte.

Les pensées que nous exposons font bien ressortir l'admirable consonnance qui existe entre les articles de la foi et les préceptes de la loi, la doctrine qui règle les croyances et la doctrine qui règle les mœurs. Ce sont là comme les deux aspects de la divine sagesse; ils sont figurés d'un manière frappante par les deux chérubins placés au-dessus de l'arche et qui se regardaient l'un l'autre, comme pour nous montrer l'harmonieux accord qui règne, dans la religion, entre la spéculation et la pratique.

I.

Comment on pèche contre ce premier commandement.

De ce qui a été dit on peut facilement déduire la notion des actes par lesquels ce précepte est violé; il est évident que ce sont les actes contraires à ceux par lesquels on l'accomplit. Les premiers violateurs sont ceux qui adorent les idoles, les astres, une créature quelconque. Ce péché, comme Salomon l'enseigne à plusieurs reprises, *Sap.* XIII, XIV, est le plus grand de tous, la cause principale des autres; et dès lors il produit, non-seulement le mal de la coulpe, mais encore le mal de la faute, ce que saint Paul ne sépare pas. *Rom.* I. Ce fut là le crime des Gentils.

Il est une autre espèce d'idolâtrie, et celle-ci se trouve parmi les chrétiens : bien qu'ils ne confessent pas de bouche et qu'ils n'adorent pas au fond du cœur d'autre dieu que le Dieu véritable, ils montrent par leurs œuvres qu'ils ont pour les créatures le

culte et le respect qui ne sont dus qu'au Créateur; tant ils les aiment et les servent, tant ils espèrent et se réjouissent en elles. Ainsi fait l'avare avec les richesses et l'argent, l'ambitieux avec les honneurs, le voluptueux avec les plaisirs; tels sont quelquefois les sentiments du mari envers sa femme, de la femme envers son mari. Ce sont là des idolâtres; dans un sens spirituel, tous divinisent la créature. Si nous apercevions un homme qui rendrait de son propre mouvement, à l'un de ses semblables les hommages uniquement dus à la royauté, nous dirions qu'il le fait roi, autant du moins qu'il est en son pouvoir; il en est de même de celui qui donne à la créature des droits appartenant à Dieu seul, il en fait réellement un dieu. C'est pour cela que l'Apôtre appelle l'avare un idolâtre, parce qu'il accorde à l'argent l'amour qu'on ne doit qu'à Dieu; il craint beaucoup plus encore de le perdre, il met là toutes ses pensées et toutes ses espérances, son contentement et sa joie; pour augmenter son trésor il fera beaucoup plus que pour Dieu.

Ce qui est dit de l'avare, je le dis aussi de la femme qui aime avec le même excès son mari et ses enfants; car on fait naufrage dans le port aussi bien qu'en pleine mer, dans les affections légitimes quand elles sont exagérées, comme dans les affections illicites. Je suis même persuadé que le péril est plus grand dans le premier cas, parce qu'on s'imagine être à l'abri du péché. Il est donc à craindre qu'il n'y ait autant de ruines spirituelles d'un côté que de l'autre; un amour impur est sujet aux remords et fait que nous sentons bien souvent le frein de la conscience, tandis qu'un amour légitime nous tient dans une fausse sécurité et nous séduit par l'apparence du bien.

Dans quelle tristesse et quelle douleur ne devrait pas nous jeter cette idolâtrie si générale dans le monde, même parmi les chrétiens? Ils confessent de bouche, ils sentent et reconnaissent même en leur âme qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu; mais au fond ils sont les tristes jouets de l'illusion et du mensonge, leurs cœurs sont des temples d'idoles, ils adorent en réalité l'éclat de leur origine et la noblesse de leur sang, l'ancienneté de leur fortune, les honneurs qu'ils possèdent et surtout ceux auxquels ils aspirent,

les emplois et les dignités, les folles amours ou les affections excessives, et les plaisirs sensuels. Les uns sont captivés par une de ces choses, les autres par toutes à la fois, pour ainsi dire; ils en sont enivrés et absorbés, ils en sont les esclaves et les adorateurs; une fois lancés dans cette voie, ils s'y précipitent en aveugles, comme s'ils devaient y trouver leur satisfaction et leur bonheur, alors néanmoins qu'il n'appartient qu'à Dieu de satisfaire pleinement notre âme. Que ne nous est-il donné d'obtenir de ces malheureux chrétiens qu'ils voulussent bien considérer avec attention les paroles de ce premier commandement! Ils ne tarderaient pas à voir qu'ils sont de vrais idolâtres; ce qu'ils voient si peu maintenant qu'ils regarderaient comme la plus grave injure de s'entendre donner ce nom, quand bien même ce serait par des hommes qui ne parleraient ainsi que dans l'unique intérêt du bien.

Qu'on se souvienne, en effet, des expressions de l'Ecriture : Il nous est ordonné d'aimer Dieu par-dessus toutes choses; mais cela seul prouve cette idolâtrie spirituelle que nous signalons ici. Celui-là aime Dieu par-dessus tout, qui renonce à tout plutôt que de s'exposer à perdre Dieu, qu'il s'agisse d'une seule passion, ou de toutes ensemble : c'est justement le contraire que font tous ceux à qui nous avons donné le nom d'idolâtres.

Quoique cela soit si vrai, nous ne pourrions pas demander à l'un d'eux s'il aime vraiment Dieu par-dessus toutes choses, sans qu'il nous répondît avec une entière assurance qu'il l'aime réellement ainsi; mais il ne se comprend pas lui-même : séduits par leur propre imagination, ces hommes-là se persuadent qu'il suffit de reconnaître la grandeur, la beauté, la justice, la puissance et la bonté suprême de Dieu, de tenir cette première vérité pour indubitable, de regarder toute parole opposée comme un horrible blasphème, pour avoir envers Dieu ce souverain amour; et ils ne considèrent pas, les malheureux! qu'avec cette connaissance et cette conviction, ils ne donnent et ne sacrifient rien, ou que, s'ils donnent quelque chose, c'est par imagination, et non par le cœur. Pour aimer Dieu d'un amour sincère, pour manifester par les œuvres, ce qu'on croit dans sa pensée, ce qu'on exprime par

sa parole, il faut qu'il y ait dans le cœur un profond sentiment d'estime et d'affection pour Dieu, si bien qu'on juge comme la chose la plus indigne, la plus hideuse qui puisse exister, d'abandonner Dieu pour une créature quelconque, pour le monde entier, pour mille mondes. Il faut que ces excellences et ces attributs qu'ils reconnaissent en Dieu ne soient pas dans leur esprit comme une peinture, une chose inanimée, mais qu'ils en sentent la présence et la vie, la puissance et la domination, de telle sorte que leur cœur soit entraîné; ils ne doivent pas ignorer non plus que tout ce qui n'est pas Dieu peut bien occuper le cœur et l'envahir, mais non le contenter et le satisfaire; tout vient à disparaître dans notre cœur comme à nos yeux.

Ce commandement est transgressé d'une manière bien grave par tous ceux qui s'adonnent à la magie, qui n'est pas autre chose que le culte des démons. Au même désordre participent ceux qui pratiquent l'art divinatoire, qui cherchent à savoir l'avenir par des moyens occultes ou qui prétendent évoquer les âmes des morts; ceux qui vont consulter ces sortes de devins dans leurs nécessités ou leurs caprices, sont également coupables. Toutes ces pratiques ont été défendues par le Seigneur aux enfants de son peuple, quand il leur dit : « Ne vous livrez pas aux augures, ne faites aucun cas des songes. L'homme qui consultera les enchanteurs ou les devins et qui fera pacte avec eux, sera mis à mort pour ce crime. » *Levit.* xx, 6.

On pourrait se demander à cette occasion si ces sortes de personnes, ces hommes pervers, ces femmes devineresses ou sorcières peuvent nous causer aucun mal, et si nous n'avons pas dès lors raison de les craindre. On répond à cela, d'abord, que ni ces ministres de Satan ni toutes les légions infernales ne peuvent, sans une permission de Dieu, faire tomber un seul cheveu de notre tête; en second lieu, que Dieu leur donne quelquefois ce pouvoir dans les secrètes dispositions de sa justice, mais sans qu'il leur soit possible de dépasser d'un point la limite qui leur a été posée; c'est ce qui nous explique certaines calamités épouvantables, comme celles qui sont rapportées dans le livre de Job. Il ne s'ensuit pas néanmoins que nous devions les craindre;

nous ne devons craindre que Dieu, sans la permission duquel rien ne leur est possible. S'il arrive donc que nous ayons quelque chose à souffrir de leurs maléfices, recevons cela comme un châtiment de Dieu, et disons avec le saint homme Job : « Le Seigneur m'avait donné ce bien, le Seigneur me l'a retiré; ce qui s'est fait, c'est lui qui l'a voulu; qu'il soit loué en toutes choses, et que son nom soit béni. » C'est la main de Dieu qu'il faut adorer dans tout ce qui nous arrive.

Contre ce commandement pèchent encore les astrologues, qui se dirigent et se gouvernent en tout d'après le cours des étoiles, attribuant à l'influence du ciel tous les événements de la vie, heureux ou malheureux. C'est à ces hommes que le Seigneur dit : « C'est moi qui ai fait la lumière et créé les ténèbres; j'envoie la paix et les châtiments; je suis le Seigneur qui fait toutes choses. » *Isa.* XLV, 7. Oui, le Seigneur inflige le mal de la peine pour punir le mal de la faute, dont l'homme seul est l'auteur. En disant cela, je n'entends pas condamner la doctrine de saint Basile. En toute circonstance il est bon, dit ce père, d'observer les avertissements que Dieu nous donne au moyen des planètes. Cela regarde les changements des saisons, le bon ou le mauvais temps, qu'on peut quelquefois prévoir à certains signes; il n'est donc pas défendu de consulter les répertoires de la science, et la prudence veut même que les laboureurs et les marins en particulier s'appliquent à l'étude du temps. Jamais un homme sage n'a condamné de telles précautions. Le Seigneur lui-même a dit au commencement : « Qu'il y ait des étoiles et qu'elles brillent au firmament, pour la distinction des jours et des nuits, pour être un signe des temps et des années. » Mais abuser de l'observation des astres dans le but de connaître d'avance les accidents de notre vie ou de la vie des autres, en ce qui dépend de notre libre arbitre, et nullement des influences des étoiles, c'est de la déraison, on pourrait même dire de l'idolâtrie.

Ils pèchent aussi contre ce précepte ceux qui se servent des choses saintes, comme du pain, de l'eau, du sel bénits, de la cire du cierge pascal, des cierges de l'office des ténèbres, pour des pratiques superstitieuses; car l'Eglise ne bénit ces objets que

pour nous faire entendre que rien ne peut nous être avantageux sans la bénédiction divine, sans avoir une destination qui tourne au service et à la gloire du Seigneur; nous ne devons pas nous proposer autre chose. Tout ce que les créatures nommées plus haut peuvent produire de bon et de salutaire, en dehors de leurs propriétés naturelles, tout doit être rapporté à la grâce et à la libéralité divines. Je ne veux pas dire assurément que leurs vertus et leurs propriétés n'aient aussi la même source; j'entends seulement affirmer qu'elles n'ont pas été bénites pour servir à des usages superstitieux, puisqu'elles sont plutôt consacrées par là à l'honneur de Dieu. Lors donc que nous allumons des cierges bénits pendant l'orage ou que nous employons de semblables objets contre un mal quelconque, notre espérance ne doit pas avoir d'autre motif que les paroles même de l'Eglise dans de telles bénédictions, et la puissance du Seigneur invoqué par ses paroles.

C'est encore un péché contre ce commandement de recourir à des mots ou bien à des caractères inconnus pour conjurer les maladies, les insectes, les bêtes féroces, les inondations, les incendies ou les tempêtes. Bien que tout cela se trouve compris dans ce que nous avons dit des sortiléges, j'ai cru devoir en faire une mention spéciale, à cause de la spéciale folie qui se trouve en cela; il importe de détruire l'illusion de ces hommes qui s'imaginent qu'en employant certains nombres sacrés ou certaines figures mystérieuses, non-seulement ils ne rendent pas hommage au diable et ne pratiquent aucune espèce d'idolâtrie, mais qu'ils font acte de chrétiens, de catholiques, de pieux fidèles. Leurs précautions superstitieuses ne les exemptent pas de péché; ils sont même d'autant plus coupables qu'ils font un mélange repoussant des choses saintes et des choses profanes ou même sacriléges.

Enfin, ce commandement est violé par ceux qui mettent principalement l'espoir de leur salut dans leurs œuvres et leurs mérites, dans leur justice et leur industrie; et même par ceux qui n'attendent les prospérités temporelles que de cette même industrie, de leur science, de leur habileté, de leurs attitudes acquises ou naturelles, du crédit humain, de l'appui des riches, de l'amitié des grands. Dieu ne veut pas que nous mettions en un autre

qu'en lui notre principale confiance, n'importe dans quel cas, qu'il s'agisse du bien du corps ou de ceux de l'âme, de nos intérêts temporels ou de nos espérances éternelles. En effet, ceux qui attendent plus des hommes que de Dieu, ne manqueront pas de se conformer aux goûts de ces hommes; ils ne leur feront entendre que des paroles flatteuses; ils ne se borneront pas à jeter un voile sur leurs péchés, ils en viendront à louer leurs vices et même à exécuter d'iniques volontés. C'est le danger des cours et le défaut ordinaire de ceux qui les habitent.

Pour terminer l'explication de ce premier commandement, il nous reste à dire s'il est facile ou difficile de l'accomplir, ensuite quelles sont les choses qui peuvent nous aider à cela. Reconnaissons d'abord que l'observation de ce commandement n'est certes pas aussi facile que plusieurs veulent bien se le persuader; car ce n'est pas ici un simple exercice de pensée, qui consiste à savoir que Dieu seul mérite d'être souverainement aimé; à cette connaissance doivent s'ajouter des œuvres qui montrent clairement que telle est notre conviction; il faut de plus que tout en nous soit dirigé vers Dieu comme vers notre bien suprême et notre dernière fin; et cela, de manière à ce que tout nous devienne un objet de mépris et de répulsion quand il s'agira d'opter entre la créature et le Créateur. Or, c'est là indubitablement une chose qui présente de graves difficultés; il n'est pas d'une âme vulgaire d'abandonner dans l'occasion un ami, une maison qui nous est chère, nos biens, notre honneur, notre vie même, plutôt que de perdre Dieu par la violation de ses préceptes. Vu la corruption de notre nature, l'impétuosité de nos mauvais penchants, l'opposition constante des ennemis de notre salut, il faut un secours particulier du ciel, je ne crains pas de le dire, pour observer ce commandement. Ce n'est pas là cependant une excuse; c'est au contraire un motif d'y porter un plus grand soin, le soin que réclament toujours les choses importantes et difficiles. Celui qui doit faire un voyage dont il ne peut se dispenser, prendra d'autant plus de précautions pour l'accomplir avec sécurité, qu'il est plus certain des dangers qui le menacent.

Difficile est le précepte dont nous parlons, parce qu'il est grand

et parce qu'il exige de nous un grand amour pour Dieu ; mais grands sont aussi les motifs par lesquels le Seigneur nous excite à l'aimer de la sorte, et non moins grandes sont les grâces que nous recevons de lui pour persévérer et croître dans cet amour. S'il y a dans le monde si peu de personnes qui aiment véritablement Dieu, c'est qu'il y en a peu qui s'adonnent à la contemplation de ses œuvres. Comment le cœur humain pourrait-il s'attacher à Dieu, s'enflammer d'amour pour lui, s'il ne considère pas sa beauté, sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, tous ses divers attributs, ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est par rapport à nous, comme nous pouvons l'entendre par les bienfaits dont il nous a comblés. Quand on désire parvenir à la connaissance d'un être aussi sublime que Dieu, il faut aimer à s'en entretenir, à méditer sur ses œuvres, afin de remonter ainsi des effets à la cause. Et pour mieux réussir dans une affaire de si haute importance, si digne d'occuper l'homme tout entier, il faut dégager son cœur de toutes les vaines affections de la terre.

Sil a suffi à plusieurs de contempler ce monde visible et les œuvres de la nature pour concevoir une grande idée de Dieu, combien plus puissante ne sera pas la considération des œuvres surnaturelles, des opérations de la grâce, telles que la foi nous les enseigne ? Que n'éprouvera-t-on pas à la vue d'un Dieu fait homme, en le voyant vivre, traiter, converser avec les hommes, les instruire et les éclairer, les arracher aux ténèbres de l'ignorance et dissiper leurs erreurs, guérir leurs infirmités et leurs défaillances, mourir sur une croix pour les soustraire au pouvoir du démon, les rétablir en grâce avec Dieu, les rendre héritiers du royaume céleste et des biens éternels. Il n'existe pas au monde un monstre tellement hideux qui fût capable de m'effrayer comme le ferait un homme qui s'appliquerait à l'étude des mystères de la foi et qui n'aurait pas un grand amour pour Dieu.

CHAPITRE III.

Du second commandement de la loi divine.

Voici dans quels termes ce commandement est conçu : « Tu ne prendras pas en vain le saint nom de Dieu. » Ce second commandement dérive immédiatement du premier : dans celui-ci Dieu demande notre cœur tout entier; il demande dans celui-là que nos paroles manifestent l'état réel de notre cœur. L'homme dont le cœur est plein d'un amour sincère, a grand soin de ne pas offenser par la langue l'objet aimé; bien plus, il ne peut pas se lasser d'en parler; il ne croit jamais pouvoir dire tout ce qu'il en sait. Et toutefois, ce précepte nous a été donné pour mieux nous éclairer sur nos devoirs et parce que la divine clémence veut condescendre à la faiblesse de nos idées.

La formule est ici négative; mais nous apercevons aussitôt le précepte affirmatif renfermé dans cette négation, selon les principes exposés dans le premier chapitre. Il nous est ordonné là de vénérer le saint nom de Dieu, de le louer, de le glorifier, de l'exalter, de l'invoquer, de le prêcher et de le faire connaître à ceux qui ne le comprennent pas ou qui le comprennent mal. Par le nom de Dieu, objet de ce précepte, il faut entendre la Majesté divine elle-même, à laquelle doivent se rapporter nos hommages et nos respects.

Prendre ce nom en vain, c'est l'employer pour des choses mauvaises ou simplement inutiles, alors qu'il ne doit être employé que pour notre bien spirituel ou même corporel, pourvu que celui-ci ait pour but la gloire de Dieu. On prend le nom de Dieu en vain quand on s'en sert pour confirmer un mensonge, pour faire réussir d'injustes prétentions ou des intérêts méprisables. C'est là une grave insulte à la divine Majesté. Voici pourquoi : Le Seigneur étant la vérité, la sagesse, la bonté suprême, la source de tous nos biens, celui de qui nous devons attendre et les inappréciables trésors de la vie future et les faibles ressources de la vie présente, en tant qu'elles nous sont utiles pour l'éternité, cette souveraine Majesté, représentée par le nom même de Dieu,

ne doit intervenir que dans des choses semblables; nous ne devons user de ce nom que pour lui rendre grâces, lui demander secours et nous recommander à sa miséricorde, pour faire briller sa lumière aux yeux de notre prochain, pour confirmer une importante vérité, pour défendre l'innocence, en un mot, à l'instigation de la charité; il faut de plus qu'à la manière dont nous le prononçons, on comprenne de quel respect nous l'entourons dans notre cœur.

Nous voyons clairement par là quelles sont les œuvres que ce commandement ordonne en tant qu'il est affirmatif, et celles qu'il prohibe en tant qu'il est négatif. Parmi les premières se présentent d'abord l'invocation du nom de Dieu, pour laquelle il est nécessaire d'avoir la foi en son Fils unique, Jésus-Christ, notre Rédempteur. Telle est notre indignité, notre conscience nous condamne d'une manière si forte, que nous n'oserions espérer aucun bien sans les mérites et la dignité de notre Médiateur. Combien donc ce nom divin ne doit-il pas être respecté et invoqué? Après l'invocation vient l'action de grâces : c'est ici comme une profession extérieure du sentiment intérieur que le premier commandement nous impose. En effet, de même que par ce premier commandement nous sommes instruits à honorer Dieu comme le créateur de l'univers et l'auteur de tous les biens, à qui sont dues une obéissance et une reconnaissance sans bornes; de même il nous est ordonné par le second de manifester ces sentiments devant les hommes et de nous glorifier d'avoir un tel Seigneur, afin d'exciter les autres à le servir. Il faut encore louer Dieu dans toutes ses œuvres, qu'elles nous soient favorables ou contraires, et reconnaître que les unes viennent de sa miséricorde et de sa libéralité, et les autres de sa justice, que nous avons encourue pour nos péchés. « Je bénirai constamment le Seigneur, dit le Prophète royal, et ses louanges seront toujours dans ma bouche. » *Ps.* XXXIII, 1. Les prières publiques et les offices divins rentrent dans ce commandement, comme aussi le zèle à réprimer les jugements et les blasphèmes, si préjudiciables à l'honneur des chrétiens.

Les œuvres défendues par ce commandement sont évidemment

les œuvres contraires à celles que nous venons d'indiquer : Ne pas recourir à Dieu dans les peines, ne pas le remercier de ses bienfaits ou même de ses châtiments, ne rien faire pour la gloire de son nom, mêler ce nom divin à des opérations magiques, à de coupables manœuvres, au nom même des démons. Invoquer le nom de Dieu pour obtenir une vengeance ou toute autre chose illicite, employer les paroles des Livres saints pour plaisanter et rire, ou bien, ce qui serait plus grave, pour les faire servir au mal, pour les tourner en dérision et pour en ébranler la foi; c'est encore là violer ce commandement; on y porte atteinte quand on entend prononcer le nom de Jésus-Christ ou celui de sa sainte Mère sans donner aucun signe de respect, alors que ces noms sacrés doivent être vénérés au ciel, sur la terre et dans le purgatoire.

Mais la violation la plus directe et par là même la plus grave de ce commandement, c'est de jurer en vain le nom de Dieu; comme il attaque Dieu de front, ce péché l'emporte par lui-même en gravité sur ceux qui se commettent contre le prochain, quelque graves qu'ils soient. Cela est vrai, non-seulement quand on jure par le nom même de Dieu, mais encore quand on jure par la croix, par l'Evangile, par la lumière du jour, par les saints, par sa propre vie. Chacun de ces jurements est un péché mortel lorsqu'il est fait pour le mensonge; c'est une grave insulte à sa divine Majesté. Sans doute si l'on agissait ainsi par inadvertance, le péché ne serait pas mortel faute de délibération et de plein consentement; mais cela n'excuse pas ceux qui jurent par habitude, sans remords et sans désir de se corriger, comme on le voit bien, puisqu'ils ne font aucun effort dans ce but. Oui, ces hommes-là sont coupables de péché mortel quand ils jurent pour le mensonge; car, en admettant qu'ils suivent cette habitude sans y penser, ce qui n'est que trop évident par leur conduite, il n'en est pas moins vrai qu'en la contractant, ils ont voulu ce qui devait en être la conséquence nécessaire; voilà pourquoi ces péchés sont appelés volontaires; et puis, « quiconque aime le péril y périra. » Il suit de là que le chrétien est dans l'obligation de faire tous ses efforts pour se corriger de cette funeste habitude.

Elle a été condamnée dans les termes les plus formels par le divin Maître et par l'Apôtre. Le Seigneur dit : « Ne vous portez à jurer en aucune manière. » *Matth.* v, 34. C'est comme s'il disait : Ne jurez jamais spontanément et par goût, que ce soit uniquement par charité; et quand cette vertu ne vous y forcera pas, contentez-vous de répéter votre affirmation ou votre négation, de la manière suivante : Ce que je dis est certain, il n'y a pas de doute. Non, cela n'est pas. Bornez-vous là dans l'usage ordinaire de la vie ; n'ajoutez rien, qu'on veuille vous croire ou non. L'apôtre saint Jacques dit aussi : « Mes frères, ne consentez pas à jurer. » *Jacq.* v, 12. Il répète les enseignements et jusqu'aux expressions mêmes du Maître. Pour montrer l'étendue de cette défense, il ajoute : « Ne jurez ni par le ciel ni par la terre ; que votre manière de parler soit : Oui, oui. Non, non, pour que vous ne tombiez pas sous le coup du jugement, » c'est-à-dire pour que la mauvaise habitude ne vous entraîne pas à jurer contre la vérité, et que vous ne soyez ainsi châtiés avec les transgressions du précepte divin.

Voulez-vous avoir en horreur ce péché? il importe d'en connaître la gravité. Ce qui frappe avant tout, c'est que ce péché viole le second précepte de la première table ; et la dignité du précepte donne toujours la mesure de la transgression.

Les théologiens distinguent trois degrés dans les péchés : Au premier rang ils placent ceux par lesquels sont transgressés les préceptes qui se rapportent directement à l'honneur de Dieu; ainsi, par exemple, l'idolâtrie, le désespoir, la haine dont Dieu lui-même serait l'objet. Puis viennent ceux qui se commettent contre la très-sainte humanité du Christ ou contre ses sacrements, tels que les sacriléges et la profanation des choses saintes. Au dernier rang sont les péchés contre les préceptes qui ont pour objet le bien et l'avantage du prochain, l'union et la paix des hommes entre eux; ce qui comprend les sept commandements de la seconde table. D'après cette division, il est évident que le jurement fait pour le mensonge est de sa nature, comme l'enseignent les théologiens, plus grave que l'homicide même ; car ce dernier crime attaque directement la créature, tandis que le

premier est une insulte immédiate au Créateur. Jurer à faux, c'est faire de Dieu le garant du mensonge et de la fausseté, c'est outrager sa véracité suprême et le rendre en quelque sorte complice des tromperies de l'homme. Aussi le serviteur de Dieu doit-il faire tous ses efforts et déployer la plus grande sollicitude pour éloigner non-seulement de soi, mais encore de sa famille cette pernicieuse habitude, au souvenir de cette sentence du Sage : « L'homme qui a coutume de jurer sera plein de souillures, et le châtiment ne sortira pas de sa maison. » *Eccli.* XXIII, 12.

Au-dessus de tous les péchés qu'on peut commettre contre ce commandement, est le blasphème. C'est ici le grand mur de séparation, selon le langage consacré ; on range ce péché parmi les plus horribles, qui sont l'idolâtrie, le désespoir et la haine de Dieu. Si l'apôtre saint Jean ne craint pas d'appeler homicide quiconque a de la haine contre son frère, I *Joan.* III, 15, nous pouvons bien appeler déicide celui qui a de la haine contre Dieu. Or, à ce dernier ressemble beaucoup le blasphémateur, dont la langue attaque Dieu lui-même avec une aveugle fureur; car, dans l'accès de sa rage, il détruirait Dieu s'il le pouvait. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Ceux qui blasphèment aujourd'hui contre le Christ régnant désormais dans le ciel, ne pèchent pas moins en eux-mêmes que ceux qui le crucifièrent quand il était sur la terre. » Dieu châtie ce péché d'une manière terrible. Le roi Sennachérib blasphèma contre Dieu lorsqu'à la tête d'une puissante armée il assiégeait la ville sainte ; et le Seigneur envoya son ange, qui dans une nuit extermina cent quatre-vingt mille hommes de cette même armée. IV *Reg.* XIX. Peu de jours après, ce monarque impie fut tué par ses propres enfants, qui se chargèrent de venger par un crime celui que le père avait commis contre Dieu.

Les femmes commettent peu ce péché, sans doute; mais il en est un autre qui leur est familier et qui ressemble assez au blasphème : c'est de récriminer contre Dieu dans leurs chagrins, de se plaindre de sa providence et d'accuser sa justice ; on les entend maudire une vie, si pleine de douleurs, les auteurs de leur vie,

le jour de leur naissance, appeler la mort avec des transports de colère, dans une frénétique impatience, se maudire parfois elles-mêmes et se donner au démon. Ce sont là tout autant de blasphèmes, ce langage appartient à l'enfer, et les personnes qui l'emploient semblent s'y dévouer d'avance.

Celui donc qui ne veut pas aller habiter ce séjour, doit éviter un pareil langage et s'humilier sous la main de la divine Providence, en recevant avec résignation les peines que Dieu lui inflige pour son bien, comme le plus tendre des pères. Sans comprendre sa conduite envers nous, nous ne devons pas penser autrement de la divine Sagesse, de la bonté suprême: soyons bien persuadés qu'il n'est pas plus possible à Dieu de faire un mal véritable que de cesser d'être Dieu. Il n'est pas de médecin savant et dévoué qui, devant donner ses soins aux êtres les plus chers à son cœur, tels qu'un fils unique, ou bien une épouse tendrement aimée, leur mesure les remèdes, avec autant de sollicitude et de précision, que Dieu nous mesure les labeurs et les peines qu'il nous envoie comme des remèdes salutaires.

S'il vous semble néanmoins que ces labeurs sont au-dessus de vos forces, souvenez-vous que l'Apôtre déclare formellement le contraire, sur ce principe, que Dieu est fidèle dans ses promesses. I *Cor*. x, 13. Considérez aussi qu'avec vos impatiences vous ne rejetez pas le fardeau qui vous est imposé, que vous le rendez même plus lourd; qu'en perdant le mérite de la patience, vous commettez encore un grave péché.

Mais voulez-vous transformer les grandes peines en petites, comparez-les, suivant le conseil de saint Bernard, à l'une des quatre choses suivantes, ou bien à toutes réunies : d'abord, avec les bienfaits que vous a prodigués la main de Dieu; ensuite, avec les péchés si graves et si nombreux que vous avez commis contre la majesté divine; puis encore, avec les peines de l'enfer, que vous avez tant de fois méritées; enfin, avec la gloire du paradis, qu'on obtient par les peines de la vie présente. En face de ces quatre objets, elles disparaîtront à vos yeux et se réduiront à rien. Que sont vos souffrances en comparaison des bienfaits divins? C'est par une telle comparaison que Job se fortifiait. Il

est juste que nous souffrions des maux mérités, après avoir reçu tant de biens immérités. Que sont vos peines, encore une fois, comparées à ce que méritaient vos péchés? Et si par celles-là vous échappez aux peines éternelles, ne devez-vous pas même vous en réjouir? Portez vos regards vers le ciel, et considérez le bonheur réservé à ceux qui souffrent ici-bas avec patience; vous direz alors avec l'Apôtre : « Non, les tribulations du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire éternelle. » *Rom*. VIII, 18.

Par tout ce qui vient d'être dit, nous voyons le respect avec lequel le nom de Dieu doit passer par nos lèvres, et quels sont ceux qui manquent à ce respect. Cette doctrine étant bien établie dans notre âme, ne jurons plus désormais, ne prononçons plus en vain le nom du Seigneur, abhorrons le blasphème, accoutumons-nous à bénir, invoquer et honorer ce saint nom, pour que nous obtenions les récompenses que l'Ecriture sainte promet aux fidèles adorateurs de Dieu, la gloire céleste, où nous n'aurons plus d'ennemis, le bonheur d'habiter la maison du Seigneur et de le louer à jamais.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

CINQUIÈME PARTIE. — RÉSUMÉ DES QUATRE PARTIES PRÉCÉDENTES.

PREMIÈRE SECTION.

DEUXIÈME SECTION.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE PROFESSE ET ENSEIGNE LA SEULE FOI ET LA SEULE RELIGION DIGNES DE DIEU.

TROISIÈME SECTION,

OU L'ON PARLE DU MYSTÈRE INEFFABLE DE NOTRE RÉDEMPTION.

QUATRIÈME SECTION,

DANS LAQUELLE IL EST PROUVÉ, PAR LE TÉMOIGNAGE DES PROPHÈTES, QUE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST EST LE VÉRITABLE MESSIE QUI NOUS EST PROMIS DANS LA LOI.

COURT TRAITÉ

SUR LA MANIÈRE D'ENSEIGNER LES VÉRITÉS DE LA RELIGION AUX NOUVEAUX FIDÈLES.

TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

LIVRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE S'EN INSTRUIRE ; EXPLICATION DES ARTICLES DE LA FOI.

LIVRE DEUXIÈME.

EXPLICATION DES DIX COMMANDEMENTS DE LA LOI DE DIEU.

FIN DE LA TABLE DU SEIZIÈME VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

